



**HAL**  
open science

# La ferme islandaise : Une archéologie des narrations de l'architecture en tourbe

Sandra Coullenot

► **To cite this version:**

Sandra Coullenot. La ferme islandaise : Une archéologie des narrations de l'architecture en tourbe. Sociologie. Université de Lyon, 2022. Français. NNT : 2022LYSES004 . tel-04532587

**HAL Id: tel-04532587**

**<https://theses.hal.science/tel-04532587>**

Submitted on 4 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N°d'ordre NNT : 2022LYSES004

**THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITE DE LYON**  
opérée au sein de  
**Université Jean Monnet (Saint-Etienne)**

**Ecole Doctorale N° 483**  
**Sciences Sociales**

**Spécialité / discipline de doctorat :**  
Anthropologie

Soutenue publiquement/à huis clos le 25/02/2022, par :

**Sandra COULLENOT**

---

**La ferme islandaise.**

**Une archéologie des narrations de l'architecture en tourbe**

---

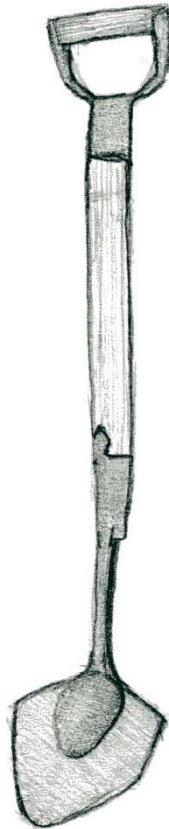
Devant le jury composé de :

Nom, prénom après la soutenance)	grade/qualité établissement/entreprise	Président.e (à préciser
BARTHELEMY, Tiphaine	Anthropologue et Professeure au sein du CURAPP-ESS 1, UMR 7319, Université de Picardie Jules Verne	Rapporteur.e
PERELLO, Bérengère	Archéologue et chercheuse au sein du Laboratoire Archéorient, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon)	Rapporteur.e
TULINIUS, Torfi	Professeur d'études médiévales islandaises, faculté d'études culturelles islandaises et comparées, Háskóli Íslands (Université d'Islande)	Examineur.rice
RAUTENBERG, Michel	Anthropologue, professeur de sociologie et chercheur au sein du Centre Max Weber (UMR 5283), Université Jean Monnet de Saint-Etienne.	Directeur.rice de thèse
LUCAS, Gavin Murray	Archéologue et professeur à la faculté d'histoire et de philosophie, département d'archéologie, Háskóli Íslands (Université d'Islande)	Invité.e



# LA FERME ISLANDAISE

Une archéologie des narrations de l'architecture en tourbe



**Sandra COULLENOT**

Centre Max Weber - UMR 5283  
Université Jean Monnet, Saint Etienne  
École Doctorale 483

**Membres du Jury :**

Madame Tiphaine BARTHELEMY, Madame Bérengère PERELLO, Monsieur Michel RAUTENBERG (directeur de thèse), Madame Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE, Monsieur Torfi TULINIUS et Monsieur Gavin Lucas (membre invité).



# LA FERME ISLANDAISE

Une archéologie des narrations de l'architecture en tourbe

**Sandra COULLENOT**

Centre Max Weber - UMR 5283  
Université Jean Monnet, Saint Etienne  
École Doctorale 483

2021



# COMPOSITION DU JURY

Par ordre alphabétique :

**Madame Tiphaine BARTHELEMY**, anthropologue. Professeure au sein du CURAPP-ESS<sup>1</sup>, UMR 7319, Université de Picardie Jules Verne.

**Madame Bérengère PERELLO**, archéologue. Chercheuse au sein du Laboratoire Archéorient, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon).

**Monsieur Michel RAUTENBERG**, anthropologue. Professeur de sociologie et chercheur au sein du Centre Max Weber (UMR 5283), Université Jean Monnet de Saint-Etienne. Directeur de thèse.

**Madame Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE**, professeure de littérature comparée au sein du Laboratoire EHIC<sup>2</sup>, Université de Limoges.

**Monsieur Torfi TULINIUS**, professeur d'études médiévales islandaises, faculté d'études culturelles islandaises et comparées, *Háskóli Íslands* (Université d'Islande).

Membre invité :

**Monsieur Gavin Murray LUCAS**, archéologue. Professeur à la faculté d'histoire et de philosophie, département d'archéologie, *Háskóli Íslands* (Université d'Islande).

---

<sup>1</sup> Centre Universitaire de Recherche sur l'Action Publique et le Politique. Epistémologie et Sciences Sociales.

<sup>2</sup> Espaces Humains et Interactions Culturelles.





# RÉSUMÉ

**Mots clés :** architecture islandaise, archéologie, savoir-construire, patrimoine bâti en tourbe, *islandicité*, narrations et imaginaires, *intimité culturelle*.

L'habitat en tourbe est une auto-construction qui s'est adaptée au territoire insulaire islandais lors de sa colonisation au 9<sup>e</sup> siècle et n'a cessé de connaître des transformations jusqu'à sa progressive disparition au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. Sur l'île, les quelques maisons encore visibles prennent la forme de vestiges archéologiques, de bâtiments historiques tardifs et de reconstitutions physiques ou virtuelles. Tous nécessitent une maintenance régulière, faisant appel à un savoir-construire spécifique dont les garants sont aujourd'hui très peu nombreux.

Cette recherche doctorale, initiée en 2006 par un terrain préliminaire puis poursuivie par une enquête de terrain faite de prospections, d'observation participante et d'entretiens, propose une ethnographie de cette architecture vernaculaire et une archéologie de ses narrations qui en font un élément constitutif du récit national islandais. Excellent prétexte à l'observation de ce que l'on appelle *l'islandicité* (ou la performance des caractéristiques communes de l'identité du peuple islandais), la maison en tourbe fait surgir les questionnements suivants : les acteurs de sa patrimonialisation contribuent-ils au renouvellement de l'identité culturelle islandaise ? Si oui, quels discours tiennent-ils et quels sont leurs dispositifs mis en œuvre ?

Dans l'introduction, la problématique de cette recherche est développée suivie de la méthodologie et de la présentation des informateurs.trices. La première partie, *HABITER L'ISLANDE*, est une histoire culturelle de l'île présentée en huit grandes périodes afin de donner une contextualisation historique indispensable à la compréhension de cette patrimonialisation. La deuxième partie, *ÞJOD VERÐUR TIL*<sup>3</sup>, cherche à décrypter la fabrique de l'Islande moderne. Une troisième partie intitulée *TORFHÚS*<sup>4</sup>, propose une description ethnographique de la maison en tourbe en six étapes : les abords, l'enveloppe, l'intérieur, le squelette, la trace et la ruine. Cette partie définit la nature plurielle de ce patrimoine en terre

---

<sup>3</sup> *La création d'une nation*, titre de l'exposition permanente du Musée National d'Islande.

<sup>4</sup> *Maison en tourbe* en islandais.

et son statut actuel (architecture au matériau naturel, maîtrise d'œuvre participative etc...). Cette description permet aussi de donner une photographie des acteurs mobilisés. Enfin la quatrième et dernière partie, *SÍDASTI BÆRINN Í DALNUM*<sup>5</sup> : *RACONTER LA MAISON EN TOURBE*, répond petit à petit aux questionnements posés à savoir que :

- la question de l'authenticité des bâtiments reste délicate et la gestion de leur conservation et de leur mise en exposition peut s'avérer subtile. Ces paramètres cruciaux n'apparaissent pas systématiquement dans les discours patrimoniaux à destination des visiteurs ;
- la nation islandaise cultive ses traits identitaires communs devenus des caractéristiques nationales assumées ou désapprouvées par les habitants. La maison en tourbe convoque l'*intimité culturelle* des acteurs et des informateurs. trices de cette recherche : leur conscience des stéréotypes de leur identité - selon qu'ils les alimentent ou les rejettent - étoffe le roman national islandais ;
- les choix de médiation culturelle renvoient à l'image que veut donner le pays de sa culture constructive. En interrogeant en profondeur le bâti en tourbe, on voit émerger - à travers des anecdotes peu connues et discrètement racontées lors d'entretiens ou collectées sur le terrain - des aspects plus obscurs de la vie islandaise (violence, faits divers en lien avec la maison en tourbe, mélancolie, effets négatifs de la mondialisation) qui ne correspondent pas aux discours touristiques diffusés;
- le maintien du savoir-construire en tourbe et les connaissances scientifiques acquises sur cette architecture vernaculaire ces vingt-cinq dernières années ont engendré la mutation du discours sur l'histoire de l'Islande. On observe aujourd'hui nettement que les imaginaires sur le patrimoine culturel islandais sont en plein renouvellement. Les archéologues tiennent un rôle majeur dans cette mutation tout comme certains acteurs moins institutionnels, à l'origine de nouveaux lieux du patrimoine en tourbe.

---

<sup>5</sup> *La dernière ferme dans la vallée*, titre d'un film de 1950 réalisé par Ævar Kvaran.

## SUMMARY

**Key words :** Icelandic architecture, archaeology, built know-how, turf building heritage, *islandicness*, narratives and imaginaries, *cultural intimacy*.

The turf house is a self-construction that has been adapted to the Icelandic insular territory while the 9th century colonization. It showed many transformations until it progressively disappeared in the middle of the 20th century. On the Island, the few houses that stand still are now archaeological remains, late historical buildings and physical or virtual reconstructions. It all need regular maintenance asking a specific constructive know-how whose stakeholders are very few today.

This doctoral research, started in 2006 with a preliminary study and pursued with a field investigation (surveys, participative observation and interviews) proposes an ethnography of this vernacular architecture and an archaeology of its narratives making the buildings a full element of the Icelandic national novel. As an excellent pretext to the observation of what is called *islandicness* (the performance of Icelandic identity's mutual characteristics), the turf house brings out the following questions: do the actors of its heritagization contribute to the renewal of the Icelandic cultural identity? If so, what discourses do they hold and what are their implemented devices?

In the introduction, the research problematic is developed followed by the methodology and the presentation of the informants. The first part, *TO HOME ICELAND*, is a cultural history of the island introduced in eight major periods in order to give a historical context of this heritagization. The second part, *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*<sup>6</sup>, aims to decrypt the making of modern Iceland. A third part untitled *TORFHÚS*<sup>7</sup> proposes an ethnographic description of the turf house through six points of views: the surroundings, the envelope, the interior, the skeleton, the trace and the ruin. This part define the multiple nature of this earthen heritage and its current status (architecture with natural material, participative execution etc...). This depiction also permits a photography of the mobilized actors. Finally, the fourth and last part,

---

<sup>6</sup> *Making of a Nation*, title of the permanente exhibition of the National Museum of Iceland.

<sup>7</sup> *Turf house*.

*SÍÐASTI BÆRINN Í DALNUM*<sup>8</sup>: *TO TELL THE TURF HOUSE*, gradually answers the asked questions :

- the question of the buildings' authenticity is sensitive and the gestion of its conservation and its exhibition can be subtle. These crucial parameters do not necessarily appear in the heritage discourses intended for visitors ;
- the Icelandic nation raises its identity from common characteristics that became national characteristics, assumed of disapproved by the inhabitants. The turf house implies the expression of the actors and informants' *cultural intimacy*: their consciousness of the identity's stereotypes feed the Icelandic national novel, depending on whether they use or reject it;
- the choices of cultural mediation reflect what the country wants to give of its constructive culture. By questioning turf architecture in depth - through few known anecdotes expressed during interviews or collected on the field - darker aspects of the Icelandic life appear (violence, miscellaneous facts linked with the turf house, melancholy, negative effects of the mondialization) that do not correspond to the prevailing touristic discourses;
- the maintenance of the turf constructive know-how and the scientific knowledge acquired on this vernacular architecture over these last twenty-five years have brought a mutation in the narratives on Icelandic history. Today, we clearly observe that the imaginaries dealing with the cultural Icelandic heritage are in complete renewing. Archaeologists play a major role in this transformation, as other less institutional actors the origin of new turf heritage sites.

---

<sup>8</sup> *The Last Farm in the Valley*, titre d'un film de 1950 réalisé par Ævar Kvaran.



*Figure 1: reconstitution privée d'un ensemble miniature en tourbe, près de Vopnafjörður. Cliché : SC, juillet 2014.*

À mes parents, Marie-Françoise & Joël  
À ma tribu, Kévin + Rosario + Nanouk



## REMERCIEMENTS

Ma gratitude s'adresse tout d'abord à mon directeur de thèse, le professeur Michel Rautenberg. Je lui suis reconnaissante d'avoir accepté de me suivre dans ce projet et d'avoir composé avec ma démarche parfois hésitante, confuse, brouillonne et mon parcours doctoral hétéroclite. Je le remercie de sa patience et de son accompagnement jusqu'à l'issue de cette recherche. Sans être scandinaviste, il a su très tôt et bien avant moi saisir l'aboutissement de mon sujet. Il m'a mis au-devant de mes faiblesses pour que je les surmonte autant que possible et m'a aussi rassurée en me disant que la thèse n'était pas une fin en soi mais une étape en appelant de nouvelles.

Je tiens à remercier Gavin Murray Lucas, archéologue et professeur d'archéologie à l'Université d'Islande (*Háskóli Íslands*). Même si une co-direction n'a pas pu administrativement aboutir entre mon établissement universitaire et *Háskóli Íslands*, il est le co-directeur non officiel de cette recherche. Je salue son attention bienveillante et ses remarques constructives. Je regrette de n'avoir pas pu plus échanger avec lui.

Je souhaite exprimer ma reconnaissance au Centre Max Weber (Université Jean Monnet, Saint-Etienne<sup>9</sup>), mon laboratoire de recherche, et plus particulièrement à l'équipe 4 (*Cultures Publiques*) à laquelle j'ai été rattachée sans pouvoir malheureusement être présente comme je l'aurais désiré. Avec des sujets de recherches à mille lieues de la tourbe islandaise, chacun des membres m'a néanmoins apporté de quoi nourrir mes réflexions. Je remercie également avec sincérité les doctorant.e.s et post-doctorant.e.s de mon équipe pour les échanges que nous avons eus et pour leurs encouragements et conseils rassurants. Je pense tout particulièrement à Sarah, Léa, Marine, Domitille, Jérôme, Manon, Sandra, Anne, Catherine... Je tiens également à remercier les personnes qui ont conduit mes entretiens de suivi de thèse (CIST) pour leurs encouragements et leur bienveillance.

Une divergence avec mon directeur de Master et l'envie de la découverte d'un Moyen-âge moins euro-centré sont à l'origine de mon attrait pour l'Islande. C'était il y a 15 ans.

---

<sup>9</sup> Cette thèse a été réalisée en majorité avec des financements personnels. A côté de cet apport, l'Université de Saint-Etienne et le Centre Max Weber ont ponctuellement contribué à cette recherche et je remercie les acteurs ayant autorisés de ces allocations.



Aujourd'hui, je suis grée à mon professeur et à ce contexte particulier mettant un terme à mon deuxième cycle d'enseignement universitaire. J'en profite pour faire un clin d'œil à mes premiers compagnons de fac : Julie, Solange, Solveig et Édouard.

Le point de départ de ce travail doctoral est un appel téléphonique donné à Régis Boyer, feu le spécialiste français des sagas islandaises, alors que j'effectuais un stage à l'Institut Français d'Urbanisme au printemps 2006. Ce dernier me donna un nom, celui de mon premier contact Islandais : le professeur Torfi Tulinius, spécialiste en littérature médiévale et, par chance, francophone. C'est grâce à lui qu'en juillet 2006 j'ai foulé pour la première fois le sol d'Islande afin de participer à des fouilles archéologiques dans les fjords du Nord-Ouest. Je le remercie donc de m'avoir permis de bien débiter mes recherches et de m'avoir donné l'opportunité de découvrir une des plus belles régions de l'île. Avec les archéologues de *Fornleifastofnun Íslands (FSÍ)*, ses chercheurs associés et les étudiants bénévoles, j'ai vécu à Vatnsfjörður une expérience professionnelle et humaine inoubliable. Ainsi j'ai une pensée chaleureuse pour Véronique, Maeve, Ella, Dawn, Bartek, Konrad et tous les autres. *Trowel rules !*

Je voudrais à nouveau évoquer *FSÍ* et les membres qui constituent cet institut archéologique. J'ai passé plusieurs heures dans la bibliothèque de leur siège au numéro 3 de la rue Bárugata à Reykjavík. Je ne peux tous les citer ici : je me risquerais à oublier des personnes précieuses. Je les célèbre tous pour leur accueil, leurs connaissances, leurs conseils et leur intérêt pour mon travail.

Ce travail n'aurait pas été possible sans le soutien des Islandais et Islandaises qui m'ont aidé à me sentir *comme à la maison* en Islande. Je leur dois beaucoup pour leur hospitalité généreuse. Ils m'ont hébergée, transportée, invitée à manger et à boire, conseillée, motivée, avertie du danger, appris un peu l'islandais, livré des anecdotes et offert leur bienveillance. Je pense ici à Guðrún Alda, Adolf et Garðar qui ont permis mon premier ancrage sur l'île, Ólöf et son neveu Steini de Kópavogur, Mjöll, Nikola, Lilja Björk, Oscar, Guðný, Helgi et Sirrý, Petrina Rós, Jóna Dora et Feri, Sigrún et Völundur, Auður et Páll, Juliús et Ingibjörg, Auður Kolbrá, Patrick et Gabrielle du chalet de Birkikot, Papé Paul, Þóra, Ann Sølvia, Gísli, Reynir et son épouse Sigríður, Gérard et María de la maison bleue de Fishersund et leur fabuleuse famille.

Je tiens à remercier les nombreux informateurs.trices de ma recherche ainsi que tous les bénévoles des stages de restauration auxquels j'ai participé. Ils m'ont apporté des données précieuses, de Vigdís - ancienne Présidente de la République – à Óli – éleveur de folles vaches à Selfoss. Je profite de ces remerciements pour confesser quelques rencontres manquées et je regrette les entretiens que je n'ai pas pu mener principalement par manque de temps, de confiance ou par incompatibilité d'agendas.

Du 30 décembre 2016 au 2 février 2017 j'ai eu la chance de faire une résidence d'écriture dans l'Est de l'Islande à Skriðuklaustur, dans la maison de l'écrivain Gunnar Gunnarsson. J'exprime ici toute ma reconnaissance à Skúli Björn Gunnarsson - le directeur de *Gunnarsstofnun* – pour m'avoir permis de vivre cette expérience unique dans un endroit stupéfiant auquel je pense souvent et qui me manque. Je remercie sa famille : son épouse Elísabet, ses filles Ragnhildur et Jóhanna et ses beaux-parents. J'ai aussi une pensée pour les habitants de la communauté de Fljótisdalur, rencontrés à cette période et avec qui j'ai fait l'expérience du *Porrablót* (dont le thème cette année-là était la *torfhús* !) : les frères Jónas, Tryggvi et Hafsteinn, leurs parents Anna Bryndis et Grímsi, Steinunn (Hilla) *la tricoteuse de lopi*, Sigrún, Hjörtur *le célèbre*, Darri, Einar, Erikur, Árni Jón, Þórveig, Jón Steinar, Matta, Lauga, Lárus, Varsi, Eydís, Jói, Þór, Anna Jóna, Björgvin. Je remercie également Gróa de *ÞÍ*, Erlendur et Sigfús de *Kvikmyndasafn Íslands*, l'équipe féminine du Musée et des Archives d'Egilsstaðir : Magga, Bára, Elsa, Beata et aussi Þóraveig et Agnes du *Vatnajökulsþjóðgarður*. Merci à la généreuse hospitalité de Málfríður et de sa famille. Je voudrais également rendre hommage aux Islandais et Islandaises qui ont disparu pendant cette recherche : Páll, Sólveig et sa maman Högna, Hörður et Gunnar.



Figure 2: résidence d'écriture à Skriðuklaustur, dans la maison de l'écrivain Gunnar Gunnarsson. Cliché SC, janvier 2017

Tout au long de mon itinéraire doctoral j'ai rencontré des personnes inspirantes. Certaines m'ont permis de partager mes recherches à des publics variés. Je tiens à les nommer ici : Hervé Cubizolle du laboratoire ISTHME (Université Saint-Etienne), Benoît Humbert, Gaëlle Renetaud, Florence Chapuis, Delphine et Hervé de l'imprimerie Schenck, David Le Breton, Élisabeth Auclair, Anne Hertzog et Marie-Laure Poulot, Stéphane Niveau, Manon Hacquin et Vincent Vallée, Frédérique Toudoire-Surlapierre, Harri Veivo, Thomas Mohnike et Michel Sallé. Merci aux *rencontres-signes* qui m'ont convaincu de poursuivre cette thèse alors que l'issue paraissait inatteignable.

À tous mes amis pour leur appui : ma Toune, Pierre, Audrey, Brigitte et les autres. Merci à mes amies Islandaises Guðrún Finns et Bryndís qui m'ont si souvent accueillie, conseillée et protégée. Je leur dois tellement. Je suis reconnaissante envers Marie Lapalus, la généreuse responsable de feu ma période professionnelle mâconnaise. Elle m'a permis de me rendre sur mon terrain maintes fois. Merci à mes collègues d'alors, l'équipe du musée des

Ursulines, qui m'a soutenu sans le savoir et à Patricia. Je tiens aussi à souligner le courage de mes relecteurs-trices : leurs corrections et remarques éclairées m'ont fourni le carburant de la dernière ligne droite. Ils-elles se reconnaîtront et - s'ils-elles ont bien lu- ils-elles trouveront leurs noms dans les lignes ci-dessus. Une mention toute spéciale à Audrey, qui a bien voulu relire mon travail depuis la Corse puis le Canada.

Enfin j'adresse mon affection à mes parents et à ma famille pour leurs attentions et leurs encouragements qui m'ont accompagnée tout au long de ces (longues) années de thèse. J'exprime tout ma gratitude à mon compagnon Kévin pour son soutien et son enthousiasme malgré son impatience. Et à mes filles : Rosario, qui est venue en Islande alors que je la portais dans mon ventre et Nanouk, qui est née un 21 décembre, jour de la tourbe dans le calendrier révolutionnaire français ! Leurs arrivées ont bousculé ma recherche mais c'est grâce à elles que je suis allée jusqu'au bout de cette étape.

Pour finir, mes remerciements ne vont pas aux sites web d'hébergement de vidéos, de films etc... qui sont d'extraordinaires lieux virtuels de procrastination...



## ERRATTA

Malgré toutes les précautions, la rédaction de cette thèse déplore la présence de quelques erreurs : (préciser si erreurs de transcription, de numéro de pages, de citation etc...).

- Numéros de pages perdues pour les références suivantes :

Page 48 (Ármansson 2012)

Page 58 (Ármansson 2012)

Page 435 et 450 (Rautenberg 2003)

Page 308, note 415 (Raulin 2009)

Page 485 (Ármansson 2011)

- Références incomplètes

Page 237, note 313 (Magnússon)

Page 614 (Lamalattie, 2019)



## TABLE DES MATIERES

<b>COMPOSITION DU JURY</b> .....	7
<b>RÉSUMÉ</b> .....	9
<b>SUMMARY</b> .....	11
<b>REMERCIEMENTS</b> .....	15
<b>ERRATA</b> .....	21
<b>TABLE DES MATIERES</b> .....	23
<b>AVERTISSEMENT</b> .....	33
<b>INTRODUCTION : EN GUISE DE PROBLÉMATIQUE</b> .....	37
<b>A. LA MAISON EN TOURBE : UNE EXCEPTION CULTURELLE ISLANDAISE ?</b> .....	37
I. INTRODUCTION .....	37
II. POLITIQUE CULTURELLE ET PATRIMOINE ISLANDAIS.....	39
1. Le tournant néo-libéral.....	39
2. Le cadre législatif.....	40
3. Deux acteurs institutionnels majeurs.....	41
4. Patrimoine islandais et patrimoine mondial .....	46
III. LA MISE EN PATRIMOINE DU BÂTI ISLANDAIS : UN PROCESSUS RÉCENT .....	48
1. Le 17 avril 2007 : une nouvelle prise de conscience .....	48
2. Quand le projet urbain fait débattre de la place du bâti traditionnel .....	51
IV. LA <i>TORFHÚS</i> , UN PATRIMOINE TRADITIONNEL NÉGLIGÉ ?.....	54
1. Soupçons de déni patrimonial.....	54
2. Un patrimoine honteux .....	57
V. UN PATRIMOINE MALGRE TOUT.....	61
1. L'importance des citations architecturales .....	61
2. Une patrimonialisation contrariée mais décrétée .....	63
<b>B. METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE DOCTORALE</b> .....	69
I. INTRODUCTION .....	69
II. LE TEMPS DU TERRAIN .....	73
1. La présence sur le terrain .....	73
2. La prospection de bâtiments.....	74
3. Observation participante.....	77
4. Récolte de données auprès des informateurs.trices.....	79
5. L'accès au terrain et aux informations .....	83
6. L'accès aux ressources documentaires. ....	83



7. L'expérience de l'insularité.....	85
III. LE TEMPS DE L'ANALYSE ET DE L'ECRITURE .....	87
1. Le problème de la problématique .....	87
2. Pour une description ethnographique de la maison en tourbe .....	88
<b>C. PRESENTATION DES INFORMATEURS.TRICES.....</b>	<b>93</b>
I. INTRODUCTION .....	93
II. INFORMATEURS.TRICES ENREGISTRÉ.E.S.....	93
1. Les archéologues .....	93
2. Les anthropologues .....	97
3. Les bénévoles .....	100
4. Les architectes .....	102
5. Les conservatrices.eurs .....	103
6. Les historien.ne.s.....	104
7. Les politiciens et représentant.e.s institutionnels .....	105
8. Les logisticien.nes et agent.e.s du patrimoine .....	106
9. Les géologues .....	107
10. Les artistes .....	107
III. INFORMATEURS.TRICES NON ENREGISTRÉ.E.S .....	108
1. Les archéologues .....	108
2. Les artisans .....	109
3. Les architectes.....	110
4. Les historiens .....	111
5. Les représentants institutionnels .....	111
6. Les artistes.....	112
7. Les auteur.e.s .....	112
IV. LES RENCONTRES INFORMELLES.....	114
1. Les archéologues .....	114
2. Les anthropologues et ethnologues.....	114
3. Les bénévoles .....	114
4. Les artisans .....	114
5. Les architectes.....	115
6. Les conservateurs.trices .....	115
7. Les historien.nes.....	115
8. Les philosophes .....	115
9. Les logisticien.nes ou agent.e.s du patrimoine .....	115
10. Les habitants.....	115

<b>D. SYNTHÈSE.....</b>	<b>117</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : HABITER L'ISLANDE .....</b>	<b>121</b>
<b>A. UNE HISTOIRE CULTURELLE DE L'ÎLE .....</b>	<b>121</b>
I. INTRODUCTION .....	121
II. <i>LANDNÁM</i> .....	124
1. Un commencement.....	124
2. Les premiers colons.....	126
3. Le <i>Landnám</i> raconté.....	127
4. Une langue réinventée.....	129
5. Établissements et habitat.....	130
6. Organisation politique et sociale.....	133
7. Mythologie nordique et paganisme islandais.....	134
8. Le début d'une révolution orale et littéraire.....	136
III. LA NAISSANCE DE L'ISLANDE (874-930) .....	137
1. La constitution d'un nouveau peuple.....	137
2. Deux ressources essentielles : l'élevage et la pêche.....	138
3. Le <i>skáli</i> : la maison longue islandaise.....	138
4. La figure du <i>bóndi</i> .....	142
5. La mise en place de l' <i>Alþingi</i> .....	143
6. Des païens dans une Europe chrétienne.....	145
IV. LA SOCIÉTÉ MÉDIÉVALE ISLANDAISE (930-1262) .....	147
1. Cap sur le Groenland et l'Amérique du Nord.....	147
2. L'adoption du christianisme.....	149
3. Les premières institutions politiques islandaises.....	151
4. L' <i>Âge des sagas</i> .....	152
5. Extensions architecturales et autonomie.....	155
V. LA DOMINATION NORVÉGIENNE (1262-1397).....	159
1. Le temps de l'absolutisme monarchique.....	159
2. Une économie perpétuée.....	159
3. L'Islande au cœur d'un commerce mondial.....	160
4. La puissance catholique.....	160
VI. LA DOMINATION DANOISE (1397-1918).....	162
1. La peste gagne l'Islande.....	162
2. La <i>baðstofa</i> .....	162
3. Le « Siècle Anglais » et le « Siècle Allemand ».....	165
4. La Réforme luthérienne.....	166

5. Monopole commercial et absolutisme danois.....	166
7. Jón Sigurðsson et la quête de l'indépendance.....	172
8. Une société rurale en crise.....	175
9. L'essor de la pêche.....	175
10. Développement urbain : pierre, bois, béton et tourbe.....	176
VIII. LE ROYAUME D'ISLANDE (1918-1944).....	182
1. Instabilité économique et politique de l'entre-deux-guerres.....	182
2. Le territoire s'équipe.....	184
3. Une Islande neutre occupée par les Alliés.....	184
4. 1944.....	185
5. Concepteurs pionniers et adaptations architecturales.....	186
6. Occupation du territoire et urbanisme à l'islandaise.....	188
1. Une politique entre le local et le mondial.....	191
2. <i>Porskastríðin</i> ou les « Guerres de la morue ».....	194
3. Modernisme architectural.....	194
X. CRISES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES SUR FOND DE POLAR À SUCCÈS (1980-2020).....	197
1. Une femme au pouvoir.....	197
2. La fin de la Guerre Froide et le libéralisme des années 1990.....	199
3. <i>Sumarljós og svo kemur nóttin</i> .....	201
4. Résilience et instabilité.....	202
5. Une capitale épicentre des mutations.....	205
<b>B. SYNTHÈSE.....</b>	<b>213</b>
<b>DEUXIÈME PARTIE : ÞJÓÐ VERÐUR TIL.....</b>	<b>215</b>
<b>A. LA FABRIQUE DE L'ISLANDE MODERNE.....</b>	<b>215</b>
I. LA CREATION DE L'IDENTITÉ NATIONALE ISLANDAISE.....	215
1. Au commencement.....	215
2. La composition de l'identité islandaise.....	216
II. L'USAGE DE L'HISTOIRE.....	219
1. La sublimation de l'Âge d'or.....	219
2. Le rappel de la domination et le continuum de la lutte pour la liberté.....	220
3. Ingólfur Arnason et Jón Sigurðsson : deux incarnations de l'identité islandaise.....	221
4. Commémoration et usage politique du passé : le cas Þingvellir.....	224
III. CULTURE ET NATION : LE POIDS DU PATRIMOINE LITTÉRAIRE ET DE LA LANGUE ISLANDAISE.....	229
1. L'imposant héritage littéraire.....	229
2. La collecte du patrimoine littéraire : de Árni Magnússon à la saga dématérialisée.....	230

3. La littérature comme outil de l'indépendance.....	233
4. Un prix Nobel de littérature islandais .....	234
5. <i>Les nuits de Reykjavik</i> ou le succès du polar polaire : un regard sur la société islandaise.....	237
6. <i>Ég tala íslensku</i> .....	238
IV. CULTURE ET NATION : LE RÔLE DE L'ARCHÉOLOGIE.....	240
1. <i>Crymogæa</i> et la collecte de la culture islandaise .....	240
2. L'antiquarisme islandais ou les fondations de l'archéologie islandaise.....	241
3. Questionnaires et analogie littéraire.....	243
4. Les pionniers de l'archéologie islandaise : des chercheurs dans le contexte de l'Indépendance .....	245
5. Culture matérielle Viking et nationalisme islandais .....	248
6. Protection des vestiges de la nation .....	250
V. ISLANDICITÉ.....	254
1. Une communauté imaginée .....	258
2. Position géographique et identitaire.....	261
3. Le lien avec la nature.....	264
4. La relation tradition et modernité.....	268
5. La place de l'Islande dans le monde.....	269
<b>B. SYNTHÈSE</b> .....	273
<b>TROISIÈME PARTIE : TORFHÚS</b> .....	277
<b>A. INTRODUCTION</b> .....	277
<b>B. LES ABORDS</b> .....	283
I. UNE MAISON-ORGANISME.....	283
II. UN HABITAT AVEC DATE DE PEREMPTION.....	287
III. UNE ARCHITECTURE-PAYSAGE .....	290
<b>C. LA TRACE</b> .....	293
I. L'APPORT DE LA PRATIQUE ARCHEOLOGIQUE.....	296
II. LES SITES ARCHÉOLOGIQUES EMBLÉMATIQUES.....	305
1. Hofsstaðir í Garðarbær.....	306
2. Skálholt.....	307
3. Vatnsfjörður.....	309
4. Aðalstræti à Reykjavík .....	310
<b>D. L'ENVELOPPE</b> .....	315
I. LES MUSÉES DE PLEIN AIR .....	317
1. <i>Árbæjarsafn</i> .....	317
2. <i>Skógasafn</i> .....	318

II. LES MAISONS-MUSÉES .....	321
III. LES BÂTIMENTS SANS PROTECTION .....	334
IV. LES RECONSTITUTIONS.....	336
1. Þjóðveldisbær à Stöng .....	337
2. Sögualdarbær à Eiríksstöðum.....	341
V. LES MUSÉES ACCUEILLANT DES RECONSTITUTIONS DE MAISONS .....	347
<b>E. LE SQUELETTE.....</b>	<b>349</b>
I. INTRODUCTION .....	349
II. LES SUIVEURS D’HÖRÐUR ÁGÚSTSSON.....	351
III. LES ARTISANS.....	355
IV. DE NOUVELLES INITIATIVES RÉGIONALES .....	361
1. Fornverkaskólinn (Heritage Craft School).....	361
2. Landbúnaðarháskóli Íslands, (AUI, Université Agricole d’Islande).....	362
3. Íslenski Bærinn (The Icelandic Turf-house Project).....	362
V. LE SAVOIR-CONSTRUIRE EN TOURBE .....	364
1. Techniques de construction .....	365
2. Approvisionnement de la matière première.....	368
3. Façonnage des blocs.....	372
4. Appareillage.....	374
5. Vie de la maison en tourbe.....	381
6. Pénibilité constructive .....	383
<b>F. L’INTÉRIEUR.....</b>	<b>389</b>
I. INTRODUCTION .....	389
II. CONDITIONS DE VIE A L’INTÉRIEUR.....	391
III. LA MAISON EN TOURBE COMME ESPACE DOMESTIQUE : UN ART DE VIVRE A L’ISLANDAISE .....	394
1. Un espace de travail .....	394
2. Un espace de divertissement .....	395
3. Atmosphère et ambiance de la maison en tourbe.....	398
4. Violences domestiques.....	399
5. Espace privé et espace public.....	400
IV. RITUELS ET COHABITATION AVEC LES MORTS .....	403
<b>G. LA RUINE.....</b>	<b>405</b>
I. INTRODUCTION .....	405
II. ARCHÉOLOGIE D’UNE DISPARITION .....	407
III. LE <i>RUIN MEMORY PROJECT</i> .....	408

IV. LA MAISON EN TOURBE À TRAVERS L'ARCHÉOLOGIE DU RÉCENT .....	413
<b>H. SYNTHÈSE.....</b>	<b>415</b>
<b>QUATRIÈME PARTIE.....</b>	<b>417</b>
<b>SIÐASTI BÆRINN Í DALNUM : .....</b>	<b>417</b>
<b>RACONTER LA MAISON EN TOURBE AUJOURD'HUI .....</b>	<b>417</b>
<b>A. INTRODUCTION .....</b>	<b>417</b>
<b>B. LES NARRATIONS FAMILIÈRES.....</b>	<b>419</b>
I. INTRODUCTION .....	419
II. <i>ET VOILÀ LA FERME DEBOUT, COMME INTÉGRÉE À LA NATURE</i> .....	422
III. LES NARRATIONS VISUELLES .....	427
1. Introduction.....	427
2. Peinture paysagère.....	429
3. Imagerie archéologique.....	431
IV. LES NARRATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES .....	437
<b>C. L'ARCHITECTURE VERNACULAIRE INSTITUTIONNELLEMENT DESIGNÉE.....</b>	<b>441</b>
I. INTRODUCTION .....	441
1. <i>La maison-musée : l'écomusée islandais</i> .....	442
2. <i>Húsasafn Íslands</i> .....	443
III. LA MISE EN VALEUR DES SITES ARCHÉOLOGIQUES.....	449
1. Introduction.....	449
1. Le site archéologique de Skálholt.....	450
2. L'exemple d'Hofstaðir í Garðarbær .....	451
3. Vatnsfjörður.....	452
IV. LES RECONSTITUTIONS.....	453
V. ENTRE NARRATION FIGÉE ET FÉCONDE .....	455
<b>D. LA MAISON EN TOURBE COMME UNE EXPÉRIENCE SOCIALE EN COMMUN .....</b>	<b>457</b>
I. NOUVEAUX LIEUX ET MODES DE TRANSMISSION.....	457
II. LA MAISON EN TOURBE PAR L'INITIATION.....	459
1. Introduction.....	459
2. <i>Fornverkaskólinn, the Heritage Craft School</i> .....	460
3. Les workshops <i>Archaism, amnesia and anarchy in/of architecture d'Íslenski Bærinn</i> .....	465
III. EXPOSITIONS ET INSTALLATIONS .....	469
1. Quelques expositions de musées publics.....	469
2. <i>Þúfa d'Ólöf Nordal</i> .....	470
3. <i>Earth Homing : reinventing Turf Houses</i> .....	473
4. <i>Turfiction</i> .....	475

IV. LA MAISON EN TOURBE COMME PATRIMOINE RELATIONNEL.....	479
1. Introduction.....	479
2. Qui sont les experts de la tourbe en islande ? .....	480
3. Des échanges conflictuels .....	482
4. Un patrimoine bâti en négociation .....	491
4.1. La problématique de la maintenance des <i>maisons-musées</i> .....	491
4.2. Un patrimoine authentique ou recréé ? .....	492
4.3. Le tangible et l'immatériel .....	495
4.4. Désaccords idéologiques.....	497
4.5. Quelques initiatives controversées.....	500
<b>E. LE RÔLE DE LA MAISON EN TOURBE ET DE L'ARCHÉOLOGIE DANS LA MUTATION DU RÉCIT NATIONAL :</b> .....	505
I. INTRODUCTION .....	505
II. DE L'USAGE ACTUEL DES SOURCES ÉCRITES .....	508
III. LA PERSISTANCE D'UNE VISION MONOLITHIQUE DE LA MAISON .....	513
IV. SAUVEGARDER L'ÉPHÉMÈRE.....	516
V. RESTITUTIONS SCIENTIFIQUES OU <i>REENACTMENT BUSINESS</i> ?.....	523
VI. L'EXPÉRIMENTATION.....	525
VII. LA VIRTUALISATION DE LA MAISON EN TOURBE .....	530
1. <i>Landnámssýningin (Reykjavík 871±2 -The Settlement Exhibition)</i> .....	530
2. <i>Skriðuklaustur</i> .....	533
VIII. 'WHAT INGÓLFUR ?': LE BOULEVERSEMENT DES ORIGINES ISLANDAISES.....	539
<b>F. QUE RÉVÈLE LA TOURBE EN TERMES D'ISLANDICITÉ ?</b> .....	545
I. INTRODUCTION .....	545
II. LA MAISON EN TOURBE RÉVÉLATRICE D' <i>INTIMITÉ CULTURELLE</i> ET D'IRONIE .....	547
III. LA PERTE D'UNE CULTURE (CONSTRUCTIVE) .....	565
IV. MAISON EN TROUBLE : QUAND LA <i>TORFHUS</i> REFLÈTE LA PART SOMBRE ET SOUTERRAINE DE L'ISLANDE .....	569
<b>G. SYNTHÈSE</b> .....	573
<b>CONCLUSION : L'EXPÉRIENCE DE LA TOURBE</b> .....	575
<b>A. QU'EST-CE QU'UNE MAISON EN TOURBE ?</b> .....	577
I. DES ACTEURS CLÉS .....	577
1. Un regard neuf non isolé.....	577
2. Les femmes en action.....	579
II. L'EXPRESSION DE L'ISLANDICITÉ .....	581
1. Architecture vernaculaire et identité islandaise .....	581
2. L'usage des narrations personnelles .....	582

<b>B. LES ENJEUX DE LA CONSERVATION DE LA TORFHÚS</b> .....	585
I. ENTRE PERTE DU SAVOIR-CONSTRUIRE ET PÉRENNISATION .....	585
II. LE RASSEMBLEMENT DES ACTEURS .....	588
III. ENJEUX TOURISTIQUES ET FINANCIERS.....	590
1. Les dégradations liées au tourisme .....	590
2. L’impact du changement climatique .....	592
3. Patrimoine en tourbe et finances.....	593
<b>C. LE DÉNOUEMENT DE L’ENQUÊTE</b> .....	597
I. DE QUOI NOS MAISONS SONT-ELLES FAITES ?.....	597
1. Introduction.....	597
2. La maison en tourbe : un modèle d’architecture écologique ? .....	598
II. UNE PORTE OUVERTE .....	604
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	605
<b>ANNEXE DES INFORMATEURS.TRICES</b> .....	637
<b>INDEX</b> .....	643
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS</b> .....	649



« Soyez un Colomb pour de nouveaux continents et mondes entiers renfermés en vous, ouvrant de nouveaux canaux, non de commerce, mais de pensée. »<sup>10</sup>

Henry David THOREAU, philosophe

« Comme la plupart des apprentis anthropologues, je suis moi aussi parti pour une région assez lointaine afin d’y mener un travail de terrain, qui impliqua dans mon cas un séjour prolongé parmi les Sames Skolt à l’extrémité nord-est de la Finlande. (...) Mais la voix avec laquelle je parlais, la main avec laquelle j’écrivais et même l’esprit avec lequel je pensais – ce n’était pas encore moi ; ce n’étaient que des habitudes ou des attitudes que j’avais, à un moment ou à un autre, cherché à imiter ou que l’on m’avait incité à imiter. Au cours de ce séjour en Laponie, cependant, et à travers l’éducation morale qu’il m’offrit, je fis mes premiers pas hésitants sur le chemin du retour. La route fut longue et tortueuse. Je ne suis d’ailleurs pas encore arrivé, et je n’arriverai probablement jamais. Mais je suis désormais convaincu que c’est bel et bien ma voix qui parle, ma main qui écrit et mon esprit qui pense. »<sup>11</sup>

Tim INGOLD, anthropologue

---

<sup>10</sup> THOREAU, Henry David (1854). *Walden ou la vie dans les bois*, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits », traduction par Louis Fabulet, page 337.

<sup>11</sup> INGOLD, Tim (2018). *Marcher avec les dragons*, Éditions Points, Collection Essais, Préface, pp. 7-8.

## AVERTISSEMENT

L'alphabet islandais est constitué des 32 lettres suivantes :

A a, Á á, B b, D d, Ð ð, E e, É é, F f, G g, H h, I i, Í í, J j, K k, L l, M m, N n, O o, Ó ó, P p, R r, S s,  
T t, U u, Ú ú, V v, X x, Y y, Ý ý, Þ þ, Æ æ, Ö ö

Si je déplore ne pas parler ni écrire l'islandais, ce texte contient de nombreux noms communs et noms propres islandais privilégiés aux appellations francisées. Lors de l'écriture, j'ai veillé autant que possible à ne pas faire d'oublis ou d'erreurs pour ces mots. Je tiens à m'excuser par avance si j'ai manqué à cette mission rédactionnelle. J'ai choisi de ne pas faire de lexique pour les termes spécifiques à cette recherche – qu'ils soient en français ou en islandais – car ils sont expliqués dans le texte. Par ailleurs, j'ai choisis de ne pas retranscrire mes citations d'entretiens en français. Elles sont donc restituées en anglais tout comme les citations d'ouvrages et d'articles rédigés en anglais.

Comme cela se fait communément en Islande, les enquêté.e.s sont souvent mentionné.e.s par leur prénom uniquement. Quand deux ou plusieurs informateurs.trices ont le même prénom et/ou patronyme - ce qui peut être fréquent - le deuxième prénom ou le nom de famille sont précisés. Par ailleurs, aucun.e.s d'entre eux.elles n'ont demandé à rester anonyme.

Les illustrations (photographies, dessins, graphiques etc...) de cette thèse sont incluses dans le texte. Elles permettent d'abord la mise en documentation de la recherche. Les photographies prises pendant le terrain ont fini par constituer un corpus d'images abondant, rendu possible par la technologie numérique. Ainsi ce volume ne comprend pas d'annexe indépendante faite d'illustrations mais ces dernières illustrent directement le texte. En tant que données dématérialisées, mes photographies de thèse sont classées par dates et parfois par thème dans des fichiers d'ordinateur. Quant aux images mentales qui égrainent mon travail (la figure du Viking, l'élévation imaginée d'un bâtiment etc...), elles ont été plus difficiles à capturer et à inventorier. Les illustrations sélectionnées tâchent de ne pas faire trop d'écart avec la réalité des bâtiments tout en essayant de capter les imaginaires déployés par les

informateurs.trices. Malgré tout, mon regard de chercheuse-qui-va-à-tâtons et les images qui en découlent ne peuvent être neutres alors même que la discipline anthropologique m'impose l'objectivité. Je n'ai pu maîtriser, par exemple, le décalage temporel entre l'objet photographié à *un temps T* (le moment du terrain) et son insertion définitive dans le texte (le moment de la restitution de la recherche). Ainsi, un bâtiment présent sur certaines images paraîtra en bon état de conservation alors qu'il peut être actuellement en situation de dégradation. Beaucoup de paramètres mettent à mal l'actualité de mes images mais il n'empêche qu'elles construisent cette recherche. Elles rendent visible ce qui est dissimulé et mettent en avant ce que l'on ne voit plus. Comme nous le verrons dès la première partie, l'Islande est un pays dont les habitants ont la curiosité de regarder les autres mais tiennent aussi beaucoup à être vus. Le choix des illustrations dans le texte semble donc encore plus significatif. Elles nous offrent une fenêtre sur ce qu'on nous donne à voir, elles sont un point de vue sur *l'islandicité*.

Les illustrations aident aussi à capturer la composante sensible de ce travail qui a engagé la totalité de mes sens. La tentation naturelle de la pensée occidentale à vouloir séparer le sens et le sensible, le réel et la représentation, le rationnel et l'irrationnel a été disloquée par certains chercheurs qui se sont penchés sur le rapport de l'homme au monde<sup>12</sup>. En pensant à ces derniers, j'ai eu le désir de vouloir réconcilier des couples rendus strictement antagonistes car ma recherche prend tout son sens tant qu'elle n'est pas privée du sensible. Si l'observation est – à tort – l'outil suprême de l'ethnologue, tous les sens ont été mobilisés pour apporter de la connaissance : le goût de la terre, la lourdeur des blocs de tourbe, le goût du requin faisandé, l'odeur d'œuf pourri dans l'eau courante, le cri menaçant de la sterne arctique etc... L'observation des gens et du bâti, l'écoute de la parole des informateurs.trices et l'écoute de sons insulaires, le maniement de la matière, l'imprégnation des senteurs islandaises ont été les étapes essentielles à l'appréhension sensible d'un site et d'une architecture (la maison en tourbe) et d'un monde social (le terrain, à savoir la société islandaise). Toutes ces impressions recueillies, aussi éphémères qu'un bâtiment en mottes de gazon, ont donné à cette recherche des indices sur la vie en Islande.

---

<sup>12</sup> Voir la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty, le mélange du vécu et de l'imaginaire chez Gaston Bachelard ou l'anthropologie modale de François Laplantine.

Enfin les illustrations choisies l'ont sciemment été pour attribuer une esthétique à l'enquête. Les qualités artistiques des images ne résident pas dans leurs réalisations mais dans les sujets qui les composent. Au-delà de la beauté des bâtiments et de leur environnement, ces visuels dégagent quelque chose de poétique qui n'est pas sans (r)apport à la scientificité que doit requérir ce travail université. La séparation entre l'art et la science est une de ces constructions antagonistes qu'il faut démanteler. En ce sens, je me rapproche de la pensée de Tim Ingold qui, sans le savoir, m'interpellait méthodologiquement depuis longtemps : « L'érudition et la poésie, de même que la science et la foi, ont été alignées des deux côtés d'une division entre réalité et imagination. Cette division a causé un tort considérable et doit être effacée. La tâche de l'anthropologie, plus que tout autre, est de l'éliminer » (Ingold 2018 : 15). L'anthropologie est donc tout un art et pour cette expérience doctorale j'ai fabriqué des images qui stratégiquement montrent un objet architectural habité de poésie, de déperdition matérielle, de réalité tragique et de surnaturel.



# INTRODUCTION : *EN GUISE DE PROBLÉMATIQUE*

## A. LA MAISON EN TOURBE : UNE EXCEPTION CULTURELLE ISLANDAISE ?

### I. INTRODUCTION

Dans les années 1990, le concept de patrimoine a opéré une nouvelle mutation. Ce tournant est acquis dans notre langage courant d'observateurs mais dans le cadre d'une recherche, son écriture n'est pas si simple car la définition du domaine de l'héritage culturel s'est complexifiée et étendue. Le patrimoine n'est plus exclusivement une question de protection et de modalités de conservation, il est désormais l'affaire de toutes et tous :

« La patrimonialisation est le processus par lequel un collectif reconnaît le statut de patrimoine à des objets matériels ou immatériels, de sorte que ce collectif se trouve devenir l'héritier de ceux qui les ont produits et qu'à ce titre il a l'obligation de les garder afin de les transmettre. » (Davallon 2014 : 1).

Il y a autant de définitions qu'il n'y a d'individus concernés par ce domaine. Les objets patrimoniaux ont eux aussi changé. Les citoyens, au même titre que les experts, se les sont appropriés et ont par conséquent permis au concept de patrimoine de s'appliquer à d'autres choses :

« La curiosité pour des monuments, des paysages, des produits alimentaires, des musiques et des danses ne nous permet-elle pas d'expérimenter des mondes possibles et de construire du commun ? » (Cercllet 2009 : 24).

Depuis trente ans, nous sommes donc sortis d'un patrimoine allégorique<sup>13</sup>, dont le régime était régalien avec une politique et une administration centralisée, pour tendre vers une action patrimonialisante plus sociale et régionale (voire locale) dans une arène mondiale aux contextes culturels et géopolitiques multiples. La rupture avec la notion de *Monument Historique* est largement consommée depuis le siècle dernier et le processus de

---

<sup>13</sup> Terme employé pour faire écho à l'ouvrage novateur de Françoise Choay, *L'Allégorie du patrimoine*, publié en 1992.

patrimonialisation s'est intensément diversifié (et s'élargie encore) sans pour autant exclure tout l'héritage du pan institutionnel :

« Au-delà de l'extension de la notion (...) le patrimoine est en train de questionner, voire de défier, nos acquis, nos connaissances, nos certitudes. Il met en cause nos façons de l'étudier, de le classer, de le protéger, de le stocker, de le conserver, de le gérer, de le valoriser, de le visiter, de l'exploiter.... » (Gravari-Barbas et al. 2014 : 8).

Cette extension du patrimoine n'a pas échappé à l'Islande avec une chronologie et des acteurs qui lui sont propres. Nous pouvons ainsi nous interroger sur la façon dont les islandais envisagent leur patrimoine culturel en général et – puisque la maison en tourbe sera notre objet de réflexion – nous pouvons dès lors nous demander si elle pourrait être l'exception culturelle dans le paysage culturel insulaire ? Comment des acteurs spécifiques ont-ils bouleversé l'orthodoxie patrimoniale islandaise en envisageant ce bâti vernaculaire au-delà du bâtiment historique ? Pour affiner ces questionnements de départ, il nous faut reprendre les spécificités de l'histoire du patrimoine en Islande avec son cadre institutionnel et législatif pour petit à petit appréhender la question plus spécifique de l'architecture en tourbe.

## II. POLITIQUE CULTURELLE ET PATRIMOINE ISLANDAIS

### 1. Le tournant néo-libéral

La notion de patrimoine en Islande a connu une inflation ces deux dernières décennies avec l'essor du tourisme. Le pays prend alors conscience qu'au-delà de son ambassadeur culturel principal qu'est la matière littéraire médiévale<sup>14</sup>, elle a la possibilité de mettre en avant un patrimoine varié (culturel, naturel, musical, artisanal etc...). À partir des années 1990, on remarque en effet un rayonnement international de la culture islandaise notamment dans le domaine de la pratique artistique (peinture, sculpture, dessin, gravure, danse, photographie, art dramatique etc...) et les artistes les plus connus sont très bien représentés dans les collections des musées municipaux de la capitale. Les anthropologues Sigurjón Baldur Hafsteinsson et Heiða Björk Árnadóttir remarquent que c'est effectivement à partir de cette fin de 20<sup>e</sup> siècle que la politique culturelle néo-libérale s'immisce dans la culture islandaise notamment dans la pratique muséale<sup>15</sup>. Pour servir toutes les communautés et attirer de plus en plus de touristes, les musées ont dès lors mis en œuvre une politique de management, s'essayent à la spécialisation des professions, s'ouvrent à la concurrence et s'attachent à renouveler l'offre culturelle en région<sup>16</sup>.

Sous l'égide du bureau de Premier ministre jusqu'au début des années 2010, la politique culturelle est aujourd'hui pilotée à l'échelle nationale par le Ministère de l'Education, de la Science et de la Culture. En région, la politique culturelle mobilise les marchés touristiques et contribue à reconsidérer les frontières géographiques de l'île. En d'autres termes, chaque comté a tâché de développer ces dernières années une identité culturelle et identitaire propre. Chercheuse à la Faculté des Sciences Politiques (*Háskóli Íslands*, Université d'Islande), Magnfríður Júlíusdóttir a mené une enquête sur cette politique culturelle en région. Elle constate que l'Islande a, dans la première décennie du 21<sup>e</sup> siècle, fusionné le secteur du tourisme et de la culture dans le but de faire évoluer les régions :

---

<sup>14</sup> Nous y reviendrons largement dans la deuxième partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*.

<sup>15</sup> Voir Hafsteinsson 2013.

<sup>16</sup> À Reykjavík, les musées municipaux sont gérés par le maire qui nomme un directeur de la culture et un directeur pour chaque établissement. Depuis la fin du 20<sup>e</sup> siècle, de nombreux musées ont fait leur apparition sur le territoire islandais et sont régis par les régions.



« In the last decade culture, creativity and valorisation of an entrepreneurial spirit has gained prominence in regional development policy in Iceland. These developments mirror a general trend at the intersection of hegemonic discourses of market led globalisation and a normative cultural economy approach in policy circles (Gibson & Kong, 2005). (...) In the territorial approach people living in the regions are encouraged to identify and value local resources, including cultural identity, which can be used both in place-promotion and for strengthening community cohesion in times of global economic restructuring. In the northern European periphery culture has become prominent in processes of place reinvention (Nyseth, 2009). » (Júlíusdóttir 2010 : 67).

## 2. Le cadre législatif

Le patrimoine islandais est administré par un cadre législatif principalement composé d'un texte fondateur – le *Cultural Heritage Act n° 80/2012* – et de lois de protections des vestiges<sup>17</sup>. En mars 2013 l'*Alþing* vote une résolution confiant au ministère<sup>18</sup> la mise en place d'une politique culturelle islandaise : *Cultural Heritage Act n° 80/2012* supplante la loi de 2001 et entre officiellement en vigueur. Comme l'observe Njörður Sigurjónsson, spécialiste de la politique culturelle<sup>19</sup>, c'est une première dans le domaine d'une politique publique spécifique :

« There has been a long-standing call for the Icelandic government to draw up a specific National Cultural Policy. The Ministry of Education, Science and Culture started work on the policy in 2009, consulting extensively with those involved in the cultural scene. For this purpose, the Ministry in 2010 organised a conference entitled "The Land of Culture" (Menningarlandið) to discuss how the policy should be shaped. » (Sigurjónsson 2013 : 456).

Ce tournant apporte deux nouveaux paramètres centraux : la participation et l'accessibilité d'une part et l'importance de la réglementation et des procédures d'autre part. L'objectif principal du *Cultural Heritage Act n° 80/2012*, est de communiquer la protection du patrimoine culturel du pays et d'assurer autant que possible la préservation de ce patrimoine dans son environnement mais aussi d'en faciliter l'accès, d'apporter des informations et d'inciter la recherche. Cette loi protège toute production humaine (bâtiments et sites archéologiques) de cent ans ou plus.

---

<sup>17</sup> Nous y revenons plus en détail dans la deuxième partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL* : A., IV., 6., page 244. Il existe également deux rapports officiels émanant du Ministère concerné. Le premier traite de la culture (Avril 2009) et le deuxième développe la - déjà citée - politique culturelle nationale (2013). Ils sont tous deux rédigés en anglais et accessible sur le site web du ministère.

<sup>18</sup> Le ministère de l'éducation, de la science et de la culture a, par ailleurs, été créé en 1970.

<sup>19</sup> SIGURJÓNSSON, Njörður (2013). « Íslensk menningarstefna », in *Icelandic Review of Politics and Administration*, Vol. 9, Issue 2, pp. 455-472. Sur la politique culturelle islandaise, voir aussi GUÐMUNDSSON, Gestur (2003). « Cultural Policy in Iceland », in *The Nordic Cultural Model*, Copenhagen: Nordic Cultural Institute, pp. 113-145.

### 3. Deux acteurs institutionnels majeurs

Jusqu'à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, l'organisation de la chaîne patrimoniale islandaise (c'est-à-dire les administrations et les métiers qui tournent autour de ce domaine) est nettement moins symbolique, spécialisée et policée que dans des pays d'Europe continentale comme la France ou l'Angleterre. La protection du patrimoine islandais est appliquée par deux grands acteurs institutionnels, tous deux actuellement dirigés par des femmes. La première est historique puisqu'il s'agit de *Þjóðminjasafn Íslands (ÞÍ*, Musée National d'Islande), établi le 24 février 1863. Avant cette date, tout était gardé dans des collections danoises. C'est le bibliothécaire Jón Árnason qui devient le premier conservateur. Plusieurs mois plus tard, il est autorisé à engager un autre conservateur, Sigurður Guðmundsson, le premier à doter l'établissement d'une collection d'antiquité. Initialement, le musée était d'ailleurs appelé *Collection d'Antiquité* jusqu'en 1911 pour ensuite porter le nom de *Musée National d'Islande*. Les premières décennies, les collections naviguent entre différents greniers de Reykjavík (cathédrale, Maison de Correction, Parlement puis Banque Nationale) pour être accueillies dans celui de la Bibliothèque Nationale rue Hverfisgata (aujourd'hui la *Maison de la Culture*) pendant quatre décennies. Quand la République islandaise est officiellement mise en place en 1944, le Parlement décide d'offrir un véritable musée au pays. Il se construit rue Suðurgata et les collections y sont déplacées en 1950.



Figure 3: collections permanentes de Þjóðminjasafn Íslands. Cliché : SC, juillet 2013.

Au début des années 2000, le musée est entièrement réaménagé dans les normes du moment et en vue de besoins actuels. Les missions culturelles et patrimoniales de ÞÍ sont variées et contenu dans le cadre légal de la *Law on the National Museum of Iceland* de 2011. Le musée par exemple l'obligation d'être un lieu de conservation et de gestion du patrimoine islandais<sup>20</sup>. Toujours selon la loi, tout mobilier archéologique trouvé appartient à l'État. Il doit être déposé à ÞÍ pour être restauré et conservé. Au-delà de ces obligations, ÞÍ est investi par un devoir de transmission du patrimoine islandais à travers la conservation mais aussi la diffusion de données de natures variées tout comme il est le moteur de programmes de recherche, appuyés par des outils tels des catalogues informatisés (*Gegnir* et *Sarpur*<sup>21</sup>).

En terme d'archéologie, ÞÍ a été le principal acteur de l'archéologie (*fornleifafraeði*) en

<sup>20</sup> *Lög um Þjóðminjasafn Íslands* (texte uniquement en islandais) : <https://www.althingi.is/altext/stjt/2011.140.html>

<sup>21</sup> *Sarpur* est un système informatique qui est constitué d'un programme et d'une base de données. Le Musée national d'Islande a construit la première (1998) et deuxième édition (2002) en collaboration une société de logiciels. Pour la version actuelle, une société a spécialement été démarchée pour son exploitation. *Sarpur* héberge donc sur le web des informations sur les œuvres d'art, les objets, les peintures, les vestiges archéologiques, les maisons, le folklore et les descriptions de noms de lieux, ainsi que d'autres matériaux. Ces dernières années, les musées et institutions membres ont enregistré plus d'un million d'entrées dans cette base de données. Elle est l'équivalent du portail français *Joconde* où sont reversées les collections publiques. <https://www.sarpur.is/>

Islande jusqu'au milieu des années 1990 (apparition d'opérateurs archéologiques privés). Dans les années 1990 et 2000, *Þjóðminjasafn Íslands* est à l'initiative de grands chantiers de fouilles tels que la ferme de Stóraborg (côté sud de l'Islande), la ferme de Bessastaðir (sur le site de la résidence présidentielle dans la banlieue de Reykjavík), le site d'Hofsstaðir í Garðabær (banlieue sud de Reykjavík) et le site de Keldur à Rangárvellir (Sud de l'Islande). Le Musée National a également été associé à des projets de recherches comme ceux du site d'Eiríksstaðir (Haukadalur) et du projet multidisciplinaire de Reykholt (Borgarfjörður) en partenariat avec Snorrastofa (institution de recherche basée à Reykholt), l'Institut des Sciences de l'Université d'Islande, l'Institut Islandais d'Histoire Naturelle, l'Institut d'Histoire de l'Université d'Islande et l'Institut Islandais des Toponymes. Il a aussi participé aux projets de recherche des sites de Þingvellir, Hólar, Gásir, Skriðuklaustur et Skálholt, en collaboration avec le Hólar College, le Musée folklorique de Skagafjörður, l'Institut d'Archéologie (*FSÍ*) et le Musée d'Akureyri. Le musée avait la responsabilité administrative des sites archéologiques du pays jusqu'en 2001, date à laquelle *Minjastofnun Íslands (MÍ)*, l'autre grande institution patrimoniale islandaise, a pris le relais. Avec le développement de *MÍ*, le département archéologique du musée compte désormais moins de spécialistes actifs. Aujourd'hui, il collabore avec des organismes archéologiques indépendants comme *FSÍ* et développe avec eux des expositions temporaires<sup>22</sup>. La directrice actuelle du musée est Margrét Hallgrímsdóttir.

*Minjastofnun Íslands* est l'Agence du Patrimoine Culturel d'Islande, jeune institution fondée en 2001<sup>23</sup>. Relevant du Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture<sup>24</sup>, l'Agence est encadrée par le *Cultural Heritage Act n° 80/2012* et représente l'autorité centrale pour la protection et la gestion des monuments et sites archéologiques de l'Islande<sup>25</sup>. C'est elle qui délivre les autorisations de fouilles et soutient la recherche archéologique. Elle publie et met à jour un registre de tous les sites archéologiques, trésors ecclésiastiques et monuments historiques protégés et développe sa propre base de données.

---

<sup>22</sup> La plus récente est une exposition monographique sur le site archéologique d'Hofsstaðir : *Saga of Hofstaðir, Unearthing the Past in North Iceland*, du 22 février 2020 au 21 décembre 2021.

<sup>23</sup> En 2001 *Minjastofnun Íslands* s'appelait *Fornleifavernd Ríkisins*. Le nom de l'Agence a changé en 2013 lorsque le *Cultural Heritage Act* opère la fusion de *Fornleifavernd ríkisins* avec *Húsafríðunarnefnd* (Conseil du Patrimoine Architectural). Voir <http://www.minjastofnun.is>. *MÍ* est dirigé par Kristin Huld Sigurðardóttir. J'ai plusieurs fois demandé à la rencontrer pour un entretien mais elle a toujours décliné mes demandes par manque de temps.

<sup>24</sup> Elle a un temps relevé de la compétence du Bureau du Premier ministre.

<sup>25</sup> Les fonds dégagés pour l'Agence doivent permettre la sauvegarde, le maintien et la recherche du patrimoine culturel préalablement protégé, listé ou classé. Pour mener à bien sa mission, l'Agence gère deux fonds spécifiques, le *fornminjasjóði* (le Fonds du Patrimoine Archéologique) et le *húsafríðunarsjóði* (le Fonds du Patrimoine Architectural).

Minjastofnun  
Íslands

Contact us | Sitemap | Íslenska

Enter search phrase

Front page | About us | Funds | Cultural Heritage

**The Cultural Heritage Agency of Iceland**

The main role of The Cultural Heritage Agency of Iceland is to assure, so far as practicable, the preservation of cultural heritage in its natural environment, to facilitate and promote public access and knowledge of such heritage.

**The Cultural Heritage Agency of Iceland**

The Cultural Heritage Agency of Iceland oversees the protection of Icelandic archaeological and built heritage. The current legislation on cultural heritage was passed in 2012 and came into force on 1 January 2013. This legislation merged two institutions, the Archaeological Heritage Agency and the Architectural Heritage Board. The new Agency is within the remit of the Ministry of Education, Science and Culture.

The Cultural Heritage Agency of Iceland is an administrative institution which is responsible for protection of cultural heritage in accordance with the relevant legislation. According to the law, the role of the institution is:

- to oversee the archaeological heritage in the country and protected buildings and structures;
- to form policy on the protection of archaeological and built heritage in cooperation with expert committees;
- to elaborate rules and to supervise the registration of protected and listed archaeological sites, and protected and scheduled buildings and structures;
- to maintain comprehensive registers on all protected and listed archaeological sites, protected gravestones and commemorative plaques, protected and scheduled buildings and structures;
- to make proposals to the Minister on designating or withdrawing listed or scheduled status;

Figure 4: capture d'écran du site web de Minjastofnun Íslands Source : <https://en.minjastofnun.is/>

La mission générale de l'Agence est de sauvegarder l'héritage culturel islandais et de le rendre intact pour les générations futures<sup>26</sup>. Afin de mener cela à bien, l'Agence procède à la conservation *in-situ* des monuments et des sites archéologiques. Pour l'Agence, le patrimoine culturel englobe les témoignages de l'histoire de la nation tels que les vestiges archéologiques et les bâtiments âgés de cent ans ou plus et qui sont hors du circuit de protection de *Þjóðminjasafn Íslands*. Conformément à la loi du 31 Décembre 2012, on peut recenser environ 500 bâtiments classés selon leur valeur scientifique et esthétique. Les autres responsabilités de l'Agence résident aussi dans l'élaboration d'une politique globale de protection du patrimoine islandais afin de conseiller les autres musées. *MÍ* souhaiterait que le public prenne conscience de l'importance du patrimoine islandais ce qui justifie sa politique de promotion des sites en facilitant l'accès.

<sup>26</sup> *MÍ* est également responsable de l'application de la loi sur le retour des biens culturels vers d'autres pays, qui traite du retour des biens culturels obtenus illégalement.

Le programme de l'Agence s'applique au niveau national et local. Le siège principal est à Reykjavík avec différents responsables (un responsable des "projets de planification et de construction", un responsable des trésors ecclésiastiques, un responsable de l'évaluation de l'impact environnemental, un responsable de l'enregistrement). Des antennes régionales sont présents dans chacun des quatre districts du pays avec à sa tête un responsable. La direction générale est actuellement assurée par Kristín Huld Sigurðardóttir.



Figure 5: agence régionale de Minjastofnun Íslands à Sauðárkrúkur (Nord). Cliché : SC, mai 2017.

#### 4. Patrimoine islandais et patrimoine mondial

En termes plus global de patrimoine culturel, l'Islande a aussi signé et/ou ratifié des conventions internationales. En 2004, elle signe la Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels (1970). En 1995, elle adopte la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel (1972). La Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (2003) est ratifiée par l'île en 2005 et la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles (2005) est acceptée en 2007. Enfin, le pays signe en 2012 la Convention européenne du paysage (2000).

Deux sites sont inscrits au Patrimoine mondial de l'UNESCO. Dans le domaine culturel, le Parc National de Þingvellir est inscrit depuis 2004. Dans le domaine naturel, l'île volcanique de Surtsey est inscrite depuis 2008 et le Parc naturel du Vatnajökull depuis 2019. Sept éléments sont inscrits sur une liste indicative. Parmi eux se trouve la tradition des maisons en tourbe (*The Turf House Tradition*) en lice depuis 2011<sup>27</sup>. Deux ensembles de manuscrits anciens sont inscrits au registre de la Mémoire du monde de l'UNESCO : le recensement de 1703 de l'Islande et la collection Arnaimagnéenne (soumise conjointement avec le Danemark où sont encore conservés des manuscrits islandais). Depuis août 2011, Reykjavík fait partie du *Réseau des villes créatives (Creative cities)* et elle a été ainsi élue Ville de littérature. Aucuns éléments islandais de patrimoine intangible ne sont aujourd'hui inscrits.

---

<sup>27</sup> Les six autres éléments de la liste indicative sont : le système volcanique du Torfajökull Volcanic System et la réserve naturelle de Fjallabak (2013), la réserve naturelle de Breiðafjörður (2011), les sites de Mývatn and Laxá (2011), les sites et monuments viking scandinaves de la région Nord-Atlantique et de la Mer Baltique incluant le site de Þingvellir (2011) et le Parc National du Vatnajökull (2011).



Figure 6: Reykjavik UNESCO City of Literature, marquage au sol. Cliché : SC, avril 2013.



### III. LA MISE EN PATRIMOINE DU BÂTI ISLANDAIS : UN PROCESSUS RÉCENT

#### 1. Le 17 avril 2007 : une nouvelle prise de conscience

Le terme islandais *meningararfur*<sup>28</sup>, qui peut désigner le patrimoine culturel en général et l'architecture traditionnelle en particulier, n'est pas nouveau. L'anthropologue Valdimar Hafstein assure qu'il était employé dès les années 1920 pour continuer à être usité dans les années 1930 et 1940 mais sa fréquence d'usage et le concept qui lui est associé se sont amplifiés dans les années 1980 « like almost everywhere else. »<sup>29</sup> Pour Valdimar, les Convention et les Chartes – évoquées à l'instant – ont contribué à ce boom patrimonial islandais.

Dans la partie de contexte historique à venir, nous saisissons assez vite que la littérature (telle que les sagas) est l'objet patrimonial massif de l'Islande. Elle est si imposante qu'elle a jusqu'à récemment figé le concept de patrimoine sur l'île. Il est probable que l'intérêt pour l'architecture et la maison en tourbe d'un certain nombre d'individus venant essentiellement du Danemark (pays colonisateur de l'Islande du 13<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle) ait permis au concept de s'étendre<sup>30</sup>. En effet, des disciplines comme l'antiquarisme puis l'archéologie ont été importées de manière assez précoce en Islande (17<sup>e</sup> siècle) par des érudits danois. Cependant, les éléments qui nous permettent de discerner le moment précis où un objet est patrimonialisé peuvent être subtils. L'anthropologue Valdimar Hafstein s'est penché sur cette question pour l'architecture islandaise. Pour lui, le concept de patrimoine prend un nouveau tournant à la fin des années 2000 avec comme sorte de déclencheur un incendie ravageant

---

<sup>28</sup> En 2015 paraît l'ouvrage *Meningararfur á Íslandi* qui représente la première publication proposant une rétrospective critique du patrimoine culturel islandais. Un article y est consacré à la maison en tourbe. Valdimar Hafstein m'explique que l'objectif de cet ouvrage était d'apporter une « critical perspective to the discussion on cultural heritage. » (Entretien du 7 juin 2017). Selon lui, cet ouvrage a été rendu possible par ses éditeurs. Même si *Þjóðminjasafn Íslands* avait proposé une publication sur le patrimoine islandais dix ans plus tôt, la dimension critique n'était pas encore à l'ordre du jour.

<sup>29</sup> Entretien du 7 juin 2017. Par ailleurs le terme *meningararfur* est à mettre en relation avec celui de *Þjóðminjar*, qui lui signifie patrimoine national. Son usage est bien plus ancien et remonte au 19<sup>e</sup> siècle. *Þjóðminjar* a une résonance particulière. L'archéologue Orri Vésteinsson retrace l'histoire de ce mot à la résonance particulière dans un article publié en 2014 dans le numéro 13 de la revue *Árbók* (Vésteinsson 2014). Au départ, le mot désigne tout ce qui peut prouver la nationalité islandais. Puis son sens devient plus étroit au 20<sup>e</sup> siècle et *Þjóðminjar* correspond alors aux traces antiques découvertes par le Musée national. Aujourd'hui il est devenu un terme plus générique qui ne prend plus uniquement en compte le patrimoine islandais. *Þjóðminjar* peut désigner tout témoignage, preuve ou symbole islandais.

<sup>30</sup> Cette supposition soulève un paradoxe : au côté des savants islandais (qui séjournèrent et étudiaient également au Danemark), ces mêmes danois ont permis à l'Islande de (re)construire son passé et de comprendre son habitat ancien (qui est par ailleurs exogène !). Ils creusent ainsi le sillon de la constitution d'un récit national islandais parsemé de personnages illustres et de vestiges bâtis dont les habitants se servirent pour revendiquer leur indépendance.

deux anciens bâtiments dans le centre de Reykjavík. Cet incident se déroule le 17 avril 2007 et l'un des bâtiments disparus dans les flammes est un des plus anciens de la ville (début du 19<sup>e</sup> siècle). Le fait divers est couvert par les médias. Les vestiges du brasier attirent les passants et Valdimar analyse leurs réactions recueillies par les journalistes :

« (...) reporters posed some variation on the question : « are we witnessing the destruction of priceless cultural heritage ? » » (Hafstein 2012 : 500).

Immergé au cœur de l'évènement, l'anthropologue observe que :

« From the fire marshal to the major, everyone concurred that, yes, before our very eyes, the cultural heritage of the capital was going up in flames. » (Hafstein 2012 : 500).

Valdimar estime que c'est la première fois que les Islandais parlent de ces bâtiments en tant que patrimoine culturel :

« This was the first time I heard anyone refer to them as cultural heritage. (...) no one ever spoke of them in the language of heritage. » (Hafstein 2012 : 500).

Si l'émotion patrimoniale<sup>31</sup> autour de l'architecture islandaise naît lors de cet incendie de 2007, cent ans auparavant des initiatives de protection s'engage déjà. En effet, et nous y reviendrons ultérieurement, la loi de 1907 prévoit de classer et de conserver les bâtiments hors d'usage comme les anciennes églises et fermes. Entre 1896 et 1928, l'archéologue Danois Daniel Bruun s'engage quant à lui personnellement à l'étude du patrimoine architectural islandais. Puis s'organise l'inventaire et la protection organisée du bâti traditionnel en 1930 lorsque ÞÍ constitue une *Collection de Bâtiments Historiques (Húsasafn Íslands)*<sup>32</sup> comprenant des constructions en bois, en tourbe et en pierre datant pour la plupart du 19<sup>e</sup> siècle avec des remaniements du 20<sup>e</sup> siècle. En 1948, les débats autour de la protection du bâti reprennent avec une controverse concernant la désacralisation d'une des plus anciennes églises en pierre du pays. C'est à cette période que débute les premières fouilles de la première zone occupée de la capitale mettant au-devant la question des vestiges urbains de Reykjavík et de leur protection. Les maisons en tourbe connaissent un regain d'intérêt avec comme chefs de fil le

---

<sup>31</sup> L'incendie de Reykjavík en 2007 n'est pas sans rappeler les travaux d'Anthony Pecqueur et de Jean-Louis Tornatore sur « l'incendie du château de Luneville » relatés dans l'ouvrage collectif. *Émotions patrimoniales* (2013), dirigé par Daniel Fabre. Ethnologie de la France cahier 27, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

<sup>32</sup> Voir la troisième partie *TORFHÚS*, D., II., p. 312.

peintre et antiquaire d'État Horður Ágústsson et le poète Guðmundur Böðvarsson. Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur les travaux du premier. En 1968 se met en place le *National Architectural Heritage Board*. Moins de dix ans plus tard, en 1975 (année internationale de la préservation architecturale), une exposition sur le bâti ancien fait une itinérance dans toute l'île. Bien plus tard, en 2001, un nouveau cadre législatif prend en compte la protection de l'architecture ancienne avec le *Building Protection Act*<sup>33</sup> dont les recommandations sont pilotées par le Conseil National du Patrimoine Architectural<sup>34</sup>. Ce dernier conseille au Ministère de la Culture les bâtiments qui nécessitent d'être protégés. Mais ce n'est que plus récemment (2012) que l'Islande a promulgué son *Cultural Heritage Act*<sup>35</sup> qui protège et préserve le patrimoine culturel islandais en général et l'architecture en particulier. L'objectif de cette loi est également de donner un meilleur accès aux sites concernés, d'alerter sur ce patrimoine culturel de la nation et de faciliter la recherche qu'il implique<sup>36</sup>. Le *Cultural Heritage Act* stipule surtout que tout patrimoine issu de la main de l'homme (bâtiments et sites archéologiques) ayant atteint cent ans d'âge ou plus doit systématiquement être protégé<sup>37</sup>. Ainsi on estime qu'actuellement environ 4 000 bâtiments sont concernés<sup>38</sup>. Afin que les professionnels et le public puissent avoir une vision globale et actualisée de cette architecture historique, *MÍ* a développé une carte interactive hébergée sur internet qui localise chaque site<sup>39</sup>. Pour le sociologue Njörður Sigurjónsson, le projet islandais de politique culturelle n'est toutefois pas encore abouti :

« There is less emphasis on national identity and Icelandic cultural heritage than perhaps was suspected. Even if there is no one definition that can be considered the right one for “cultural policy” (O. Bennett 2004; T. Bennett 2007; Frenander 2008; Gray 2010), it is important to understand and make clear those interpretations that may be dominant at a particular moment in time. » (Sigurjónsson 2013 : 455-456).

---

<sup>33</sup> *Building Protection Act No. 104/2001*.

<sup>34</sup> C'est le même Conseil qui attribue l'allocation de la *National Architectural Heritage Fund*. Voir le rapport *Voir Culture. The Arts, The National Cultural Heritage, Broadcasting, Language Policy, Sports, Youth Activities* (avril 2009). Édité par le Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture, 29 pages.

<sup>35</sup> *Cultural Heritage Act No. 80/2012*. Voir partie *INTRODUCTION*, A. II. 2. page 32 et deuxième partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*, A. IV. 6. page 244. Signalons qu'il y avait dans les années 1970 une association active qui œuvrait pour la protection des bâtiments anciens de la capitale. Celle-ci ne m'a été mentionnée qu'une fois lors de mes entretiens (Hjálmar Sveinsson, conseiller municipal, entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017). Il doit s'agir du groupe de conservation de l'architecture *Torfusamtökin* dont Laufey Jacobsdóttir (1915-2004) – femme islandaise influente – était un membre actif. Son époux, Magnús B. Finnbogason (1911-1993), était lui-même constructeur.

<sup>36</sup> Voir <https://www.coe.int/en/web/herein-system/iceland>.

<sup>37</sup> *MÍ* peut également décider de la protection d'autres bâtiments ou sites considérés comme importants. Pour cette catégorie, 531 bâtiments étaient concernés pour l'année 2018.

<sup>38</sup> Pour l'année 2018, 2818 bâtiments environ ont été inventoriés.

<sup>39</sup> Voir aussi <http://www.minjastofnun.is/hus-og-mannvirki/fridlyst-hus-og-mannvirki/reykjavik/> et <http://www.minjastofnun.is/gagnasafn-ahugavert-efni/minjar-manadarins/>

## 2. Quand le projet urbain fait débattre de la place du bâti traditionnel

Ces décennies passées, la capitale s'est considérablement agrandie<sup>40</sup> et sa transformation urbaine jugée parfois trop rapide a permis une certaine prise de conscience du bâti ancien. Hjálmar Sveinsson<sup>41</sup>, conseiller municipal, a observé que jusqu'aux années 2013, il n'y avait pas d'investissement dans le bâti ancien du centre historique de Reykjavík car il n'était pas adapté à l'entreposage commercial ou à d'autres projets d'aménagement. Puis certains propriétaires ont accepté de réhabiliter leurs vieux bâtiments car ils leur octroyaient finalement une valeur patrimoniale. Une loi récente<sup>42</sup> ainsi que le plan municipal d'urbanisme de 2010-2030 prévoient la préservation des sites historiques et l'intégrité de l'aspect historique de la ville:

« Older buildings should be preserved at their location. If older buildings are to be dislocated, strong arguments shall be put forth in detailed plans to account for how the new urban area is in line with the objectives of the historic preservation policy. » (Municipal Plan 2010-2030, p. 43).

Par ailleurs, le plan garantit la mémoire de toutes traces historiques perdues dans le dédale urbain :

« An effort will be made to recall history, such as historical places, place names, lost constructions, streets, street view and landmarks, both in planning and designing of new buildings, neighbourhoods and public spaces. » (Municipal Plan 2010-2030, p. 43).

La décision de la préservation d'ensembles historiques, de quartiers ou de bâtiments individuels doit être prise par des professionnels en accord avec l'intérêt exprimé par la société civile. Une commission municipale composée d'experts est ainsi dédiée à la gestion du patrimoine bâti ancien de Reykjavík. En accord avec la législation et *Minjastofnun Íslands*, elle décide si un bâtiment a de la valeur ou s'il peut être démoli pour un nouveau projet de construction.

---

<sup>40</sup> Voir première partie HABITER L'ISLANDE, A. X. 5. page 198.

<sup>41</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>42</sup> [Lög um verndarsvæði í byggð nr. 87/2015](#)



Figure 7: la maison du poète naturaliste Benedikt Grondal déplacée à Fishersund, Reykjavík. Cliché : SC, juin 2017.

Mais les tensions impliquées par l’empressement des promoteurs immobiliers sont palpables et – dans le pire des cas - des éléments anciens disparaissent parfois. Certains aménageurs contournent les mesures de protection et la démolition non autorisée en avril 2016 de l’Exceter House – bâtiment construit en 1906 – a été retentissante<sup>43</sup>. Hjálmar Sveinsson sait que cette disparition n’était pas un accident : « (t)hey [les investisseurs] did it on purpose. »<sup>44</sup> Toutefois, m’explique-t-il, il peut arriver que *Minjastofnun Íslands* décide qu’un bâtiment considéré comme n’ayant pas de valeur puisse disparaître.

Reykjavík a certes peu de bâti ancien, une certaine tension est maintenue par le projet urbain de la capitale. Elle soulève la question des politiques publiques de l’archéologie dans le contexte urbain des capitales :

---

<sup>43</sup> Voir l’article en ligne : <http://icelandreview.com/news/2016/04/08/protected-building-demolished-without-permission>

<sup>44</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

« (...) espaces où la contradiction des impératifs – entre aménagement de surface et conservation du sous-sol – est la plus forte. » (Fabre et Hottin 2008 : 2).



Figure 8: emplacement de l'Exceter House. Cliché : SC, février 2017.

En 1907 déjà, une loi dressait la liste de tout ce qui pouvait être considéré comme vestige archéologique<sup>45</sup>. Elle accordait alors un intérêt remarquable à ce que l'on pourrait qualifier de patrimoine vernaculaire comme les anciennes fortifications et frontières en terre, les ruines d'anciennes fermes et autres maisons qui n'étaient plus utilisées ou qui avaient changé de fonction. Si la prise de conscience inédite des Islandais pour leur patrimoine et la destruction irréversible de ces bâtiments urbains d'une centaine d'années débouche sur de tels émois, qu'en est-il aujourd'hui des maisons en tourbe plus anciennes qui prennent la forme de bâtiments inévitablement restaurés ou de vestiges archéologiques ? Impliquent-elles aussi « l'expression contemporaine d'une nouvelle sensibilité populaire au passé » (Tornatore, 2010 : 6) ?

<sup>45</sup> Voir Deuxième partie *PJOD VERÐUR TIL*, IV., 6., page 244.

## IV. LA TORFHÚS, UN PATRIMOINE TRADITIONNEL NÉGLIGÉ ?

### 1. Soupçons de déni patrimonial

Au regard de cette prise de conscience récente de la valeur culturelle du bâti islandais, il est légitime de se demander s'il n'a jusqu'à présent pas été un objet méprisé, en décalage avec son temps voire en voie de disparition. Nous avons saisis que, sur l'île, le patrimoine par excellence est littéraire. Pouvons-nous pour autant déclarer – comme ont pu récemment l'exprimer certains écrivains médiatisés<sup>46</sup> – que l'Islande est dépourvue de patrimoine bâti? Le concept de *menningararfur* s'applique-t-il réellement au bâti en tourbe? La maison en tourbe, à l'instar de l'identité islandaise, est soumise à des variables d'ajustement et cela a été soulevé par l'anthropologue Sigurjón B. Hafsteinsson dans les années 2010 (Hafsteinsson 2010, Hafsteinsson 2015). L'équilibre entre ce que la maison vernaculaire renvoie de négatif<sup>47</sup> et l'attachement intime des Islandais pour leur passé est difficile à trouver<sup>48</sup>.

Des premières explorations jusqu'à des temps récents, une sorte de négation de la maison en tourbe se glisse insidieusement dans des écrits de toutes sortes (descriptions, travaux scientifiques, poésie, romans, guides touristiques ou publications sur les réseaux sociaux). Pour faire écho au titre d'un article de l'historien et architecte Pétur H. Ármannsson, « The mountains are their castles », l'habitat premier des Islandais a été le paysage<sup>49</sup> : « The Icelandic nation grew up on those hills; in the maze of farmhouses, the Icelanders became inhabitants of the land. » (Lárusson 2014 : 24). En 1937, l'anglo-américain Wystan Hugh Auden (1907-1973) et le britannique Louis MacNeice (1907-1963) publient un carnet de voyage en prose et en vers intitulé *Letters from Iceland (Lettres d'Islande)*<sup>50</sup>. Ils écrivent ceci :

---

<sup>46</sup> Jón Kalman Stefánsson et Andri Snær Magnússon par exemple.

<sup>47</sup> Le patrimoine bâti en terre écossais a également eu cette réputation négative jusqu'à quasiment perdre la pratique de sa longue tradition constructive vernaculaire. À ce propos voir Parkin et Adderley 2017 : 581-582.

<sup>48</sup> En 2009, je contacte l'ethnologue Christophe Pons pour lui présenter le projet de ma recherche doctorale. Dans son message de réponse datant du 3 juillet 2009, il m'écrit : « Une idée cependant. Je n'ai jamais eu le sentiment qu'il y eu en Islande un désir de conservation (et plus exactement de reproduction) d'un patrimoine immobilier national. Pourquoi l'architecture contemporaine islandaise est-elle si futuriste, si moderniste? L'explication par réaction à leur passé misérable ne tient pas. Les féroïens par exemple furent tout aussi misérables et sont viscéralement attachés à l'herbe sur leur toit, à leurs maisons individuelles goudronnées, etc. L'Islande, et Reykjavik surtout, ont presque tenté de faire l'inverse en gommant toute trace d'ancienneté. Jusqu'aux buildings et immeubles récents. La politique urbaniste, s'il y en a eu une, n'a guère évité les pièges des grandes villes. Mais peut être que c'était, subconsciemment au moins, ce qui était désiré... ».

<sup>49</sup> ÁRMANNSSON, Pétur H. (2012). « The mountains are their castles. Contemporary architecture and local traditions in Iceland », in *ICELAND AND ARCHITECTURE?*, édité par Peter Cachola Schmal, pp. 11-45. Le titre, *The mountains are their castles*, fait lui-même référence à une description de l'Islande faite au 11<sup>e</sup> siècle par l'allemand Adamus Bremensis (Adam de Brême) dans une de ses chroniques médiévales (*Gesta Hammaburgensis Ecclesiae Pontificum* (History of the Archdiocese Hamburg).

<sup>50</sup> Voyage effectué en 1936. Extrait traduit de l'anglais par Béatrice Dunner, Éditions du Rocher, 2006, collection « Anatolia » (pas de numéro de page mentionné) in *Guide Gallimard 2010* : 17.

« Mes raisons d’être ici défient la conjecture,  
Pas d’arbres, pas de trains ; quant à l’architecture...  
Le manque de légumes verts menace ma santé  
Et la culture souffre par trop de pauvreté.  
Les hauts lieux touristiques ne valent pas Stonehenge  
Et la littérature ici ne parle que de vengeances.  
Mais je m’y plais quand même, la raison en est simple :  
C’est que bien peu de gens habitant ce pays,  
On ne risque pas trop d’y côtoyer l’ennui. »

En 2004, paraît l’ouvrage collectif *Internationale de l’imaginaire, Le patrimoine culturel immatériel, les enjeux, les problématiques, les pratiques*<sup>51</sup> qui fait la déclaration suivante :

« En fait, la littérature est le patrimoine par excellence en Islande. Là où dans d’autres pays il y a des cathédrales et des villes fortifiées, en Islande, il y a l’Edda et les sagas. La littérature est tout à la fois patrimoine oral, matériel et immatériel. Elle est l’identité et l’âme de ce peuple. » (Collectif 2004 : 11).

En 2018, dans une réédition de son ouvrage sur les Vikings, Régis Boyer nomme « monuments » les productions littéraires islandaise :

« Les monuments les plus anciens (poèmes ou inscriptions runiques, fragments de lois, généalogies), déjà examinés à d’autres égards, notamment pour leur valeur historique, seront cette fois envisagés selon un point de vue strictement littéraire. » (Boyer 2018 : 370).

La maison en tourbe ne semble donc pas faire le poids face aux bâtiments historiques européens millénaires construits en dur et qui induisent que le patrimoine bâti doit systématiquement être un monument :

« In Iceland there were no castles: with a few exceptions, the turf farmhouse was home to high and low alike. » (Stefánsson 2013: 87).

Pour l’ancienne présidente de la République, le constat est identique :

« Vous avez des château en France. Le continent avait des châteaux et des statues tandis qu’en Islande il n’y a pas de matériel, il n’y a rien en matériel, en construit. Il n’y avait pas d’arbres. Alors qu’est-ce qu’on avait pour construire ? On avait les mots. Le don artistique comme Notre-Dame, en Islande on n’a pas pu construire Notre-Dame car on n’a pas de matériel. Mais le mot est toujours là. »<sup>52</sup>

---

<sup>51</sup> COLLECTIF (2004). *Internationale de l’imaginaire, Le patrimoine culturel immatériel, les enjeux, les problématiques, les pratiques*. Éditions Babel, Collection Nouvelle Série, numéro 17, Maisons des cultures du monde, 255 pages.

<sup>52</sup> Entretien du 8 juin 2017.



Cette affirmation d'absence tangible de monuments historiques se retrouve à nouveau en 2015 dans le discours de l'exposition permanente *Points of views. A journey through the visual world of Iceland*. Le catalogue d'exposition explique que les événements d'un pays sont naturellement célébrés à travers les monuments mais qu'en Islande les célébrations ne passent pas par des bâtiments ou des objets mais des manuscrits.

En 2012, dans son article « The mountains are their castles » cité quelques lignes auparavant, Pétur H. Ármannsson explique :

« A visitor to Iceland will most likely be disappointed to find no whole buildings from the Viking Age still standing. Archaeological Ruins and written descriptions give indication of what the houses of the legendary heroes of the Sagas were like. The oldest remaining buildings in Iceland are a handful of houses from the 18th century. The older architectural heritage of Iceland only exists in words. The mountains are still there, the hills and the rivers, as well as countless names of places from the time of the Vikings, but no real buildings that offer the sensual experience of space and place that only architecture can give. » (Ármannsson 2012).

Il poursuit :

« (...) the absence of a tangible building heritage is one of the decisive facts about Icelandic architecture. » (Ármannsson 2012).

Venant de cet architecte et historien, la constatation du manque cruel de vestiges architecturaux se transforme en fait historique. Mais quand un écrivain à rayonnement mondial comme Andri Snær Magnason véhicule sensiblement le même message, la communauté archéologique s'insurge. Le 22 novembre 2015, le *New-York Times* publie un article rédigé par le journaliste Dean Nelson<sup>53</sup>. Ce dernier cite les propos de l'écrivain :

« "In Iceland there are no ruins, no Viking ships to prove how we got here, so people think we evolved from cod," said Andri Snaer Magnason, one of Iceland's more noteworthy novelists, in a conversation after I took the tour. "But Icelanders have always presented themselves as a nation of storytellers. Stories had been the only contribution to the world culture before Bjork started having real influence. »

---

<sup>53</sup>[https://www.nytimes.com/2015/11/22/travel/reykjavik-iceland-tours.html?smid=tw-nytbooks&smtyp=cur&\\_r=3&referer&fbclid=IwAR23h9rN8WhRyYla49z4ZHYws9LCUv1mfCca5pBXGICvWNC65kEp1yiKNEs](https://www.nytimes.com/2015/11/22/travel/reykjavik-iceland-tours.html?smid=tw-nytbooks&smtyp=cur&_r=3&referer&fbclid=IwAR23h9rN8WhRyYla49z4ZHYws9LCUv1mfCca5pBXGICvWNC65kEp1yiKNEs)

*Félag fornleifafraeðinga*<sup>54</sup> monte au créneau en partageant l'article sur sa page Facebook. Des archéologues commentent la publication en citant le nombre de vestiges pouvant mettre à mal les propos de l'auteur.

## 2. Un patrimoine honteux

Les raisons de la disparition de la *torfhús* sont multiples et pas toujours renseignées. Si sa dégradation progressive est d'abord due au climat (vent, pluie, chaleur) et aux accidents (effondrement, incendie), on a ensuite invoqué les conditions sismiques et l'apparition de nouveaux modes de construction :

« At the end of the 19 th century the number of turf houses decreased quickly, which was partly due to a number of earthquakes that left many of them in ruins, but also because the increased economical welfare in the country meant that people could afford to build with other materials, first timber and later concrete. The respect for the turf houses and the building tradition was lost. » (Brännström 2007 : 17).

On considère qu'à partir de 1896 s'amorce le déclin de la maison traditionnelle en tourbe : alors qu'un tremblement de terre détruit beaucoup de maisons dans le Sud, on construit beaucoup de bâtiments en bois. En 1894, la construction des maisons en tourbe est même interdite à Reykjavík :

« The turf farmhouse was condemned as unhealthy, and the authorities urged improvements to the nation's housing. » (Stefánsson 2013 : 88).

Avec un exode rural de plus en plus marqué et une maintenance du bâti que l'on peut imaginer difficile, la transmission du savoir-construire décline avec les bâtiments. La presse<sup>55</sup> et les commentateurs étrangers évoquent aussi les mauvaises conditions de vie et l'insalubrité<sup>56</sup> qui y règneraient :

« This type of housing was thought by many to play a part in the countrywide lack of hygiene, and tuberculosis was believed to thrive in the dark, damp houses. » (Stefánsson 2013 : 87).

---

<sup>54</sup> L'Association des archéologues est l'association islandaise des professionnels de l'archéologie. Elle a été fondée en avril 2013 par la fusion de la Société islandaise d'archéologie et de la Société islandaise d'archéologie (*Fornleifafraeðingafélags Íslands* et *Félags íslenskra fornleifafraeðinga*). *Félag fornleifafraeðinga* travaille à renforcer le débat archéologique en Islande.

<sup>55</sup> Voir par exemple l'article de G. HANNESSON *Maður horfðu þjer nær – liggur í götunni steinn*, publié en 1899 dans le journal *Bjarki*.

<sup>56</sup> Il se disait aussi que la raison officielle de la disparition des maisons en tourbe était due à la présence d'animaux malades.

L'arrivée de matériaux de construction pérennes comme le béton puis le béton armé amène effectivement les Islandais à profiter du progrès et donc à aspirer à un meilleur habitat. Afin d'inciter les agriculteurs à construire des maisons plus adaptées au développement socio-économique de l'île et des bâtiments agricoles plus modernes, l'État propose des subventions pour que les agriculteurs construisent des bâtiments agricoles modernes. Petit à petit, les artisans maîtrisent la conception de ces nouveaux modes de construction en bois, en pierre et puis en béton :

« (...) Icelandic building methods changed in an astonishingly short time. Timber and concrete replaced turf. This process began soon after the mid-19th century and accelerated as the century progressed. » (Stefánsson 2013 : 89).

L'architecte Hjörleifur Stefánsson note que le changement est fulgurant même si en milieu rural la maison en tourbe perdure encore :

« The period 1910–1920 was the turning point: in 1910 more than half of Icelanders still lived in turf houses, but by 1920 wooden houses outnumbered turf ones. For about another two decades the majority of people in rural areas continued to live in turf houses. » (Stefánsson 2013 : 89).

La maison en tourbe devient la honte de la nation et sa réputation est précédée par son image négative voire péjorative<sup>57</sup>. Pour l'archéologue Guðný Zoëga la maison en tourbe est associée aux temps anciens, aux temps sombres de l'histoire du pays. Quand on en parle, « people are thinking of the poor times »<sup>58</sup>. Les visiteurs étrangers admirent la nation islandaise pour son niveau d'éducation toute classe confondue, son patrimoine littéraire mais des avis négatifs sont exprimés sur les mœurs :

« Icelanders, however, were poorly clothed, lazy, dirty, lousy, thieving and, to put it mildly, shocking on acquaintance. » (Stefánsson 2013: 86).

L'habitat n'est pas épargné :

« (...) and this well-read nation lived in hovels unparalleled in civilised society. (...) The foreigners who came to Iceland regarded the turf farmhouse as miserable accommodation. » (Stefánsson 2013: 86-87).

---

<sup>57</sup> D'un point de vue lexical, on parle de hutte et de taudis en tourbe.

<sup>58</sup> Entretien du 30 mai 2017 avec Guðný Zoëga.

Nous aurons l'occasion de développer plus tard l'importance que les Islandais accordent à leur image et pour Hjörleifur Stefánsson, ces jugements critiques apportés sur leur manière de vivre ont dû être blessants pour certains (Stefánsson 2013: 87) faisant de cette transition identitaire une période houleuse de l'histoire moderne de l'île.

Avec l'émancipation économique de l'île et l'indépendance qui se profilent, la population prend de plus en plus conscience du regard extérieur porté sur sa nation. La maison en tourbe, alors même qu'elle devient un symbole des traditions populaires islandaises avec la création de dispositifs comme *Húsaöafn Íslands*, devient une épine dans le pied de l'Islandais. Les occupants des *torfhús* étaient contents de les quitter<sup>59</sup>. Elles étaient alors abandonnées ou démolies. Paradoxalement, les Islandais n'étaient guère satisfaits des alternatives proposées en termes d'habitat<sup>60</sup>. Si l'archéologie du récent portent depuis peu un regard sur la disparition, celle-ci est assez peu détaillée dans les études traitant exclusivement de la maison en tourbe<sup>61</sup>. L'anthropologue Sigurjón B. Hafsteinsson parle aussi d'élimination voire d'éradication de l'architecture vernaculaire en tourbe :

« The turf-house was identified as a national problem and its elimination and replacement became part of state-led nation-building projects. As such the turf-house gradually became an emblem of "old ways of living" incompatible with modern society. » (Hafsteinsson 2010 : 267).

Dans un entretien de 2013 publié sur le site internet Iceland Review et intitulé « Vanishing turf houses in Iceland », Sigurjón Baldur déclare que les Islandais devraient réfléchir sur cette destruction quasi-totale :

« In Iceland, we succeeded, without fuss or difficulty, to destroy the turf houses. No one complained, and still not today. [...] I think it is important that we look at what we really did. »<sup>62</sup>

Pour l'anthropologue Valdimar Hastein, la patrimonialisation de la maison en tourbe soulève un paradoxe puisque « the policy planned to eradicate them. »<sup>63</sup> Aussi, les autorités

---

<sup>59</sup> Voir entretien avec l'archéologue Orri Vésteinsson, le 9 juin 2017.

<sup>60</sup> Une fois inoccupées par les Alliés et aménagées, les cabanes Nissen étaient par exemple assez inadéquates et difficiles à chauffer. Voir entretien avec l'archéologue Orri Vésteinsson, le 9 juin 2017.

<sup>61</sup> Des références islandaises non traduites nous ont certainement échappé.

<sup>62</sup> Source : <https://www.icelandreview.com/news/vanishing-turf-houses-iceland/>

<sup>63</sup> Entretien du 7 juin 2017.

patrimoniales islandaises – en choisissant les bâtiments à préserver – ne sont pas tourné vers les maisons les plus ordinaires mais les plus « aristocratic. »<sup>64</sup>

---

<sup>64</sup> Entretien du 7 juin 2017 avec Valdimar Hasftein qui soutient ici un argument développé par son homologue Sigurjón B. Hafsteinnsson.

## V. UN PATRIMOINE MALGRE TOUT

### 1. L'importance des citations architecturales

En 2000, l'architecte Birgit Abrecht publie chez l'éditeur Islandais *Mál og menning* un guide de l'architecture islandaise à destination des habitants et des visiteurs : *Arkitektúr á Íslandi – leiðarvísir*. Issu de ses nombreux voyages en Islande, cet ouvrage décrit 150 bâtiments construits sur toute l'île. Depuis la monographie en deux volumes issus de la grande prospection effectuée par Hörður Ágústsson (Ágústsson 1998), *Arkitektúr á Íslandi* est un ouvrage grand public - de plus de 300 pages rédigées en islandais, anglais et allemand - proposant une nouvelle compilation architecturale révisée par des spécialistes islandais comme Pétur H. Ármannsson. Il met en avant l'architecture ancienne comprenant le matériau tourbe (maisons du réseau Húsaafn Íslands ou encore les reconstitutions) et les nombreuses réalisations architecturales faisant références à la *torfhús*.

Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, des architectes passionnés par son esthétique, ont défendu la maison en tourbe et ses formes architecturales. Ainsi, les nombreuses tentatives pour maintenir cette architecture vernaculaire sont étaient conscientes et réfléchies :

« (...) stonemasonry skills had greatly improved in the first decades of the 20th century, and concrete was emerging as a building material, university-trained architects sought inspiration in turf farmhouses, and for decades they made untiring efforts to create a "modern house" that would be a continuation of the national tradition. » (Stefánsson 2013: 89).

Certains architectes, comme le danois Alfred Jensen Råvad (1848-1933), sont fascinés par les maisons en tourbe. Suite à sa visite en Islande au début du 20<sup>e</sup> siècle Råvad :

« (...) claimed they were part of the gothic tradition, and that they had a historical value. He saw it as a valuable foundation for a building technique developed in harmony with nature and the landscape. » (Brännström 2007 : 17).

En 1918, l'architecte développe son attention particulière pour le style des fermes à gables et publie des dessins dans un article prônant la réinterprétation de l'architecture de la ferme.

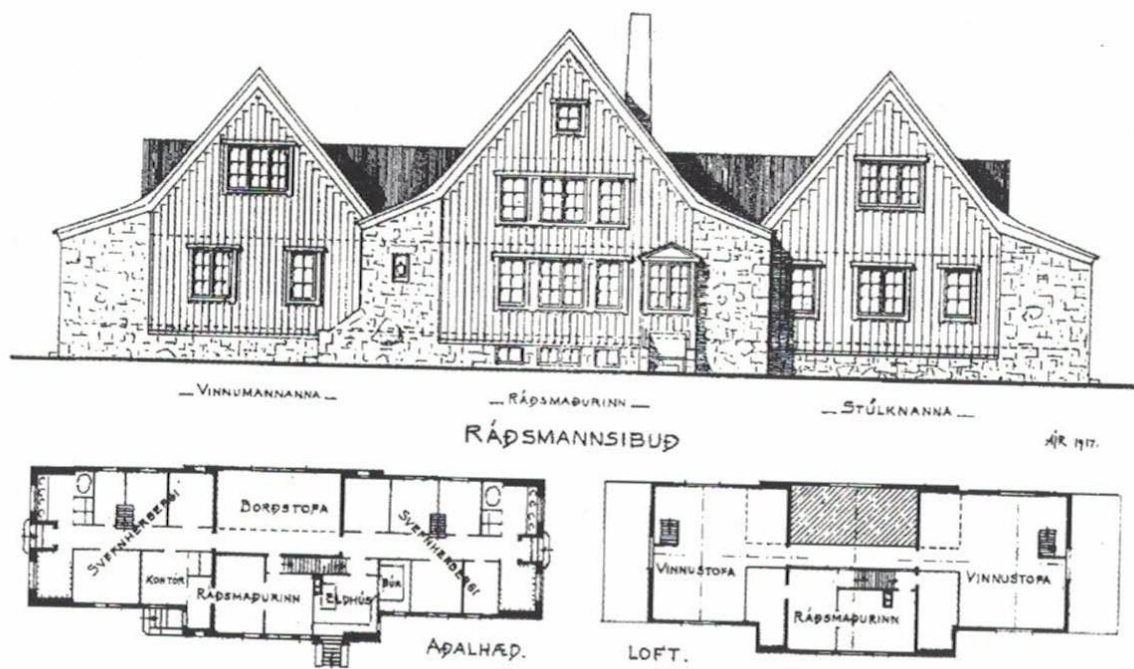


Figure 9: Projet d'Alfred Jensen Råvad. Source : Abrecht 2000 : 24.

En Islande, les exemples de réalisations architecturales modernes puis contemporaines inspirées de la maison en tourbe ne manquent pas. Nous pouvons ainsi mentionner les exemples notables du presbytère de Þingvellir, de la maison de l'écrivain Gunnar Gunnarsson à Skriðuklaustur í Fljótsdalur et construite par Fritz Höger ou encore la maison individuelle du n°1 de la maison Bakkaflöt conçue par Högná Sigurðardóttir dans la ville de Garðabær.



Figure 10: le presbytère de Þingvellir. Cliché SC, 2013.

## 2. Une patrimonialisation contrariée mais décrétée

Dans ce contexte, comment l'architecture en tourbe islandaise – qui ne semble pas répondre aux canons patrimoniaux habituels – a-t-elle pu dépasser ses aspects négatifs et devenir un patrimoine culturel national ?

Depuis la colonisation, les Islandais ont fait corps avec leur milieu. En se fourvoyant dans ce conditionnement déterministe, nous pourrions aller jusqu'à dire – comme l'a écrit l'anthropologue François Laplantine - que « le paysage secrète le paysan. » (Laplantine 1996 : 10). Le milieu islandais rude et imprévisible aurait façonné la personnalité de ceux qui sont venus s'y installer inscrivant l'homme et la terre dans une relation quasi fusionnelle. On peut alors imaginer que l'avènement de l'industrialisation a été une rupture brutale, poussant les islandais à considérer leur habitat comme le vestige de leurs existences :



« (...) à cette conception d'une homogénéité du sujet et du monde va s'opposer l'entrée dans ce que nous appelons la modernité, dans laquelle au contraire l'individu et le social se combattent et les liens entre la nature et la culture (et en particulier l'architecture) se distendent, provoquant une crise qui appellera (...) la prise de conscience tant de l'écologie que du patrimoine. » (Laplantine 1996 : 10).

Malgré les bouleversements politiques, économiques et sociaux, l'habitat traditionnel en tourbe est devenu l'objet d'un investissement affectif et culturel. L'architecte Hjörleifur Stefánsson le concède dans son ouvrage *Af jörðu* (2013) consacré à l'architecture en tourbe :

« (...) as the 19th century progressed, the turf farmhouse nevertheless became symbolic of Iceland and the Icelanders. It was intrinsic to the landscape, and in the Romantic period the gabled farmhouse and the natural beauty of the country were seen as two manifestations of the same cultural heritage. (...) The nation's uniqueness was encapsulated in the turf farmhouses. Other nations lived in stone or wooden houses, but Icelanders in turf ones. Within Icelandic turf walls Norse literature had reached extraordinary heights, and they had been the environment of national culture for a thousand years. The turf farmhouse seems to have achieved iconic status at the same time as it suffered attacks on many fronts. » (Stefánsson 2013 : 87).

Nous faisons donc face à un paradoxe car la maison en tourbe, à la fois méprisée et populaire, est prise dans un processus de patrimonialisation contrarié. Alors que de nombreuses maisons sont encore occupées, on lui accorde de la valeur en même temps qu'on la dénigre :

« (t)he strange truth is that, at the same time as strenuous efforts were being made to eradicate the turf house, it was elevated to the status of a symbol of Icelandic culture. » (Stefánsson 2013 : 88).



Figure 11: maison d'un pêcheur proche du centre ancien de Reykjavík (Sölvhóll). Construite en 1834 et détruite en 1930.  
Source Stefánsson 2013 : 37.

Ce tiraillement culturel que la *torfhús* soulève depuis le 19<sup>e</sup> siècle a conduit les autorités culturelles islandaises à prendre les mesures de protection que nous avons déjà esquissées. La maison en tourbe est devenue – selon l'expression de Michel Rautenberg - une *maison-patrimoine* (Rautenberg 2003 : 44) ou plutôt une *maison-musée* comme on l'emploiera ici. Avec la création de la *Collection de Bâtiments Historiques (Húsaafn Íslands)*, la maison a surtout été considérée par les spécialistes institutionnels comme une enveloppe physique à préserver. Depuis, le gouvernement islandais a décidé de lui donner un statut de patrimoine mondial. Ainsi, en février 2011, le Ministère de la Culture et *PÍ* remettent à l'UNESCO leur liste indicative<sup>65</sup> de bâtiments en tourbe jugés représentatifs et tous restaurés. Le projet, rédigé entre autre par Guðmundur Lúther Hafsteinsson et Anna Lís Rúnarsdóttir, est intitulé *The Turf building Tradition*<sup>66</sup>. Il prend en compte 14 ensembles à protéger sous deux critères (iii et iv) servant à justifier leur valeur universelle exceptionnelle. Le critère iii atteste de l'ancienneté de ce mode de construction et de sa pérennité jusqu'à nos jours :

« The turf house is an exceptional example of a vernacular architectural tradition, which has survived in Iceland. This building tradition was brought to Iceland during the settlement and the transmission of knowledge has passed through generations to this day. »

<sup>65</sup> « Une liste indicative est un inventaire des biens que chaque Etat partie a l'intention de proposer pour inscription. Les Etats parties doivent donc inclure dans leur liste indicative des biens qu'ils considèrent comme étant un patrimoine culturel et/ou naturel de valeur universelle exceptionnelle susceptible d'inscription sur la Liste du patrimoine mondial. » Source : <https://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/>

<sup>66</sup> *La tradition de la construction en tourbe*. Voir : <http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5589/>

Le critère iv justifie la valeur architecturale et l'adaptation technique et sociale des bâtiments :

« The form and design of the turf house is an expression of the cultural values of the society and has adapted to the social and technological changes that took place through the centuries. »

Les quatorze ensembles retenus sont : les bâtiments en tourbe d'*Árbæjarsafn* (musée en plein air géré par la ville de Reykjavík) ; les ensembles de Bustarfell, Galtastaðir fremri, Glaumbær, Grenjaðarstaður, Keldur, Laufás et Þverá (*Húsasafn Íslands - Collection des Bâtiments Historiques*) ; les ensembles non protégés d'Austur-Meðalholt (*Íslenski Bærinn*), Grænavatn et Tyrfingsstaðir ; les églises de Núpsstaður, Víðimýrarkirkja, Hofskirkja. Curieusement, si le projet est titré *The Turf House Tradition*, il ne s'agit pas d'une inscription de l'architecture en tourbe comme patrimoine immatériel régie par la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel de 2003<sup>67</sup>. Le traitement des listes indicatives étant un processus long, la liste islandaise n'est actuellement toujours pas acceptée. Ces démarches institutionnelles montrent que la maison en tourbe représente une contribution architecturale importante.

Si la maison en tourbe, comme le défend l'historien de l'architecture Pétur H. Ármannsson est « Iceland's most important contribution to world architecture. » (Ármannsson 2012), il nous faut donc nous demander ce qui fait d'elle une exception culturelle islandaise aujourd'hui ? Après s'être déployée pendant près de douze siècles et s'être conformée à une délicate opération de patrimonialisation, la *torfhús* tient-elle encore un rôle dans la constitution de l'identité nationale islandaise ? Aurait-elle un lien avec le renouvellement récent des narrations de l'histoire islandaise ? Quelques aspects intimes de l'identité des experts du bâti en tourbe ne transparaitraient-ils pas à travers elle ?

Pour répondre à cette problématique et ainsi proposer une archéologie des narrations de l'architecture en tourbe, il nous faut à présent tisser des liens entre les faiseurs et les narrateurs du patrimoine (experts, artisans, amateurs, artistes...) et le bâti vernaculaire en

---

<sup>67</sup> Lors du terrain de cette recherche, le dossier était piloté par Ragnheiður Þórarinsdóttir<sup>67</sup>, consultante au département des Affaires Culturelles du Ministère de l'Éducation et de la Culture.

tourbe. La pratique du terrain islandais et la rencontre de nombreux informateurs.trices seront éclairantes : la *torfhús* est indissociable des gens qui ont été ou sont attachés à elle et nous veillerons par conséquent à ne pas la déshumaniser car, nous le verrons, elle est intrinsèquement sociale et vivante.

Même si le patrimoine et sa multitude de socles mémoriels et de références identitaires peuvent être mobilisés pour penser la nation de manière globale, il semble qu'un certain nombre d'acteurs ait constitué de manière individuelle ses propres souvenirs et techniques liés à la construction vernaculaire. Par ailleurs, les études des quelques anthropologues et archéologues islandais - amorcées dans les années 2000 et faiblement diffusées car majoritairement rédigées en islandais - sont croissantes. Depuis que leur concept de *menningararfur* a été appliqué à la *torfhús*, le statut de cette dernière semble avoir changé.

Dans la partie de contexte historique à venir, nous saisissons assez vite que la littérature (telle que les sagas) est l'objet patrimonial massif de l'Islande. Elle est si imposante qu'elle a jusqu'à récemment figé le concept de patrimoine sur l'île. Il est probable, à l'instar de l'architecte danois Råvad, que l'intérêt pour la maison en tourbe d'un certain nombre individus venant essentiellement du Danemark (pays colonisateur de l'Islande du 13<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle) ait permis au concept de s'étendre. En effet, des disciplines comme l'antiquarisme puis l'archéologie ont été importées de manière assez précoce en Islande (17<sup>e</sup> siècle) par des érudits danois. Cette supposition soulève un paradoxe : au côté des savants islandais (qui séjournaient et étudiaient également au Danemark), ces mêmes danois ont permis à l'Islande de (re)construire son passé et de comprendre son habitat ancien (qui est par ailleurs exogène !). Ils creusent ainsi le sillon de la constitution d'un récit national islandais parsemé de personnages illustres et de vestiges bâtis dont les habitants se serviront pour revendiquer leur indépendance.



## B. METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE DOCTORALE

### I. INTRODUCTION

Cette thèse s'inscrit dans le champ de l'ethnographie et de l'anthropologie. En islandais, le terme anthropologie, *mannfræði*, a au départ une connotation généalogique forte. En 1987, un symposium sur l'anthropologie islandaise est organisé par E. Paul Durrenberger et Gisli Pálsson (Université d'Islande) et se tient à Iowa City. Son objectif est d'enfin intégrer les travaux islandais dans la discipline. L'anthropologie est enseignée à l'université depuis les années 1970. L'impact des travaux de Morgan sur les études sur la parenté est fort et un accent particulier est mis sur l'insularité et la richesse des archives. À cette période, les Islandais ont surtout travaillé sur les Amérindiens, les Inuit et les Sames, sur les milieux insulaires et les migrations avec une approche plutôt romantique et ethnocentrique. Quand ils se penchent sur leur propre société, ils le font avant tout pour eux et dans leur langue. Les anthropologues islandais se sont ensuite plus intéressés aux individus et moins aux structures avec des sujets comme le pouvoir surnaturel, la pureté et l'amour du travail. L'anthropologue Valdimar Tr. Hafstein analyse que l'anthropologie est arrivée tard en Islande<sup>68</sup>. La discipline s'est développée au sein de l'Université d'Islande mais aussi du Musée National où il y a un département d'ethnologie et de l'Institut Árni Magnússon. Il relève qu'elle revêt quelques spécificités dans sa terminologie, lui qui s'est formé aux États-Unis et en Suède : « (i)n the U.S. I'm a folklorist, in France I'm an ethnologist. » Il y a près de 10 ans, Valdimar Tr. Hafstein estimait que l'ethnologie islandaise<sup>69</sup> (*þjóðfræði*) se portait bien avec un nombre croissant d'étudiants et de thèmes étudiés (voir Hafstein 2011).

La société islandaise occupant un territoire insulaire à la fois périphérique et connecté au reste du monde a ses observateurs attirés depuis les années 2000 : Sumarliði Ísleifsson, Guðmundur Hálfðanarson, Ólafur Rastrick, Kristinn Schram, Katla Kjartansdóttir, Njörður Sigurjónsson, Guðrún Dröfn Whitethhead, Daniel Chartier ou encore Karen Oslund et Ann-Sofie Nielsen Gremaud.

---

<sup>68</sup> Entretien du 7 juin 2017.

<sup>69</sup> Lors de notre entretien, Valdimar me précise que la petite ville d'Holmavík (située à l'entrée de la région des fjords du Nord-Ouest) est le centre de l'ethnologie et du folklore en Islande. Là-bas, le nombre d'ethnologues y est considérable me soutient-il.

Quant aux études patrimoniales, elles se sont particulièrement développées depuis près de vingt ans et ce mouvement est porté entre autre par l'ethnologue Valdimar Tr. Hafstein. En 2015, la publication de l'ouvrage collectif *Menningararfur á Íslandi*<sup>70</sup> (Collectif 2015) est une première. Dirigé par Hafstein et son complice ethnologue Ólafur Rastrick, le livre met en avant le concept d'héritage culturel en proposant l'analyse d'objets d'études typiquement islandais tels que le costume traditionnel féminin, la nourriture locale ou encore la maison en tourbe, traitée par les deux anthropologues spécialistes de la question : Sigurjón B. Hafsteinsson<sup>71</sup> et Marta Guðrún Jóhannesdóttir.



Figure 12: première de couverture de l'ouvrage *Menningararfur á Íslandi*.  
Source : <https://www.penninn.is/is/book/menningararfur-islandi>

<sup>70</sup> Patrimoine islandais.

<sup>71</sup> Sigurjón B. Hafsteinsson a un BA d'anthropologie sociale de l'Université d'Islande (1991) et un doctorat en anthropologie culturelle obtenu à la Temple University (2008). Il est actuellement professeur en muséologie à l'Université d'Islande. Ses travaux de recherche traitent principalement des politiques culturelles néolibérales et du secteur patrimonial islandais. Il est l'auteur de plusieurs articles. Aucun entretien n'a pu être réalisé avec Sigurjón B.

C'est à partir de la fin des années 1990 que quelques chercheurs.e.s islandais.es se sont spécifiquement penché.e.s sur la question de la maison en tourbe comme patrimoine culturel et trace humaine matérielle avec des publications d'articles, d'ouvrages mais aussi des expositions et des conférences. Ses recherches restituées émanent surtout des anthropologues Anna Lísá Rúnarsdóttir et Sigurjón Baldur Hafsteinsson, de la conservatrice Sigríður Sigurðardóttir et de l'archéologue Kristján Mímisson. Nous pourrions aussi mentionner l'architecte Hjörleifur Stefánsson et l'artiste Hannes Lárússon comme des spécialistes de la maison en tourbe ayant publié des travaux pertinents. Ils représentent une partie des enquêté.e.s de cette recherche et leurs points de vue seront développés. Si certains travaux se démarquent par leurs qualités descriptives, d'autres mettent en avant de nouvelles réalités patrimoniales et – de manière sous-jacente – de nouvelles réalités professionnelles et identitaires. En tout état de cause, ces travaux semblent poser sur la maison en tourbe un regard neuf qui supplante celui du peintre avant-gardiste et historien de l'architecture Hörður Ágústsson (1922-2005), un des seuls à avoir réfléchi et théorisé la maison en tourbe jusqu'alors.



Figure 13: Af jörðu de Hjörleifur Stefánsson. Cliché : SC, 2017.



Si l'ethnographie et l'architecture – disciplines qui combinent toutes deux « la rigueur scientifique et la sensibilité artistique, la contrainte et la liberté » (Laplantine 196 : 21) – n'ont pas toujours fait bon ménage<sup>72</sup>, leur union a été une évidence en amont de cette recherche. En abordant ma méthodologie de recherche, j'expose les étapes que bien d'autres ont franchies avant moi. Les paragraphes suivants abordent les modalités d'investigation et de réflexion : le temps du terrain (calendrier, prospections, entretiens, accès au terrain et aux informations, expérience de l'insularité, problèmes d'accès aux ressources documentaires), le temps de l'analyse et de l'écriture puis le schéma proposé pour la description ethnographique de la maison en tourbe et utilisé dans la troisième partie intitulée *TORFHÚS*.

---

<sup>72</sup> Pourtant il existe de riches contributions de l'anthropologie dans le domaine de l'architecture à commencer par les apports de Leroi-Gourhan, de Rappoport puis les travaux du CREA ou encore d'Alban Bensa.

## II. LE TEMPS DU TERRAIN

### 1. La présence sur le terrain

Cette recherche comptabilise trois cent vingt-quatre jours de terrain islandais (depuis 2006) dont cent cinquante-huit de terrain doctoral (entre novembre 2011, année d'inscription en thèse, et juin 2017, année de mon dernier séjour sur l'île). Le **calendrier** du terrain a été le suivant :

- Du 30 juin au 30 juillet 2006 : premier séjour, chantier de fouille avec FSÍ à Vantsfjörður. Rapport de stage (M1 anthropologie, Lyon 2).
- Du 29 janvier au 3 juin 2007 : second semestre de Master 1 archéologie. Mémoire de recherche (M1 archéologie, Lyon 2).
- Du 4 au 13 novembre 2011 : Repérage doctoral. Exploration urbaine de Reykjavík et visites de musées. Carnet de terrain #1.
- Du 11 au 18 août 2012 : stage tourbe à Hjarðarhagi (Jökuldalur) du 13 au 15 août. Carnet de terrain #2.
- Du 18 avril au 1<sup>er</sup> mai 2013 : XIIIe *Nordic Tag* et recherches. Carnet de terrain #3 et #4.
- Du 3 au 24 juillet 2013 : 2<sup>e</sup> stage tourbe à Tyrfingsstaðir du 9 au 12 juillet, recherches et prospection de sites. Suite carnet de terrain # 4 et carnet annexe (grand cahier vert).
- Du 18 juin au 14 juillet 2014 : prospection de bâtiments et recherche. Carnets de terrain # 5, 6 & 7.
- Du 1<sup>er</sup> au 17 mai 2015 : recherche, prospection de bâtiments et entretiens. Suite carnet de terrain # 7.

- Du 20 mai au 2 juin 2016 : Colloque *Nordic Ruralities* (Akureyri), recherches, prospections et entretiens (Skagafjörður et Reykjavík). Carnets de terrain # 8 et # 9.
- Du 29 décembre 2016 au 4 février 2017 : résidence d'écriture à Skriðuklaustur, entretiens, observation participante (*Þorablót*), exposition aux archives de la ville d'Egilsstaðir (*Safnahúsið*). Carnet de terrain #12.
- Du 19 mai au dimanche 11 juin 2017 : entretiens et 3<sup>e</sup> stage tourbe à Tyrfingsstaðir (du 26 au 28 mai). Carnet # 13 et carnet annexe (petit cahier marron).

Si la chronologie d'ensemble de cette thèse est étendue, le temps du terrain, lui, a été discontinu et semble court. Ce temps long pour l'analyse et court pour le terrain m'a été indispensable pour parcourir, écouter et m'imprégner de l'Islande, saisir l'occasion du *in situ*. Ainsi j'ai fait de l'exploration urbaine (surtout à Reykjavík), de la prospection de bâtiments (essentiellement en milieu rural), de l'observation participante (stages de construction en tourbe) et de la conduite d'entretiens.

## 2. La prospection de bâtiments

Très vite et lors de chacun de mes séjours, j'ai fait de la prospection de bâtiments. En faisant de l'exploration urbaine, surtout dans Reykjavík et ses environs, j'ai pu observer la présence ou non de la trace et de l'héritage laissé par la maison en tourbe dans la ville. Si cette pratique de la prospection a avant tout été un exercice d'observation et de description, elle a pu aussi provoquer la rencontre de spécialistes et d'habitants livrant leur mémoire et leurs anecdotes. Cette prospection était donc parfois habitée et collaborative. Chaque bâtiment prospecté était en lien avec le suivant par le biais d'une suggestion d'informateur ou d'un itinéraire logique. Comme le dit justement l'artiste Hannes Lárusson, il y a plusieurs manières de rendre compte de la maison en tourbe :

« It is important to discern the various modes of recollection and giving accounts when people describe a farm from their youth. Some will go house to house and draw a clear picture of the entire compound, even the outhouses; other will begin with an event or an object and spin a spiral like web. Handled right, both methods can give an equally good picture of a location and its particulars. In order

to process and restore verbal information it is important to be able to draw and to have visual acuity. » (Lárusson 2014 : 29).



Figure 14: prospection de la ferme de Galtastaðir fram le 9 juillet 2014. Cliché : SC.

La maison en tourbe est en réalité un ensemble agricole. Peu de maisons d'habitation encore en élévation ne subsistent seules : elles sont constituées de *útihús* (dépendances) telles que des granges, des étables, des forges, des ateliers etc... qui sont très importantes. Cette *architecture-sans-architecte* s'est aussi imposée à de nombreux autres types de structures : des églises, des stations de pêche, des passages semi-enterrés et des clôtures. Je n'aborde pas ces structures construites entièrement ou partiellement en tourbe, ni les grottes aménagées, ni les maisons troglodytiques avec à l'éventuelle insertion de tourbe au risque d'avoir un corpus de recherche bien trop vaste. J'ai justement choisi ici de ne pas présenter les bâtiments prospectés sous forme de corpus : pensant au départ pouvoir le rendre exhaustif, cette tâche s'est avérée impossible à atteindre et inutile pour l'objectif de cette thèse. Précisément, ce

sont 29 bâtiments ou ensembles qui ont été prospectés lors de cette recherche<sup>73</sup> :

- 2 musées de plein air regroupant des maisons déplacées (*Árbæjarsafn* et *Skógasafn*) ;
- 13 *maisons-musées* de plein air. 10 font partie du réseau *Húsaafn Íslands* (Burstafell à Vopnafjörður, Galtastaðir Frám à Hróarstunga, Glaumbær à Skagafjörður, Grænavatn à Mývatnssveit, Grenjaðarstaðir à Aðaldalur, Keldur à Rangárvellir, Laufás à Eyjafjörður, Litlibær à Skötufjörður, Núpsstaðir à Skaftárheppi et Þverá à Laxárdalur). 2 bâtiments sont sans protection institutionnelle (la fjárhús de Hjarðarhagi, Tyrfingsstaðir, Sænautasel í Jökuldalshreppur et *Íslenski Bærinn*). 1 figure sur une liste indicative soumise à l'UNESCO ;
- 2 musées accueillant des reconstitutions de maisons à l'intérieur (*Þjóðminjasafn Íslands* à Reykjavík et *Minjasafn Austurlands* à Egilsstaðir) ;
- 5 sites archéologiques de plein air aménagés *in situ* (Hofstaðir í Garðarbær, Reykholt, Skálholt, Skriðuklaustur et Vatnsfjörður) ;
- 2 sites archéologiques aménagés avec une reconstitution (*tilgátuhús*) à proximité (*Þjóðveldisbær* à Stöng et *Sögualdarbær* à Eiríksstöðum) ;
- 1 site archéologique *in situ* intégré dans un musée (*Landnámssýningin Reykjavík 871±2*),
- 1 dépendance restaurée (*fjárhús* de Hjarðarhagi) ;
- 1 construction indépendante (Mánárbacki Museum) ;
- 1 reconstitution indépendante (*Þorlákshúsið* de Skálholt) ;
- 1 réalisation artistique en tourbe (*Þúfa* à Reykjavík)

---

<sup>73</sup> Ne sont pas pris en compte ici l'observation des dépendances à l'état de ruines, ni celle des architectures contemporaines inspirées de l'architecture vernaculaire en tourbe.

Globalement, ces sites présentent des états de conservation corrects. Lors de cette recherche, deux sites méritaient essentiellement des réparations (Grænavatn et Galtastaðir fram).

### 3. Observation participante

En sciences sociales, l'observation participante est un dispositif durant lequel le chercheur s'immerge sur son terrain et partage les expériences de ses informateurs.trices. Ce processus permet de récolter des données pour la recherche. J'ai utilisé ce mode de présence sur mon terrain islandais, en me plongeant le plus possible dans la vie des personnes observées. Il a également revêtu une dimension performative pour faire du terrain une expérience du partage du sensible : en participant par exemple à des stages de restauration de bâtiments en tourbe, j'ai ainsi expérimenté – avec une partie de mes informateurs.trices – mon sujet d'étude dans la chair et le squelette. J'ai participé à trois de ces stages avec *Fornverkaskolinn*. Ils étaient encadrés par des professionnels et ont été suivis par des bénévoles islandais et étrangers, soit impliqués dans la conservation de l'architecture en terre, soit curieux de la découvrir et la manipuler. La partie de cette thèse consacrée à l'analyse le développera. J'ai effectué mon premier stage à Hjarðarhagi (Jökuldalur) dans l'Est de l'île du 13 au 15 août 2012. L'objectif était de réparer une bergerie sur un terrain familial. J'ai suivi un deuxième stage - du 9 au 12 juillet 2013 - puis un troisième stage - du 26 au 28 mai 2017 - à Tyrfingsstaðir dans le Nord-Ouest. Ce stage pionnier a pour mission la restauration d'un ensemble en tourbe privé.



Figure 15: les bénévoles sur le site de Tyrfingsstaðir (stage du 9 au 12 juillet 2013). Cliché : B. Zoëga.

Une journée type de stage prend en compte l'extraction du matériau tourbe et sa mise en place. Le savoir-construire s'acquiert en réalisant la restauration, sous la supervision d'un spécialiste. Le tout est entrecoupé de pauses déjeuner et café (*kaffi tími*) où l'on discute beaucoup de la restauration en train de se faire. Construire ou reconstruire un bâtiment en tourbe est une performance physique : une journée de stage est remplie de mouvements et d'informations techniques et pratiques. La prise de note étant compliquée à faire pendant l'action de restauration, elle s'est par conséquent faite à l'issue de la journée voire à l'issue des stages.



Figure 16: kaffi tími sur le site de Tyrfingsstaðir, le 12 juillet 2013. Cliché : SC.

#### 4. Récolte de données auprès des informateurs.trices

Cette recherche est consignée dans quatorze carnets de terrain. Ils contiennent des prises de notes diverses (entretiens non enregistrés, descriptions de situations ou de sites prospectés, coordonnées d'informateurs.trices, déroulement des stages tourbe, croquis, anecdotes, notes de lectures, notes de conférences etc...).





Figure 17: notes et croquis issus de carnets de terrain (2013). Clichés : SC.

Pour cette recherche, j'ai rencontré des informateurs.trices aux horizons disciplinaires variés : des administrateurs, des politiciens, des conservateurs, des directeurs de musées, de sites ou d'institutions officielles comme le Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture. Je me suis également entretenue avec des anthropologues, des archéologues, des géologues, des historiens, des guides, des artistes, des étudiants et des habitants (bénévoles, agriculteurs etc...). Le plus frappant, ou peut-être le plus banal, reste que chaque personne

interrogée – dont une majorité ne se considère pas comme spécialiste de la maison en tourbe malgré son accointance avec cette architecture - a une ou plusieurs anecdotes personnelles à me livrer sur la *torfhús*. Ces anecdotes concernent directement mes informateurs.trices ou bien concernent leurs proches ou leurs connaissances. Ainsi, trente-neuf informateurs.trices ont été rencontrés pour des entretiens enregistrés (trente-sept enregistrements seuls et deux conduits en binôme). La plupart des entretiens enregistrés l'a été en fin de recherche. Ils étaient préalablement organisés et préparés. À l'exception de deux enregistrements effectués sur bande de cassette audio, les autres ont été enregistrés numériquement sur ordinateur et sur téléphone portable. La totalité des entretiens a été conduite en anglais sauf un dont l'échange s'est fait en français (avec Madame la Présidente Vigdís Finnbogadóttir. Concernant les trente-neuf informateurs.trices enregistré.e.s, trente-cinq d'entre eux sont islandais. On compte aussi trois américaines et un autrichien. On dénombre dix-sept femmes enquêtées sur vingt-deux hommes. Sur les onze informateurs.trices rencontrés formellement mais dont les entretiens n'ont pas été enregistrés, il y a cinq femmes et six hommes ; toutes et tous sont islandais. Une majorité des personnes rencontrées est islandaise (sur un total minimum de cent dix-sept enquêtés.e.s<sup>74</sup>, cent trois sont islandais).

---

<sup>74</sup> Ce chiffre est la somme des trente-neuf informateurs.trices enregistrés, des onze qui ne l'ont pas été et des soixante-sept personnes (minimum) qui ont été informellement interrogées.



Figure 18: entretien avec Friða sur le site de Tyrfingsstaðir le 29 mai 2017. Cliché : B. Zoëga.

Tous les informateurs.trices rencontrés ont un lien avec la maison en tourbe mais tous les acteurs gravitant autour de cette architecture n'ont pas été rencontrés. Certains entretiens ont été manqués par manque de temps, de disponibilité ou parce que les informateurs.trices sont décédé.e.s pendant le temps de la recherche. Quelques demandes de rencontres ont également été refusées ou sont restées sans réponses. D'autres informateurs.trices se sont avéré.e.s *in-interviewables* comme les artisans, soit parce qu'ils s'exprimaient peu en anglais, soit par ce que leurs informations étaient délivrées spontanément lors d'une action dont la répétition était improbable.

La présentation des informateurs.trices (trente-neuf personnes enregistrées, onze personnes dont les échanges n'ont pas été enregistrés et les rencontres informelles uniquement recueillies dans les carnets de terrain) se trouvent dans cette partie introductive (voir ci-après : C. PRÉSENTATION DES INFORMATEURS.TRICES). Cette présentation prend en compte la biographie des personnes ainsi que le détail des rencontres.

Les données issues de ces entretiens et restituées sous forme de citations sont en anglais pour ne pas perdre l'intégrité de la pensée des informateurs.trices. Les propos figurant sous forme de paraphrases sont en français.

## 5. L'accès au terrain et aux informations

Avec le recul, je prends conscience d'une certaine rétention d'informations le plus souvent involontaire et lié à mon éloignement avec mon terrain. La temporalité autour des événements liés à la construction en tourbe m'a parfois échappé. La temporalité du terrain, des acteurs et ma propre temporalité. Par exemple, je n'ai pas été tenue au courant des rencontres, des conférences, des ouvrages ou des performances artistiques susceptibles d'alimenter ma recherche. J'ai eu connaissance de ces actualités de loin, en les prospectant moi-même ou en les découvrant par hasard via l'Internet et les réseaux sociaux le plus souvent. Toutefois, le partage de données avec les informateurs.trices a été globalement facile et complet. Si, comme pour me tester ou s'assurer que je méritais une information, le débit de parole a parfois été modeste en début d'entretien, l'issue en était bien plus bavarde. Puis, on me conseille de rencontrer telle conservatrice ou tel fermier et artisan. On m'oriente vers une référence bibliographique ou bien vers un site archéologique à visiter. Également lors des entretiens et des rencontres plus informelles, on m'a suggéré des articles de presse récents, on m'a orienté vers des connaisseurs, on m'a offert des publications ou des visites de sites. Une relation de confiance s'est instaurée même si elle exige du temps et un investissement émotionnel et physique pour découvrir ce que l'on ne me dit pas nécessairement tout de suite et pour comprendre comment le corps est mobilisé dans l'expérience de la tourbe.

## 6. L'accès aux ressources documentaires.

Pour cette recherche, j'ai pu trouver des documents en France et en Islande. Cette quête bibliographique a été à la fois rationnelle (pour les ouvrages indispensables au sujet traité) et hasardeuse (pour les « perles rares » trouvées de manière fortuite). Cependant la consultation de ces ressources n'a pas toujours été aisée du fait de l'éloignement du terrain (emprunt à la bibliothèque universitaire de Reykjavík impossible), de ma propre université et

du coût assez conséquent des livres essentiels et très spécialisés. Les documents consultés l'ont été dans des médiathèques, des petites bibliothèques municipales, de grandes bibliothèques universitaires, des centres de documentations ou encore des archives. Dans notre culture aujourd'hui en cours de numérisation, beaucoup de ressources dématérialisées ont été trouvées sur l'Internet. Quelques ouvrages de la bibliographie m'ont été offerts par des informateurs.trices et il m'est arrivé d'en acheter quelques-uns ou bien de faire des copies partielles d'ouvrages. L'Islande est un des pays qui produit le plus de publications à l'année. Au fil de mes séjours, j'ai remarqué qu'aux ouvrages déjà repérés s'ajoutaient de nouvelles références, les titres traitant spécifiquement de la tourbe n'étant cependant pas les plus nombreux.



*Figure 19: bibliothèque de l'Institut d'Archéologie (FSI). Cliché : SC, juillet 2013.*

## 7. L'expérience de l'insularité

L'Islande est une île située à trois mille kilomètres de Paris. Ce territoire devenu mon terrain est un monde en lui-même, un huis-clos anthropologique. Il a souvent été décrit comme isolé de tout mais « les îles n'ont pas le monopole de l'insularité » (Castelain 2006 : 403) et l'Islande est très connectée au reste du monde via l'Internet et les voyages dont les islandais sont friands. Ainsi, un village montagnard d'Europe continentale pourrait s'avérer aussi reculé que celui situé à Raufarhöfn, village le plus septentrional de l'Islande comptant une centaine d'âmes.

Comment parler de cette île et de cette société insulaire ? L'île n'est paradoxalement pas un terrain favori chez les pionniers de l'ethnologie et de la sociologie moderne. Hormis la thèse doctorale d'Erving Goffman sur les Shetlands (1953) et les travaux répandus de Bronislaw Malinowski sur les Trobriand (1963), peu ont posé les fondations de la nissonologie (science des îles), néologisme créé par Abraham Moles<sup>75</sup>. Depuis les pages fondatrices de son article « Nissonologie ou science des îles » publié en 1982<sup>76</sup>, des chercheurs se sont penchés spécifiquement sur l'insularité et des travaux récents ont fait surface. Ils sont pluriels, foisonnants et traitent d'inaccessible, d'exil, d'isolement, d'utopie, de vacances idéales, de paradis à portée de main ou de système complexe<sup>77</sup>. Aujourd'hui on peut parler d'une anthropologie de l'insularité<sup>78</sup> avec par exemple le socio-anthropologue Jean-Pierre Castelain<sup>79</sup> ou Anne Meistersheim<sup>80</sup> et ses neuf figures de l'île<sup>81</sup>. Chaque île est singulière, générant pléthore de représentations, d'imaginaires, de métaphores, d'aspirations et de rêves.

L'île - qui plus est quand elle est volcanique, jeune et encore en formation comme l'Islande - bouscule l'universitaire qui doit revoir sa manie de délimiter les choses par son

---

<sup>75</sup> Abraham MOLES (1920-1992) était un universitaire français, spécialiste de l'information et de la communication.

<sup>76</sup> MOLES, Abraham (1982). « Nissonologie ou science des îles », in *L'Espace Géographique*, 4, 1982, pp. pp. 281-289.

<sup>77</sup> Voir également les travaux d'Éric Fougère, Natalie Coffre, Christophe Pons, François Taglioni, Frank Lestringant, Françoise Péron, André-Louis Sanguin, ou encore de Jacques Meunier. Voir aussi l'ouvrage *L'insularité*, dirigé par Mustapha Trabelsi (2005, Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 508 pages).

<sup>78</sup> Voir le numéro spécial de la revue *Ethnologie française : Îles réelles, îles rêvées*, Ethnologie française 2006/3 (Vol. 36), Presses Universitaires de France, 192 pages.

<sup>79</sup> CASTELAIN, Jean-Pierre (2006/3). « Approches de l'îles », introduction, in *Ethnologie française, Îles réelles, îles rêvées*, Vol. 36, pp. 401-406.

<sup>80</sup> Anne MEISTERSHEIM est docteur d'Etat en Sciences humaines de l'université Paris 7 - Jussieu. Elle a été chercheuse à l'Université Pasquale Paoli de Corte où elle a fondé l'Institut de Développement des Îles Méditerranéennes (IDIM).

<sup>81</sup> *Figures de l'île* (2019), Editions AEDIS, 240 pages. Essai initialement paru en 2001.

regard, par les cartes et les bases de données. Il/elle doit se rendre à l'évidence : l'exhaustivité des données est impossible à atteindre. En outre, l'Islande ayant été largement médiatisée ces dix dernières années, il faut prendre garde de ne pas céder aux opinions convenues et à l'esthétisation absolue de ces paysages.



*Figure 20: Skriðuklaustur le 18 janvier 2017. Cliché : SC.*

### III. LE TEMPS DE L'ANALYSE ET DE L'ECRITURE

#### 1. Le problème de la problématique

Ce travail de recherche a débuté par ce qui pourrait être un vice de construction aujourd'hui assumé : la difficile problématisation ou abstractification de cette thèse. Je dois avouer que la théorie préalable ici a été l'expérience du terrain. Puis, le terrain presque achevé, les informations et paroles récoltées ainsi que les documents recueillies ont été décryptés afin de produire un texte qui s'est longtemps cherché. L'analyse des données et l'écriture de cette thèse est un tissage de différentes temporalités, étendues sur un terme relativement long. Le décryptage et la rédaction ont été un chantier de composition et de décomposition, de construction et de déconstruction, d'ajouts et de retraits. La mise à l'écrit de l'ethnographie de la maison en tourbe, par exemple, ne s'est pas faite en direct de l'observation sur le terrain. Dans l'entre-temps de cette écriture différée, maints bâtiments ont eu le temps de se dégrader, ou de se maintenir... Ainsi va le cycle des maisons en tourbe.

La question de la restitution de cette recherche s'est posée : puis-je adopter une posture critique sur la gestion du patrimoine en tourbe ? Puis-je laisser entrevoir un parti pris ? De quelle manière proposer un regard sur l'identité d'un pays dont je ne suis pas native et dont je ne parle pas la langue ? Comment gérer les écarts de traduction des données pour la compréhension des propos ?

Les conflits liés à cette recherche tiennent surtout au regard que porte chacun sur l'architecture en tourbe : soit esthétique, soit strictement scientifique et patrimonial, soit technique, soit idéologique, soit ironique. La rencontre de ses regards crée des frottements, des frictions entre les acteurs dont l'issue peut être l'absence d'échange, la confrontation indirecte ou l'arrangement. Je me suis alors interrogée ? Les mésententes doivent-elles rester tacites ? Que faire des confidences ? Comment parler des relations conflictuelles ? Comment rendre compte d'une ambivalence ? D'une tension particulière ? Qu'est-ce que la révélation de tout cela par le chercheur peut provoquer ? L'ethnologue, familier de ses situations, doit-il s'autocensurer ? Comment gérer le fait qu'il apprécie certains informateurs.trices jusqu'à parfois devenir amis avec eux et qu'il se heurte aux réticences de certains autres. Faut-il être



loyal avec tous ? La question de l'anonymat ne protège pas toujours et il faut garder en tête qu'en Islande, tout le monde se connaît !

Ayant éprouvé une joie féroce sur le terrain, j'ai tâché – pour la rédaction – de la retranscrire et de trouver le juste calage afin de dévoiler des faits sans nuire à mes enquêtés et sans briser la confiance qu'ils m'ont donnée. Au final, la question de la légitimité de ma présence sur le terrain ne s'est pas posée<sup>82</sup> : rien n'a empêché cette recherche et personne ne s'est opposé à mon enquête. Il n'y a pas eu de controverses dangereuses. Seul le danger est venu de mes craintes intérieures concernant la rédaction.

## 2. Pour une description ethnographique de la maison en tourbe

L'exercice de la description, à l'instar de celui de l'écriture et de la construction, n'est pas une activité naturelle pour le chercheur. Un des défis de cette thèse est de proposer une description ethnographique de la maison en tourbe afin d'avoir une définition précise de l'objet de la recherche. La maison en tourbe est un objet à durée de vie limitée et c'est en cela que son observation est un défi. De plus, elle a la faculté de se dissimuler en se fondant parfaitement dans le paysage telle une « maison enracinée » (Calame 1987). Mais sa description structurelle ne serait pas suffisante et l'apport de l'ethnographie est apparu comme un avantage pour cette recherche. Le recours à l'ethnographie n'est pas une nouveauté dans l'étude de l'architecture vernaculaire, du moins dans la tradition de l'ethnologie française des années 1980 et - en son temps - Isaac Chiva a considéré la maison comme le « fait privilégié de l'ethnologie » (Chiva 1987 :1)<sup>83</sup>. Ici l'approche ethnographique montre que la maison en tourbe n'est pas qu'une enveloppe mais aussi un objet pluriel et intelligent : c'est une auto-construction évolutive, un savoir-faire, un réceptacle de mémoires domestiques, le lieu de vie des grands héros de la Nation comme des gens ordinaires, un symbole négatif ou encore un objet touristique pouvant être rentable. La maison en tourbe

---

<sup>82</sup> Seule une informatrice a considéré comme dommageable le fait que je ne comprenne pas la langue et que je ne sois pas islandaise.

<sup>83</sup> En France, des travaux pionniers ont creusé le sillon de nouvelles études. François Calame s'est penché sur la permanence et la fragilité en mettant en avant la recherche de l'occupant pour la solidité et la pérennisation de son habitat (Calame 1987). Jean Guibal, quant à lui, s'est focalisé sur la fonction domestique et la fonction productive de la maison (Guibal 1987). Michel Rautenberg (1997) s'est interrogé sur la typologisation de l'architecture vernaculaire et l'impact de la forme des maisons sur les usages sociaux, Françoise Dubost (1999) s'est tournée vers la dimension esthétique de l'architecture rustique (1999). Bien d'autres ethnologues – mais aussi chargé.e.s de mission patrimoine ou conservateurs-trices – se sont depuis penchés sur le patrimoine rural (Guibaud 2005, Auduc 2006, Milcent 2006, Garric 2013, Madeline 2013).

est encore une ferme isolée, disséminée dans une ruralité encore forte. Elle est un objet dont on a décidé qu'il ne correspondait pas au système capitaliste installé depuis près de cent ans en Islande. Ainsi la maison a eu le choix de s'adapter à son temps ou de disparaître.

Pour que cette ethnographie de la maison en tourbe fasse autant que possible écho au champ lexical de l'architecture, j'ai choisi de penser cette description comme une axonométrie à savoir une :

« (...) représentation graphique d'un édifice par projection orthogonale, permettant d'associer dans un même dessin des vues en plan, en coupe et en élévation. »<sup>84</sup>

Cette trouvaille peut sembler pompeusement structuraliste et sémiologique mais elle s'avère utile dans la reconstitution d'un monde pour le rendre intelligible. Ainsi, la projection axonométrique de notre objet devient un outil imagé qui assemble les différents aspects de la *torfhús* qui est un être vivant soumis à des cycles de vie. Il naît du sol, respire, croît, se détériore et retourne à la terre. Les six points de vue retenus constituent une métaphore constructive : les abords, l'enveloppe, l'intérieur, le squelette, la trace et la ruine. Tous font de la *torfhús* un patrimoine culturel fondé. Mais, à les observer de plus près, ils esquissent une nouvelle vision du concept de patrimoine islandais. Nous verrons dans la première partie *TORFHÚS* que dans cet assemblage se logent aussi notre problèm(atiqu)e et nos hypothèses.

---

<sup>84</sup> PÉROUSE DE MONTCLOS Jean-Marie (2000). *Architecture – méthode et vocabulaire*, Éditions Du Patrimoine Centre Des Monuments Nationaux, Collection *Principes D'analyse Scientifique*, page 19, fig. 15 de l'ouvrage.

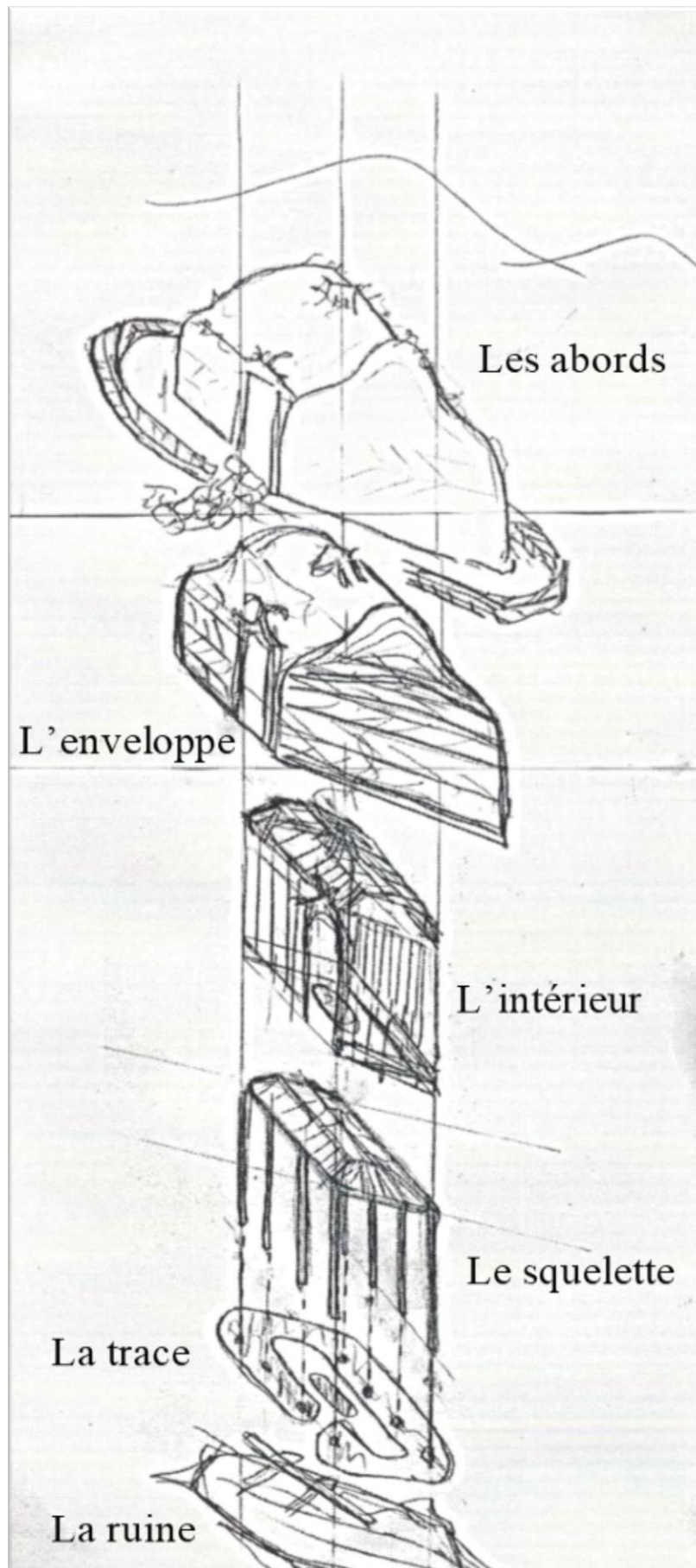


Figure 21: schéma axonométrique de la maison en tourbe. Croquis : SC.

Le point de vue des **abords** replace la maison en tourbe dans sa genèse, c'est-à-dire son ancrage dans l'environnement d'où elle est extraite. Il s'agit d'une *tourbologie*, c'est-à-dire des connaissances que nous avons du matériau tourbe issu du sol (localisation, composition, durée de vie) et ce qu'il restitue dans le paysage (valeur plastique et esthétique).

La maison en tourbe est également un objet archéologique qui s'illustre plus par **la trace** que par l'élévation. En effet ce vestige singulier offre peu d'indices bâtis dans le sol (rares fondations en pierres, textures spécifiques des murs en tourbe...). L'archéologue lui donne une physicalité à travers des reconstitutions d'abord mentales puis à travers des dispositifs dont la typologie tient une place particulièrement primordiale.

**L'enveloppe** est le point de vue présentant ce qui est donné à voir de la maison en tourbe à savoir les bâtiments toujours en élévation et qui sont devenus des *maisons-musées*, des bâtiments sans protection ou des reconstitutions.

**Le squelette** représente ce que nous savons du savoir-construire en tourbe (transport, façonnage et mise en œuvre des blocs) et de ses praticiens. Ce point de vue est celui de la maturation du bâtiment, construction intrinsèquement éphémère qui mobilise des savoir-faire dont la transmission révèle différentes postures (transmission par l'oralité et le faire, transmission théorique par la collecte et la diffusion d'informations, transmission par les écrits).

L'aménagement de **l'intérieur** reflète l'usage domestique de cet habitat. Dans la maison en tourbe, la famille investit des espaces communs et des espaces intimes aux frontières parfois imprécises. Mais au-delà de la « maison-outil »<sup>85</sup> fonctionnelle, c'est aussi l'ancestralité et parfois le rituel qui s'exprime à l'intérieur, comme par exemple l'activité de la lecture à voix haute.

Si **la ruine** renvoie empiriquement à une maison effondrée prenant la forme d'un monticule qui fond dans le paysage, elle symbolise aussi le déclin d'une architecture

---

<sup>85</sup> Notion développée par A. Demangeon dès les années 1920.

vernaculaire et la mutation de la société rurale. Preuve que la péremption est opérée, la ruine rend sa matière première à la terre tout en signifiant la fin d'un monde bâti.

L'imbrication de tous ses points de vue, moyennant quelques ajustements<sup>86</sup>, propose une image plurielle de la maison en tourbe qui nous permettra une lecture anthropologique que j'espère appropriée et pertinente. L'union entre les détails crée un tout, un système architectural complexe et cohérent en définitive.

Pour finir, si l'outil de l'axonométrie montre surtout l'assemblage d'un objet architectural, il faut garder en vue que la *maison* est avant tout composée de personnes. La *torfhús* renvoie à des occupants, des paysans-constructeurs, des restaurateurs, des artisans, des archéologues, des artistes etc...

---

<sup>86</sup> La rédaction de la partie quatrième partie *TORFHÚS* qui utilise ce schéma axonométrique, ne développe pas les 6 points de vue dans l'ordre visuel du schéma. Ils seront abordés dans l'ordre que nous venons de décrire : les abords, la trace, l'enveloppe, le squelette, l'intérieur et la ruine.

## C. PRESENTATION DES INFORMATEURS.TRICES

### I. INTRODUCTION

Ce chapitre dédié aux informateurs.trices se décline en trois temps. Sont d'abord introduits les informateurs.trices enregistré.e.s (au nombre de trente-neuf), puis les enquêtés rencontrés mais non enregistrés (ils sont onze). Enfin, sont évoqués les informateurs.trices côtoyé.e.s de manière plus informelle. Par souci d'objectivité et de clarté, chaque informateur.trice est rattaché.e à sa catégorie professionnelle et apparaît suivant l'ordre alphabétique islandais.

### II. INFORMATEURS.TRICES ENREGISTRÉ.E.S

Parmi les trente-neuf informateurs.trices enregistrés se trouvent neuf archéologues, sept anthropologues, sept bénévoles, trois architectes, trois conservateurs.trices, trois historien.nes, trois politicien.nes et représentant.e.s institutionnels (administrateurs, conseillers municipaux ou personnalités politique), deux logisticien.nes et agentes du patrimoine, une artiste et un géologue

#### 1. Les archéologues

**Kathryn A. CATLIN** est trentenaire, née aux États-Unis. Elle a étudié l'anthropologie à l'Université Northwestern d'Evanston (Illinois) et a soutenu sa thèse en 2019. Sa recherche doctorale traite de la période de l'*Âge Viking* et de l'occupation de fermes situées sur la municipalité d'Akranes (Sud-Ouest de l'Islande). Elle se focalise essentiellement sur les changements environnementaux et sociaux qui ont eu lieu sur ces sites (pâturage, déforestation etc...). Pour cette thèse, Kathryn a collaboré avec le département d'archéologie de *Byggðasafn Skagfirðinga* (Musée du Patrimoine de Skagafjörður). Elle a aujourd'hui une mission postdoctorale pour laquelle elle est chercheuse associée au sein de l'Université de Brown (Rhode Island) au département *Environment and Society*. J'ai rencontré Kathryn en mai 2017 lors d'un stage de restauration à Tyrfingsstaðir avec *Fornverkaskolinn*. Elle y participait en tant que bénévole. Notre entretien a été enregistré le dimanche 28 mai 2017 en deux

temps (une première partie de 22min09s réalisée avec Alicia HART SAWYER et Lukas STAMPFER. Une deuxième partie de 18min54s réalisée avec Alicia HART SAWYER) pendant le stage, dans l'habitation en tourbe du site de Tyrfingsstaðir.

**Alicia HART SAWYER** est une archéologue américaine et trentenaire. Alicia a une Licence d'anthropologie (2008) de l'Université de Californie à Los Angeles et une formation en géo-archéologie (Université de Boston) qui a abouti sur l'obtention en 2016 d'un Master dont la dissertation s'intitule *Site Formation Processes at Three Viking Age Farm Middens in Skagafjörður, Iceland*. Actuellement rattachée à l'Université de Newcastle (Angleterre), Alicia réalise depuis 2017 une thèse sur les ressources combustibles utilisées pendant la période de l'Âge Viking (*An Integrated Microstratigraphic Approach to Prehistoric Fuel Use in the Archaeological Record: Developing the Potential of Ash through Integrating Microfossil Analysis and Geochemistry in Viking Age Iceland*). Sur son terrain islandais, elle s'intéresse au bois, à la tourbe et aux cendres. Je l'ai rencontrée lors d'un stage de restauration à Tyrfingsstaðir en mai 2017. Avec Kathryn CATLIN, elle y participait comme bénévole. Notre entretien a été enregistré le dimanche 28 mai 2017, en deux temps (une première partie de 22min09s réalisée avec Kathryn CATLIN et Lukas STAMPFER. Une deuxième de 18min54s réalisée avec Kathryn CATLIN) et s'est déroulé pendant le stage, dans l'habitation en tourbe du site de Tyrfingsstaðir.

**Pór HJALTALÍN** est né à Reykjavík en 1966. Archéologue de formation, il a dirigé les fouilles qui ont eu lieu à Keldur, site archéologique majeur du sud de l'Islande. Il travaille pour *Minjastofnun Íslands* (Agence du Patrimoine). D'abord chef de département pour la région Nord-Ouest (Sauðarkrókur), il est actuellement chef de département au siège de *MÍ*, à Reykjavík. Il est l'auteur d'articles comme « The Historic Landscape of the Saga of the People of Vatnsdalur: Exploring the Saga Writer's Use of the Landscape and Archaeological Remains to Serve Political Interests » publié en 2009 dans la revue *Medieval Archaeology* 53(1) (243-270). Notre entretien a été réalisé le 1<sup>er</sup> juin 2017, dans la cuisine du siège de *Minjastofnun Íslands* à Reykjavík. Il dure 1h07min27s.

**Elín HREIÐARSDÓTTIR** est née à Akureyri en 1975. Elle est archéologue au sein de *Fornleifastofnun Íslands (FSÍ)* depuis 1996. Munie d'une Licence en anthropologie et d'un

Master en archéologie, son domaine de prédilection est la prospection archéologique. Elín rédige de nombreux rapports de prospection et a publié plusieurs articles notamment dans les revues *Archaeologia Islandica* et *Árbók Hins Íslenska Fornleifafélags*. Notre entretien a eu lieu dans son bureau de *Fornleifastofnun Íslands*, le 9 juin 2017. Il dure 41min20s. Elín est l'épouse de l'archéologue Gavin LUCAS.

**Birna LÁRUSDÓTTIR** est née à Reykjavík. Archéologue quarantenaire, Birna a fait ses études à *Háskóli Íslands* (Université d'Islande) où elle a obtenu une Licence en langue islandaise puis un Master en archéologie. Depuis 1999, elle effectue des fouilles et surtout des prospections au sein de *Fornleifastofnun Íslands (FSÍ)*. Aujourd'hui, elle occupe également un poste à *Stofnun Árna Magnússonar í íslenskum fræðum* (Institut Árni Magnússon). Elle a également été professeure au département d'archéologie de l'Université d'Islande et éditrice de la revue *Árbók Hins íslenska fornleifafélags*, revue archéologique créé en 1881. Elle est l'auteure de l'ouvrage *Mannvist: sýnisbók íslenskra fornleifa* (Opna 2011). Birna conduit actuellement un projet archéologique à Ólafsdalur (*Fornleifarannsóknir í Ólafsdal*). J'ai eu l'occasion de rencontrer Birna à plusieurs reprises depuis 2007 puisqu'elle a souvent eu l'occasion de tisser des liens avec des habitants et d'interroger leur mémoire. Nous avons eu plusieurs conversations informelles autour de mon sujet de thèse et un entretien enregistré a été effectué le vendredi 2 juin 2017 dans la bibliothèque de *FSÍ*. Cet entretien dure 56min18s.

**Kristján MÍMISSON** est né à Reykjavík. Archéologue quarantenaire, Kristján a fait des études d'histoire et d'évolution humaine dans le cadre de son mémoire de Master. Il a travaillé pour *Fornleifafræðistofan* (Bureau Archéologique) puis il a participé à plusieurs fouilles comme celles du monastère de Kirkjubær et de la ferme d'Öræfasveit. En mars 2020, il a soutenu sa thèse doctorale en archéologie au sein d'*Háskóli Íslands* sous la direction de Gavin LUCAS. Intitulée *A Life in Stones. The Material Biography of a 17th Century Peasant from the Southern Highlands of Iceland*, cette thèse est basée sur le terrain et les fouilles qu'il a effectués entre 2005 et 2009 sur le site de Búðarárþakki. Il y introduit la notion de biographie en constatant que bien souvent les vestiges archéologiques (objets et structures architecturales) sont exclus de tout cycle de vie. Il est par ailleurs l'auteur d'un article titré « Building Identities : The architecture of the Persona » publié en 2016 dans *l'International Journal of Historical Archaeology*. Il effectue actuellement une mission postdoctorale à *HÍ*. J'ai



rencontré Kristján en 2013 lors du *XIII<sup>e</sup> Nordic Tag*, un congrès d'archéologie qui avait lieu cette année-là à Reykjavík et dont il était le coordinateur. Notre entretien enregistré a eu lieu sur le campus de l'Université d'Islande dans le bar-restaurant étudiant *Stúdentakjallarinn* le mardi 6 juin 2017. Il dure 1h50min57s.

**Guðmundur Stefán SIGURÐARSON** (dit Gummi) est un islandais quarantenaire originaire de Sauðárkrókur (Nord-Ouest de l'Islande). Il a étudié l'archéologie à HÍ où il a obtenu son diplôme en 2009. Il a travaillé au département d'archéologie de *Byggðasafns Skagfirðinga* (Musée du patrimoine de Skagafjörður). En 2017, lors de mon dernier séjour de recherche en Islande, Gummi était chef de projet à l'agence locale de *Minjastofnun Íslands* pour la région Nord-Ouest. Il remplaçait alors Þór HJALTALÍN, parti en poste au siège de MÍ à Reykjavík. J'ai pris rendez-vous avec lui à l'agence de Sauðarkrókur pour un entretien enregistré le mardi 30 mai 2017. Il dure 48min53s.

**Orri VÉSTEINSSON** est un historien et archéologue islandais né en 1967. Il enseigne l'archéologie au sein du département d'archéologie de la faculté d'histoire et de philosophie de HÍ. Il est également archéologue au sein de FSÍ dont il est un des managers et membres fondateurs (1995). Il a réalisé ses premières fouilles lorsqu'il était adolescent, comme beaucoup d'autres archéologues de sa génération. Ses recherches portent essentiellement sur le *Landnám* et l'organisation religieuse de l'Islande médiévale. Sa thèse doctorale porte sur la christianisation de l'île (*The Christianisation of Iceland. Priests, Power and Social Change 1000-1300*) et a été dirigée par Wendy Davies. Il l'a soutenue en 1996 à l'Université de Londres et a été publiée en 2000 sous le même titre chez Oxford University Press. Il a dirigé de nombreuses fouilles (Skálholt, Neðri Ás, Hofstaðir, Gásir, Aðalstræti, Sveigakot). Dans le cadre de ses recherches dans le domaine du paysage, il a effectué ses dernières années un travail de prospection au Groenland pour lequel il a reçu des financements. Orri est éditeur de la revue *Archaeologia Islandica*. Il est entre autre l'auteur des articles : « Creating a Past. A Historiography of the Settlement of Iceland » avec Adolf Friðriksson (2003, in *Contact, Continuity and Collapse: The Norse colonization of the North Atlantic, Studies in the Early Middle Ages 5*, ed. James Barrett, Turnhout, 139-61) et « Icelandic farmhouse excavations. Field methods and site choices » (2004, in *Archaeologia islandica 3*, 71-100). Il a collaboré à la mise en exposition du site de l'Âge Viking d'Aðalstræti au cœur de la capitale Reykjavík et a

rédigé quelques chapitres du catalogue d'exposition. Depuis le début de cette recherche, je n'avais pas eu l'occasion de discuter formellement avec Orri et nous avons organisé un entretien enregistré dans son bureau universitaire le vendredi 9 juin 2017. Il dure 49min50s.

**Guðný ZOËGA** est née à Þingeyri (fjords du Nord-Ouest) en 1968 et a grandi à Neskaupstaður. Elle a obtenu une Licence à l'Université d'Edimbourg (Ecosse) puis un Master en archéologie médico-légale (anthropologie) à l'Université de Bradford (Angleterre). Archéologue pour le département d'archéologie de *Byggðasafn Skagfirðinga* (Musée du Patrimoine de Skagafjörður) elle enseigne depuis cette année à l'Université d'Hólar (Háskólinn á Hólum). Guðný a soutenu sa thèse doctorale en archéologie à l'Université d'Oslo (Norvège) en février 2017. Elle s'intitule *Keldudalur, a typical household cemetery? The bioarchaeology of a medieval icelandic household*. Notre entretien enregistré a été réalisé le mardi 30 mai 2017 dans la cuisine du département archéologique du Musée du patrimoine de Skagafjörður. Il dure 1h20min. Guðný est la sœur aînée de Bryndís ZOËGA. Elles travaillent régulièrement ensemble.

## 2. Les anthropologues

**Valdimar Trausti HAFSTEIN** est né en 1972 en Islande. Valdimar a obtenu une Licence en études folkloriques et en ethnologie (1995) puis un Master en études folkloriques (1999) à HÍ. En 2004 il obtient sa thèse doctorale soutenue au sein de l'Université de Californie (Berkeley). Il a été professeur invité dans des universités et institutions nord-américaines, suédoises, hollandaises et allemandes. Valdimar a aussi été chercheur à l'Université de New York. Il a par ailleurs présidé la Commission Islandaise pour l'UNESCO en 2011-2012. Il a fait partie des comités de rédaction des revues suivantes : *Ethnologia Europaea*,<sup>[3]</sup> *the Journal of American Folklore* et *Cultural Analysis*. Ses thématiques de recherche sont variées et traitent du patrimoine culturel, du concept de droit d'auteur, de l'UNESCO, du folklore contemporain et médiéval, de la lutte islandaise (*glima*) ou encore de la vidéo surveillance. Certaines de ses publications ont été traduites dans plusieurs langues dont le français. Valdimar est actuellement professeur de folkloristique et d'ethnologie à HÍ. Notre entretien enregistré a eu lieu dans un café de Reykjavík (*Kaffittar*), le mardi 8 juin 2017. Il dure 1h00min42s.

**Katla KJARTANSDÓTTIR** est née en 1975 en Islande. Anthropologue, Katla a une Maîtrise Universitaire en Sciences (Msc) en études sur le nationalisme. Elle effectue actuellement un doctorat au sein des départements *Ethnologie et Folklore* et *Muséologie* de HÍ. Sa recherche porte sur les musées, la mobilité et les politiques culturelles contemporaines en Islande. Elle est l'auteure de plusieurs articles dont « Re-negotiating Identity within the National Museum of Iceland » in K. Goodnow and H. Akman (2008) et « Something in the Air: Performing the North within Norden » in P. Aronsson and L. Gradén (Ashgate, 2013). Elle est la compagne Kristinn SCHRAM, aussi anthropologue. Notre entretien a été réalisé avec lui le 1<sup>er</sup> juin 2017 à Reykjavík au café *Grái Kötturinn*. Il dure 57min31s.

**Ólafur RASTRICK** est un anthropologue islandais né dans les années 1970. Il a une Licence d'histoire (HÍ 1993) et un Master en anthropologie (Université Monash, Australie 1998). Depuis 2017, Ólafur est professeur agrégé d'ethnologie au sein de la faculté de sociologie, d'anthropologie et de folkloristique de HÍ. Il détient un doctorat en histoire (HÍ 2012). Sa thèse, qui traite des connexions entre l'esthétique et les politiques culturelles au début du 20<sup>e</sup> siècle en Islande, a été publiée en 2013 sous la forme d'une monographie intitulée *Háborgin (La Citadelle)*. Ses recherches portent sur l'histoire culturelle moderne et son enseignement s'oriente sur la culture du corps, le patrimoine culturel, la menace culturelle et le quotidien dans l'Islande du 19<sup>e</sup> siècle. Il a écrit plusieurs articles et chapitres d'ouvrages. En 2015, il est l'éditeur de l'ouvrage *Menningararfur á Íslandi: Gagnrýni og greining (Cultural Heritage in Iceland: Critical Approaches)* au côté de Valdimar Tr. HAFSTEIN. Notre entretien a été réalisé le mardi 12 mai 2015, dans son bureau de HÍ.

**Anna Lía RÚNARSDÓTTIR** est une anthropologue islandaise née dans les années 1970. Anna Lía détient une thèse doctorale en anthropologie effectuée au sein de l'University College de Londres. Portant sur l'habitat des îles Tonga, cette recherche a été publiée en 2004 sous le titre *Modernity and tradition : houses and material culture in the Kingdom of Tonga* (University College London). J'ai rencontré Anna Lía à deux reprises, en début de thèse (2014) puis à la fin de ma recherche en 2017, pour deux entretiens enregistrés. À cette période Anna Lía était anthropologue au sein de ÞÍ. Le musée a publié son rapport sur la maison en tourbe : *Á tímum torfbæja. Híbýlahættir og efnismenning í íslenska torfbænum frá 1950 (ÞÍ 2007/1)*. Anna Lía est actuellement gestionnaire de projet à la faculté de Sociologie, Anthropologie et

Folklore d'*HÍ*. Notre premier entretien, enregistré sur K7 audio, a été réalisé le jeudi 19 juin 2014 dans son bureau à Setberg et dure environ 1h (voir carnet de terrain n° 5). Il s'agit du premier entretien enregistré de cette recherche. Notre deuxième entretien n'a pas été enregistré mais des traces en sont retranscrites dans le carnet de terrain n° 13 Il a eu lieu le 23 mai 2017 au café de *PÍ*.

**Kristinn SCHRAM** est né en 1972 à Reykjavík. Kristinn a étudié l'ethnologie à l'Université d'Edimbourg. Sa thèse doctorale traite des perspectives folkloriques dans les comportements transnationaux et dans l'exotisme du Nord. En combinant film et terrain, sa recherche s'attache à la réappropriation des représentations tant dans les médias que dans le quotidien. Ses thèmes de recherche sont la mobilité humaine, les constructions contestées des identités nationales et culturelles au sein de l'interaction transnationale. Il a également mené des recherches dans les champs des narrations orales, la nourriture, la pratique de l'ironie, des représentations des médias. Actuellement en recherche postdoctorale à la faculté des Sciences Sociales de *HÍ*, il enseigne le folklore et la muséologie comme maître-assistant à *HÍ* (dynamique des identités, images nationales, tradition, les narrations populaires et le folklore urbain). Il dirige également l'ICEF (Icelandic Centre for Ethnology and Folklore) et coordonne *Northgate*, un réseau de recherche sur les aspects socioculturels du changement climatique et de la mobilité dans l'Atlantique Nord. Parmi ses publications on note : « *Obscure Heritage: identity and gender in a crypto-colonial north* » in *Meningararfur á Íslandi (Cultural Heritage in Iceland: Critical Approaches* UoI Press 2015), « *Something in the Air: Performing the North within Norden* » in *Performing Nordic Heritage* (Ashgate, 2013) et « *Banking on Borealism: Eating, Smelling, and Performing the North* » in *Iceland and Images of the North* (Presses de l'Université du Québec, 2011). Notre entretien a eu lieu le 1<sup>er</sup> juin 2017 au café GRAI KÖTTURINN de Reykjavík avec sa compagne Katla KJARTANSDÓTTIR. Il dure 57min31s.

**Eríkur VALDIMARSSON** est né en 1982 et est originaire de Sauðárkrókur. Il a étudié l'ethnologie à *HÍ* et obtenu son diplôme en 2010. Il a travaillé à *PÍ*. Eríkur est actuellement gestionnaire de projet dans un centre de recherche de l'Institut National d'éthique à proximité d'Hólmavík. J'ai rencontré Eríkur lors d'un stage de restauration à Tyrfingsstaðir en mai 2017 durant lequel il était bénévole. Notre entretien a été conduit le 27 mai 2017 et il dure 16min42s.

**Guðrún Drofn WHITEHEAD** est née en Islande. Cette anthropologue quarantenaire a été chargée de cours au Royaume-Uni et professeure adjointe aux États-Unis. Elle est actuellement chargée de cours en muséologie à HÍ. Son enseignement prend en compte une variété de thèmes : les déchets, l'étude des visiteurs et les métiers des musées, le patrimoine culturel etc... Guðrún travaille sur les représentations des stéréotypes culturels et de leurs effets sur la société (ex. l'usage de la figure du Viking dans l'industrie du patrimoine). Elle effectue également des recherches sur les subcultures et les éléments perturbateurs et troublants de la société comme l'horreur (utilisée dans la mode vestimentaire) ou les expositions non conventionnelles (Musée Islandais du Punk, Musée Islandais de la Sorcellerie etc...). En 2017 elle effectue une recherche postdoctorale qui entre en continuité avec son travail de thèse et prend la forme d'une publication en cours d'édition : *The Performance of Viking Identity in Museums: Useful Heritage in England, Iceland and Norway* (Routledge). Parmi ses autres publications, notons son article « We Come from the Land of the Ice and Snow: Icelandic heritage and its usage in present day society » in *A Museum Studies Approach to Heritage* (Routledge, 2018). Son travail est également visible sur un site web<sup>87</sup> et un blog<sup>88</sup>. J'ai rencontré Guðrún le 9 juin 2017 pour un entretien enregistré dans son bureau de HÍ. Il dure 50min58s.

### 3. Les bénévoles

**Fríða Björg EÐVARÐSDÓTTIR** est née dans les années 1970 à Reykjavík. Fríða est architecte et j'ai fait sa connaissance en 2017 lors d'un stage tourbe *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir. Notre entretien a été enregistré le 28 mai 2017. Il dure 17min11s.

**Swanhild Ylfa K. R. LEIFSDÓTTIR** est une islandaise d'une vingtaine d'années. Elle travaille comme agente du patrimoine (guide) à Glaumbær. J'ai rencontré Swanhild lors d'un stage de restauration à Tyrfingsstaðir en mai 2017. Notre entretien a été enregistré juste après le stage, le 30 mai, dans un local du site de Glaumbær. Il dure 14min20s.

---

<sup>87</sup> <https://gudrunwhitehead.wordpress.com/>

<sup>88</sup> <https://gudrunwhitehead.wordpress.com/blog/>

**Bragi Páll SIGURÐARSON** est né en 1984 à Stykkishólmur. Bragi Páll est écrivain et journaliste qui vit et travaille à Reykjavík. Il a publié 3 ouvrages dont un recueil de poésie. Notre entretien a été réalisé le 28 mai 2017 à la fin d'un stage tourbe *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir. L'enregistrement avec Bragi Páll a eu lieu dans la cuisine de Stina (la propriétaire du bâtiment restauré qui a préparé un repas pour célébrer la fin du chantier) en compagnie de son ami Oddur, également bénévole pendant le stage. Il dure 19min28s.

**Lukas STAMPFER** est né en 1989 en Autriche. Lukas a étudié l'architecture à la Chalmers University of Technology de Göteborg (Suède) de 2014 à 2015. J'ai rencontré Lukas en 2017 lors du stage de restauration *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir, auquel elle participait en tant que bénévole. Notre entretien a été fait le dimanche 28 mai 2017, avec les archéologues Alicia HART SAWYER et Kathryn CATLIN. Enregistré pendant le stage, dans l'habitation en tourbe du site de Tyrfingsstaðir, il dure 22min09s.

**Anna Björg ÞÓRARINSDÓTTIR** est née en 1986 à Reykjavík. Elle a grandi à Reykhólasveit. Anne Björg est mère au foyer et elle enseigne parfois dans sa ville de Drangsnæs (fjords du Nord-Ouest). Anna B. confesse avoir eu beaucoup d'activité : « I have studied this and that and worked with this and that. I haven't a special career ». Ainsi, elle a obtenu un *bachelor degree* dans le domaine du tourisme à l'Université d'Islande. Elle a été guide (langue allemande), professeure de yoga et assistante de dentiste. Elle a aussi travaillé en crèche. Notre entretien a été réalisé avec Ásta ÞÓRISDÓTTIR le 27 mai 2017 lors d'un stage de restauration *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir. L'entretien dure 13min12s.

**Ásta ÞÓRISDÓTTIR** est née en 1967 à Tálknafjörður. Elle vit à Hólmavík. Ásta est professeur d'art dans un petit village des fjords du Nord-Ouest. Elle a un master dans ce domaine. Notre entretien a été réalisé avec Anna B. le 27 mai 2017 lors d'un stage de restauration *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir. Il dure 13min12s.

**Oddur Broddi ÞORSTEINSSON** est un islandais né à Reykjavík en 1984. Oddur était à la recherche d'un emploi lorsque je l'ai rencontré en 2017 lors d'un stage tourbe *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir. Il accompagnait alors son ami Bragi Páll dans cette

expérience. Oddur est intéressé par l'histoire, le patrimoine et « d'autres trucs ». Notre entretien a été enregistré le 28 mai 2017 avec Bragi, à l'issue du stage. Il dure 19min28s.

#### 4. Les architectes

**Guðmundur Lúther HAFSTEINSSON** est un islandais d'une soixantaine d'année. Architecte de formation, il travaille pour *ÞÍ* où il est en charge de la collection des bâtiments historiques (*Húsaafn Íslands*) depuis 1999. Pour cette mission, il gère les archives des bâtiments, les prospecte et supervise leur restauration. Depuis 2001, il est l'auteur avec Margrét HALLGRÍMSDÓTTIR de plusieurs tomes faisant la monographie des églises islandaises (*Kirkjur Íslands*, édités par Reykjavík : *Þjóðminjasafn Íslands* : Húsafríðunarnefnd ríkisins : Biskupsstofa). J'ai eu plusieurs échanges mails avec Guðmundur Lúther et nous avons eu l'occasion de nous rencontrer à maintes reprises depuis 2013. Il m'a fourni de la documentation et m'a aussi montré des documents d'archives en lien avec ma recherche. Notre entretien enregistré a eu lieu dans la bibliothèque de Setberg (le bâtiment administratif de *ÞÍ*) le 6 juin 2017. Il dure 1h09min55s. Quelques jours plus tôt, le 1<sup>er</sup> juin 2017, Guðmundur Lúther a donné une conférence autour de la maison en tourbe islandaise à destination d'un groupe de spécialistes de l'architecture en terre avant qu'ils effectuent leur stage *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir. J'ai assisté à cette conférence qui a eu lieu à *ÞÍ* et l'ai également enregistré (1h13min01s).

**Þráinn HAUSSON** est un architecte paysagiste islandais d'une soixantaine d'année. Il est associé à l'agence *Landslag* dont il a été le directeur général de 1999 à 2007. Il a appris son métier dans les années 1980 auprès de Reynir Vilhjálmsson, un des premiers architectes paysagistes islandais. J'ai rencontré Þráinn à Reykjavík le lundi 11 mai 2015, à l'agence qui se situe au numéro 11 de Skólavörðustígur. Notre entretien enregistré dure 55min25s.

**Hjörleifur STEFÁNSSON** est architecte, né en 1947 à Reykjavík. Diplômé du Reykjavík Junior College en 1967 il achève en 1972 des études d'architecture au sein de l'Université de Trondheim (Norges Tekniske Høgskole). Effectuant de nombreuses recherches dans les archives islandaises, Hjörleifur a publié de nombreux ouvrages sur l'art et l'histoire

architecturale du pays (*Icelandic Architecture*<sup>89</sup> ou encore *Andi Reykjavíkur = Genius Reykiavicensis*<sup>90</sup>). En 2014, une exposition faisant la rétrospective de son travail est présentée dans la bibliothèque nationale et universitaire de Reykjavík. Elle revient sur son *bestseller Af jörðu – íslensk torfhús* publié en 2013 chez Crymogae et qui compile ses connaissances et ses informations collectées sur la maison en tourbe islandaise. J’ai souvent croisé Hjörleifur en Islande et nous nous sommes rencontrés à deux reprises dans le bureau de son domicile pour des entretiens. Notre premier entretien, datant du 1<sup>er</sup> juillet 2014, n’a pas été enregistré (traces de retranscription dans le carnet n°6). Notre deuxième interview a eu lieu le 9 juin 2017 et a fait l’objet d’un enregistrement qui dure 40min22s.

## 5. Les conservatrices.eurs

**Skúli Björn GUNNARSSON** est un islandais d’une quarantaine d’année originaire de la localité de Hallormsstaður, (comté de Múlasýsla, dans l’Est de l’Islande). Skúli Björn a étudié la littérature islandaise à *HÍ* et a obtenu une licence en 1996. Il a également étudié le français à l’UPPA (Université de Pau et des Pays de l’Adour). Depuis 1999, Skúli Björn dirige *Gunnarsstofnun*, la maison de l’écrivain populaire Gunnar Gunnarsson<sup>91</sup>, construite en 1939 et devenue musée et qui se situe à Skriðuklaustur (vallée de Fljótsdalur). Il est le premier à superviser ce lieu culturel qui abrite un musée, un lieu de résidence et un café. À proximité de *Gunnarsstofnun* se trouve le site archéologique qui a donné son nom au lieu : Skriðuklaustur. Il est très important puisqu’il s’agit d’un monastère du 15<sup>e</sup> siècle, récemment mis au jour (2002-2012). Du vendredi 20 décembre 2016 au 4 février 2017, j’ai effectué une résidence d’écriture à Skriðuklaustur. Skúli Björn m’a permis d’intégrer la communauté de Fljótsdalur qui abrite une soixantaine de fermes et m’a ainsi donné la possibilité de m’immerger dans la vie islandaise hivernale. Le 28 janvier 2017, j’ai par exemple participé aux festivités du *Þórrablót* (fête du milieu de l’hiver). Notre entretien s’est tenu le 1<sup>er</sup> février 2017.

**Margrét HALLGRÍMSDÓTTIR** est une islandaise d’une cinquantaine d’année. Après une formation en archéologie, histoire et administration publique, Margrét a dirigé les musées de

---

<sup>89</sup> STEFÁNSSON Hjörleifur (1996). *Icelandic Architecture*, Arkitektskolen i Aarhus, 151 pages

<sup>90</sup> STEFÁNSSON Hjörleifur (2008). *Andi Reykjavíkur = Genius Reykiavicensis*, Reykjavík : JPV, 175 pages.

<sup>91</sup> Gunnar Gunnarsson est notamment l’auteur de *Aðventa* (1939), son « bestseller » traduit dans de nombreuses langues. Connu sous le titre français *Le Berger de l’Avent*, il a été réédité en novembre 2019 chez Zulma.



la ville de Reykjavík de 1989 à 2000. À la suite de ce poste, elle se spécialise dans le domaine des musées de patrimoine. Elle devient également la directrice du Musée National d'Islande (*ÞÍ*) tout en réalisant une thèse en archéologie. J'ai rencontré Margrét de façon fortuite et rapide le 21 avril 2013 lors d'une réception tenue à ÞÍ dans le cadre du XIII<sup>e</sup> *Nordic Tag* (conférence archéologique). Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai pu faire un entretien enregistré avec elle, dans l'amphithéâtre de *ÞÍ*. C'était le 2 juin 2017 et notre discussion a duré 1h12min56s.

**Sigríður SIGURÐARDÓTTIR** (dite *Sirry*) est islandaise. Originaire de Skagafjörður, elle a étudié à *Kennaraháskóli Íslands*. Enseignante de formation, *Sirry* a aussi étudié l'ethnologie dans les années 1980 lorsque l'Université d'Islande développait son département puis l'histoire et le patrimoine dans les années 1980. Aujourd'hui à la retraite, elle a été conservatrice du site de Glaumbær. Depuis 2019, elle travaille à l'Université d'Hólar (*Háskólinn á Hólum*). Auteure de fascicules sur le savoir-construire en tourbe, elle est une des spécialistes du bâti vernaculaire islandais. Elle est à l'origine des stages de restauration *Fornverkaskólinn*. J'ai rencontré *Sirry* à Glaumbær les 10 et 11 juillet 2013 pour des conversations rapides et informelles. J'ai réalisé deux entretiens enregistrés avec elle, dans son bureau de Glaumbær. Le premier date du 6 mai 2015 et le deuxième du 30 mai 2017. Ce dernier dure 49min24s. *Sirry* est la sœur de l'artisan Helgi Sigurðson.

## 6. Les historien.ne.s

**Pétur H. ÁRMANNSSON** est un islandais d'une cinquantaine d'années. Architecte de formation, il est aussi enseignant, historien de l'architecture et publiciste. Il est actuellement chef du département *Environnement et Aménagement* de l'Agence Islandaise du Patrimoine (*MÍ*). Il a rédigé des articles et des ouvrages sur l'architecture islandaise.

**Guðmundur HÁLFDANARSON** est un historien islandais né en 1956. Il a obtenu une licence en histoire et archéologie en 1980. Il enseigne l'histoire à *HÍ* depuis 2000 et il est doyen de la faculté des Sciences Humaines depuis 2016. En 1982, sa dissertation de Master portait sur le développement de la population de l'Islande au 18<sup>e</sup> siècle (*HÍ*). Quant à sa dissertation doctorale, soutenue en 1991 dans le département d'histoire de l'Université Cornell (Ithaca,

État de New York aux États-Unis), elle s'intitule "Old Provinces, Modern Nations: Political Responses to State-Integration in Late Nineteenth and Early Twentieth-Century Iceland and Brittany." A la suite de sa thèse il occupe un poste post-doctoral au sein du Département scientifique de l'Institut National de la Recherche Agronomique d'Ivry-sur-Seine. Il est l'auteur de nombreux ouvrages (dont un dictionnaire historique de l'Islande<sup>92</sup>) et articles. Nous nous sommes rencontrés 2 fois avec Guðmundur. Notre premier entretien a eu lieu le 12 mai 2015 dans son bureau de HÍ et dure 52min40s). Le deuxième s'est déroulé le 9 juin 2017 dans le même lieu et l'enregistrement dure 52min06s.

**Sumarliði R. ÍSLEIFSSON**, est né en 1955 à Reykjavík. Historien et enseignant, il a obtenu un Master dans cette discipline en 1986 à HÍ. Il est également éditeur au sein de la Reykjavík Academy. Il est l'auteur de livres, d'articles et de films documentaires ayant pour thèmes l'histoire politique et les représentations nationales de l'Islande. En 2011, Sumarliði coordonne avec Daniel Chartier le projet *Iceland and Images of the North* publié la même année aux Presses Universitaires du Québec (Collection Droit au pôle, 624 pages). Notre entretien s'est déroulé le 2 juin 2017 dans son bureau de Nyi Garður à HÍ. Il dure 1h11min27s.

## 7. Les politiciens et représentant.e.s institutionnels

**Vigdís FINNBOGADÓTTIR** est une universitaire et femme d'État islandaise née en 1930 à Reykjavík. Son parcours et ses positions ont contribué à l'émancipation des femmes et à l'égalité des sexes en Islande. En octobre 1975, elle prend part à la grève générale des femmes qui immobilise toute l'île. En 1980, alors qu'elle a 50 ans, Vigdís est élue la première femme présidente d'une République européenne. Elle tient ce poste jusqu'en 1994. Parfaitement francophone et impliquée dans la culture de son pays, elle a étudié la littérature et a un temps dirigé le théâtre de Reykjavík. Vigdís est par ailleurs ambassadrice de bonne volonté pour l'UNESCO pour la promotion des langues du monde. Elle est à l'initiative d'un Centre international pour le multilinguisme et la compréhension interculturelle inauguré à Reykjavík en avril 2017. Le droit des femmes et la promotion des langues tiennent toujours un rôle majeur dans ses actions actuelles. Elle est une personnalité populaire et en 2020 le pays a

---

<sup>92</sup> Guðmundur HÁLFDÁNARSON (2008). *Historical Dictionary of Iceland*, Scarecrow Press; seconde édition, 344 pages.

célébré ses 90 ans. J'ai organisé un entretien enregistré – en français – avec Vigdís le 8 juin 2017. Il a eu lieu à Reykjavík, à son domicile et dure 51min18s.

**Hjálmar SVEINSSON** est un politicien islandais né en 1958. Il a grandi à Hafnarfjörður, dans la banlieue de Reykjavík, et dans une ferme à Gnúpverjahreppur. Hjálmar est titulaire d'une licence en philosophie et études littéraires (*HÍ*). Il a également étudié à la Freie Universität de Berlin (Allemagne) où il a obtenu une maîtrise en philosophie, études allemandes et littérature. Par la suite il a été journaliste radio et programmeur pour la chaîne de télévision RÚV, guide et aussi enseignant. Hjálmar m'a confié avoir débuté sa carrière politique comme socio-démocrate en 2010 avec les élections municipales. C'est d'ailleurs en tant qu'élus au Conseil Municipal de la capitale que je l'ai rencontré. Il était alors en charge de l'urbanisme et de l'aménagement pour la ville de Reykjavík. Il œuvre aujourd'hui pour le respect de l'environnement et de meilleures conditions de logements. Notre entretien a été réalisé le 1<sup>er</sup> juin 2017 dans son bureau. Il dure 51min36s.

**Eiríkur THORLAKSSON** est un employé ministériel d'une soixantaine d'années. Ayant étudié l'histoire, l'histoire de l'art et la muséologie, il a aussi enseigné lui-même à l'Université d'Islande. Eiríkur a travaillé 8 ans au *Reykjavík Art Museum* et il est à l'origine de l'organigramme encore actuel des musées de la capitale (un directeur pour un site). Il a été très impliqué dans la rédaction de la loi Musée (*Law on the National Museum of Iceland, 2011*). Lors de notre rencontre, Eiríkur était conseiller à Mennta-og menningarmálaráðuneytið (Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture). Le poste ministériel d'Eiríkur traite de questions relatives aux musées, à leurs archives et aux bibliothèques. Notre entretien s'est déroulé le 8 juin 2017 dans son bureau du ministère. Il dure 1h07min51s.

## 8. Les logisticien.nes et agent.e.s du patrimoine

**Bergsveinn ÞÓRSSON** est islandais. Bergsveinn a étudié l'histoire de l'art et a obtenu un Master en muséologie. Il était dans la même promotion que Sigurjón Baldur Hafsteinsson. Depuis 2011 il a la charge de la pédagogie sur le site d'*Árbæjarsafn*. J'ai rencontré Bergsveinn à *Árbæjarsafn* le mardi 24 juin 2014. Notre entretien, enregistré sur K7 audio, dure 50 minutes environ.

**Bryndís ZOËGA** est née à Þingeyri (fjords du Nord-Ouest) en 1977 et a grandi à Neskaupstaður. Elle a étudié la géographie à l'Université d'Urbino en Italie. Pendant son année de licence en géographie (2004-2005) à l'Université d'Islande, Bryndís rejoint le département d'archéologie du Musée du Patrimoine de Skagafjörður (*Byggðasafn Skagfirðinga*) dans le Nord-Est de l'Islande. Elle réalise actuellement un Master en géographie à l'Université de Bergen (Norvège). Depuis 2008 elle gère le dispositif *Fornverkaskolinn* (*Heritage Craft School* soit école d'artisanat du patrimoine), un dispositif créé par le Musée du Patrimoine de Skagafjörður. 20 à 30% de son travail est dédié à l'organisation de ces stages de restauration de bâtiments en tourbe qui ont lieu depuis 2007 en période estivale. Ainsi, tout au long de l'année, Bryndís s'occupe de la logistique des sites où ont lieu les restaurations, se charge de trouver des bénévoles et d'organiser les plannings. Cheffe de projet au sein de *Byggðasafn Skagfirðinga*. Bryndís travaille aussi avec sa sœur, l'archéologue Guðný ZOËGA. Notre entretien enregistré s'est déroulé dans un café de la banlieue de Reykjavík, le 8 juin 2017. Il dure 42min21s.

## 9. Les géologues

**Hlynur ÓSKARSSON** est né en Islande il a une cinquantaine d'année. Professeur agrégé de géologie, il occupe un poste à *Landbúnaðarháskólinn*, l'Université Agricole d'Islande (AUI). Hlynur y effectue des travaux de recherche et y enseigne la question environnementale dans l'unité *Nature et forêt*. Il est l'auteur de l'article « Icelandic Inland Wetlands: Characteristics and Extent of Draining » paru dans la revue *Wetlands* 36(4) en 2016. Notre entretien enregistré a eu lieu le mercredi 13 mai 2015, au Café Loki de Reykjavík. Il dure 46min50s.

## 10. Les artistes

**Annabelle VON GIRSEWALD** est une artiste née en 1972. D'origine américaine (Wisconsin), elle vit actuellement à Berlin (Allemagne). Annabelle a étudié l'histoire de l'art et l'histoire des femmes à l'Université du Wisconsin-Milwaukee. En 2018, Annabelle a fait le commissariat de l'exposition *Earth Homing : reinventing Turf Houses* regroupant des artistes pluridisciplinaires et des chercheurs. Notre entretien a eu lieu le 28 août 2018 via *Skype*. Il dure 1h09min43s.

### III. INFORMATEURS.TRICES NON ENREGISTRÉ.E.S

Parmi les onze informateurs.trices rencontrés mais non enregistrés se trouvent : deux archéologues, deux artisans, deux architectes, une historienne, une représentante institutionnelle (administratrice), deux artistes et une auteure

#### 1. Les archéologues

**Bjarni F. EINARSSON** est un archéologue islandais né en 1955. Il a étudié l'archéologie à l'Université de Göteborg (1978-2004) où il a soutenu en 1994 sa thèse doctorale intitulée *The settlement of Iceland : a critical approach : Granastaðir and the ecological heritage* (1994). Cette thèse a été publiée l'année suivante par l'éditeur Hið islenskabókmenntafélag (Reykjavík, 206 pages). Ayant travaillé à *Þjóðminjasafn Íslands* (Musée National d'Islande) et à *Árbæjarsafn* (Musée Plein Air d'Árbær), Bjarni est aujourd'hui le manager du Bureau Archéologique privé *Fornleifafræðistofan*. Ses recherches portent entre autre sur l'Âge Viking et les premières occupations et adaptations humaines. Il publie régulièrement des ouvrages dont *Landnám og landnámsfólk: saga af bæ og blóti* (Skrudda 2015). Notre rencontre s'est effectué le 19 avril 2013 dans le local de *Fornleifafræðistofan*. Notre entretien n'a pas été enregistré mais une prise de note simultanée a été effectuée et consignée dans le carnet de terrain n°3).

**Þóra PÉTURSDÓTTIR** est née en 1978 à Akureyri où elle a grandi. Þóra a obtenu une licence en histoire-géographie à HÍ. Elle poursuit avec un Master en Archéologie au sein de l'UiT The Arctic University of Norway (Université de Tromsø). De 2007 à 2010 elle a été gestionnaire de projet à l'Institut d'Archéologie (*Fornleifastofnun Íslands*). Pendant cette période elle était responsable de l'enregistrement des projets archéologiques, des fouilles et des consultations. En 2008 et 2009, elle enseigne à HÍ. Elle obtient sa thèse doctorale (2013) au sein de l'UiT (The Arctic University of Norway) puis mène des projets de recherche (dont une mission post-doctorale) dans la même université de 2013 à 2019 ainsi qu'au CAS (Centre for Advanced Studies) d'Oslo de 2016 à 2017. Depuis l'été 2019, elle enseigne l'archéologie au *Department of Archaeology, Conservation and History* de l'Université d'Oslo (UiO). Þóra œuvre également au sein du Ministère islandais de l'Éducation et de la Culture : de 2010 à

2013 elle a ainsi été vice-présidente du Comité Archéologique et depuis 2019 elle est membre du *Science and Technology Policy Council*. Ses recherches se tournent sur les théories et les pratiques archéologiques, l'archéologie contemporaine et funéraire, le patrimoine culturel et les traces de l'humain dans l'environnement. Þóra s'est spécifiquement penchée sur l'archéologie du récent exhumant un patrimoine de l'Anthropocène. Pour cela, elle a étudié la vie révolue des « choses » (culture matérielle) comme patrimoine insoumis sur des terrains islandais, norvégiens et russes. C'est dans cette perspective de recherche que Þóra a été active au sein du *Ruin Memory Project*. Né en 2016 et aujourd'hui achevé, ce projet a réuni des archéologues du monde entier pour réfléchir à la notion d'archéologie contemporaine et historique en portant un regard sur le passé récent. D'un point de vue éditorial, Þóra a été vice-présidente de l'Association islandaise d'archéologie (*Hið íslenska fornleifafélag*) entre 2015-2017. Depuis 2019, elle est l'éditrice de la revue norvégienne *NAR (Norwegian Archaeological Review)*. Elle est également l'auteure de nombreux articles. J'ai rencontré Þóra le 7 juillet 2014 pour une discussion non enregistrée au Café *Bláa Kannan* d'Akureyri (carnet de terrain n°6).

## 2. Les artisans

**Guðjón Stefán KRISTINSSON** est un artisan islandais d'une cinquantaine d'années. Guðjón a fondé l'entreprise *Stokkar og Steinar* en 2003. Avec ses associés, il propose son expérience en maçonnerie en tourbe, taille de pierre et jardin ornamental. Il collabore avec ses deux frères comme pour le projet *þúfa* d'Ólöf Nordal. Guðjón a déjà réalisé des initiations à la construction en tourbe en partenariat avec *Landbúnaðarháskóli Íslands* (Université Agricole d'Islande, AUI). Avec Guðjón, nous nous sommes rencontrés le 4 juillet 2014 à la librairie Eymundsson. Notre entretien n'a pas été enregistré (voir Carnet de terrain n°6à).

**Helgi SIGURÐSON** est un artisan islandais d'une quarantaine d'années. Si sa spécialité professionnelle est la maçonnerie (*Fornverk ehf*), il réalise depuis plusieurs années des restaurations de bâtiments en tourbe. Il est le plus souvent sous contrat avec *ÞÍ* pour la maintenance des bâtiments protégés (*Húsasafn Íslands*). Depuis 2006, il supervise les stages de restauration *Fornverkaskolinn* créés par *Byggðasafns Skagfirðinga*. Il encadre les bénévoles

islandais et venus du monde entier inscrits à ces stages qui ont lieux dans le Nord-Ouest de l'Islande (Skagafjörður) et parfois ailleurs sur le territoire. Il est le frère de la conservatrice Sigríður SIGURÐARDÓTTIR. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec Helgi lors des trois stages d'initiation que j'ai effectuée avec *Fornverkáskolinn* (11-18 août 2012, 9-12 juillet 2013 et 26-28 mai 2017). Aucun de nos échanges n'a été enregistré.

### 3. Les architectes

**Karl KVARAN** est un architecte islandais d'une quarantaine d'année. Aujourd'hui, Karl est associé à plusieurs projets architecturaux. Il est entre autre le co-fondateur de SP(R)INT STUDIO<sup>93</sup>, une agence d'architecture, d'urbanisme et d'aménagement du territoire ayant reçu de nombreux prix. Son siège est à basée à Reykjavík mais l'agence a des satellites à Paris, Oslo et Teheran. La vision de l'agence a pour objectif de pratiquer une architecture sensible à l'art, l'archéologie, l'écologie, l'environnement, la philosophie et la technologie. En 2012, il remporte avec l'architecte d'origine iranienne Sahar Ghaderi un concours pour repenser la protection du site archéologique de Stöng. C'est pour parler de ce projet que je l'ai rencontré le lundi 12 mai 2014 dans un café parisien (entretien non enregistré, notes prises dans le carnet de terrain n° 5).

**Reynir VILHJÁLMSOON** est né à Reykjavík en 1934. Reynir est un des pionniers de l'architecture paysagère en Islande. En 1953, il termine ses études d'horticulture à la State Horticultural School de Reykir (Islande) et les poursuit au Danemark dès 1956. Avec une carrière de près de 60 ans, il a débuté sa vie professionnelle au Danemark auprès des architectes paysagistes Agnete Muusfeldt et Erik Mygind alors qu'il étudiait encore à la *Royal Danish Academy of Fine Arts* (Copenhague). Il achève ses études en 1961 et commence à œuvrer en Islande en 1963 (*Teiknistofa Reynis Vilhjálmssoonar*). En 1978, Reynir est un des cinq fondateurs de la Fédération des architectes paysagistes islandais. Après des années de travail en commun avec des ingénieurs, des architectes et des urbanistes, Reynir crée *Landslag ehf.*<sup>94</sup> en 1999 (voir Práinn HAUSSON page 51). Cette agence réunie de nombreux partenaires aux professions interdisciplinaires comme des ingénieurs, des urbanistes ou des artistes islandais

---

<sup>93</sup> SPace (Re)INTerpretation STUDIO.

<sup>94</sup> <https://www.landslag.is/>

et internationaux. *Landslag* a été retenue pour de nombreux projets d'aménagements paysagers de grandes ou petites échelles (aménagements régionaux ou plus généraux, aménagements récréatifs ou résidentiels et agencement d'espaces verts). Le respect de l'environnement est primordial pour les employés de l'agence (aménagement de sites vulnérables comme les côtes de l'île). Les projets de Reynir ont souvent été récompensés. En 2003, *Landslag* reçoit un prix pour le design de sa structure protégeant des avalanches et conçue à Siglufjörður. En 2011, elle est récompensée du prix "Best Nordic Public space" pour l'espace public créé autour de la salle de concert et de conférence Harpa, au cœur de Reykjavík. J'ai rencontré Reynir à son domicile le 30 mai 2016.

#### 4. Les historiens

**Guðrún HARÐARSDÓTTIR** est islandaise. Après l'obtention d'un Master d'histoire de l'architecture, elle intègre *ÞÍ*, le Musée National d'Islande. Guðrún est la fille d'Horður Harðarsson, un des premiers spécialistes de la *torfhús*. Elle est elle-même historienne de l'architecture islandaise. Avec son collègue architecte Guðmundur Lúther Hafsteinsson, elle a la charge de la *Collection des Bâtiments Historiques*. Lors de notre rencontre, elle était à mi-temps sur son poste de *ÞÍ*. Notre entretien a eu lieu le 27 juin 2014 dans une salle de lecture et bibliothèque de *ÞÍ* (carnet de terrain n°6).

#### 5. Les représentants institutionnels

**Ragnheiður ÞÓRARINSDÓTTIR** est islandaise. Consultante au département des Affaires Culturelles du Ministère de l'Éducation et de la Culture, j'ai rencontré Ragnheiður pour discuter de la nomination de la *Turf Building Tradition* au patrimoine mondial de l'UNESCO. Cette liste indicative soumise par *ÞÍ* en février 2011 n'est actuellement toujours pas acceptée. J'ai rencontrée Ragnheiður le 23 juillet 2013 dans son bureau du ministère (carnet de terrain n°4).



## 6. Les artistes

**Hannes LÁRUSSON** est un islandais né à Reykjavík en 1955. Artiste et performer contemporain volontiers provocateur, il est aussi critique, auteur et conservateur. Hannes a étudié à l'Icelandic College of Arts and Crafts, à la Vancouver School of Art, à l'Universita Degli Studi Di Firenze en Italie. Il détient une licence en philosophie (*HÍ*) et un Master en Beaux-Arts (Nova Scotia College of Art and Design). Il est le co-fondateur de *Íslenski bærinn* (the Icelandic Turf House Museum) qui se situe à Austur-Meðalholt (Sud de l'Islande). Dans ses travaux il examine et dissèque les connections entre l'art contemporain et le patrimoine culturel. Il examine aussi le statut étrange de l'artiste, de l'artisanat et de l'idéologie. J'ai rencontré Hannes les 19 et 20 juin 2014 à *Íslenski bærinn* lors d'un workshop (carnet de terrain #5).

**Ólöf NORDAL** est une artiste islandaise née en 1961 à Reykjavík. Après avoir étudié le textile à l'Icelandic College of Art and Craft de Reykjavík puis à la Cranbrook Academy of Art (États-Unis) de 1989 à 1991, elle obtient un diplôme en sculpture en 1993 à l'Université de Yale (États-Unis). Elle fonde le Studio Ólöf Nordal<sup>95</sup> et devient une artiste reconnue. Elle expose seule ou en collectif dans le monde entier. Un certain nombre de ses réalisations a intégré des collections publiques (*National Gallery of Iceland, The Reykjavík Art Museum, Safn Art Collection, SPRON Art Collection, HÍ Art Collection, Cranckbook Academy of Art Museum* etc...). Ólöf fait également des performances, enseigne et réalise des productions théâtrales. Je l'ai rencontré le mercredi 25 juin 2014 sur le site de *púfa*. Notre entretien est consigné dans le carnet de terrain n° 5.

## 7. Les auteur.e.s

**Sigríður Hagalin BJÖRNSDÓTTIR** est une auteure islandaise né en 1974. Après avoir étudié en Espagne, aux États-Unis (New York) et au Danemark (Copenhague), elle devient journaliste. De retour à Reykjavík, elle intègre le service informations de la télévision publique islandaise et présente le journal télévisé. En 2018, elle publie un premier roman intitulé *L'île* (édité en français chez *Gaïa*). Sigríður a donné une conférence le 22 novembre 2018 à l'Université de Caen lors du Festival des *Boréales*, en présence de son traducteur Éric Boury.

---

<sup>95</sup> Voir <https://olofnordal.com>

J'ai enregistré cette conférence (de 47min46s) durant laquelle j'ai eu l'opportunité de lui poser une question parmi celles des autres étudiants présents lors de cet échange.

## IV. LES RENCONTRES INFORMELLES

La rencontre informelle d'une soixantaine d'autres informateurs.trices a permis l'échange d'informations et de données précieuses pour cette recherche. Même si ses conversations n'ont pas été enregistrées, cette thèse les rapportent indirectement qu'elles apportent de la pertinence à la recherche.

### 1. Les archéologues

Véronique FORBES, Adolf FRIDRIKSSON, Hildur GESDÓTTIR, Guðrún Alda GÍSLADÓTTIR, Garðar GUÐMUNDSSON, Odgeir ISAKSEN, Ann Sølvia L. JACOBSEN, Steinunn KRISTJANSDÓTTIR, Gavin Murray LUCAS, Dawn E. MOONEY, Guðmundur ÓLAFSSON, Lilja Björk PÁLSDÓTTIR, Gísli PÁLSSON, Howell Magnús ROBERTS, Mjöll SNÆSDÓTTIR, John STEINBERG, Nikola TRBOJEVIC, et Davide Marco ZORI.

### 2. Les anthropologues et ethnologues

Trausti DAGSSON et Ágúst Ó. GEORGSSON de ÞÍ.

### 3. Les bénévoles

Bjarki, Braggi, Gísli, Gunnar, Hafliði, Hrönn Elisabet, Jónas, Loneke, Magnús, Málfriður, Myriam, Óskar, Roberts, Þórvaldur dit Valdi etc...

### 4. Les artisans

Björn<sup>96</sup>, Braggi Skúlason et Sigurbjörn INGVARSSON.

---

<sup>96</sup> Patronyme non renseigné.

## 5. Les architectes

Einar MALMQUIST, Stefán Örn STEFÁNSSON et Grétar MARKÚSSON de l'Agence ARGOS

## 6. Les conservateurs.trices

Elsa Guðný Björgvinsdóttir de *Minjasafn Austurlands* à Egillstaðir, Gísli HELGASSON de *Ljósmyndasafn Íslands*, Sif JÓHANNESDÓTTIR du musée d'Húsavík, Sverrir MAGNÚSSON de *Skógasafn*, Svanhildur ÓSKARSDÓTTIR de l'*Institut Árni Magnússon*, Erlendur SVEINSSON de *Kvikmyndasafn Íslands* et Jón TORFASON de *Skalasafn Íslands*.

## 7. Les historien.nes

Guðvarður Már GUNNLAUGSSON de l'*Institut Árni Magnússon*.

## 8. Les philosophes

Gunnar Ágúst HARÐARSSON, Páll SKÚLASON et Ódny Eir ÆVASDÓTTIR

## 9. Les logisticien.nes ou agent.e.s du patrimoine

Gróa FINNSDÓTTIR du centre de documentation de ÞÍ, Sigfús GUÐMUNDSSON et Gunnþóra HALLDÓRSDÓTTIR de *Kvikmyndasafn Íslands*, Snæfriður et Helga d'*Árbæjarsafn*, Halla, Lara, Jón Páll et Sólrún Inga du musée *Landnámssýningin Reykjavík 871±2*, Fanney de *Bustarfell*.

## 10. Les habitants

Le couple Erla SVEINDÓTTIR et Gunnlaugur EINARSSON, Björg de Vopnafjörður la sœur de Gunnlaugur, María et Gérard LEMARQUIS, Oli, María et Sólveig de Geirakot.



## D. SYNTHÈSE

La ferme en tourbe (*torfhús*), architecture traditionnelle importée sur l'île à partir du 9<sup>e</sup> siècle, est une exception culturelle islandaise. Avant même son obsolescence, les institutions patrimoniales l'ont très tôt intégré dans leur cadre législatif (loi de 1907 puis *Collection de Bâtiments Historiques / Húsasafn Íslands* à partir de 1930). Malgré tout, sa valorisation comme bien de la nation n'a pas été une évidence. En Islande, l'architecture en général n'est pas l'ambassadrice culturelle du pays. La littérature occupe la place de patrimoine massif. Le processus de patrimonialisation de l'habitat en tourbe a dû composer avec tout ce qu'il représente d'insalubrité, d'obscurité, d'archaïsme et de pauvreté. La *torfhús* est devenue bon an mal an un symbole fort du pays. Si elle est un objet exotique et folklorique aux yeux des visiteurs, elle est une source d'inspiration pour des architectes depuis le 19<sup>e</sup> siècle. Outre sa valorisation à travers la *Collection de Bâtiments Historiques (Húsasafn Íslands)* encore en place, la *Turf Building Tradition* concoure au rang de patrimoine mondial de l'UNESCO avec une liste indicative de quatorze bâtiments soumise depuis 2011.

Cependant le caractère culturel exceptionnel de la maison en tourbe ne semble pas uniquement reposer sur ces dispositifs. Dans cette introduction, nous émettons l'hypothèse que la *torfhús* joue peut-être un rôle dans les transformations du récit national islandais et, qu'à travers elle, les informateurs.trices rencontrés expriment leur identité personnelle.

L'enquête ethnographique de terrain, réalisée à des périodes différentes sur un temps total de 324 jours - est la méthodologie choisie pour répondre à une problématique qui a mis du temps à se formuler. Elle s'est principalement orientée sur la prospection de bâtiments (musées de plein air, *maisons-musées*, reconstitutions en musée et *in situ*, sites archéologiques, œuvres utilisant le matériau tourbe et reconstructions) et l'observation participante avec la réalisation de trois stages de restauration avec *Fornverkaskolinn*. L'enquête de terrain se nourrit également d'entretiens auprès de cinquante informateurs.trices dont trente-neuf ont été enregistrés. Une soixantaine d'autres conversations informelles ont apporté des informations précieuses. Les informateurs.trices sont archéologues, anthropologues, bénévoles, architectes, conservateurs.trices,

historien.nes, politicien.nes, logisticien.nes, agent.e.s du patrimoine, artisans, administrateurs, universitaires et habitants.

Pour commencer à répondre à notre problématique, la première partie qui suit - intitulée *HABITER L'ISLANDE* – propose une histoire culturelle de l'île afin de placer cette recherche dans un contexte spécifique. Sont ainsi développées huit grandes périodes durant lesquelles la maison en tourbe a toujours été présente.





« En histoire, l'événement a une durée qui va bien au-delà de la simple temporalité des faits qui le constituent. Quand arrive un événement, il a été chargé par des perceptions et des sensibilités qui se sont formées avant qu'il ne survienne ; l'événement ensuite a son temps propre, mais à l'intérieur de ce temps ceux qui le fabriquent ou le subissent le vivent dans un contexte temporel et historique qui contient à la fois son passé, sa généalogie, sa forme présente et aussi la vision du futur que se font ceux qui y adhèrent ou le refusent. Un événement s'exerce dans une assez longue durée à travers des relations sociales et politiques aux effets structurants ; de plus, il génère une mémoire. L'événement ne peut se définir qu'à l'intérieur d'un système complexe de temporalités. »<sup>97</sup>

Arlette FARGE, historienne

« Les vikings, nous n'avons cessé de le dire, étaient exactement le contraire de « barbares » dans l'acception courante du terme en français. »<sup>98</sup>

Régis BOYER, linguiste et traducteur

---

<sup>97</sup> FARGE Arlette (2002). « Penser et définir l'événement en histoire » in *Terrain* 38 (en ligne), page 1.

<sup>98</sup> BOYER Régis (2018). *Les Vikings, histoire et civilisation*, Éditions Perrin, Collection tempus, page 280.

# PREMIÈRE PARTIE : HABITER L'ISLANDE

## A. UNE HISTOIRE CULTURELLE DE L'ÎLE

### I. INTRODUCTION

Émergée au milieu de l'Atlantique Nord, l'Islande est une île géologiquement jeune qui s'étend sur 103000 km<sup>2</sup> <sup>99</sup>.



Figure 22: carte de la région Nord Atlantique. Source : archives Larousse, <https://www.larousse.fr/encyclopedie/cartes/Arctique/1306014>

<sup>99</sup> Soit onze fois la Corse.

Âgée d'à peine vingt millions d'années, elle est en mutation permanente. Son environnement est unique et évolue en permanence : l'activité volcanique, les tremblements de terre, les apparitions et disparitions d'îles<sup>100</sup> mais aussi l'érosion contribuent régulièrement à la métamorphose de cette terre insulaire conquise à la fin de l'épopée Vikings au 9<sup>e</sup> siècle de notre ère.

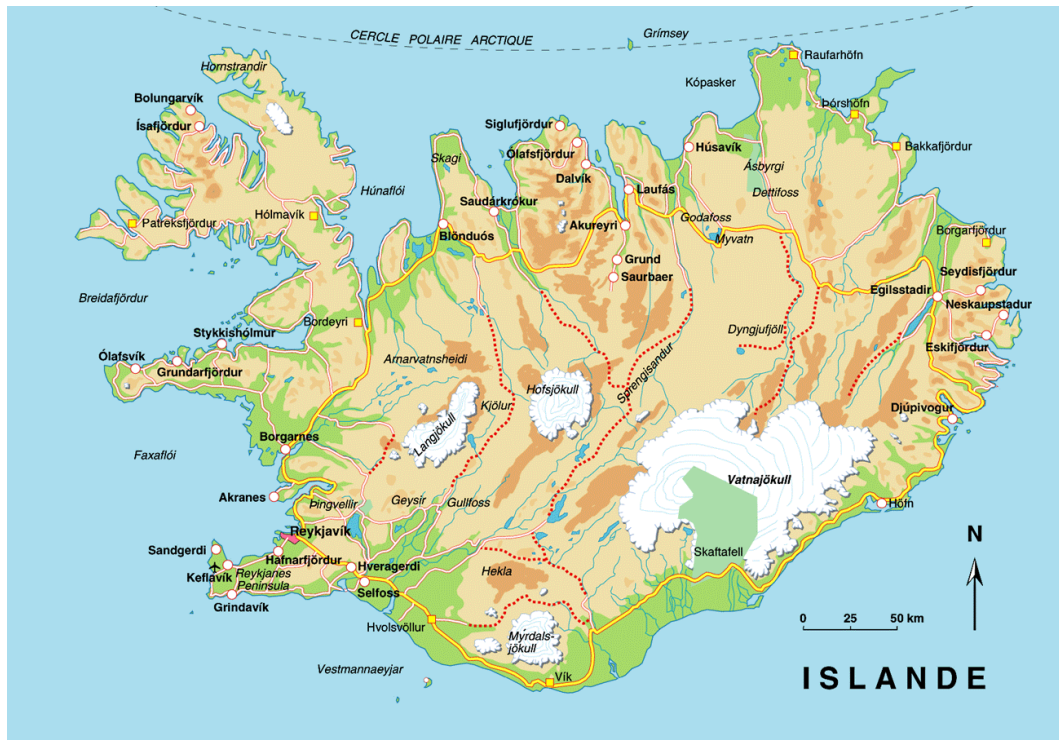


Figure 23: carte de l'Islande. Source : <http://www.islandenpoche.net/islande.html>

<sup>100</sup> L'île de Surtsey au large de la côte sud-ouest est par exemple apparue en 1963 à la suite d'une éruption volcanique sous-marine.



Figure 24: carte géologique de l'Islande avec les principaux volcans et les plaques tectoniques.  
 Source : <https://volcano.si.edu/volcano.cfm?vn=372020>

L'exode Viking est un phénomène migratoire impressionnant puisque cette population brassée mue par l'aventure, les échanges et la quête de richesses est allée loin vers l'Est, jusqu'en Russie et en Inde. Cette expansion s'est bien souvent faite par les voies navigables et par la mer, en longeant les côtes ou bien en remontant les rivières. L'Islande est le dernier pays européen à avoir été découvert et conquis par les Vikings. Leur dernier challenge avant la conquête du territoire américain.

Après avoir mis en place un État Libre inédit avec la création d'un parlement ou encore adopté le culte chrétien, l'île est à son tour colonisée de la première moitié du 13<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle. Tout au long du siècle dernier, l'Islande passe :

« (...) d'un système de production agropastoral placé sous régime d'extorsion colonial à un système de production de type industriel principalement tourné vers l'exploitation et la transformation de ses ressources maritimes ainsi que vers le grand commerce à la fin des années 1980. » (Skalski 2012 : 25).

En décembre 2018, la République d'Islande a commémoré les cent ans de son indépendance.

## II. LANDNÁM

### 1. Un commencement

Le septentrion intrigue les peuples antiques. Une des premières mentions de l'Islande remonte au 4<sup>e</sup> siècle avant notre ère avec l'explorateur grec Pythéas. Parti en expédition dans le Nord afin d'y trouver la limite du monde, il dit avoir vu une île située à six jours de voile de Grande-Bretagne et il la nomme *Ultima Thulé* :

« L'Ultima Thulé évoquée au IV<sup>e</sup> siècle par Pythéas de Marseille est-elle l'Islande ? Cette hypothèse, qui a fait couler beaucoup d'encre sans jamais faire objet de consensus, est envisagée par Daniel Lacroix<sup>101</sup> (...). Au-delà de la possibilité d'identifier avec certitude les îles décrites par l'explorateur grec et les moines irlandais, force est de constater le fort potentiel imaginaire dont jouissent ces terres insulaires dans des littératures où mythe et réalité ne s'opposent jamais nettement. » (Émion et Thorleifsdóttir 2013 : 13).

L'Islande n'échappe pas à cette règle : le récit de sa découverte et du commencement de son occupation semble bien souvent à la frontière entre la légende et le fait historique (quand on peut le considérer comme avéré). Aux 6<sup>e</sup> ou 7<sup>e</sup> siècles avant notre ère, sur cette même *Thulé*, semblent s'être effectivement établis des moines irlandais à la recherche d'une terre isolée pour accomplir leur vie ascétique<sup>102</sup>. L'Irlandais Saint-Brendan (vers 484 – 578) a rédigé une description de l'Islande, mentionnant des éruptions volcaniques et la présence d'indigènes. Le moine géographe Irlandais Dicuil (vers 755 – après 825) parle de l'Islande dans ses écrits et l'Anglo-Saxon Bède le Vénérable (673 - vers 735) mentionne aussi la présence de pieux habitants. En outre, cette occupation pourrait être attestée et subsister à travers les toponymes contenant le mot *papar*<sup>103</sup> qui vient de l'irlandais *pap* (père ou pape).

---

<sup>101</sup> Professeur de littérature médiévale et spécialiste de la littérature norroise à l'Université de Toulouse II – Le Mirail.

<sup>102</sup> Voir LACROIX, Daniel W. (2016). « Images de l'Islande dans la *Navigatio sancti Brendani*, ses sources et ses dérivés », in *L'Islande dans l'imaginaire*, Presses universitaires de Caen, Symposia, pp. 85-98.

<sup>103</sup> Exemple l'île de Papey au large de la côte Ouest de l'Islande.



Figure 25: embarcation de moines figurant dans le *manuscrit Heynesbok AM-1*. Cliché de fac simile SC, 2014.  
Crédits : Institut Árni Magnússon.

Toute trace d'installation humaine antérieure reste problématique à démontrer et la question d'une préhistoire islandaise reste en suspens. Elle a été soulevée entre autres par le célèbre préhistorien australien Gordon Childe (1892-1957). L'archéologue Gavin Lucas, qui a consacré en 2015 un article à propos du passage de Childe en Islande en 1956, rapporte ceci :

« One story goes that during a fieldtrip with the Congress delegates, upon stopping to look down on the plains south of Hveragerði, Childe remarked that there had to be prehistoric settlement on the plain. When Kristján Eldjárn<sup>104</sup> replied that nothing earlier than Viking occupation had ever been found in the country, Childe responded, saying there had to be – it is just that no one had dug deep enough (Eldjárn 1966, 355). » (Lucas 2015 : 73).

Si cette remarque de Childe reste anecdotique, le débat sur une occupation d'avant l'Âge Viking demeure ouvert. Il met d'ailleurs en exergue l'ambiguïté et l'imprécision du terme « préhistoire » dans le cadre historique spécifique de l'Islande : il correspond tantôt à la chronologie de la préhistoire européenne tantôt à la période précédant la colonisation de l'île (9<sup>e</sup> siècle)<sup>105</sup>.

<sup>104</sup> Kristján Eldjárn (1916-1982) étudie l'archéologie à Copenhague. En 1957, il obtient le titre de docteur dans ce domaine avec une thèse portant sur les tombes païennes islandaises. Il dirige le Musée National d'Islande de 1947 à 1968, date à laquelle il devient le 3<sup>e</sup> président de la République d'Islande. Il occupe cette fonction jusqu'en 1980. Eldjárn est une personnalité islandaise très populaire et il a notamment connu le succès grâce à un programme télévisuel pédagogique présentant des artefacts du Musée National.

<sup>105</sup> Dans sa thèse doctorale *La place du mort* (2013), l'archéologue Adolf Friðriksson emploie le terme « préhistoire » de façon standard : « l'occupation humaine est tellement récente « que l'Islande n'a pas de préhistoire » (page 44). Mais il parle aussi d'une Islande qui « a été le théâtre du dernier acte de la préhistoire en Europe » (page 14) ou encore d'une île qui a été colonisée « à la fin de la préhistoire nordique. » (page 140).



Figure 26: carte de l'expansion Viking. Source : <https://www.lhistoire.fr/portfolio/carte-le-monde-des-vikings>

## 2. Les premiers colons

Le 9<sup>e</sup> siècle est considéré comme un tournant et on considère généralement que – hormis les installations ponctuelles comme celles mentionnées plus haut – l’île était un territoire vierge de toute vie humaine<sup>106</sup>. Vers 850, le norvégien Flóki Vilgerðarson communément appelé Hrafna-Flóki (Flóki aux corbeaux) se serait installé dans les fjords de l’Ouest en ayant suivi le chemin de deux corbeaux qu’il aurait lâchés. Mais son installation aurait été découragée par l’hiver rigoureux. Il est communément dit que Hrafna Flóki a donné son nom à l’île : *Ísland*, le pays de glace. En 865, l’embarcation du suédois Garðar Svávarsson dérive sur l’île à cause d’une tempête et il s’installe à Húsavík. Ne disposant pas d’assez de foin pour ses animaux, l’installation de ce visiteur accidentel est un échec. Quelques années plus tard, en 874 d’après le *Landnámabók*<sup>107</sup>, le norvégien Ingólfur Arnason s’installe avec son frère Hjörleifur Hróðmarsson (déjà converti au christianisme). Ingólfur s’établit sur la côte sud

<sup>106</sup> Sur l’occupation des premiers colons, voir VÉSTEINSSON Orri, ÞORLÁKSSON Helgi et EINARSSON Árni (2006).

<sup>107</sup> *Le Livre de la Colonisation*, manuscrit conservé à l’Institut Árni Magnússon sous la cote AM 371 4to.

(à l'emplacement dit de *la Baie des fumées* à savoir Reykjavík, la future capitale<sup>108</sup>) et Hjörleifur trouve refuge dans le Sud-Ouest (à proximité de Vík). Ils passent un premier hiver sur l'île puis y reviennent avec du matériel et accompagnés d'amis, de femmes, d'enfants et d'esclaves<sup>109</sup>.



Figure 27: inauguration de la statue d'Ingólfur à Reykjavík en septembre 1961. Photographie de Mats Wibe Lund.  
Source : Vésteinsson et al.2006 : 73.

### 3. Le *Landnám* raconté

Les fameux Vikings ont débarqué et commencé à écrire leur épopée du *Landnám*, qui signifie littéralement *la prise de la terre*. Ari Þorgilsson, connu sous le nom d'Ari le Savant, considéré comme le premier historien de l'Islande, et auteur présumé de l'*Íslendingabók*<sup>110</sup>,

<sup>108</sup> Il est établi qu'Ingólfur a installé sa ferme à Kvos (littéralement *le creux*), entre le lac Tjörninn et l'actuel port (voir Abrecht 2000 : 35).

<sup>109</sup> A cette époque, l'esclavage est une pratique courante et ceux qui ont fait le voyage en Islande avec les colons ont été rafiés ou achetés. Lors de la colonisation par Ingólfur et son frère, une rébellion d'esclaves irlandais a lieu, coûtant la vie à Hjörleifur.

<sup>110</sup> Le *Livre des Islandais*. Ce manuscrit rédigé 200 ans après la colonisation est conservé à l'Institut Árni Magnússon sous la cote AM 113b. fol. Il aurait été rédigé avant celui du *Landnámabók*.



dit dans ce dernier que l'île a été colonisée en soixante hivers<sup>111</sup> (soit d'environ 870 à 930). Cette période a pris le nom d'*Âge de la Colonisation*. La prise de la terre semble plus ou moins pacifique. Il est dit que les colons païens auraient supprimé les moines déjà présents. Ari parle de cohabitation peu désirée par les ermites qui auraient fui. Les colons qui allaient se sédentariser tout au long du 9<sup>ème</sup> siècle étaient des chefs de clans déçus, des esclaves etc... venant majoritairement de Norvège<sup>112</sup> et munis d'audace et de bateaux offrant des techniques de navigation qui ont permis l'expansion du monde viking<sup>113</sup>. Les motivations précises de ce *Landnám* ne sont pas exactement connues. Il existe pourtant plusieurs hypothèses expliquant la découverte de l'île puis l'installation de ces pionniers en Islande : la découverte fortuite de l'île (hypothèse des embarcations qui ont dérivé suite à une tempête), la recherche de l'isolement, la fuite de lois jugées injustes<sup>114</sup>, le besoin d'aventure ou la velléité expansionniste. Parmi ces pionniers pouvaient se trouver également des esclaves irlandais, des fermiers qui ont peut-être quitté leur Scandinavie occidentale<sup>115</sup> pour trouver de nouvelles terres à exploiter et aspirer à une nouvelle vie, mais aussi des personnes en quête de nouveauté et de profit rapide. Le choix d'un bâti en tourbe importé de Scandinavie (mais adapté à l'île) et les objets retrouvés dans les tombes fouillées ont pu montrer que la population venue s'installer sur l'île était mixte avec des situations de vie variées :

« La société islandaise, dès l'origine du peuplement, est multiculturelle (...). Les premiers colons venaient de Scandinavie, d'Écosse, d'Irlande ou des îles Féroé. Ceux qui venaient de Norvège étaient très différents selon qu'ils étaient originaires des montagnes du Nord ou des régions du Sud où vivait une paysannerie aisée. » (Entretien de Gunnell in Lemarquis 2014 : 35).

Régis Boyer (1932-2017), le plus célèbre universitaire français spécialiste du monde viking, est en accord avec ces propos :

« Il faut insister avec force sur l'allure extrêmement mêlée de cette population. Car elle n'est pas, tant s'en faut, exclusivement scandinave. (...) Le fait est capital parce qu'il détermine, d'emblée, l'originalité de la nation islandaise et de son histoire. » (Boyer 2018 : 189).

---

<sup>111</sup> Voir Kristjánsson 2007 : 11-12.

<sup>112</sup> Certains d'entre eux garderont par la suite des contacts étroits avec leur terre natale et retourneront fréquemment en Norvège.

<sup>113</sup> Le *knörr* est le navire emblématique des Vikings. Le plus connu demeure l'exemplaire retrouvé entre 1957 et 1962 à Roskilde au Danemark.

<sup>114</sup> D'après Snorri Sturluson (1179-1241), célèbre historien et poète islandais, ces individus furent le roi Harald (Harald à la Belle Chevelure ou Harald le Blond), premier souverain de Norvège ayant accédé au trône en 872. Décrit comme autoritaire, il saisit les biens de ses opposants etc. Ainsi parmi les colons arrivés en Islande, on trouverait des magnats, des personnes fuyant une pauvreté imputée à des décisions politiques sévères et des émigrés installés dans les îles britanniques anciennement colonisées par la Norvège.

<sup>115</sup> Voir Gunnar Karlsson 2010 : 5.

Souvent qualifié de *Norsemen*, il ne faut pas non plus faire l'impasse sur le fait que c'est aux côtés de femmes<sup>116</sup>, d'enfants et d'animaux que ces hommes ont effectué leur installation.

#### 4. Une langue réinventée

La question de la langue est importante et complexe :

« Egill (le célèbre personnage de la saga du même nom) parlait-il seulement islandais ? Les esclaves venus d'Écosse ou d'Irlande étaient des femmes à 80%. Mais il n'y a jamais eu en Islande, à la différence du Nouveau Monde, de communautés ethniques ou linguistiques. » (Entretien de Gunnell in Lemarquis 2014 : 35).

Ce que nous pouvons dire c'est que l'islandais appartient à la famille des langues nordiques et germaniques. Elle n'est par conséquent pas une langue née *ex-nihilo*. Elle se rapproche du Vieux Norrois communément parlé dans la Scandinavie de l'Âge Viking :

« Icelandic is more or less the language spoken by the Vikings a thousand years ago and it is little changed because of Iceland's historical isolation and small population, unlike in other Scandinavian countries. Icelandic is, as a result, an archaic language with plethora of declensions and conjugations that can be a real headache for the foreigner. » (Lemarquis 2013 : 77).

La langue utilisée était probablement proche des dialectes norvégiens pour ensuite prendre sa forme propre<sup>117</sup>. Elle s'est par la suite enrichie en termes de vocabulaire et de prononciation mais d'un point de vue grammatical elle a très peu changé. Ainsi il est aisé pour chaque islandais de lire des ouvrages de la période médiévale :

« [...] il est confondant de découvrir que le « vieil » islandais s'est conservé à peu près intact en un millénaire, de sorte qu'un enfant de Reykjavík, aujourd'hui, lit sans peine un bon vieux texte médiéval. » (Boyer 2011 : 57).

On peut donc considérer que l'islandais est à la fois une langue ancienne - façonnée durant la colonisation - et moderne.

---

<sup>116</sup> Des femmes comme Hallveig l'épouse d'Ingólfur ou des femmes d'origine celte etc. Voir FRÍÐRIKSDÓTTIR, Jóhanna Katrín (2010). *Les femmes vikings, des femmes puissantes*, Éditions Autrement, 416 pages.

<sup>117</sup> Voir Kristjánsson 2007 : 13.

## 5. Établissements et habitat

Il semblerait qu'initialement les colons se soient installés en majorité sur le littoral, l'intérieur des terres couvert par la glace et le feu étant inaccessible et inhospitalier<sup>118</sup>. Avec des établissements surtout situés sur les côtes sud-ouest et du Nord, la répartition des terres arables s'est opérée progressivement. Dans cette contrée septentrionale jusque-là sauvage, les plaines et les vallées offrent alors des possibilités de culture et d'élevage qui restent limitées par des conditions naturelles et climatiques particulières<sup>119</sup>. Avec du bétail arrivé dans les mêmes conditions que les humains<sup>120</sup>, l'élevage est donc devenu l'activité dominante avec des animaux qui se sont adaptés à une vie insulaire rude. Le poisson, les forêts de bouleaux et les minerais de fer constituent d'autres ressources disponibles.

L'appropriation des terres est d'abord symbolique puisqu'on s'en remet au dieu Þór pour faire le bon choix : des montants de trônes ou piliers en bois sculptés (*innstafar*) sont jetés hors des navires et le lieu où ils s'échouent devient le lieu de la demeure :

« Un historien a tenté de prouver que les courants marins ne pouvaient pas faire dériver les colonnes en direction de Reykjavík. Il n'en demeure pas moins que jeter des colonnes en bois sculpté pour laisser le destin choisir une destination finale était une tradition chez les Vikings. » (Entretien de Gunnell *in* Lemarquis 2014 : 34).

Les grandes surfaces sont au départ divisées puis distribuées à des parents, des amis ou des partisans<sup>121</sup>. La population islandaise nouvellement constituée est d'abord dispersée. On ne peut donc pas parler de villages ou de villes à cette période<sup>122</sup> comme le précise l'anthropologue Yves Cohat dans un ouvrage de vulgarisation paru en 1987<sup>123</sup> :

« Quand ils restent dans leur patrie, les Vikings sont avant tout des paysans. Au Danemark et en Suède, ils vivent dans des villages, alors qu'en Norvège et en Islande, ils habitent des fermes isolées. » (Cohat 1987 : 91).

---

<sup>118</sup> La terre du milieu est restée inoccupée jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle.

<sup>119</sup> Voir Nordal et Kristinsson 1967 : 140.

<sup>120</sup> Dans les études menées sur le *Landnám*, le déplacement des personnes et des animaux est parfois mis en relation avec l'épisode biblique de l'Arche de Noé.

<sup>121</sup> Voir Nordal et Kristinsson 1967 : 31.

<sup>122</sup> Ce n'est qu'au milieu du 18<sup>ième</sup> siècle qu'apparaît la première communauté urbaine – Reykjavík – qui deviendra la première ville de l'île et aussi sa capitale comme déjà mentionné.

<sup>123</sup> COHAT, Yves (1987), *Les Vikings, rois des mers*, Éditions Gallimard, Collection Découvertes Gallimard (n°13), Série Histoire, 176 pages.

Le *Landnámabók* mentionne quelques 430 colons et précise les lieux qu'ils ont occupés. Ceux-ci dont on pense qu'ils ont quitté des terres natales surpeuplées - ont dû se retrouver face à une offre d'espace vacant démesurée.

À leur arrivée, les colons bâtissent eux-mêmes une *maison-abri* :

« (...) they had to learn how to survive, build shelters, provide for themselves and turn conditions in their favour in order to exist on a cold and wet island. » (Lárusson 2014 : 11-12).

Il s'agit d'une ferme qui prend la forme d'une maison-longue ou maison-halle (*hall* en anglais) et qui porte le nom islandais de *skáli* ou *eldaskáli*<sup>124</sup>. Ce modèle est une adaptation de la tradition architecturale scandinave bien connue dans la zone Nord-Atlantique<sup>125</sup> et qui par la suite va prendre des caractéristiques spécifiquement islandaises : on parle d'*íslenski bærin* (maison en tourbe islandaise). Originellement, cette grande maison commune se présente sous la forme d'une pièce individuelle de forme oblongue. Elle pouvait néanmoins être divisée en petites unités (pièces à ses extrémités ou pièces séparées par des murs). Elle mesure entre 20 et 30 mètres de long sur une largeur de 6 mètres environ et est composée d'une structure en bois (deux rangées de piliers et une charpente) appareillée de blocs de tourbe et couverte d'une toiture herbeuse. Le tout pouvait « irrésistiblement » (Boyer 2018 : 281) faire penser à une coque de bateau renversée :

« Le principe est toujours le même : un soubassement de grosses pierres sur lequel sont posés des carrés de tourbe en rangées obliques. Le toit, lui aussi en tourbe, est couvert d'herbe et assez bas pour que des animaux puissent venir y paître. L'ensemble qui donne parfois l'impression d'être semi-enterré, est conçu pour être suffisamment étanche au vent et si possible à la pluie, mais nécessite un entretien constant. » (Sallé 2018 : 28-29).

La vision de l'ethnologue Isac Chiva résonne pertinemment avec la maison en tourbe :

« Lieu de l'instant, comme de la durée, de l'enracinement dans le construit comme de l'agi et du senti, la maison donne à voir d'emblée, à l'instar du langage, des langues et des messages, à la fois ce que les sociétés humaines ont en commun, et les innombrables manières qu'ont les individus et les groupes de se distinguer, de se hiérarchiser, d'exprimer leur identité comme, souvent, leurs modes de pensée les plus cachés. » (Chiva 1987 : 2).

---

<sup>124</sup> Voir Ólafsson et Ágústsson (2004) et Vésteinsson (2004).

<sup>125</sup> Outre les vestiges de maisons trouvés à Bergen (Norvège), York (Angleterre) ou Dublin (Irlande), citons les sites de Jarlshof (îles Shetland), de Kvívík (îles Féroé), de Fjåle (île du Gotland) et d'Ytre Moa (Norvège). Il y a également des restes de maisons en tourbe au Groenland.

La *torfhús* symbolise l'abri rapide et efficace élaboré par les premiers colons qui a perduré plusieurs siècles. On ne peut pas faire meilleur habitat enraciné dans le sol, reprenant une culture constructive déjà connue mais revêtant des agencements singuliers. Si certaines descriptions évoquent un habitat à la facture assez « grossière » (Cohat 1987 : 98), il faut reconnaître qu'il demande une mise en œuvre conséquente qui s'est sophistiquée au fil du temps. Les colons ont réussi à adapter leur culture constructive en utilisant les matériaux disponibles sur l'île, à savoir le bois flotté et la tourbe, matériau naturel usité depuis longtemps :

« Earthen materials - soil, unfired clay, and turf – have been used in a variety of ways and in conjunction with numerous other materials for millennia in the construction of vernacular buildings throughout Europe. » (Parkin et Adderley 2017 : 569).

Dès la colonisation, la tourbe est devenue le matériau de construction et de combustible le plus commun : disponible en quantité et facile à se procurer. La tourbe est un bon isolant et l'assemblage des blocs permet la construction de murs épais parfois incurvés. Les fondations de la maison sont à même le sol ou – comme on a pu surtout le constater dans le Sud – reposent sur des semelles de pierres. C'est ainsi que 1100 ans d'architecture en tourbe débutent.

A l'intérieur, c'est une grande salle qui se présente avec un foyer central. Des couchettes disposées sur des estrades couvrent les murs. Avec une combinaison pierres et matière végétale, aucun bâtiment de cette période n'est parvenu jusqu'à nous sous forme d'élévation :

« In many countries there are ancient buildings that illustrate better than any words the development of housing and architecture throughout past centuries. A condition for this is, of courses, the use of durable building materials. No buildings have been preserved from the early centuries of the settlement of Iceland. They were all built of stones and turf, or partly of timber. The Icelanders had until fairly recently to be satisfied with this same type of housing. But although the days of turf farmhouses are now numbered, some examples of these dwellings still exist. But although none of the ancient buildings have been preserved, the old sagas provide some idea of their style and type. Furthermore, old ruins have been dug up in recent years that have helped to fill in gaps in our knowledge of housing conditions in former centuries ; some of them have been the remains of farms destroyed by volcanic action. » (Nordal et Kristinsson 1967 : 183).

On ne peut qu'imaginer les premières maisons faites de murs en basalte et en tourbe :

« The first houses in Reykjavik had walls of volcanic basalt and peat, their roofs covered with thatch or turf. » (Lemarquis 2013 : 43).

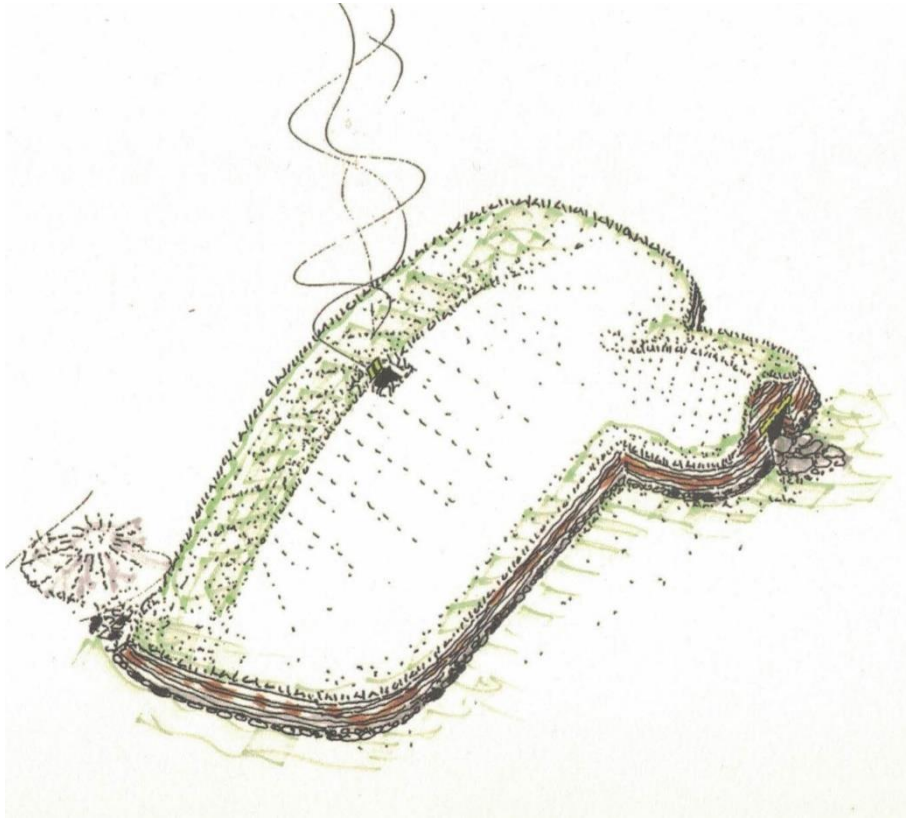


Figure 28: proposition de reconstruction du hall d'Aðalstræti. Dessin de Grétar Markússon.  
Source : Vésteinsson et al. 2006 : 95.

## 6. Organisation politique et sociale

Le chercheur et spécialiste des sagas Jónas Kristjánsson (1924-2014) remarque que pendant leur expansion les Vikings n'ont pas réussi à créer des états nations sauf sur les terres inhabitées comme l'Islande<sup>126</sup>. Les premiers arrivés prenaient possession de terres et y exerçaient leur autorité. Ils devenaient ainsi des chefs locaux avant même qu'une organisation légale ne se crée pour tout le pays. Au départ l'organisation politique et sociale sur l'île consiste en de petites communautés vivant sous l'autorité d'un chef appelé *goði*<sup>127</sup>. Ce mot désigne originellement :

---

<sup>126</sup> Voir Kristjánsson 2007: 11.

<sup>127</sup> *Goðar* au pluriel. Plus de précisions page suivante et ci-après dans le chapitre 5, page 136.

« (...) a priest of the heathen cult, but since the local secular leader was usually the priest as well, the name was applied to him and gradually lost most of its religious association. » (Nordal et Kristinsson 1967 : 31).

Notre connaissance des lois mises en place pendant cette période de colonisation est fragmentée et devient plus claire à partir de l'avènement du christianisme autour de l'an mil. Il est dit que le premier code élaboré d'abord oralement puis mis à l'écrit après le christianisme soit la *loi d'Úlfjót* ait été inspirée par les *lois du Gulapíng*, législation norvégienne alors en vigueur dans les régions d'Hordaland, Sogn et Fjordane<sup>128</sup>. Ce ne sera qu'à la fin de cette période de colonisation (930) qu'émergera la constitution d'une Assemblée Générale : l'*Alþingi*.

## 7. Mythologie nordique et paganisme islandais

Les premiers colons étaient païens et ils ont importé sur l'île une cosmologie commune aux populations Scandinaves. Leur quotidien est donc peuplé d'Óðinn (le dieu-père), de Þór (le fils d'Odin, dieu de la foudre) et de Týr (le dieu de la guerre), les trois principaux dieux du panthéon Viking, rattachés à la famille des Ases. Loki est le dieu malin et fauteur de troubles de la cosmologie nordique, apparenté aux Ases malgré son caractère ambiguë. Il est à l'origine de la mort de Baldur, dieu de la lumière et de l'amour. Les lignées des Vanes<sup>129</sup> et des Dises sont les deux autres grandes familles de la cosmologie nordique. Chacun a des attributs caractéristiques. Par exemple, Odin est accompagné de Sleipnir son cheval à huit pattes mais aussi du couple de corbeaux Hugin - qui symbolise la pensée - et Munin - qui représente la mémoire. L'objet emblématique de Þór est son marteau protecteur Mjöllnir. Ces dieux issus de la mythologie nordique résident à Asgard, domaine des dieux qui n'est autre que l'équivalent de l'Olympe. Le Valhalla représente l'Au-delà, le Paradis réservé aux braves. Les mondes Asgard, Midgard et Utgaghr sont reliés au frêne géant appelé Yggdrasil et au pied duquel se trouvent plusieurs sources. Tout cet ensemble est soutenu par un serpent. Ces mondes sont bouleversés par une fin apocalyptique appelée *Ragnarök*. Cette cosmogonie est composée d'une multitude d'autres divinités<sup>130</sup> mais aussi d'elfes, de sorcières, de Nornes, de

---

<sup>128</sup> Voir Kristjánsson 2007: 13.

<sup>129</sup> Chez les Vanes, on trouve par exemple Freyr, le frère de la déesse Freyja, l'équivalent de l'Aphrodite du panthéon grec.

<sup>130</sup> Par exemples les dieux et déesses Heimdall, Skirnir, Niord, Hoenir, Kvasir, Gefion, Vali etc. (voir Page 1993 : 12-13).

trolls et de géants<sup>131</sup> ou encore de Valkyries<sup>132</sup>. Les humains tissaient des liens forts avec ces êtres considérés comme des compagnons du quotidien<sup>133</sup>. On recherchait leur protection, leur soutien, on traitait avec eux et on leur vouait un culte. S'il n'existe pas de traces précises de lieux ou de bâtiments culturels, le rite religieux – qui se pratiquait vraisemblablement en plein air – a laissé des traces dans les toponymes comprenant un nom de dieu se finissant par *-lund* (bois), *-vín* (prairie) ou *-akr* (champ). Le *goði* mentionné plus haut comme chef local est aussi un prêtre, le mot *goðar* signifiant d'ailleurs « homme des dieux ».



Figure 29: figurine de Þór, le dieu au marteau appelé Mjöllnir (Âge Viking, autour de 1000). Trouvée au 19e siècle dans le Nord de l'Islande (Eyjarland, Eyjafjörður), elle représente l'artefact le plus précieux et emblématique conservé et présenté dans l'exposition permanente de Þjóðminjasafn Íslands. Crédits : Þjóðminjasafn Íslands.

Ce qui nous est parvenu de la mythologie nordique et de ses pratiques spécifiquement islandaises n'est qu'une infime partie d'un ensemble de croyances et d'actions vaste et complexe. Bien souvent imaginaire et faits historiques s'entremêlent. Pour Raymond Ian Page, linguiste et historien britannique spécialiste de la Scandinavie médiévale, la mythologie nordique contient des histoires peuplées de créatures et d'actions surnaturelles qui nous renseignent « sur l'univers mental des Nordiques païens » (Page 1993 : 9).

<sup>131</sup> Les géants, appelés aussi trolls ou démons, sont souvent animés de mauvaises intentions et représentent les plus grands ennemis des dieux. Ils sont appelés *iqtnar* (voir Page 1993 : 13).

<sup>132</sup> Les Valkyries sont des amazones guerrières qui décident du destin des guerriers et conduisent les combattants valeureux au Valhalla. Elles sont rattachées au groupe de divinités des Dises.

<sup>133</sup> Aujourd'hui encore le paganisme fait partie du quotidien des islandais à travers des noms de rue, des prénoms ou encore des noms d'entreprises.



« Mais toutes ces histoires ne ressortissent pas pour autant à la seule catégorie de la fiction : car certains des combats, des meurtres ou des morts soudaines de héros (...) s'enracinent dans de lointains événements dont l'historicité est incontestable. » (Page 1993 : 10).

La réalité se mêle donc à des éléments mythiques.

## 8. Le début d'une révolution orale et littéraire

Le découpage chronologique des différents courants littéraires islandais laisse entendre qu'il existe une période de création qui débiterait avec la colonisation et s'achèverait vers 1100. Cette matière précéderait donc les productions assimilant l'apprentissage du latin<sup>134</sup>. La colonisation de l'île représente probablement le renouveau pour de nombreuses existences ce qui favorisa vraisemblablement le point de départ d'un art verbal spécifique fait d'anecdotes et de souvenirs racontés, de poésies et d'histoires héroïques remémorées, créées puis transmises. Hormis les quelques couplets et séquences gravés sur des pierres runiques ou des bâtons, peu de retranscriptions nous sont parvenues. Pourtant le façonnage de l'Islande est bel et bien en train de s'opérer, alimenté par le vécu d'hommes et de femmes prenant un nouveau départ. La colonisation fait donc place à une sédentarisation qui durera près de six décennies. Cette période se loge dans celle communément appelée *Âge Viking*.

---

<sup>134</sup> Voir Kristjánsson 2007: 21.

### III. LA NAISSANCE DE L'ISLANDE (874-930)

#### 1. La constitution d'un nouveau peuple

L'Âge *Viking* correspond à la période de l'expansion des Vikings, peuple aux origines mixtes si caractéristique du monde Nordique :

« [...] le mot « Nordique » fait immédiatement penser aux Vikings, ces peuplades impitoyables et entreprenantes qui se répandirent durant trois siècles entre 800 et 1100 dans les contrées situées à l'ouest et à l'est de la Scandinavie, les pillant, les colonisant, les conquérant, mais aussi commerçant avec elles, les développant et parfois même les civilisant. » (Page 1993 : 15).

C'est donc en plein Âge *Viking* que la population islandaise va rapidement s'organiser :

« En un demi-siècle, l'Islande, qui n'a connu ni Préhistoire ni Antiquité, entre de plain-pied dans le Moyen Âge et va développer une organisation unique en son genre qui met au service d'un individualisme farouche une vie communautaire rendue nécessaire par les conditions très particulières de l'île. » (Sallé 2018 : 35).

Les liens du sang sont fondamentaux pour cette société émergente et une généalogie nouvelle va se constituer. Les sagas, qui contiennent une multitude de pages énumérant la généalogie de personnages, fourmillent d'histoires familiales. La population étant peu importante numériquement, les alliances entre parents proches étaient courantes voire inévitables<sup>135</sup>. Le mariage qui unit deux familles est une étape censée resserrer ses liens. Pour une épouse, le père et les frères sont des personnes clés. Quand les conflits familiaux sont inévitables, ils peuvent se solder par une simple demande de réparation mais ils peuvent aussi donner lieu à des vendettas et des vengeances sanglantes. La famille Viking repose sur les notions de solidarité et d'honneur. Un incident peut ainsi avoir des répercussions sur toute la lignée et se répercuter sur plusieurs générations. Dans les cas les plus sérieux, toute personne condamnée pour crime et qui échappe à la justice en s'évaporant dans la nature est un *útlaginn* (un hors-la-loi). Elle peut alors être condamnée au bannissement, exclue de la communauté et fragiliser la cohésion familiale.

---

<sup>135</sup> Aujourd'hui la question des liens de parenté et la consanguinité sont sujettes à beaucoup d'ironie de la part des islandais. Lorsque deux personnes s'unissent, on leur demande en blaguant si elles ont bien vérifié qu'elles ne soient pas issues de la même famille dans le manuscrit de l'*Íslendingabók*. Il existe même une application pour téléphone mobile permettant de vérifier si les personnes ont un lien de parenté.

## 2. Deux ressources essentielles : l'élevage et la pêche

Avec le courant marin du Gulf Stream, l'île est moins froide au 9<sup>e</sup> siècle en comparaison à l'époque moderne. Une économie pastorale se développe très vite malgré un territoire peu hospitalier constitué de montagnes, de glaciers et de volcans. Les animaux – moutons, chevaux, vaches principalement - sont en semi-liberté et n'ont pas de prédateurs sur l'île. Le cheval est probablement l'espèce qui s'est la mieux adaptée au climat islandais et au sol volcanique. Représentant le seul moyen de transport possible en Islande jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle (personnes et marchandises), il est devenu un animal emblématique aux caractéristiques particulières<sup>136</sup>. L'activité de la pêche se développe aussi avec la présence de la morue et du saumon qui sont installés sur des séchoirs et séchés au vent, de phoques et de baleines chassées quand elles ne se sont pas échouées, découpées puis partagées. Mais c'est plus tardivement que la pêche deviendra une activité dominante.

## 3. Le *skáli* : la maison longue islandaise

C'est sur ce que l'on nommera plus tard un *hreppur*<sup>137</sup>, la plus ancienne et petite organisation territoriale islandaise, que s'implantent de petites unités d'habitations autonomes. Même battu par les vents, le pourtour de l'île semble particulièrement prisé : on trouve toutefois des emplacements abrités – comme le fond des fjords - où l'élevage et l'installation de fermes sont possibles. Pour définir le concept essentiel de la ferme, le mot *bær* est le plus approprié. Il caractérise non seulement la maison mais le complexe fermier dans son entièreté :

« The Icelandic concept of *bær* expresses an intrinsic perception that a dwelling first and foremost exists as part of a cluster or of an irregular but interconnected unit. A group of buildings are either called *bær* (-by, [see Grimsby], farm) or *þorp* (thorpe, village) in Icelandic. *Bær* is a cluster of houses where the division between them is unclear and each unit connects to another to form a whole. It is not clear if the traditional turf house is one house or many. » (Lárusson 2014 : 12).

Les maisons en tourbe se présentent globalement comme une structure bipartite : un squelette en bois enrobé de murs en tourbe.

---

<sup>136</sup> De petite taille, le cheval islandais est - au grand dam des Islandais - assimilé à un poney. Il connaît cinq allures.

<sup>137</sup> Le *hreppur* est une subdivision territoriale équivalente au comté ou au district. Les *hreppur* existent encore aujourd'hui et ils sont au nombre de huit.

Hólar í Eyjafirði, uppmæling af torfbænum, 1966 – 77. Framhlið, grunnmynd, langsníð skála og skemmu.

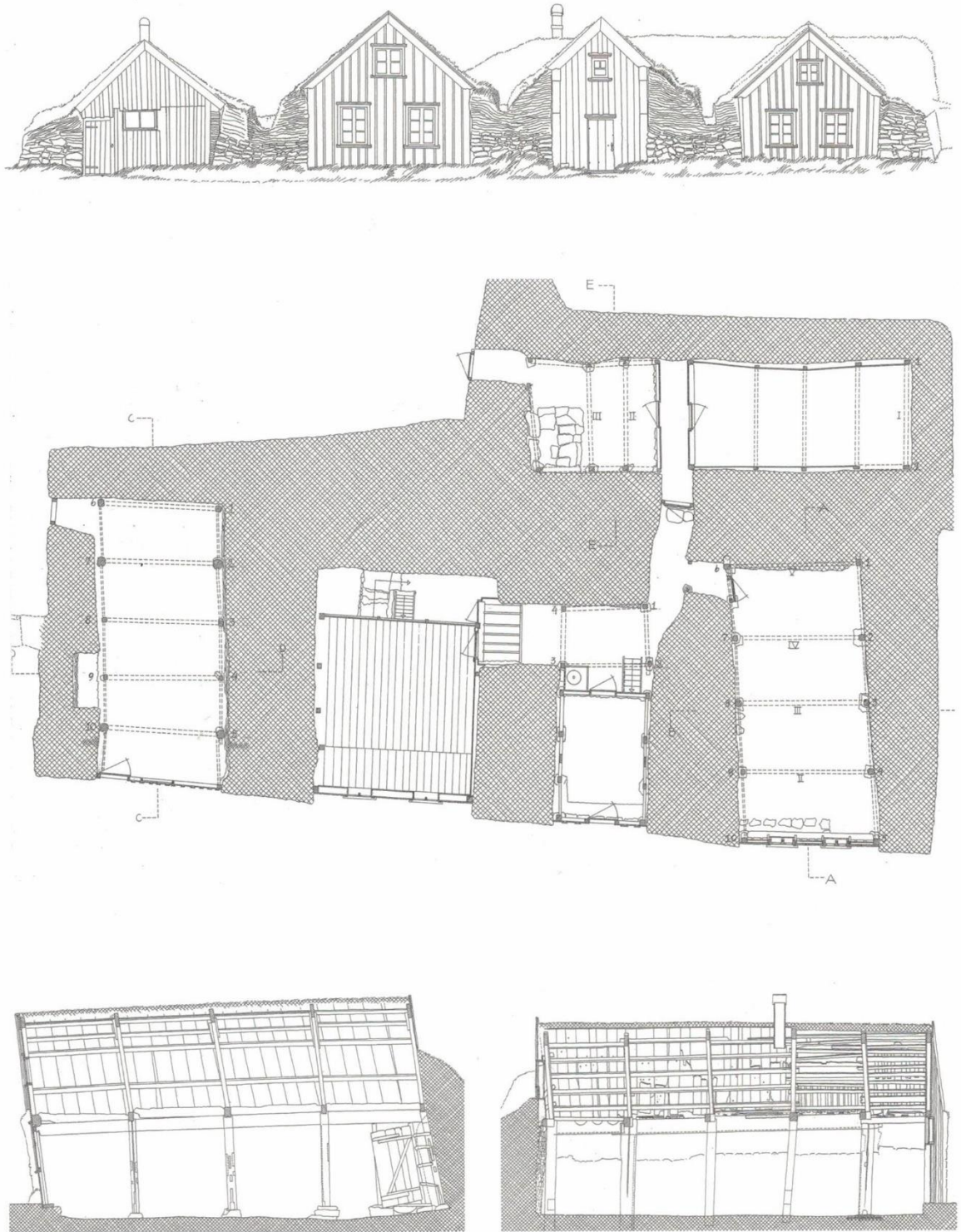


Figure 30: élévation, plan et coupe de l'ensemble d'Hólar à Eyjafirð par H. Ágústsson. Source : Ármannsson 2005 : 43.

Par sa nature volcanique, l'île n'avait aucune forêt imposante mais quelques petits arbres<sup>138</sup>. Le bois était donc déjà une denrée rare en Islande et cette ressource a vite disparu, mangée par les animaux en pâturage<sup>139</sup> et exploitée par les habitants pour la construction et le chauffage. L'érosion et la repousse non systématique due à la nature du sol n'ont pas permis au stock de se renouveler :

« A thousand years ago Iceland was forested with birch, but a combination of environmental factors and overgrazing by the farming settlers led to widespread soil erosion and consequent deforestation. » (Wilkinson 2009 : 20).

Une fois les réserves épuisées, le bois était importé de Norvège et de Russie (Sibérie). Le bois flotté échoué sur les littoraux<sup>140</sup> était également collecté. Il a également été émis l'hypothèse que les nouveaux arrivants avaient pu transporter le bois de leurs maisons d'origine. Au départ la structure en bois était assemblée « en bois debout » (*stafverk*) : des planches verticales venaient se fixer dans les angles de la construction. Plus tard, les planches ont été placées à l'horizontale (*bindingsverk*)<sup>141</sup>. Quant aux blocs de tourbe extraits des tourbières, ils constituent un appareil qui peut prendre des formes variées appelées *strengur*, *snidda* ou *klömbruhnaus*<sup>142</sup>. L'aspect final de la construction laisse voir un habitat intimement intégré au paysage.

---

<sup>138</sup> Une boutade typiquement islandaise circule souvent sur les forêts islandaises. Les islandais racontent avec ironie que si quelqu'un vient à se perdre dans une forêt de l'île, il n'a qu'à se redresser pour se retrouver.

<sup>139</sup> L'élevage de porcs et de chèvres aurait été abandonné autour de l'an mil car il contribuait à la disparition des jeunes pousses d'arbres.

<sup>140</sup> Le bois flotté fait partie de ce que l'on nomme *reki* (les épaves), à savoir tout ce qui s'échouait sur les côtes. Il pouvait s'agir aussi de baleines, de marchandises et d'embarcations. Les sagas mentionnent beaucoup de conflits liés à la propriété de ces épaves qui pouvaient être une véritable source de revenus pour les insulaires. Sur la notion d'épaves dans les pays nordiques, voir les travaux de Benoît Imbert.

<sup>141</sup> Voir Ágústsson 1998 : 438. Depuis la colonisation, la variété des bâtiments en bois est importante en Islande. En plus du *stafverk* et du *bindingsverk*, on pourrait citer les constructions avec poteaux d'angle ou la *bjálkahús* (bâtiments en rondins). La solidité de la charpente est un facteur important pour la durabilité des bâtiments.

<sup>142</sup> Voir la deuxième partie *TORFHÚS*, E., pp. 366-371.



Figure 31: la couverture de la bergerie de Hjarðarhagi se confondant avec la montagne. Cliché SC, avril 2012.

*Skáli* est le mot islandais qui caractérise le volume de la maison. Le mot *stofa* quant à lui en caractérise l'intérieur, à savoir une grande salle commune aux murs parés de lambris (planches dont les interstices étaient remplis de torchis) et dotée d'un foyer central (source unique de chaleur, de cuisson et de lumière) dont les fumées s'évacuaient par une ouverture zénithale aménagée dans la toiture. On peut toutefois imaginer que l'air restait poussiéreux et peu renouvelé. Les bas-côtés du *skáli*, matérialisés par une rangée de poteaux et habillés de banquettes, pouvaient être partitionnés par des panneaux de bois formant ainsi des couchettes. L'entrée était souvent reléguée à une extrémité d'un des murs longitudinaux. L'existence d'une autre entrée était envisageable. Le vestibule pouvait être pavé alors que la pièce centrale présentait un sol en terre battue.



Figure 32: fouille de la maison longue d'Hofsstaðir. Cliché FSÍ, 2003.

Vers 930, à l'issue de cette période de constitution de la population et du territoire islandais, l'attribution des terres habitables et arables touche à sa fin. On estime que 30000 à 40000 personnes sont alors installées sur l'île.

#### 4. La figure du *bóndi*

À cette période, un homme est soit propriétaire de sa terre, soit métayer, ou esclave. Le *bóndi*, qui est le fermier islandais représentant la base de la société islandaise, est un homme libre, propriétaire de la terre qu'il exploite. Son cheptel mais aussi l'ampleur de son domaine et l'ancienneté de sa famille sont les indicateurs de sa réussite et de sa richesse :

« Il est probable que l'idée même de *bóndi* repose essentiellement sur la liberté de personne et la liberté de parole héritées du système tribal (ou clanique) des anciens Germains et qu'admirait déjà Tacite. On peut y voir aussi une conséquence de la dispersion de l'habitat sous ces latitudes, à l'époque, et du sentiment de relative indépendance qui en résultait. Le *bóndi* c'est donc l'homme qui « habite », qui a sa résidence fixe, sa propre maisonnée (comme on parlait, en France, de « mesnie » au Moyen Âge), et qui s'occupe à faire fructifier sa terre et ses biens. Car il est possesseur, en totalité ou en partie, de la terre sur laquelle il réside. C'est sans doute là la condition et la marque de sa liberté. C'est en tout cas le trait qui fonde son statut légal et juridique. » (Boyer 2018 : 260-261).

Les ouvriers et les plus démunis trouvent généralement au sein des fermes une véritable assistance et l'intégration est une tâche ardue pour celui qui n'apporte aucune aide :

« Chaque personne doit être rattachée à une ferme et y travailler l'essentiel de son temps. » (Sallé 2018 : 34).

En outre, la personne en capacité de travailler mais qui refuse de le faire peut être punie<sup>143</sup>. Si le *bóndi* représente le socle économique et politique de la société scandinave, d'autres corps de métiers se sont progressivement développés avec la classe des artisans spécialisés comme les forgerons, les charpentiers, les marchands... Les femmes tiennent un rôle essentiel dans l'organisation sociale et dans l'espace domestique même si elles ne bénéficient pas des mêmes droits politiques et juridictionnels que les hommes. En l'absence de ces derniers, elles gèrent la maison et elles peuvent hériter du domaine dont elles ont la responsabilité. La femme légitime<sup>144</sup> détient le trousseau de clés de la maison. A l'image de nombreux personnages féminins issus des sagas, la femme islandaise a – encore aujourd'hui – la réputation d'être forte et déterminée à l'image d'Hallgerður dans la *Saga de Njáll le Brûlé* ou encore de Guðrún dans la *Saga de Laxdæla*.

Les fermes accueillent aussi des esclaves. Les hommes font office de main d'œuvre et les femmes sont parfois les gouvernantes des enfants du maître de la maison. Les esclaves parviennent parfois à s'affranchir car chaque communauté est isolée et permet le concubinage donc une assimilation facilitée de ces hommes et femmes déracinés.

## 5. La mise en place de l'*Alþingi*

Les historiens achèvent traditionnellement cette période de colonisation avec la création de l'*Alþingi*, assemblée parlementaire et cour de justice<sup>145</sup>, qui se tient pour la première fois en 930 sur le site en plein air de Þingvellir<sup>146</sup>. Depuis 930, l'*Alþingi* se loge donc dans un paysage très particulier puisqu'il s'agit d'un fossé tectonique, là où les plaques nord-américaine et eurasienne se rencontrent.

---

<sup>143</sup> Voir Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 35.

<sup>144</sup> La polygamie est courante à cette époque.

<sup>145</sup> Cette assemblée est souvent décrite comme la première assemblée démocratique européenne, ce qui est à nuancer puisque ses membres ne sont pas élus.

<sup>146</sup> Þingvellir, qui signifie *les plaines parlementaires*, se situe à 50 kilomètres de Reykjavík.





Figure 33: la faille tectonique de Þingvellir. Cliché SC, avril 2013.

Tous les hommes libres ayant un domicile fixe peuvent assister à l'*Alþingi*. Cet organe législatif et juridique est également présent à l'échelle régionale, toujours dans des conditions de plein air. Les décisions et lois prises lors du *þing* (assemblée périodique qui avait lieu une à deux fois par mois) ont alors une portée locale. Cette organisation politique est spécifiquement islandaise. Si le fait d'avoir une assemblée de citoyens qui se rassemble pour prendre des décisions est coutumier dans la Scandinavie de l'*Âge Viking*, la particularité islandaise est qu'il n'y a pas d'autorité exécutive centralisée, pas de roi, pas d'armée et pas d'impôts<sup>147</sup>. Le pouvoir est partagé entre plusieurs chefs locaux qui se réunissent lors du *þing*. Les garants de cette instance décisionnelle collective sont appelés *goðar* et sont au départ au nombre de 36 :

« L'origine des *goðar* est obscure. Leur nom renvoie à *goð* (dieu). Il est donc vraisemblable, mais pas établi, que ces *goðar* doivent leur titre au fait qu'ils auraient amené de Norvège des instruments du culte païen et auraient organisé des cérémonies rituelles auxquelles pouvaient

---

<sup>147</sup> Le premier impôt islandais connu est une dîme instaurée par l'Église en 1096 (voir Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 37).

participer les personnes vivant sur leur ferme et les fermes voisines. De là, certains convoquent des *þing* pour examiner ensemble les problèmes communs et organiser les échanges. Ainsi apparaissent les *goðorð*, unités reposant sur un lien d'allégeance au *goði*. »<sup>148</sup> (Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 38).

Les *goðar* s'autoproclament comme ceux qui décident des lois à l'*Alþingi* et qui y nomment des juges. Leur autre mission est de diriger les débats et de faire respecter les lois. Les *goðar* étaient des anciens et des juristes, la véritable mémoire vivante de lois qui n'étaient alors pas encore retranscrites<sup>149</sup>. Chaque homme libre est personnellement (et non territorialement) rattaché à un *goði*. La justice qu'il rend exige toujours une compensation (dans le cas d'un tort fait à une personne, on peut demander du bétail en réparation).

## 6. Des païens dans une Europe chrétienne

La population islandaise pratiquait une religion païenne polythéiste alors même que le christianisme était implanté en Europe Occidentale depuis plusieurs siècles déjà :

« On sait avec certitude que ces aventuriers pratiquaient une religion païenne associée à une mythologie assez complexe, mais celles-ci sont mal connues, car les seuls documents « écrits » laissés par les Vikings eux-mêmes consistent en des inscriptions runiques qui parlent peu de leurs croyances et dépeignent encore moins leurs mythes : nos seules sources d'informations en la matière sont extérieures à la Scandinavie pour l'*Âge Viking*, ou postérieures à cet *Âge* quand elles proviennent de l'intérieur de cette péninsule. Les textes extra-scandinaves, rédigés par des chrétiens qui n'avaient aucune sympathie pour les dogmes et mœurs vikings, sont rares et peu détaillés ; quant aux matériaux scandinaves ultérieurs, non seulement il est difficile de dire dans quelle mesure ils dérivent de fonds authentiquement vikings, mais ils sont souvent influencés par les modes de pensée et d'expression de l'Europe chrétienne. » (Page 1993 : 15-16).

Peu de traces de bâtiments de cultes (temples (*hof*) ou autels) ont été mis au jour, pas même sous les futures églises.

À partir de 930, une *médiévalisation*<sup>150</sup> de l'île se met en place. Elle est en décalage avec la chronologie du Moyen Âge occidental mais elle aura une importante résonance dans

---

<sup>148</sup> On pourrait dire que la société scandinave présente trois grandes classes sociales : les esclaves, les hommes libres et les chefs. Dans l'Occident médiéval, on parle communément des trois ordres de la société féodale : ceux qui prient (le clergé), ceux qui se battent (les nobles) et ceux qui travaillent (les serfs). Dans le Moyen Âge islandais, on trouverait ceux qui travaillent, ceux qui siègent à l'*Alþingi* et ceux qui donnent vie aux sagas.

<sup>149</sup> L'oralité est une pratique essentielle à l'exercice du *þing* qui – lorsqu'il faisait office de tribunal – laisse les accusés prendre la parole et se défendre eux-mêmes durant leur procès.

<sup>150</sup> D'un point de vue historique, la médiévalisation est le processus de transformation d'une société vers une organisation médiévale, c'est-à-dire un système émanant du Moyen-Âge occidental et continental. Dans le cas de l'Islande, nous verrons qu'il s'agit de l'adoption du

l'Europe continentale d'alors. Les trois siècles à venir vont être si florissants culturellement que l'on parle d'âge d'or islandais.

---

christianisme, de l'usage du latin dans les textes, de l'autorité ecclésiastique, de la construction de nouveaux lieux de culte etc...). D'un point de vue politique, l'expression a pris un autre sens. L'historien et islamologue marocain Abdallah Laroui (1933) – contemporain d'Edward Said – l'a utilisé pour parler de l'aliénation et de l'occidentalisation des pays arabes.

## IV. LA SOCIÉTÉ MÉDIÉVALE ISLANDAISE (930-1262)

### 1. Cap sur le Groenland et l'Amérique du Nord

Une fois implantés en Islande, les plus aventureux ne perdent pas le goût du voyage et de l'exploration de nouveaux territoires. Le Groenland, à quelques 300 kilomètres des côtes islandaises, avait déjà été abordé hasardeusement au 10<sup>e</sup> siècle par le norvégien Gunnbjörn Úlfsson. Après quelques autres installations ponctuelles, Eiríkur Þorvaldsson - plus connu sous le nom d'*Érik le Rouge* – part y faire sa nouvelle vie<sup>151</sup> avec sa famille autour de 986. Derrière lui, plusieurs suivront et s'installeront sur deux principaux emplacements de la côte Ouest du Groenland, entre le cap Farewell et le Cercle polaire. Un des établissements, appelé « colonie orientale », se trouve au Sud aux alentours des sites de Brattahlið et de Garðar (région de Julianehåb ou Qaqortoq). L'autre, à 400 km au Nord, se trouve proche de l'actuelle ville de Nuuk. Ce sont plus de 300 fermes qui seront construites, avec des églises et aussi un siège épiscopal. Même s'il leur faut importer plus de denrées nécessaires à leur survie, les nouveaux occupants ont sensiblement la même vie qu'en Islande. Les deux colonies disparaissent au 15<sup>e</sup> siècle sans que l'on sache encore clairement pourquoi. On parle d'épidémie, de famines ou de mauvaises relations avec les natifs Inuit<sup>152</sup>.

Les Islandais ont poussé encore plus loin leurs expéditions vers l'Ouest. En l'An Mil, le fils d'*Érik le Rouge* – Leifur Eiríksson - aurait fortuitement gagné l'Amérique du Nord :

« Ainsi passe-t-il pour être le premier européen à avoir mis le pied sur le continent américain. » (Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 70-71).

---

<sup>151</sup> Eiríkur avait une ferme dans l'Ouest de l'Islande. Au moment de gagner le Groenland, il était alors un *útlaginn*, banni pour avoir tué quelques-uns de ses voisins.

<sup>152</sup> Les fouilles archéologiques qui ont récemment eu cours sur le territoire groenlandais nous apporteront certainement un éclairage sur ses installations humaines.



Figure 34: Statue de Leifur Eiríksson, située en face de la cathédrale protestante Hallgrímskirkja (Reykjavík).  
Cliché SC, avril 2013.

Plus tard, le couple islandais formé de Þorfinnur Þórðarson Karlsefni et Guðríður Þorbjarnardóttir s'installe avec plusieurs de leur siens sur le territoire nord-américain nommé *Vínland*. Sur ses terres, ils auront un enfant considéré comme le premier enfant blanc d'origine européenne né sur ce qu'on appellera plus tard le *Nouveau Monde*. Des fouilles, originellement dirigées dans les années 1960 par le couple norvégien Helge Ingstad et Anne Stine, ont été réalisées sur l'île de Terre-Neuve (l'Anse-aux-Meadows) où une possible colonie islandaise de *l'Âge Viking* a pu s'installer. Comme au Groenland, des contacts avec les amérindiens se sont noués. Les conflits liés à ces contacts seraient à l'origine de l'interruption de l'implantation des *Norsemen* de *l'Âge Viking*<sup>153</sup>.

---

<sup>153</sup> Voir Karlsson 2010 : 9.

## 2. L'adoption du christianisme

Suite à l'introduction de missionnaires chrétiens envoyés par les rois norvégiens<sup>154</sup>, le christianisme s'implante concrètement en Islande autour de l'An Mil. On parle de *Kristnitaka* (consentement à la chrétienté) :

« Le christianisme s'est implanté tardivement sur la péninsule scandinave : la nouvelle religion, introduite par voie autoritaire au Danemark vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, gagna la Norvège entre la fin de ce siècle et les premières décennies du XI<sup>e</sup>, avant de se diffuser finalement en Suède. Les Islandais, si l'on en croit leurs chroniqueurs médiévaux, se convertirent officiellement au christianisme aux environs de l'an mil. » (Page 1993 : 16).

Si la religion chrétienne remporte initialement peu de succès auprès des Islandais dont l'esprit chrétien assez relatif, elle finira par être adoptée.

Cette conversion se déroule vraisemblablement de façon particulière pour l'Islande :

« Tandis que les autres peuples furent contraints par leurs rois à accepter la nouvelle religion par des méthodes militaires utilisées à plusieurs reprises, les Islandais – toujours sans roi – délibérèrent longuement et publiquement à l'*Alþingi* (assemblée générale), sous la direction du *lögsögumaðr* (l'homme qui prononce la loi), du pour et du contre de la nouvelle religion. Ils prirent finalement la décision de se convertir, volontairement et formellement (...) » (Jochens 2006 : 1).

C'est Þorgeir, alors président de l'*Alþingi*, qui prend la décision finale de la conversion au christianisme. Sa décision est cruciale et nuancée : l'adoption de nouvelles pratiques liturgiques fait le compromis de ne pas mettre un terme aux cultes et croyances païens<sup>155</sup>. L'historien Gunnar Karlsson l'admet :

« This is admittedly, an unbelievable story, but it is the only one we have. » (Karlsson 2010 : 11).

Au cours du même siècle, l'île fonde deux évêchés : l'un à Skálhólt dans le Sud, l'autre dans le Nord à Hólar (1106). Sept monastères et deux couvents sont créés pendant la période

---

<sup>154</sup> Olaf Tryggvason dont les méthodes de conversion sont violentes puis Olaf Haraldsson qui accélère considérablement l'évangélisation.

<sup>155</sup> Sur la mythologie nordique et la religion chrétienne dans la région circumpolaire et en Islande, voir VÉSTEINSSON Orri (2000). *The Christianization of Iceland: Priests, Power, and Social Change 1000-1300*, Éditions OUP Oxford, 334 pages et KRISTJÁNSDÓTTIR, Steinunn (2004). « The Awakening of Christianity in Iceland », in *Gotharc series* 31, University of Gothenburg, Gothenburg. Voir aussi Thomas A. DUBOIS, Neil S. PRICE, Jón Hnefill AÐALSTEINSSON et la thèse de Régis BOYER, *La vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la Sturlunga Saga et les Sagas des évêques*, Paris, 1979. Sur la magie et les magiciens, voir François-Xavier DILLMANN.

catholique (1000-1500). Le monastère le plus anciennement établi est fondé en 1133 (Þingeyraklaustur, Nord-Ouest de l'Islande). Le plus récent l'a été en 1493 et a été actif environ soixante ans (Skriðuklaustur, est de l'Islande). Ils suivent l'ordre augustinien ou bénédictin<sup>156</sup>. De petites églises privatisées ont été érigées en bois et en tourbe sur tout le territoire par des chefs et des fermiers. À propos des églises en tourbe, l'historien Hörður Ágústsson précise :

« The turf churches, until the 19<sup>th</sup> century the most common ecclesiastical edifices in Iceland were of a similar type and construction as the turf farms, though their interiors were considerably more elaborate. »<sup>157</sup> (Ágústsson 1998 : 438).

Même s'ils en faisaient donation à l'Église, on peut dire que ces bâtiments étaient en quelque sorte privatisés et transmis par héritage. L'Église islandaise intègre l'alphabet latin pour ses écrits. Mais très vite des ouvrages en langue vernaculaire (vieux norrois) ont un large retentissement. Ils traitent de la mythologie, de la poésie et d'histoire (histoire islandaise, norvégienne, vies de rois et de saints) « avant même l'apparition de la vraie gloire de la littérature islandaise, les sagas des Islandais ou les sagas des familles. » (Jochens 2006 : 1-2).



Figure 35: Víðimýri Kirkja à Varmahlíð dans le Nord-Est de l'Islande. Cliché : Þjóðminjasafn Íslands.  
Source : <https://www.thjodminjasafn.is/thjonusta/safnkostur/husasafn/vidimyrarkirkja-i-skagafirdi>

<sup>156</sup> Ils seront tous dissous lors de la Réforme Luthérienne. Au sujet des monastères islandais voir Kristjánsdóttir 2010.

<sup>157</sup> Par intérieurs « plus élaborés » l'auteur entend ici la présence du chancel, de la nef, d'un autel, de piliers, d'un pupitre et d'autant d'ornements en lien avec la liturgie.

### 3. Les premières institutions politiques islandaises

D'un point de vue politique cette période prend le nom de *Þjóðveldi*. Pour qualifier cette expérience politique on parle aussi de *Commonwealth* islandais ou d'*Âge du Commonwealth*<sup>158</sup>, c'est-à-dire d'une communauté dont le fonctionnement est basé sur le partage des ressources. Cette communauté va se mettre en place jusqu'en 1120 avec les premières institutions politiques et les premières législations islandaises. Nous avons souligné dans le chapitre précédent l'importance des rassemblements décisionnels (*Alþingi* et *þings*).

Les *Grágás*<sup>159</sup> sont le plus ancien code législatif islandais connu. Fastidieuses et complexes, elles ont été rédigées entre 1117-1118 et leur contenu serait en grande partie inspiré de lois norvégiennes importées par un certain *Ulfjótr*, puis adaptées à la vie islandaise. Celui qui donne vie aux lois, avant même qu'elles ne soient mises à l'écrit, est le *Lögsögumaður* (*Celui qui dit la loi*). Élu pour trois ans, son rôle est de mémoriser et de réciter par tiers les lois en vigueur. Au 13<sup>e</sup> siècle est rédigé un autre manuscrit connu pour être celui qui a été le plus lu : le *Jónsbók* (*Le Livre de Jón*), sorte de code ou de livre statutaire. Sans cesse réécrit et copié manuellement sur velum, sur papier puis imprimé, il compile des lois parfois encore en vigueur.



Figure 36: salle des manuscrits de la Maison de la Culture, exposition *Points of view*. Cliché SC, juin 2017.

<sup>158</sup> L'usage du mot *Commonwealth* pour désigner cette période est assez problématique car il connote d'autres tendances historiques. Il est néanmoins employé par plusieurs historiens comme Gunnar Karlsson (2000) ou Helgi ÞORLÁKSSON (2000).

<sup>159</sup> *Grágás* signifie littéralement l'*oie grise*.



Ce *Commonwealth* islandais ne présente aucun pouvoir exécutif, aucun roi et aucune armée pouvant garantir le maintien de la paix comme cela se déroulait dans le reste de la Scandinavie. L'ordre social islandais est décentralisé, reposant sur quelques chefs qui maintiennent la loi sur le territoire. L'exercice politique islandais a ses avantages et ses faiblesses et il va durer plus de trois siècles.

La société se divise toujours entre les hommes libres (parfois propriétaires terriens) et les esclaves. Une division claire persiste aussi entre les hommes et les femmes. Ces dernières ont très peu de poids dans la vie politique, elles peuvent cependant être *goði* et de nombreux récits décrivent par ailleurs les exploits de figures féminines hautement respectées. A cette époque, l'Islande est géographiquement isolée mais elle prend part à des échanges avec le monde extérieur et se fait une place dans l'espace nordique de l'époque. Même si les circulations restent limitées, on sait que les individus, les idées, les textes, les pratiques et les objets islandais ont circulé dans l'espace nordique, jusqu'en Europe et même au-delà<sup>160</sup>. Le retentissement de la matière littéraire islandaise - comme les sagas - le prouve.

#### 4. L'Âge des sagas

La saga est le genre littéraire à succès dans la Scandinavie du Moyen-Âge. En vieux norrois, le mot *saga* dérive du verbe *segja* (« dire »). Il désigne l'Histoire et les histoires mais aussi tout type de narration en prose, retranscrite ou non et relatant des faits réels et/ou fictifs. Les sagas ne sont pas des textes épiques ou poétiques. Ce sont des récits en prose qui retracent la vie de personnages, de leurs ancêtres et de leurs descendants qui sont « dignes de mémoire » (Boyer 2011 : 54). Dans le but de briser le cliché du barbare viking, Régis Boyer n'hésite pas à parler – avec véhémence – de sophistication des Vikings notamment en ce qui concerne la matière littéraire:

« [...] les Islandais se sont rendus maîtres puis spécialistes de la poésie la plus sophistiquée, la plus élaborée, la plus complexe qu'ait jamais composée l'Occident. Qu'une population de quelques dizaines de milliers d'âmes se soit rendue capable, en trois siècles, de créer et de coucher sur le parchemin les trésors eddiques (des textes poétiques qui consignent les croyances de la Germania tout

---

<sup>160</sup> L'étude de ces mouvements dans l'espace nordique et des interactions avec l'Europe pendant la période viking préoccupe de nombreux chercheurs. L'Association Pour les Études Nordiques (APEN) s'est penchée sur ce thème lors de son 2<sup>e</sup> congrès en juin 2017 (Université de Caen).

entière), la poésie scaldique et les sagas, sans parler de toutes sortes de textes apparentés, il y a là de quoi confondre l'entendement. Les spécialistes en mal d'explications se tirent de difficulté en parlant de "miracle islandais". » (Boyer 2011 : 56-57).

Pour le scandinaviste Bruno Sagna :

« Les sagas islandaises témoignent d'une parfaite connaissance des formes littéraires en usage en Occident, tout comme l'héritage gréco-romain. » (Sagna 2011 : 6).

Les *Fornsögur* (« sagas anciennes ») ont été rédigées pour la plupart en Islande et dans la langue vernaculaire entre le 12<sup>e</sup> et le 14<sup>e</sup> siècle. Deux manuscrits balisent les *Fornsögur* : le *Landnámabók* (le *Livre de la Colonisation*) et l'*Íslendingabók* (le *Livre des Islandais*)<sup>161</sup>. Ils ont été composés et compilés à partir du 12<sup>ème</sup> siècle par un auteur présumé, Ari Þorgilsson le Savant (1067-1148), soit près de deux siècles après les faits qui y sont relatés<sup>162</sup>.

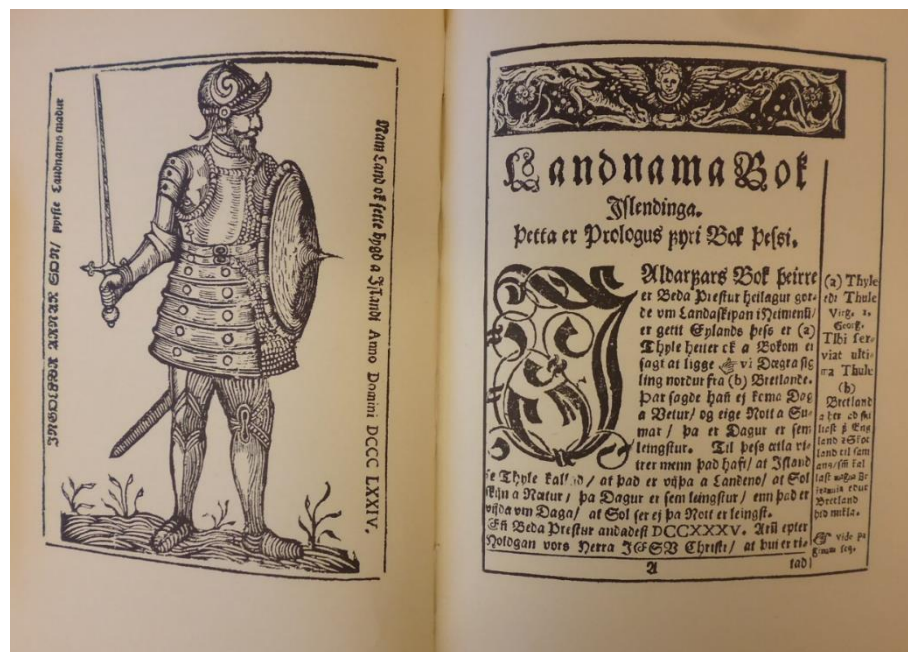


Figure 37: manuscrit Is 2014 Arni Mag. Cliché de fac simile : SC. Crédits : Institut Árni Magnússon.

Il existe maints autres types de sagas. Entre 1140 et 1213 des biographies de rois nordiques (norvégiens et danois) sont rédigées. On les appelle les *Konungasögur* (« sagas royales »). La plus renommée est une saga compilée dans l'*Heimskringla*, écrite par Snorri

<sup>161</sup> Le *Livre des Islandais* est conservé en deux manuscrits à l'Institut Árni Magnússon sous les Cotes AM 113 a fol et AM 113 b fol.

<sup>162</sup> La difficulté est qu'il en existe plusieurs versions.

Sturlusson et qui traite du roi Norvégien Ólafur Tryggvason (963-1000). On recense également des *Íslendingasögur* (Sagas des Islandais) parmi lesquelles se trouvent l'*Egilssaga* (*Saga de Egill Skallagrímsson*), l'*Eyrbyggja Saga* (*Saga de Snorri le Goði*), la *Laxdælasaga* (*Saga du Val-au-Saumon*), la *Grettissaga* (*Saga de Grettir*) et la *Brennu-Njálssaga* (*Saga de Njáll le Brûlé*). Les *Íslendingasögur* relatent des faits politiques mais aussi – et surtout – la vie quotidienne d'Islandais, de leurs vies sentimentales, de leurs querelles familiales, de leurs actions héroïques sans oublier les crimes et les vengeances. Elles sont les plus connues et les plus caractéristiques. Les *Fornaldarsögur* (Sagas légendaires) narrent les légendes germaniques européennes voire orientales connues à l'époque. Les *Biskupasögur* (*Sagas des évêques*) sont les chroniques d'ecclésiastiques et enfin, les *Riddarasögur* (*Sagas de chevaliers*), longtemps mises de côté par les scandinavistes – s'apparentent aux chansons de geste ou aux romans dans la veine de la Table Ronde :

« [Les sagas] ont poussé à ses limites, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'art de conter, de raconter. Le secret en est perdu. Toutes les tentatives d'imitations, même celles qu'ont proposées les auteurs scandinaves modernes, sont restées vaines, car ces récits tiennent à une vision de l'homme, de la vie et du monde que traduit un style totalement inimitable. » (Boyer 2011 : 56).

Du côté de la poésie, la forme est aussi importante que le fond. La construction de cette matière est donc très complexe dans sa métrique, sa syntaxe et son vocabulaire. Certains poèmes traitent de sujets mythologiques, d'autres relatent des exploits, des dialogues, des proverbes et des ballades. Pour R. I. Page, il existe trois grandes sources littéraires : l'Edda Poétique, l'Edda en Prose et la poésie scaldique. L'*Edda Poétique* (ou *Ancienne Edda*) qui apparaît vers 1270 est un ensemble de poèmes en vers plus ou moins courts. Les Eddas ont systématiquement servi de sources aux historiens de l'ère scandinave en général, islandaise en particulier. La poésie scaldique, née au 7<sup>e</sup> siècle sur les rivages de la Mer du Nord pour ensuite passer par la Norvège et connaître son acmé en Islande, n'est pas anonyme. Elle est l'œuvre de *skáld*, personnages dont la fonction était de séduire les dignitaires de la Cour Scandinave continentale comme Egill Skallagrímsson<sup>163</sup> (vers 910 – vers 990) reconnu comme le premier grand poète. Comme pour les *sagas*, la poésie scaldique s'est développée pendant l'*Âge Viking* pour peu à peu être délaissée. L'Edda en Prose est, quant à elle, une œuvre compilant la mythologie nordique. Elle est rédigée au 13<sup>e</sup> siècle par Snorri Sturluson (1179-

---

<sup>163</sup> Il est également reconnu pour être l'auteur de la célèbre *Egilssaga*.

1241), personnalité centrale de la littérature islandaise qui était aussi historien et politicien. L'*Edda en Prose* est la source écrite la plus remarquable et discutée traitant de la période préchrétienne des peuples Germains.

Les *Eddas*, comme les récits des sagas, étaient un art oral transmis de génération en génération. Ils illustrent une activité intellectuelle très féconde, aussi féconde que l'activité politique et judiciaire de l'époque. Cependant, les traces de ce matériel littéraire étant éparses, leur compréhension globale nous échappe. R. I. Page, historien britannique spécialiste de la Scandinavie médiévale, indique qu'il faut garder en tête que la poésie était destinée « à des auditeurs qui disposaient d'informations aujourd'hui perdues » (Page 1993 : 20). Le genre de la poésie scaldique a été rédigé en décalage avec sa pratique orale, après l'adoption du Christianisme en Islande et donc après la latinisation du pays. Aussi, des textes poétiques de différentes périodes et provenances ont en grande partie été collationnés dans un manuscrit islandais appelé le *Codex Regius* (seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle soit 300 ans après la conversion au christianisme). D'autres manuscrits de poèmes en vers et de textes en prose sont connus. La production foisonnante des manuscrits – dont l'état de l'art demeure complexe<sup>164</sup> – est islandaise mais provient aussi de Norvège qui, à cette époque, est le pays colonisateur de l'Islande. Le monastère de confession catholique installé sur la petite île de Viðey, au nord-est de Reykjavík, abrite une abondante collection de manuscrits. C'est dans cet important lieu de conservation d'ouvrages et d'enseignement que Styrmir Kárason a été chroniqueur. Il a officié comme prêtre à Reykholt auprès de Snorri Sturluson, personnage central de la littérature islandaise.

## 5. Extensions architecturales et autonomie

A la fin de l'*Âge Viking*, aux 10<sup>e</sup> puis au 11<sup>e</sup> siècle, l'architecture de la maison se transforme en intégrant des annexes, soit deux ou trois pièces qui viennent se greffer à l'arrière de la maison longue<sup>165</sup>. Ces bâtiments plus petits sont des garde-manger, des buanderies, parfois des latrines s'ils ne sont pas déjà présents à l'extérieur parmi les dépendances.

---

<sup>164</sup> Il reste encore aujourd'hui difficile d'avoir une vision d'ensemble de la matière littéraire médiévale islandaise car certains manuscrits sont inconnus, perdus, incomplets et d'autres sont dispersés (conservés dans d'autres lieux islandais et d'autres pays).

<sup>165</sup> Voir Ólafsson et Ágústsson (2004) et Vésteinsson (2004).

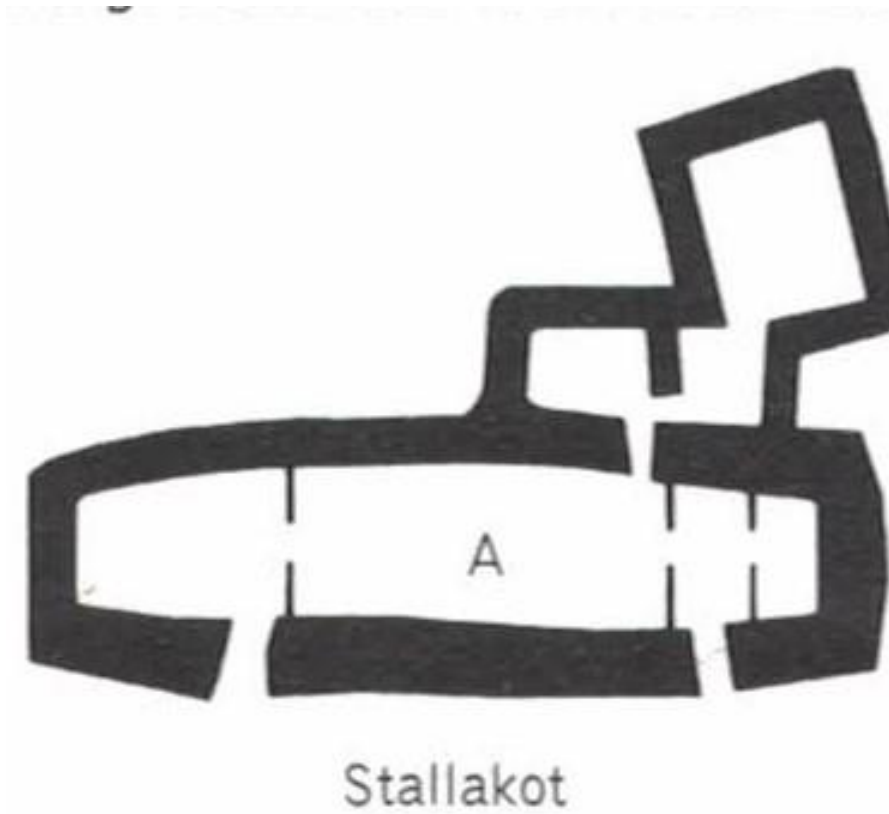


Figure 38: plan de la maison de Stallakot. A : SKáli. Source : Abrecht 2000 : 10.

Ces annexes vont par la suite être placées de façon latérale, à la perpendiculaire du bâtiment principal. L'ensemble de Stöng est souvent pris en exemple pour illustrer l'agrandissement de l'habitat de cette période.

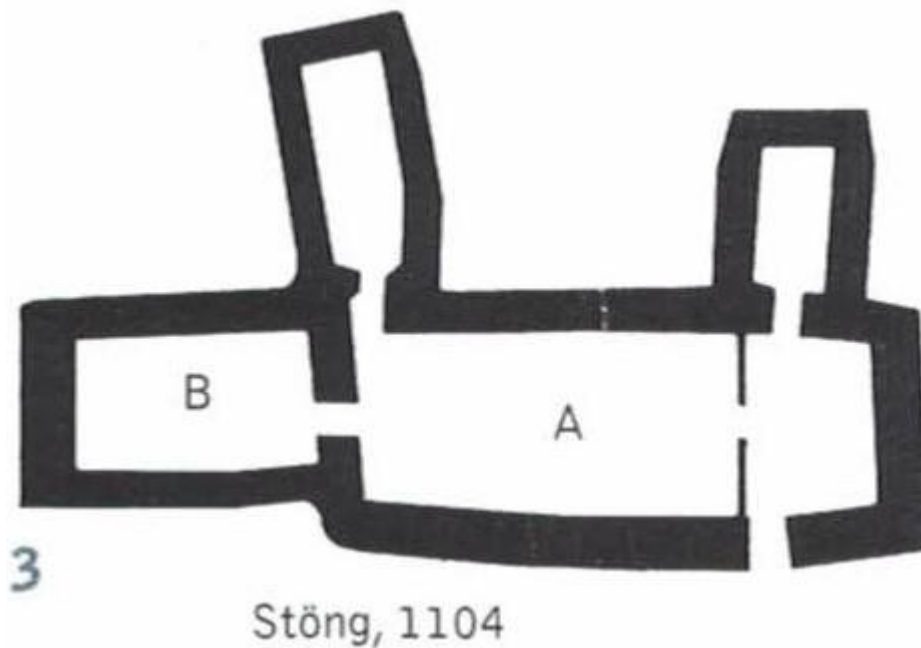


Figure 39: plan de 1104 de la maison de Stöng. A : Skáli, B : Stofa. Source : Abrecht 2000 : 10.

Les dépendances peuvent être nombreuses : forges, granges, hangars, remises diverses, sanitaires, étuves et bâtiments dédiés aux animaux (étables, écuries, laiterie etc...)<sup>166</sup> :

« La famille étendue, les vastes maisonnées justifient au fil des années l’extension de la maison et la construction d’autres bâtiments. La ferme un peu importante prend ainsi l’allure d’un petit hameau (...) » (Cohat 1987 : 100).

Toute cette organisation autour de la maison permet une véritable vie en autarcie. Tout ou presque est fabriqué et produit sur place : alimentation<sup>167</sup> (pain, beurre et skyr<sup>168</sup>), outillage, artisanat (tableterie, objets en fer<sup>169</sup> tels que des armes, des récipients ou des bijoux etc...). Ces *útihús* n’avaient pas forcément les mêmes qualités constructives que le bâtiment résidentiel. A proximité des maisons, des sources d’eau chaude ont été exploitées et les Islandais en ont vite compris les bienfaits.

<sup>166</sup> Si les fermes sont fouillées dans leur ensemble, jusque la fin des années 1990 l’accent était mis sur la maison et moins sur les abris pour animaux (voir Berson 2002).

<sup>167</sup> Les aliments pouvaient être conservés par le froid, le séchage ou l’enfouissement.

<sup>168</sup> Spécialité laitière (yaourt épais typiquement islandais).

<sup>169</sup> Le minerai de fer pouvait être extrait des marais.

Après cette période de grand développement culturel, l'Islande va connaître la dictature étrangère (norvégienne puis danoise) pendant près de sept siècles. Dès 1220, des luttes intestines fragilisent l'Islande et la situation économique se détériore. L'*Alþingi* est impuissante face à ses conflits. On parle de *Sturlungaöld* (Âge de la dynastie des Sturlungar). 1262 représente la fin du *Commonwealth* islandais. Face au chaos, l'Islande se résout à signer le *Vieux Pacte* qui la soumet pour plus d'un siècle au royaume de Norvège. L'île est approvisionnée et paye un impôt au royaume d'Hákon. Elle devra par ailleurs faire face aux épidémies et catastrophes naturelles qui se poursuivent.

## V. LA DOMINATION NORVÉGIENNE (1262-1397)

### 1. Le temps de l'absolutisme monarchique

Le début de cette période est marqué par le règne d'Hákon Hákonarson. En ajoutant l'Islande à son Royaume, il poursuit son projet d'unification des territoires devenus Vikings. Ce projet sera consolidé en 1270 par son fils Magnús VI Hákonarson à travers un texte de loi qui s'appliquera à l'Islande en 1271 sous le nom de *Járnsíða* et qui prend en compte la situation particulière de l'île. Ce « texte à couverture de fer », qui abolit entre autre la figure du *goði*<sup>170</sup>, reçoit un mauvais accueil. Le *Jónsbók*, version légèrement modifiée, vient le supplanter en 1280 et il deviendra la base des textes législatifs islandais pour les quatre siècles suivants. Le contrôle du roi passe par un gouverneur appelé *hirðstjóri*. La position du *Lögmaður* («homme de loi»), qui remplace le *Lögsögumaður*, permet à un individu puis deux le plus souvent islandais de présider l'*Alþingi* et de nommer ses membres. L'*Alþingi* traite les affaires soit du Nord et de l'Ouest, soit du Sud et de l'Est. A l'échelle locale, un *fógeti* (bailli) exerce un pouvoir exécutif sous les ordres du gouverneur sus-cité. Les *sýslumenn* sont quant à eux juges, policiers et collecteurs d'impôts, toujours à l'échelle locale. *Fógetar* et *sýslumenn* sont également souvent des islandais dont les lignées sont prestigieuses. Le fait que ses fonctions soient occupées par des natifs en utilisant leur propre langue va contribuer à maintenir l'islandais sur tout le territoire.

### 2. Une économie perpétuée

Au 13<sup>e</sup> siècle, l'économie de l'île est sensiblement la même que celle de la période de la colonisation. Les grandes exploitations agricoles sont autosuffisantes et fonctionnent toujours avec des métayers et des ouvriers. On continue de pratiquer l'élevage (bovins et ovins auxquels on ajoute porcs et poules). Peu de bateaux abordent les côtes islandaises mais l'export n'est pas inexistant (peaux, draps, laine). La pêche vient en complément et cette activité s'exerce en hiver, été et automne).

---

<sup>170</sup> Les *goðar* sont alors remplacés par des fermiers sélectionnés par un représentant du roi (voir Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 80).



### 3. L'Islande au cœur d'un commerce mondial

Malgré la soumission à la Norvège, l'économie de l'Islande va se développer entre autre parce que l'île est au cœur d'un commerce mondial lié à l'exportation de poisson séché. C'est au milieu du 14<sup>e</sup> siècle que l'exploitation de la ressource halieutique va prendre de l'ampleur (consommation alimentaire et utilisation de l'huile pour éclairage public des villes européennes, les pays exportateurs de ces produits devaient payer des dîmes). Les pêcheurs anglais s'installent directement en Islande. Les Allemands passent par les prises faites par les Norvégiens via le comptoir de la Ligue hanséatique de Bergen. L'élite islandaise s'installe à proximité des centres d'échanges commerciaux les plus importants et qui se situent sur la côte sud-ouest. Cette période fonde la société islandaise mixte qui va caractériser l'économie de l'île pendant plusieurs siècles : l'Islande agraire et l'Islande de la pêche.

### 4. La puissance catholique

Avec le soutien de la Couronne de Norvège mais en toute indépendance, l'Église continue d'exercer son pouvoir en s'appropriant tous les lieux de cultes dès 1269. L'évêque de Skálholt est alors Árni Þorláksson et il contribue à enrichir l'Église islandaise<sup>171</sup> et à la doter d'un Code ecclésiastique qui renforce sa puissance judiciaire entre autres.

Poussés par leur curiosité, les Islandais partent étudier à l'étranger dès que l'opportunité se présente à eux. En 1390, apparaît le *Flateyjarbók* (Le *Livre de Flatey*)<sup>172</sup> qui rassemble entre autre la *Grœnlendinga Saga* (*Saga des Groenlandais*) et les *Sagas des Rois Nordiques*<sup>173</sup>.

Lorsque Hákon V prend les rênes du royaume de Norvège après son père Magnús (1299-1319), il préfère se concentrer sur l'espace nordique et non nord-atlantique. Par conséquent, on assiste à un éloignement du pouvoir royal sur l'Islande. En 1363, l'union entre une héritière danoise et un héritier norvégien va rassembler les deux royaumes scandinaves

---

<sup>171</sup> Árni Þorláksson réclame la dîme, premier impôt à avoir été instauré en Islande. Voir note 147, page 136.

<sup>172</sup> Le *Livre de Flatey* est aujourd'hui conservé à l'Institut Árni Magnússon et connu sous la Cote GKS 1005 fol.

<sup>173</sup> Cet ouvrage a été commandité par un riche fermier du district de Húnavatn (Nord de l'Islande), Jón Hákonarson.

jusqu'en 1814. Ce mariage amorce la souveraineté danoise de l'Islande. L'autorité du Danemark sur l'île va se concrétiser en 1397 par un accord appelé *l'Union de Kalmar*. Désormais, un seul monarque gouverne sur la Suède, la Norvège et le Danemark. La capitale de cette entité est Copenhague. Dans ce nouveau paysage de pouvoir, l'Islande – comme le Groenland – ne représente qu'une terre de ressources éloignées. Pourtant, les six siècles qui suivent, l'île éprouvera intimement l'absolutisme monarchique danois qui prend le relais et s'installe. Les prochains siècles vont être marqués par des épisodes de rudes soumissions.

## VI. LA DOMINATION DANOISE (1397-1918)

### 1. La peste gagne l'Islande

Au milieu du 14<sup>e</sup> siècle, le littoral islandais n'étant pas beaucoup accosté, la population évite la peste noire qui ravage l'Europe. Mais cette mise à l'écart ne dure pas puisqu'au 15<sup>e</sup> siècle l'île est frappée par deux épidémies: celle de 1402-1404 puis celle de 1494-1495. Les animaux étant épargnés, aucune famine n'est mentionnée pendant cette période. Si communément on attribue la peste aux rats, on ignore ce qui a été l'élément déclencheur en Islande puisque cet animal n'y a alors jamais été recensé. L'épidémie de peste n'est a priori jamais devenue endémique en Islande. Historiquement, cette période est une des moins documentées et nous savons donc peu de choses sur l'impact et la gestion de cette pandémie. Seul un livre d'Annales couvrant la période 1393-1430 a été retrouvé<sup>174</sup>. Pour la première épidémie, il est difficile de dénombrer les pertes humaines (on parle de 50 % de la population<sup>175</sup>) mais les maigres sources écrites connues laissent entendre que la peste a touché tout le pays : des fjörds du nord-ouest, à l'évêché de Skálholt en passant par le couvent de Kirkjubæjarklaustur. Beaucoup de fermes sont abandonnées et les individus les plus pauvres en profitent pour les acheter.

### 2. La *baðstofa*

Au fil des années, nous avons vu des extensions se greffer au corps principal de la maison puisque l'unité familiale s'est élargie. Les bâtiments d'habitation poursuivent progressivement leur croissance et chaque nouvelle pièce va trouver sa fonction spécifique dans le but de procurer plus d'organisation et d'intimité au foyer du maître de maison et de son épouse<sup>176</sup>. On remarque ainsi l'apparition de l'*eldhús* (cuisine) et de la *baðstofa* (littéralement *la salle de bains*). Dans l'histoire de l'architecture scandinave de cette période, ces ajouts sont typiquement islandais.

---

<sup>174</sup> Voir Karlsson 2010 : 26.

<sup>175</sup> Voir Karlsson 2010 : 27.

<sup>176</sup> Voir Rúnarsdóttir (2007) et Stefánsson (2013).

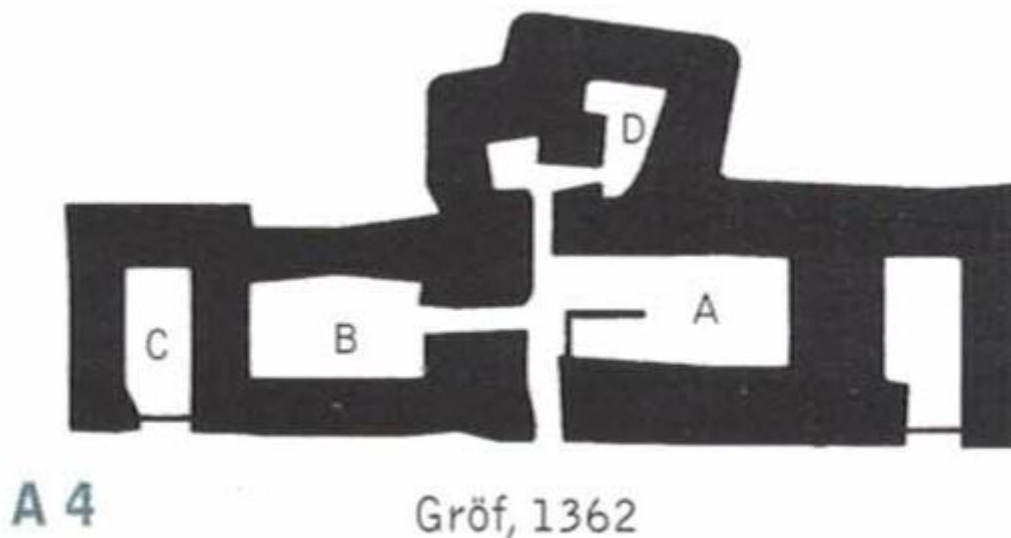


Figure 40: plan de 1362 de la maison de Gröf. A : skáli, B : stofa, C : cuisine, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 10.

Dès leur installation, les colons ont profité des bienfaits des sources d'eau chaude. Sa présence permettait d'intégrer une étuve à la maison. Ce sauna rudimentaire était ce que l'on appelait initialement *baðstofa*. Aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, elle désignera la pièce principale (ou salle commune)<sup>177</sup>. Souvent, la *stofa* (le salon) reste la pièce en façade et la *baðstofa* est reléguée au fond de l'ensemble, en connexion avec une ou deux autres pièces. Les exemples de cette forme de maison sont importants dans le nord de l'île<sup>178</sup>.

Au 14<sup>e</sup> siècle, un nouvel élément architectural vient bouleverser l'agencement des maisons : la *gangabær*, à savoir une maison dont les pièces comme la *stofa*, l'*eldhús* et la *baðstofa* sont desservies par un tunnel ou couloir (*göng*) qui peut être droit ou incurvé, long ou court<sup>179</sup>.

<sup>177</sup> La transition de l'étuve à la *baðstofa* de la période moderne présente encore beaucoup d'inconnues malgré les sources écrites et les recherches architecturales et archéologiques.

<sup>178</sup> Voir Ágústsson (1998) et Stefánsson (2013).

<sup>179</sup> Voir Vésteinnsson (2004).

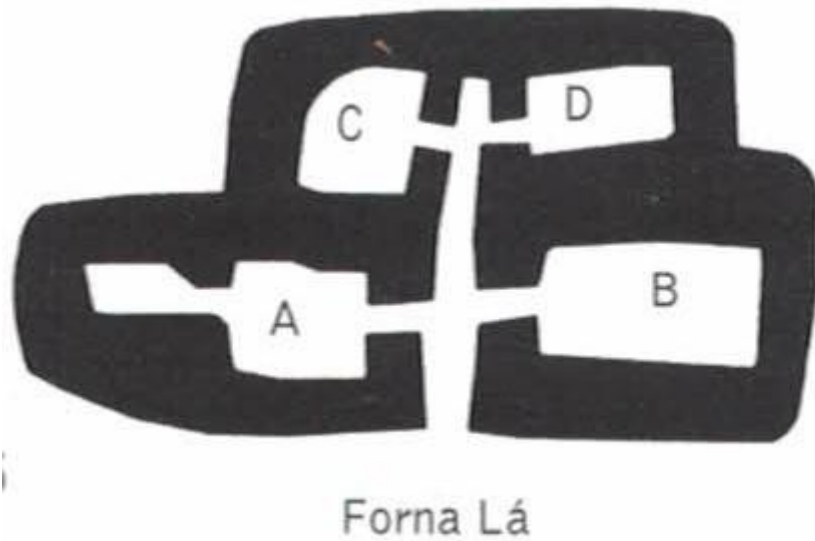


Figure 41: plan de la maison de Forna Lá. A : skáli, B : stofa, C : cuisine, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 10.

Ce modèle va se développer au 15<sup>e</sup> siècle. Le site de Glaumbær est devenu l'exemple le plus cité pour illustrer la *gangabær*.

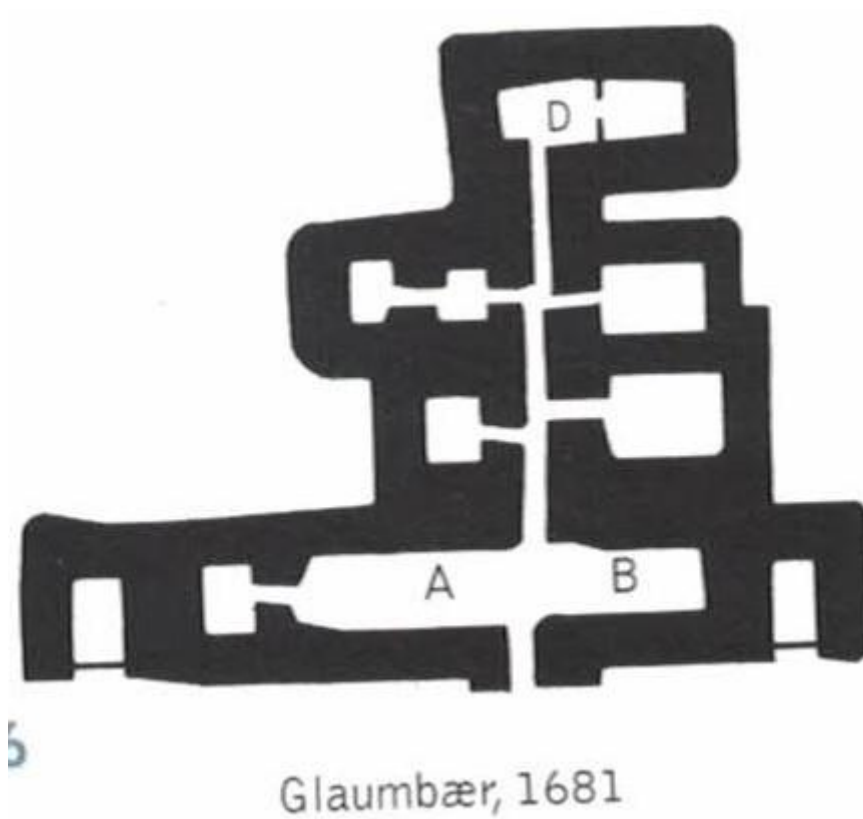


Figure 42: plan de la maison de Glaumbær. A : skáli, B : stofa, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 12.

Les changements fondamentaux de l'architecture de la maison en tourbe - et aussi les ultimes - n'interviendront qu'au 18<sup>e</sup> siècle.

### 3. Le « Siècle Anglais » et le « Siècle Allemand »

Au début du 15<sup>e</sup> siècle, le poisson séché islandais fait de plus en plus d'adeptes. La présence des bateaux de pêche anglais se renforce (on parle de « Siècle Anglais » en Islande) ce qui génère des conflits et de la violence. Les Islandais sont soumis aux Anglais et le Danemark est trop peu présent pour défendre ses administrés. Il est rapporté que les Anglais ont construit une station commerciale fortifiée sur les Vestmannaeyjar (îles Vestmann, au sud-est de l'Islande) et qu'ils sont à l'origine de violences envers la population locale (meurtres, kidnapping). Les Islandais essaient toutefois de tirer leur épingle du jeu (création de stations saisonnières de pêche à proximité des côtes et des installations anglaises). Cette installation déplait au roi du Danemark qui empêche les Anglais de pêcher (retrait des licences). Il veut aussi écarter les commerçants allemands qui ont commencé à naviguer dans les eaux islandaises dans la deuxième moitié du 15<sup>e</sup> siècle (le « Siècle Allemand »). Peu à peu l'Islande n'est plus un comptoir commercial de Bergen. Pour calmer les situations conflictuelles, un texte est voté par l'*Alþingi* : le *verdict de Pining*. Ses dispositions obligent les Anglais et les Allemands commerçant le poisson d'avoir un comportement pacifique sur le territoire islandais. Par ailleurs, ce texte interdit le séjour de tout étranger sur l'île sauf en cas de maladie, de blessures ou de bateau endommagé. De plus, toute personne novice dans la gestion d'une ferme se doit de prendre la fonction d'ouvrier agricole. Traditionnellement, l'Islande n'accepte pas les administrés qui ne lui apportent rien. Le *verdict de Pining* est difficilement applicable et de violentes batailles navales éclatent entre Anglais et Allemands. Christian III du Danemark (1534-1559) veut remettre les choses en ordre. Les Anglais ont cédé et les bateaux allemands ont finalement été saisis par la couronne. Il faut noter que – malgré leur virulence – ces échanges commerciaux avec les Anglais et les Allemands ont offert aux islandais la possibilité de se fournir en produits manquants et de découvrir des biens jusqu'alors inconnus (textiles, outils, armes et vin). Avec la Réforme luthérienne en 1550, le roi – en plus d'avoir la jouissance de toutes les propriétés de l'Église – pratique l'absolutisme sur les échanges commerciaux ce qui va fortement isoler l'île pour les décennies à venir.

#### 4. La Réforme luthérienne

Malgré les conflits liés au commerce du poisson, les contacts entre la population islandaise et les marchands allemands vont mener à l'acceptation progressive de la religion réformée. La conversion s'est également faite par des représentants du roi Christian III (qui avait imposé quelques années plus tôt – entre 1536 et 1537 – le Luthéranisme au Danemark) et par des ecclésiastiques islandais secrètement convertis. Ce changement de confession, qui touche par ailleurs toute l'Europe, ne représente visiblement ni un éveil intellectuel ni une insurrection contre l'ordre établi pour les Islandais. Il s'agit surtout de l'acceptation de textes imposés par le royaume. En 1550, Christian III décrète donc l'adoption du Luthéranisme en Islande. La même année, le dernier évêque catholique de l'évêché de Hólar, Jón Arason, et ses fils sont capturés. Ils sont décapités sans bénéficier de décision judiciaire. En 1551 la Réforme est définitivement adoptée. Ce changement abrupt de confession religieuse marque généralement la fin du Moyen Âge islandais. Les monastères catholiques de l'île cessent toute activité scripturale. Ils sont dissous et leurs biens sont transférés au roi. Quant aux deux évêchés, ils deviennent des centres culturels puissants (éducation, publications en langue vernaculaire, traductions de la Bible. Sous Guðbrandur Þorláksson, alors évêque à Hólar, la langue islandaise devient la langue de l'Église Luthérienne malgré la domination danoise.

#### 5. Monopole commercial et absolutisme danois

Aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles le pouvoir du Royaume du Danemark prend de l'ampleur et cette longue période représente une sorte d'Âge des épreuves pour l'Islande, le « nadir » de la vie islandaise (Karlsson 2010 : 34) alors qu'ailleurs en Europe la doctrine du progrès s'affirme. Au 17<sup>e</sup> siècle, des chasses aux sorcières sont organisées, conduisant 25 personnes sur le bûcher. En 1627, des pirates venus d'Afrique du Nord kidnappent plusieurs centaines d'habitants et en tuent une cinquantaine lors de leurs raids. Au 18<sup>e</sup> siècle, trois faits majeurs sont le prélude de la baisse de la population : une épidémie de petite vérole, des épisodes de famine puis une éruption volcanique d'ampleur connue sous le nom de *Skaftáreldar* en 1783. L'année suivante, des centaines de fermes sont détruites par de violents tremblements de terre.

En 1602, Christian IV prend la main sur le marché islandais (et celui des Îles Féroé) en autorisant trois villes à en jouir exclusivement. C'est le début de plusieurs décennies de

monopole sur le commerce extérieur de l'île apportant des profits considérables aux commerçants danois. Les représentants du peuple islandais jurent allégeance au roi en 1662. Les propriétaires tâchent de maintenir leur main-d'œuvre. L'absolutisme s'est progressivement immiscé dans la vie islandaise par le biais de fonctionnaires danois mais aussi islandais de plus en plus présents et puissants. En dépit de l'abolition de monopole commercial en 1786, le commerce reste entre les mains du roi du Danemark avec des bénéfices destinés à ses sujets jusqu'en 1855. L'absolutisme est définitivement abrogé en 1874 lorsqu'on accorde enfin une Constitution à l'Islande.

## 6. La naissance de Reykjavík et la *Burstabær*

En 1751, un groupe d'une dizaine d'Islandais mené par Skúli Magnússon monte une corporation afin d'établir une industrie de la laine appelée *Innréttingar*. Les ateliers s'installent au cœur de Reykjavík : elles lui donneront son visage de capitale<sup>180</sup>. En choisissant l'emplacement des *Innréttingar*, Skúli ignorait que se trouvaient dessous les vestiges du premier habitat connu de la ville<sup>181</sup>.

---

<sup>180</sup> On considère que le 18 août 1786 est la date de fondation de Reykjavík. Elle est aujourd'hui encore la seule à avoir le titre de *borg* (ville).

<sup>181</sup> Selon les anciennes sources écrites, il se trouve à cheval sur Aðalstræti et les rues adjacentes. Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, l'archéologie a démontré la présence d'une importante habitation. Pour plus de détails, voir la deuxième partie *TORFHÚS*, C., II., 4., page 302.



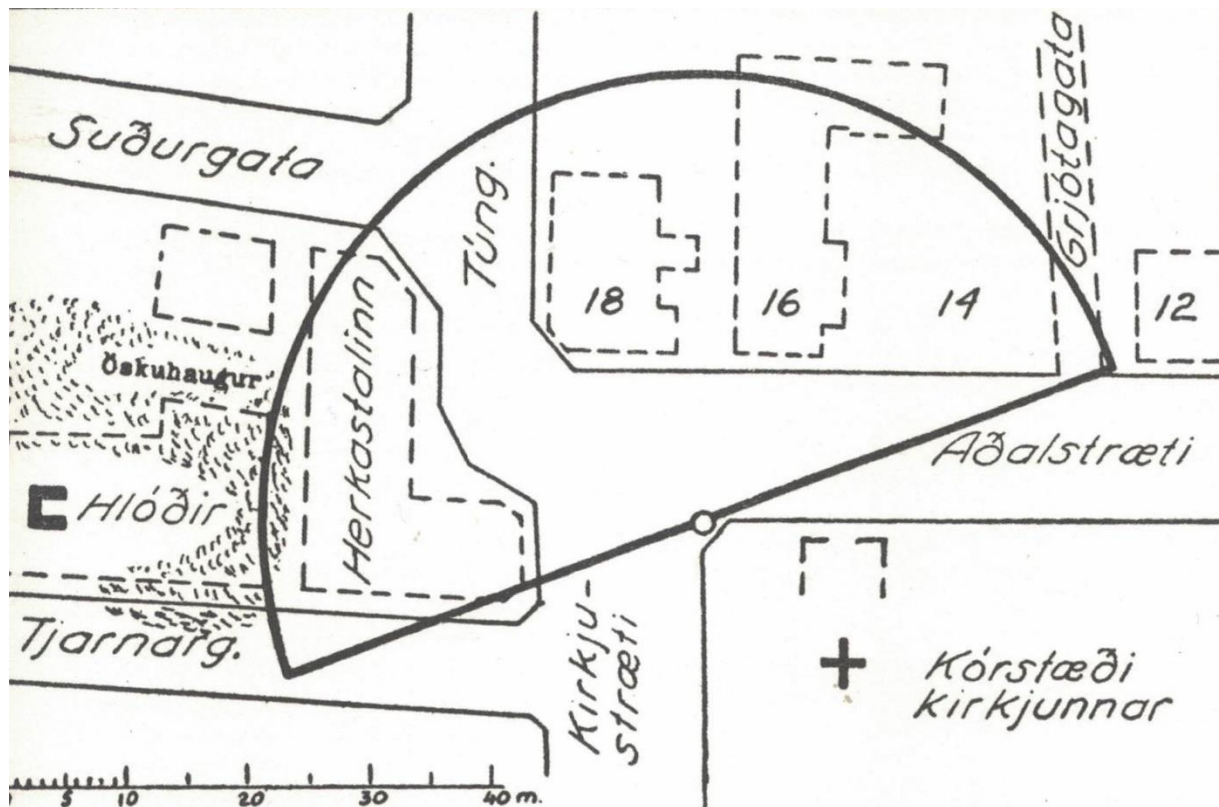


Figure 43: emplacement de la première occupation sédentaire connue de Reykjavík, dessin d'Helgi Hjörvar, 1962.  
Source : Vésteinsson et al. 2006 : 77.

À partir de cette période et jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle, Reykjavík va ainsi concentrer de l'activité économique<sup>182</sup> et commerciale (surtout une fois le monopole commercial aboli en 1786) mais aussi religieuse. Le sévère épisode de famine et les différents tremblements de terre de l'année 1784 ont laissé le siège épiscopal de Skálholt à l'état de ruines. L'évêché et l'école sont donc transférés à Reykjavík<sup>183</sup>. Une nouvelle cathédrale est bâtie en 1787 et 1796 sur la place Austurvöllur. Conçue par le Danois Kirkerup, elle est en pierre islandaise.

<sup>182</sup> Même si les *Innréttingar* cessent leur activité dès les premières années du 19<sup>e</sup> siècle, elles auront érigé Reykjavík au rang de capitale.

<sup>183</sup> Le siège de Hólar connaît le même sort.



Figure 44: la nouvelle cathédrale de Reykjavík. Cliché : SC, juin 2014.

Au 18<sup>e</sup> siècle l'architecture en pierre se développe. La première maison islandaise en pierre a été conçue par l'architecte Danois Nicolai Eigtved et se situe sur l'île de Viðey (au nord-est de Reykjavík).

La ville devient également le point convergeant de l'activité politique et administrative du pays. Si en 1800 le Parlement est aboli par le royaume danois pour n'être rétabli à Reykjavík qu'en 1830, le gouverneur quitte toutefois Bessastaðir<sup>184</sup> en 1806 pour vivre dans une maison de la capitale. Par conséquent l'activité administrative y trouve également sa place :

« Iceland had gained an urban centre and a capital. This was one of Iceland's first steps into the modern world, though it was a small one ; in 1801, Reykjavík was still no more than a village, with a population of 307. » (Karlsson 2010 : 37).

Sept décennies plus tard, environ 2000 personnes vivent à Reykjavík. Environ 500 vivent à Akureyri, la plus grande ville du Nord, et à Isafjörður dans les fjörds de l'Ouest.

---

<sup>184</sup> Bessastaðir est, encore aujourd'hui, la résidence officielle et historique des dirigeants islandais. Elle se situe sur la péninsule d'Álftanes, à une dizaine de kilomètres de Reykjavík.

De 1786 à cette période d'urbanisation, de nombreux bâtiments en bois sont construits sur tout le territoire<sup>185</sup>. Cette architecture présente un véritable savoir-faire. Avant l'apparition des maisons-chalets inspirées par la Norvège mais aussi le Danemark et l'Allemagne<sup>186</sup>, l'architecture en bois a été appliquée à des bâtiments marchands. Le plus ancien du pays est conservé à Isafjörður (à Neðstikaupstaður, quartier de la basse) et il s'agit d'un entrepôt en rondins de bois (1736) contemporain au monopole commercial danois. D'autres exemples de places marchandes présentant des bâtiments remarquables en bois se trouvent à Akureyri (la Maison de Laxdal érigée en 1795) ou encore à Ólafsvík (entrepôt construit en 1844, après le monopole) et à Djúpivogur (la Langabúð, entrepôt imposant construit vers 1790 mesurant 40 m par 8 m).

Du côté de l'architecture en tourbe aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, la *torfbær* cohabite avec ces bâtiments d'un genre nouveau et connaît une mutation finale. On parle de *burstabær* (ferme à pignon). Les pièces situées à l'avant effectuent une rotation à 90 degrés. En façade, des gables en bois marquent l'entrée de chacune d'entre elles. L'historien Hörður Ágústsson parle de *Mælifell-type*, d'après une ferme qui portait ce nom et présentait cet agencement (Ágústsson 1998: 437).

À l'issue du 18<sup>e</sup> siècle, on note que dans le Sud, la maison présente des plans différents de celle qui prédomine dans le Nord. Dans le Sud, même si on retrouve des gables imposants en façade, on note que le plan des maisons se présente en un alignement parallèle de pièces. On parle de *sunnlenska* (type du Sud) même si on peut retrouver des exemples dans l'Est<sup>187</sup>.

---

<sup>185</sup> Des églises en bois étaient construites dès le Moyen Âge. Leur nombre a chuté au 18<sup>e</sup> siècle mais elles ont connu une renaissance le siècle suivant. Les cathédrales de Hólar et Skálholt étaient initialement construites en bois et étaient encore en place au milieu du 18<sup>e</sup> siècle. Voir Ágústsson 1998 : 438).

<sup>186</sup> Voir ci-dessous, chapitre 10, page 168.

<sup>187</sup> « *Baðstofa* usually turns its gable forward in the south of Iceland. This is also the most common orientation in the west of Iceland, although there this most important and central part of the farm also turns its longitudinal side to the front, as is most common in the east of Iceland. In the north, it is most common that the *baðstofa* turns perpendicular to the front and it is situated at the back of the farm, visible from the courtyard. Here, the description is of the arrangement and characteristics of houses as they appeared in the middle of the 19<sup>th</sup> century and into the 20<sup>th</sup> century. » (Lárusson 2014 : 12 note 1). « Later on, northern farmers turned the wooden fronts on their turf farms into one large timber façade, to which they added an attic. This is the so-called *Marbæli-type*. » (Ágústsson 1998 : 438).

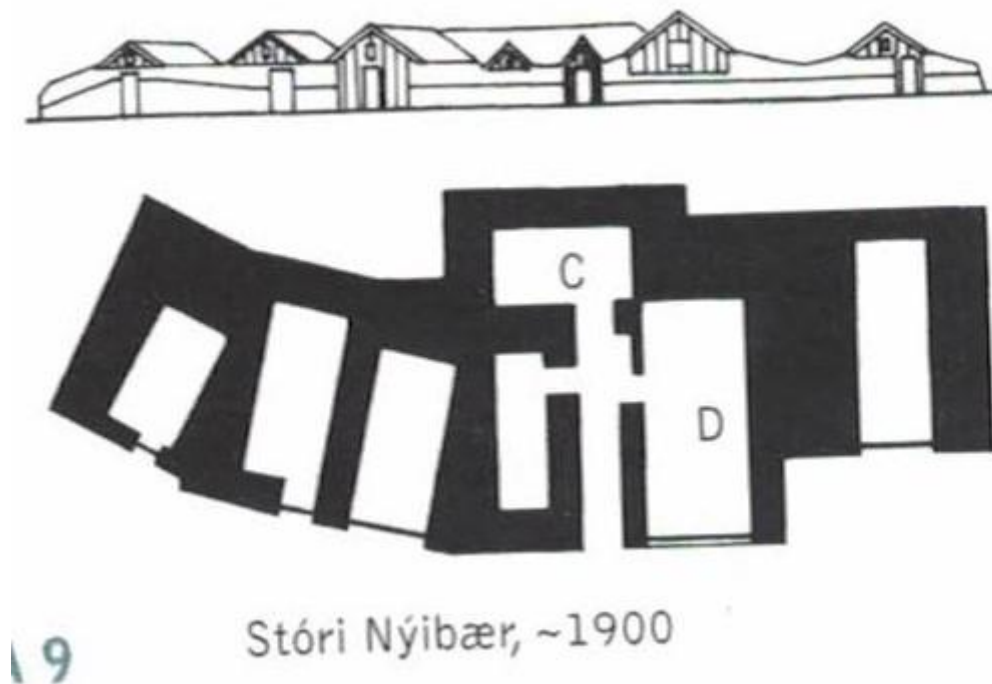


Figure 45: plan de 1900 de la maison de Stóri Nýibær. C : cuisine, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 12.

En 1791, le révérend Guðlaugur Sveinsson de Vatnsfjörður, consacre un article intitulé *Rit Lærdómslistafélagsins* à ce type de maison<sup>188</sup>. Il y propose des dessins qui sont restés une référence dans l'histoire architecturale islandaise.

À l'intérieur, tout converge généralement vers l'emblématique *baðstofa*, qui devient la pièce essentielle car la plus occupée au 18<sup>e</sup> siècle : avec la pénurie de combustibles pour le chauffage, tous les occupants se rassemblent dans une seule pièce devenue emblématique. Le soir, on y fait la lecture de contes « qui mettaient en scène des humains mais aussi des êtres surnaturels » (Terry Gunnell in Lemarquis 2014 : 36-37). En dehors de la salle commune, on trouve un salon plus formel (*stofa*), un garde-manger (*búr*), un foyer (*hlóðaeldhús*), une pièce pour les déchets (*taðkofi*), une pièce de stockage ordinaire (*skemma*), une forge (*smiðju*), une grange pour le foin (*hlaða*), une étable (*fjós*) sans compter les dépendances qui sont attachées à l'ensemble ou à proximité (écuries, bergeries, poulailler, abris pour les pommes de terre etc...).

<sup>188</sup> SVEINSSON Guðlaugur (1791). *Um húsa eða bæjarbyggingar á Íslandi (On House or Farm Buildings in Iceland)*, Lærdómslistaritin.



Figure 46: quelques dépendances du site de Skógar dans le Sud de l'Islande. Cliché : SC, juillet 2014.

Si les plans varient du Nord au Sud<sup>189</sup>, l'aspect extérieur des bâtiments est sensiblement le même sur tout le territoire : une enfilade de pièces coiffée d'un même toit de tourbe.

## 7. Jón Sigurðsson et la quête de l'indépendance

Des événements comme la guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783) ou la Révolution française (1789) ont peu de résonance en Islande. L'île est un territoire isolé alors qu'elle suscite la convoitise des marchands, surtout britanniques. L'île est d'autant plus délaissée que le Danemark, qui s'oppose au camp des Anglais lors des guerres napoléoniennes, est très affaibli.

En 1809, un certain John Johnson, officier de la marine britannique, débarque à Reykjavík et proclame l'indépendance de l'Islande. Il s'agit en réalité de Jørgen Jørgensen, un

---

<sup>189</sup> Voir Ágústsson 1998 et Stefánsson 2013.

Danois à la vie rocambolesque, né à Copenhague en 1780 et qui participe comme interprète à une mission commerciale anglaise en Islande. A son arrivée, la mission remarque rapidement les règles édictées par le gouverneur danois Trampe qui règne en maître sur la capitale : aucune négociation n'est autorisée avec des étrangers sous peine de décapitation. Les marchands anglais cherchent toutefois à convaincre Trampe sans succès. Avec l'aide de quelques marchands, Jørgensen décide d'intervenir en enfermant Trampe et en se déclarant protecteur de l'Islande. Son projet, sans doute non sans arrière-pensées, est de destituer le gouverneur, de rétablir l'*Alþingi*, de déclarer l'indépendance de l'île et d'accorder les échanges avec l'Angleterre. Quelques semaines après cette révolution, le capitaine anglais Alexander Jones accoste en Islande et met fin à cette libération impromptue du pays<sup>190</sup>.

Par la suite, la voie vers l'indépendance progresse de façon moins impulsive. En 1830, le juriste Baldvin Einarsson dénonce le trop peu de sièges donnés à l'Islande à l'Assemblée consultative danoise. Le rétablissement de l'*Alþingi* est à nouveau réclamé. Le nouveau roi Christian VIII cède à cette demande et accepte en 1840 de recomposer le Parlement, ou plutôt une assemblée consultative, avec des membres en majorité islandais. Il faudra attendre 1845 pour qu'une première assemblée s'organise. Reykjavík étant devenue la capitale officielle, l'*Alþingi* n'a désormais plus lieu à Þingvellir. Pour les indépendantistes les plus radicaux, ces mesures sont insuffisantes. Pour eux, l'élection des membres du parlement est trop élitiste. Par ailleurs, Þingvellir ne peut pas être substitué par un autre lieu et la langue islandaise doit être désignée comme la langue des débats. Pour Jón Sigurðsson, le gouvernement danois n'a pas à interférer dans la vie politique et judiciaire islandaise. Celui qui sera le porte-parole du mouvement nationaliste réclame l'indépendance absolue du corps législatif. Mais les changements tardent : le gouverneur Trampe reste inflexible face aux revendications et le Danemark est préoccupé par le conflit qui l'affronte à la Prusse à propos du Schleswig Holstein. Mais l'obstination des Islandais va porter ses fruits. Après la suspension d'une assemblée visant l'élaboration d'une Convention Nationale (*Þjóðfundurinn*) en 1851 et le refus d'avoir un Ministre en Islande, le roi se résigne et concède en 1874 l'autonomie à l'*Alþingi* mais en gardant un droit de veto sur les décisions parlementaires. L'année est idéalement choisie puisque les Islandais célèbrent au même moment le millénaire de sa

---

<sup>190</sup> Jørgen Jørgensen fuit l'Islande mais fini par être emprisonné. Il sort de prison mais est de nouveau condamné par la justice anglaise. Il s'exile en Australie où il meurt en 1841. Il laisse derrière lui une vie remplie de péripéties et des ouvrages de géographie.

colonisation. Pour fêter cette première victoire, un hymne national islandais (*Lofsöngur* ou *Chanson de la louange*) est écrit par Matthías Jochumsson, composé par Sveinbjörn Sveinbjörnsson et est interprété pour la première fois. Pour Jón Sigurðsson, cette autonomie n'est pas suffisante.



Figure 47: portrait de Jón Sigurðsson. Crédits : Ljóðminjasafn Íslands.  
Source : [https://jonsigurdsson.is/midlun\\_og\\_utgafa/](https://jonsigurdsson.is/midlun_og_utgafa/)

Entre 1881 et 1895, l'indépendance est défendue avec ferveur par le successeur de Jón Sigurðsson qui disparaît en 1879 : Benedikt Sveinsson. Mais les revendications de ce dernier se heurtent chaque année au veto royal lors de l'*Alþingi*. Il faut attendre l'intégration d'un parti libéral au sein du gouvernement danois pour que l'Islande obtienne son autonomie le 1<sup>er</sup> février 1904. Mais les conflits entre les différents mouvements politiques existants et les insatisfactions liées aux rapports avec le Danemark minent les premières années de cette autonomie. En 1915, le suffrage universel est instauré pour l'*Alþingi* : ses membres sont désormais élus à la proportionnelle. L'île se dote d'un drapeau. Le 1<sup>er</sup> décembre 1918, à l'issue de la Première Guerre Mondiale, le Danemark reconnaît l'indépendance de l'île. Mais le roi

reste à la tête de cet État. Il est alors convenu que le statut de l'île soit l'objet de nouvelles négociations en 1940.

## 8. Une société rurale en crise

Au fil du 19<sup>e</sup> siècle, l'Islande devient économiquement prospère : le bétail – qui passe une partie de l'année en pâturage sauvage - croît, la laine s'exporte et la flotte de pêche augmente. Le commerce extérieur permet aux Islandais d'importer des produits dont ils étaient dépourvus : semences, tabac, liqueur, café, sucre etc... Cependant, à partir de 1850, une crise se profile. La gale se propage dans les troupeaux causant de nombreuses pertes. Les températures baissent : c'est une des périodes les plus froides de l'histoire du pays. Le nombre de travailleurs dans les fermes est limité, les restrictions freinent la croissance et l'innovation et la pauvreté gagne du terrain. L'électorat des fermiers était alors majoritaire mais les leaders de la classe paysanne soutiennent peu ceux qui sont en-dessous d'eux sur l'échelle sociale. Pourtant les travailleurs vont obtenir l'abolition du contrat annuel qui les liait à leur employeur. Toutes les restrictions émanant du parlement et ayant parfois l'appui du roi ne résolvent pas cette crise rurale. Certains fermiers choisissent de s'installer dans des villages de pêcheurs et d'autres décident d'émigrer en Amérique (surtout au Canada).

## 9. L'essor de la pêche

Ce n'est qu'à partir du 20<sup>e</sup> siècle que la pêche devient profitable aux Islandais. Jusqu'alors cette activité venait en complément de l'élevage et n'était pas menacée. Cependant dès 1901 l'importance concernant ce secteur prend un tournant et les islandais voient d'un mauvais œil les pêcheurs étrangers qui se rapprochent de leur territoire maritime. A cette même date, le Danemark et le Royaume-Unis avaient communément fixé la zone de pêche à 3 milles nautiques et elle restera identique jusqu'au début des années 1950.

L'essor de cette industrie est surtout dû aux apports techniques. La mécanisation des chalutiers se met en place à partir de 1902 (importation d'un moteur acheté au Danemark) et va révolutionner l'Islande pour plusieurs décennies.



## 10. Développement urbain : pierre, bois, béton et tourbe

L'industrie de la pêche est en plein essor et elle est cette fois-ci entre les mains des Islandais. Même si la pêche est très active tout autour de l'île, les échanges commerciaux et l'emploi de goélettes pontées génèrent beaucoup d'emplois dans la plus importante zone urbaine qu'est devenue Reykjavík. « The schooner fishery was thus the first stage of capitalism in Iceland » (Karlsson 2010 : 47). Ce contexte va considérablement augmenter le nombre de citoyens : en 1904 Reykjavík compte 20000 habitants<sup>191</sup>.

Lorsque l'Islande acquiert son autonomie en 1904 (*Home Rule* soit une période d'auto-gouvernance), le pays se dote de bâtiments publics (administratifs et scolaires). La *Stjórnarráðhúsið* (la Maison du Gouvernement), un des plus anciens bâtiments islandais en pierre (1765-1770) est aménagée pour accueillir les ministres islandais<sup>192</sup>.

L'*Alþingishúsið* (le Parlement) est conçu par un architecte danois renommé : Ferdinand Meldahl. Le bâtiment en basalte, construit entre 1879 et 1881 sur la place Austurvöllur, présente un style néo-renaissance exécuté par des maçons danois et des artisans islandais venus de toute l'île pour participer à cette construction. Beaucoup d'entre eux ont appris leur métier sur ce chantier.

---

<sup>191</sup> Voir Karlsson 2010 : 46.

<sup>192</sup> Listé en 1973, il abrite aujourd'hui le bureau du Premier ministre.



Figure 48: Alþingishúsið. Cliché : SC, juin 2014.

Le premier maçon islandais connu est Sverrir Runólfsson. L'ancienne Bibliothèque Nationale<sup>193</sup> (Hverfisgata 15), qui accueille aussi les Archives Nationales, le Musée d'Histoire Naturelle et le Musée National, est construite dans le style romantique danois et marque aussi cette période. Elle est le dernier projet architectural majeur réalisé par des Danois. La révolution de l'industrie de la pêche et ses rendements ainsi que la pression constante de mettre en place de nouveaux édifices vont apporter de profonds changements : la communication télégraphique est établie en 1906, l'école primaire obligatoire est mise en place en 1907, une université islandaise est fondée en 1911<sup>194</sup>. La tourbe, le bois, la pierre et le béton se mélangent autant qu'ils se font concurrence dans le domaine de l'architecture domestique.

---

<sup>193</sup> C'est aujourd'hui une *Safnahúsið* (Maison de la Culture) qui accueille des expositions et des réceptions.

<sup>194</sup> On compte aujourd'hui deux universités en Islande.

Même si la pierre se trouvait aisément en Islande, ce n'est qu'à l'érection de l'Alþingishúsið qu'elle sera plus utilisée pour la construction. Ainsi, à Reykjavík, les premières maisons ayant supplanté l'usage du matériau tourbe, de la pierre non taillée et du bois de construction sont les *steinbær*. Assez petites, elles sont pour moitié construites en pierre avec un pignon en bois et reprennent le plan des anciennes maisons en tourbe. Ce sont en partie des tailleurs de pierre danois qui ont initié les Islandais à ce type d'habitation devenu courant à Reykjavík des années 1870 jusqu'à 1905 environ<sup>195</sup>. Les *steinhús* (maisons en pierre), sont un type de maisons similaires aux *steinbær*.

Les maisons en bois, comme les maisons de type chalet norvégien (*sveiserhús*), deviennent populaires à cette période. Ce sont les marchands scandinaves installés sur les côtes islandaises qui, au départ, ont importé ce type d'architecture préfabriquée et commandable sur catalogue. Ces maisons élancées sont posées sur des hautes fondations en pierre et sont éclairées naturellement par de grandes baies. On retrouve dans ses habitations sophistiquées des ornements influencés par le néo-romantisme allemand ou suisse. Il en existe encore de beaux exemples à Reykjavík dont la célèbre maison Höfði, construite en front de mer sur Suðurhlið. Ces maisons qui s'apparentent au modèle du chalet ont beaucoup influencé les maisons en bois islandaises et, à Reykjavík, les meilleurs exemples datant du début du 20<sup>e</sup> siècle sont visibles sur Stýrimannastígur et à Miðstræti où elles ont toutes été conçues par des Islandais<sup>196</sup> entre 1903 et 1908. Ces maisons en bois sont bardées de tôles ondulées<sup>197</sup>, matériau importé dès que le commerce a été ouvert aux Anglais. La nouvelle classe bourgeoise se fait construire des maisons dans le centre de Reykjavík, par exemple le long du lac Tjörninn, dans la rue Tjarnargata où ces maisons-chalets - construites entre 1906 et 1908 - sont prédominantes. Elles ont pour la plupart été construites par l'architecte islandais Rögnvaldur Ólafsson et sont listées comme monuments historiques depuis 1991. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, les Islandais ont désormais approfondi leurs compétences constructives et ils commencent à bâtir dans le centre de la capitale des bâtiments en bois de plus en plus imposants. L'École Technique et la Maison de la Société Agricole (Iðnskólinn et Búnaðarfélagshúsið) construit en 1906 aux 14 et 14b de la rue Lækjargata l'illustrent

---

<sup>195</sup> En 1902, on recensait près de 100 *steinbær* dont une vingtaine est encore visibles aujourd'hui (Abrecht 2000 : 57). Voir par exemple les maisons situées au n°11a de Garðarstræti ou au n°50 de Vesturgata. Celle qui était à Nýlenda est aujourd'hui conservée à *Árbærjarsafn*.

<sup>196</sup> Einar J. Pálsson, Sigvaldi Bjarnason ou encore Sveinn Jónsson. Voir Abrecht 2000 : 67.

<sup>197</sup> Le type des maisons-chalets recouvertes de tôles ondulées a dominé l'architecture islandaise jusqu'à l'arrivée du béton vers 1915.

parfaitement. Si la tour est de style Art-Nouveau, le reste du bâtiment est considéré représenter le style classique islandais.



Figure 49: une des dernières maisons en bois de Reykjavík, située rue Garðarstræti. Cliché : SC, 2014.

En dépit de l'isolement, les constructions islandaises en béton ont fait leur apparition bien avant les autres pays scandinaves (maison familiale construite en 1895)<sup>198</sup>. Alors que le bois importé coûte très cher et que la pierre islandaise pose des problèmes techniques aux constructeurs, les Islandais compétents dans le domaine du béton ne tardent pas à diffuser leur savoir. En 1903, le premier bâtiment en béton armé voit le jour. Le béton coulé est la technique la plus usitée dans la construction de maisons. Le béton ne remporte néanmoins pas un succès immédiat. En 1915, un incendie dévaste une grande partie des bâtiments en bois construits dans le centre de Reykjavík et la municipalité décide de les interdire. Ces destructions, en laissant du terrain disponible au développement urbain, vont permettre des

<sup>198</sup> La première maison en béton listée comme monument historique date de 1913 (Tjarnargata 35).

constructions modernes en béton aux styles romantique nationaliste nordique ou Art Nouveau de se développer.



Figure 50: le Théâtre de Reykjavík, œuvre en béton de Guðjón Samúelsson. Cliché : SC : 2014.

Après 1915, Reykjavík est faite de bâtiments en béton qui trouvent leur place sur des rues droites et planifiées faites de trottoirs dissimulant des tuyaux d'eau et de drainage. Dans les zones les plus urbaines, la plupart des bâtiments étaient fournis en énergie hydro-électrique. Dans les années 1920, la population urbaine devient plus importante que la population rurale.

La *burstabær* se modernise et on lui adapte les nouveaux matériaux importés comme la tôle ondulée :

« Approaching the turn of the 20th century, around 1900, painted corrugated iron gables became popular in some parts of the country and in the beginning of the new century poured concrete gables began to appear. » (Lárusson 2014 : 13).

Il est aussi commun que des tôles ondulées soient clouées aux poutres puis couvertes de tourbe<sup>199</sup>. La plupart de ces maisons, qui remplaçaient la *gangahús* ou *gangabær* (maison avec couloir, voir page 35) et la *baðstofa*, ont aujourd'hui disparue mais la documentation qui en témoigne est vaste. Elles se composaient le plus souvent de trois pièces : une cuisine, un salon et une *baðstofa*. Ces dernières variations de construction de la maison en tourbe est issue du désir d'autonomie et d'innovation du pays et manifeste la débrouillardise des islandais. Ainsi, on s'aventure à utiliser la pierre dans la maison en tourbe :

« A purely local variation on the imported stone architecture was the so-called *stone farmhouse*, where blocks of stone replace the turf walls that one finds on the later type of turf farmhouse » (Ágústsson 1998 : 439). À partir des années 1910, on observe des tentatives de *torfhús* en béton mais c'est un échec architectural : « most of them came to nothing. » (Ágústsson 1998 : 439).



Figure 51: architecture composite. Cliché : Gavin Lucas pour le Ruin Memory Project.

Malgré l'autonomie et la prospérité des années 1914-1918 durant laquelle l'île reste isolée et épargnée par la Première Guerre mondiale<sup>200</sup>, le chemin vers la souveraineté est douloureux d'un point de vue social et économique, et instable politiquement.

---

<sup>199</sup> « A widely adopted novelty, giving good results, was to nail corrugated iron to beams and then cover them with turf » (Lárusson 2014 : 26).

<sup>200</sup> L'Islande se déclare neutre dans le conflit.

## VIII. LE ROYAUME D'ISLANDE (1918-1944)

### 1. Instabilité économique et politique de l'entre-deux-guerres

Si l'économie islandaise progresse plus vite que celle d'autres pays européens, l'inflation s'est installée et la Grande Dépression de 1930 touche durement l'île. Une des conséquences de ces désordres économiques est la chute de la demande de poisson à l'échelle internationale. Le chômage augmente sensiblement alors qu'aucun moyen d'indemnisation n'existe à cette époque. En 1932, le gouvernement décide de baisser les salaires ce qui entraîne en novembre une émeute entre manifestants et policiers. Dans les années 1930, le secteur primaire est concurrencé par l'essor des services<sup>201</sup>. Le gouvernement islandais tâche de maintenir une certaine prospérité. Une grande loi sur les assurances votée en 1936 offre la généralisation de la protection sociale. Les gouvernants visent la protection des deux piliers de son économie : la pêche et l'agriculture qui accélèrent leur industrialisation. La motorisation des bateaux s'étant opérée à la période précédente, on investit dans des chalutiers armés. La morue et aussi le hareng sont les espèces les plus pêchées. Les poissons sont séchés puis salés. On en extrait également de l'huile. Ces produits sont emblématiques. Du côté de l'agriculture, les changements sont plus lents mais notables. On découvre de nouvelles techniques de gestion des sols et des récoltes (drainage, engrais...). Du côté de l'élevage, de nombreuses épidémies animales sévissent mais d'un autre côté, des abattoirs modernes sont construits. Mais tous ces changements ne suffisent pas à maintenir l'activité agricole et à stopper l'exode rural<sup>202</sup>.

Dans l'attente des négociations prévues en 1940, le nouvel État se dote d'institutions inédites : une Cour suprême (1920) et un service de garde-côtes (1926). Depuis la déclaration de l'indépendance, les organisations politiques s'affairent à mettre en place une politique intérieure. Si à cette période la vie politique islandaise se place plutôt dans le consensus, elle s'unie surtout autour du projet national qui vise l'indépendance imminente. On compte deux

---

<sup>201</sup> Durant la période qu'englobe ce chapitre, l'activité du secteur primaire baisse significativement (1920 : 63 %, 1940 : 46 %) tandis que le secteur secondaire montre une hausse (1920 : 12 %, 1940 : 22 %). Le tertiaire commence à prendre de l'ampleur (1920 : 25 %, 1940 : 32 %). Voir Mougel 2006 : 65.

<sup>202</sup> En 1920, le secteur agricole emploie 40% de la population active. En 1940, il compte 33% de la population active. Les migrations internes montrent qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, près de 14000 Islandais ont quitté les zones rurales. Voir Mougel 2006 : 54.

principaux partis. Le plus ancien - encore en place - est *Framsóknarflokkur* (le « Parti du Progrès » ou « Parti progressiste ») créé en 1916 et considéré comme agrarien et longtemps très populaire au sein de la population rurale. *Alþýðuflokkur* (« Parti du peuple » ou « Parti travailliste ») est fondé la même année. Il est au départ un parti politique et aussi une confédération travailliste (*Alþýðusamband Íslands* ou *ASÍ*). *Sjálfstæðisflokkur* (le « Parti de l'Indépendance ») est fondé en 1929. C'est une fusion du *Íhaldsflokkur* (le « Parti conservateur » fondé en 1924) et du *Frjálslyndi flokkur* (le « Parti libéral » fondé en 1926). Depuis sa fondation, *Sjálfstæðisflokkur* est le parti le plus dominant du pays avec le soutien d'Islandais de toutes les classes sociales. On compte peu de coalitions dans lesquelles il n'est pas associé. La social-démocratie est le courant qui remporte le plus d'engouement en Scandinavie à cette période mais il peine à séduire en Islande. Le communisme n'a pas plus de succès auprès des Islandais. L'isolement du pays par rapport à ces idéologies pourtant répandues en est peut-être la raison. Un Parti Communiste Islandais est pourtant fondé en 1930 et prend le nom de *Kommúnistaflokkur*. Il devient « une force tribunitienne dont les progrès électoraux (3% des suffrages en 1931; 8,5% en 1937) sont parallèles à sa modération croissante tandis que les progressistes agrariens et les sociaux-démocrates alternent au pouvoir avant de s'associer en une majorité rouge-verte de 1934 à 1939 » (Mougel 2006 : 53-54). Provoquant des scissions, le *Kommúnistaflokkur* s'associe en 1931 avec des membres dissidents du *Sósíalistaflokkur* (le « Parti socialiste ») et acquiert plus de visibilité.

Le mouvement syndical, initié à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, s'organise et se développe (création de *Báran* pour les marins en 1894, de *Dagsbrún* pour les ouvriers en 1906, de *Framsókn* pour les ouvrières en 1914, de *Vinnuveitendasamband Íslands* devenu *Samtök atvinnulífsins* pour les employeurs en 1934)<sup>203</sup>.

Malgré que le Danemark ait encore la charge des relations extérieures de l'île, cette dernière exprime sa neutralité et met en place un service des Affaires étrangères à Reykjavík.

---

<sup>203</sup> Voir Karlsson 2010 : 54-55.



## 2. Le territoire s'équipe

L'Islande s'équipe d'une flotte aérienne. Une compagnie est créée dès 1919. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, en 1937, une ligne appelée *Flugfélag Akureyrar* relie la capitale à Akureyri. L'année suivante elle est baptisée du nom qu'elle porte encore : *Flugfélag Íslands* (succursale d'Icelandair). En 1944 décollent les premiers vols internationaux. Du côté des voies terrestres, les aménagements sont plus lents. Nécessitant la construction de ponts, les premières routes permettant de faire le tour de l'île vont mettre plus de temps à se développer. En 1928, une voiture partie du Sud rejoint le Nord pour la première fois. Le réseau terrestre est une problématique particulière en Islande et le développement du réseau était dès lors en route. Une politique de grands travaux est par ailleurs lancée par le gouvernement. On construit des hôpitaux, des écoles, une centrale hydroélectrique.

## 3. Une Islande neutre occupée par les Alliés

Vers 1935-1936, l'Allemagne nazie a des vues stratégiques sur le territoire islandais qui offre un terrain idéal de préparation pour la guerre (possibilité de construire des infrastructures pour l'accueil d'avions, de bateaux et de sous-marins). L'Islande, sans défense militaire, a décliné plusieurs fois ses demandes tout comme elle a rejeté la protection de la Grande-Bretagne face à l'ennemi hitlérien. Le Danemark est envahi en avril 1940 et les Britanniques décident de débarquer sur l'île début mai. Cette installation surprise de près de vingt-huit mille soldats a apporté de grandes transformations à la ville de Reykjavík (création de l'aéroport domestique, construction d'une base navale dans l'Ouest etc...) mais les Islandais contestent cette occupation militaire. Le Danemark ne peut plus protéger l'île et la communication entre l'Islande et le royaume est impossible : le gouvernement décide alors de prendre une décision très symbolique qui l'achemine encore un peu plus vers la route de l'indépendance : rompre l'Acte d'union. La Seconde Guerre mondiale offre donc à l'Islande une opportunité d'émancipation et de revendication à l'indépendance totale<sup>204</sup>. Le 5<sup>e</sup> État du

---

<sup>204</sup> Pendant la Seconde Guerre mondiale, toute la Scandinavie organise ses revendications : le Danemark et la Norvège sont occupés et leur objectif est le retour à l'indépendance. La Suède et la Finlande ont une indépendance relative : la Suède fait tout pour maintenir la paix alors que la Finlande pense à sa revanche. L'Islande, en liberté conditionnelle, vise son émancipation. Voir Mougel 2006 : 77.

*Norden*<sup>205</sup> est en train de naître : en juin 1941, l'*Alþingi* élit un régent islandais à la place du roi du Danemark : Sveinn Björnsson (1881-1952) alors ambassadeur au Danemark. Alors que le gouvernement appelle au calme, on réalise que la présence de la Grande-Bretagne est bénéfique à l'économie islandaise. En juillet 1941, les Britanniques quittent l'île pour être relayés par des soldats américains, bien plus nombreux (soixante mille environ ce qui équivaut à l'époque à la moitié de la population islandaise) et pas encore engagés dans la guerre. L'armée américaine s'engage alors, à la demande de l'Islande, de quitter l'île à la fin de la guerre. L'activité économique bat son plein : le chômage baisse et les salaires augmentent étant donné la présence du dollar. L'Amérique introduit des équipements jusqu'alors inconnus en Islande comme les Jeeps et autres produits américains. Mais cette reprise d'activité génère également de l'inflation que le gouvernement tente de dompter. Comme leurs Alliés britanniques, les américains créent des infrastructures telles que l'aéroport de Keflavík (devenu aujourd'hui l'aéroport international). La cohabitation se fait plutôt de manière respectueuse et les soldats restent la plupart du temps sur la base militaire qu'ils ont développée. A la fin de la guerre et comme convenu, l'Islande demande le retrait des troupes américaines. Mais leur départ définitif ne se fera que quelques décennies plus tard.

#### 4. 1944

L'abolition de l'Acte d'union entre le royaume du Danemark et l'Islande est validée par un referendum organisé en mai 1944. La séparation (97,35% des votants en faveur de cette décision) se concrétise avec la mise en place d'une nouvelle Constitution : l'Islande devient une république le 17 juin 1944. Cette date, qui est aussi celle de la naissance de Jón Sigurðsson, sera désormais aussi celle de la fête nationale de l'indépendance. Sveinn Björnsson devient le premier président de la République d'Islande :

« A Þingvellir, le 17 juin 1944, date anniversaire de la mort de Jón Sigurðsson, à 14 heures, Gísli Sveinsson, président de l'*Alþingi*, proclame l'entrée en vigueur de la Constitution de la République d'Islande. Depuis la veille, la pluie tombe si drue que l'*Öxará*, rivière traversant la plaine, déborde. Cela n'empêche pas 25 000 Islandais (soit un cinquième de la population) d'être présents pour célébrer la nouvelle république. » (Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 174).

---

<sup>205</sup> Le terme *Norden* (qui signifie Nord initialement) désigne une zone géographique réunissant les 5 pays nordiques (le Danemark, la Finlande, l'Islande, la Norvège, la Suède et l'Islande) et leurs États associés (l'archipel d'Åland de la Finlande, le Groenland et les îles Féroé du Danemark).

## 5. Concepteurs pionniers et adaptations architecturales

Les premiers architectes islandais commencent à former une communauté. Ils étudient tous la discipline à l'étranger, surtout au Danemark comme Guðjón Samúelsson (1887-1950) où il a été influencé par le style néobaroque.

Devenu architecte d'État, il a entre autre réalisé l'église catholique de Reykjavík (Landakotskirkja) entre 1925 et 1929. Le bâtiment est en béton et béton armé. Ses ornements rappellent les colonnes de basalte, motifs inspirés de la nature islandaise qu'il a aussi utilisé pour Hallgrímskirkja<sup>206</sup>. Cette cathédrale protestante se trouve en haut d'une colline, à l'extrémité de la rue Skólavörðuholt. Avec un clocher de 73 mètres de haut, elle est un marqueur urbain essentiel de la capitale islandais<sup>207</sup>. Guðjón a conçu le projet de cette église en 1937 et la construction a débuté en 1945 (béton enduit de granit blanc avec un toit en feuilles de cuivre). Mais l'architecte meurt avant la fin des travaux et la consécration n'a lieu qu'en 1986. Avec ce bâtiment religieux, il désirait formuler un style architectural islandais : un langage néogothique mélangé à des motifs inspirés de la nature islandaise.

---

<sup>206</sup> Le vocable de la cathédrale est dédié à Hallgrímur Pétursson (1614-1674), poète populaire et pieux.

<sup>207</sup> L'ascension du clocher est très prisée des touristes. De là-haut, ils peuvent avoir une vue imprenable sur la ville.



Figure 52: Hallgrímskirkja. Cliché : SC, avril 2013.

Guðjón est aussi l'auteur du bâtiment principal de l'Université d'Islande (1936-1940) et du Théâtre National (sur Hverfisgata 9) dont le crépi en roche islandaise est une nouveauté architecturale qui connaîtra un franc succès. Dans les années 1920, Sigurður Guðmundsson (1885-1958) qui a aussi étudié l'architecture à Copenhague, quitte le Danemark et ouvre en 1925 la première agence d'architecture privée islandaise. Quant à Einar Sveinsson (1906-1973), qui a conçu des écoles publiques, des musées ou encore des appartements, il est le premier Islandais à avoir étudié l'architecture dans une université allemande. Influencé par le fonctionnalisme, il a officié en tant qu'architecte pour la ville de Reykjavík. D'autres architectes, comme Þórir Baldvinsson (1901-1986), ont étudié aux États-Unis. De retour sur leur île natale, ils mettent en œuvre ce qu'ils ont appris et le mette en œuvre à leur façon. L'emprunt de styles architecturaux et surtout leur adaptation sont un élément essentiel de l'histoire moderne de l'architecture islandaise et de l'identité du bâti comme le souligne l'architecte et historien Pétur Ármannsson :

« The adaptation of foreign ideas to suit local conditions has been an ongoing theme in Icelandic architecture. The first settlers brought with them a method of building houses out of soil, wood and uncut stone, which gradually developed into a vernacular tradition. Another example is the use of corrugated metal from England as exterior cladding to protect houses from extreme weather of coastal Iceland. The skilful application of this rough, industrial material to adapt the Scandinavian wood building tradition to conditions in Iceland indicates how a particular mix of influences from different directions can constitute the architectural identity of a place. » (Ármansson *in* Abrecht 2000 : 9).

Pour exemple, dans les années 1930, plusieurs Islandais partis faire leurs études d'architecture à l'étranger reviennent avec des idées fonctionnalistes. Cependant, ils ont modifié ce mouvement en l'adaptant aux conditions climatiques rigoureuses de l'île (position insulaire, géologie volcanique, froid, vent, humidité etc...) et aux méthodes de constructions possibles<sup>208</sup>.

## 6. Occupation du territoire et urbanisme à l'islandaise

Le domaine de l'aménagement du territoire a été introduit en Islande à partir de 1921 et la première loi d'urbanisme a d'abord concerné les zones dites urbaines soit une zone d'au moins cinquante habitants avec une distance entre les maisons qui n'excède pas cinq cent mètres<sup>209</sup>. Comme nous l'avons déjà précisé, aucune ville n'a vu le jour sur l'île lors de la colonisation et cette observation était encore valable jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle<sup>210</sup>. La notion de zone urbaine se définit donc de façon particulière en Islande : plus des trois quart de l'île sont inhabitables, très peu de terres ont une couverture végétale permanente, les hauts plateaux centraux sont une zone naturelle intouchable et les forêts sont rares. Les opérations d'urbanisme concrètes prendront de l'ampleur au début du 20<sup>e</sup> siècle et il est singulier de constater que l'Islande a établi un plan d'urbanisme avant le Danemark qui vient de lui accorder l'autonomie. Ce détail a été relayé internationalement :

« Both Guðmundur Hannesson, father of this first Icelandic Planning Act, and National Architect Guðjón Samúelsson, originator of the first land-use plans in Iceland, were invited to give lectures on planning in Iceland abroad, as the Planning Act was one of the most progressive at that time and the first in the Nordic countries. » (Böhme 2002: 144).

---

<sup>208</sup> Le crépi fait de pierres et de coquillages locaux est un des traits les plus caractéristiques du fonctionnalisme islandais. Ce crépi a été très utilisé par Guðjón Samúelsson.

<sup>209</sup> Voir Böhme 2002: 132.

<sup>210</sup> Pendant cette période de 26 ans (1918-1944), l'Islande connaît une forte croissance démographique entre 1918 et 1944 : à la fin de la Première Guerre mondiale, l'île compte 91 400 habitants. À l'issue de la Seconde, elle en dénombre 129 000. À la date de l'indépendance, Reykjavík compte 11 600 habitants. La population a plus que triplé à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Mais ce plan est appliqué six ans après sa promulgation ainsi le premier plan d'urbanisme de Reykjavík a été achevé en 1927. Cette urbanisation restreinte est observable dans toute la Scandinavie. Vers 1940, plus de la moitié des habitants des pays nordiques vivent en milieu rural :

« Le goût de la nature, la permanence d'activités mixtes et le coût de la vie urbaine expliquent ce phénomène, particulièrement observable en Finlande, en Islande et en Norvège. Seules les grandes villes, aux fonctions de commandement essentielles, drainent le léger croît de population urbaine de la période, notamment Copenhague, Oslo, Helsinki, Stockholm, Reykjavík, Göteborg ou Bergen. » (Mougel 2006 : 66).

Néanmoins un contraste s'installe progressivement entre les zones rurales et la métropole de Reykjavík et les quelques autres zones urbaines, entraînant des déséquilibres en termes de démographie, de richesses économiques etc... Jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, des lois qui limitent la migration des habitants des fermes vers les nouveaux villages de pêche ont aussi contribué à ce contraste.

L'aménagement urbain semble aussi dispersé, qu'il soit question du profil de la capitale ou d'un village. C'est ce que l'artiste et observateur Hannes Lárusson constate :

« A typical Icelandic village is dispersed; its outer limits are unclear and the middle fluctuates. If a gas station, a harbor or a church are the places around which urban life presumably revolves, then these structures often happen to be on the outskirts or beyond actual centres of the villages. This notable lack of symmetric middle is one of the major characteristics of how Icelanders develop their buildings and their environment and can be widely observed in all their undertakings. It is easy to see this characteristic as the Icelanders' aesthetic archetype and basic orientation. » (Lárusson 2014 : 12).

Dans le domaine de l'habitat, des maisons individuelles fleurissent à Reykjavík dès les années 1930. Elles sont occupées par les habitants les plus prospères. Construites en béton armé, ces maisons offrent les premiers exemples d'habitations modernes avec des toits terrasses, des cadres de fenêtres métalliques<sup>211</sup>.

Ces choix sont inspirés de l'architecture fonctionnaliste européenne des années 1920. En 1931, l'État subventionne les premiers logements à destination des travailleurs. Ils sont construits dans la région ouest de Reykjavík (Hringbraut, Ásvallagata, Brávallagata et

---

<sup>211</sup> La maison située sur Freyjugata 46 (Reykjavík) est un de ses exemples. Elle a été construite entre 1931 et 1932 par Sigurður Guðmundsson et Hús Georgs Ólafsson. La plupart de ces maisons ont été transformées depuis leur conception originale. Voir Abrecht 2000 : 92-93.

Hofsvallagata). La réalisation de ces bâtiments résidentiels marque une nouvelle étape l'aménagement urbain de la capitale. Ce choix de maisons modernes et fonctionnelles montre que l'Islande a fait le choix du modernisme en se projetant dans un futur en évinçant le bâti ancien. Ainsi la période 1918-1944 est celle du déclin et de la disparition progressive des fermes en tourbe même si elles restent ancrées dans l'histoire de l'architecture du pays.

Dans un genre nouveau, les Islandais découvrent les *barracks* communément appelés cabane Nissen. Ces casernes préfabriquées semi-cylindriques et en tôle sont occupées par les soldats britanniques puis américains<sup>212</sup> qui en installent sur toute l'île pendant la Seconde Guerre mondiale. Après le conflit, certaines cabanes Nissen sont recyclées en logement par des Islandais<sup>213</sup>. D'autres sont rachetées par des fermiers.



Figure 53: cabane Nissen à Skiðuklaustur, Est de l'Islande. Cliché : SC, janvier 2017.

<sup>212</sup> Comme c'était alors le cas dans d'autres zones engagées dans le conflit (Irlande, Écosse etc...).

<sup>213</sup> L'artiste Sigurjón Ólafsson et sa famille ont vécu dans une caserne Nissen. Voir Abrecht 2000 : 120-121.

## IX. UNE ISLANDE NOUVELLE ET INTERNATIONNALE (1944-1980)

### 1. Une politique entre le local et le mondial

Suite à la proclamation de la république et la mise en place de la nouvelle Constitution, Sveinn Björnsson est élu et devient le premier président de la république :

« Élu pour quatre ans au suffrage universel, le président de la République n'a que des attributions réduites : l'exécutif est assuré par un gouvernement responsable devant le Parlement et le législatif procède avant tout de l'*Alþingi* dont les 63 membres sont élus pour un sixième à la représentation proportionnelle et pour cinq sixièmes au scrutin de liste par tous les citoyens de plus de 18 ans. Désigné pour quatre ans, l'*Alþingi* exerce ses fonctions budgétaires et législatives soit de façon plénière soit en se scindant en deux Chambres, haute et basse. Les partis y jouent un rôle décisif, corollaire du parlementarisme institutionnel. » (Mougel 2006 : 94).

Le premier gouvernement de cette nouvelle ère islandaise est une coalition entre les partis de l'Indépendance, travailliste et socialiste. Auto-proclamé le *Gouvernement de l'Innovation*<sup>214</sup>, il se donne pour mission de moderniser l'industrie de la pêche et, surtout, d'offrir à la population un système de sécurité sociale. Jusqu'en 1947, date qui met fin à ce gouvernement et qui marque le début de la Guerre Froide, la coalition gauche-droite islandaise s'entend sur un programme socio-économique : l'Islande doit entretenir ses entreprises publiques et privées et devenir un État providence conforme au modèle scandinave. Les coalitions gouvernementales qui suivent (1947-1959) sont plus instables. Les désaccords sont essentiellement liés à l'économie de l'île. Pendant la période entre 1959 et 1971, le parti de l'Indépendance et le parti travailliste s'unissent en une administration appelée le *Gouvernement de la Restauration*<sup>215</sup>. Durant les décennies 1950 et 1960, les coalitions régulent l'économie en instaurant des mesures protectionnistes peu communes : ils augmentent les droits de douanes sur les importations. Ces pratiques s'avèreront pernicieuses puisqu'elles engendreront la hausse significative des prix de tous les produits et l'augmentation des revenus des Islandais. Puis, le *Gouvernement de la Restauration* abolie le contrôle des imports et commence à se tourner vers l'idéologie néolibérale en introduisant un système de libre marché. L'inflation poursuit son augmentation (12%<sup>216</sup>). Touché entre

---

<sup>214</sup> Voir Karlsson 2000 : 60. Traduit de l'anglais par l'auteure.

<sup>215</sup> Voir Karlsson 2000 : 61. Traduit de l'anglais par l'auteure.

<sup>216</sup> En 1983, l'inflation grimpe jusqu'à 86%. Voir Karlsson 2000 : 61.



autre par les épisodes des Guerres de la morue<sup>217</sup>, le pouvoir en place perd sa majorité à l'issue des élections de 1971. Les coalitions se poursuivent et demeurent toujours instables.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, les regards extérieurs se tournent en direction de cette petite nation à la croissance fulgurante. L'île poursuit son émancipation et cherche à tâtons sa place dans le monde à travers une politique étrangère menée par diverses majorités politiques :

« L'Islande, malgré son refus de toute inféodation, doit consentir aux Américains l'usage de la base de Keflavik, indispensable à sa propre sécurité comme à celle du « monde libre. » (Mougel 2006 : 92).

Le contentieux de la présence militaire américaine se poursuit<sup>218</sup>. Certes, la base de Keflavík est un atout économique qui offre des emplois, mais les gouvernements successifs n'ont cessé de clamer leur position de neutralité et leur désir de voir partir les soldats. Après maints rejets, le retrait des militaires s'opère progressivement à partir de 1990, une fois la Guerre Froide terminée. La base est définitivement abandonnée en 2006 et l'Islande redevient un pays sans forces armées. En 1949, l'île rompt son statut de pays neutre en adhérant et en participant à la fondation de l'OTAN, une décision qui ne fait pas l'unanimité et qui engendre même des réactions violentes. L'Islande va désormais pouvoir se lancer dans ses propres choix économiques et sociaux. En préservant – entre autre - ses marchés à l'exportation, le développement économique est fulgurant et le peuple islandais sort de la pauvreté. La démographie se déploie de manière importante. L'immigration est en grande partie scandinave. On observe aussi le début de migrations internes, la plus importante étant celle en direction de la capitale Reykjavík et de ses environs.

Plus localement, l'Islande gère à présent le fonctionnement de ses propres institutions. L'historien Michel Sallé<sup>219</sup> parle d'une « économie administrée »<sup>220</sup> qui prendra place jusque dans les années 1960. Il l'explique ainsi : « Ceux qui la gèrent la croient trop faible pour affronter le monde extérieur alors même qu'elle a grand soin d'exporter son poisson pour

---

<sup>217</sup> Voir sous-chapitre suivant, page 59.

<sup>218</sup> Même si la base de Keflavík ne sert qu'à raccompagner les avions soviétiques perdus dans son espace aériens et à contrôler les sous-marins dans ses eaux, elle est une cible toute désignée si la menace nucléaire se met à exécution.

<sup>219</sup> Michel Sallé est docteur en sciences politiques et spécialiste de l'Islande.

<sup>220</sup> Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 177.

équilibrer tant bien que mal une forte demande de produits importés. Ils l'ont donc entourée de très hautes barrières douanières. A l'intérieur, ils considèrent que le marché local est trop étroit pour que l'on essaie de favoriser la concurrence. Le résultat est une inflation presque toujours supérieure à 10 % par an, qui donne aux Islandais des habitudes de consommation immédiate, fût-ce en recourant largement au crédit ou en allant faire leurs achats à l'étranger. L'exportation est périodiquement relancée en dévaluant la monnaie, dont le taux de change est alors fixe, ce qui rétablit le prix du poisson exporté à celui du marché mais a aussi pour effet d'alimenter l'inflation »<sup>221</sup>. Pendant ces décennies de mise en place d'une politique située entre le local et le mondial, les Islandais s'accoutument donc à un mode de vie économique fluctuant qui prépare la crise économique de la fin des années 2000. De 1970 à 1980, les dirigeants politiques sont rattachés au parti de l'Indépendance et au parti du Progrès. Ils considèrent la politique économique du pays trop repliée sur elle-même et la juge incompatible au niveau de vie grandissant des foyers et des entreprises. Ils travaillent alors à une expansion de leur système économique en renforçant la dérégulation et la libéralisation. Les richesses de l'Islande viennent des services, de l'industrie (la transformation du poisson prenant 50% de l'activité de cette industrie), puis du commerce, de la pêche, de la construction (métallurgie fine etc...) et enfin de l'agriculture. Les exportations doivent beaucoup au poisson et aux produits dérivés.

Après s'être attaqué à la situation locale et nationale, le gouvernement s'attèle à la position économique mondiale de l'île en ratifiant le GATT (Accord Multilatéral de Libre-Échange) en 1967 et en devenant membre de l'AELE (Association Européenne de Libre-Echange) en 1970. Il est également décidé que les barrières douanières disparaissent.

L'oscillation entre le local et le mondial trouve un écho dans la politique culturelle islandaise et durant la Guerre Froide des tensions sont palpables dans la pratique artistique. Elles peuvent se traduire par des productions de nature nationalistes ou socialistes contre l'anticommunisme émanant de l'OTAN. Dans cette agitation, l'expression culturelle comme la langue islandaise reste inaltérable et fait consensus. À partir des années 1970 et dans un contexte de politique concurrentielle, les artistes trouvent plus de soutien.

---

<sup>221</sup> Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 177-178.

## 2. *Þorskastríðin* ou les « Guerres de la morue »

Nous l'avons vu, l'économie islandaise est particulièrement assujettie aux revenus découlant de l'industrie de la pêche qui est une activité imprévisible, sans cesse régulée et en quête de diversification :

« La pêche est performante quoique souvent artisanale (Islande, Norvège, Danemark) mais elle se heurte à la concurrence internationale, ce qui fragilise les zones côtières ou un pays comme l'Islande. D'où une vigilance accrue envers la préservation des stocks et des eaux réservées (*cf.* les « guerres de la morue »). » (Mougel 2006 : 110).

Jusqu'en 1951, la zone de pêche s'étendait à 3 milles marins pour atteindre 200 milles marins en 1976. Afin de préserver cette ressource de poissons fondamentale à l'économie islandaise, des quotas stricts sont imposés. Depuis que l'activité de la pêche a pris de l'ampleur au début du 20<sup>e</sup> siècle, les zones de pêches ont été plusieurs fois élargies et l'Islande tient à les préserver. Ces extensions des eaux territoriales se révèlent conflictuelles et se soldent par quatre épisodes de « Guerres de la morue » (*Þorskastríðin*) en 1952, 1958, 1972 et 1975, opposant l'Islande à la Grande-Bretagne. De son côté, l'agriculture se modernise et l'élevage de moutons principalement assure l'essentiel de la production islandaise.

## 3. Modernisme architectural

L'Islande est devenue un État providence avec un niveau de vie très élevé qui se répercute sur l'habitat. Entre 1950 et 1960 le modernisme architectural s'installe sur l'île avec, par exemple, les réalisations des architectes Manfreð Vilhjálmsson (1928) ou Högna Sigurðardóttir (1929-2017).



Figure 54: habitation moderne à Reykjavík. Cliché : SC, 2013.

Le finlandais Alvar Aalto (1898-1976) conçoit La *Nordic House* (1965-1968), un lieu dédié aux cultures nordiques et abritant le département des langues nordiques de l'Université d'Islande (bibliothèque, auditorium, bureaux, appartements pour résidences etc...). Cette réalisation est proche du vieux centre de Reykjavík sur la parcelle de l'étang Vatnsmýri, dans la zone du campus universitaire. Elle est construite en béton paré de briques blanches et de carreaux de céramique bleus. Son élévation s'insère parfaitement dans le paysage environnant. Les choix d'aménagement du territoire fait après 1945 a été déterminant dans l'exploitation de l'environnement islandais. Le mariage entre construction humaine moderne et nature islandaise n'est pas un détail et les projets architecturaux de l'île ont essayé de l'honorer tant bien que mal. Les dernières maisons en tourbe de la capitale disparaissent.



*Figure 55: la Nordic House d'Alvar Aalto. Cliché : SC, 2013.*

Dans les décennies 1960 et 1970, la stratégie de l'endettement qui va de pair avec l'escalade inflationniste a conforté les investissements immobiliers et conduit de nombreux Islandais à l'accession à la propriété. Lors de ces mêmes décennies, des plans d'aménagement régionaux se développent sur l'île. Ils se donnent pour objectif de prendre en compte la conservation de la nature et une plus grande durabilité environnementale. Quoiqu'il en soit, la géographie a toujours son mot à dire et modifie profondément l'occupation humaine : en 1973 une coulée de lave menace l'île d'Heimaey<sup>222</sup>. En faisant l'exploit de la dévier et en évacuant la population, les islandais évitent pourtant le désastre humain et matériel.

---

<sup>222</sup> La plus grande des îles Vestmann, située sur la côte méridionale de l'Islande.

## X. CRISES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES SUR FOND DE POLAR À SUCCÈS (1980-2020)

### 1. Une femme au pouvoir

Cette dernière période de quatre décennies jusqu'à aujourd'hui s'ouvre en 1980 avec l'accession de Vigdís Finnbogadóttir à la position de présidente. Cette élection prend une résonance symbolique puisque Vigdís est la première femme en Europe à être élue à la tête d'un état au suffrage universel direct<sup>223</sup>. Elle tiendra ce poste jusqu'en 1994 soit quatre mandats consécutifs.



Figure 56: Vigdís Finnbogadóttir. Cliché : GettyImages.

Sous les mandats de Kristján Eldjárn (1968-1980) - son prédécesseur – et sous sa présidence, les coalitions politiques se poursuivent (coalitions de gauche de 1975 à 1980, centristes de 1980 à 1991 ou mixtes à partir de 1991<sup>224</sup>) et combattent la baisse du pouvoir d'achat et la hausse des prix :

<sup>223</sup> Voir partie INTRODUCTION, C., 7. page 97.

<sup>224</sup> Voir Mougel 2006 : 127.

« Ces gouvernements ont dû lutter par des dévaluations successives et la création, en 1981, d'une nouvelle monnaie, contre une inflation rapide et un grave déficit budgétaire et commercial dû à la crise de la pêche, touchée par la raréfaction du poisson et la concurrence étrangère, à la hausse des importations et aux aléas de la conjoncture mondiale, notamment sur le plan industriel. Le PIB régresse à partir de 1989, le chômage atteint 5 %, l'inflation, sans revenir aux 10 % des années 1975-1980, reste forte (...) » (Mougel 2006 : 127).



Figure 57: inscription « Þjóðin á fiskinn » (littéralement « la nation possède le poisson »). Cliché : SC, 2013.

Les liens entre les pays nordiques changent. Tandis que la désoccupation progressive de la base militaire de Keflavík distend la relation entre l'Islande et les États-Unis, les autres pays scandinaves se rapprochent de la Baltique. L'île se rapproche de l'Union Européenne, en intégrant notamment l'Espace Économique Européen (EÉE)<sup>225</sup> en 1992. Malgré un positionnement géopolitique incertain, l'intégration de l'Islande au sein de l'Union européenne est claire : à l'exception des socio-démocrates, tous les principaux partis politiques se sont prononcés contre l'adhésion. Avec l'Europe, l'entente est plus commerciale

---

<sup>225</sup> Zone de libre-échange entre les pays de l'Union Européenne et de l'AELE (Association Européenne de Libre-Échange). La décision est approuvée par le parlement islandais en 1993.

que politique. L'île pense pouvoir se passer de Bruxelles et assure ainsi le contrôle de ses propres ressources économiques.

D'un point de vue social, le pays connaît une situation plutôt stable. L'inflation est domptée dans les années 1980 et 1990 et l'économie repart grâce à l'industrie de la pêche. L'Islande est peu touchée par le chômage, la précarité, la violence et l'insécurité. Les classes sociales sont peu marquées. Le niveau de vie des islandais progresse et la population poursuit son augmentation (deux cent soixante mille habitants environ dans la décennie 1990<sup>226</sup>). Son système de protection sociale est étendu. Comme rapporté précédemment, les espaces ruraux se désertifient de plus en plus et la population s'installe majoritairement dans les villes et surtout à Reykjavík. Les déséquilibres régionaux de l'occupation du territoire se confirment.

Concernant l'immigration, alors que le Danemark est plutôt fermé et que la Suède, la Norvège et la Finlande pratiquent l'assimilation différenciée<sup>227</sup>, le taux d'immigration est plutôt faible en Islande. Les immigrés ayant gagné l'île viennent principalement de l'Asie et des anciens pays de l'Est (immigration polonaise entre autre). Le racisme n'est pas inexistant mais ne semble pas impliquer de conflits majeurs.

## 2. La fin de la Guerre Froide et le libéralisme des années 1990

En 1986, quelques années après sa première élection, Vigdís est l'hôte d'une rencontre américano-russe d'importance : du 11 au 12 octobre un sommet entre Ronald Reagan (USA) et Mikhaïl Gorbatchev (URSS) a lieu à Reykjavík, à mi-chemin entre New-York et Moscou. C'est dans la maison *Höfði* que les deux responsables politiques envisagent le désarmement nucléaire et la fin du conflit de la Guerre Froide entre les Républiques Soviétiques et les États-Unis. Cet événement politique donne une visibilité nouvelle à l'Islande sur le plan international<sup>228</sup> : elle est au cœur de la géostratégie mondiale<sup>229</sup>.

---

<sup>226</sup> Courbe 2005 de l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (ONUAA).

<sup>227</sup> Voir Mougel 2006 : 152.

<sup>228</sup> Voir partie *La fabrique de l'Islande moderne*, sous-chapitre *La place de l'Islande dans le monde*, page 123.

<sup>229</sup> Pendant le conflit, l'île a d'ailleurs réussi à maintenir des relations commerciales avec le bloc de l'Est.





Figure 58: photographie de Vigdís avec Ronald Reagan à la résidence de Bessastaðir juste avant le sommet de Reykjavík. Ce cliché est devenu symbolique de cet événement. Cliché de Ragnar Axelsson dit Rax pour le quotidien Morgunblaðið).

Dans la décennie suivante, l'île, qui a rapidement acquis toutes les caractéristiques d'une nation industrialisée alors qu'elle était si démunie à la veille de la Seconde Guerre mondiale, va se développer de manière vertigineuse. L'Islande fait le choix du libéralisme économique :

« Grâce au soutien des électeurs, le pays a mis en place la stratégie la plus « libérale » du Nord, à base de réduction de l'endettement et de l'inflation, de privatisations, d'encouragement à l'investissement privé et d'ouverture vers des secteurs porteurs tels l'aluminium, la géothermie et surtout les services, comme le transport aérien ou la finance, les banques islandaises se lançant même à l'assaut du marché européen. L'excédent budgétaire est de règle, le taux de chômage est bas, la croissance caracole entre 3 et 6 %/an, l'inflation a chuté et, surtout, la dépendance par rapport à la pêche a été réduite. » (Mougel 2006 : 148).

La société islandaise est prospère. Elle a un penchant pour la consommation et son niveau de vie fait partie, encore aujourd'hui, des plus mondialement élevés. De 1990 à 2005, le PNB est passé de 5,7 à 13,2 milliards de dollar<sup>230</sup>. Insidieusement, l'Islande continue de cultiver le terreau qui fera éclore la première grande crise financière mondiale du début du 21<sup>e</sup> siècle.

La vie politique présente de nouveaux visages. Davíð Oddsson, dirigeant du parti de l'Indépendance, forme son premier gouvernement en 1991. Il est ainsi à la tête d'une coalition

---

<sup>230</sup> Mougel 2006 : 146.

entre sa famille politique et le parti social-démocrate. En 1996, Ólafur Ragnar Grímsson est élu président et maintient une coalition de centre-droit (parti du Progrès et parti de l'Indépendance). Une certaine stabilité est apparente mais la vie politique est en mouvement : la Constitution est révisée en 1999<sup>231</sup> et de nouvelles formations politiques voient le jour (un parti libéral en 1998 et une gauche verte en 1999). En 2000 se constitue l'Alliance, parti qui regroupe les sociaux-démocrates, l'Alliance des femmes et une partie de l'Alliance du Peuple.

Si l'île a intégré l'Espace Schengen, elle se résigne encore à devenir membre de l'Union Européenne entre autre pour maintenir ses zones de pêche. En 1995, elle adhère à l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). L'Islande redéfinit ses rapports avec les États-Unis en matière de défense et renforce ses liens avec l'OTAN<sup>232</sup>.

Les secteurs de l'industrie et de la pêche connaissent une crise importante. À la fin de la décennie 1990, l'aliénation des quotas de pêche permet aux grands armateurs de développer leur flotte et de s'enrichir fortement. En conséquence, l'activité de la pêche artisanale si vitale aux villages côtiers perd de la vitesse, entraînant la désertification des zones littorales. Le secteur des énergies dites renouvelable poursuit quant à lui son chemin. Depuis les années 1960, le volcanisme, les sources d'eau chaudes et les courants d'eau sont exploités afin de produire de l'hydroélectricité et de la géothermie utilisées dans les foyers islandais ou revendues à l'étranger.

### 3. *Sumarljós og svo kemur nóttin*<sup>233</sup>

Entre le 29 septembre et le 10 octobre 2008, les trois principales banques d'Islande s'effondrent. L'hyper libération du système bancaire faite d'un système de prêts malsains, de crédits et de spéculations monétaires hasardeuses et frauduleuses entraînent le pays dans un gouffre économique et politique<sup>234</sup> : c'est la débâcle islandaise. Geir Haarde, chef du parti de l'Indépendance et Premier ministre depuis 2006, démissionne de ses fonctions<sup>235</sup>. Le pays

---

<sup>231</sup> Après sa naissance le 17 juin 1944, elle l'avait déjà été en 1984, 1991 et 1995.

<sup>232</sup> L'Islande participe, par exemple, à la guerre du Kosovo.

<sup>233</sup> *Lumière d'été, puis vient la nuit*. Titre d'un roman de Jón Kalman Stefánsson publié en islandais en 2005 et en français en août 2020 (Grasset).

<sup>234</sup> Voir Aucante, Clerc et Jarl Iremann 2016.

<sup>235</sup> Son procès aura lieu en 2012 mais aucunes sanctions ne seront retenues contre lui.

demande au Fond Monétaire International (FMI) un emprunt de six milliards de dollars US. Cette crise financière (*kreppa* en islandais) est mondiale et l'Islande est le premier pays frappé. Les banques doivent faire face à des pertes abyssales et leurs fonds d'investissement font *banqueroute*. L'endettement est lourd et l'onde de choc de ce cataclysme économique atteint vite le monde entier. Les trois plus grandes banques sont nationalisées et cette décision sera l'amorce du plan de redressement du pays. Cette crise internationale a eu un impact profond sur l'image récente de l'Islande comme l'a analysé l'historien Daniel Chartier dans son ouvrage *La spectaculaire déroute de l'Islande* (Chartier 2010)<sup>236</sup>.

#### 4. Résilience et instabilité

Au début des années 2010, la situation économique semble miraculeusement s'être améliorée avec rapidité et résistance<sup>237</sup>. La vie a suivi son cours et les Islandais - qui ont vécu dans des conditions d'extrême pauvreté - ont exhumé tout ce qui a fait d'eux des êtres résilients<sup>238</sup>. L'Islande revient enfin sur le devant de la scène internationale pour d'autres raisons que ses déboires financiers : deux impressionnantes éruptions volcaniques vont accaparer les médias plusieurs semaines. Celle de l'imprononçable Eyjafjöll (au sud de l'île) en 2010 génère un énorme nuage de cendres dispersé par les vents et vient perturber l'espace aérien européen. Des milliers de vols sont annulés, immobilisant les voyageurs et mettant financièrement à mal quelques compagnies aériennes. En 2011, c'est le volcan Grímsvötn qui sort de son sommeil. Ces deux manifestations géologiques inattendues ont agacé certains et fasciné d'autres. C'est lorsqu'elles surviennent que l'on constate que le secteur touristique prend une ampleur inédite : l'Islande expérimente le tourisme de masse. L'environnement naturel quasi vierge à deux pas des zones urbaines et les activités culturelles proposées dans la capitale et en région attirent les visiteurs. Le gouvernement compte alors sur cet essor pour renflouer l'économie nationale. En 2010, 495 000 touristes sont venus visiter l'Islande<sup>239</sup>. D'après *Ferðamálastofa* - l'Office de Tourisme Islandais - c'est deux cent mille personnes de

---

<sup>236</sup> Nous revenons sur cet épisode de crise financière dans La deuxième partie ÞJÓÐ VERÐUR TIL, V., 5., pp.263.

<sup>237</sup> On parle de miracle dans la presse. Voir par exemple l'article web du Monde publié le 17 décembre 2018 « Comment la crise de 2008 a changé l'Islande » : [https://www.lemonde.fr/economie/article/2018/12/09/comment-la-crise-de-2008-a-change-l-islande\\_5394887\\_3234.html](https://www.lemonde.fr/economie/article/2018/12/09/comment-la-crise-de-2008-a-change-l-islande_5394887_3234.html)

<sup>238</sup> La résilience est un concept développé en psychologie. Ce phénomène se traduit par la résistance d'un individu à un traumatisme en en contrant les effets négatifs afin de se reconstruire socialement. Le concept, déjà existant dans les années 1950 aux États-Unis, est développé en France à partir des années 1990 par l'éthologue et neuropsychiatre Boris Cyrulnik.

<sup>239</sup> Chiffres issus du rapport *Ferðamálastofa* de mars 2011 (page 5) : <https://www.ferdamalastofa.is/en/research-and-statistics/tourism-in-iceland-in-figures>

plus qu'en 2000. Au début de cette ère touristique nouvelle, la protection des sites naturels et patrimoniaux n'est pas toujours simple à gérer et les infrastructures sont encore insuffisantes (voirie, transport, hébergement etc...).

Malgré cette embellie économique qui repose beaucoup sur les activités de services, la décennie 2010 est marquée par des mobilisations sociales et politiques fortes. La crise de 2008 n'étant pas oubliée, les Islandais s'insurgent contre la corruption politique et contre une économie déraisonnable. Le peuple organise plusieurs rassemblements contestataires : on parle de *Búsáhdabyttingin*<sup>240</sup>. Entre 2013 et 2016, le parti du centre-droit revient au pouvoir avec pour objectif de soulager la dette des Islandais. Mais les contestations envers le pouvoir politique demeurent et les habitants n'ont plus confiance en leurs institutions. La société civile se dresse contre les politiciens malhonnêtes et ceux que l'on appelle les *Néo-Viking*, à savoir les « requins de la finance » tenus pour responsables de la crise. L'adhésion à l'Union Européenne est à nouveau inhumée et on expérimente de nouvelles façons de vivre la démocratie. Ainsi à l'aube de la décennie 2010 le débat sur la réforme de la Constitution est relancé mais l'initiative est avortée<sup>241</sup>. De nouveaux partis politiques qui émanent parfois de la société civile prennent de l'ampleur comme *Vinstrihreyfingin - grænt framboð* (formation socialiste verte et féministe). On remarque aussi la percée du parti Pirate (*Píratar*) fondé en 2012 par Birgitta Jónsdóttir ou encore un parti alternatif de droite libérale. Cependant, si le désir de changer le paysage politique est présent, le traditionnel parti de l'Indépendance reste dominant.

Au printemps 2016, un nouveau scandale ébranle la scène politique. L'affaire des *Panamas Papers* met à mal le Premier ministre de l'époque, Sigmundur Davíð Gunnlaugsson. Il démissionne de ses fonctions de dirigeant du gouvernement et devient la victime politique désignée de la version islandaise de cette affaire retentissante. L'été de la même année, le pays élit un nouveau Président en la personne de Guðni Thorlacius Jóhannesson, universitaire et historien de formation, réélu à plus de 92% des suffrages en juin 2020. Son prédécesseur,

---

<sup>240</sup> Traduit par *Révolution des Casseroles* car les manifestants faisaient tinter des ustensiles de cuisines pour se faire entendre.

<sup>241</sup> Voir SKALSKI, Jérôme (2012). *La révolution des casseroles. Chronique d'une nouvelle constitution pour l'Islande*, Éditions La Contre Allée, 108 pages et AUCANTE, Yohann (2013). *Les démocraties scandinaves. Des systèmes politiques exceptionnels ?*, Éditions Armand Colin, Collection U, 256 pages.

Ólafur Ragnar Grímsson, lui laisse donc les clés de la résidence présidentielle de Bessastaðir après cinq mandats consécutifs.

Si la nature de l'île avait jusque-là dictée la façon dont on devait aménager le territoire, on observe aujourd'hui que la forte urbanisation des zones les plus citadines a un impact sur l'environnement. Malgré son attachement intrinsèque à la nature, l'Islande prend conscience des problèmes qu'elle rencontre en matière de pollution. Par exemple, l'île n'est pas en mesure d'avoir une structure adéquate pour traiter ses déchets et les faits donc éliminer sur le continent. Autre problématique, elle produit de l'aluminium qui est ensuite exporté et la présence souvent décriée des usines implique la construction de barrages dans des zones naturelles qui supportent peu d'être endommagées. Les autorités visent la réduction des gaz à effet de serre mais les Islandais privilégient encore beaucoup la voiture à l'instar du réseau de transport en commun. Le pays importe toujours beaucoup de produits (denrées alimentaires, véhicules etc...) et l'usage des appareils électro-informatiques est également très élevé au sein des foyers. Sans oublier la pollution générée par le tourisme (zones naturelles abîmées, présence de déchets etc...).

La crise sanitaire mondiale du Coronavirus (COVID-19) a touché l'Islande malgré son isolement<sup>242</sup> : depuis le 28 février 2020, plus de cinq mille personnes ont été infectées par le virus, trois patients ont été ou sont en réanimation et vingt-huit personnes sont décédées<sup>243</sup>. La vigilance s'oriente vers les personnes en provenance de l'extérieur depuis la levée du confinement islandais (contrôle et test sur les voyageurs entrant sur le territoire)<sup>244</sup>. La COVID-19 a un impact sur l'activité de nombreuses entreprises sinistrées qui sont contraintes de licencier des employé.e.s. Un certain nombre d'entre elles sont en lien avec l'industrie du tourisme<sup>245</sup>, secteur que le gouvernement souhaite au plus vite redresser. En conséquence – alors que l'île compte désormais plus de trois cent soixante-quatre mille insulaires<sup>246</sup> - la hausse du taux de chômage est significative et atteint le taux historique de 16,9% en avril

---

<sup>242</sup> La fiction de Sigríður Hagalín Björnsdóttir intitulée *L'île* et parue en février 2018 fait ironiquement écho à cette situation de confinement, de coupure avec le monde extérieur, d'approvisionnement et du repli sur soi. L'auteure imagine les réactions du gouvernement islandais et de la population face à l'isolement soudain et inexplicable de l'île. *L'île* est publié aux Éditions Gaïa (256 pages).

<sup>243</sup> Voir <https://www.covid.is/data>

<sup>244</sup> Avant l'été 2020, on comptait 10 décès, un faible taux d'hospitalisation, aucuns patients en soin intensif et quelques centaines de personnes mises ne quarantaine. Source : blog Michel Sallé 2020 : <https://www.sg-ms.net/2020/08/05/covid-19-le-retour/>. Puis la situation s'est dégradée et l'Islande est devenue le mauvais élève des pays nordique.

<sup>245</sup> La compagnie aérienne Icelandair, l'espace géothermal du Blue Lagoon, l'opérateur aéroportuaire Isavia.

<sup>246</sup> Chiffre *Hagstofa Íslands (Statistics Iceland)* pour 2019.

2020<sup>247</sup>. Il est probable que la relance du tourisme, de l'export et des travaux d'infrastructure soit poursuivi par une nouvelle dévaluation de la couronne islandaise. Dans ce contexte très récent, le gouvernement veut manifester une fois encore sa coalition traditionnelle : un engagement individuel déterminé et un pacte social fort.

Le parcours historique si encensé de l'Islande - qui illustre aussi le modèle nordique vanté et caractérisé par l'égalité des sexes et des revenus, des faibles taux de chômage, un contrat social transparent et le développement d'énergies vertes - se révèle bien plus complexe et fragile en réalité. Plus que jamais, l'Islande

« (...) constitue indéniablement un laboratoire politique tout à fait passionnant à l'heure où les démocraties européennes sont largement aux prises avec le populisme et les droites nationalistes. » (Aucante, Clerc et Jarl Iremann 2016 : 5).

## 5. Une capitale épice de mutations

La compétence de l'aménagement du territoire est récente en Islande<sup>248</sup> et elle est un défi aussi bien à l'échelle locale qu'à l'échelle nationale. La migration qui part des zones rurales et des villes provinciales en direction de Reykjavík est un problème concret<sup>249</sup>. Deux raisons expliquent ce mouvement. D'une part l'Islande est trop vaste et sa population insulaire inégalement répartie laissant des zones désertes ou très isolées est coupée des infrastructures et des services. D'autre part l'Islande est trop petite avec des distances trop courtes pour permettre un développement régional fort<sup>250</sup> :

« The bi-polar government structure and the low population size, the large number of small municipalities and the great variance in size of municipalities affect public administration in Iceland. 74% of Iceland's 124 municipalities have less than 1000 inhabitants. In consequence, there is a mixture of centralisation and decentralisation. However, the municipalities are rather weak and depend on the state. » (Theodórsdóttir 2000:56).

---

<sup>247</sup> Il était de 5 en février 2020 et de 9,2% en mars 2020. Source : blog Michel Sallé 2020 : <https://www.sg-ms.net/2020/05/07/le-chomage-en-islande/>.

<sup>248</sup> *Planning and Building Act* (1998).

<sup>249</sup> Voir Böhme 2002: 132. En 2000, 111 345 habitants vivaient à Reykjavík, 174 991 habitants dans Reykjavík et sa région soit 62% de la population totale (282 849 habitants).

<sup>250</sup> Voir Hartthaler (1999:57-58).

L'objectif de la politique régionale du gouvernement depuis le tournant des années 2000 est de redonner de la vitalité aux zones en perdition qui ont subi le déclin de leurs activités industrielles (pêche et agriculture).

Architecturalement, Reykjavík n'est pas une ville momifiée avec des stigmates du passé à chaque coin de rue comme certaines villes européennes qui ont pu garder leurs monuments millénaires et amasser de la mémoire bâti par strates<sup>251</sup>. La capitale la plus septentrionale du globe n'est ni clôturée, ni fortifiée. Elle est en mouvement, et son rythme est parfois même frénétique. Avant la crise financière de 2008, le secteur du bâtiment était prospère voire exubérant. Lors du cataclysme économique, le taux d'échange de la couronne s'effondre et les propriétaires qui font face au doute finissent par évincer le gouvernement en place. À partir de cette période, le cataclysme économique gèle tous les projets et des agences sont contraintes de cesser leur activité. Le marché de l'immobilier connaît un revers sans précédent et des architectes – comme bien d'autres corps de profession – se retrouvent au chômage. Les chantiers sont donc stoppés et le symbole de cette période est incontestablement la construction d'*Harpa*, la salle de concert et centre de congrès dont la capitale Reykjavík rêvait depuis longtemps. Le bâtiment est enfin livré en 2011.

---

<sup>251</sup> Les villes nouvelles comme Reykjavík misent parfois sur le dispositif du musée pour se remémorer ce qui a disparu. Il est vrai que, sur tout le territoire, le nombre de musées locaux privés à l'initiative de citoyens est important quand on pense à la faible densité démographique.



Figure 59: Harpa concert hall. Cliché : SC, 2015.

Il est le fruit d'un concours international remporté par l'agence danoise Henning Larsen Architects et les Islandais *Batterið*. Le bâtiment est imposant et protégé par une enveloppe de verre conçue par l'artiste danois d'origine islandaise Olafur Eliasson. *Harpa* est aujourd'hui devenu un lieu incontournable, situé dans le quartier attractif de l'ancien port (Austurhöfn) ce qui permet au centre de la ville de ne pas rester tourné sur lui-même mais de renouer avec son front de mer. Après l'achèvement d'*Harpa*, le secteur de la construction redémarre. Pourtant, nous dit l'architecte islandais Einar Bjarki Malmquist<sup>252</sup> :

« Si la crise a eu une influence sur la façon de penser la construction, beaucoup de choses restent égales à elles-mêmes, et certains continuent à rêver à une croissance économique semblable à celle d'autrefois, malheureusement. » (Malmquist 2014 : 41).

Malgré tout, la commande publique et privée semble renaître et une nouvelle génération d'architectes poursuit sa reconnaissance ou commence à se faire connaître

---

<sup>252</sup> Einar Bjarki Malmquist vit et travaille à Oslo. Il est également le rédacteur de la revue norvégienne *Arkitektur N*, créée en 1919 et initialement publiée sous le nom de *Byggekunst*.



internationalement (*Studio Granda, Vatnavinir, PK Arkitektar, Basalt Arkitektar, Kollgáta, Gláma-Kím et Arkís*)<sup>253</sup>. Il y n'a peut-être pas actuellement un style architectural islandais détectable mais certaines réalisations les plus récentes ont su se donner de la visibilité. Pour l'historien de l'architecture Pétur Ármannsson, la particularité de l'adaptation architecturale explique la diversité des approches dans les réalisations islandaises récentes. Elle est à la fois une force et une fragilité qui retranscrit des aspects de l'identité islandaise :

« One can find individual buildings of high architectural standard but towns and districts generally lack of the harmony found in places where there is more uniform tradition of building. In this sense, the man-made environment in Iceland reflects the character of its people, their strong sense of individualism and urge to look abroad. » (Ármannsson in Abrecht 2000 : 9).



Figure 60: l'hôtel de ville (*Ráðhús Reykjavíkur*), par les architectes de *Studio Granda*, a trouvé sa place entre 1987 et 1992 sur les rives du lac *Tjörninn*. Cliché : *SC*, 2014.

---

<sup>253</sup> En Islande, les études d'architecture se font à l'Académie Islandaise des Arts (*Listaháskóli Íslands*, licence en deux ans) au sein du Département Design et Architecture. Les étudiants qui veulent poursuivre leur cursus et devenir architecte doivent partir à l'étranger.



Figure 61: le grand ensemble de Skogi à Reykjavík. Cliché : SC, 2014.

Reykjavík est sans doute l'épicentre des grands projets architecturaux mais des réalisations d'envergure sont aussi sorties de terre sur tout le territoire, parfois dans des lieux isolés.



Figure 62: la maison du parc de Vathnajökull dans l'Est de l'Islande. Cliché : SC, 2017.

Alors que la désertification continue de gagner du terrain, Reykjavík - qui concentre l'activité financière et bancaire - poursuit aujourd'hui la réalisation de son nouveau plan d'aménagement municipal (2010-2030)<sup>254</sup>. La capitale, petite mais étalée, se déploie sur dix quartiers (Vesturbær, Miðborg, Hlíðar etc...) qui sont principalement constitués de maisons individuelles ou d'immeubles bas. Mais cette ville portuaire est en pleine mutation. La population de la capitale ne cesse de croître et la métropole de Reykjavík prend de l'ampleur : environ 75 % des Islandais vivent dans la capitale qui a subi une forte urbanisation ces deux dernières décennies<sup>255</sup> et le manque de logements est une réalité. Le plan d'urbanisme projette un territoire urbain dense et mixte considéré comme plus économique et environnementalement respectueux<sup>256</sup>. Ainsi de nouvelles zones suburbaines ne seraient pas souhaitées pour mieux concentrer un développement urbain sur la péninsule. Cette densification réduirait le transport<sup>257</sup>, son coût et son impact sur l'environnement favorisant ainsi une vie sociale de qualité.

---

<sup>254</sup> Ce projet supplante le Plan Municipal de 2001-2024 (lui-même une révision du Plan de le Plan de 1996-2016). Il a été adopté par le Conseil Municipal en novembre 2013 et par la *National Planning Agency* en février 2014. En amont, ce plan d'aménagement a mis en place des consultations de citoyens et de résidents dans chaque district ainsi qu'un vote électronique sur [kjosa.betireykjavik.is](http://kjosa.betireykjavik.is). Une imposante publication sur la thématique des différents plans d'aménagement de Reykjavík a été publiée par Crimogaea 2014 : *Aðalskipulag Reykjavíkur 2010-2030*. Il comprend aujourd'hui une annexe mise à jour : *Reykjavík 2040*.

<sup>255</sup> J'ai eu l'opportunité de voir la ville se transformer fortement pendant toute la durée de mon terrain, entre 2006 et 2017.

<sup>256</sup> À l'inverse des zones suburbaines traditionnelles développant la séparation des zones résidentielles et commerciales.

<sup>257</sup> Le plan prévoit le développement de circuits pédestres et cyclables.

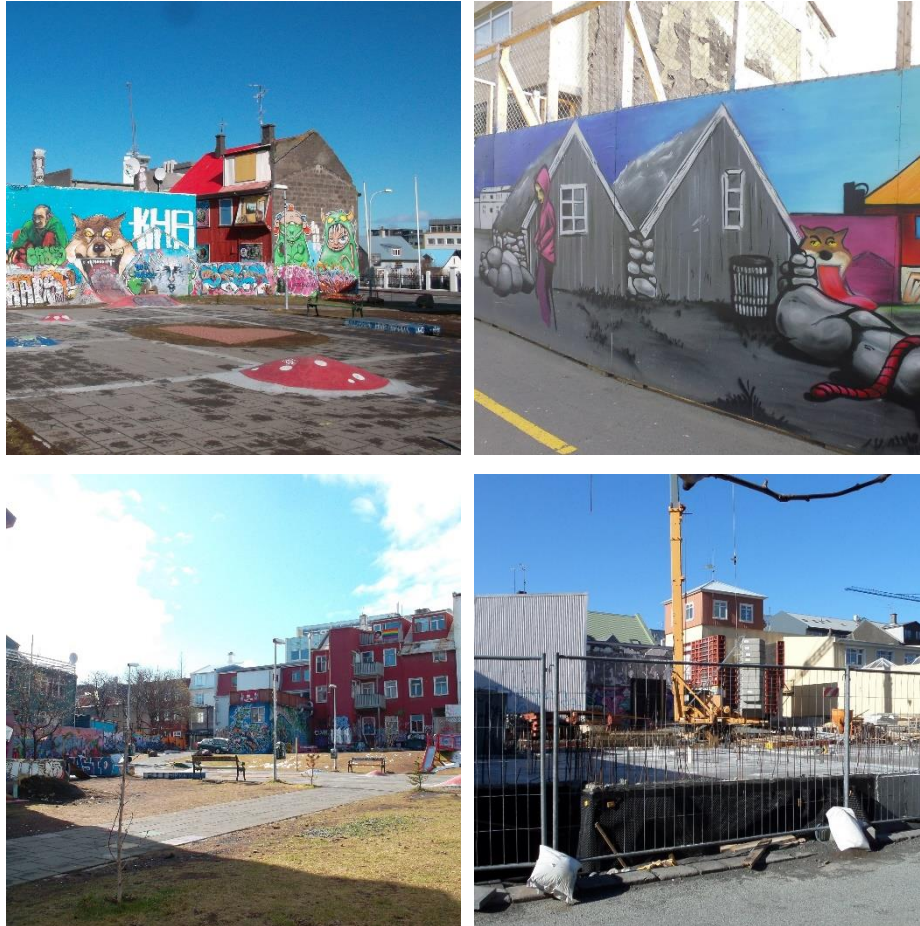


Figure 63: destruction du skate park de Reykjavík pour la construction de logements. Clichés : SC, 2013 et 2015.

L'architecture islandaise est - aujourd'hui encore – une activité indissociable de la nature et l'environnement si particulier de l'île fait partie de l'agenda politique depuis plusieurs décennies. La préservation des espaces verts et du cadre naturel de la capitale (mer, littoral et montagne) est un challenge<sup>258</sup>. Le gouvernement veut montrer qu'il cherche à développer l'économie du pays tout en respectant l'environnement<sup>259</sup>. Le 1<sup>er</sup> Août 2016, le discours de la première investiture du président actuel Guðni Th. Jóhannesson va dans ce sens :

« Iceland's natural environment is sensitive, and it is our desire both to protect it and to utilise it in a responsible and sustainable manner. (...) This chain of continuity is what matters most. Let us also give attention to climate-change issues; that is something our descendants will certainly be grateful for. »

<sup>258</sup> Le planning et l'impact sur l'environnement sont des sujets très débattus dans l'espace nordique et en Islande en particulier.

<sup>259</sup> Dès 2005, par exemple, il exprime son désir de remplacer le pétrole par l'hydrogène. À Reykjavík, toute l'électricité provient de l'énergie hydroélectrique et les maisons sont chauffées par la géothermie.

Il n'hésite pas à rappeler les engagements de ses prédécesseurs :

« It is appropriate here to mention the initiatives taken by Vigdís Finnbogadóttir in connection with land reclamation and environmental awareness, and the part played by Ólafur Ragnar Grímsson in promoting Arctic affairs and the role of sustainable energy sources. »

L'architecte Einar Bjarki Malmquist constate lui que :

« (...) l'Islande, plus isolée, proche du Groenland, montre un profond mouvement vers l'écologie – conséquence de la violence de la crise financière là-bas – et meilleure prise en compte de ses sublimes paysages. » (Malmquist 2014 : 38).

Il ajoute qu'« en pleine mutation économique et identitaire, l'Islande voit son architecture s'orienter progressivement vers une meilleure prise en compte de l'environnement et de la nature, la plus grande richesse du pays. C'est sans doute par-là que peut se forger une manière de construire et de vivre à la fois particulière, écologiquement responsable et ouverte sur le monde» (A'A' numéro 402, Septembre 2014, Page 69). Une majorité des agences d'architectes, qui s'investit dans des démarches plus responsables, intègre des paysagistes dans leurs équipes<sup>260</sup>. Pourtant, l'essor urbain engendre une tension avec la nature et nuit à sa diversité. Certes, le peu de pollution industrielle et l'utilisation d'énergies renouvelables (géothermie et hydroélectricité) sont caractéristiques à l'Islande et sont fréquemment louées par les commentateurs extérieurs. Mais le pays est aussi dépendant à la voiture<sup>261</sup> et il n'hésite pas à vendre des terres à des investisseurs étrangers. On sent bien un recul de la nature au profit de la culture.

L'architecture et l'urbanisme sont aussi étroitement liés au tourisme, industrie en pleine mutation depuis les années 2000 et considérée comme un tremplin pour l'économie du pays. Dépassée par l'essor de ce secteur, l'Islande avait jusqu'alors peu développé ses infrastructures (hôtels, boutiques, routes, transports etc...). L'urbanisme à l'islandaise a semble-t-il trop été guidé par la loi du marché au détriment du secteur public.

---

<sup>260</sup> L'intérêt prononcé pour le traitement de l'intérieur en harmonie avec l'extérieur n'est pas sans rappeler l'héritage du finlandais Alvar Aalto.

<sup>261</sup> En Islande, les transports motorisés sont rapidement devenus la source principale d'émission de gaz à effet de serre. La voiture a un statut particulier en Islande (voir deuxième partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*, A. V., 3. page 260) et en diminuer l'usage est un objectif complexe. Les ethnologues parlent du « (...) triumph of the private car (*einkabíllinn*) in Iceland and the relative poverty of public transport. » (Árnason et al. 2014 : 11-12).

## B. SYNTHÈSE

Cette première partie HABITER L'ISLANDE se veut une histoire de l'île (douze siècles découpés en huit périodes) en abordant de manière condensée la société islandaise, sa politique et son économie. Elle explore plus particulièrement les grandes caractéristiques culturelles ainsi que les principaux événements historiques ayant des impacts locaux (histoire insulaire) et/ou globaux (l'Islande en connexion avec le monde).

Le premier chapitre débute avec l'épisode fondateur de la colonisation de l'île autour de 874 de notre ère. Sont ensuite retracées l'installation des colons (874-930) puis la période médiévale (930-1262). Les chapitres suivants sont consacrés à la domination norvégienne (1262-1380) puis danoise (1380-1918). La période du Royaume d'Islande est enfin développée (1918-1944) et, dans l'avant-dernier chapitre, il est question de l'émancipation de la nation islandaise avec la création en 1944 de la République d'Islande (1944-1980). Cette période fait place à celle qui nous est la plus contemporaine (1980-2020), composée des faits historiques récents les plus marquants.

Si le déroulement de cette présentation historique est délibérément conventionnel, il propose toutefois une alternative : en accord avec le sujet de cette recherche, l'accent est mis - autant que possible - sur les façons dont les islandais ont concrètement habité leur île au fil du temps. Ainsi nous voyons que la maison en tourbe, architecture enracinée dans le paysage et le territoire islandais, est présente dans toutes les époques.

La partie suivante - *ÞJÓÐ VERÐUR TIL* – cherche à décrypter les rouages de la fabrique de l'Islande moderne. Après avoir dégagé les éléments à l'origine de la nation islandaise, nous verrons que l'usage de la discipline historique est fondamental dans le processus de création du roman national. Par la suite, il est démontré l'impact fort de la littérature, de la langue islandaise puis de l'archéologie dans la fabrique de l'Islande. Enfin, cette deuxième partie développe la notion récente d'Islandicité pour aller plus en profondeur dans la notion d'identité islandaise.

« Obviously, idealized projections were the norm in descriptions of these far-off lands right from the beginning. When Adam of Breime wrote his account of society in Iceland, he created an image that was practically the exact opposite of the way of life of civilized Europe. By describing the people as living in caves alongside their animals, and a nation without private ownership, Adam was representing a simple society, where greed and malice were unknown, unspoiled by the sins of mankind. He clearly intended to suggest an ideal, an Arcadia of the North, where primitive but good people could be found. The parameters he set defined the direction for an important tradition in descriptions of Iceland through the centuries. »<sup>262</sup>

Sumarliði ÍSLEIFSSON, historien

« I can obey all of your rules  
and still be : be »<sup>263</sup>

Björk, compositrice et auteure islandaise

---

<sup>262</sup> ÍSLEIFSSON Sumarliði R. (2011). « Islands on the Edge: Medieval and Early Modern National Images of Iceland and Greenland », in *IOFTN*, ed. Sumarliði R. Ísleifsson en collaboration avec Daniel Chartier, Québec: Presses de l'Université du Québec, série « Droit au Pôle », et Reykjavík: Reykjavík Akadémían, page 59.

<sup>263</sup> GUÐMUNDSDÓTTIR Björk (2001), extrait de la chanson « Unison » tirée de l'Album *Vespertine*, One Little Indian.

# DEUXIÈME PARTIE : *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*<sup>264</sup>

## A. LA FABRIQUE DE L'ISLANDE MODERNE

### I. LA CREATION DE L'IDENTITÉ NATIONALE ISLANDAISE

#### 1. Au commencement

Pour la plupart des historiens islandais du siècle passé, le parcours historique du pays est - dès la colonisation - jalonné d'épisodes qui le conduisent au statut de nation. Ainsi, l'expression politique inédite de l'*Alþingi* et le site hautement symbolique de Þingvellir où les assemblées se sont tenues dès 930 sont considérés comme le point d'émergence d'une « conscious expression to their sense of nationality » (Nordal et Kristinsson 1967 : 84). Pour d'autres, c'est l'éclat des sagas au 12<sup>e</sup> siècle qui offre aux Islandais la possibilité de prendre conscience de leur culture et identité propre. Nonobstant ses étapes importantes, ce n'est qu'au début du 19<sup>e</sup> siècle que l'île déploie son projet national et prend le temps de réfléchir à son identité. Et il ne sera reconnu politiquement qu'au milieu du 20<sup>e</sup> siècle.

Pour l'historien Benedict Anderson :

« Nation, nationalité, nationalisme sont autant de notions notoirement difficiles à définir, *a fortiori* à analyser. » (Anderson 2002 : 17).

Pour lui, elles traduisent une « anomalie » (Anderson 2002 : 17). Elles sont « des artefacts culturels d'un type bien particulier » dotés d'une puissance politique certaine mais sans projet philosophiquement pensé. Aucun exemple de nation constituée n'est attesté avant la fin du 18<sup>e</sup> siècle :

« (...) les nations modernes ont été construites autrement que ne le racontent leurs histoires officielles. Leurs origines ne se perdent pas dans la nuit des temps, dans ces âges obscurs et héroïques que décrivent les premiers chapitres des histoires nationales. » (Thiesse 2001 : 11).

---

<sup>264</sup> *La création d'une nation*. Cette expression est le titre de l'exposition permanente de *Þjóðminjasafn Íslands (Musée National d'Islande)*.



L'Islande n'est par conséquent pas devenue une nation lors de sa colonisation au 9<sup>e</sup> siècle. La constitution des nations est un phénomène global qui, grâce aux échanges internationaux déjà rendus possible, est basé sur le même modèle :

« La convergence du capitalisme et de la technologie de l'imprimerie sur la diversité fatale des langues humaines a ouvert la possibilité d'une nouvelle forme de communauté imaginée qui, dans sa morphologie moderne, a créé les conditions de la nation moderne. » (Anderson 2002 : 57).

L'Islande a été inspirée par des mouvements continentaux qui la projettent hors de l'isolement :

« It was not until after the July Revolution of 1830 in France that Icelanders began to exhibit any trace of political nationalism. » (Karlsson 2010 : 39).

En 1840, Christian VIII - alors roi du Danemark - ouvre une porte sur l'indépendance en promettant la recomposition du parlement avec des membres majoritairement islandais. Avec cette promesse d'émancipation politique, sa population de petite taille, son industrialisation et sa croissance économique rapides, la fabrique de l'Islande moderne se met en place, portée par quelques islandais implantés au Danemark :

« La véritable naissance d'une nation, c'est le moment où une poignée d'individus déclare qu'elle existe et entreprend de le prouver. » (Thiesse 2001 : 11).

Pour l'Islande, il s'agit de quelques étudiants et auteurs puis de figures emblématiques comme Jón Sigurðsson. L'île amorce sa révolution idéologique en prenant conscience que la communauté ne se définit pas en faisant allégeance à un roi ou à une religion.

## 2. La composition de l'identité islandaise

La nation peut être vue comme une stratigraphie : elle est l'accumulation des souvenirs et de l'héritage matériel et symbolique d'un peuple. Si le concept de peuple est abstrait, celui de nation est bien concret et vivant :

« (...) appartenir à la nation, c'est être un des héritiers de ce patrimoine commun et indivisible, le connaître et le révéler. » (Thiesse 2001 : 12).

La fabrique de l'identité islandaise, ou de l'*islandicité*, réside dans l'exhumation de tout ce qui fait patrimoine pour ce peuple insulaire. On parle bien ici de la création commune, de l'invention collective d'une identité spécifique et – pour être crédible - il faut que cette fiction nationale soit intégrée par le peuple, rendue pérenne et diffusée (par l'enseignement, les livres etc...). Quels sont les ingrédients nécessaires ? Quelle est la « 'check-list' identitaire<sup>265</sup> » de l'Islande ? Un récit national qui assure la continuité avec les grands ancêtres et les grands événements, un panel de héros et d'héroïnes, une langue, un caractère particulier, des symboles officiels, des monuments, des arts et traditions populaires, un folklore distinctif et des paysages remarquables. Tous ces ingrédients ont été réunis pas les islandais et sont « servis » à chaque réception de chefs d'État, lors des grands rendez-vous sportifs, ou dans les programmes touristiques. S'ils expriment tous une continuité rassurante, ils peuvent néanmoins muter. Le choix d'un héros ou d'une coutume peut ultérieurement générer des conflits. La façon dont on raconte ou illustre un héritage culturel peut être sujet à des controverses et nous verrons que l'Islande ne fait pas exception.

Ce qui caractérisait la société islandaise de façon tacite jusqu'alors va donc constituer les fondations du pays. Le nationalisme va devenir une caractéristique majeure de la société islandaise et il se diffuse dans de nombreux domaines comme le rapporte le sociologue Thórólfur Thórlindsson :

« The ideology of nationalism may be seen in almost all aspects of Icelandic cultural, political, and social life (Tomasson 1980). » (Thórlindsson 1982 : 80).

Dans le champ de la politique culturelle, on observe effectivement que cette idéologie se développe au 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup> siècle en corrélation avec la construction de la nation islandaise : on place par exemple la langue islandaise au cœur de l'identité nationale. L'art a mis plus de temps à servir le projet national :

« While literary heritage was central to Icelandic nationalism, other forms of artistic expression held a much more subdued place in this discourse. Indeed, music, theatre, painting and sculpture had, at the end of the 19th century, still to be invented as sources of national distinction, seen as they were as an essential component of a mature and complete nation. » (Hálfdanarson et Rastrick 2006 : 89).

---

<sup>265</sup> Thiesse 2001 : 14.

Mais à partir des années 1920, art et nation commencent à s'entremêler pour soutenir le projet politique<sup>266</sup> : l'île compte bien prouver qu'elle peut être aussi sophistiquée que les autres grandes nations. L'année 1930 marque un tournant dans cette perspective. Dans le cadre des célébrations du millénaire de l'*Alþingi*, la musique et les arts visuels ont intégré le discours nationaliste.

L'histoire, la littérature, l'antiquarisme puis l'archéologie sont les disciplines clés de la nation islandaise et de son identité. Elles sont infusées dans les discours de commémoration et dans l'historiographie (livres d'histoire et manuels scolaires de la Première Guerre Mondiale aux années 1960). Elles font corps avec la société, les idéologies et la culture matérielle qui en découlent. Dans les pages suivantes sont développés les éléments qui composent le récit national islandais à savoir l'emploi spécifique d'événements, de lieux et de personnages historiques, l'usage de la littérature et de l'archéologie. Cette combinaison aboutie aujourd'hui au concept récent d'*islandicité*.

---

<sup>266</sup> Voir Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 90.

## II. L'USAGE DE L'HISTOIRE

L'Histoire est un outil actif de la culture islandaise et elle n'est pas une discipline importée et basée sur des pensées européennes. En ce sens, elle s'avère peu impartiale puisqu'elle a très tôt servi la création de la nation :

« History was not regarded as an objective or critical science, but rather as a political tool, linking medieval Iceland with modern times. Culture was, in the same manner, always ranked on the basis of its relation to national history. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 89).

Le pays affectionne la mise en exergue de ses faits historiques glorieux, rappeler la domination étrangère et sa lutte pour l'émancipation. Les personnalités incarnant l'Histoire et identifiées comme des ancêtres nationaux comme Ingólfur Arnason, Snorri Sturlusson, Jónas Hallgrímsson ou Jón Sigurðsson sont devenues des symboles forts et indéboulonnables. Par ailleurs, la pratique de la commémoration ravivant les grands événements, lieux et personnes du récit national islandais est fervente.

### 1. La sublimation de l'Âge d'or

L'*Âge Viking* (874-1100), considéré comme l'Âge d'or de l'Histoire islandaise, exerce toute sa suprématie sur les autres périodes et les guides touristiques les plus sérieux et récents relayent cette « (...) obsession des Islandais à l'égard de leur passé ou, du moins, de certains chapitres de leur histoire (...) » en précisant effectivement que les Islandais ont visiblement « (...) une prédilection pour la période allant de 930 à 1030, et préfèrent occulter les années postérieures au XIIIe siècle » (Guide Gallimard 2010 : 31). Cette période si chère correspond à une période d'indépendance politiquement dynamique et culturellement prolifique. À partir de 1262, le discours historique change puisque l'Islande est privée de toute cette audace en se faisant à son tour coloniser :

« First, to many, the main purpose of writing history was to prove that Icelandic society had reached its pinnacle when the nation had been free from foreign control, and that it had degenerated greatly under the rule of Norwegian and Danish kings. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 97).

Face au constat du déclin culturel, les historiens ont choisi de pérenniser et de léguer cet Âge d'or islandais. À partir du 19<sup>e</sup> siècle, la discipline - impliquée dans les revendications

nationales - utilise cet héritage médiéval pour prouver que le pays est culturellement viable tout en maintenant une continuité avec l'Islande moderne.

## 2. Le rappel de la domination et le continuum de la lutte pour la liberté

L'Histoire islandaise nous rapporte traditionnellement que la domination étrangère a été un intervalle marquant. Du milieu du 13<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle, la domination étrangère (norvégienne de 1262 à 1397 puis danoise de 1397 à 1918) est remémorée de façon récurrente lors des discours de commémoration ou des grandes prises de paroles politiques. Le 1<sup>er</sup> décembre 2018, pour le centième anniversaire de la souveraineté islandaise, la jeune Première Ministre Kristinn Jakobsdóttir prononce un discours lors de la cérémonie d'ouverture des festivités. Dans son allocution, elle rappelle la constance des luttes de son peuple et de l'unité de la nation :

« We wanted to control our own destiny and we succeeded, although we did not just glide through the century without struggle. There have regularly been burning issues that have divided the nation into different factions and differing opinions have been debated, not the least in the arena of international relations, but also in the struggle for better wages, a higher standard of living and for equality. When disasters have struck, the people have set aside their differences and come together as one. »

Les périodes successives de domination sont considérées comme longues, froides et obscures<sup>267</sup>. Plusieurs observateurs mettent en lien obscurantisme et domination et observent l'émancipation engrangée par les périodes de souveraineté. Pour l'anthropologue danoise Kirsten Hastrup :

« In this story, political sovereignty is seen as intimately linked to economic and cultural prosperity: the time of the Icelandic Commonwealth in the centuries following the first settlement is understood as one of prosperity, as is the future secured with independence. The fall and the in-between time of foreign rule, is the time of cultural stagnation, humiliation and economic hardship (Hastrup, 1998, p. 26). » (Árnason et al. 2014 : 11-12).

Durant les quelques 600 années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, l'Islande est ainsi assimilée à un pays sinistre et déprimant si bien qu'au 19<sup>e</sup> siècle un voyageur anglais

---

<sup>267</sup> Un lien causal est même fait entre les températures moyennes observées depuis les débuts de l'occupation de l'île et le type de pouvoir en place. On observe ainsi que durant les périodes au climat doux, l'Islande est indépendante. Pour les historiens, la croissance et la prospérité observable au 19<sup>e</sup> siècle ont sans doute gonflé la confiance en eux des Islandais ce qui les a rassemblés et conduit à se démener pour obtenir leur autonomie en 1874 lors de l'abolition de l'absolutisme danois (Karlsson 2010 : 42).

s'est plaint de ne jamais avoir vu un seul sourire sur le visage des Islandais. Les années d'assujettissement demeurent un mauvais souvenir même si, paradoxalement, les Islandais y ont consenti jusque tardivement :

« (...) all indications are that they were generally content to be part of the realm of Denmark. »  
(Karlsson 2010 : 38).

Pour l'historien Gunnar Karlsson, deux événements trahissent une certaine complaisance des Islandais face à la tyrannie royale. En 1809, après la tentative anecdotique et avortée de Jørgen Jørgensen de faire de l'Islande un pays libre, l'absolutisme danois est à nouveau rétabli sans que les Islandais ne s'y opposent. Puis en 1814, lorsque la Norvège se défait de l'emprise du Danemark, l'Islande ne semble exprimer aucun désir d'émancipation. Malgré cette contradiction, le roman national insiste sur le fait que durant 12 siècles le peuple islandais a continuellement lutté pour sa liberté :

« (...) the struggle for freedom had been the theme of Icelandic history from the beginning. »  
(Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 88).

### 3. Ingólfur Arnason et Jón Sigurðsson : deux incarnations de l'identité islandaise

Les écrits anciens sur la colonisation (*Landnámabók*) de l'île témoignent du contexte de violence qu'a pu connaître la naissance du pays et aussi de la puissance mythologique de l'histoire d'Ingólfur Arnason et de son frère, considérés comme les premiers colons officiels et devenus les personnages principaux du mythe de la fondation de Reykjavík et de l'Islande<sup>268</sup> :

« Ce roman des origines a pour héros un homme dont les parents sont inconnus. Ingólfur est donc d'emblée islandais, ce qui arrange bien les choses, car il doit rester le point zéro. Il y a ces colonnes qui flottent pour indiquer la destination finale, comme le berceau de Moïse. Il y a aussi ces deux frères de sang, Romulus et Remus nordiques, dont l'un des deux meurt inévitablement. Il y a enfin l'extermination d'un groupe ethniquement différent comme élément constitutif de l'acte fondateur. »  
(Gunnell in Lemarquis, 2014 : 34-35).

---

<sup>268</sup> Voir Première partie HABITER L'ISLANDE, A., II., 2., page 118 du premier segment de cette partie.



Figure 64: Statue d'Ingólfur sur Arnarhóll (Reykjavík). Cliché : SC, 2014.

Les données - même fragmentées - de ce mythe de fondation ont très vite constitué la base du roman des origines de la nation islandaise. Pour le folkloriste Terry Gunnell, qu'importe l'exactitude des sources écrites médiévales :

« Le livre de la colonisation (*Landnámabók*), rédigé en islandais, est l'acte fondateur plus par la référence incontournable qu'il deviendra que par l'exactitude de ce qu'il nous rapporte. » (Entretien de Gunnell in Lemarquis 2014 : 35).

Le récit national, incarné par des héros dont Ingólfur est l'archétype et des lieux qui peuplent la mémoire collective islandaise, se constitue donc très tôt à partir d'une matière orale malléable transposée dans les sagas à partir du 12<sup>e</sup> siècle. La particularité ici réside dans le fait qu'un personnage jugé réel comme Ingólfur est inclus dans un contexte historique récent aux versions multiples. L'archéologue Jesse Byock analyse les fondations de ce récit national ainsi :

« Là où d'autres peuples européens ont souvent interprété leurs racines historiques en termes hautement mythiques, faisant intervenir des dieux et des héros semi divins, les Islandais ont élaboré leurs sagas, qui rendent compte de leur passé d'une façon quasi historique et continue. Ils reconnaissent que les origines de leur communauté n'étaient pas intemporelles ni même très lointaines, mais qu'elles tenaient entièrement dans les événements mémorables et relativement récents du peuplement de l'Islande par les Vikings et du siècle qui le suivit. Reste que tous ces récits sur la migration de fermiers relèvent davantage de l'histoire et de la légende que des mythes d'origine. S'étant développés sur une période de plusieurs siècles, ils véhiculent la mémoire collective d'une manière adaptée aux générations successives. Les sagas ont aidé un peuple d'immigrants à se forger un sens cohérent de leur identité, en expliquant comment les valeurs traditionnelles des hommes libres, qui tiennent une si grande place dans l'image que les Islandais se font d'eux-mêmes, sont arrivées dans cette île. La tradition n'était pas, dans l'Islande médiévale, un bloc de faits historiques. Elle ne résidait pas non plus dans un texte établi. C'était un héritage vivant et en continuelle évolution. » (Byock 2007 : 39-40).

Au 19<sup>e</sup> siècle, l'Islande prend place dans les mouvements nationalistes qui bousculent l'Europe d'alors tout ayant manœuvrant à sa façon. Les discours politiques se concentrent sur la relation avec le Danemark, sur ce qui unit les Islandais et sur ce qui les démarque des autres sujets du Royaume danois. Le processus menant à l'indépendance totale va être long et parfois vu comme une utopie jusqu'à ce qu'une stratégie concrète et déterminée se mette en place. L'énergie est d'abord déployée à des milliers de kilomètres, à Copenhague, dans un laps de temps court, entre 1840 et 1852. Le projet d'indépendance est d'abord élaboré par des étudiants islandais qui œuvrent pour que leur peuple prenne conscience de sa situation et sorte de sa misère accablante. Puis la lutte va être portée par Jón Sigurðsson. Né en 1811 dans les fjörds de l'Ouest à Hrafnseyri, il passe la majeure partie de sa vie à Copenhague où il est parti étudier. Érudite reconnu, il devient fonctionnaire de la couronne comme archiviste au sein de la Société royale d'archéologie. Les élus islandais suivent presque tous sans exception sa politique nationaliste et le considère comme un leader. Dès 1849, il fait plusieurs séjours sur son île natale pour y honorer son rôle de président de l'*Alþingi*. Avec lui, les négociations vont prendre de l'envergure à partir de 1850. Sa connaissance de la littérature et de l'histoire de son pays apportera de la crédibilité au mouvement nationaliste qu'il conduit. Pour autant, Sigurðsson a saisi que :

« (...) la formation des nations est liée à la modernité économique et sociale. Elle accompagne la transformation des modes de production, l'élargissement des marchés, l'intensification des échanges commerciaux. » (Thiesse 2001 : 15).



Ainsi, sa stratégie vise surtout le développement économique et l'équipement de l'île car pour lui l'indépendance n'apportera rien au peuple s'il continue dans vivre misérablement<sup>269</sup>. L'homme compte bien obtenir des aides financière des Danois. Il ne verra finalement pas son objectif se réaliser car il meurt en 1879, vingt-cinq ans avant l'autonomie islandaise. Il faudra effectivement attendre 50 ans de marchandage pour qu'en 1904 l'Islande, qui comptait environ 80 000 habitants avec une économie à bout de souffle, obtienne son autonomie. Pourtant sa lutte ne sera pas veine : il est le plus grand personnage de l'histoire moderne de l'Islande.

Jón Sigurðsson comme Ingólfur Arnason sont deux personnalités, parmi d'autres, toujours célébrées. Pour exemple, Ingólfur et la colonisation ont fait l'objet dans grandes commémorations nationales en 1874 puis en 1974<sup>270</sup>.

#### 4. Commémoration et usage politique du passé : le cas Þingvellir

Þingvellir est une plaine juchée sur la dorsale médio-atlantique où se rencontrent la plaque eurasienne et la plaque nord-américaine. Depuis 2004, le Parc National de Þingvellir est protégé au titre de patrimoine mondial (culturel) de l'UNESCO. Mais ce lieu est aussi un site historique qui est le berceau et l'incarnation de la politique moderne islandaise : l'*Alþingi* y a été fondée en 930. En reprenant le concept de Nora, Guðmundur démontre que l'*Alþingi* tient une place particulière pour les Islandais et que le site de Þingvellir incarne cet attachement à travers une géographie concrète et l'idée de la naissance politique et démocratique de l'Islande :

« Þingvellir is the perfect embodiment of the experience that has shaped the Icelandic nation. Icelanders who visit Þingvellir perceive instinctively the invisible bond between the struggles of their ancestors and the nature of the place; it is engraved in their hearts, and has thus become a part of their own character. » (Hálfðanarson 2000 : résumé ?).

---

<sup>269</sup> Les leaders de la classe fermière ont été les supporters les plus loyaux de Jón Sigurðsson.

<sup>270</sup> La date de 874, aussi incertaine soit-elle, est celle qui a été retenue pour se remémorer ce personnage et cet événement.



Figure 65: *The Icelandic Thing*, dessin de William Gershom Collingwood, vers 1897. Cliché : British Museum, Londres.

Pingvellir est donc important dans la construction démocratique de l'île :

« It is commonly claimed in Iceland that the modern parliament is a direct continuation of the medieval assembly which gathered every year from around 930 to the end of the 18th century at the so-called Assembly Plains (Pingvellir) to the northeast of Reykjavík. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 88).

En effet, en 1944, la proclamation de la République et de la nouvelle Constitution est célébrée à Pingvellir devant quelques 20000 personnes<sup>271</sup>.

Pingvellir est tout aussi essentiel dans la parole politique contemporaine. Guðmundur Hálfðanarson rapporte que pour Davíð Oddsson, premier ministre entre 1991 et 2004, c'est le lieu où « the heart of the [Icelandic] nation beats » (Hálfðanarson 2000 : résumé). Les propos de l'ancienne présidente Vigdís Finnbogadóttir vont plus loin. Pour elle, la force qui se dégage du site est visible par tous mais seuls les Islandais peuvent percevoir sa charge historique, symbolique voire mythologique :

---

<sup>271</sup> Pour célébrer l'indépendance, l'*Alþingi* choisi aussi de construire un Musée National (*Þjóðminjasafn Íslands*). Erigé à Reykjavík, sur Suðurgata, le musée est livré en 1952 quand les collections ont définitivement pu être transférées de la Maison de la Culture. En 1947, les collections de la Galerie Nationale quitte à leur tour la Maison de la Culture pour occuper le dernier étage du nouveau musée. Conçu par Sigurður Guðmundsson et Eiríkur Einarsson, il est considéré comme un cadeau du Parlement au peuple Islandais : sa création symbolise la fondation de la République.

« Þingvellir is an enchanting place. Everyone who pays it a visit is bound to experience a strong sensation. It charms foreign travelers with its magnificent nature, but in the heart of an Icelander, all of its nature is interwoven with an eventful history, and the mind wanders to encounter the people who once inhabited the country, struggling century after century toward an uncertain future. This people never gave up, never forgot their language, their stories, their memories. » (Hálfðanarson 2000 : résumé).

On comprend dans cette citation que Þingvellir est aussi un lieu de dualité : il se partage et se dérobe. D'un côté, il est un site très touristique et accessible à tous. D'un autre, il représente le passé commun mais intime de la nation islandaise. En d'autres termes, Þingvellir incarne ce qui différencie le peuple islandais des autres.

Pour l'historien islandais Guðmundur Hálfðanarson, Þingvellir est devenu un « lieu de mémoire<sup>272</sup> », concept développé par l'historien français Pierre Nora (1931-). Ce dernier considère qu'au cours du 20<sup>e</sup> siècle l'histoire émane aussi de la mémoire collective qui – en commémorant un objet historique concret (un lieu, un bâtiment, une archive etc...) ou abstrait (un personnage, une image symbolique, un événement etc...) – le fait échapper à l'oubli<sup>273</sup>. Þingvellir tient effectivement une place de choix dans la pratique commémorative islandaise<sup>274</sup>. En 1930 on y célèbre le millénaire de l'*Alþingi*. Le Premier ministre d'alors, Tryggvi Þórhallsson, prononce devant 35000 personnes un discours emprunt de fierté :

« (...) je pense qu'après cette célébration, il est plus clair pour les peuples étrangers que nous, Islandais, trouverons plus encore de forces en nous-même pour nous engager dans un nouveau millénaire de notre histoire. » (Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 168-169).

Pour cette commémoration, on organise une reconstitution historique de l'élection en 930 du premier lögsögumaður « celui qui disait la loi ». On accueille des médias internationaux :

« The millennial celebrations were an international media success, with around 200 foreign reporters attending the festivities at Þingvellir, and other foreign guests estimated to have been in the thousands. The celebrations made the news around the world, most reports drawing a predominantly favourable picture of Icelandic culture. Assessing the success of the event later that summer, Jónas

---

<sup>272</sup> Voir HÁLFÐANARSON, Guðmundur (2000). « Þingvellir: An Icelandic "lieu de mémoire" », in *History & Memory*, Vol. 12, N° 1, Éditions Spring/Summer, pp. 4-29.

<sup>273</sup> Le concept de « lieu de mémoire » - devenu une expression courante - est développée dans les trois tomes de l'ouvrage du même nom, l'œuvre majeure dirigée par Pierre Nora et audacieuse en son temps. *Les Lieux de mémoire*, Gallimard (Bibliothèque illustrée des histoires), Paris, 3 tomes : t. 1 *La République* (1 vol., 1984), t. 2 *La Nation* (3 vol., 1986), t. 3 *Les France* (3 vol., 1992).

<sup>274</sup> Le millénaire de l'*Alþingi* y a été célébré en 1930 ainsi que le 11<sup>e</sup> centenaire de la colonisation en 1974. Le 17 juin 1994, près d'un quart de la population s'est déplacé pour y commémorer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la République d'Islande.

Jónsson wrote in the local newspaper “Tíminn” that “What Icelanders are even more concerned with than the impressions foreign guests have of the festivities themselves, is their impression of the country, the nation and its future prospects. And in this respect the judgements of the guests are almost unanimous in a way that must hearten the national ambition of Icelanders”. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 94).

D’autres commémorations d’envergure se sont tenues à Þingvellir. En 1974, on fête le 11<sup>e</sup> centenaire de la colonisation puis le 17 juin 1994, près d’un quart de la population se déplace pour célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la République d’Islande.



Figure 66: visite incontournable de Þingvellir lors du XIII<sup>e</sup> Nordic Tag (Congrès d’archéologie). Cliché : SC : avril 2013.

Si Þingvellir est un lieu emblématique où l’exercice de la commémoration prend une envergure symbolique, Reyjavík est le théâtre d’autres célébrations durant lesquels le corps politique convoque le passé. En 2000, le millénaire de la découverte du Nouveau Monde par Leifur Erikkson et la conversion au christianisme sont à l’honneur. À cette occasion, la capitale obtient le titre de cité européenne de la culture et le parlement commande un ouvrage

retracant l'histoire religieuse de l'île<sup>275</sup>. Plus récemment, le 1<sup>er</sup> décembre 2018, l'Islande a fêté le 100<sup>ième</sup> anniversaire de son indépendance.

---

<sup>275</sup> COLLECTIF (2000), *Kristni á Islandi*, H. Hugason éditeur, 4 volumes, Reykjavik. Commencé en 1990, il est publié en quatre volumes, juste à temps pour la commémoration de l'an 2000.

### III. CULTURE ET NATION : LE POIDS DU PATRIMOINE LITTÉRAIRE ET DE LA LANGUE ISLANDAISE

#### 1. L'imposant héritage littéraire

« Les littératures scandinaves sont les héritières, et cela reste vrai jusqu'à aujourd'hui, des sagas et des Eddas islandaises. » (Sagna : 6).

Ce propos du scandinaviste Bruno Sagna nous indique sans détour l'influence incontestable de l'Islande dans les lettres médiévales, modernes et contemporaines. L'Islande est « dépositaire des textes fondateurs de la littérature nordique » (Eydux : 16) et les manuscrits islandais font partis des biens culturels considérés comme les plus précieux. Le livre hante le paysage culturel islandais depuis la colonisation puisqu'il a contribué – avec les manuscrits du *Landnámabók* et de l'*Islendingabók* - au mythe d'origine de cette société. C'est le patrimoine par excellence :

« The sagas are celebrated as the most important cultural heritage of Iceland. They are taught extensively in schools; they are a popular gift not least for young people upon graduation or confirmation and remain largely accessible to general readers of Icelandic (Pálsson, 1995). » (Árnason et al. 2014 : 6).

La langue islandaise a peu été transformée, si bien que tout Islandais serait capable de déchiffrer les manuscrits écrits en vieux norrois.

Au-delà de l'objet-livre, son contenu (notamment sacré et religieux, statistique, romanesque) et son usage sont particuliers pour les Islandais. Les sagas, dont le contenu a beaucoup retenu notre attention, matérialisent des actions et des aventures connues de beaucoup. L'invariant des lettres nordiques, c'est l'art de raconter et la forte culture « livresque » islandaise est indissociable de la transmission, de la mémoire, de l'oralité et de la scansion. Les islandais ont un talent de récitation.

## 2. La collecte du patrimoine littéraire : de Árni Magnússon à la saga dématérialisée

Au 17<sup>ième</sup> siècle un engouement pour les manuscrits islandais se met en place en Islande, au Danemark et en Suède. On copie les manuscrits anciens sur un nouveau support : le papier<sup>276</sup>. Árni Magnússon<sup>277</sup> (1663 – 1730), érudit et secrétaire des Archives Royales, fait partie des collectionneurs de manuscrits les plus emblématiques de ce siècle. Dès 1685, et pendant quatre décennies, il a collecté près de 3000 manuscrits, le plus ancien datant du 12<sup>ième</sup> siècle<sup>278</sup>.

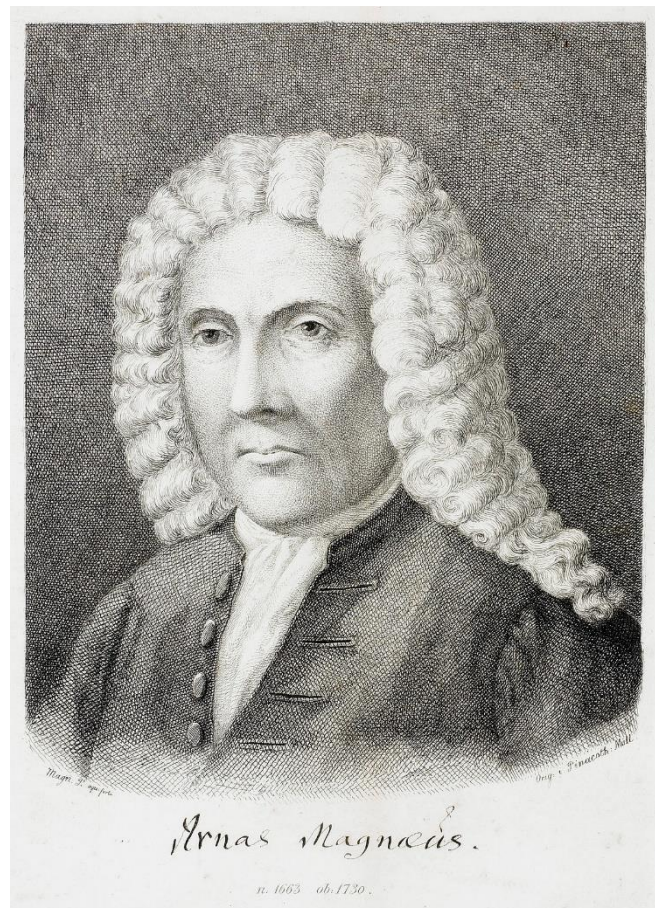


Figure 67: portrait d'Árni Magnússon. Source : [https://haandskrift.ku.dk/haandskrifterne\\_udstilles/Arna\\_Magn\\_us.\\_stor.jpg](https://haandskrift.ku.dk/haandskrifterne_udstilles/Arna_Magn_us._stor.jpg)

<sup>276</sup> C'est le dernier évêque catholique de l'île, Jón Arason (1484-1550), qui a introduit en 1530 sur le territoire islandais la première presse d'imprimerie.

<sup>277</sup> Un institut de recherche porte aujourd'hui son nom et son principal objectif est de conduire et de diffuser des études dans le champ de la langue et de la littérature islandaise. L'Institut conserve et alimente une collection de manuscrits et de documents en cohérence avec ses aspirations scientifiques. En 2009, la collection arnamagnéenne est ajoutée au *Registre Mémoire du monde* de l'Unesco dans la catégorie patrimoine documentaire.

<sup>278</sup> Les manuscrits rassemblés par Árni Magnússon proviennent d'Islande mais également de Norvège, du Danemark, de Suède et d'Europe continentale. Hormis ces manuscrits, sa collection contient quelques 14 000 autres pièces (chartes islandaises, norvégiennes et des îles Féroé, Shetland et Orcades).

Entre 1702 et 1712 il va rassembler un certain nombre de manuscrits lors de voyages effectués avec son acolyte Páll Jónsson Vídalín (1667-1727). Lors de leur collecte, ils en profitent pour localiser et répertorier les fermes et prospecter les lieux qui concentrent la présence des écrits tant recherchés. Ils rendent compte de leur prospection dans une publication qui s'intitule *Jarðabók*<sup>279</sup> (*cadastre*) et présente – comme annoncé - un inventaire précis des terres du pays. En 1728 à Copenhague, un grand incendie entraîne la destruction de plusieurs manuscrits islandais. L'engouement autour des livres s'essouffle pour reprendre à nouveau du souffle à partir de la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Bien plus tard, dans les années 1970 et peu après son indépendance, l'Islande organise le retour de manuscrits conservés jusqu'à lors au Danemark principalement. La date du 21 avril 1971 marque la première restitution : il s'agit du *Flateyjarbók* et du *Codex Regius* ramenés à bord du Danish Guardian *Vædderen*. L'évènement a un retentissement national si bien que de nombreux Islandais se sont rassemblés au port de Reykjavík pour y assister. Un dernier manuscrit est rendu en 1997. C'est également durant les années 1990 qu'apparaît la première traduction anglaise du corpus entier de la *Sagas des Islandais* avec ses 49 contes<sup>280</sup>. La question de la restitution de manuscrits a refait surface récemment dans la presse islandaise. En effet, il reste actuellement encore 700 manuscrits islandais conservés à l'Université de Copenhague et certains de ses représentants sont frileux à l'idée de devoir les restituer. Comme le rapporte les médias islandais<sup>281</sup>, une bataille semble avoir été engagée. La position islandaise est claire :

« Iceland's Minister of Education and Culture Lilja Alfreðsdóttir, on the other hand, is hoping to repatriate some of those manuscripts, while Hansen says they are also part of Denmark's cultural heritage. »<sup>282</sup>.

Mais le Danemark ne semble pas plier :

« Hansen [Anne Mette Hansen, assistant professor in Nordic Studies] says Icelandic manuscripts in the Danish collection are also part of Danish cultural heritage. 'They are part of our

<sup>279</sup> Árni Magnússon et Páll Vídalín, *Jarðabók, Hið íslenska fræðafélag, Copenhague, 1913-1943, 11 volumes*. Cet ouvrage imposant présente un avant-propos de Bogi Th. Melsteð (1860-1929) et du professeur Finnur Jónsson (1858-1934). Il propose la description de 11 régions soit 17 comtés (*sýsla*) : Vestmannaeyjasýsla et Rangárvallasýsla; Árnessýsla; Gullbringusýsla et Kjósarsýsla; Borgarfjarðarsýsla et Mýrasýsla; Hnappadalssýsla et Snæfellsnessýsla; Dalasýsla et Barðastrandarsýsla; Ísafjarðarsýsla et Strandasýsla; Húnavatnssýsla; Skagafjarðarsýsla; Eyjafjarðarsýsla ; Þingeyjarsýsla. Une édition augmentée de 2 volumes (un volume d'index et un volume d'annexes) a été publiée entre 1980 et 1990 (*Hið ísl. fræðafél. ; Reykjavík : Sögufél. [umboð]*).

<sup>280</sup> *The Complete Sagas of Icelanders*, Leifur Eiriksson Publishing, 1997, 5 volumes, 2313 pages. The *Penguin Press* a publié la collection en 1999.

<sup>281</sup> *RÚV (Ríkisútvarpið, chaîne publique indépendante de télévision)* et *Iceland Review* (presse web).

<sup>282</sup> Article *Iceland Review* du 11 novembre 2019 par Jelena Ćirić : <https://www.icelandreview.com/news/danish-professor-reluctant-to-repatriate-icelandic-manuscripts/>



history,” she told Danish paper BT<sup>283</sup>. Un compromis pourrait être possible du côté du Dnamark : « She [Hansen] says, however, that it is possible that Iceland could receive the manuscripts on loan once the Icelandic House is completed. “But not all of them.” »<sup>284</sup>.

Mais la controverse se trouve aussi du côté islandais :

« ‘From a purely academic point of view, if the manuscripts go home to Iceland, I do not know in what way, if any, it would strengthen scholarship there,’ stated Viðar Pálsson, Associate Professor of History at the University of Iceland. »<sup>285</sup>.

En attendant que cette problématique de restitution ne trouve des solutions, la collection arnamagnéenne bénéficie d’une inscription au registre de la Mémoire du monde de l’UNESCO (inscription soumise conjointement avec le Danemark).



Figure 68: article du quotidien Morgunblaðið relatant le retour en 1971 d'un des derniers manuscrits restitué par le Danemark. Source : <https://www.mbl.is/frettir/>

<sup>283</sup> <https://www.bt.dk/videnskab/island-vil-have-uvurderlige-skrifter-udleveret-af-danmark>

<sup>284</sup> Article *Iceland Review* du 11 novembre 2019 par Jelena Ćirić : <https://www.icelandreview.com/news/danish-professor-reluctant-to-repatriate-icelandic-manuscripts/>

<sup>285</sup> Article *Iceland Review* du 11 novembre 2019 par Jelena Ćirić : <https://www.icelandreview.com/news/danish-professor-reluctant-to-repatriate-icelandic-manuscripts/>

Des travaux considérables de numérisation ont été réalisés autour des sagas. Ils offrent une nouvelle appréciation de ces sources écrites qui sont pour la plupart disponibles sur le web<sup>286</sup>. Il existe plusieurs sites internet et blogs mis à jour et administrés par des chercheurs et bénévoles comme l'*Icelandic Saga Database* (<https://sagadb.org/>)<sup>287</sup>. D'autres sites mettent en avant la vocation touristique et promotionnelle du patrimoine littéraire comme le site <http://www.sagatrail.is/en/> qui héberge depuis 2006 déjà les actions de l'*Icelandic Saga & Heritage*, association soutenue entre autres par MÍ. Une initiative de recherche récente retient particulièrement l'attention : la cartographie des sagas par l'*Icelandic Saga Map* (<http://sagamap.hi.is/is/>). Issu d'une longue recherche, ce projet est dirigé par Emily Lethbridge (*Miðaldastofa, Háskóli Íslands et Stofnun Árna Magnússonar*) en collaboration avec des chercheurs rattachés entre autres à l'Université d'Islande.

### 3. La littérature comme outil de l'indépendance

Les travaux de l'historien Guðmundur Hálfðanarson et l'ethnologue Ólafur Rastrick démontrent que le patrimoine linguistique et littéraire islandais est un élément fondamental dans la lutte du pays pour son indépendance :

« The language and literary heritage became the cornerstones for the political 'struggle for independence', placing Icelandic historiography into a very specific context. For much of the 20th century it was an integral part of the nationalistic discourse as popular history and school textbooks reflected the political climate of unbleached patriotism. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 88).

Quelques décennies auparavant, la langue et la littérature étaient déjà des outils de l'identité nationale en fabrication. En 1835, quatre étudiants islandais demandent à nouveau le rétablissement de l'*Alþingi* depuis Copenhague à travers leur publication annuelle *Fjölnir*. Parmi eux se trouve le poète Jónas Hallgrímsson. Il donne au mouvement nationaliste islandais un caractère émotionnel inspiré du courant Romantique contemporain. Dans ses textes, l'homme et la terre ne font qu'un pour l'éternité. Dans un de ses poèmes il décrit Þingvellir comme un lieu créé par Dieu pour la nation : « Búinn er úr bálastorku / bergkastali frjálsri þjóð »<sup>288</sup>. En 1840 le roi Christian VIII propose de rétablir l'*Alþingi* car les Islandais la réclame

---

<sup>286</sup> Il faut souligner qu'au-delà de la numérisation, les sagas ont énormément été contées à la radio islandaise.

<sup>287</sup> Créée en 2007, cette ressource en ligne met à disposition des textes en lien avec la *Saga des Islandais*.

<sup>288</sup> « Construite à partir de lave par la création divine / Une forteresse pour une nation libérée » (traduction de l'auteur), citation tirée de Karlsson 2010 : 39.

mais aussi parce qu'il veut démontrer son estime pour cette petite nation qui a conservé sa langue, la plus ancienne du monde nordique, et qui a rédigé les inestimables sagas des anciens rois du Danemark (voir Karlsson 2010 : 40). En 1930, lors des célébrations du millénaire de l'*Alþingi*, Ásgeir Ásgeirsson alors orateur parlementaire qui deviendra le deuxième président de la République d'Islande, prononce un discours :

« 'Our history and literature have boosted our reputation and popularity among the best men abroad', Ásgeirsson continued, emphasising how the literary culture of the nation and its history had opened the road for Icelanders into the wider world – that is, the memory of a medieval golden age, preserved in the Icelandic language and the literary treasures of the past, legitimised the present status of Iceland as a sovereign nation, and was the foundation for the future Icelandic society. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 88-89).

Aujourd'hui, les Islandais sont toujours fiers de leur littérature et de leur langue :

« Ces textes, poèmes et sagas, composés par des hommes engagés dans la vie la plus quotidienne, vont fonder l'identité de leur communauté et servir de leviers à la résilience dont elle va faire preuve dans les périodes les plus noires de son histoire. C'est pourquoi ils font clairement partie de cette histoire. » (Sallé et Sigurjónsdóttir 2018 : 54-55)

#### 4. Un prix Nobel de littérature islandais

En 1955, l'écrivain Halldór Kiljan Laxness<sup>289</sup> (1902-1998) reçoit de l'Académie de Stockholm le prix Nobel de littérature. Déjà très populaire dans son pays, baroudeur et inventif, il a contribué à l'enrichissement et au renouvellement de la langue et de l'art narratif islandais avec ses romans (*Salka Valka* 1931-32, *Ljós heimsins*<sup>290</sup> 1937-40, *Islandsklukkan*<sup>291</sup> 1943-46, *Atómstöðin*<sup>292</sup> 1948, *Brekkukotsannáll*<sup>293</sup> 1957, *Paradísarheimt*<sup>294</sup> 1960...), ses nouvelles, ses pièces ou encore ses poèmes.

Avec ses écrits et sa vie, et maintenant cette récompense, il devient un ambassadeur de son île. Personnalité modeste et attachée à son pays, il évoque dans son discours de réception du prix Nobel plusieurs aspects particulièrement islandais tels l'isolement :

---

<sup>289</sup> Le nom d'écrivain qu'il a choisi – Laxness – est celui de la localité de la ferme de son père où il a grandi. Son véritable patronyme est Guðjónsson qui signifie [Halldór] fils de Guðjón. Généralement, le nom de famille en Islande est constitué du prénom du père auquel on associe un "s" possessif et le suffixe – son (fils de) ou – dóttir (fille de).

<sup>290</sup> *Lumière du monde*, Aubier, 1989, 645 pages, traduction Régis Boyer.

<sup>291</sup> *La cloche d'Islande*, Flammarion, 1998, 510 pages, traduction Régis Boyer.

<sup>292</sup> *Station atomique*, Presses du Compagnonnage, 1964, 253 pages, traduction Jacqueline Joly.

<sup>293</sup> *Les annales de Brekkukot*, Fayard, 2009, 368 pages, traduction Régis Boyer.

<sup>294</sup> *Le Paradis retrouvé*, Gallimard, Collection L'Imaginaire, 1990, 292 pages, traduit de l'anglais par René Hilleret.

« (...) lorsque je m'étais retrouvé seul dans ma chambre d'hôtel, il était assez naturel que j'aie commencé à me demander ce qu'impliquerait pour un pauvre voyageur, un écrivain originaire d'une de ces îles à l'écart de tout, d'être subitement désigné par une institution qui jouit de la plus grande considération pour son action en faveur des valeurs de l'esprit – d'être soudain par décret de l'Académie, placé sous les feux de la rampe aux yeux du monde entier. » (Errera 2013 : 766)

Avec cette haute distinction littéraire, l'enfant du pays rend hommage au peuple auquel il appartient, un peuple d'anonymes intimement attachés à sa littérature :

« Mes pensées vont simultanément à cette communauté fraternelle de cent cinquante mille personnes, à ce peuple islandais amoureux des livres qui dès le début a suivi d'un regard tantôt critique et tantôt bienveillant ma carrière littéraire, à ce public qui, à la manière d'un instrument sensible qui vibre à la moindre sollicitation, ne laisse pas le moindre mot se perdre dans un vide d'indifférence paresseuse mais en perçoit l'écho, plaisant ou désagréable. » (Errera 2013 : 767)

Au fur et à mesure de son discours, il poursuit l'hommage à son peuple littéraire :

« Pour un écrivain, c'est un grand bonheur d'être né au sein d'un peuple qui a été imprégné de poésie et nourri d'une forte tradition littéraire au cours des siècles. » (Errera 2013 : 767).



Figure 69: Laxness de retour en Islande après avoir reçu son Prix Nobel.  
Source : [https://www.gljufurasteinn.is/en/images/bokmenntaverdlaun\\_nobels\\_1955](https://www.gljufurasteinn.is/en/images/bokmenntaverdlaun_nobels_1955)

Ce 27 octobre 1955, la personnalité de Laxness –auteur alors reconnu par ses pères - s’efface pour honorer tous les anonymes – les « obscurs » - qui l’ont mené jusqu’ici :

« Il n’est peut-être pas surprenant que mes pensées se soient en premier lieu tournées (...) vers mes amis et vers mes proches (...). Même de leur vivant, ils appartenaient plutôt à la catégorie des obscurs, obscurs dans ce sens que peu de gens connaissent leur nom – et plus rares encore sont ceux qui l’ont gardé en mémoire. (...). Je songe à ces êtres merveilleux, issus des profondeurs du peuple, qui m’ont éduqué. » (Errera 2013 : 766)

Puis, cet initiateur de la littérature moderne islandaise, exprime toute sa reconnaissance aux auteurs classiques des sagas :

« (...) qui pendant des siècles se sont à tel point confondus avec le peuple que pas même leur nom n’a été conservé par la postérité. » (Errera 2013 : 767)

Laxness est intronisé par Elias Wessén, professeur qui évoque à l’assemblée présente l’importance de la littérature médiévale et de son poids sur l’identité islandaise : « Iceland is the original home of the narrative art in the Nordic countries. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 96). Guðmundur Hálfðanarson et Ólafur Rastrick ont analysé la remise de cette récompense :

« At times it sounded as if the prize was being given to the Icelandic medieval literati Snorri Sturluson, or to the unknown authors of the Icelandic sagas, rather than to Laxness himself. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 96)

Pour ce Nobel de littérature qui arrive après l’acquisition de l’indépendance, Laxness a modestement endossé l’incarnation du génie créatif de la nation. À travers cet événement imprégné de lieux communs, on prend à nouveau conscience que la littérature est l’essence du concept de patrimoine culturel islandais.

Avec Laxness s’amorce la percée moderne des lettres islandaises. Après lui, d’autres auteurs vont être propulsés vers une renommée mondiale. Dans le séisme engendré par les péripéties politiques et les bouleversements socio-économiques, la force de la littérature islandaise demeure imperturbable. L’industrie du livre est prolifique et créative. L’attachement des Islandais aux textes, du côté des auteurs.e.s comme de celui des lecteurs.trices, se perpétuent : des manuscrits de Snorri Sturluson au réalisme fantastique de

Sjón, en passant par la *Saga des fiers-à-bras* de Laxness (Gerpla, 1952) aux polars d'Arnaldur Indridasson. Les organismes de promotion et de diffusion comme l'*Icelandic Literature Fund* sont actifs. Par ailleurs, rappelons que depuis août 2011, Reykjavík fait partie du Réseau UNESCO des villes créatives et a été ainsi élue *City of Literature*.

## 5. *Les nuits de Reykjavik*<sup>295</sup> ou le succès du polar polaire : un regard sur la société islandaise

La littérature nordique est très diversifiée, multiculturelle et tournée vers l'ailleurs. Cependant, depuis les années 1990 c'est dans le polar qu'elle excelle. Il y a dix ans, Bruno Sagna livrait cette analyse :

« Le genre policier, phénomène littéraire et sociétal [...] mérite également un éclairage. Son succès n'est pas le fruit d'une facture particulière ou d'une singularité, d'un exotisme, mais répond à un désir de comprendre le mythe que représente à nos yeux le fameux modèle nordique, paré de toutes les vertus de la modernité. Les capitales nordiques, déclarées « *cool cities* », sont fêtées pour leur architecture et leur art de vivre. Social-démocratie, design, écologie, musique, cinéma, sans oublier la littérature, voilà quelques-unes des plumes de ce phénix qui n'a toujours pas livré son mystère. Le roman policier, loupe grossissante et déformante, nous entraîne de l'autre côté du miroir, où chacun tente de percer les secrets d'une famille un peu trop propre sur elle, où la nouvelle Arcadie peut virer au cauchemar orwellien. On peut dire dès lors, que le roman policier s'est substitué au roman de société. Il est le reflet, le sismographe des transformations profondes traversées par les pays nordiques, qui nous ont largement échappé et sur lesquelles un écrivain comme Henning Mankell<sup>296</sup> porte un jugement sévère. Le roman policier comme roman de société, mais aussi les questions de rôles et de genres, la quête d'amour, la famille et l'enfance : voilà quelques pistes thématiques, non exclusives, qui permettent d'appréhender les littératures nordiques contemporaines. » (Sagna : 6)

À l'échelle scandinave, l'Islande est venue tardivement<sup>297</sup> au polar avec la parution du premier roman d'Arnaldur Indriðason en 2000, *La Cité des jarres*, dont le retentissement a été international. Indriðason – en pionnier islandais du polar – a creusé un sillon pour d'autres auteurs comme Arni Thorarinsson, Yrsa Sigurðardóttir ou Ragnar Jónasson. Le traducteur et critique Gérard Meudal ironise :

---

<sup>295</sup> *Les Nuits de Reykjavik* est un des titres de l'auteur de polar à succès Arnaldur Indridasson publié en Islande en 2012 sous le titre original *Reykjavikurnætur* (2012). Traduit par Éric Boury en 2015 (Editions Métailié), il dépeint les premières années dans la police du personnage far d'Indridasson : le commissaire Erlendur. Indridasson est le pionnier islandais du genre et a ouvert la voie à de nombreux autres auteurs.

<sup>296</sup> Auteur Suédois, créateur de l'inspecteur Wallander.

<sup>297</sup> Déjà dans les années 1960-1970, le couple d'écrivains suédois Sjöwall et Wahlöö connaissait le succès avec leurs polars faisant la critique acerbe de la sociale-démocratie de leur pays.

« Tout le monde le sait : la cuisine est française, l'élégance britannique et la mélancolie nordique. À voir la rudesse du climat, qui s'étonnera d'ailleurs que la production littéraire des pays du Nord soit si déprimante ? » (Meudal 2011 : 16).

Pour l'Islande, il se demande si les auteurs mettent à mal la froideur et l'horreur boréale :

« Enténébrés par les cendres de leurs volcans, perdus sur leur lopin de terre aride, plongés dans la dépression économique. Comment pourraient-ils nous faire rire ? Comme beaucoup d'autres nordiques, par une analyse subtile et décalée de la comédie familiale. » (Meudal 2011 : 16)

Ainsi Auður Ava Ólafsdóttir, dans son best seller *Rosa candida*<sup>298</sup>, donne vie à l'exact inverse du mythe Viking à travers un jeune Islandais sensible, follement épris de botanique et qui doit faire face à une paternité accidentelle. On peut dire avant tout, qu'avec le genre du polar, les auteurs islandais sont des collecteurs de documents humains et de fins analystes de situations sociales. Les enquêtes menées au cœur de leur propre société. Bien sûr, nous sommes ici dans le domaine de la fiction mais le travail descriptif que font ses auteurs – à l'instar d'un Émile Zola en son temps<sup>299</sup> – nous donne une vision intéressante de l'identité islandaise à travers le prétexte de l'enquête policière. Sur la scène littéraire - en interviews - les auteurs de polar islandais sont d'ailleurs souvent sondés sur la réalité de leur société. Les journalistes s'interrogent : est-ce si sombre dans ce pays où le taux de criminalité est un des plus bas d'Europe ?

## 6. *Ég tala íslensku*<sup>300</sup>

C'est pendant la Réforme<sup>301</sup> que l'islandais est choisi pour être la langue de la nouvelle religion. Les Islandais commencent dès lors à considérer leur langue comme un trésor national. Nous l'avons vu, elle est une passerelle entre les siècles et les ouvrages les plus récents permettent encore sa promotion. L'islandais est toujours la langue de tous les insulaires :

---

<sup>298</sup> Son premier roman paru en 2010 en français aux éditions Zulma.

<sup>299</sup> À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la méthode de l'observation et le recueil de données dans le but d'analyser une société donnée sort du cadre des sciences sociales. Émile Zola est un bon exemple de cette pratique : son observation de la société lui a permis de préparer plusieurs de ses romans (les *Rougon-Macquart*, *La Bête humaine*, *Au Bonheur des dames*, *Germinal* etc...).

<sup>300</sup> *Je parle islandais*.

<sup>301</sup> Voir Première partie HABITER L'ISLANDE, VI., 4., page 156.

« It is also nowadays a language of farmers and peasants largely used by city dwellers, with innumerable expressions related to agriculture and spoken in a rather monotone fashion, in a way that is intended to conceal feelings and emotions. » (Lemarquis, 2013 : 77).

Mais l'islandais est une langue ancienne et parlée par peu de personne. La perte de la langue est une peur récurrente chez les Islandais. Certains se mobilisent pour défendre celle qui fut autrefois appelée « vieux norrois ». L'anglo-saxon s'imisce subtilement et les nouvelles technologies défient le langage et la pensée. Le discours d'investiture à la présidence de la République de Guðni Th. Jóhannesson<sup>302</sup> n'élude pas cette préoccupation qui – au-delà de la linguistique – est bel et bien identitaire:

« At the same time, we must nurture and respect our language, Icelandic, and ensure that it will be usable in the cybersphere and as a vehicle for the exchange of ideas in the future. But we must not become isolated: we must be able to express ourselves in foreign languages too. »

---

<sup>302</sup> Discours prononcé le 1<sup>er</sup> Août 2016.



## IV. CULTURE ET NATION : LE RÔLE DE L'ARCHÉOLOGIE

### 1. *Crymogæa*<sup>303</sup> et la collecte de la culture islandaise

C'est dans l'Europe du 19<sup>e</sup> siècle que se constitue la discipline archéologique mais ses prémices ont été posées bien avant par des amateurs passionnés, des antiquaires et des collectionneurs. L'archéologue Alain Schnapp résume ce contexte ainsi :

« L'archéologie que nous pratiquons aujourd'hui est fille d'une longue tradition qui plonge ses racines aussi bien dans le monde gréco-romain que dans les cultures de l'Égypte et de la Mésopotamie anciennes. Elle procède de ce que nous appelons les techniques antiquaires qui, après une première floraison dans l'Antiquité classique, ont pris leur essor durant la Renaissance en Italie et ont progressivement conquis toute l'Europe. » (Schnapp 2012 : 1).

En Islande, l'engouement pour le passé à travers la recherche de la culture matérielle commence à se manifester au 16<sup>e</sup> siècle par un amateurisme aussi frénétique que celui qui caractérise l'Europe continentale<sup>304</sup>. Les antiquaires insulaires ont fondé les débuts de l'archéologie islandaise en puisant – presque sans surprise - des informations dans la matière médiévale (surtout les sagas), en allant collecter des données sur un terrain périlleux et en rédigeant une histoire moderne de l'Islande qui va alimenter le récit national.

Arngrímur Jónsson (1568-1648) fait partie des chercheurs pionniers. Cet islandais a écrit une histoire d'Islande intitulée *Crymogæa*<sup>305</sup>. Publié à Hambourg en 1609, ce livre traite de la géologie, de la colonisation et de la nouvelle population de l'île. Jónsson y propose également les résumés de nombreuses sagas. À l'époque de l'écriture de *Crymogæa*, qui est une histoire islandaise relativement tardive, il a été émis l'hypothèse que les Islandais ne commémoraient encore aucun héros, ni événement historique emblématique qui peuplaient pourtant depuis des siècles la tradition orale. L'ouvrage de Jónsson semble alors être le premier ouvrage connu à positionner des héros littéraires au rang de héros fondateurs qui deviendront le socle de nombreuses commémorations nationales. Arngrímur Jónsson se focalise en effet sur des événements précis et quelques exploits de chefs emblématiques de

---

<sup>303</sup> *Islande* en grec.

<sup>304</sup> Les écrivains médiévaux en leur temps nourrissaient déjà un engouement pour les « choses » anciennes avec des informations au sujet des détails indiqués par des vestiges visibles. La véracité de leurs récits peut cependant difficilement être analysée.

<sup>305</sup> JÓNSSON, Arngrímur (1609). *Crymogæa Sive Rerum Islandicarum : Libri III*, Hambourg, 276 pages.

l'Âge des Sagas. On devine que sa période favorite est la période du *Commonwealth* (930-1262), une période héroïque et considérée comme la plus florissante culturellement et historiquement<sup>306</sup>. Ce qui importe à Arngrímur à travers *Crymogæa* est de démontrer que les Islandais ont leur propre culture et histoire au même titre que les autres nations. C'est pour cela qu'il est devenu une personnalité populaire et symbolique car il a œuvré pour la reconnaissance de l'identité et de la singularité du pays.

## 2. L'antiquarisme islandais ou les fondations de l'archéologie islandaise

Après la parution de *Crymogæa*, de nombreux érudits étrangers prirent connaissance de la richesse des sources écrites scandinaves. Parmi eux, on compte Ole Worm (1588-1654) est un médecin, naturaliste et collectionneur danois qui représente à lui seul – au-delà de l'influence des clercs et de nobles – l'*intelligensia* scandinave du 17<sup>e</sup> siècle<sup>307</sup>. Amorcée au 17<sup>e</sup> siècle, la collecte de manuscrits de sagas va prendre de l'ampleur au 18<sup>e</sup> siècle. Paraît alors l'ouvrage *Reise igiennem Island*<sup>308</sup> (*Voyage en Islande* en danois), offrant une nouvelle description de l'Islande. Quelques sites archéologiques sont mentionnés sommairement et des contes sont rapportés. Nous devons ce travail de compilation et de description au naturaliste et explorateur danois Eggert Ólafsson (1726-1768) et au médecin et naturaliste islandais Bjarni Pálsson (1719-1779). Il est basé sur leurs voyages effectués entre 1752 et 1757 et 1760 et 1764<sup>309</sup>.

La plupart des contes évoqués par Eggert et Bjarni le sont également par Jón Ólafsson de Grunnavík (1705-1779)<sup>310</sup> dans son étude *Barrows of the Ancient*<sup>311</sup>, vraisemblablement écrit en 1753 mais publié à titre posthume en 1812. Le grand engouement pour l'étude des vestiges du passé islandais ne faisait que débiter : la fièvre antiquaire va bientôt conquérir l'île.

---

<sup>306</sup> Création de l'*Alþing*, constitution de la matière littéraire islandaise, période de la maison-longue etc... Voir le chapitre précédent.

<sup>307</sup> Au sujet de Ole Worm, aussi appelé Olaus Wormius, voir Hafstein Valdimar Tr. (2003). « Bodies of Knowledge. Ole Worm & Collecting in Late Renaissance Scandinavia », in *Ethnologia Europaea, Journal of European Ethnology* 33, pp. 5-20.

<sup>308</sup> Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson (1772). *Vice-Lavmand Eggert Olafsens og Land-Physici Biarne Povelsens Reise igiennem Island, foranstaltet af Videnskabernes Selskab i Kjøbenhavn, med dertil hørende 51 Kobberstøkker og et nyt forfærdiget Kart over Island.*

<sup>309</sup> Voir Karin Schaer (2009). « From hell to homeland : Eggert Ólafsson's *Reise igiennem Island* and the construction of Icelandic identity » in *Images of the North : histories - identities – ideas, Studia Imagologica*, Volume: 14, édité par Sverrir Jalobsson, Amsterdam : New York : Rodopi, pp.131-138 pages.

<sup>310</sup> Cet érudit islandais était assistant d'Árni Magnússon. Il a aussi rédigé un traité de runologie en 1732.

<sup>311</sup> Manque de références précises pour cette publication.

L'antiquarisme est au départ un regard d'amateur adopté durant la Révolution française et marquant le Premier Empire. Cette activité se traduit par la curiosité et l'obsession des érudits européens et des collectionneurs pour l'Antiquité et elle s'avère assez précoce en Islande puisqu'elle est contemporaine des cabinets de curiosité de l'Europe du 17<sup>e</sup> siècle. En Islande, ce mouvement est populaire car il trahit l'attachement aux vestiges du passé sur lesquels on projette des images du temps jadis. Les premiers fouilleurs ne recherchaient alors évidemment pas les traces de la civilisation gréco-romaine mais les vestiges de l'héritage nordiques à la lumière de la littérature scandinave. En 1994, l'archéologue Adolf Friðriksson a consacré un ouvrage<sup>312</sup> à ce « popular antiquarianism » qui a eu un impact fort sur la construction du roman national. Il permettra de donner des preuves aux fondements d'une nation dont la naissance n'est pas précisément identifiable, comme l'explique de manière générale l'historien Benedict Anderson :

« La seule solution consiste à la [la nation] façonner en remontant le temps, jusqu'à l'homme de Pékin ou de Java, sinon jusqu'au roi Arthur, partout où la lampe de l'archéologie porte ses lumières capricieuses. » (Anderson 2002 : 206)

La pratique si précoce et politiquement orientée de l'antiquarisme n'a pour autant pas fait avancer la méthodologie de la fouille :

« Les antiquaires ont jeté les bases de l'observation et de l'interprétation des vestiges du passé mais ils n'ont pas intégré leurs pratiques dans un système. Certains se consacraient à la typologie des œuvres qu'ils découvraient, d'autres s'intéressaient à leur usage, quelques-uns même se préoccupaient des conditions de découverte des objets et de leur position dans le sol. Mais aucun d'entre eux n'a décliné l'ensemble de ces approches en une stratégie d'ensemble pour explorer les sites enfouis. » (Schnapp 2012 : 2)

Pourtant l'exploration du sol n'était pas chose inconnue à l'époque mais il va de soi que l'antiquaire est plus un homme de cabinet même si très tôt :

« (...) il y a eu des antiquaires qui observaient et parfois fouillaient le sol comme Olof Rudbeck (1630-1702) en Suède ou John Aubrey (1626-1697) en Grande-Bretagne (...) » (Schnapp 2012 : 2)

---

<sup>312</sup> *Sagas and Popular Antiquarianism in Icelandic Archaeology* (Friðriksson 1994), aujourd'hui épuisé.

### 3. Questionnaires et analogie littéraire

L'islandais Finnur Magnússon (1781-1847) - d'abord juge puis philologue et antiquaire voire le premier archéologue - connaissait l'ouvrage de son aîné Jón Ólafsson, *Barrows of the Ancient*, mais il considérait que, malgré la qualité des rapports et des notes, il restait incomplet voire incohérent. Finnur entreprend ses propres travaux de recherche et de terrain en 1816-1817. Il est alors membre de *la Commission Royale Islandaise pour la Conservation des Antiquités (ou Commission Royale du Danemark)*, première institution dont l'objectif est de mettre en avant le passé historique de sa colonie islandaise. Finnur utilise des questionnaires afin de repérer et de compiler des données sur différents types de sites : les tumuli, les grosses pierres déplacées par les gens, les sites d'assemblée (*Þingstaðir*), les ruines telles que les fortifications, les forges et les passages souterrains. Les inscriptions, les images et les contes folkloriques sont également répertoriés. A l'issue de ses recherches, Finnur Magnússon rédige pour elle un ouvrage intitulé *Udsigt over mærkelige oldsager i Island*<sup>313</sup> et considéré comme la première étude paysagère organisée et supervisée par un personnage local. Son texte expose des caractéristiques géographiques locales et fait la liste et la cartographie des sites prospectés. Il met également en relation des lieux particuliers avec les sagas et le folklore islandais. A l'aide de cette publication, la *Commission Royale* lance des campagnes de prospections accompagnées de questionnaires que des ecclésiastiques islandais doivent renseigner grâce à leurs connaissances des monuments visibles et connus de leurs paroisses. Dans les questionnaires, les vestiges de fermes ainsi que les traces d'inhumations sont souvent associées à des figures historiques.

Les questionnaires se sont finalement avérés une méthode peu concluante et il était visiblement bien plus aisé de faire parler les sagas. Elles sont une source intarissable d'informations pour les historiens islandais de cette période. Pour décrire cette fascination des sources écrites anciennes et leur utilisation pour asseoir la discipline archéologique islandaise, Friðriksson parle d'analogie littéraire (Friðriksson 1994). Il explique qu'en archéologie, l'analogie est une approche explicative : elle tente consciemment d'associer un objet « inconnu » avec un objet « connu » qui partagerait avec lui des attributs similaires. Plus

---

<sup>313</sup> Finnur Magnússon, *Udsigt over mærkelige oldsager i Island*.

les similitudes sont grandes, plus la probabilité que l'objet « inconnu » soit de la même nature que l'objet « connu » est grande. Pour l'Islande, la pratique de l'analogie s'applique entre des sources écrites anciennes et des faits archéologiques. Si les analogies proposées concordent, on peut donner une fonction, un âge et une signification à des objets ou à des sites. La foi en la matière littéraire employée est fondamentale : si le chercheur est convaincu de la fiabilité du contenu historique des sources, les découvertes archéologiques interprétées à leur lumière peuvent alors être mieux interprétées. Avec le *Landnámabók*, par exemple, on cherche à corréler des informations sur un colon, ses antécédents culturels, la date de son arrivée et le lieu de son implantation. L'*Íslandingabók* fournit quant à lui des informations sur la conversion au christianisme tandis que les chartes peuvent confirmer l'emplacement d'églises ou de chapelles. Les sagas, elles, sont susceptibles d'indiquer des emplacements de fermes, d'inhumations et de temples. On pourrait alors parler de *sagacentrisme*, c'est-à-dire une compréhension des vestiges du passé par le prisme des sagas. Le poète et philosophe naturaliste Jónas Hallgrímsson<sup>314</sup> (1807-1845) illustre très bien l'emploi de la matière littéraire islandaise comme outil de recherche. Il compile des ruines liées à des événements issus de la tradition orale ou à des événements issus des sagas. Il se focalise sur un certain nombre de sites et devient même l'initiateur de la première « fouille<sup>315</sup> » islandaise connue. En association avec le folklore et les toponymes, les chartes et autres documents anciens sont également utilisés tout au long de ce 19<sup>e</sup> siècle pour écrire l'histoire ancienne du pays, pour rédiger le roman national de l'île.

---

<sup>314</sup> Jónas Hallgrímsson est une personnalité emblématique de l'histoire islandaise. Même s'il oriente sa carrière vers les sciences naturelles (à l'Université de Copenhague), il est surtout le chef de file du mouvement romantique islandais. En 1835, il crée la revue *Flótnir* qui a permis à de nombreux poètes islandais nationalistes de s'insurger face à la domination danoise.

<sup>315</sup> Dans l'esprit du 19<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire sans grandes caractéristiques méthodologiques.



Figure 70: portrait de Jónas Hallgrímsson par Dessington en 1845.  
Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/J%C3%B3nas\\_Hallgr%C3%ADmsson](https://fr.wikipedia.org/wiki/J%C3%B3nas_Hallgr%C3%ADmsson)

#### 4. Les pionniers de l'archéologie islandaise : des chercheurs dans le contexte de l'Indépendance

Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, « le paradigme archéologique remplace la tradition antiquaire. » (Schnapp 2012 : 2). L'archéologie va progressivement devenir un spécialiste, un scientifique dont le regard va passer de la curiosité à l'objectivité. Les pionniers vont devenir des praticiens et la discipline va déployer de nouvelles modalités de recherches et stratégies de fouilles s'appuyant sur les pratiques antiquaires : la typologie, la technologie et la stratigraphie. La collecte de données progresse, leur analyse et leur diffusion se développent. Cette période est marquée par des excavations au sol qui vont devenir systématiques et qui vont permettre non seulement la mise au jour d'objets et de monuments mais aussi la découverte de civilisations<sup>316</sup>. Par ailleurs, avec Charles Darwin et son *Origine des espèces*

---

<sup>316</sup> Cela a été le cas avec le dégagement « scientifique » du site de Pompéi par Giuseppe Fiorelli, près de deux siècles et demi après sa découverte et qui marque un tournant dans la discipline.

(1859), toute référence biblique n'est plus un obstacle pour affirmer et prouver matériellement des époques comme la Préhistoire et aussi démontrer le lien étroit entre l'homme et son environnement :

« (...) l'archéologie au sens moderne du terme est une discipline qui s'est affirmée en Occident dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle à la faveur d'un double mouvement de condensation des anciennes techniques antiquaires et de remise en cause de la séparation entre l'histoire de l'homme et l'histoire de la nature, jusque-là intangible. » (Schnapp 2012 : 2)

En France, c'est Aubin Louis Millin (1759 -1818) qui lance la mutation de la discipline, accompagné d'autres comme Jacques Boucher de Perthes (1788-1866), un des pionniers de la science préhistorique. En Angleterre, c'est Augustus Pitt Rivers puis William Flinders Petrie qui développe l'archéologie. En Italie, c'est Giuseppe Fiorelli qui œuvre alors qu'en Allemagne c'est l'universitaire Gustaf Kossinna et l'archéologue Carl Schuchhardt qui se démarquent. Christian Jürgensen Thomsen représente la nouvelle archéologie danoise. Chacun a apporté ses contributions plus ou moins discutables tant idéologiquement que techniquement. Du côté islandais, le désir de conserver les vestiges du glorieux passé islandais est grandissant. La Collection des Antiquités Islandaises s'établit en 1863 et avec elle se constitue la première génération de conservateurs et d'archéologues professionnels. *Hins íslenzka fornleifafélag*, la Société Archéologique Islandaise, est fondée en 1879 et propose dès l'année suivante la publication régulière de rapports archéologiques. Sigurður Vigfússon (1828-1892) participe à cet élan en effectuant de nombreux voyages pour le compte de la Société afin d'étudier d'anciens vestiges. Il devient une figure centrale dans l'archéologie islandaise : conservateur de la Collection des Antiquités, Vice-Président de la Société Archéologique et probablement le fouilleur le plus actif de son époque. Brynjúlfur Jónsson (1838-1914) lui succède en poursuivant ses investigations jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle. Les vingt premières années de publication de la Société contiennent principalement les articles de ces deux grandes figures des débuts de l'archéologie islandaise. Avec la dynamique mise en place par *Hins íslenzka fornleifafélag*, on passe d'une archéologie locale à une archéologie à la vision plus globale basée sur la prospection régionale et la fouille sélective. Brynjúlfur est vraisemblablement le premier à associer le terme *landslag* (paysage) à une investigation archéologique. L'approche de Brynjúlfur est plus sensible à la géographie et moins dépendante des sources écrites, en comparaison à la démarche de Sigurður Vigfússon. On peut également souligner qu'il est attentif aux vestiges multi-périodes. En 1914, l'année de sa disparition, la pratique

archéologique délaisse la mise en relation entre les sites récemment initiée pour se focaliser à nouveau sur l'information historique de sites isolés. Cependant l'étude de Matthías Þóradarson (1877-1961) sur Þingvellir et ses environs est une description complète du site avec une exploration de son vaste contexte à travers des perspectives historiques et géographiques.

À la suite de l'étude paysagère de Finnur Magnússon (1816-1817), la Société Littéraire Islandaise mène à son tour une description de l'Islande incluant des sites archéologiques (entre 1839 et 1873). Elle diffuse une circulaire auprès des locaux comme l'a fait Finnur Magnússon. De nouveaux questionnaires sont distribués afin de recueillir des informations sur les vestiges présents dans chaque comté et paroisse du pays. Bien souvent, les réponses signalent qu'aucun monument ancien n'est encore visible. Cette nouvelle prospection montre encore un intérêt appuyé pour les sites de sagas avec ses paysages reliés aux premiers colons. Par ailleurs la relation que les locaux ont avec la géologie, les chemins et le paysage autour d'eux est développée, suggérant qu'ils sont conscients des zones environnant la structure des fermes et des éléments de vie de ceux qui les ont précédés sur ses terres. Les prêtres, les notables locaux et l'intelligentsia des communautés locales sont des participants actifs dans la collection de la connaissance archéologique confirmant bien que le 19<sup>e</sup> siècle est une période productive pour l'archéologie islandaise.

Entre 1872 et 1874, Peter Erasmus Kristian Kålund (1844-1919), un érudit et philologue danois, réalise un voyage en Islande dans le but d'y étudier les légendes, les sites historiques et la topographie de l'île. Dans *Bidrag til en historisk-topografisk Beskrivelse af Island*<sup>317</sup>, il décrit simultanément le paysage et les monuments anciens qu'il met pour la plupart en relation avec les sagas. Nous pouvons imaginer que Kålund avait une bonne connaissance des manuscrits islandais car on sait qu'il a étudié le vieux norrois et qu'il a travaillé jusqu'à la fin de sa vie au catalogage des manuscrits alors conservés à la Bibliothèque Royale. Au moment où il rédige *En historisk-topografisk Beskrivelse af Island*, les Islandais – réputés pour être de nature curieuse – nourrissent un intérêt grandissant pour les vestiges des temps anciens dans un contexte politique inédit<sup>318</sup>. Il est possible que ces chercheurs étrangers comme Kristian

---

<sup>317</sup> KÅLUND P.E. Kristian (1877 vol.1, 1882 vol. 2). *Bidrag til en historisk-topografisk Beskrivelse af Island*, København : Gyldendal.

<sup>318</sup> Pour un rappel des dates et événements clés de cette période, voir la Première partie HABITER L'ISLANDE, à partir de VI., 7., page 164.



Kålund et Daniel Bruun venus en Islande à la fin du 19<sup>e</sup> siècle aient dégagé des notions sur le paysage de l'île par leurs discussions avec des Islandais et par leurs lectures. Cela a pu biaiser leurs approches du paysage mais ils sont néanmoins plus objectifs puisqu'ils ne sont pas intimement associés au paysage, au savoir local et ils demeurent à distance des idéologies nationales tout en restant paradoxalement influencés par les sagas et l'analogie littéraire dont ils sont en partie les créateurs. La première vague d'étrangers qui étudie l'archéologie de l'Islande apporte plus de méthodes scientifiques et critiques à l'intérieur de l'analyse historico-topographique des sagas. Cependant leur connexion au paysage est moins importante que celle de Sigurður Vigfússon puis de Brynjúlfur Jónsson qui sont les premiers archéologues islandais à donner un sens aux lieux présents dans les mémoires et les traditions.

## 5. Culture matérielle Viking et nationalisme islandais

Le 19<sup>e</sup> siècle européen est parcouru par des mouvements nationalistes forts. Cette période est charnière pour la naissance des identités nationales et l'archéologie – nous venons de l'esquisser, contribue à justifier les origines ethniques et historiques d'une nation. Ainsi, en France, l'archéologie se focalise sur les périodes gallo-romaine et mérovingienne à même de donner de la cohérence à la nation française en considérant l'autre comme un barbare. La figure phare du mouvement français est Napoléon III, initiateur des fouilles du site d'Alésia en Côte-d'Or<sup>319</sup>. De nombreux instituts archéologiques européens s'implantent à l'étranger (l'École française d'Athènes, l'École française de Rome, l'*Instituto di corrispondenza archeologica* etc...) où on concède aux chercheurs occidentaux la fouille de grands sites (comme Delphes et Olympie). Ce nouveau réseau international archéologique n'est pas sans lien avec le corps politique puisqu'il met en œuvre la diplomatie et les affaires étrangères de chaque pays concernés. En parallèle se développe une archéologie orientale avec les fouilles de sites majeurs (Ninive, Babylone, Ur etc...) qui permet la découverte des langues les plus anciennes, pose la question de l'origine de l'écriture et ouvre le débat des origines indo-européennes des peuples européens et des grandes civilisations<sup>320</sup>.

---

<sup>319</sup> Ce site suscite encore de vives discussions idéologiques au sein des professionnels et des amateurs de l'archéologie.

<sup>320</sup> Plus tard, dans le but de légitimer la supériorité raciale du peuple aryen (les anciens Germains), l'idéologie nazie du III<sup>e</sup> Reich a récupéré les thèses de Gustaf Kossinna (1858-1931).

En Islande, la pratique du *sagacentrisme* perdure malgré de discrets ébranlements. En 1904, dans son *Manuel sur l'Histoire de l'Islande pour les Débutants*<sup>321</sup>, Páll Melsteð (1812-1910) écrit que les Islandais sont intimement attachés à leur île. Son ouvrage, teinté du romantisme inhérent à l'époque, dépeint un passé islandais beau, riche et glorieux digne de celui des Grecs Anciens. Melsteð considère que le peuple islandais mérite d'être renommé pour son courage, ses actes, sa force et son honnêteté autant à l'échelle nationale que dans le regard des étrangers. À l'instar des autres grandes nations européennes en formation, l'Islande construit son identité à travers la pratique balbutiante de l'archéologie. Comme le souligne l'historien et archéologue français Alain Schnapp, cette science

« (...) relève d'une dimension universaliste qui vise à rendre accessible le passé et à révéler et à protéger les antiquités de toutes origines. Mais, comme toute science, elle est soutenue par des États, ou des institutions à leur service, qui peuvent être consciemment ou inconsciemment tentés de privilégier certaines approches, certaines cultures ou certaines périodes. » (Schnapp 2012 : 4)

L'archéologue Angelos Parigoris a étudié ce contexte pour l'Islande dans le cadre de sa recherche doctorale intitulée *Nationalism and Archaeology on the Borders of Europe. A comparative analysis between Greece and Iceland*<sup>322</sup>. Il démontre que la discipline archéologique est effectivement un catalyseur pour la formation, le maintien et le renforcement du nationalisme spécialement en Europe. Dans ce contexte, les archéologues doivent interpréter et maintenir la mémoire commune. Par conséquent, ils jouent un rôle important dans les systèmes politiques et dans ce que donne à voir une culture donnée. D'un point de vue général, Angelos dissèque la discipline archéologique afin de saisir sa contribution à la création de caractéristiques nationales, locales et européennes. Plus spécifiquement, il effectue une analyse comparative entre l'Islande et la Grèce – dont il est originaire – en tentant de montrer que le nationalisme et l'archéologie évoluent par eux-mêmes et sous la même forme aux confins européens.

Sur le territoire islandais sur la voie de l'indépendance, le mariage de l'archéologie avec la nation est appuyé par son propre réseau scientifique composé d'un service archéologique

---

<sup>321</sup> Les précisions sur cette référence sont manquantes.

<sup>322</sup> Thèse réalisée au sein d'*HÍ* (faculté d'histoire et de philosophie) sous la direction de Gavin Murray Lucas. Voir <http://sjodir.hi.is/node/16197>

indigène<sup>323</sup>, de sociétés savantes et d'un Musée National<sup>324</sup>. Tous contribuent au développement de l'État-nation islandais. L'île ne se dispute pas la propriété d'antiquités pillées dans les pays colonisés comme ont pu le faire les grands empires occidentaux<sup>325</sup>. Elle lutte pour prouver l'existence de son propre patrimoine culturel pour qu'on ne lui vole pas son histoire<sup>326</sup>. Dans ce contexte, le passé se mêle au présent : la mise en exergue d'un passé glorieux (surtout la période du *Þjóðveldi* qui correspond à quatre siècles d'indépendance à partir de 930) compense la pauvreté des conditions de vie du début du 20<sup>e</sup> siècle. Sur le plan international, les manœuvres sont plus restreintes car le pays est encore fortement isolé.

## 6. Protection des vestiges de la nation

Avant la Seconde Guerre mondiale, la Société des Nations a œuvré pour la protection du patrimoine archéologique, puis l'UNESCO a pris le relais. Mais leurs actions n'ont pas été aussi rapides que la reconstruction et l'industrialisation d'après-guerre (Demoule & Stiegler 2008). En Scandinavie, en Europe centrale, en Italie puis en Grande-Bretagne et en Allemagne, l'après-guerre a été le moment d'une prise de conscience des risques que l'urbanisme et l'expansion économique faisaient courir au patrimoine archéologique. Ces pays ont donc développé des procédures nouvelles de recensement et de protection. Ce tournant a bouleversé la discipline archéologique : elle ne sera plus une pratique artisanale mais industrielle « capable d'excaver des centaines d'hectares et de gérer des dizaines de milliers de données. » (Schnapp 2012 : 5).

La législation islandaise pour la protection des vestiges archéologiques<sup>327</sup> ne présente pas de statut clair avant le texte de 1989<sup>328</sup>. Certes il y a une loi de 1969 pour la sauvegarde du patrimoine mais elle se base sur une liste rédigée plus de soixante ans auparavant (1907)

---

<sup>323</sup> *Hins íslenska fornleifafélag*, créée en 1879.

<sup>324</sup> Fondé en 1863.

<sup>325</sup> L'archéologie peut être une science colonialiste : « Les premiers archéologues ont été des collectionneurs plutôt que des techniciens, surtout soucieux de rapporter, pour eux-mêmes ou pour leur pays, des pièces rares, voire uniques. Leur patrie était occidentale et impériale : Allemagne, Grande-Bretagne, France, surtout. Les archéologues avaient des ambitions conformes à celles de leur époque : rapporter des objets exotiques de pays et de peuples considérés comme inférieurs par la science de leur temps. Ce fut vrai un peu partout (...)» (Coquery-Vidrovitch 2012 : 1). Dans le cas de l'Islande, se sont essentiellement les manuscrits qui ont été collectés et emmenés au Danemark. Sur archéologie et colonialisme, voir aussi Schlanger 2012.

<sup>326</sup> Pour reprendre les termes de l'ouvrage de GOODY, Jack (2015). *Le vol de l'histoire*, Collection Folio histoire n° 248, Gallimard, 608 pages.

<sup>327</sup> Pour ce paragraphe consacré à la législation islandaise, la source principale la plus accessible a été l'ouvrage *Sagas and Popular Antiquarianism in Icelandic Archaeology* (Friðriksson 1994) sans oublier les échanges avec la documentaliste du Musée National d'Islande Gróa Finnsdóttir.

<sup>328</sup> À titre de comparaison, la législation archéologique française est déjà considérée comme arrivant tardivement à l'échelle européenne. Elle émane du régime controversé de Vichy, en 1941. Voir Schnapp 2012 : 4-5.

et qui n'est autre qu'une énumération sommaire protégeant tout ce qui est considéré comme ancien.

L'ouvrage *Udsigt over mærkelige oldsager i Island* rédigé par Finnur Magnússon a servi de base à une toute première réglementation de l'archéologie islandaise visant la conservation des antiquités islandaises et promulguée en 1817. Ces règles reposent sur les réponses des questionnaires diffusés par les antiquaires sur le territoire. Elles prennent la forme d'une publication en deux volumes intitulée *Frásögur um fornaldarleifar*. Le rédacteur, Sveinbjörn Rafsson, a en fait rédigé sous forme des listes les réponses aux questionnaires. Le texte prend en considération les *þings*, les tombes, les inscriptions runiques qui sont essentiellement des marques païennes considérées à l'époque comme un corpus archéologique officiel et empirique. Même si cet ouvrage fondamental n'a pas vraiment une forme législative, il met en avant de manière consciente et organisée les sites considérés comme ayant une grande valeur « antique ».

La loi de 1907 représente une nouvelle liste définissant sommairement ce qui est considéré comme archéologique. Six groupes de vestiges sont alors valorisés :

1) Les sites de *Þing* (assemblées locales), les sites mentionnés dans les sagas, les temples païens, les constructions liées à des sites païens mais différents des sites religieux, les églises et les cimetières, les anciennes fortifications et frontières en terre, les ruines d'anciennes fermes et les poubelles domestiques ;

2) Les tombes (pas seulement païennes) ;

3) Les inscriptions trouvées sur des constructions agricoles (à destination des animaux ou du stockage) ;

4) Les inscriptions faites sur des roches ;

5) Les anciennes églises, fermes et autres maisons qui ne sont plus utilisées ou qui ont changé de fonction ;

6) « Toutes les choses considérées comme anciennes ».

Cette liste met en avant beaucoup d'éléments païens initialement très prisés des antiquaires. D'autres articles de lois complètent cette liste. L'article 8 stipule par exemple que les sites protégés ne devaient pas être touchés ou déplacés. L'article 9 quant à lui indique que tout propriétaire décidant de construire sur ses terres se doit de le signaler. Tout comme les sites mentionnés dans les questionnaires de 1817, les sites qui retiennent l'attention en 1907 représentent parfois peu de choses pour l'archéologie d'aujourd'hui.

En 1969, un Conseil du Patrimoine Architectural (*Húsafriðunarnefnd*) est créé pour la protection des maisons ou de parties de maisons sur lesquelles on porte de la valeur. Qu'elles soient en tourbe ou en dur, en milieu urbain : leur intérieur et leur extérieur se devaient d'être protégés. Mise à part la création de ce Conseil et une loi sur l'archéologie est promulguée le 19 mai 1969 mais elle ne change pas beaucoup des textes déjà existants. Elle utilise et alimente toujours la liste de 1907 mise en place par les antiquaires.

La loi du 29 mai 1989 marque un tournant dans la législation de l'archéologie avec ce texte communément appelé « loi des cent ans ». Il stipule que tous les sites âgés de cent ans doivent être protégés (ce qui n'empêche toutefois pas la protection de sites plus récents). De nouveaux éléments sont ajoutés dans le but d'élargir les recherches de la discipline comme la notion de folklore, l'intérêt pour les sites commerciaux, les fosses de charbon et les vieilles routes. Par ailleurs, un.e habitant.e n'est pas autorisé.e à détruire des vestiges archéologiques trouvés sur sa terre sauf si il.elle détient une licence de *Húsafriðunarnefnd*. Cependant la fameuse liste de 1907 fait toujours partie de la législation de 1989, ce qui commence à être problématique car elle s'avère dépassée au regard des transformations méthodologiques qui s'opèrent au sein de la discipline à la fin des années 1980.

C'est au début des années 2000 qu'une nouvelle législation apparaît : la loi du 31 mai 2001 ne présente pas de grandes différences avec la précédente et s'appuie curieusement encore sur la liste de 1817. Le changement le plus conséquent est que tous les objets archéologiques appartiennent à l'état et sont supposés être remis à *Þjóðminjasafn Íslands* pour leur étude et conservation. Par ailleurs, cette loi prend plus en compte les aspects

pluridisciplinaires du métier. L'accent est mis sur la prospection paysagère et sur le fait que le Conseil du Patrimoine Architectural (*Húsafriðunarnefnd*) est remplacé par Minjastofnun Íslands. C'est en outre *MÍ* qui délivre les permis de fouilles, à la condition que les propriétaires des terrains où se trouvent les vestiges aient préalablement donné leurs accords pour les chantiers. La loi de 2001 protège systématiquement tout vestige archéologique de cent ans (article 107) et plus ainsi que le patrimoine bâti antérieur à 1850 (article 104). Le texte prévoit aussi des changements importants en faveur des instituts d'archéologie indépendants.

Enfin, sous couvert du *Cultural Heritage Act* promulgué en 2012, on estime qu'environ 200 000 vestiges archéologiques sont enregistrés (en 2018, environ 60 000 vestiges archéologiques ont été inventoriés dont 855 sont considérés comme importants). *MÍ* a développé une carte interactive hébergée sur internet et donc accessible à tous. En dehors de la condition des cent ans d'ancienneté, *MÍ* peut décider de la protection de bâtiments ou de sites considérés comme importants. En 2018, 531 bâtiments et 855 sites archéologiques étaient concernés.

## V. ISLANDICITÉ

Au début des années 1960, l'anthropologue Joëlle Robert-Lamblin (1941) se penche sur les peuples et les cultures de l'Arctique en explorant la Sibérie, l'Alaska, le Groenland et le Canada. Depuis, les études sur la construction des discours et des représentations sur le Nord - ou plutôt les Nord(s) - se sont vigoureusement développées surtout dans les années 2000 avec entre autres des travaux portant sur les concepts de boréalisme<sup>329</sup>, d'hivernité, d'*arcticity*<sup>330</sup> et de Grand Nord. L'histoire, la géographie, la littérature, les arts visuels, la linguistique et l'anthropologie font partie des disciplines les plus actives dans ce champs porté par des chercheurs.euses comme Sylvain Briens (Universités de Paris Sorbonne), Thomas Mohnike (Université de Strasbourg) ou encore Frédérique Toudoire-Surlapierre (Université de Limoges). Tous rattachés aux études nordiques, ils sont en réseau avec des départements universitaires d'études nordiques essentiellement européennes (allemands et scandinaves).

Historiquement, le rôle du géographe canadien Louis-Edmond Hamelin (1923-2020) est fondateur. Dès 1948, il s'engage dans le développement et l'étude du nord québécois et il fonde un Centre d'études nordiques en 1961. C'est à lui que l'on doit la création en 1965 du néologisme *nordicité* qui lui a permis de penser le monde froid comme une manière d'« être du nord ». Actuellement, le professeur Daniel Chartier s'inscrit dans sa lignée. Les textes et les interventions de ce professeur rattaché à l'UQAM (Université du Québec à Montréal, Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du nord, de l'hiver et de l'arctique<sup>331</sup>) sont importants. Il développe son concept de nordicité à travers de nombreux articles et ouvrages comme *Le lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord* (2015) ou plus récemment *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*<sup>332</sup> (2018). Pour Daniel Chartier :

---

<sup>329</sup> Voir BRIENS Sylvain (2018). « Boréalisme. Pour un atlas sensible du Nord » in *Études germaniques* n°2/2018: Le Boréalisme 2 : 0, pp. 151-176. Cet article propose de définir le terme de *boréalisme* par l'histoire des déplacements, des transformations et des circulations qui se réfèrent au Nord. L'objectif étant de ne pas voir le *boréalisme* comme une transposition de l'orientalisme. Ainsi Briens examine des concepts et croise des outils épistémologiques que les sciences historiques, la géographie, la littérature comparée et plus généralement l'histoire culturelle ont mis en œuvre dans le domaine de l'histoire des représentations. En conséquence, le *boréalisme* serait un cadre pour penser une conceptualité spatiale refusant une essentialisation du Nord et de l'imaginaire collectif. Le Nord serait donc redéfini à chaque nouvelle énonciation.

Voir aussi SCHRAM Kristinn (2011). « Banking on Borealism: Eating, Smelling, and Performing the North » in *Iceland and Images of the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », pp. 305-327.

<sup>330</sup> Voir Pálsson Gísli (2002). "Arcticity. Gender, Race, and Geography in the Writings of Vilhjálmur Stefánsson," in *Narrating the Arctic. A Cultural History of Nordic Scientific Practice*, eds. M. Bravo & S. Sörlin, Canton, Mass.: Science History Publications, pp. 275-309.

<sup>331</sup> Laboratoire fondé en 2003 et dont Chartier est le directeur.

<sup>332</sup> Traduction islandaise éditée en 2020.

« (...) dans l'histoire occidentale, le Nord constitue un espace mythologique travaillé par des siècles de figures imaginaires, à partir des récits grecs en passant par les textes bibliques, les sagas nordiques et les récits des grands explorateurs. »<sup>333</sup>.

En d'autres termes, le Nord se définit comme :

« (...) un discours culturel appliqué par convention à un territoire donné dont l'épaisseur mythique et discursive dépasse largement les descriptions géographiques, et dont les frontières varient selon les époques. »<sup>334</sup>

L'enjeu des études nordiques dont le Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du nord, de l'hiver et de l'arctique est l'instigateur, est de comprendre cette construction discursive du Nord inventée par les cultures occidentales du Sud<sup>335</sup> et de les mettre en relation avec les discours actuels des peuples autochtones (inuits, sames etc...) qui « commencent à peine à prendre la parole et à déterminer leur espace culturel. »<sup>336</sup> La notion d'imaginaire est fondamentale dans le concept de nordicité et dans son observation. Cela implique de se pencher sur la littérature, les arts visuels, les récits de voyage, les pratiques et usages coloniaux ainsi que les discours communs dans le but de «recomplexifier» l'Arctique culturel. » (Chartier 2018 : 9).

Avant de pénétrer le territoire de l'*islandicité* qui nous intéresse ici, nous pouvons faire un détour par la notion de « scandinavité » (Toudoire-Surlapierre 2005 : 90) née de l'*Union de Kalmar*, sorte de confédération entre les royaumes du Danemark, de Suède et de Norvège de la fin du 14<sup>e</sup> siècle à 1523<sup>337</sup> dans laquelle l'île est incluse. Cette union scandinave prend différentes dimensions selon les pays. Après 1870, elle tend à faire front contre les menaces pouvant venir de l'Est et du Sud (Toudoire-Surlapierre 2005 : 39). Mais cette entente historique se fissure au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Pour l'Islande l'unité nordique se rompt quand, le 17 juin 1944, elle proclame son indépendance. Le Danemark est alors trop affaibli par le conflit mondial pour la contester. Pour l'universitaire français spécialiste des langues

---

<sup>333</sup> Source : <https://nord.ugam.ca/index.php/page/quest-ce-que-le-nord>

<sup>334</sup> Source : <https://nord.ugam.ca/index.php/page/quest-ce-que-le-nord>

<sup>335</sup> On pourrait parler de « Nord tropicalisé » pour reprendre un titre d'article de Chartier. Cette inversion du discours (le Nord et non le Sud créé par le regard occidental) fait référence à l'« Orientalisme » d'Edward Saïd (1978). Voir Chartier Daniel (2007). « L'écologie inversée d'Erres boréales (1944) : le Nord tropicalisé » paru en 2007 dans N°2 *Littoral* pp. 72-73.

<sup>336</sup> Source : <https://nord.ugam.ca/index.php/page/quest-ce-que-le-nord>

<sup>337</sup> Voir page 37 du premier segment de cette partie.



scandinaves Maurice Gravier<sup>338</sup> (1912-1992), le scandinavisme repose désormais sur des dispositifs mutuels tangibles comme la libre circulation des personnes, un marché commun du travail ou encore le Conseil Nordique constitué en 1952 dans le but principal d'organiser des manifestations culturelles (Toudoire-Surlapierre 2005 : 42). Chacun des pays scandinaves a sa spécificité et lorsque se présente un projet d'unification, chacun a eu peur d'y « perdre son âme » (Toudoire-Surlapierre 2005 : 43). Pour Frédérique Toudoire-Surlapierre, les pays scandinaves envisagent la revendication nationale comme inhérente à un sentiment de peur. Par ailleurs, le désir profond d'altérité est une source d'orgueil dans ces pays où la culture de l'individualité est fortement ancrée. La perte de l'identité dans une entité nordique rassemblée a rendu impossible toute union pérenne (Toudoire-Surlapierre 2005 : 44).

Du point de vue du concept de nordicité, les travaux concernant l'Islande ont pris de l'ampleur dans les années 2010 et Daniel Chartier y a tenu un rôle aux côtés d'universitaires islandais. En guise de préambule, Daniel Chartier s'est d'abord penché sur la construction des représentations de l'Islande en observant avec Ólöf Gerður Sigfúsdóttir des dessins d'enfants<sup>339</sup> puis en analysant l'impact de la crise financière de 2008 sur l'image du pays<sup>340</sup>. En 2011 c'est un projet de 4 ans qui touche à son aboutissement avec une publication inédite dont il est un des responsables scientifiques. Cette compilation d'articles de recherche sur l'imaginaire de l'Islande prend initialement la forme d'un programme financé par RANNÍS<sup>341</sup> qui débute le 1<sup>er</sup> janvier 2007 et s'achève le 31 décembre 2010. Pour mener à bien ce projet nommé *ÍNOR (Ísland og ímyndir Nordursins / L'Islande et les images du Nord)*, Daniel Chartier s'associe à l'Académie de Reykjavik et l'historien Sumarliði R. Ísleifsson devient le responsable scientifique du côté de l'Islande. L'objectif d'*ÍNOR* a été d'étudier, de la façon la plus historique et contemporaine, la naissance, la durée de vie et la fonction des représentations culturelles de l'Islande qui complètent l'idée du Nord. Ce projet de recherche collectif pluridisciplinaire a mobilisé des spécialistes en histoire, sociologie, anthropologie, littérature, architecture, culture populaire, histoire de l'art, tourisme et en relations internationales. La publication qui

---

<sup>338</sup> Voir GRAVIER Maurice (1984). *Les Scandinaves : histoire des peuples scandinaves, épanouissement de leurs civilisations des origines à la Réforme*, Éditions Auzou, 686 pages.

<sup>339</sup> CHARTIER Daniel et SIGFÚSDÓTTIR Ólöf Gerður (2009). *Norður. Des enfants islandais imaginent le Nord. Íslensk börn ímynda séré Norris. Icelandic Children Imagine the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec et Reykjavik, Académie de Reykjavik, collection «Imagoborealis», 46 pages.

<sup>340</sup> Voir *La spectaculaire déroute de l'Islande* (2010) et *The End of Iceland's Innocence. The Image of Iceland in the Foreign Media during the Financial Crisis* (2011).

<sup>341</sup> RANNÍS est le Centre islandais de la recherche. Il gère les principaux fonds publics compétitifs dans les domaines de la recherche, de l'innovation, de l'éducation et de la culture.

rend compte du projet s'intitule *Iceland and Images of the North* (ÍSLEIFSSON et Chartier 2011). Elle rend compte des quatre champs développés lors des quatre années qu'a duré le projet, à avoir : le statut de l'Islande dans le monde et dans le Nord, l'idée d'une culture et d'une société nordiques, les relations entre l'homme et la nature dans le Nord et l'image du Nord dans l'industrie du tourisme.

Au-delà de son lien avec *ÍNOR, Iceland and Images of the North* est une imposante recherche collective qui permet de connaître ceux qui rendent comptent de tout cela<sup>342</sup>. Nous avons déjà évoqué le nom de l'historien Sumarliði R. Ísleifsson. Nous pouvons également ajouter l'historien Guðmundur Hálfðanarson, des ethnologues Ólafur Rastrick, Kristinn Schram et Katla Kjartansdóttir, du sociologue Njörður Sigurjónsson, des anthropologues Kristín Loftsdóttir et Guðrún Dröfn Whitethhead, ou encore de Karen Oslund et Ann-Sofie Nielsen Gremaud. *Iceland and Images of the North* permet aussi de creuser le concept d'*islandicité* (*icelandicness*), d'interroger son contenu et sa pertinence. L'*islandicité* est une strate du concept de nordicité, induisant les spécificités de ce pays nordique. L'accumulation des discours a contribué à la création d'un imaginaire typiquement islandais que la politique néolibérale des années 1990 a largement promu à travers l'exploitation de l'exotisme comme ressource de la culture nationale<sup>343</sup>. Si le terme d'*islandicité* n'est pas usité par tous les chercheurs.euses, les recherches disponibles aujourd'hui parlent bien explicitement des spécificités de l'identité islandaise à des échelles multiples.

Les chapitres suivants tentent de définir plus en profondeur quelles sont les spécificités culturelles de l'Islande, au-delà de ce que nous avons pu développer dans les chapitres précédents. Outre les grands personnages, la langue, la littérature et les vestiges du passé présentés plus haut, nous proposons des pistes de ce qui composerait l'*islandicité* à travers la notion de *communauté imaginée*, une position géographique et identitaire précise, un lien particulier avec la nature, une relation forte entre la tradition et la modernité et un positionnement singulier de l'Islande dans le monde.

---

<sup>342</sup> C'est en tout une vingtaine d'auteurs et chercheurs qui ont contribué à la publication *Iceland and Images of the North*.

<sup>343</sup> Voir Hafsteinsson 2013 : 52.

## 1. Une communauté imaginée

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'Islande a sensiblement connu les mêmes transformations politiques, sociales, économiques et culturelles que ses voisins européens débouchant sur l'établissement d'un état-nation (Hálfdanarson 2014 : 60). Malgré tout la définition de l'île reste une énigme, une projection de fantasmes. Dans son article « The Problems With Islands : Comparing Mysticism In Iceland An Faroe Islands », l'ethnologue Christophe Pons nous parle de religion en Islande et aux Féroées. Il évoque l'importance des relations de ces deux îles avec le royaume du Danemark et de leur statut de *communautés imaginées* dans la sphère culturelle scandinave (Pons 2009 : 159). Nous devons ce concept d'*imagined communities*<sup>344</sup> à l'historien anglo-saxon Benedict Anderson et il en donne la définition suivante : la communauté imaginée est :

« (...) une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine. » (Anderson 2002 : 19)

Par *communauté*, Anderson entend que :

« (...) indépendamment des inégalités et de l'exploitation qui peuvent y régner, la nation est toujours conçue, comme une camaraderie profonde, horizontale. » (Anderson 2002 : 21)

Par *imaginaire*, il signifie que :

« (...) même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens. » (Anderson 2002 : 19)

Cette nation imaginée est *limitée* car – quand bien même elle contiendrait un nombre immense d'individus – elle possède des « frontières finies » (Anderson 2002 : 20). Enfin, elle est perçue comme *souveraine* car :

---

<sup>344</sup> Concept développé par l'historien Benedict Anderson (1936-2015) dans son ouvrage *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (1983), traduit en français en 1996.

« (...) le concept est apparu à l'époque où les Lumières et la Révolution détruisaient la légitimité d'un royaume dynastique hiérarchisé et d'ordonnance divine. » (Anderson 2002 : 20)

Ce concept peut s'appliquer à l'Islande. Cette nation pourrait être envisagée comme une construction identitaire collective dont la population a assurément le sentiment d'appartenir à une culture commune alors même qu'elle ignore l'identité de tout un chacun – malgré une population peu nombreuse. L'Islande fait indéniablement *communauté*, sa constitution définit l'État comme *souverain* et, en tant que territoire insulaire, elle est effectivement *limitée*.

Dans le cas de l'Islande, nous pourrions ajouter que sa *communauté imaginée* est heureuse. D'après une synthèse de l'OCDE publiée en septembre 2015, l'Islande est une île heureuse où le bien-être est élevé par rapport aux autres pays de l'OCDE :

« Selon l'Indicateur du vivre mieux de l'Organisation, les résidents du pays bénéficient de hauts niveaux d'emploi, de liens sociaux forts, de services environnementaux et de santé satisfaisants et d'un bien-être subjectif élevé. » (OCDE 2015 : 22)

Cette image de l'Islande est récurrente même si le rapport de l'OCDE ébranle le mythe du pays nordique idyllique où il fait bon vivre en faisant état d'indicateurs moyens concernant les domaines du logement, de l'engagement citoyen et de la conciliation entre travail et vie privé. Pour Frédérique Toudoire-Surlapierre :

« (...) le principe de l'ici mieux qu'ailleurs est plus qu'une certitude, presque l'objet d'une croyance chez les Islandais. » (Toudoire-Surlapierre 2005 : 130)

La spécialiste en littérature comparée illustre son observation en citant l'auteur Guðbergur Bergsson:

« Ici tout est mieux, mais personne ne le sait dans le vaste monde, car les bienfaits de la terre ne sont pas accompagnés de terreur, de guerre ni de bombes atomiques dit l'un. Tuez comme on le faisait dans les sagas des Islandais, et le monde s'intéressera à vous. »<sup>345</sup> (Toudoire-Surlapierre 2005 : 130).

---

<sup>345</sup> Citation reprise par F. Toudoire-Surlapierre et tirée du roman *L'aile du cygne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 148.

Le véritable homme islandais est heureux mais c'est avant tout un homme viril, un Viking. Au cours du 20<sup>e</sup> siècle, l'image fascinante du Viking se répand et s'associe particulièrement au peuple islandais – grand, blond, téméraire et fort. Elle est le fruit d'un amalgame de différentes strates issues de l'ancienne culture nordique largement revisitée par les cultures européennes (surtout en France et en Allemagne). Si le cliché viking perdure encore et que son spectre a toujours une épaisseur historique, narrative et romanesque forte, il est aujourd'hui remis en question soit par la culture concernée, soit par la communauté scientifique qui se penche sur la question<sup>346</sup>. Les Vikings ont pendant longtemps été considérés comme des barbares – au même titre que bien d'autres peuples – et les spécialistes comme Régis Boyer ont œuvré pour nuancer cette idée :

« Rien ne saurait hérisser davantage que d'entendre traiter ces peuples et leur culture de « barbares », voire de « primitifs ». Un peu comme les Vikings auxquels nous voici revenus : peut-on croire qu'ils soient restés à l'avant-scène de l'histoire pendant deux siècles et demi (800 à 1050) uniquement par la hache à fer large ou l'épée à tranchant double, s'ils n'avaient été l'émanation d'une véritable civilisation, intellectuelle, bien sûr, mais tout autant sociale, juridique, morale et technique ? Comment auraient-ils survécu de la sorte, au point de s'établir non seulement en Normandie, mais aussi en Angleterre et en Russie, à laquelle ils ont donné son nom ? » (Boyer 2011 : 57)

La figure du Viking inonde le marché du tourisme et participe à une médiévalisation contemporaine du tourisme de masse. L'anthropologue Guðrún Drofn Whitehead explique que les Islandais ont compris son utilité dans le domaine marketing mais aussi de la décision gouvernementale et dans l'application des normes sociales<sup>347</sup>. Dans son article, elle argumente que cet usage démontre que – tout en étant varié et complexe – la société islandaise rend son patrimoine flexible et volatile (Whitehead 2019 : résumé). Ce point de vue était déjà défendu en 2014 dans l'article *Iceland : Small but Central* :

« In contemporary times marked by international market forces, tourism and global media, Icelanders are no longer simply the reluctant receivers of exotic representations but have become, to an extent their active performers » (Bailes et al. 2014 : 92).

L'insularité<sup>348</sup> est l'autre composante installant l'Islande comme communauté imaginée. Karin Oslund, dans son ouvrage *Iceland Imagined : Nature, Culture and Storytelling*

---

<sup>346</sup> Voir Whitehead.

<sup>347</sup> Voir Whitehead 2019.

<sup>348</sup> « Depuis une quinzaine d'années, elles [les îles] sont l'objet d'un engouement médiatique, éditorial et touristique sans précédent et semblent se réduire à des produits de loisirs ou aux décors d'innombrables fictions littéraires ou cinématographiques. De tout cela les îliens

*in the North Atlantic* (2011), fait l'hypothèse que les voyageurs qui visitent aujourd'hui l'Islande sont tout aussi déconcertés que les explorateurs des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Cette confusion tient à la nature exotique et à l'idée de territoire insulaire placé sur une frontière entre le connu et l'inconnu (Hálfdanarson 2014, p. 61). Les Islandais ressentent le besoin de prendre leur distance avec leur île en même temps qu'ils éprouvent un attachement profond pour elle. S'ils doivent la quitter pour un travail, des études etc..., elle reste un centre, une référence. Ils y reviennent toujours. L'insularité implique aussi qu'en termes d'économie et de politique étrangère l'île soit dépendante de l'extérieur voire assistée. Petite et peu peuplée, l'Islande est souvent considérée comme un laboratoire et un conservatoire de l'authenticité. Tout le monde se connaît et chacun a conscience de l'isolement de ce territoire perdu au milieu de l'Atlantique Nord. L'Islande est régulièrement vue comme un observatoire de systèmes sociaux et naturels inédits<sup>349</sup>. Elle est un paradis et un enfer composé de paysages insulaires somptueux, majestueux et d'un volcanisme actif et destructeur. Enfin elle est une île mystérieuse et surnaturelle. La façon dont les Islandais se perçoivent en tant qu'insulaires peut être, nous le verrons, en décalage avec la perception du monde extérieur :

« (...) les imaginaires et les réalités complexes des îles engendrent des différences, voire des divergences. Anne Meistersheim<sup>350</sup> expose le paradoxe des imaginaires des continentaux et des insulaires, qui ne coïncident pas, alors que pour survivre les îles doivent nécessairement s'ouvrir sur l'extérieur en lui offrant leur différence, différence qu'elles doivent préserver alors même que l'ouverture porte en elle la destruction » (Castelain 2006 : 402).

## 2. Position géographique et identitaire

Où est l'Islande ? Est-elle Nordique ? Européenne ? Une ancienne colonie ? Ethnologues et historiens, ils sont nombreux à avoir observé cette friction de positionnement. L'historienne Karen Oslund interroge :

« Is it part of 'Europe' or a technologically advanced and prosperous part of the 'third world' ?

---

sont généralement absents et, comparées à d'autres terrains, les îles et l'insularité ont été cependant peu étudiées par l'ethnologie francophone » (Castelain 2006 : 401). Au sujet de l'insularité, voir aussi les travaux de François Tagliani.

<sup>349</sup> Voir les travaux de Vanessa Doutreleau.

<sup>350</sup> Anne Meistersheim est docteur d'État en Sciences humaines de l'Université de Paris 7-Jussieu. Chercheur à l'université Pasquale Paoli de Corte, elle y a fondé l'Institut du Développement des Îles Méditerranéennes (IDIM) et a participé à de nombreuses recherches internationales sur le monde des îles et, plus particulièrement, sur la Corse. Anne Meistersheim a élaboré 9 figures de l'île développées dans son ouvrage *Figures de l'île* initialement paru en 2001 (éditions AEDIS, 2019, 240 pages). Ces 9 figures sont les suivantes : l'île microcosme, l'île en archipel (*l'insularisme*), l'île solidaire (*ou la naissance d'une « conscience insulaire »*), l'île paradis (*ou la découverte de l'iléité*), l'île labyrinthe (*ou l'espace de l'île, allongement et protection*), l'île des masques (*l'insularisation ou la parole captive*), l'île conservatoire (*ou « changer pour que rien ne change »*), l'île laboratoire (*de l'utopie à la complexité*), l'île système (*ou l'île comme objet complexe*).

Or is it something in between ? » (Olslund 2011 : 6-7).

Son confrère islandais Guðmundur Hálfðanarson pose l'énigme ainsi :

« (...) should we consider Iceland as a part of the 'imaginary entity' Europe, or is it stuck, with other 'rude nations', in the 'imaginary waiting room of history ? »<sup>351</sup> (Hálfðanarson 2014 : 60).

Il conclue que les réponses à ces questions ne semblent toujours pas tranchées. En tout état de cause, une petite superficie et un isolement géographique sont les premières pistes d'une culture islandaise relativement homogène dont découle l'« 'Icelandicness' of the culture » (Brännström 2007 : 34-35).

L'idée du Nord et la polarisation du monde naît des grandes explorations. Géographiquement, l'Islande est en dehors de la zone polaire avec tout de même la petite île de Grímsey qui touche le Cercle polaire Arctique (Bailes et al. 2014 :75). Cela – en plus de la montagne, de la neige, des reines, de l'obscurité de l'hiver, de la forte tradition de Noël – suffit à faire de l'Islande une terre au Nord.

Dans son article « Islands on the edge » (Ísleffsson et Chartier 2011), Sumarliði R. Ísleffsson se penche sur les projections idéalisées sur l'Islande dès le 11<sup>e</sup> siècle avec Adam de Bremen (German medieval chronicle, d. 1085), auteur d'une des premières descriptions de l'Islande et de son peuple. Ce dernier a créé une image qui est l'exact opposé des conditions de vie de l'Europe civilisée, une « Arcadie du Nord » avec des gens « living in caves alongside their animals. » (Ísleffsson et Chartier 2011 : 59). Cette image a traditionnellement perduré pendant des siècles notamment au 18<sup>e</sup> siècle. Les terres sont décrites comme une sorte de paradis insulaire avec une nature spectaculaire. L'Islande entrait donc dans le discours international de l'époque, conditionné dans l'opposition *primitifs* versus *civilisés* qui justifie qu'un groupe de personne ait le contrôle sur un autre. A contrario, l'Islande a néanmoins des atouts et est aussi présentée comme une sorte d'Athènes du Nord aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles dans la tête des Européens du nord-ouest (Ísleffsson et Chartier 2011 : 61).

---

<sup>351</sup> Hálfðanarson se réfère ici à la terminologie de l'historien indien Dipesh Chakrabarty.

Les plus anciens documents mesurant le monde visible islandais sont en lien avec la cartographie et sont contemporains au développement de la navigation évoqué plus haut dans ce chapitre. La raison, la logique et la mentalité des Lumières ont gagné/séduit l'île :

« This was a time of numerous foreign expeditions all across Iceland and the publication of books that used natural and empirical science to describe the country, its nature and its people. These publications were often accompanied with interesting imagery since it was standard procedure to have an artist accompany a scientific expedition to sketch up their findings. » (Andrésson 2015 : 63).

Au 18<sup>e</sup> siècle, un certain nombre d'expéditions de recherches étrangères se font en Islande et sont à l'origine d'une production de livres de voyage et d'illustrations qui représentent une source importante d'informations sur la nature, la population et la culture de l'époque. Des érudits islandais ont été spécialement commissionnés par le gouvernement danois pour ses expéditions qui visaient l'amélioration des conditions de vie des Islandais. Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson font partis de ses érudits. Dans les années 1750, ils ont parcouru leur île pour explorer la nature, la terre et observer les conditions de vie de leurs concitoyens. En 1772, leurs observations et propositions de réformes ont été publiées en 2 volumes rédigés en danois. La plupart des illustrations a été réalisé par Eggert lui-même. De 1775 à 1777, un autre Islandais ayant latinisé son nom de famille - Ólafur Olavius (Ólafur Ólafsson) – a parcouru l'Islande et a publié son livre de voyage en 1780. Celui-ci décrit à l'appui d'illustrations de l'auteur les moyens de subsistances des habitants (pêche et agriculture) et rend compte des terres, des côtes et des ports. Les premières explorations du territoire ont été menées par Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson de 1752 à 1757. Ont suivi celles de biens d'autres voyageurs étrangers curieux. Ils sont écrivains, naturalistes, philologues, médecins ou artistes<sup>352</sup>.

---

<sup>352</sup> Les scientifiques Joseph Banks (1772) et John Thomas Stanley (1789), John Cleverley Jr, les frères John et James Miller, le botaniste William Jacksonhooker (1809), le minéralogiste Sir George Stuart Mackenzie (1810), le révérend et théologien Ebenezer Henderson (en résidence en 1814 et 1815), John Barrow Jr (qui a rédigé une description de l'Islande en 1834), Lord Dufferin (*Letters from High Latitudes* publiées en 1857. Dufferin a également prit des photographies), le Prince Frederick VII du Danemark qui est venu avec l'artiste Frederick Kloss en 1834, l'artiste Emanuel Larsen et des scientifiques envoyés par Christian VIII en 1845, Le Prince Jérôme Napoléon accompagné de Charles Giraud (1819-92) (voyage du Prince relaté dans « Voyage dans les Mers du Nord » par Charles Edmond), Uno Von Troil (*Letters from Iceland*), Hans Frizak, Charles Hamilton Smith, F.A.L. Thienemann, le docteur Andreas S. I.I. Haaland, le fermier Oddur Erlendsson (originaire de Þúfa dans les environs du Mont Hekla), E. Bruhn (officer and cadet with the Coastal Surveying Division of the Royal Danish Navy), Christian Ezdorf (peintures), les scientifiques Paul Gaimard (v. 1790-1858) et Eugène Robert (1806-79) qui ont emmené pour leur deuxième voyage Victor Lottin (physicien) et le linguiste Xavier Marmier, le météorologue Raoul Anglès, le naturaliste Louis Bevalet et l'artiste Auguste Mayer (1805-90), Jørgen C. Schythe, le minéralogiste Alfred des Cloiseaux, Carl L. Petersen, Carl Baagøe (1829-1902, venu a 13 ans avec son père qui était commandant d'un navire marchand), Heinrich Hasselhorst (1825-1904), le révérend Frederick Metcalfe (« The Oxonian in Iceland », 1861), le docteur Georg Berna (1836-65) naturaliste et philanthrope, les scientifiques Alexander Herzen, Alexander Grely et Carl Vogt (ce dernier a écrit un livre sur l'expédition de Berna « Nord-Fahrt »), John Francis Campbell (1822-85) avec le traducteur de la « Njals'Saga » Sir George Webbe Dasent (1817-96) les étés 1861 et 1862, le peintre August Schiøtt<sup>352</sup> (1823-95) arrivé en 1861 en même temps que le photographe danois FRIIS, Sabine Baring-Gould (1834-1924) auteur prolifique de la période victorienne et Revérend (*Journey to Iceland*, 1862), J. Ross Browne (1821-75) arrivé en Islande l'été 1865 (*Land of Thor*, 1867), l'écrivain français Noël Nougaret arrivé en 1866 (*Le Tour du Monde*, illustré par Yan Dargent, V. Foulquiers et Jules Noël, ouvrage qui aurait influencé Jules Verne *De la Terre à la Lune*), le poète et designer



De ces explorations vont naître une iconographie particulière. Ces images (essentiellement des gravures) auront du succès et seront diffusées dans des ouvrages de vulgarisation et des guides touristiques. En outre, les expéditions en terre islandaise ont inspiré des voyages imaginaires que l'on retrouve dans les romans de Sand<sup>353</sup>, Verne et Loti.

### 3. Le lien avec la nature

La nature islandaise est réputée pour être unique en son genre :

« One singularity of Iceland is the nature; it is not similar to the nature in any of the other Nordic countries. » (Brännström 2007 : 34-35).

Il est vrai que les conditions climatiques et les dispositions géologiques si spécifiques de l'île se manifestent au visiteur avec une immédiateté déconcertante. Il n'est donc pas étonnant que ses habitants se définissent à travers la nature et les paysages :

« The literature on landscape and identity frequently speaks of identity as being located, anchored or indeed rooted in landscape. » (Árnason et al. 2014 : 3-4).

Ils sont enracinés à leur île et l'étranger se demande comment il leur est possible de vivre dans pareil endroit ? On pense ici à la théorie des climats, déjà développée durant l'Antiquité et esquissée par Montesquieu (1689-1755), selon laquelle la géographie d'un pays façonnerait le caractère de la population qui l'occupe. L'île offrant un profil rude mais peu de distractions, les islandais.es serait des personnes froides, imprévisibles, excessives, courageuses et résistantes face à l'adversité. Des êtres solitaires parfois traversés par des instants d'extraversion. Des poètes travailleurs dont l'austérité toute scandinave ne serait

---

anglais socialiste William Morris (1834-96) qui a visité l'Islande en 1871 et 1873 (il a traduit la *Grettis Saga* et la *Gunnlaugs Saga ormstungu* en collaboration avec son ami Eiríkur Magnússon). Christian IX du Danemark est venu en Islande en 1874 pour les célébrations du millénaire de la colonisation de l'île. À cet événement, il y avait aussi le marchand américain Cyrus W. Field, le poète Bayard Taylor qui a écrit une ode pour la commémoration (ode traduite par Matthías Jochumsson), Samuel Kneeland (*An American in Iceland* illustré de peintures et de dessins de Carl F. Sørensen (1818-79)). Franz Wilhelm Schiertz (1813-86) un norvégien né en Allemagne accompagnant une expédition norvégienne avec le zoologue G. O. Sars, H. Mohn et H. Tornøe. Anthony Trollope (1815-82) qui a publié *How the 'Mastiff's went to Iceland* avec des illustrations de Hugh Blackburn. Les Anglais J. W. Thompson et A. E. Thompson (aquarelles), le peintre décorateur Thorolf Pedersen (1858-1942), Christian Blache (1838-1920), Karel Šedivý (1860-1906) aquarelle de la ferme *fjörður* de 1882, le docteur Henry Labonne (1855-1943 ?) auteur de *L'Islande et l'Archipel des Færoer* (1888), l'artiste belge Daniel de Haene (1869-1929) qui a illustré le livre de son compatriote Eugène de Groote *Island*, l'auteure et aquareliste Disney Leith (1840-1926), Daniel Bruun (1856-1931) et Christian L. Thuren, William Gershom Collingwood (1854-1934), Johannes Klein (1854-1928), Morten Tvede (1864-1908) et le Count Harald Moltke (1871-1960).

<sup>353</sup> SAND, George (2007). *Laura ou Voyage dans le cristal*, BeQ éditions, Collection *À tous les vents*, 196 pages.

qu'une façade. Il se dit qu'il faut les côtoyer assez longtemps pour découvrir des personnes fidèles et sachant lâcher prise, surtout dès que le printemps revient.

Dans un article intitulé « Speeding Towards the Future through the Past: Landscape, Movement and National Identity » et rédigé collectivement en 2014<sup>354</sup>, des ethnologues islandais analysent ce lien fort entre paysage et identité :

« In Iceland, the nexus language–landscape–history has long been portrayed as central to national identity. » (Árnason et al. 2014 : 3-4).

Ils rappellent que ce sont les poètes nationalistes du 19<sup>e</sup> siècle qui ont lancé cet intérêt pour le paysage, ce qui a amené le développement à partir de la moitié du 19<sup>e</sup> siècle d'un art pictural paysager conséquent (surtout du côté de la peinture) explicitement inspiré du mouvement littéraire romantique :

« Pictorial representations of landscape are clearly linked to the struggle for political independence and the rise of nationalism in Iceland, evident for example in the frequent depiction of iconic landscapes such as Þingvellir, the site of the original general assembly of the country, the mythologised birthplace of the nation and its polity. During the twentieth century the Icelandic Parliament supported the development of indigenous landscape painting explicitly as a means to unite the nation around iconic images, and in convincing other nations, Denmark in particular, of Iceland's capacity to create high culture (Sigurðsson, 1997). » (Árnason et al. 2014 : 3-4).

L'immersion dans un paysage inspire souvent des questions existentielles (qui suis-je ? d'où viens-je ?) et génère des géographies émotionnelles. La motion humaine dans le paysage semble avoir un impact sur la construction de l'identité islandaise. Sur l'île, la conduite automobile tout comme le réseau routier est un phénomène récent<sup>355</sup>. C'est pour cela que le voyage en voiture est une expérience particulière :

« During the twentieth century Iceland was transformed from a desperately poor rural society to an affluent post-industrial society (Hálfðánarson & Kristjánsson, 1993). (...) Prior to 1920 horses were the main means of land-based transport in Iceland, besides walking. Since then roads and cars

---

<sup>354</sup> Árnason, Hafsteinsson, Grétarsdóttir, Schram & Kjartansdóttir (2014): *Speeding Towards the Future through the Past: Landscape, Movement and National Identity*, Landscape Research, Routledge, 16 pages. DOI: 10.1080/01426397.2013.875987

<sup>355</sup> La construction des routes a été un projet national important pour le pays. Elle a été un synonyme de progrès mais elle a aussi eu une signification morale, celle d'avoir la possibilité de connaître enfin les moindres recoins de l'île. Elle a permis également de construire la nation : en 1974, pour le 1100<sup>e</sup> anniversaire de la colonisation, on achève la route principale (*ring road* ou route nationale appelée *Þjóðvegur 1* en islandais).

have formed the central focus of transportation policy in the country (Magnússon, 1993, p. 179). » (Árnason et al. 2014 : 8).



*Figure 71: Dari, un jeune islandais, s'arrête sur la route pour prendre sa vallée en photographie (Fljótsdallur, Est de l'Islande). Cliché : SC, janvier 2017).i*

Dans leur article titre, les ethnologues rendent compte de leur enquête qui a consisté à demander à des Islandais de conter leurs déplacements en voiture. Les routes étant de gravier, la route était pénible et longue pour les Islandais âgés d'une quarantaine d'années lors des entretiens. Tout divertissement était alors nécessaire : chanter, jouer, raconter et se remémorer le folklore et les sagas. Mais ce divertissement allait en réalité plus loin : le temps durant lequel la voiture est en mouvement dans le paysage a véritablement structuré la relation et la compréhension des Islandais pour leur île :

« For children were told, as our interviewees recall, and on return journeys expected to remember, the names of mountains, lakes and rivers—the memory of which remains a powerful claim to locality. Family gatherings in Iceland are frequently an occasion for siblings and cousins to battle for the symbolic capital seen to be accumulated and revealed through superior knowledge of local topography and the stories it contains. (...) Furthermore, on the journeys our interviewees recall, farms

and farmers would be named and their kinship ties with known people traced. Comments would be made about the quality of farm land, the state of farms and even the character of the farmer. Indeed the character of the farmer, their hard work and dedication, or lack thereof, was seen to be reflected or embodied in the state of the farm and the improvement of the land. (...) » (Árnason et al. 2014 : 7).

D'un point de vue métaphorique, les auteurs de cette étude rappellent que la conduite effectuée sur les routes jadis accidentées :

« (...) evokes the nation's struggle for survival in a harsh landscape and under foreign rule » (Árnason et al. 2014 : 11) tandis que la conduite sur le réseau moderne « (...) evokes the nation's post-independence economic development and affluence. » (Árnason et al. 2014 : 12).

Dans les paysages variés de l'Islande vit le peuple caché appelé *huldufólk*. Il prend la forme de trolls, d'ogresses, de géants, de monstres et autres créatures étranges présents dans l'oralité, les runes et les symboles magiques typiquement islandais bien avant de faire l'objet de représentations commerciales (*goodies* etc...). Il y a tout un folklore islandais autour de ces croyances surnaturelles<sup>356</sup>. La culture visuelle islandaise reflète en grande partie ce monde invisible à l'œil nu mais présent partout à commencer par le paysage :

« (...) folk stories of trolls and hidden people might be told to explain particular features of the landscape. Prominent rocks might be trolls petrified as they were caught out in the breaking dawn. Hills might be the homes of 'hidden people' and draw their names from that. » (Árnason et al. 2014 : 7).

Ce monde symbolique abstrait habite également les foyers et les vies personnelles (inspirations, rêves et imaginaires) des habitants qui sont un peuple des esprits :

« Au grand étonnement des sociologues, une enquête a révélé qu'une grande majorité d'entre eux croit toujours à l'existence des elfes et des esprits (...). Surprenant, dans le monde matérialiste d'aujourd'hui ! Bien que de moins en moins pratiquants, ils affirment presque tous croire en Dieu. » (Guide Gallimard 2010 : 66).

---

<sup>356</sup> Dans son article « The Idea of Mystical Power in Modern Iceland » paru en 1989 dans la compilation *The Anthropology of Iceland* (Durrenberger et Palsson eds., pp.19-38), l'anthropologue G. Darryl Wieland définit trois modes d'appréhension des pouvoirs ésotériques : l'interprétation ethnohistorique attribuée aux ruraux, la théologique attribuée aux vieillards et la « moderne » — réaliste — attribuée aux classes moyennes citadines.

#### 4. La relation tradition et modernité

« (...) toutes les sociétés humaines ont été confrontées à des ruptures et qu'elles ont, dès lors, fait l'expérience d'une distanciation réflexive à l'égard de leur passé, souvent sous la forme d'un regret pour un ordre social perdu. » (Angé et Berliner 2015 : 5).

On peut s'interroger sur la posture de la nostalgie en Islande. Comment le passé, irréversible, est-il perçu ?

« In Icelandic self-perception, the present was not only shaped by the past, but it was also to be an imitation, faithful reproduction, or improvisation of ancient cultural themes. But at the same time, modernity lured Icelanders in the same manner that it had tempted everyone else in the world. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 96).

En Islande, le vieux et le neuf fermentent ensemble. Les traditions ancestrales sont enracinées dans une île tournée vers l'avenir. Ce mariage dont l'alchimie semble fonctionner s'illustre d'abord dans la politique culturelle élaborée au 20<sup>e</sup> siècle :

« (...) for a nation which wanted to be taken seriously, it did not suffice to rehash old literary traditions, or to speak an uncorrupted medieval language. National theatre, orchestra, and art museums were all signs of maturity, and they had to be operated according to common European standards. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 96).

Dans de nombreuses pratiques artistiques, tradition et modernité font également bon ménage : dans la littérature (intégration de motifs folkloriques traditionnels dans la forme contemporaine du roman comme chez Laxness), dans les paroles de chansons (usage de l'islandais même chez les artistes les plus internationaux), dans les films (nombreux films traitant du monde paysan), dans le design (réinterprétation du travail de la laine) etc... Le nouveau et l'ancien sont traditionnellement injectés dans les grandes prises de paroles politiques. Cela a été le cas dans le discours d'investiture à la Présidence de la République de Guðni Th. Jóhannesson prononcé le 1<sup>er</sup> Août 2016. Les deux ne sont jamais mises en opposition. :

« Old traditions disappear and new ones take their place. It is not so very long since practically everyone in this country lived by farming and fishing, was a member of the National Church of Iceland or another Christian denomination, was white-skinned, had Icelandic as his or her mother tongue and bore a name that was recognisably Icelandic. Seen from outside, we all seemed to be cast in the same mould, a uniform nation. (...) The struggle for independence began; the Althingi was re-established; then came home rule, sovereignty, the foundation of the Republic and victories in disputes over fishing limits. These are well-known milestones in our past. We must continue to be familiar with them, and

with our poetic heritage too (...). (...) In the same way, today's Icelanders are not such a uniform bunch as they used to be. We follow different religions and some follow none at all; we have different skin colours; we are allowed to have foreign names; thousands of people now living in Iceland are of foreign origin and speak little or no Icelandic, yet still make a positive contribution to our country. We live in a time of pluralism (...) ».

Ainsi, les Islandais trouveraient leur inspiration et leurs aspirations dans le passé :

« (...) while other peoples invent traditions to match a new historical situation, the Icelanders reproduced the celebrated images of another epoch to invent themselves. » (Hastrup 1990 : 194).

## 5. La place de l'Islande dans le monde

À partir de 1944, l'Islande cherche sa place dans le monde et occupe ponctuellement l'espace médiatique mondial avec des faits souvent symboliques mais loin d'être anecdotiques. En 1972, en plein conflit mondial de la Guerre Froide, la capitale islandaise accueille le championnat du monde d'échecs. La finale est emblématique puisqu'elle oppose l'américain Bobby Fischer au russe Boris Spassky. Plus d'une décennie après, pendant le sommet américano-russe de 1986 (voir page 63), se sont plus de 2000 journalistes étrangers qui se rendent en Islande pour couvrir ce rendez-vous :

« (...) frustrés par le peu d'informations qui filtrent des réunions, ils feront découvrir au monde les aspects les plus originaux de cette nation de pêcheurs encore méconnue. » (Guide Gallimard : 65)<sup>357</sup>.

En 1992, l'Islande met un terme à sa relation avec la Commission baleinière internationale puisque cette dernière lui refuse un quota de pêche à la baleine. À ce sujet, la position de l'Islande sera souvent ambiguë et houleuse : la décision de reprendre la chasse à la baleine fait des remous<sup>358</sup>. À la fin des années 1990, c'est un événement d'un genre nouveau qui crée une polémique au sein des médias : en 1998 la présentation d'un fichier génétique (*deCode Genetics*<sup>359</sup>) renseignant l'ensemble de la population soulève la problématique éthique des données privées dans le monde entier alors que l'Islande ne semble pas s'offusquer du projet<sup>360</sup>. Puis, à la fin des années 2000, c'est le déferlement médiatique avec

---

<sup>357</sup> À ce sujet, voir l'article de Heiða Jóhannsdóttir « Staging the Nation: Performing Icelandic Nationality during the 1986 Reykjavik Summit » in *Iceland and Images of the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec, collection « Droit au Pôle », 2011, pp. 435-459.

<sup>358</sup> Une nouvelle interdiction entrera en vigueur en 2003.

<sup>359</sup> Programme créé et dirigé par l'islandais Kári Stefánsson mais dont les financements se situent aux États-Unis (Delaware).

<sup>360</sup> Lire PONS Christophe (2004). *Identity through DNA and spiritualism in Iceland*, MSHS, 8 pages.

les éruptions volcaniques, la crise de 2008 et le scandale politique des *Panama Papers*. La crise économique de 2008 a eu des répercussions particulières pour l'Islande. Le professeur d'histoire littéraire et culturelle Daniel Chartier s'est penché sur ce phénomène à travers le traitement proposé par les médias. Selon lui la couverture médiatique internationale de la crise en Islande perpétue l'image exotique de l'île. Il observe une dramatisation des événements : l'Islande en situation de déroute politique et de banqueroute et des scandales politiques mais les représentations positives d'un pays jugé progressiste force l'admiration. Par conséquent, les critiques sont souvent absentes dans la presse (voir Chartier 2011 et Chartier 2010).

L'image que souhaite renvoyer l'Islande d'elle-même et la réception de cette image dans le regard des autres est un paramètre identitaire majeur. Dans son article « Iceland Perceived : Nordic, European or a Colonial Other ? » l'historien Guðmundur Hálfðanarson s'interroge sur la manière dont le pays est perçu :

« Icelanders have always had ambivalent attitudes towards these perceptions of themselves. They struggled hard to be seen and to act as 'normal Europeans », and thus to counteract what they regarded as erroneous descriptions of themselves and their country. » (Hálfðanarson 2014 : 62).

Et en même temps, ces dernières années, l'industrie du tourisme et les agences de marketing :

« (...) have branded Iceland as what Ann-Sophie Nielsen Gremaud calls a 'European hetero-image', or as the 'natural' and 'exotic' Other »<sup>361</sup> (Hálfðanarson 2014 : 62).

Pour défendre cette altérité identitaire, l'auteur explique que la présence et la visite de l'Autre est nécessaire. Pour l'ethnologue Kristinn Schram les Islandais performant leur identité en employant l'ironie lorsqu'ils sont à l'étranger. Pour lui, cette manière de se présenter au monde est en opposition à l'expression d'une « 'authentic' identity » (Schram 2014 : 94). Schram la nomme « pratique vernaculaire » (*vernacular practices*) et analyse qu'elle est devenue une stratégie pour ouvrir des portes et avoir de l'influence sur de nouveaux territoires (Schram 2011 : 17).

---

<sup>361</sup> Hálfðanarson se réfère ici aux travaux d'Ann-Sophie Nielsen Gremaud (2012) et de Kristín Loftsdóttir (2012) sur le post-colonialisme islandais.

On ressent un certain complexe d'infériorité des islandais qui pensent que les autres nations les voient comme un petit peuple habitant un petit pays isolé dont la culture est insignifiante. Pourtant, et nous l'avons vu, leur fierté envers leur patrimoine culturel est grande dès le Moyen-Âge :

« As early as the Middle Ages, the Icelanders were convinced that they were a separate people. At least from the 16th century, Icelanders could be found who were proud of their origins, and sensitive to derogatory remarks about Iceland in foreign publications. » (Karlsson 2010 : 38).

Plus tard, en 1930, lors de la commémoration du millénaire du parlement, un préambule aux festivités est donné par le directeur de la Bibliothèque Nationale, Guðmundur Finnbogason. Il considère que le jour de la commémoration sera un jugement : un jugement des autres nations qui voudront bien prêter attention à l'Islande et un jugement des Islandais sur eux-mêmes (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 90).

La question du positionnement identitaire chez les Islandais se trouve au niveau personnel, national et mondial. Ce désir d'altérité et de dissociation identitaire fait opposition à la longue influence danoise puis norvégienne durant la période médiévale :

« Iceland has always been a small country, and Icelanders have always had to fight hard to keep a separate identity which is an essential aspect of the ideology of independence. » (Thórlindsson 1982 : 80).

Pour son projet d'émancipation politique, l'Islande – aux confins du septentrion – a du se soumettre au jugement du colon danois et défendre avec sa propre culture :

« What mattered most in Iceland was Denmark's attitude towards their culture, because the political future of the country depended, to a large degree, on the reception of their political demands in Copenhagen » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 95).

Dès lors, les Islandais ont besoin d'avoir confiance en eux, de trouver de l'assurance dans leur nation et d'obtenir la reconnaissance internationale. La performance de leur identité à ces trois échelles n'est pas toujours simple :

« The significance of this is heightened by the fact that there exists within Icelandic nationalism



the friction between discourses that emphasise the uniqueness of Iceland, its nature, culture, language and history, and those that stress the place of the nation in international framework and universal history.» (Árnason et al. 2014 : 13).

Dans les années 1980, le sociologue John Stephen Mathiasson (1936-2001) étudie la communauté islando-canadienne de Winnipeg dont il est lui-même issu. Selon ses observations, le long refus des migrants de se mélanger aux autres Scandinaves immigrés souligne, parmi d'autres aspects, l'impression récurrente d'une identité forte et d'une certaine crispation sur la nationalité<sup>362</sup>. Dans l'article « Speeding towards the Future through the Past », les auteurs évoquent aussi les frictions révélées par les différents discours du nationalisme islandais : il y a les discours qui insistent sur le caractère unique de l'Islande, sa nature, sa culture, sa langue, son histoire et les discours qui replacent l'Islande dans un cadre international et dans l'histoire universelle<sup>363</sup> (Árnason et al. 2014 : 13). Ylva Brännström, dans un travail d'études de 2007, note les mêmes frictions dans le domaine de l'architecture :

« An important trait in Icelandic culture is the tension between uniqueness and internationalism, in architecture as well as other aspects of the culture. » (Brännström 2007 : 34-35). Ces tensions trahissent la tendance des Islandais à craindre la perte de leur identité et à mépriser ceux qui ne voient pas leur unicité. » (Thórlindsson 1982 : 80).

Ce positionnement identitaire laisse penser que ce n'est pas aux Islandais de s'adapter aux autres mais aux autres de s'adapter à eux. Cela se démontre dans le domaine de l'architecture. En 1910, dans un article intitulé « Amager's Secessions » (Brännström 2007 : 34-35) le critique danois Georg Brandes écrit avec ironie que lorsque le Roi vient à Reykjavík, une cabane spécialement islandaise doit être érigée pour le loger car il n'y a pas d'autre accommodation possible pour lui.

---

<sup>362</sup> MATTHÍASSON John S. (1989). « Adaptation to an Ethnic Structure: The Urban Icelandic-Canadians of Winnipeg », in *The Anthropology of Iceland*, Iowa City, University of Iowa Press, pp. 157-176.

<sup>363</sup> En 2016 et 2017, le musée national d'Islande propose l'exposition *Ísland í heiminum, heimurinn í Íslandi (Iceland in the World, the World in Iceland)*. Élaboré par Unnur Dís Skaptadóttir et Kristín Loftsdóttir, ce projet est issu d'un projet de recherche mené par Loftsdóttir et intitulé *Icelandic Identity in the Crisis*. Le propos de l'exposition est de faire la lumière sur le transnationalisme comme composant de l'histoire islandaise dans le passé comme dans le présent : comment les Islandais ont-ils pris historiquement part aux préjugés raciaux ? J'ai visité *Ísland í heiminum, heimurinn í Íslandi* le 23 mai 2017.

## B. SYNTHÈSE

Cette deuxième partie - *ÞJOD VERÐUR TIL* – tente de retracer les origines et la constitution de l'identité de l'île. Cette biographie de la nation islandaise<sup>364</sup> est observée par le prisme de la notion d'identité, de l'histoire et de la littérature, de l'archéologie et de l'islandicité.

La légende islandaise est très tôt narrée puis elle s'inscrit dans la pérennité avec la production et la diffusion de manuscrits essentiellement produits au 12<sup>e</sup> siècle puis dans les manuels scolaires modernes. Elle prend une dimension politique inédite au moment de l'Indépendance de l'île. Les érudits islandais ont sélectionné et mis en avant les événements glorieux du pays en composant sur leurs aspects les plus flous. Ils ont aussi mis en avant des héros et héroïnes - Vikings comme modernes - qui accomplissent des exploits dans une géographie sans pareil<sup>365</sup>. Ce qui constitue alors le roman national islandais est le savant mélange d'un mythe fondateur au point de départ que l'on cherche à rendre le plus précis possible (la colonisation par Ingólfur Arnason). La littérature ancienne, l'antiquarisme puis l'archéologie vont être les moteurs de cette fabrique de l'identité islandaise.

Le peuple islandais adhère à ce récit depuis des siècles en continuant de déployer des composantes identitaires spécifiques à l'islandicité : le délicat positionnement géographique, les frictions entre tradition et modernité, le lien à la nature et à la littérature, l'attachement à l'image de soi et du pays. Le roman national islandais est une matière restée longtemps stable, invariante et connue de toutes les générations par une transmission orale et écrite vivace.

Mais depuis trois décennies environ, on observe sa métamorphose. Cette conversion lente mais certaine a été principalement impulsée par une plus grande ouverture des islandais.es sur le monde (néolibéralisation de la politique, décentralisation culturelle et popularisation des nouveaux outils de communication) et par l'enrichissement des données

---

<sup>364</sup> Nous pourrions aussi parler de constitution du « roman national », notion qui se développe dans les années 1990 et passée dans le langage courant des sciences humaines et sociales. Elle est l'expression d'un récit idéal et rassembleur concocté par les historiens du 19<sup>e</sup> siècle dans le but de donner des fondations concrètes à la nation. Voir NORA, Pierre. *Les Lieux de mémoire*, Gallimard (Bibliothèque illustrée des histoires), Paris, 3 tomes : t. 1 La République (1 vol., 1984), t. 2 La Nation (3 vol., 1986), t. 3 Les France (3 vol., 1992) ; NORA, Pierre (2011/3), « Histoire et roman : où passent les frontières? », in *Le Débat* n° 165, dossier : historiens et romanciers, p. 6 – 12.

<sup>365</sup> La naissance de la légende islandaise pourrait faire écho à la création de l'Écosse reposant sur les poèmes du barde d'Ossian, transposés à la fin du 1<sup>e</sup> siècle par James Macpherson pour justifier les origines celtiques du peuple.

archéologiques concernant surtout, par un heureux hasard, l'habitat. Dans la troisième partie qui s'annonce (*TORFHÚS*) est proposée une mise en écriture d'une culture constructive typiquement islandaise. En d'autres termes, il s'agit d'une ethnographie de la *torfhús*<sup>366</sup>. De quelle architecture allons-nous parler et qui convoque-t-elle sur son terrain ?

---

<sup>366</sup> Comme *torfhús*, le mot *torfbær* signifie la maison en tourbe.



« Décrire, c'est-à-dire interpréter, c'est une *question* qui nous est posée, c'est un problème, comme on dit aujourd'hui, que nous devons résoudre, et il se pose à chaque fois dans des termes inédits. »<sup>367</sup>

François LAPLANTINE, anthropologue

« To translate a sociological concept into Icelandic means to look for a suitable term or the material to form one in the everyday language. The language of sociology should be the language of everyday life. It should be rooted in the action-oriented language of farmers and fisherman, and it should be transparent and synthetic, rather than analytic, like everyday Icelandic. There should not be any abstract, borrowed technical terminologies in Icelandic. »<sup>368</sup>

Þórólfur THÓRLINDSSON, sociologue

« To read houses requires more skills than reading books. A house is a thought that has height, length and width. The book is the lack of thought that only has length. The house tells the truth about the life of the generations. The book tells the lies about their life. »<sup>369</sup>

Þórbergur ÞÓRDARSON, écrivain

---

<sup>367</sup> Laplantine 1996 : 19.

<sup>368</sup> Thórlindsson 1982 : 80.

<sup>369</sup> ÞÓRDARSON Þórbergur (2001). *Ofvitinn*, Reykjavík : Mál og menning, 354 pages. Extrait d'un récit autobiographique initialement publié en 1941.

# TROISIÈME PARTIE : *TORFHÚS*

## A. INTRODUCTION

Dans le processus de patrimonialisation de l'habitat rural, les spécialistes considèrent bien souvent la maison comme une enveloppe<sup>370</sup>, une culture locale typique et vernaculaire qui représente un passé sur un territoire précis. Cette vision, héritée des travaux des folkloristes, est encore vivace. Or les acteurs moins institutionnels en ont une vision toute autre. Pour eux, les maisons occupées par leurs ancêtres représentent :

« (...) un ensemble de valeurs sociales, de pratiques économiques, de signes, et, s'il y a patrimoine, c'est un patrimoine familial autant juridique que symbolique. » (Rautenberg 2003 : 44-45).

Ainsi il en va de l'importance de la transmission de l'existence de chaque maison et de ses usages. Vu sous cet angle :

« La démarche de patrimonialisation va à l'inverse du processus de construction de l'espace habité en prenant le résultat pour la cause. » (Rautenberg 2003 : 44)

La *torfhús* pourrait très bien s'accommoder de cette définition binaire, avec d'un côté une architecture traditionnelle inscrite dans une histoire mythique des origines et « l'archétype des cultures locales passées » (Rautenberg 2003 : 45) qui s'oppose à notre modernité industrielle et médiatique. Et d'un autre, un habitat exprimant la mémoire familiale et capable de s'adapter à de nouveaux usages. Mais ce que renferme une maison rurale comme celle construite en tourbe s'avère bien plus complexe. Même si le modèle de la *torfhús* ne correspond plus à la maison moderne, elle tisse encore des liens, propose des imaginaires inédits, évoque l'histoire à sa façon, réactive la mémoire et chahute le concept de patrimoine.

Importée par les premiers colons sédentaires du 9<sup>ème</sup> siècle, la maison traditionnelle islandaise est une construction rurale et agricole qui a perduré pendant près de 12 siècles en s'adaptant aux besoins de ses occupants. Élément ordinaire et essentiel du quotidien, des auteurs ont écrit et décrit cet habitat en traitant de ses aménagements au fil du temps, des

---

<sup>370</sup> Voir Rautenberg 2003 : 44.

outils employés pour sa construction, de ses régionalismes constructifs etc... Ils ont ainsi développé une pensée architecturale autour d'elle. Cette troisième partie se veut être une description nouvelle qui ne saurait ignorer celles rédigées par des voyageurs curieux (à l'instar de Xavier Marmier, Paul Gaimard, William G. Collingwood ou encore William Morris), des amateurs d'architecture vernaculaire (Alfred Jensen Råvad) et des premiers spécialistes. La première grande figure de l'étude de l'architecture en tourbe est Hörður Ágústsson (1922-2005), architecte, peintre constructiviste et francophile. Régis Boyer mentionne cette personnalité islandaise avec intérêt dans ses travaux, en citant des références précises<sup>371</sup> :

« Les meilleures études sont celles de Hörður Ágústsson, notamment « Íslands byggeskik i fortiden », dans *Nordisk byggdelag*, 10, 1968, pp. 19-37, ou *Hér stóð Bær*, Reykjavík, 1972. » (Boyer 2018 : 281).

Hörður a principalement travaillé pour *ÞÍ* et il a ardemment défendu le patrimoine bâti :

« Hörður was a trained artist and a natural teacher, and this was reflected in his perspective. He was convinced that Icelandic art and architecture in the early centuries had been far more sophisticated than was generally believed. He felt that literature, in which Icelanders have always taken so much pride, had overshadowed these aspects of culture. » (Stefánsson 2013 : 41).

---

<sup>371</sup> Ses dessins de la maison en tourbe et son travail sur Stöng notamment (ex. la découpe des blocs et la charpente) sont souvent repris dans divers ouvrages (exemple Abrecht 2000 : 12) et ils ne sont parfois pas crédités (comme dans les quelques ouvrages publiés en français).



Figure 72: Portrait d'Hörður Ágústsson par H. R. Bárðarson. Source : Ármansson 2005 : 8.

Lors des entretiens organisés pour cette recherche, Hörður est paradoxalement peu mentionné<sup>372</sup>, rendant tacite tout ce qu'il a pu apporter sur le sujet. Ses travaux dans le domaine de l'architecture vernaculaire, même s'ils sont aujourd'hui datés, sont considérables. Il a publié plusieurs dizaines d'ouvrages et d'articles et réalisé de nombreux dessins. Il est surtout l'auteur d'une imposante publication en deux volumes publiée en 1998 et en 2000 et intitulée *Íslensk byggingarfleið. Ágrip af húsagerðarsögu 1750-1940*. Cette monographie est le fruit d'une grande prospection qu'il a mené jusqu'à la seconde Guerre Mondiale. Si elle retrace entre autre l'histoire de l'architecture moderne et contemporaine islandaise, elle est aussi considérée comme la « bible » de la maison en tourbe (Sigurðardóttir 2012 : 17) : publiée en islandais<sup>373</sup> pour le compte de l'*Architectural Heritage Board*, un important segment d'*Íslensk byggingarfleið* examine la maison en tourbe et son évolution à travers le temps.

<sup>372</sup> Sa fille, Guðrún Harðarsdóttir, ne l'évoque pas lors de notre entretien du 27 juin 2014.

<sup>373</sup> Chaque volume se conclut par un résumé en anglais. Les deux volumes se trouvent encore aisément en librairie.



Dans la description ethnographique qui suit, s'infuse donc du déjà construit, du déjà dit et du déjà écrit mais il existe des multitudes de descriptions et de lectures de la maison en tourbe et il a été choisi ici de retenir six points de vue pour une description des plus justes et complète. Comme esquissé précédemment dans la méthodologie de recherche, la maison est ici présentée par les abords, la trace, l'enveloppe, le squelette, l'intérieur et la ruine<sup>374</sup>.

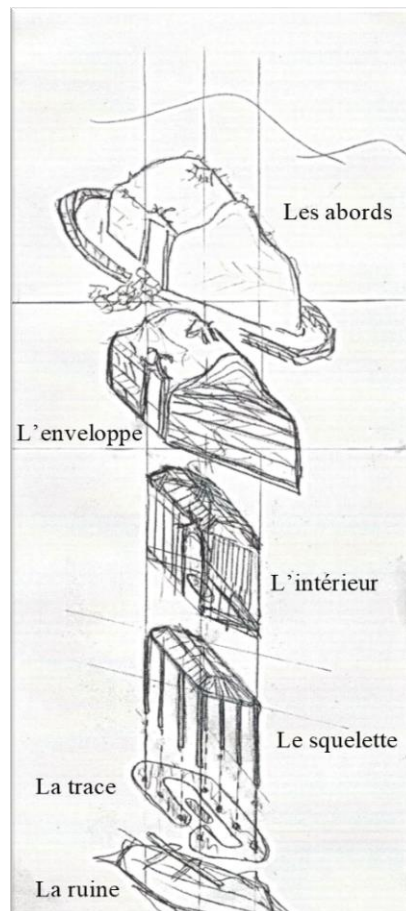


Figure 73: schéma axométrique de la maison en tourbe. Dessin : SC.

<sup>374</sup> Voir Partie INTRODUCTION, B., III., 2., page 79.

Le premier chapitre, intitulé **les abords**, s'ouvre sur la tourbe comme matière vivante restituée en espace architectural. Puis le chapitre de **la trace**, c'est le regard des archéologues qui est restitué : leur apport dans la connaissance de la *torfhús* est singulier puisqu'ils sont essentiellement en présence de traces aux contours qui échappent parfois. Nous verrons que les sources écrites anciennes, la pratique même de la discipline archéologique (prospections, fouilles, études post-fouilles) et l'expérimentation contribuent (sans que les informateurs.trices ne le réalisent parfois) offrent des interprétations nouvelles de la maison en tourbe comme vestige. **L'enveloppe** présente ce qui est empiriquement donné à voir des maisons en tourbe actuellement : elles peuvent être modernes et préservées, déplacées pour être remontées ou sans protection patrimoniale particulière. Le troisième chapitre aborde la maison comme espace domestique. **Le squelette**, notre quatrième chapitre, s'attache aux qualités vernaculaires de la maison en introduisant les garants du savoir-construire en tourbe (les artisans, les experts, les architectes etc...) et en détaillant le savoir-construire lui-même. Cette somme de connaissances constitue en quelque sorte l'ossature de notre description ethnographique. La restitution de la vie à l'**intérieur** de l'habitat en tourbe peut sembler assez abstraite si on considère le peu de témoignages existants. L'archéologie et quelques récits permettent néanmoins d'aborder les conditions de vie dans la *torfhús*, prenant en considération des données matérielles, spatiales mais aussi historiques et sociales. Avec d'autres informateurs.trices comme les historien.ne.s, des aspects de la sphère domestique islandaise traditionnelle moins connus du grand public sont mis au jour. Enfin, le chapitre de **la ruine** prend en compte la maison en tourbe et sa raison d'être dans le monde d'aujourd'hui, au début du 21<sup>e</sup> siècle. Les ruines de bâtiments sont visibles sur tout le territoire islandais. En choisissant d'observer la maison par les thèmes de la dégradation, de la disparition, de l'obsolescence, de l'abandon voire de l'élimination, certains acteurs la pensent comme une ruine poétique, comme la victime du capitalisme ou comme le témoin d'un monde rural en perdition.



## B. LES ABORDS

Ce chapitre propose ce que l'on pourrait appeler une *tourbologie*, à savoir l'étude de la maison par le matériau tourbe qui la constitue et qui est issu d'un écosystème spécifique. Les abords proches de la ferme sont composés de plusieurs éléments : des tourbières, des montagnes, des rivières glacières etc.... Ils font de ce bâti vernaculaire une sorte d'architecture de terroir.

La maison en tourbe pousse dans le paysage sous la forme d'un ensemble de bâtiments. L'entrée de la maison est marquée par un seuil en dalle, quand on peut se procurer la pierre qui remplira cette fonction et qui finalisera ainsi la construction. En plus de ses diverses dépendances, elle est desservie par des sentiers et souvent composée d'une cour, d'un jardin, d'un potager et parfois d'un puits. Le pâturage familial peut s'étendre jusqu'aux limites du domaine. Tout autour de la ferme se dressent des marqueurs temporels permettant de savoir si on est en milieu de matinée ou en début de soirée : les crêtes, les pierres ou encore les cairns sont ses indicateurs paysagers. La rencontre de la maison avec tous ces éléments traduit un lien fort avec l'environnement.

## I. UNE MAISON-ORGANISME

En Islande, les paysages sont étourdissants et riches. La végétation est clairsemée et localement variée selon que l'on soit sur les hauts plateaux, dans les champs de lave, dans les landes, les prairies, sur les côtes, en zone géothermique ou dans les lacs et les étangs. On trouve alors des lichens, des oreilles de souris alpine, du cresson nordique, du thym sauvage, des arbustes nains comme le saule nain, des plantes à fleurs, de la livèche écossaise, du plantain marin, du carex, de la zostère, des algues, des petites langues de vipère, de la menthe aquatique, des potamots, du saule laineux, de la linaigrette et diverses herbes... Les mousses représentent plus de la moitié de toute la couverture végétale de l'Islande et elles sont particulièrement dominantes dans les zones où le sol présente des conditions de croissance défavorables. Quant aux arbres, le bouleau et le saule à feuilles de thé sont les principales espèces que l'on trouve dans les bois et les broussailles islandais. Des processus de

revégétation et de reboisement ont été entrepris il y a quelques décennies maintenant, dans le but d'exploiter le bois mais également pour lutter contre une sévère érosion.

L'existence de l'architecture en tourbe indique la présence de zones humides<sup>375</sup> constituées de tourbières<sup>376</sup>. Par définition,

« (...) les tourbières sont des écosystèmes humides caractérisés par une saturation quasi permanente en eau et présentant un bilan hydrique nul ou positif. Du fait des conditions anoxiques qui en découlent, les végétaux ne se décomposent que très lentement et partiellement. » (Collectif 2007 : 46).

La nature anoxique du milieu bloque la décomposition de la matière organique. Si on ajoute à cela l'absence d'oxygène, la tourbière devient un excellent lieu de conservation. C'est une zone idéale pour l'archivage du climat, l'archivage végétal (pollens etc...) et animal<sup>377</sup>. Elle permet ainsi de reconstituer des paléo-environnements en donnant des indices sur des variations climatiques millénaires. Par ailleurs, des fouilles archéologiques ont permis d'exhumer des textiles et des corps humains<sup>378</sup>.

En Islande, les zones humides sont fréquentes et se trouvent principalement dans les régions montagneuses et les plaines. Aujourd'hui, les zones humides islandaises couvrent environ 9000 km<sup>2</sup>, soit 19,4% des surfaces végétalisées de l'île<sup>379</sup>. Elles présentent souvent des sols avec une épaisseur de 1 à 3 mètres et – selon leur engorgement – peuvent peser entre 33

---

<sup>375</sup> Les zones humides sont caractérisées par des sols aqueux ou saturés en eau. Elles doivent leur formation (on parle de turfigénèse) à des précipitations importantes, un sol pauvre et peu drainé et à un climat frais. Dans la classification, on distingue les zones en pente (pente douce où l'eau coule à travers la zone mais n'atteint pas le gazon) et les zones de niveau (l'eau stagne et atteint le gazon). En faisant sa croissance, la tourbe peut présenter un profil d'une épaisseur près de 10 m. C'est précisément un matériau bio-hydrogéologique classé dans la famille des roches carbonées par les géologues et considérées comme un sol (appelé histosol) par les pédologues. Selon la géographie, une tourbière peut être bombée, basse ou de couverture.

<sup>376</sup> « L'apparition d'une tourbière implique en effet le basculement des bilans hydriques de négatif à nuls ou positifs, un événement qui suppose des modifications notables dans le fonctionnement du bassin versant. Ces modifications, de nature géomorphologique, hydrologique, biogéographique et écologique, peuvent être induites par des changements climatiques, le volcanisme, une intervention de l'Homme sur la végétation ou/et sur la circulation de l'eau » (Collectif 2007 : 46).

<sup>377</sup> Depuis les années 2000, l'étude des tourbières implique des approches scientifiques interdisciplinaires. Des naturalistes, des géographes et des biologistes se penchent sur cet environnement spécifique jusqu'alors méconnu mais aussi des historiens, des gestionnaires de l'eau et des acteurs des pouvoirs publics susceptibles de prendre des mesures de protection voire de restauration. Il y a en Europe un désir d'inventaire et d'histoire de la connaissance géographique de ces espaces. Voir COLLECTIF, Origine, fonctionnement et conservation des tourbières, Actes du colloque du château de Goutelas 5-7 octobre 2005, textes rassemblés par Hervé Cubizolle, publication de l'Université de Saint-Étienne, 2007, 384 pages.

<sup>378</sup> On parle des *hommes des tourbières*, c'est-à-dire des individus – souvent assassinés et dont les existences se situent entre la fin de la Préhistoire et le Moyen-Âge, déposés dans des tourbières d'Europe du Nord et retrouvés momifiés. L'archéologie a ainsi pu exhumer des corps en très bon état de conservation (peau, organes mais pas le squelette). *L'homme de Tollund* est un des exemples le plus connu. Il a été découvert dans la tourbière de Tollund au Danemark en 1950.

<sup>379</sup> Les zones humides ont subi un drainage à grande échelle et on estime qu'environ 47% de ces zones sont touchées par cet aménagement agricole qui prévoit de les transformer non pas en terre de fenaison mais en pâturage. Ce drainage étant subventionné, il est important pour les spécialistes de protéger et de restaurer les zones qui ne le subissent pas. Voir ÓSKARSSON Hlynur (2016). « Icelandic Inland Wetlands: Characteristics and Extent of Draining » in *Wetlands* 36(4).

et 100 kg par cm<sup>2</sup> <sup>380</sup>. Les frontières entre les différents types de zones humides et les faciès non tourbeux sont peu claires et des termes différents peuvent être utilisés pour décrire ces espaces réputés dangereux et mystérieux<sup>381</sup> : marécages ou marais, fanges ou borbiers ou encore tourbières. En islandais on parle communément de *mýrar*.



Figure 74: tourbière à Tyrfingsstaðir. Cliché : SC, 2013.

Le matériau tourbe<sup>382</sup> issu des tourbières pouvait servir de combustible ou être aussi utilisé comme matelas et comme selle (*reiðingstorf*). Le système des racines de la tourbe constitue un enchevêtrement résistant : « The roots are deep, and the wall bonds together rapidly due to the vegetation. » (Sigurðardóttir 2012 : 29). Le meilleur matériau est celui qui ne contient pas de sable : « not only because the sand increases wear on cutting tools, but also because a layer of sand in the turf block can lead it to split. » (Sigurðardóttir 2012 : 28).

<sup>380</sup> Voir ÓSKARSSON Hlynur (2016). « Icelandic Inland Wetlands: Characteristics and Extent of Draining » in *Wetlands* 36(4).

<sup>381</sup> La perception des tourbières a évolué au fil des époques. Au Mésolithique, elles étaient considérées comme des lieux sacrés mais aussi comme des espaces productifs. A la fin du 18<sup>e</sup> siècle on les juge insalubres et inutiles. Aujourd'hui, les tourbières sont des lieux de pureté originelle qui convoquent puissamment l'imaginaire. Pour l'Islande, il serait intéressant de déterminer les différentes étapes de l'évolution du regard porté sur ces milieux si particuliers. Quel est l'impact du social et de l'économie dans ces perceptions ?

<sup>382</sup> On parle aussi de « la *turf* » d'Europe du Nord.

En revanche, la présence d'argile est un avantage pour la construction. La tourbe est par conséquent un bon matériau de construction, idéalement adaptée au climat nordique qui peut être extrême. Elle était facile à se procurer et c'était autrefois un avantage précieux pour une ferme que de pouvoir s'approvisionner en tourbe à proximité<sup>383</sup>.

---

<sup>383</sup> Les zones humides représenteraient autrefois environ 8 à 10% de la superficie de l'Islande. Cependant, au cours des dernières décennies, de vastes étendues de tourbières de plaine ont été drainées à des fins de culture. Bien que les zones humides des hautes terres soient restées en grande partie intactes, les barrages des grandes centrales électriques ont avalé certaines de ces zones humides. Rien n'indique que l'extraction pour l'usage de la tourbe comme matériau de construction (ou de combustible) n'ait contribué à la disparition de tourbières.

## II. UN HABITAT AVEC DATE DE PEREMPTION

Même si elle a traversé les siècles grâce au maintien régulier des bâtiments et à la perpétuation d'un savoir-construire en tourbe, la maison se définit essentiellement par son caractère éphémère. Arraché à son milieu, le matériau va poursuivre son cycle de vie tel un organisme vivant. Mais il va naturellement se décomposer et mourir petit à petit. C'est entre autre le climat qui va déterminer sa plus ou moins rapide détérioration. En Islande, le temps est plus sec au Nord et les précipitations sont plus importantes au Sud. Ainsi, plus de bâtiments en tourbe sont préservés dans la région Nord qu'au Sud, où l'on a privilégié des constructions en pierres adaptées à l'humidité. Si la pluie comme la chaleur sont tous deux des facteurs de vieillissement de la tourbe, le froid en est un autre : il implique la présence de glace dans les cellules, les parois et les espaces intercellulaires du matériau et les plantes ne sont pas en mesure d'absorber l'eau gelée.



*Figure 75: stalactites de glace sur la reconstruction de Stöng. Cliché : SC, avril 2013.*



Les tempêtes de neige, les vents violents ou la pluie glacée sur la toiture et les murs sont autant de facteurs de dégradation. Par ailleurs, on peut supposer qu'un bâtiment couvert de neige coure un risque d'affaissement ou d'effondrement plus précoce. Les crues, les inondations, le vent salé venu de la mer et l'érosion sont aussi des ennemis potentiels. La chaleur entraîne *a contrario* une dessiccation du matériau c'est-à-dire une déshydratation. En sachant que le matériau devient combustible et inflammable, toute source de forte chaleur est un danger supplémentaire<sup>384</sup>.

La maison doit aussi faire face aux attaques d'origines animales mais la littérature aborde peu les dangers qu'on put ou pourraient représenter les insectes ou les moutons en pâture. Sans compter la menace de végétaux ou champignons qui se retrouvent inhabituellement dans cet environnement et susceptibles de nuire aux bâtiments. Nous savons aujourd'hui que certaines plantes savent se protéger de toutes sortes d'agressions extérieures et – en écho avec le changement climatique observé de nos jours – il serait intéressant de savoir si la tourbe fraîchement appareillée déploie des mécanismes de défenses (physique et/ou chimique). En observant la maison vieillir, on se rend compte qu'elle peut être un indicateur de l'identité de l'environnement et de sa santé.

Quoiqu'il en soit, la tourbe poursuit inexorablement son cycle de vie une fois désolidarisée de son environnement de formation. La durée de vie d'une maison en tourbe s'est considérablement réduite. La maison en tourbe illustre alors la métaphore de la vie : elle connaît une naissance et une mort. S'il a fallu compter le labeur de vingt générations pour arriver à la dernière phase constructive de la *torfhús* (Lárusson 2014 : 26), les maisons en tourbe modernes ont dû être réparées une à deux fois par génération :

« In the turf house's building cycle, man and nature renew their agreement once or twice in each generation. » (Lárusson 2014 : 24).

Ainsi, selon l'artiste Hannes Lárusson, la maison ne meurt jamais vraiment. Elle renaît à chaque reconstruction si elle est entretenue régulièrement et réparée. Pour lui, la maison peut être revitalisée :

---

<sup>384</sup> Les feux d'origine accidentelle sont particulièrement à craindre.

« One resident after another builds and rebuilds in the same spot, striving for harmony with the land and weather conditions. One can see this process as a ceremonial rite; the cleansing and rebirth of the site, the building and its inhabitants. » (Lárusson 2014 : 24).

### III. UNE ARCHITECTURE-PAYSAGE

Avec la *torfhús*, les Islandais.es sont devenus des habitant.e.s-paysagistes en faisant en sorte de confondre cette création architecturale avec le paysage comme le souligne la conservatrice Margrét Hallgrímsdóttir :

« The shape of these houses are a part of the environment, are affected by the landscape. If you look at Glaumbær (...). If you travel around the country, they really come out the environment. (...) and they can even take shapes of the mountains ! »<sup>385</sup>.



Figure 76: mimétisme avec les montagnes, ensemble de Glaumbær dans le Nord Est de l'Islande. Cliché : SC, 2013.

L'anthropologue Valdimar Hafstein évoque quant à lui une « architecture that melts back to the landscape. »<sup>386</sup> Les habitant.e.s ont ainsi tiré le meilleur de leur environnement pour obtenir un habitat paré d'une dimension esthétique inspirée du milieu.

---

<sup>385</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>386</sup> Entretien du 7 juin 2017.

La maison en tourbe nous offre aussi une forme plastique singulière emprunte de beauté et de poésie. Il est possible de conter son origine et ce qu'une population nouvelle a mis en œuvre pour l'adapter et lui conférer une âme. Les qualités esthétiques imputées à la maison en tourbe sont bien moins développées que sa relation particulière au paysage insulaire. C'est du moins le point de vue de l'anthropologue Sigurjón B. Hafsteinsson :

« One reason for the rejection of the turf-house heritage for the nationalization project was the conviction that turf houses lacked aesthetic qualities. » (Hafsteinsson 2010 : 266).

L'architecte Hjörleifur Stefánsson déplore le manque de débat sur ces qualités esthétiques :

« I was particularly struck by the fact that there had been little discussion of aesthetic aspects of the turf building, and its relationship with the landscape. » (Stefánsson 2013 : 9).

Pourtant, il explique :

« (...) the turf farmhouse had an aesthetic value in the minds of professionals and the general public alike. It was part of the landscape, and during the Romantic period the gabled farmhouse and the natural beauty of the country were two manifestations of the same national heritage. » (Stefánsson 2013: 89).

L'architecture en tourbe est rustique, toujours changeante et faite de malfaçons. Comme le *Wabi-Sabi*, courant esthétique japonais qui assume la beauté de l'imperfection<sup>387</sup>, la maison en tourbe présente des défauts. L'ensemble peut être dissymétrique. Les murs sont parfois tordus, obliques, courbes. Des trous se forment ici et là. Les sols sont accidentés. Des linteaux sont infléchis. Mais chacun de ces vices de construction font de chaque maison un lieu unique.

Pour l'artiste Hannes Lárusson, cette mise en œuvre asymétrique due à l'emploi d'un matériau organique relève d'une dextérité toute poétique et esthétique :

« The art of shaping space and creating a visual whole using asymmetrical and organic compositions is, upon a closer inspection, based on highly developed aesthetics found in vernacular architecture of many nations. » (Lárusson 2014 : 12).

---

<sup>387</sup> À ce propos, lire *l'Éloge de l'ombre* (Verdier 2011, 90 pages, initialement paru en 1933) de Junichirō Tanizaki (1886-1965).

Quelques artistes islandais ont récemment employé la tourbe pour leurs réalisations et l'urbanisme utilise beaucoup ce matériau pour l'aménagement d'espaces verts (parcs, jardins etc...).



Figure 77: travaux paysagers avec de la tourbe, banlieue de Reykjavik. Cliché : SC, 2013.

De manière directement empirique, la terre et l'herbe des blocs de tourbe offrent mille nuances au bâti : des verts, des bruns, des jaunes, des noirs, des gris et de rouges qui changent au fil des saisons. Les murs sont tantôt verdureux, tantôt foineux tandis que la neige apporte ses camaïeux de blancs :

« The colours of the farm-thorp derive from the colour variations of the grass, from juicy green summer colours acquiring grey-brown hue in the winter. Wherever the sward - a tight clump of dirt and roots - turns outwards in walls, one can discern multiple tones of earth-colours; ranging from yellowish, reddish brown, brown and reddish colours of earth mixed with clay, to gray-black veins of volcanic ash in turf from the volcanic regions of the country. » (Lárusson 2014 : 25).

Les parois et le toit des maisons sont en évolution chromatique permanente. Il en est de même pour la texture : à l'extérieur comme à l'intérieur, on ne peut réprimer son envie de toucher le bâtiment<sup>388</sup>.

---

<sup>388</sup> Ce désir de toucher la maison pose d'ailleurs des problèmes aujourd'hui. Visitées par des centaines de touristes, les maisons subissent aussi une nouvelle forme de dégradation par ce réflexe – aussi naturel soit-il – du toucher. Voir Partie CONCLUSION, B., III., page 580.

## C. LA TRACE

Régis Boyer ne s'y était pas trompé : sur la maison, « (...) nous sommes bien renseignés à ce sujet par l'archéologie. » (Boyer 2018 : 281). La *torfhús* est effectivement un motif archéologique connu qui tient une place à part dans l'archéologie du bâti islandais, si tant est qu'on puisse parler d'archéologie du bâti tant les traces – nous le verrons – sont fragiles et ténues. On attend néanmoins des vestiges de la maison en tourbe qu'ils nous livrent un témoignage tangible des populations qui ont su s'adapter à un territoire arctique riche mais exigeant, au moins occupé depuis 4500 ans<sup>389</sup>. Depuis le milieu des années 1990, le corpus des sites s'est densifié et les grands sites fouillés ont depuis été publiés<sup>390</sup>. Mais – certains archéologues le confirment en entretien - le corpus archéologique est incomplet et il reste toujours des incertitudes sur les modalités de constructions, les usages des bâtiments, l'économie de la maison etc... Ce chapitre évalue donc l'apport de l'archéologie dans la connaissance de la maison en tourbe.

---

<sup>389</sup> Sur les spécificités de l'archéologie en milieu Arctique voir : Claire Alix, Aline Averbouh et Claudine Karlin (2015). « Archéologie boréale » in *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne], 141, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 18 novembre 2015. URL : <http://nda.revues.org/3049> ; DOI : 10.4000/nda.3049, pp. 3-5.

<sup>390</sup> Voir Einarsson (1994), Ævarsson (2004), Lucas (2009), Vesteinsson et al. (2011) et Mímisson (2016).

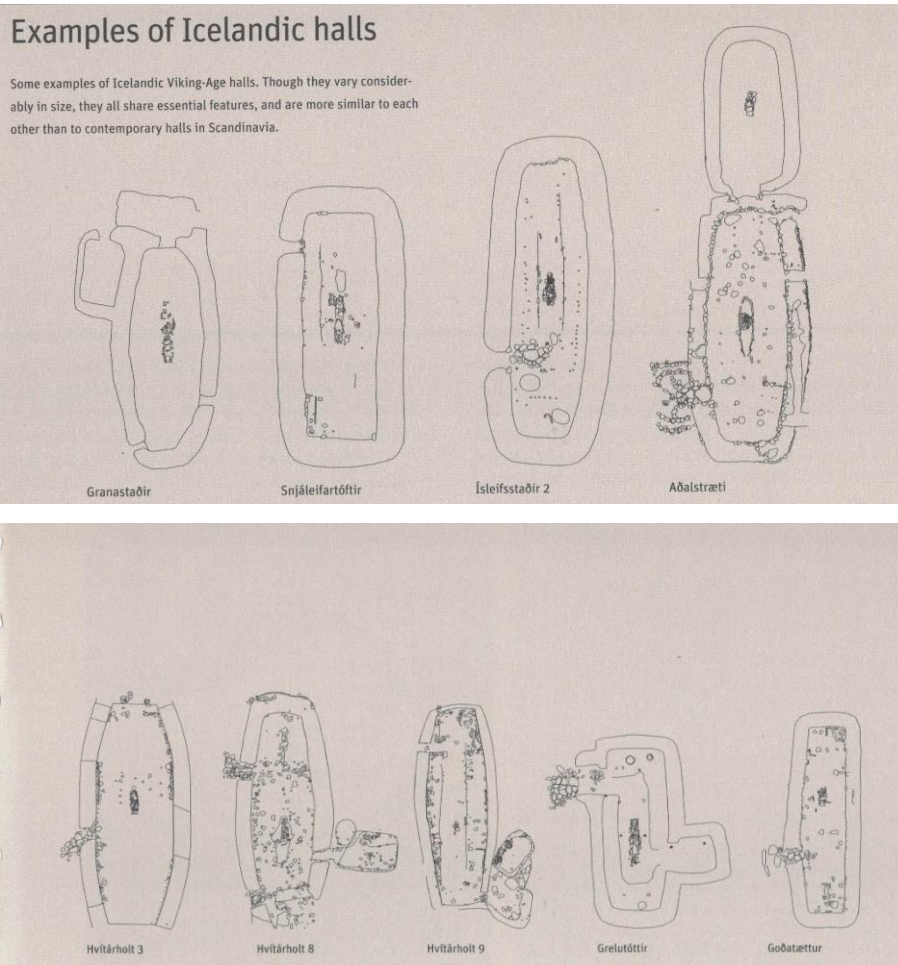


Figure 78: quelques exemples type de maisons-longues islandaises de l'Âge Viking, Orri Vésteinsson.  
Source : Vésteinsson et al. 2006 : 118-119.

Pour l'archéologue Guðný Zoëga<sup>391</sup>, il ne devrait pas y avoir de différence entre la maison en tourbe comme structure bâtie et comme structure archéologique. Archéologiquement, la *torfhús* représente une trace humaine singulière dans le sol. Lors de la découverte d'une structure en tourbe, on peut difficilement parler d'élévation mais les murs sont bien là, affleurant la surface. En Islande, les maisons longues de l'Âge Viking sont archéologiquement similaires aux autres à l'exception près qu'elles dévoilent plus leurs murs alors qu'ailleurs on ne voit que des trous de poteaux : « that's the beauty of excavating in Iceland, the turf is tridimensionnal ». La *torfhús* exige du chercheur.se un regard aiguisé pour repérer son tracé fantomatique, inhabituel à celui qui est habitué aux tranchées de fondation avec des assises de pierre ou autre matériau. L'archéologue islandais.e apprend à se fier aux reliefs et aux couleurs de la terre. Guðný précise que la tourbe est colorée en Islande et qu'elle rend par conséquent la fouille très visuelle. On peut alors détecter des blocs de *klömbra*, de

<sup>391</sup> Entretien du 30 mai 2017.

*strengur* etc... Et parfois on ne voit que de la terre. Mais pour elle il est évident qu'en se fiant aux couleurs, on sait si l'on fouille un bâtiment ou non. Elle souligne qu'en Ecosse et en Norvège, la terre est moins colorée. Il est donc plus difficile de voir les murs sauf s'il y a des fondations en pierres ou des trous de poteaux. À présent que nous avons saisi ce point de vue de la trace, essayons de détecter ce que l'archéologie a apporté et ce que la pratique actuelle offre à la connaissance de la maison en tourbe.



Figure 79: traces de deux bâtiments liés à l'activité artisanale du site de l'Âge Viking de Vatnsfjörður. Cliché : FSÍ, 2007.



## I. L'APPORT DE LA PRATIQUE ARCHEOLOGIQUE

Initialement, l'archéologie est l'apanage de personnes passionnées à l'affût de trésor : des trous sont creusés partout si rien de signifiant ne se trouve en surface. La discipline est très sélective sur ce qu'elle recherche : on veut de l'ancien et de l'impressionnant, ce qu'il y a de plus enfoui pouvant étayer les idéologies alors en vogue. Pourtant, en son temps, le philosophe et historien de l'art Walter Benjamin (1892-1940) soulignait le fait qu'il ne fallait pas négliger les couches les plus récentes (au-dessus):

« (...) a good archaeological report must not only indicates the layers containing old discoveries but - above all - the layers we had to get through first. » (Benjamin 2008 : 182).

On parle d'archéologie exploratoire (comme en Egypte et au Proche-Orient) ou d'archéologie accidentelle (tomber fortuitement sur des vestiges). Aujourd'hui,

« (...) l'archéologie se définit comme « science du passé », construite autour de sa réalité matérielle. (...) Le formidable essor de l'archéologie au XIXe siècle pose les termes de l'archéologie moderne, que le XXe siècle doit tout à la fois assumer, dépasser et repenser, et qui, d'un coup, a livré une masse documentaire inégalable, mais a aussi forgé un cadre institutionnel dont nous sommes les héritiers, les dépositaires obligés. » (Jockey 1999 : 6).

La fouille est un moment incontournable pour la connaissance du bâti en tourbe. Il est nécessaire ici de présenter une historiographie de cette pratique en Islande<sup>392</sup> pour comprendre comment s'est construite une certaine image de la *torfhús*. C'est à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle que la discipline se développe, à la fois similaire à ce qui se fait en Europe et inspirée des méthodes scandinaves. Pourtant l'île a su faire des choix méthodologiques. L'Islande n'est pas différente des autres pays en ce qui concerne la pratique du pillage des sites mais elle a été relativement rare. C'est la méthode de la tranche (ou tranchée) qui représente la première intervention archéologiques avec Jónas Hallgrímsson qui en 1843 creuse une petite tranchée à travers ce qu'il a conclu être une cabane, sur le site d'une supposée assemblée à Pingnes, non loin de Reykjavík. La méthode de la tranchée – qui quand elle est concluante laisse apparaître des formes de structures ou des dépôts – est fréquemment employée au 19<sup>ième</sup> siècle et domine la discipline jusque dans les années 1890. Il est probable que les fouilleurs

---

<sup>392</sup> Pour ce chapitre, les sources les plus utiles ont été Friðriksson (1994) et Aldred (2006).

aient eu conscience des limites de cette méthode cependant ils avaient rarement les moyens de conduire des fouilles plus considérables et ils se laissaient guider par la certitude de leurs interprétations. La tranchée a surtout été utilisée comme moyen pour convaincre les personnes dubitatives plutôt qu'un réel effort d'investigation. En général la fouille devient fréquente la fin du 19<sup>ième</sup> siècle. En attendant, les pionniers du terrain comme Kristian Kålund, Sigurður Vigfússon et Brynjúlfur Jónsson se concentrent sur la localisation et la caractérisation des sites, décrivant leur emprise physique et discutant sur leur fonction. Sigurður Vigfússon était surtout soucieux d'établir une typologie de la forme des bâtiments, il investiguait le plus exactement possible en observant seulement les reliefs et les dépôts en surface. Sa typologie des bâtiments émergea comme un outil principal d'investigation de l'archéologie islandaise se basant sur la taille et la forme. Ce n'est maintenant qu'une question de temps avant que les archéologues ne commencent à se focaliser sur les caractéristiques individuelles des bâtiments, appelant à une exhumation plus complète des ruines. En 1895, l'islandais Þorsteinn Erlingsson fut chargé de localiser, investiguer et décrire avec autant de détails possibles un certain nombre de ruines de différentes natures dans le Sud (région de Þjórsárdalur) et dans l'Ouest. Parmi ces ruines se trouvent des habitats et Erlingsson mena les fouilles de plusieurs d'entre eux. Dans son rapport publié en 1899, il détaille jour après jour ses recherches et activités en les accompagnants de dessins métrés et de photographies.

Cet ouvrage nous renseigne sur sa méthodologie : Erlingsson sélectionne des sites peu encombrés, parfois déjà révélés par l'érosion. Il pratique alors la méthode de l'excavation en déplaçant ses remblais à l'intérieur même des bâtiments. Il tente ensuite d'identifier les divisions internes comme les entrées, les foyers et les banquettes. Il trouve quelques objets mais les mentionne peu. Le déjà cité Daniel Bruun, pionnier du tournant du 19<sup>ième</sup> siècle, est un homme de terrain éminent. Il a mis en œuvre par des techniques de fouille avancées qui marque une nouvelle étape dans l'archéologie islandaise. De ses nombreuses fouilles et prospections émerge le premier ouvrage clé de l'archéologie islandaise : *Fortidsminder og Nutidshjem paa Island*, d'abord publié en 1897 puis agrémenté en 1928. C'est en 1896 qu'il début son travail de terrain en Islande. Son approche de la fouille était assez semblable à celle de Þorsteinn Erlingsson à la différence qu'il engage des travailleurs pour mener le travail physique de déblaiement. Les fouilleurs creusent jusqu'au-dessus des murs et une fois certains d'avoir trouvé la construction en tourbe, ils en suivent les limites intérieures. Comme

il est dans la nature des murs en tourbe de gonfler et de s'effondrer, il est difficile de distinguer le matériau effondré. Par conséquent les fouilleurs de Bruun ont souvent incisé accidentellement des parois de murs. Ses deux fouilles principales de Bruun en Islande sont Gásir en 1907 et Hofstaðir en 1908<sup>393</sup>. L'excavation - comme méthode permettant d'examiner une structure achevée mais sans réels histoire, usage, développement ou reconstruction - s'est pratiquée en Islande jusque dans les années 1970. Des lacunes méthodologiques sont encore persistantes. Les traces en négatif comme les trous de poteaux et les emplacements de drains passent régulièrement inaperçues. Les parties de bâtiment dégagées sans examen sont sans doute considérées comme plus tardives que le bâtiment recherché et donc d'un intérêt moindre. Matthías Þórðarson est le premier archéologue à éprouver les limites de l'excavation durant sa fouille à Bergþórshvoll entre 1926 et 1928. Pour atteindre les vestiges anciens (11<sup>e</sup> siècle) de la ferme qu'il recherchait, il a d'abord dû traverser de multiples phases d'occupation. Il prend le soin d'enregistrer tous les sols rencontrés et y relie les objets trouvés. Þórðarson s'oriente vers la pratique de la stratigraphie pour enregistrer le niveau, la taille et la forme des sols fouillés. Il renseigne aussi les grandes caractéristiques présentes dans les couches telles que les pavements, les trous de cuves. Paradoxalement, il semble d'autres sortes d'éléments essentiels comme les murs, l'effondrement d'un toit ou encore les rejets domestiques. Þórðarson n'a jamais publié ses résultats, ses prédécesseurs ne peuvent donc pas tirer un apprentissage des points forts et des difficultés de son travail. C'est ainsi que la méthode stratigraphique resta encore en dehors de l'expérience archéologique islandaise jusque dans les années 1970.

En 1939 un groupe de scandinaves débarque en Islande pour une mission archéologique dans les régions de Þjórsárdalur et de Borgarfjörður. Dans le groupe se trouvent des hommes de terrain expérimentés comme les danois Aage Roussell et Mårten Stenberger qui auront un impact sur l'archéologie islandaise et sur le discours académique de l'architecture scandinave traditionnelle. Mårten Stenberger est sans doute l'homme de terrain le plus accompli du groupe; on peut le voir dans ses enregistrements méticuleux de trous de poteaux qui sont des caractéristiques qui jusqu'à récemment n'avaient pas reçu beaucoup d'attention. Par ailleurs, il est le seul archéologue du groupe à maîtriser le concept de stratigraphie et le seul à considérer la possibilité qu'un bâtiment puisse avoir plus d'une

---

<sup>393</sup> Ces deux sites ont tous deux été refouillés près de cent ans plus tard et les travaux de terrain de Bruun y ont bien été identifiés.

phase de construction. En termes d'impact c'est plutôt le travail d'Aage Roussel qui s'impose. Il rédige les résultats de cette mission de 1939. Par ailleurs, il est le fouilleur des sites emblématiques de Skallakot et de Stöng. Le fait que Roussel soit architecte de formation a une influence évidente sur son approche des fouilles et sur son interprétation des vestiges<sup>394</sup>. Roussel a observé un certain nombre de fermes bien préservées au Groenland et il a eu l'occasion de réfléchir sur la nature et le développement de l'architecture traditionnelle nordique. Son approche culturo-historique et évolutionniste l'incite à rechercher un type de bâti idéal avec une logique structurelle et c'est ce qu'il entreprend de trouver à Þjórsárdalur.

Après cette mission, on pratique l'excavation avec des méthodes de terrain de plus en plus méticuleuses. Mais l'approche a un aspect négatif de poids : le manque d'intérêt pour l'histoire de la construction ou de la culture matérielle qui lui est associée. Les fermes fouillées en Islande jusque dans les années 1970 sont d'abord et surtout définies dans leurs typologies, en fonction de l'agencement des vestiges. Le corpus grandit mais sa visée est toujours essentiellement évolutionniste. C'est Gísli Gestsson (1907-1984) qui amorce un renouveau méthodologique dès la fin des années 1950. Dans son rapport de fouille pour le site de Gröf en 1959, il prend en considération une variété de structures mises à jour et s'inspire de considérations historiques et ethnographiques dans le but d'interpréter leurs fonctions.

À partir des années 1970, avec les archéologues Else Nordahl et Mjöll Snæsdóttir, la ferme comme motif archéologique prend encore une autre dimension. Loin du folklore et du *sagacentrisme* ayant marqué le 19<sup>e</sup> siècle, cette jeune génération va émanciper la pratique. Si Snæsdóttir et ses collègues n'ont pas cédé aux sirènes de l'analogie littéraire et autres écueils.

---

<sup>394</sup> À Stöng, les fouilles les plus récentes ont cependant montré que sous la structure examinée par Roussel il y avait une autre maison-longue. À Skallakot, une fouille de 2001 suggère que Roussel n'a pas su détecter les différentes phases d'occupation.



Figure 80: Mjöll Snæsdóttir (au premier plan).  
Source : Fornleifastofnun Íslands.



Figure 81: Else Nordahl accompagnée de ses homologues Bengt Schönbeck (à gauche) et Kristján Eldjárn (alors président de l'Islande, à droite). Photographie inconnu. Source : Vésteinsson et al. 2006 : 79).

Les changements méthodologiques arrivèrent assez vite par la suite. En 1971 trois grands chantiers de fouille commencent. Un au cœur de Reykjavík dirigé successivement par deux archéologues suédois expérimentés : Bent Schönbäck puis Else Nordahl. Un autre débute à Sámstaðir dans la région de Þjórsárdalur, dirigé par Sveinbjörn Rafnsson, archéologue islandais. Le troisième chantier s’amorce à Herjólfsdalur, dirigé par Sveinbjörn Rafnsson et Margrét Hermannsdóttir. Pour toutes ces fouilles une méthode similaire est appliquée, copiée directement d’une pratique suédoise courante: la section (ou coupe témoin). Elle est employée comme un contrôle stratigraphique, concept nouveau dans l’archéologie islandaise<sup>395</sup>. En règle générale les sections percent à travers d’étroits corridors ou des pièces et se limitent à l’enregistrement de la relation entre les dépôts cendreaux et les dépôts archéologiques alors qu’elles contiennent souvent des preuves importantes des phases d’abandon des sites. Durant les années 1960 l’utilisation des sections est plus fréquente mais pas systématique dans l’analyse des vestiges. Avec Sveinbjörn Rafnsson, l’archéologie fait preuve de plus d’objectivité. La méthode des sections est également employée par Gísli Gestsson sur le site de Kúabót entre 1972 et 1976. Un grand nombre d’objets y est découvert et l’accent est mis sur l’histoire de l’utilisation de chaque bâtiment : au lieu de révéler uniquement un bâtiment à sa phase d’abandon, on se focalise sur sa construction, impliquant ainsi la fouille des couches d’occupation précédentes et les traces de réparations même mineures. D’un point de vue théorique et même idéologique, on observe qu’à cette période précise les archéologues prennent conscience qu’un site est le résultat de développements complexes et non un lieu statique. Il est cependant difficile de s’assurer si l’usage de la section améliore vraiment l’analyse stratigraphique. Tous ces sites sont fouillés en plan. En termes de méthodologie, la fouille menée au centre de Reykjavík est sans doute la plus marquante des années 1970. Beaucoup de jeunes archéologues islandais qui vont devenir influents les décennies suivantes ont fait leur apprentissage sur ce chantier d’envergure. À la différence des autres sites fouillés au même moment, il y avait à Reykjavík des stratigraphies complexes qui exigeaient une approche méthodologique plus élaborée que les sites à phase unique. Quelques sections sont effectuées partout. Les bâtiments individuels et les ensembles ou lots ont été dessinés plus ou moins dans un ordre stratigraphique mais les couches ou les unités stratigraphiques n’étaient pas systématiquement définies. Les objets ont été remis dans le

---

<sup>395</sup> Pourtant, des petites coupes témoins ont déjà été réalisées lors de la mission de 1939 dans la région de Þjórsárdalur. Dans les fouilles de la fin des années 1940, des années 1950 et 1960, des sections courtes sont souvent dessinées ou juste photographiées.

contexte de leurs unités structurales. Au début des années 1990 des références à toute une matrice de couches commençaient à apparaître dans les rapports préliminaires de fouille. L'enregistrement systématique des matériaux « mous » entre les pierres et les pavés devient décisif. Le relevé complexe des couches semble être vu comme une extension des sections enregistrées : il annonce l'introduction de la notion de contexte. Les limites de la section se font ressentir à la fin des années 1980. Sur les fouilles de grande échelle, avec des stratigraphies profondes comme à Stóraborg, Viðey et Bessastaðir, les fouilleurs commencent à s'interroger à propos des enregistrements complexes, de la notion d'unité stratigraphique, de séquence, de fait, de dépôt, sans oublier le problème de la localisation des objets. Au début des années 1980, les premiers paléo-entomologues et zooarchéologues commencent à travailler en Islande en proche collaboration avec les archéologues<sup>396</sup>. Leur besoin d'un contexte non ambigu pour leurs échantillons a sans doute influencé la révision de la méthodologie des fouilles en Islande.

La pratique archéologique est semblable à la pratique anglo-saxonne des années 1970 et introduite sur l'île tardivement au début des années 1990 (chantier pionnier : Hofstaðir dans la région de Mývatnssveit dès 1992). C'est une archéologie attachée au concept de contexte et qui correspond dans la pratique française à la notion d'*unité stratigraphique*. Tous les archéologues islandais n'ont pas adopté cette méthode. D'autres pratiquent encore la section et d'autres techniques d'enregistrement des couches mises au jour. Au-delà du site, la prospection et l'étude archéologique du paysage sont devenues une part essentielle du programme de recherche dans la pratique moderne de l'archéologie islandaise. Dans les années 1980, Þí a été un acteur pionnier dans l'étude du paysage en organisant et réalisant des prospections archéologiques. Se poser la question de la localisation et de la contextualisation est aujourd'hui devenu systématique. L'Islande n'étant pas un pays céréalier, la photographie aérienne n'a pas toujours livré de bons résultats dans le cadre de la recherche de vestiges archéologiques. L'observation et la compréhension du paysage permet de mettre en réseau des sites d'habitation mais aussi des systèmes de frontières, des inhumations, des sites d'assemblées. Les grands chantiers conduits à Hólar, Skálholt et Vatnsfjörður ont tous été contextualisés par un travail paysager.

---

<sup>396</sup> La pluridisciplinarité est une composante forte de la pratique archéologique islandaise : la zooarchéologie (étude des ossements des animaux), l'archéo-botanique, la géo-archéologie, la paléoécologie humaine, l'entomologie ou encore l'anthropologie avec leurs méthodes d'analyse spécifiques ont fait leurs preuves sur les sites.

L'archéologie islandaise, qui est au cœur de la Région Nord-Atlantique, a depuis les années 1990 développé des échanges avec de nombreux partenaires. Plusieurs projets collaboratifs internationaux ont vu le jour (comme le *Mosfell Archaeological Project* à Mosfellsbær ou la *Skagafjörður Archaeological Settlement Survey*). Outre la présence de professeurs à *HÍ*, les archéologues sont en lien avec des universités et des laboratoires anglo-saxons, scandinaves et nord-américains (l'*Andrew Fiske Memorial Center for Archaeological Research* de Boston, le *Cotsen Institute of Archaeology* de l'Université de Californie, The North Atlantic Biocultural Organization, l'Université d'Aberdeen etc...).

De grandes fouilles d'envergure ont été publiées dans les années 2000 et 2010 (la monographie consacrée au site d'*Hofstaðir* est un exemple récent<sup>397</sup>). La fouille représentant un temps particulièrement long, la restitution des résultats est par conséquent en décalage (travail d'analyse post-fouille etc...). Les projets archéologiques et les programmes de recherches sont aujourd'hui conduits par les institutions nationales (*ÞÍ* et *MÍ*) et par des organismes privées comme *Fornleifafræðistofan* (The Archaeological Office<sup>398</sup>) ou encore *Fornleifastofnun Íslands* (*FSÍ*, The Institute of Archaeology<sup>399</sup>). Ce dernier a créé sa propre base de données archéologique (*Ísleif*, the Icelandic archaeological database). Elle publie également une revue (*Archaeologia Islandica*) et organise des chantier-école. Il existe quelques autres instituts d'archéologie privés en Islande qui fonctionnent avec un nombre relativement restreint de salariés. Les problématiques récentes de l'archéologie islandaise sont essentiellement liées au peuplement (les premiers établissements), aux changements climatiques<sup>400</sup>, à la migration des populations ou encore à la technologie culturelle.

Quant aux connaissances *post-fouilles* de la maison en tourbe, elles passent par l'analyse des données récoltées sur les sites (sans oublier le nettoyage, l'observation, l'étude et l'inventaire du mobilier archéologique connecté à l'habitat) et aussi par l'enseignement et la recherche qui s'organisent au sein d'un département créé en 2002 et rattaché à la Faculté

---

<sup>397</sup> LUCAS Gavin (2009). *Hofstaðir : excavations of a Viking age feasting hall in North-Eastern Iceland*, Institute of archaeology Monograph series n°1, Reykjavík : Fornleifastofnun Íslands, 440 pages.

<sup>398</sup> Voir <https://icelandicarchaeology.com/>

<sup>399</sup> Voir [www.instarch.is](http://www.instarch.is). *FSÍ* est fondé par Adolf Friðriksson et Orri Vésteinsson au début de l'été 1995. Son siège est à Reykjavík et l'institut emploie une quinzaine de professionnels de l'archéologie.

<sup>400</sup> Pour les périodes anciennes comme modernes, nous avons vu précédemment l'impact du climat (ici arctique) et de ses bouleversements sur l'histoire culturelle et sur le peuplement de l'Islande.



d'Histoire et de Philosophie de l'École des Sciences Humaines de l'Université d'Islande(HÍ). Þí a aussi un rôle historique dans la recherche archéologique puisque le musée détenait jusqu'à très récemment son propre département d'archéologie.

## II. LES SITES ARCHÉOLOGIQUES EMBLÉMATIQUES

D'après l'archéologue Birna Lárusdóttir<sup>401</sup>, la contribution des archéologues réside dans l'alimentation des bases de données et dans l'étude topographique. Il y a presque 20 ans déjà, l'historien et archéologue Orri Vésteinsson livrait une première synthèse de ce corpus qui s'est étoffé depuis les années 1990<sup>402</sup>. Il s'est focalisé sur les méthodes de fouille, le choix des sites (Vésteinsson 2004) et l'étude des *farm mounds* (Vésteinsson 2005). Son travail, même s'il est daté et ne traite pas directement de la maison en tourbe mais de monticules signalant de possibles anciennes fermes, est éclairant. À l'époque son corpus revendiquait une vingtaine de sites datant de l'Âge Viking (pour 11 sites se situant entre 1100 et 1600). Les sites du début de l'ère moderne sont les plus rares (8). Depuis, l'archéologie a permis de mettre en évidence quelques autres constructions en tourbe à la lumière de nouvelles technologies adaptées. Nous pouvons citer les sites d'Hofstaðir à proximité du Lac Mývatn, du site fermier dans le secteur d'Öræfi, de Þjótandi dans la vallée de Þjórsá. Plus récemment, des excavations se sont tenues à Dysnes sur le secteur d'Eyjafjordur, dans la Lækjargata au cœur de Reykjavík, dans le secteur du vieux port de la capitale (entre les rues Hafnarstrætir et Tryggvagata), à Pálstóftar dans la région de Múlaþing, à Stöð et à Arfabót dans la région d'Álftaveri. Mais il reste encore des interrogations. Nous pouvons imaginer que les méthodes de construction et les outils utilisés aient été préservés à travers le temps mais on sait aussi qu'il a existé d'autres manières de construire en tourbe qui ne nous sont pas parvenues.

---

<sup>401</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>402</sup> Parmi les grands sites fouillés quelques décennies auparavant, nous pouvons mentionner Kúabót à Álftaver, Fornalá à Eyrarsveit, Sandártunga dans la vallée de Þjórsárdalur ou encore Garðar à Álftanes.

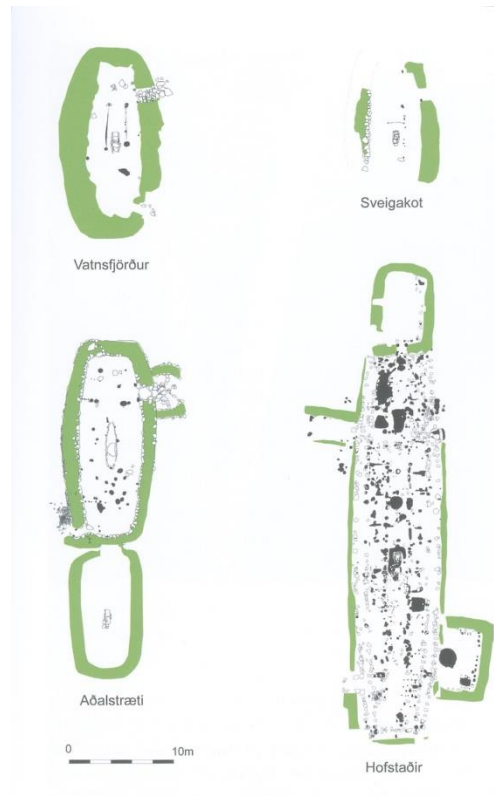


Figure 82: plan de quatre maisons-longues de l'Âge Viking fouillées par Fornleifastofnun Íslands.  
Source : Vésteinsson et Friðriksson et al. 2011 : 27.

Les sites présentés ci-dessous sont ceux évoqués en entretien et prospectés au cours de cette recherche. Chacun présente des caractéristiques particulières et plusieurs années de fouilles ont été nécessaires pour comprendre ces ensembles parfois complexes. Sont donc examinés trois sites archéologiques aménagés et aussi un site intégré dans un musée (ou plutôt un musée construit autour d'un site)<sup>403</sup>. La plupart des sites archéologiques sont *in situ* et ceux présentés ici le sont complètement. Tous visitables, leur muséographie est aussi éphémère que ce qu'elle présente.

## 1. Hofstaðir í Garðarbær

Le parc historique d'Hofsstaðir í Garðarbær (*Minjagarður á Hofsstöðum*) présente une maison-longue de la période de la colonisation (fin du 9<sup>e</sup> siècle). Détecté en 1986 lors de travaux de construction, ce n'est qu'entre 1994 et 2000 que le bâtiment fut fouillé sous la supervision de Ragnheiður Traustadóttir pour le compte de *Þjóðminjasafn Íslands* et de la ville

<sup>403</sup> Ce chapitre ne prend pas en compte les sites archéologiques aménagés avec une reconstitution à proximité (*tilgátuhús*). Ils sont examinés dans le chapitre D., IV de cette troisième partie.

de Garðarbær, banlieue de Reykjavík où se situe le site. Il s'agit d'un grand bâtiment en tourbe d'environ 30 mètres par 8 mètres. Sa particularité est d'être aujourd'hui intégrée dans un contexte urbain où il est en connexion avec un bâtiment contemporain qui le jouxte (école de musique délimitée par des murets en tourbe).



Figure 83: Minjagarður á Hofsstöðum. Cliché : SC, juillet 2014.

## 2. Skálholt

Le groupe de bâtiments fouillés à Skálholt se situe au sud/sud-ouest d'une église moderne, elle-même implantée sur des vestiges antérieurs. Pendant 700 ans, ce lieu fut le siège de l'évêché du sud de l'Islande. Les bâtiments, dont l'excavation partielle remonte à 1893 avec Brynjulfur Jónsson, sont de différentes natures: des dépendances animales, une imprimerie, un moulin à eau, une forge et la résidence de l'évêque. De nouvelles campagnes de fouilles furent organisées afin de mieux comprendre la complexité de cet ensemble architectural: entre 1954 et 1958 avec Kristján Eldjárn, Håkon Christie, Gísli Gestsson et Jón

Steffensen puis entre 1983 et 1988 sous la direction de Guðmundur Ólafsson, archéologue rattaché à *Þjóðminjasafn Íslands*. Après une prospection du terrain en 1998 et une prospection géophysique en 1999, *Fornleifastofnun Íslands* (en partenariat avec *Þjóðminjasafn Íslands*, la région de Skálholt, l'Université d'Aarhus, de Stirling et de Bradford) se lança dans un grand programme de fouille à partir de 2002. Elle a mis au jour la phase de construction visible aujourd'hui et qui est celle du 18<sup>e</sup> siècle : un couloir central desservant plusieurs pièces dont une école, un dortoir, une infirmerie, des garde-mangers, une bibliothèque, une salle à manger, un bureau. Ce bâtiment exceptionnel a la particularité d'être connecté à la cathédrale par un tunnel semi-enterré.



Figure 84: le site de Skálholt. Cliché : SC, avril 2013.

### 3. Vatnsfjörður

En 2003 naît un nouveau projet archéologique à Vatnsfjörður í Ísafjarðardjúp<sup>404</sup>, hameau des fjords du Nord-Ouest. Piloté par *Fornleifastofnun Íslands* (Institut d'Archéologie), ce programme d'investigation bénéficia du soutien financier, matériel et intellectuel de nombreux partenaires locaux (le prêtre Baldur Vilhelmsson et la *Medieval Westfjords Society*), nationaux (l'*Alþingi*, l'Université d'Islande) et internationaux (NABO, l'Université d'Aberdeen). Le site se trouve dans une région isolée où l'économie, la culture, la démographie et l'environnement connurent des périodes difficiles. Pourtant, l'ensemble fermier de Vatnsfjörður montre qu'il y eut là un établissement humain florissant de la période médiévale au 17<sup>e</sup> siècle. Un bâtiment de l'*Âge Viking* (un *skáli* du 10<sup>e</sup> ou du début du 11<sup>e</sup> siècle) fut fouillé de 2003 à 2009 par une équipe pluridisciplinaire de professionnels et d'étudiants venus du monde entier. Cette maison à trois nefs est composée de deux entrées percées dans le mur est et d'un foyer central.



Figure 85: fouilles à Vatnsfjörður í Ísafjarðardjúp. Cliché : SC, 2013.

<sup>404</sup> J'ai fouillé sur ce site en juillet 2006 puis je l'ai à nouveau prospecté l'été 2013.

#### 4. Aðalstræti à Reykjavík

Du côté des sites archéologiques *in situ* transformés en musée, la fouille du secteur de la rue Aðalstræti à Reykjavík est l'exemple le plus significatif de ses deux dernières décennies. Aujourd'hui intégré dans une muséographie spécialement conçue, le site a pris le nom de *Landnámssýningin Reykjavík 871±2* (the *Settlement Exhibition* soit l'*Exposition de la colonisation*). Lors du développement de Reykjavík comme centre d'industrie et de commerce au 18<sup>e</sup> siècle, les gens sont conscients qu'il se trouve au centre de la capitale la plus ancienne ferme d'Islande<sup>405</sup>. Déjà des vestiges archéologiques avaient été déterrés durant des travaux de construction en 1900 comme au numéro 3 de la rue Tjarnagata. En 1944 des restes importants sont trouvés. Dans la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle l'intérêt pour ces recherches est croissant. L'accent est désormais mis sur la conservation de la ferme : en 1959 l'*Alþing*, le gouvernement et le conseil municipal reçoivent l'appel d'un certain nombre de dirigeants officiels et d'intellectuels, les empressant de conserver le site. À l'automne 1961, le Musée National commence à rassembler les preuves des vestiges archéologiques de Reykjavík. Des carottages sont menés et révèlent des traces d'habitations (dont certaines à une profondeur importante). La datation Carbone<sup>14</sup> des échantillons prélevés indiquent que les couches d'occupation humaine sont anciennes, c'est-à-dire de l'époque de la colonisation voire avant. Dans les années 1970, de nombreux projets commémorent le 1100<sup>e</sup> anniversaire du *Landnám* (1974) incluant les fouilles d'Aðalstræti qui commencent en 1971 et continuent jusqu'en 1975. Trois lots sont ainsi fouillés: Aðaltræti numéro 14 et 18 et Suðurgata numéro 3-5. À Aðaltræti, les archéologues découvrent d'abord les vestiges des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (au numéro 14) et un petit *hall* de l'Âge Viking endommagé par les périodes modernes (au numéro 18). Dans la rue Grjótagata, un fragment de mur est révélé et les archéologues pensent qu'il est peut-être plus ancien que les couches de téphra rattachés à la période de la colonisation<sup>406</sup>. Dans la rue Suðurgata, les fouilles révèlent des vestiges importants du Moyen-âge tardif et en-dessous se trouve un autre *hall* de l'Âge Viking et une forge contemporaine à celui-ci. La fouille livre beaucoup d'objets de l'Âge Viking assez bien conservés. Les fouilles menées par *Fornleifastofnun Íslands* en 2001 aux 14 et 18 de la rue Aðaltræti, et des travaux plus poussés

---

<sup>405</sup> On spéculé que cette ferme est sur la colline d'Arnarhóll comme le suggère le *Landnámabók*. Mais la majorité des gens pense qu'elle se tenait près de la jonction des rues Aðaltræti, Túngata et Kirkjustræti qui est le cœur de la vieille ville.

<sup>406</sup> Ce mur représente le vestige connu le plus ancien du site, situé au fond de la rue Grjótagata et vraisemblablement construit avant que la couche de téphra de l'époque de la colonisation ne soit déposée par une éruption volcanique de 871 +/-2. Ce mur n'appartient apparemment pas à une maison mais plutôt à une sorte de clôture renfermant un champ d'herbe, un parc à moutons ou quelque chose de similaire.

en 2003 sous la même rue et en 2004 sous les rues Suðurgata et Vonarstræti ont produit des informations bien plus à jour. Par conséquent on peut aujourd'hui dessiner une image quasi complète du site de la ferme.

Peu de temps après le début de la fouille en janvier 2001, les archéologues réalisent que le site contient un *hall* de l'Âge Viking<sup>407</sup> bien conservé et presque complet entre les structures qui avaient déjà été détectées par les fouilles des années 1970. Le *hall* est construit en direction du nord sur le site de la ferme et daterait de la première moitié du 10<sup>e</sup> siècle. La maison fouillée à Reykjavík (numéros 14-16 de la rue Aðaltræti) a une forme oblongue avec deux rangées de trous de poteaux le long du bâtiment, des ouvertures aux extrémités des longs murs<sup>408</sup> et un foyer central dans le sol. On sait peu de choses sur la structure du toit. Elle est particulièrement longue et vaste (85,5 m<sup>2</sup> estimés). C'est une maison typique mais l'emploi de la pierre dans les murs n'est pas familier à la tradition constructive islandaise<sup>409</sup>. Les pierres étaient probablement appareillées sur une ou deux rangées certainement pour renforcer la structure et prévenir la saillie de la tourbe. Un porche mène à l'entrée principale du *hall*. C'est une addition claire à la construction principale, mais il est difficile de dire s'il était construit immédiatement après le *hall* ou quelques décennies plus tard. Le porche n'a rien d'unique mais il indique que les propriétaires voulaient une entrée impressionnante pour leur maison. Mise à part de l'avantage pratique d'avoir plus de place, on peut imaginer que les objets stockés dans ce porche avaient pour intention d'impressionner les visiteurs. Les traces de

---

<sup>407</sup> Les vestiges datant de l'Âge Viking sont les suivants : un fragment de mur dans la rue Grjótagata, antérieur à 871 +/-2 ; une structure oblongue, possiblement un hall au numéro 12 de la rue Aðaltræti et sous la rue Grjótagata, datant d'après 871 +/-2 ; un hall aux numéros 14-16 de la rue Aðaltræti, datant d'après 871 +/-2, peut-être datant de 930-1000 ; un hall au numéro 18 de la rue Aðaltræti, qui est l'extension du bâtiment cité ci-dessus, datant peut-être de 950-1000 ; un hall dans la rue Suðurgata aux numéros 3-5, daté après 871 +/-2 (Âge Viking par sa morphologie et par les analyse radiocarbone). Une autre structure fut construite par-dessus datant également de l'Âge Viking. Sa fonction n'est pas claire ; une forge dans la rue Suðurgata aux numéros 3-5, adjointe au hall cité ci-dessus. Une autre structure était aussi construite par-dessus et dont la fonction n'est pas définie. Une forge était construire encore par-dessus cela, puis une structure en bois et enfin une construction en tourbe qui a été interprétée comme un silo. Les grains provenant de ce silo ont été datés par analyse radiocarbone à la deuxième moitié du 10<sup>e</sup> siècle et au début du 11<sup>e</sup> siècle, mais cette datation est douteuse ; un bâtiment au numéro 7 de la rue Suðurgata, daté au 10<sup>e</sup> siècle par analyse radiocarbone. Des couches d'habitations humaines ont également été mises au jour sous la rue Vonarstræti, près de sa jonction avec la rue Tjarnargata.

<sup>408</sup> Le *hall* avait deux entrées: une entrée principale à l'extrémité nord du mur de front et une porte arrière (plus inhabituelle) placée à l'extrémité sud du mur arrière. Une autre entrée fut ajoutée quand le *hall* correspondant au numéro 18 de la rue Aðaltræti fut érigé. La plupart des *halls* de l'Âge Viking ont une seule entrée. Si deux entrées sont attestées, rien n'indique qu'elles aient été utilisées au même moment (exemples à Eirístaðir). Quand une nouvelle entrée est ouverte, l'ancienne est généralement condamnée. Un seul autre cas de porte arrière est connu, à Granastaðir dans la région d'Eyjafjörður. Une porte arrière permet certains avantages évidents: avoir une entrée arrière réduit le trafic le long du *hall* et permet de garder plus facilement au propre l'entrée principale. Les désavantages d'une porte arrière étaient qu'il fallait nécessairement prévenir les courants d'air entre les deux ouvertures en ayant un espace clos à l'intérieur de chaque entrée. Le *hall* présente un petit prolongement sur un des côtés de la porte arrière, vraisemblablement un auvent ayant l'intention de réduire le courant d'air venant de la porte. Il est tentant de croire que la porte arrière était principalement utilisée pour apporter de l'eau à l'intérieur de la maison et pour sortir les cendres. Cette porte arrière peut également indiquer des différences de rangs sociaux au sein de la maisonnée : les visiteurs utilisaient soit la porte principale soit la porte arrière peut-être selon leur statut.

<sup>409</sup> Au début des années 2000, la grande majorité des *halls* de l'Âge Viking fouillés en Islande avait des murs en tourbe et seulement en tourbe. Quand les murs ont des inclusions de pierres (comme à Herjólfssdalur et à Goðatættur), on peut argumenter que les bâtiments datent de la fin de l'Âge Viking au 11<sup>ième</sup> siècle. Nous avons vu que le *hall* d'Aðaltræti 14-16 n'est pas plus ancien que le milieu du 10<sup>ième</sup> siècle, ainsi il est un des exemples le plus ancien de l'emploi de la pierre dans des murs en tourbe en Islande.



stalles retrouvées à l'extrémité nord du *hall* (à l'opposé du porche) sont aussi inhabituelles. Cet arrangement n'est également pas semblable aux étables souvent adjointes aux demeures médiévales islandaises. Les stalles du *hall* d'Aðaltræti pouvaient accommoder seulement peu de bêtes et on peut en déduire qu'il a dû y avoir ici des animaux de valeur spéciale. Peut-être étaient-ce des bœufs de labour ou de beaux chevaux entraînés pour le combat, possessions les plus prisées du ménage, en d'autres termes ils étaient un indicateur de richesse et de statut social. Le foyer est inhabituellement grand et conçu avec soin. Sa forme fait écho à celle de la construction, soulignant l'importance des lignes incurvées du *hall*. Le foyer est beaucoup plus grand que ce qui aurait été requis pour les besoins quotidiens de la maisonnée, mais il est possible que plusieurs feux brûlaient sur toute la longueur du foyer pendant les occasions spéciales (telle l'organisation de festins). Son design fin a pu signaler aux invités la sophistication culturelle et le haut statut social de la maisonnée. Le bâtiment fouillé au numéro 18 de la rue Aðaltræti au début des années 1970 est une addition plus petite au *hall* des numéros 14-18 (espace additionnel pour quelques besoins ou simplement en signe d'une prospérité croissante ou *stofa* comme dans beaucoup de maisons des 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles comme à Stöng)<sup>410</sup>. Il mesure 11 x 4,7 mètres et présente son propre foyer central. Assez mal conservé, ses murs sont uniquement en tourbe uniquement. Aucune pierres n'ont été retrouvées à leur base comme pour le *hall* des numéros 14-18 de la rue Aðaltræti 14-18. En conséquence, l'apparence de ces deux constructions devait considérablement contraster.



Figure 86: fouilles de la maison-longue d'Aðaltræti à Reykjavík, campagne de 2001.  
Source : Vésteinsson et Friðriksson et al. 2011 : 28.

<sup>410</sup> Cependant les salons n'avaient jamais de foyer de ce genre et les exemples connus sont tous considérablement plus petits que cette structure. D'un autre côté, cette addition est trop petite pour être un *hall*. Si c'est un *hall*, c'est alors un des plus petits fouillés en Islande. L'explication la plus plausible est que le foyer indiquait que l'extension était un *hall*, hébergeant une autre ménage que celui qui vivait dans le *hall* de Aðaltræti 14-18.



*Figure 87: mur de la maison-longue d'Aðalstræti, Settlement Exhibition. Cliché : SC, 2014.*



## D. L'ENVELOPPE

Le présent chapitre de l'enveloppe renvoi à ce qui est actuellement donné à voir de la maison en tourbe. Les éléments encore en élévation du corpus ne sont pas sans lien avec la connaissance bureaucratique de la *torfhús* puisqu'une majorité des bâtiments restants est inventoriée et régie par l'État et ses représentants (administrateurs, conservateurs et architectes).

La rencontre entre le chercheur (et aussi le visiteur ou le touriste) et la maison en tourbe islandaise passe inévitablement par la visite des *maisons-musées*, à savoir un échantillon de maisons conservées en grande majorité sur leur emplacement d'origine (conservation *in situ*) et aménagées (à l'intérieur comme à l'extérieur) afin de recevoir du public. En Europe, les projets aboutis d'écomusées et de restitution du bâti et du folklore battent leur plein dans les années 1970 à l'instar de l'écomusée de Haute-Alsace<sup>411</sup>. Ils répondent à « l'envie de conserver des vestiges d'une activité technique ou d'une architecture » (Dévallée 1985 : 2) et à une demande sociale en visant à faire participer la population (locale ou non)<sup>412</sup>. Mais cette forme de muséologie de plein-air se rencontre bien avant, dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle et la Scandinavie - Norvège en tête – fait figure de précurseure dans ce domaine<sup>413</sup>.

Si cette mode muséographique n'est pas systématiquement illustrée par l'exemple de l'Islande, cette dernière en a toutefois fait une particularité : sa forte tradition rurale étant avérée, des bâtiments furent très tôt démontés, déplacés puis mis en valeur.

En Islande, les maisons encore visibles se situent toutes en milieu rural. Une grande majorité des bâtiments préservés se situe dans le Nord-Est du pays où le climat est plus favorable à leur conservation. Les bâtiments encore visibles se présentent en réalité à nous de quatre façons possibles. Il y a – nous venons de l'esquisser – les musées de plein air et les *maisons-musées in situ*. La plupart de ces maisons fait partie de la collection *Húsaafn Íslands*

---

<sup>411</sup> Voir GRODWHOL Marc (1987). « L'écomusée de Haute-Alsace », in *Terrain*, n° 9, pp. 100-109. Voir aussi LONGUET Isabelle (1993). « Le musée du paysan roumain. Présentation d'une culture ou proposition de société ? », in *Terrain*, n° 21, pp. 143-149.

<sup>412</sup> Voir DESVALLÉES André (1985). « L'écomusée, degré zéro ou musée hors les murs ? », in *Terrain*, n° 5, pp. 84-85.

<sup>413</sup> « Le musée de plein air rencontre un développement croissant dans tous les pays scandinaves pendant la période 1890-1920. Mais la Norvège se caractérise par l'ampleur particulière du phénomène » (Maure 1993 : 7).

(*Collection des Bâtiments Historiques*) de *PI*. Il existe aussi des ensembles indépendants régis par des particuliers. Ils sont connus mais ne bénéficient pas de protection institutionnelle particulière. Enfin, pour avoir un regard complet sur la maison en tourbe, il nous faut prendre en compte les reconstitutions visibles à l'intérieur de certains musées et les reconstitutions de plein air.

# I. LES MUSÉES DE PLEIN AIR

## 1. *Árbæjarsafn*

Il existe deux principaux musées de plein air en Islande. Ils présentent chacun un regroupement de maisons préalablement déplacées et remontées. Le site d'*Árbæjarsafn* est le plus citadin, situé à Árbær (Kistuhyl 110 Reykjavík) dans la banlieue excentrée de Reykjavík<sup>414</sup> à l'emplacement d'une ancienne ferme dont la dernière phase de construction date de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Faisant partie du réseau des musées municipaux de la capitale (*Minjasafn Reykjavíkur*) depuis 2014, *Árbæjarsafn* a ouvert en 1957. Depuis quelques années on se souciait déjà du « vieux Reykjavík » en train de disparaître et l'idée d'un musée de plein air remonte à 1942. La collecte systématique de documents sur l'histoire de la ville se met en place, posant la première pierre des archives municipales. Dans les années 1950, l'ancienne ferme d'Árbær, qui a été longtemps un lieu de transit vers la capitale, est à l'état d'abandon et subit l'érosion et le vandalisme. Le musée de plein air se ferait à cet emplacement et le conseil municipal a approuvé cette décision en 1957. Le site a ouvert le même été et la première tâche a été de restaurer les bâtiments de la ferme. *Árbæjarsafn* regroupe une vingtaine de bâtiments provenant principalement de Reykjavík ayant eu des constructeurs multiples. L'ensemble reconstitue un centre-ville, un village et une ferme dans le but de montrer aux visiteurs l'architecture islandaise et les modes de vie qui leur sont contemporains. Outre la ferme, le visiteur peut découvrir quelques autres bâtiments en tourbe comme l'église de Silfrastaðir (région de Skagafjörður) construite en 1842 par Jón Samsonarson. Le premier bâtiment à être déplacé a été une maison de forgeron (Blacksmith's house) en 1960. Par la suite, la *Dillonshús* - une maison en bois de 1835 initialement construite sur Suðurgata 2 à Reykjavík - est déplacée en 1961. Les autres bâtiments, comme quelques *steinbær* (maison combinant le bois et la pierre), sont arrivés assez rapidement après.

---

<sup>414</sup> Voir <https://borgarsogusafn.is/arbaejarsafn>. J'ai prospecté ce site en 2007 puis en 2014. Dans son ouvrage *Maisons Paysannes d'Europe* (Collection *Nature, technique et patrimoine*, Ibis Press, 2009, 243 pages), l'anthropologue Henri Raulin se penche sur les maisons rurales européennes. Il mentionne le site de Bustarfell, quelques fermes et musées folkloriques dont celui d'Árbær qu'il qualifie comme « le seul vrai musée en plein air proche de la capitale. »



Figure 88: Árþæjarsafn. Clichés : SC, 2014.

## 2. Skógasafn

*Skógasafn*<sup>415</sup> est l'autre grand exemple islandais du musée folklorique en plein air. Situé à Skógar (Sud de l'Islande) le long de la route # 1 et à 150 kilomètres de la capitale, il bénéficie d'une grande visibilité d'un point de vue touristique. Sa création en 1949 a été initiée par un homme - Þórður Tómasson – personnage emblématique issu de la tradition antique. C'est lui qui a fait déplacer et reconstruire tous les bâtiments présents sur le site et sont essentiellement des exemples architecturaux du sud de l'Islande. Le premier est arrivé du Nord de l'île en 1968, puis ce fût une église, une école et ainsi de suite jusqu'à l'ensemble qui se visite aujourd'hui. L'objectif de *Skógasafn* est de montrer au plus grand nombre de visiteurs le monde rural d'antan dans ses diverses facettes (agricoles, artisanales...).

Le musée de plein air est vaste et les bâtiments islandais présentés sont multipériodes. En bas du site se trouve une ferme en tourbe comprenant dans son ensemble une *baðstofa* (1895), une cuisine avec un foyer ouvert, un garde-manger (vers 1850), un petit salon (1896), une réserve (1830), une étable (1880) et une forge (vers 1950). En haut du site se trouve la *baðstofa* de Skál (Síða) construite en 1919-1920 et habitée jusqu'en 1970 et reconstruite en 1989. La particularité de cette maison est qu'elle est bâtie au-dessus d'une étable diffusant la chaleur des animaux. Cet ensemble est accompagné d'un entrepôt en provenance de Gröf (Skafartunga) érigé vers 1870. Au plus haut du site a été reconstruite la maison en bois de

<sup>415</sup> <https://www.skogasafn.is/>. J'ai prospecté ce site durant l'été 2014.

Holt qui vient de Síða et qui date de 1898. Le musée en plein air présente aussi une église (l'intérieur date de 1879 et l'extérieur est récent), une centrale hydroélectrique de 1929 rapportée de Breiðabólstaður (Síða), une école du début du 20<sup>e</sup> siècle originaire de Litli-Hvammur (Mýrdalur) et un entrepôt en provenance de Gröf.

Le musée folklorique a ouvert en 1949. Occupant initialement l'ancienne école de Skógar, il a pris place dans un bâtiment construit spécialement au milieu des années 1950 et augmenté d'une aile au sud au début des années 1990<sup>416</sup>. Fondé à l'initiative de Þórður Tómasson, il a été le collecteur de la profusion des objets exposés et leur conservateur jusqu'à sa retraite en 2013 alors qu'il était âgé de 92 ans. Ce musée se décline en un espace dédié à la pêche et un espace lié à l'agriculture présentant de nombreux outils utilisés autrefois dans les fermes (matériel d'équitation, outils de fenaison, matériel pour la laiterie, matériel pour le travail de la laine et du fer, etc...).



Figure 89: vues de Skógasafn. Clichés : SC, 2014.

Le propos de la salle agricole est de faire comprendre que la ferme se subsistait à elle-même : elle devait être autonome et capable de fabriquer et réparer tous ses propres outils et ustensiles. Une salle dédiée au mobilier et à l'artisanat expose des objets ménagers à usage quotidien (broderies, tissages, sculptures sur bois, ferronneries, etc...). Enfin une salle est dédiée à l'histoire naturelle avec des éléments issus de la collection privée d'Andrés H. Valberg de Skagafjörður (animaux, squelettes, œufs, plantes etc...). En outre, le musée conserve les archives des comtés de Rangárvallasýsla et de Skaftafellssýsla (ouest). À quelques mètres se

<sup>416</sup> Cette aile a été conçue par les architectes Stefán Örn Stefánsson et Grétar Markússon.



trouve un musée technique ouvert en 2002 dans un bâtiment récent (sponsorisé par des entreprises et *þí*). Il traite du transport, de la communication et des technologies en Islande aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

## II. LES MAISONS-MUSÉES

La majorité des maisons individuelles devenues musées est rattachée à la collection *Húsaafn Íslands*<sup>417</sup>, l'équivalent plus modeste de nos *Monuments Historiques* français d'un point de vue quantitatif. Cette collection-inventaire est supervisée par *Þjóðminjasafn Íslands* (*ÞÍ*, Musée National d'Islande) et ses experts (architectes et historiens) et le musée en est le propriétaire. Malgré plusieurs tentatives de protections officielles dans les années 1910, le premier bâtiment à être listé fut la chapelle de *Núpsstaður*<sup>418</sup> dans le Sud de l'Islande (*Skaftárheppi, Vestur Skaftafellssýsla*) en 1930 alors qu'elle était utilisée comme lieu de stockage depuis plusieurs années. *Húsaafn Íslands* compte 38 ensembles variés de bâtiments présentant des échelles différentes et implantés sur tout le territoire. Sur la totalité de la collection, 20 bâtiments sont construits en tourbe ou utilisent en partie ce matériau (toiture etc...). Sur ce nombre, on compte 1 station de pêche, 5 églises et 14 bâtiments qui sont soit des maisons soit des dépendances agricoles. Chaque bâtiment a une identité spécifique même si les concepteurs - ou plutôt les bâtisseurs - ne sont pas toujours connus. Les bâtiments pourraient être qualifiés de manoirs (l'équivalent de nos maisons de maîtres). Ils datent essentiellement de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> et du début du 20<sup>e</sup> siècle et sont presque tous du type *burstabær* (ferme avec gables en façades). Tous ont été modernisés en fonction des commodités de l'époque (électricité, chauffage, eau courante)<sup>419</sup>. Ils constituent le corpus en tourbe officiel du pays. Choisis et expertisés par l'institution centrale que représente *Þjóðminjasafn Íslands*, on leur confère systématiquement un statut authentique et patrimonial :

« They include all of Iceland's principal turf houses and all the turf churches preserved in their original form (...)»<sup>420</sup>

Chaque maison est ouverte au public<sup>421</sup> (accès libre ou à la demande) et leur maintenance est assurée par Musée National d'Islande. La collection comprend aussi des

---

<sup>417</sup> Voir <https://www.thjodminjasafn.is/english/for-visitors/the-national-museum/visitor-informations/house-collection/>. Mon corpus de sites prospectés compte 10 de ces maisons.

<sup>418</sup> Prospectée en 2007.

<sup>419</sup> Une exploitation moderne est parfois construite à proximité de l'ancienne ferme en tourbe comme c'est le cas à Þverá.

<sup>420</sup> Source : <https://www.thjodminjasafn.is/english/for-visitors/the-national-museum/visitor-informations/house-collection/historic-buildings-collection>

<sup>421</sup> Excepté l'ensemble de *Galtastaðir Frám* à *Hróarstunga* alors en mauvais état lors de cette recherche et fermé au public. J'ai toutefois été autorisée à le prospecter en 2014.

bâtiments en pierre, en bois, des églises en bois, le plus vieux beffroi et le seul moulin à vent de l'île.



Figure 90: carte du réseau Húsasafn Íslands.

Source : <https://www.thiodminjasafn.is/thjonusta/safnkostur/husasafn/husasafn>

En termes d'habitat, *Húsasafn Íslands* présente des sites emblématiques comme Keldur, Glaumbær qui sont des témoignages précieux de l'architecture traditionnelle. L'ensemble de Keldur à Rangárvellir<sup>422</sup> a été construit à Rangárvallasýsla dans le Sud de l'Islande, à proximité du Mont Hekla, le volcan le plus actif d'Islande. La ferme est d'ailleurs à la frontière d'un désert et d'un champ de lave. De nombreux cours d'eau volumineux environnent la ferme qui tire son nom de la présence de ces rivières (*kelda* signifie source). Keldur est un lieu historique d'importance mentionné dans beaucoup de sources médiévales. Une des *Sagas* islandaise les plus connues, la *Saga de Njáll*, mentionne le site, tout comme la *Sturlunga Saga* et la *Saga de Saint Þorlákur*. Par ailleurs, Keldur a été la dernière résidence de Jón Loftsson entre 1193 - 1197, un des dirigeants les plus puissants du 12<sup>e</sup> siècle en Islande, qui était le père adoptif de l'historien et écrivain des *Eddas*, Snorri Sturluson. Puis Keldur fut une des plus importantes fermes de la famille Oddaverja tout au long du 13<sup>e</sup> siècle. Si

<sup>422</sup> J'ai prospecté l'ensemble de Keldur au printemps 2007.

l'ensemble date en majorité du 19<sup>e</sup> siècle, certaines parties de l'ancienne maison de Keldur combinant tourbe et pierre de lave<sup>423</sup> sont considérées comme les plus anciennes inventoriées sur l'île. Listée depuis 1947<sup>424</sup>, elle est le seul site avec des structures médiévales encore existantes : l'entrée de la ferme, le *skáli* et un tunnel souterrain qui y est connecté<sup>425</sup>. Une recherche archéologique d'ampleur a été menée par Þí durant l'été 1998<sup>426</sup> pour particulièrement faire état de ces parties médiévales uniques. Chaque phase a été construite l'une sur l'autre et reconstruite encore et encore. Ainsi le sol a conservé des vestiges anciens considérables et précieux. La fouille a également montré que le *skáli* a probablement brûlé aux 15<sup>e</sup> - 16<sup>e</sup> siècles pour être reconstruit. Le *skáli* actuel date très probablement de cette époque, composée d'une structure oblongue avec des murs longitudinaux incurvés. La documentation sur le site est riche et a entre autre été alimentée par son dernier occupant Skúli Guðmundsson :

« Skúli was well aware of the importance of the farmhouse, and he started at an early stage to compile information about individual structures. He also kept detailed records of maintenance and works for all the buildings on the estate; this extends back to his father's time (1850–1940). » (Stefánsson 2013 : 248).

Une vingtaine de structures aux datations différentes complète le site de Keldur et lui apporte une plus-value : un moulin à eau, une maison en bois de 1937, une forge, un parc à moutons, une écurie et une étable. Une église a probablement été érigée peu de temps après l'adoption du christianisme vers l'an 1000 et on a des indications de la présence d'un monastère à Keldur pendant un temps, mais cela reste incertain. Aujourd'hui, l'église moderne en bois date de 1875. Des réparations régulières ont été entreprises dès 1947 avec la mise en protection de la ferme (1957, 1969, 1975-1977, 1994-2000).

---

<sup>423</sup> Étant donné la position géographique du site, la terre employée pour la construction de Keldur est riche en sable et rend l'édifice plus fragile.

<sup>424</sup> Skúli Guðmundsson, mort à Keldur en 1946, en a été le dernier habitant.

<sup>425</sup> Il correspond à la couche stratigraphique la plus ancienne du *skáli* et est daté entre le 11<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> siècle. Long d'environ 25 mètres, il débouche sur la rivière Keldnalækur. Des tunnels comme celui-ci sont souvent mentionnés dans les *Sagas*. Ils étaient utilisés pour s'échapper lors de l'attaque d'un ennemi dans la ferme.

<sup>426</sup> Ces fouilles étaient alors supervisées par Þór Hjaltalín (voir partie INTRODUCTION, C., II. 1., page 85).



Figure 91: Keldur á Rangárvöllum.

Source : <https://www.thjodminjasafn.is/syningar-vidburdir/vidburdir/samferda/keldur-a-rangarvollum>

La ferme et l'église de Glaumbær<sup>427</sup> sont quant à eux un des premiers ensembles à faire partie de *Húsasafn Íslands* (1947). Situé à Langholt (région de Skagafjörður dans le Nord-Ouest de l'Islande) à proximité de la route, l'ensemble comprend une habitation en tourbe, une église moderne, un café et un autre bâtiment réservé au service des publics et au personnel du musée (accueil, boutique et bureaux). L'histoire de l'occupation du site remonterait aux temps de la colonisation :

« Glaumbær was one of two manors in the region that was claimed by a certain Úlfjótur when Iceland was first settled in the late 9th century. » (Stefánsson 2013 : 132).

Cependant,

« (...) the first identified residents at Glaumbær were Þorfinnur Karlsefni and his wife Guðríður Þorbjarnardóttir, who are believed to have acquired the estate in the early 11th century. » (Stefánsson 2013 : 132).

Des fouilles archéologiques (2001) ont effectivement pu démontrer une occupation du site qui remonte au 11<sup>e</sup> siècle avec les vestiges d'une maison-longue. Dans l'état actuellement visible, l'habitation en tourbe – qui fait face à l'Est où coule la rivière Héraðsvötn – a été conçue entre 1750 et 1859 mais le nom du concepteur est inconnu. Elle présente treize pièces

---

<sup>427</sup> J'ai visité Glaumbær l'été 2007 puis les étés 2013 et 2017.

desservies par un passage central long de 20 mètres environ. Les murs en tourbe sont principalement appareillés en arêtes de poisson (*klömbruhnaus*). La partie la plus ancienne est la cuisine (1750) et la plus récente est la *baðstofa* (1876-1879). Cette dernière se situe au fond de l'ensemble. Mentionnée plusieurs fois dans les sagas, la ferme de Glaumbær est un exemple typique d'habitation du Nord du pays, sinon le plus typique (*baðstofa* et gables en bois). L'ensemble, habité jusqu'en 1947, a été modernisé au 20<sup>e</sup> siècle. Le site est clos par un mur d'enceinte en tourbe. Glaumbær a un statut particulier :

« Glaumbær is one of Iceland's largest and most impressive turf buildings. In its time it was an important manorhouse, and that played a part in the decision to conserve the building for future generations, as an example of the heritage of homes and houses over the centuries. » (Stefánsson 2013 : 130).

Sa conservation est initialement due à un britannique passionné, Mark Watson (1906-79), qui en 1938 a fait une donation de 200 livres sterling pour que la ferme soit conservée et transformée en musée local<sup>428</sup>. En plus d'être sous la supervision de Þrjú, la maison a finalement été transformée en musée en 1948 (avec une première exposition en 1952 sur la vie dans les fermes en tourbe) et est protégée par la « loi des cent ans » de 1989. Depuis 1995, Glaumbær est l'élément phare de *Byggðasafns Skagfirðinga* (Skagafjörður Heritage Museum) et la conservatrice Sigríður Sigurðardóttir<sup>429</sup> a pendant longtemps œuvré au développement du site (grande visibilité acquise pour une large ouverture au public, visites guidées, animations etc...). Ainsi la ferme a bénéficié de nombreuses restaurations.

---

<sup>428</sup> Voir le livret d'Anna S. Snorradóttir *Mark Watson og Glaumbær* édité en 1989 par *Byggðasafn Skagfirðinga* (34 pages).

<sup>429</sup> Voir la présentation des informateurs.trices de la partie introductive, page 59.



Figure 92: Glaumbær. Cliché : SC, 2014.

Le complexe de Þverá<sup>430</sup>, situé dans la vallée de Laxár (Laxárdalur, Þingeyjasýsla dans le Nord-Est de l'Islande) fait partie du réseau *Húsaöafn Íslands* depuis 1968. Cet ensemble date de la seconde partie du 19<sup>e</sup> siècle (entre 1849 et 1870) et son concepteur est Jón Jóakimsson, paysan et pasteur né en 1816 et mort en 1893<sup>431</sup>. Jón est connu pour avoir grandement contribué au maintien des bâtiments grâce à sa formation de charpentier obtenue auprès d'Einar Helgason de Reykjavík (Stefánsson 2013 : 182). L'ensemble fait face à l'Ouest :

« The gable walls face onto the farmyard, with the rear buildings at right angles. Many outbuildings remain standing, some in good condition. Just south of the farmhouse is Þverá Church, which stands in a churchyard. It faces west, towards the farmyard. » (Stefánsson 2013 : 182).

Comme à Glaumbær, les différentes pièces de la ferme sont desservies par un couloir. Les murs combinent pierre et tourbe mais, en reprenant la ferme, Snorri (le fils de Jón) a pris la liberté de reconstruire les murs avec une base en pierre sans tourbe entre chaque assise,

---

<sup>430</sup> J'ai prospecté ce site durant l'été 2014.

<sup>431</sup> L'occupant précédant, le fermier Eyjólfur Sæmundsson, avait vraisemblablement laissé la ferme se détériorer (Stefánsson 2013 : 182).

pensant que ce mode de construction ferait tenir la maison plus longtemps. Ayant vu juste, le musée national a restauré les murs extérieurs de cette manière une fois l'ensemble sous sa responsabilité. Les toits sont couverts de tourbe, isolés par le dessous avec de la tôle ondulée et parfois avec une membrane synthétique étanche.



Figure 93: usage du plastique entre l'ossature bois et la toiture en tourbe d'un bâtiment. Cliché : SC, 2013.

Ces recours à des moyens de construction artificiels montrent que Þverá était ouvert à la modernité et le site est connu pour avoir impulsé bien d'autres innovations :

« The Þverá farmhouse has various ingenious features: for instance, a brook has been diverted through the building, providing a means of cooling dairy products, and a source of drinking water for humans and beasts. Iceland's first co-operative, the Þingeyjarsýsla Co-operative, was founded in the Þverá farmhouse in 1882. » (Stefánsson 2013 : 184).

Les bâtiments ont été occupés jusqu'à ce qu'un complexe fermier plus moderne se construise à quelques mètres dans les années 1960. Si la ferme est sous la supervision de musée national, le fermier qui occupe la ferme récente en est le garant reconnu :



« Farmer Áskell Jónasson of Þverá, great-grandson of Jón Jóakimsson, has been in charge of maintenance and rebuilding of the old farmhouse, and carried out much of the work. » (Stefánsson 2013 : 184).

Mentionnée dans la littérature des *sagas*, Þverá est un exemple typique d'architecture en tourbe du nord-ouest de l'Islande. Þverá est, dans sa typologie, à mettre en relation avec les ensembles de Laufás à Eyjafjörður<sup>432</sup>, Grenjaðarstaðir à Aðaldalur<sup>433</sup> et Burstafell à Vopnafjörður<sup>434</sup>, tous trois situés dans le Nord-Est de l'Islande.



Figure 94: Þverá. Clichés : SC, 2014.

<sup>432</sup> Laufás à Eyjafjörður se trouve à Grýtubakkahreppur, Suður Þingeyjasýsla (Nord-Est de l'Islande). De constructeur inconnu, le site a été habité jusqu'en 1936. Il présente un ensemble typique du 19<sup>e</sup> siècle (1840-1877) avec un mur façade composé de 5 gables. Le couloir de l'habitation mesure 15 mètres environ et débouche sur la traditionnelle *baðstofa*. L'église en bois qui complète l'ensemble date de 1863 (style classique avec nef voûtée). Laufás fait partie d'*Húsaafn Íslands* depuis 1935 et est un musée depuis 1947 (présence d'un bâtiment moderne avec un café). J'ai prospecté Laufás durant l'été 2014.

<sup>433</sup> Le constructeur de Grenjaðarstaðir à Aðaldalur (Suður Þingeyjasýsla dans le Nord-Est de l'Islande) n'est pas connu. Cet ensemble en tourbe montre un état du 19<sup>e</sup> siècle. Il a été occupé jusqu'en 1949 et c'était initialement la résidence d'un pasteur du 11<sup>e</sup> siècle. Les parties visibles les plus anciennes datent de 1865 (entrée est et une pièce qui la jouxte). La majeure partie du reste de l'ensemble a été exécutée après 1877. Le site comprend une église et des bâtiments modernes aux alentours. Grenjaðarstaðir fait partie d'*Húsaafn Íslands* depuis 1954 et est un musée depuis 1958. J'ai prospecté Grenjaðarstaðir durant l'été 2014.

<sup>434</sup> Burstafell à Vopnafjörður se situe à Norður Múlasýsla, (Est de l'Islande). De constructeur inconnu, cet ensemble occupé jusqu'en 1966 présente des phases de construction de 1770 (garde-manger, cuisine et couloir). La maison a été reconstruite à cette époque, suite à un incendie. La cuisine, récente, date du 20<sup>e</sup> siècle et les pièces en façade datent du 19<sup>e</sup> siècle. Le couloir est incurvé, sans doute pour éviter la présence de la roche. Burstafell est dans le réseau *Húsaafn Íslands* depuis 1943 et est devenu un musée en 1982. J'ai prospecté Burstafell durant l'été 2014.



Figure 95: Laufás. Clichés : SC, 2014.



Figure 96: Grenjaðarstaðir. Clichés : SC, 2014.



Figure 97: Burstafell. Clichés : SC, 2014.

Pour les habitations en tourbe, *Húsaafn Íslands* supervise également les sites de Litlibær à Skötufjörður<sup>435</sup> (Vestfirðir, fjords du Nord-Ouest) et Galtastaðir fráms à Hróarstunga<sup>436</sup> (Est de l'Islande).



Figure 98: Litlibær. Cliché : SC, 2013.

---

<sup>435</sup> Le bâtisseur de Litlibær n'est pas connu. La maison date de 1896 et appartient à *Húsaafn Íslands* depuis 1999 (un café est aménagé à l'intérieur). Les ruines d'une ferme moderne environnent le site. J'ai prospecté Litlibær l'été 2013.

<sup>436</sup> Galtastaðir Frám (Suður Múlasýsla) date initialement du 19<sup>e</sup> siècle et l'étable (1882) a pour constructeur le charpentier Jón Magnússon. L'habitation située au-dessus était chauffée par la présence des animaux au rez-de-chaussée. La ferme est dans le réseau *Húsaafn Íslands* depuis 1976. Occupée jusqu'à récemment (années 2010) et en mauvais état, elle n'est pas aménagée en musée. J'ai prospecté Galtastaðir fráms durant l'été 2014.



Figure 99: Galtastaðir frám. Cliché : SC, 2014.

Toutes les *maisons-musées* visitables sont aménagées pour l'accueil de tous les publics et pour veiller à leur sécurité. Ainsi les installations électriques ont été modernisées, des systèmes anti-incendie ont été mis en place, des locaux techniques ont été aménagés et des dispositifs d'accès aux personnes à mobilité réduite ont été adaptés aux lieux.

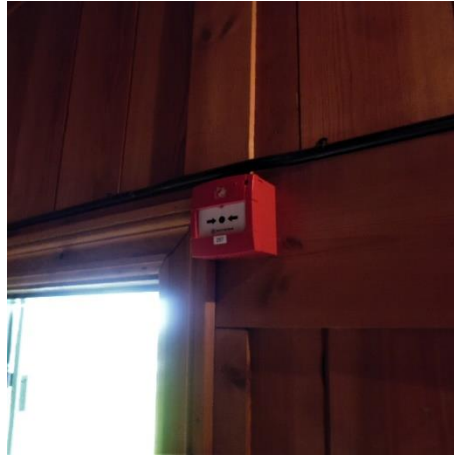


Figure 100: quelques aménagements à Árbæjarsafn. Clichés : SC, 2014.



Figure 101: thermohygromètre sur la restitution intérieure du musée d'Egillsstadir. Cliché : SC, janvier 2017.

### III. LES BÂTIMENTS SANS PROTECTION

Les vestiges du bâti en tourbe sont peu nombreux et *Húsaafn Íslands* embrasse presque la totalité des constructions encore visibles. Comme tout inventaire et listes de protection, ce dispositif est exclusif et ne retient que les bâtiments les plus nobles et évinçant ceux qui restent. Ils sont peu nombreux et trois sites<sup>437</sup> retiennent notre attention comme celui de Sænautasel<sup>438</sup> (Jökuldalshreppur, Norður-Múlasýsla). Cette petite ferme a été établie en 1843 et habitée pendant un siècle. Située sur les hauts plateaux de l'Islande de l'Est, elle est attribuée au fermier Sigurður Einarsson. En 1875, la plupart des fermes la région ont été dévastées par une éruption du mont Askja en 1875 et Sænautasel a été reconstruite en 1880. L'activité agricole s'y est poursuivie jusqu'à l'abandon du site en 1943. Les bâtiments se sont peu à peu effondrés et la végétation s'en est emparée. En 1992, le conseil local de Jökuldalur entreprend de reconstruire la ferme dans sa dernière phase constructive, en se basant sur les descriptions des derniers résidents. Placée 530 mètre au-dessus du niveau de la mer, la ferme a été construite sur une colline pour éviter l'humidité. Les murs extérieurs en tourbe ont une épaisseur de 90 centimètres. Les fondations en pierres sont plus basses qu'à l'accoutumée afin de garantir une meilleure isolation du bâtiment. Pour des raisons économiques et par manque de bois, seulement les pièces à vivre sont lambrissées. On raconte que Sænautasel a inspiré le roman « Gens indépendants » d'Halldór Laxness :

« In his novel *Sjálfstætt fólk* (published in English as *Independent People*), Nobel-prizewinning author Halldór Laxness described the bleak life of a hard scrabble farmer in a remote region of Iceland. He is said to have based the story partly on life at Sænautasel, which he visited in the 1920s and described in one of his books. » (Stefánsson 2013 : 204).

Aujourd'hui restaurée et transformée en auberge d'été, Sænautasel présente des aménagements modernes pour l'accueil de visiteurs (chambres, cuisine, salle à manger communes etc...).

---

<sup>437</sup> Les deux autres sites sont Tyrningsstaðir et Íslenski Bærinn. Les deux ne font effectivement pas partie du réseau protégé de *Húsaafn Íslands* même si le premier est sur la liste indicative de la *Turf House Tradition*, soumise à l'UNESCO en 2011. Développés récemment, nous revenons plus en détails sur ces deux sites dans la troisième partie : pages ???

<sup>438</sup> J'ai prospecté Sænautasel en 2012. <https://www.east.is/en/inspiration/places/nature/saenautasel>



*Figure 102: Sænautasel. Cliché : Stefánsson. Source : Stefánsson 2013 : 205..*



## IV. LES RECONSTITUTIONS

Une reconstitution physique d'habitat en tourbe est appelée *tilgátuhús* (maison hypothétique) en islandais<sup>439</sup>. Elle est un élément récent devenu essentiel dans la connaissance et la compréhension de l'architecture en tourbe. Les reconstitutions sont *in situ* et souvent associées aux vestiges archéologiques qui les inspirent. Le point de départ des projets de restitution est souvent en lien avec une commémoration. Si les reconstitutions n'ont pas toutes les mêmes valeurs historiques et les bonnes qualités constructives, elles apportent beaucoup d'informations comme a pu le constater l'architecte Hjörleifur Stefánsson :

« The reconstructions vary widely, naturally enough, and their historical value is limited. In the best cases, however, when the reconstruction has been carried out with care, they can shed light on the ideas of scholars about the original buildings, at the time of the reconstruction. In addition, some of the buildings display fine turf and stone building technique; at their best, they are outstanding examples of the craft. » (Stefánsson 2013 : 262).

Les deux exemples présentés ici sont des projets « officiels » soutenus financièrement et scientifiquement par les institutions culturelles islandaises : *Þjóðveldisbær* à Stöng et *Sögualdarbær* à Eiríksstöðum. Si la première est pionnière mais critiquable, la seconde opère un tournant dans l'histoire de la reconstitution du bâti en tourbe.



Figure 103: *Þjóðveldisbær* à Stöng. Cliché : SC, 2013.

<sup>439</sup> Plus de détails sur ce mot page 19.

## 1. Þjóðveldisbær à Stöng

Depuis les années 1860, plusieurs prospections sont réalisées dans la vallée de Þjórsá (Sud de l'Islande) et c'est en 1897 que Daniel Bruun organise des investigations dans cette région où plusieurs fermes ont vraisemblablement été abandonnées à cause d'éruptions volcaniques. Bruun est d'ailleurs le premier à qualifier Stöng de *Pompéi islandais*. Cette maison-longue figure aussi au programme des recherches archéologiques emblématiques de 1939 menées par une expédition nordique sous la direction d'un autre danois: Aage Roussell. La fouille illustre souvent les premiers pas de l'archéologie moderne en Islande notamment en ce qui concerne la téphrochronologie (méthode de datation par les dépôts de cendres volcaniques<sup>440</sup>). Traditionnellement, on a longtemps été convaincu que Stöng a été abandonné vers 1300, date correspondant à une éruption du Mont Hekla. Ni la forme des bâtiments, ni le mobilier archéologique n'ont contrarié cette datation jusqu'à ce que le géologue Þórarinnsson (voir note de bas de page 38), beaucoup critiqué, propose finalement la date de 1104 (autre éruption de l'Hekla). 1104 devient alors la date référence de l'abandon du site. D'autres recherches ont depuis été engagées à Stöng, notamment en 1982 par Vilhjálmur Örn Vilhjálmsson. Plus récemment encore, d'autres travaux ont mis en doute les résultats antérieurs. En 1974, à l'occasion du 1100<sup>ième</sup> anniversaire de la colonisation de l'Islande, les autorités décident de recréer une grande ferme de l'Âge du Commonwealth (930-1262) dans la vallée de Þjórsá, à proximité des vestiges bien préservés de la maison de Stöng sur laquelle la restitution sera basée. Le projet de reconstruction commence à prendre forme en 1974 sous la direction d'Höður Ágústsson. Le bâtiment, qui prend le nom de *Þjóðveldisbær*<sup>441</sup>, est terminé trois années plus tard et officiellement ouvert le 24 juin 1977. Ce retard s'explique par un désir de crédibilité du rendu. Le projet de recréation de cette ferme du début du Moyen-Âge s'est basé sur trois grands axes : être fidèle - autant que possible - aux vestiges archéologiques fouillés 35 ans plus tôt pour présenter une image crédible de l'habitat des grandes familles dirigeantes de cette époque ; faire de cette ferme une sorte de musée d'artefacts et d'artisanat de l'époque ; démontrer que les maisons des Islandais de l'époque médiévale n'étaient pas des huttes en tourbe basses, mais des structures soigneusement construites et imposantes. La taille, la position et la forme des vestiges de la maison de Stöng

---

<sup>440</sup> Développée par le géologue Sigurður Þórarinnsson, cette technique permet de dater des vestiges à partir des prélèvements et des analyses des couches de téphra (déjections volcaniques) présentes entre autre dans les murs en tourbe.

<sup>441</sup> J'ai prospecté la *tilgátuhús* en 2007 puis 2013 et site archéologique le 22 juin 2014.

ont été transposées avec détails. Il en a été de même pour la position des banquettes, des chaises, des couchettes, des portes et des grands bancs placés dans le sol. Pour la restitution de l'élévation, les opérateurs du projet se sont fiés à ce que la fouille a révélé : beaucoup de vestiges en bois montrant où avaient pu se trouver les panneaux intérieurs, les cloisons, les banquettes et les sièges. Ils ont parfois pu estimer assez précisément l'épaisseur des pièces de bois utilisées. Ces indices ont permis d'évaluer la morphologie d'une charpente.

Þjóðveldisbær á Skeljastöðum, tilgátuhús, 1967 – 77. Aðalteikningar: hliðarmynd, grunnmynd, langsníð.

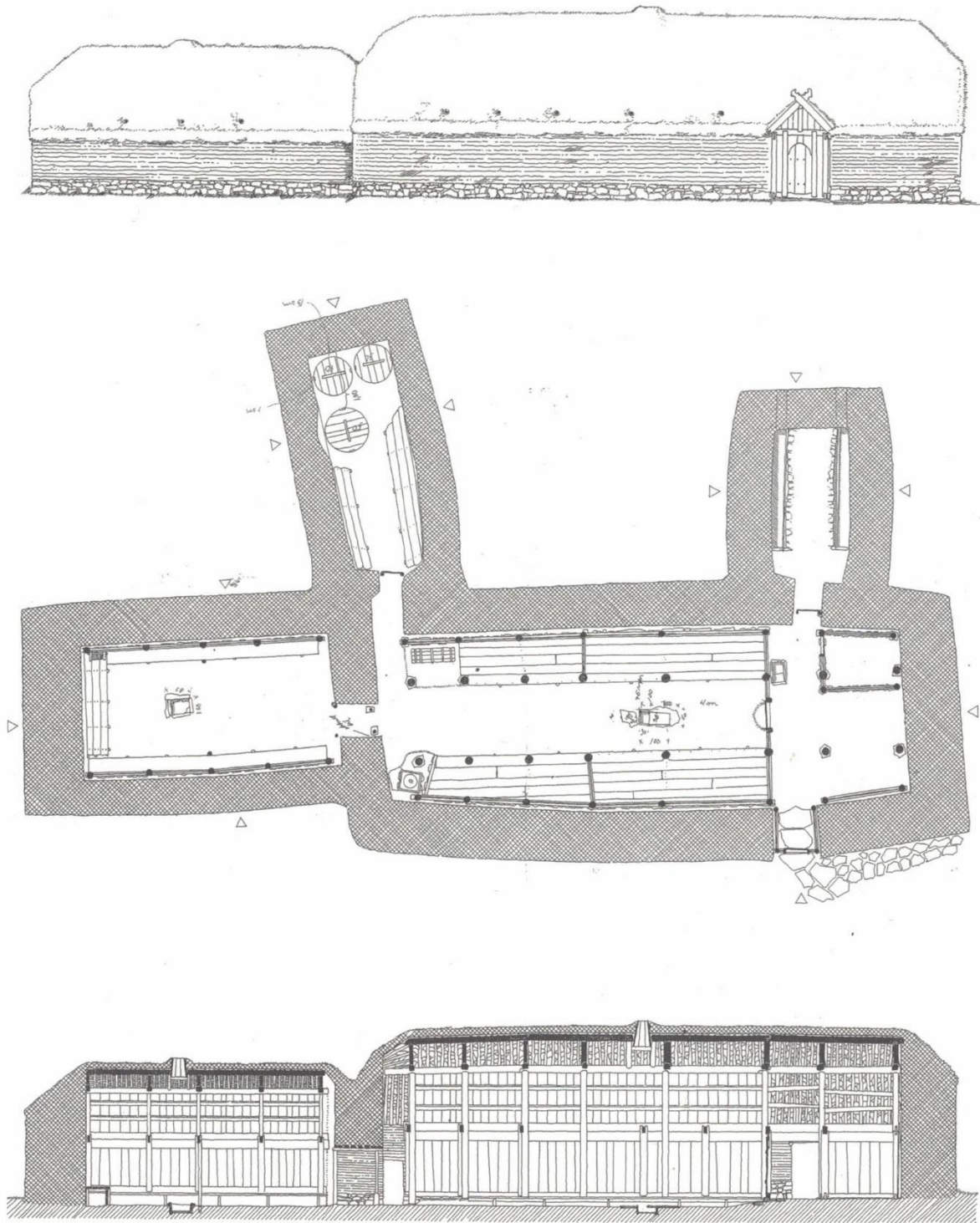


Figure 104: élévation, plan et coupe de la maison hypothétique de Stöng par Hörður Ágústsson.  
Source : Ármansson 2005 : 44.

Derrière la porte d'entrée se trouve un vestibule : ici les occupants et les invités pouvaient retirer leurs vêtements et stocker des objets variés tels que des selles, des rennes, des outils et des ustensiles. La pièce en lambris dans l'entrée était peut-être un magasin. Probablement fermée, on pouvait y trouver de la nourriture (poisson, viande fumée et grains). Les latrines - de taille assez importante - sont restituées : une longue barre pour s'asseoir est placée horizontalement sur une pierre<sup>442</sup>. Le *hall* central est la partie principale de la ferme. Pour la reconstruction on a pris soin de restituer les détails comme le lambris qui tapisse l'intérieur de cette pièce où les gens s'adonnaient à des travaux quotidiens variés, mangeaient et s'asseyaient autour du feu. On y trouve aussi surtout les couchettes de toute la maisonnée. Cette pièce peut aussi être appelée *eldaskáli* (la salle du feu) car, en effet, un grand foyer est aménagé au milieu du sol. Les sièges de chaque côté sont très larges. Deux rangées de poteaux portent le poids de la toiture. La remise est restituée. On y stockait de la nourriture et des produits journaliers comme le *skyr* et le petit-lait entreposés dans de grands bacs enterrés dans le sol. Enfin le *stofa*, pièce que servait à plusieurs usages comme nous avons déjà pu le voir (lieu de travail et de réceptions festives). La présence de bancs le long des murs, d'un métier à tisser vertical et d'un petit foyer central restitue cet espace.

La reconstruction de Stöng est une restitution littéraire basée sur les sagas et autres sources écrites. Elle correspond en tout cas à l'image qu'Hörður Ágústsson voulait renvoyer d'un passé jugé glorieux. Régis Boyer – linguiste et traducteur français spécialiste de l'Islande qui connaissait les travaux d'Ágústsson pour les avoir cités – a écrit que cette ferme était « admirablement restituée » (Boyer 2015 : 281). Cependant, le projet comporte des incohérences scientifiques. La structure porteuse de *Þjóðveldisbær* est plus imposante que celle attestée en fouilles car la reconstruction a été conçue plus haute que la construction originelle. La *maison-longue* nécessite aujourd'hui qu'on lui porte une attention particulière pour ne pas qu'elle s'effondre. La part d'imaginaire caractérise aussi le projet de reconstruction de Stöng. Quand les informations provenant de la fouille de Stöng n'étaient pas suffisantes, les constructeurs se sont inspirés du savoir-faire islandais en termes de charpenterie (observation de bâtiments des régions de Skagafjörður et d'Öræfi). Ils ont aussi observé les vestiges de constructions scandinaves « en bois debout » et du bâti subsistant des colonies médiévales du Groenland. Outre cette démarche ethnographique, ils ont puisé des

---

<sup>442</sup> « Stöng » signifiant « barre », il a été émis l'hypothèse que la ferme tenait ce nom du caractère remarquable de ses latrines.

informations dans les descriptions de bâtiments issues des sagas et dans les inventaires et les archives. Les travaux de charpente ont été conduits par Gunnar Bjarnason (Reykjavík) et l'artisan en charge de l'appareillage en tourbe est le fermier Stefán Friðriksson de Skagafjörður (Stefánsson 2013 : 262). En dépit de ses défauts, Stöng est une tentative pionnière. Aujourd'hui, avec le recul et les nouvelles technologies disponibles, on trouverait ce projet dépassé. Elle est pourtant connue et appréciée de tous les chercheurs archéologues et architectes islandais en tant que tel. *Þjóðveldisbær*, autant que le site archéologique, demeure un grand lieu touristique du sud de l'Islande<sup>443</sup>.

## 2. *Sögualdarbær* à Eiríksstöðum

La restitution de la maison longue d'Eiríksstaðir<sup>444</sup> – appelée *Sögualdarbær* à *Eiríksstöðum*<sup>445</sup> – est un projet engagé par la municipalité du comté de cette région (gouvernement local de Dalabyggð). L'objectif était de se baser sur les vestiges d'une maison-longue de l'Âge Viking (980) considérée comme étant celle d'Érik le Rouge, figure marquante des sagas islandaises<sup>446</sup>. Dans la perspective d'un projet touristique, la municipalité s'est approprié la notoriété du personnage d'Eirik le Rouge connus des Islandais et d'un certain nombre de touristes étrangers. Si le nom du colonisateur du Groenland était un *leit motiv* pour la municipalité, cette dernière a cependant permis à une équipe de spécialistes de mettre en application leurs connaissances archéologiques et architecturales. Le comité scientifique de la restitution d'Eiríksstaðir fut composé de personnes soucieuses, provenant de différents horizons. Parmi eux on trouve l'archéologue Gúðmundur Ólafsson qui a mené les dernières fouilles du site (1998), l'archéologue Gúðrún Sveinbjarnardóttir, l'architecte Hjörleifur Stefánsson et le duo Stefán Örn Stefánsson et Grétar Magnusson de l'Agence Argos. Lors de la mise ne place de ce comité, le seul projet de reconstruction existant est celui de Stöng. La reconstruction d'Eiríksstaðir se voulait différente et expérimentale et il a été décidé dès le départ que les décisions ne seraient pas prises par une seule personne mais par concertation

---

<sup>443</sup> Sur le site de la reconstruction de Stöng on peut aussi voir la restitution d'une église du 11<sup>e</sup> siècle, conçue par l'architecte islandais Hjörleifur Stefánsson. Construite pour commémorer le millénaire de la chrétienté en Islande (2000), elle combine la technique du bois debout avec un appareil extérieur en tourbe : « It was based on the remains of a church which was excavated at Stöng in 1986–8, and also took account of various other evidence of churches of the early Christian era in Iceland. » (Stefánsson 2013 : 264). Le charpentier Gunnar Bjarnason a réalisé l'ouvrage en bois, tandis qu'Helgi Sigurðsson a mis en place les pierres et la tourbe.

<sup>444</sup> J'ai prospecté *Sögualdarbær* à *Eiríksstöðum* en été 2006 avec un groupe d'archéologues, lors de mon tout premier séjour en Islande.

<sup>445</sup> Littéralement *la ferme de l'Âge des sagas d'Eiríksstaðir*.

<sup>446</sup> Les fouilles de la fin des années 1990 émettaient pourtant des doutes sur cette perspective alléchante. En islandais la *tilgátuhús* d'Érik le Rouge s'appelle *sögualdarbær* à *Eiríksstöðum* ou « la ferme de l'Âge des sagas ».

de tous les membres de l'équipe. Les réflexions et les choix de construction ont également reposé sur des sources documentaires écrites ou d'autres natures.



Figure 105: Sögualdarbær à Eiríksstöðum. Cliché : SC, 2007.

Au-delà du projet de reconstruction, la mise en élévation des vestiges de la maison d'Eiríksstaðir a permis de soulever la question de la signification du terme « reconstruction ». Avant la concrétisation du projet prévue en 1999, l'archéologue Adolf Friðriksson publie un article dans la revue islandaise *Skírnir*<sup>447</sup> (Friðriksson 1998). Il y dénonce l'ambiguïté que posent les mots tels que « reconstruction » ou « restitution » qui suggèrent que l'on connaît ce que fut l'élévation de l'habitat du Moyen-Âge. Or, même si l'archéologie et l'architecture avait déjà constitué un riche corpus d'information, beaucoup de données sur le bâti restaient manquantes. À l'issue de cette publication, l'architecte Hjörleifur Stefánsson crée le mot *tilgátuhús* qui exprime le concept de « maison hypothétique » dont l'objectif est – en général

---

<sup>447</sup> Son article intitulé « Ómenningararfur Íslendinga, 'Endurbygging' á bæ Eiríks rauða í Haukadal » signifie littéralement « L'héritage islandais a-culturel de la reconstruction de la ferme d'Érik le Rouge dans la région de Haukadalur ».

- de lever toute imprécision et - en particulier - d'annoncer la dynamique du projet d'Eiríksstaðir à savoir la restitution expérimentale d'un habitat médiéval en tourbe par une équipe scientifique qui a utilisé toutes ses connaissances acquises jusque-là.

L'emplacement du projet est important. La réplique de la supposée maison d'*Érik le Rouge* se situe à environ 100 mètres au sud-est de son emplacement originel. Ce dernier se remarque bien car les archéologues avaient décidé en le refermant de laisser apparent le pavement et quelques pierres trouvées en fouille. À la fin de la campagne de 1998, quelques arases de tourbe furent également ajoutées sur les vestiges des murs de la maison afin de discerner sa forme. Au fil du temps, l'herbe a recouvert les vestiges mais on peut toujours en distinguer les reliefs. Tout comme les vestiges, la réplique s'élève non loin d'un courant d'eau. Afin de préparer le terrain, les professionnels ont dû creuser le sol du futur emplacement de la reconstruction qui était humide et marécageux. Beaucoup de morceaux de bouleau ont également été trouvés. Une fois creusé, le sol fut aménagé avec une couche de deux mètres de gravier afin de le consolider. Tout était donc prêt pour commencer la construction.



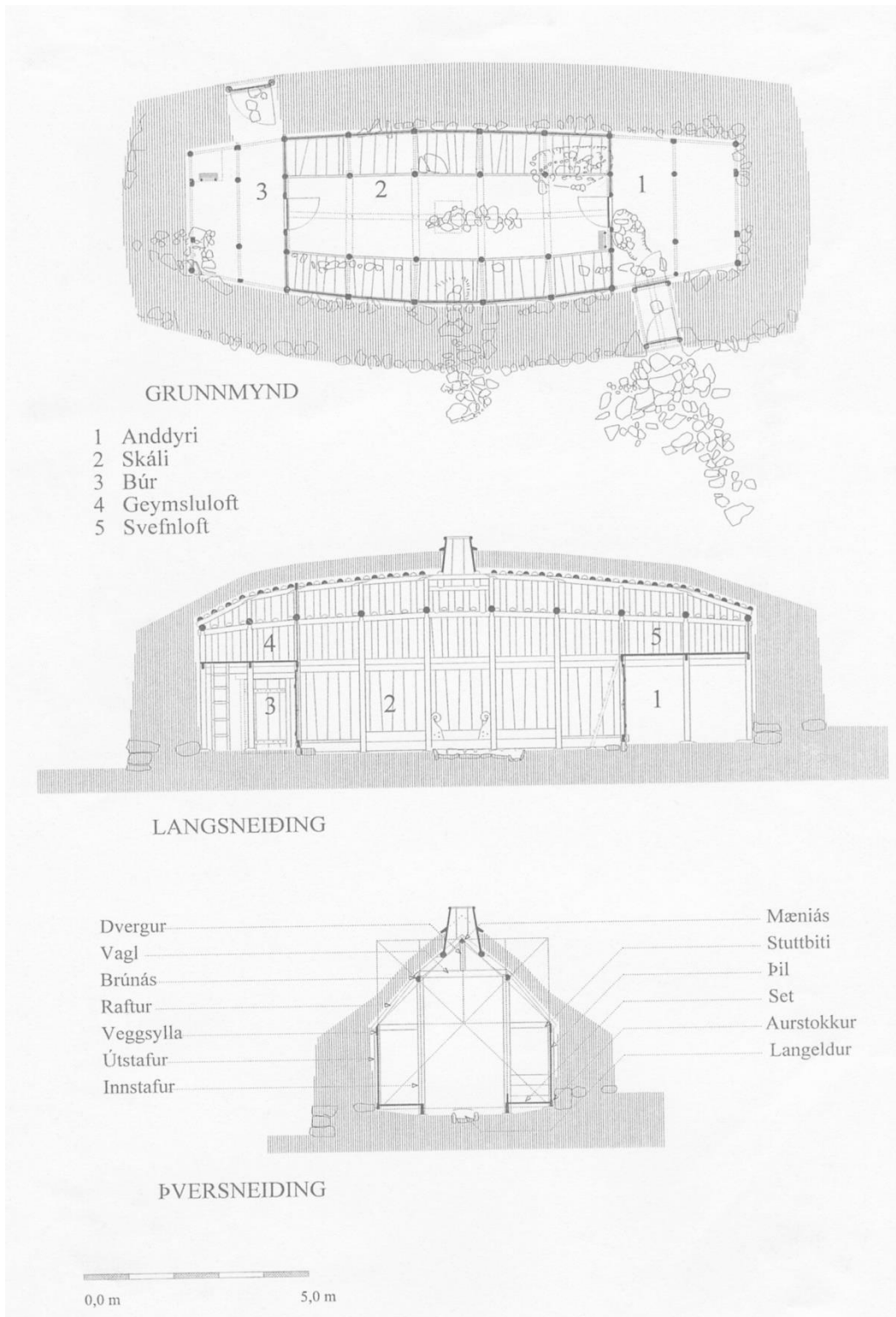


Figure 106: plan, coupe et élévation du projet Sögualdarbær à Eiríksstöðum par l'Agence Argos.  
 Source : Stefán Örn Stefánsson et Grétar Magnusson.



Figure 107: images de la réalisation de Sögualdarbær à Eiríksstöðum. Source : Stefán Örn Stefánsson et Grétar Magnússon.

Le concept de la structure se trouve à la croisée de la fidélité archéologique et de l'expérimentation. Les données archéologiques ont constitué les bases initiales de la conception de la *tilgátuhús* d'Eiríksstaðir. La fouille de la dernière phase d'occupation n'a montré aucune limite extérieure des murs. Seul se dessinait le mur longitudinal où se situe l'entrée principale avec sa fondation en pierre. Les limites de l'espace intérieur sont quant à elles moins floues. Malgré le manque de données précises sur le plan, la fouille a démontré la présence de deux entrées dont une avec un seuil pavé. La réplique reprend ses deux ouvertures. En ce qui concerne le choix de l'épaisseur et de la forme des murs, l'équipe s'est

basée sur la forme incurvée attestée et que l'on retrouve dans d'autres habitats fouillés. En fouille, la largeur de l'espace central s'avérait plus large que les extrémités du bâtiment et la réplique présente restitue bien cette forme ovoïde gonflée en son centre. Le manque de traces de trous de poteaux n'a pas permis à l'équipe de connaître la structure du toit de la maison. Le comité scientifique a décidé d'aménager l'espace intérieur de la maison hypothétique en fonction de ce qu'il savait d'autres exemples d'habitats contemporains et en émettant des hypothèses afin d'être le plus proche possible de ce qu'aurait pu être la maison d'Eiríksstaðir. L'équipe a opté pour un aménagement commun et connu fait de banquettes en bois flanquées sur la partie centrale des deux murs longitudinaux. Cette installation a impliqué la présence d'une rangée de panneaux en bois et de poteaux le long des murs intérieurs longitudinaux et de deux autres rangées de poteaux dans l'espace intérieur. Les deux extrémités de la maison plus étroites ont été l'objet d'une expérimentation des archéologues et des architectes: ils ont créé à chaque extrémité des petits « lofts » suspendus.

Forte de l'expérience de la reconstruction de Stöng, où les murs en tourbe reconstruits sont trop hauts, l'équipe d'Eiríksstaðir a tenu à ce que la réplique n'ait pas pour but d'être grandiose mais cohérente et stable. On sait que la tourbe, qui remplit aussi la fonction de couverture, pèse lourd. Le faîtage du toit ne devait par conséquent pas être trop élevé. Aucuns renforts ni technologies modernes apparentes n'ont été mises en œuvre dans ce projet. La structure interne et la charpente en bois de construction ont été réalisées en amont à Kópavogur (banlieue de Reykjavík) par le charpentier Gunnar Bjarnasson. Aujourd'hui décédé, cet artisan a pour l'occasion fabriqué ses propres outils qui sont des répliques des outils médiévaux de construction. Les murs en tourbe de la maison ont été élevés *in situ* (environ 1,70 mètre et plus de deux mètres pour les gables) puis la structure en bois a été apportée et aussitôt intégrée. La structure a ensuite été complétée sur place, en imbriquant aussi harmonieusement que possible la charpente, les murs et le revêtement en tourbe. Puis sont apparus l'encadrement de la porte principale, la deuxième porte intégrée dans le mur longitudinal, la charpente et la cheminée. La charpente présente quatre arrêtes donnant au toit un aspect de coque de bateau renversée. Chacune de ces arrêtes sont constituées de beaux morceaux de bois de construction eux-mêmes solidifiés par d'autres fixés transversalement. Le tout a été recouvert de branchages, de terre puis de tourbe.

## V. LES MUSÉES ACCUEILLANT DES RECONSTITUTIONS DE MAISONS

La maison en tourbe est également présente dans les collections permanentes (et parfois temporaires). Par exemple, une maison est reconstituée dans les espaces permanents de *Þjóðminjasafn Íslands* à Reykjavík et une autre au musée d'Egilsstaðir (*Minjasafn Austurlands*)<sup>448</sup>. Chacune est présentée de manière classique et pédagogique avec la présence d'artefacts de l'époque (outils agricoles, effets personnels, éléments décoratifs etc...) mais sans la tourbe.



Figure 108: restitution intérieure d'une maison à *Þjóðminjasafn Íslands* (à gauche) et celle du musée *Minjasafn Austurlands* (à droite). Clichés : SC, 2014 et 2017.

<sup>448</sup> J'ai eu l'occasion de voir celle de ÞÍ à plusieurs reprises et j'ai prospectée celle d'Egilsstaðir en 2017. D'après Anna Lía Rúnarsdóttir, interviewée le 23 mai 2017, un autre bâtiment est conservé dans les réserves d'Egilsstaðir mais il n'est pas reconstruit.



Figure 109: détails de la restitution intérieure de Minjasafn Austurlands. Clichés : SC, 2017.

## E. LE SQUELETTE

### I. INTRODUCTION

Le point de vue que propose ce chapitre est celui de la maison en tourbe à travers l'identification de ses acteurs et de leur savoir-faire puisque l'histoire des travaux de construction et des modifications (agrandissements ou réparation) est essentielle. Au fil du temps, les insulaires ont mis en place un *processus de typification* (Rautenberg 2003 : 42) de leur architecture vernaculaire avec une évolution notable des formes architecturales en tourbe. Ces diverses formes de la *torfhús* résultent de :

« (...) la capacité, au moins potentielle, qu'avaient les constructeurs de maîtriser l'ensemble de "l'œuvre" architecturale de leurs mains. » (Rautenberg 2003 : 43).

Dans un premier temps (chapitre I. à IV.), ceux qui ont - selon la belle expression de Françoise Choay - la « compétence d'édifier » (Choay 1992) et ceux qui détiennent le savoir théorique sont présentés. La mise en lumière des acteurs fait apparaître une particularité : tout.e citoyen.ne islandais.e - pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons en troisième partie - pourrait faire partie du réseau de ceux qui détiennent la connaissance et le savoir-construire en tourbe car chacun.e laisse entendre son avis personnel sur son patrimoine bâti. En d'autres termes, un lien naturel est tissé entre la communauté nationale et son patrimoine alors même qu'il n'y a qu'une poignée de spécialistes et de garants du savoir-faire. Ces derniers constituent une communauté de pratique (*heritage communities of practice*) – selon l'expression du Conseil de l'Europe – qui gère et transmet le patrimoine sur le terrain :

« The definition of a “heritage community” introduced by the Council of Europe provides clear evidence of this shift: “people who value specific aspects of cultural heritage which they wish, within the framework of public action, to sustain and transmit to future generations” (Council of Europe 2005). In this scenario, communities are not only considered the “bearers” of heritage, but they are also supposed to be actively involved in its transmission. Hence, participation and community have become core concepts of heritage making. » (Adell et al. 2015 : 8).

Le réseau des acteurs de la maison en tourbe est un microcosme : les petites communautés et les individus qui le constituent se connaissent sans être systématiquement en interaction.

Dans un second temps, nous nous penchons sur le savoir-construire en tourbe en développant d'abord les quatre grandes étapes de construction (l'approvisionnement du matériau, son extraction, son façonnage et son appareillage) puis quelques unes de leurs caractéristiques (le cycle de vie du matériau, la pénibilité constructive, la nature modeste, participative et créative de l'architecture en tourbe).

## II. LES SUIVEURS D'HÖRÐUR ÁGÚSTSSON

Nous l'avons vu précédemment, Hörður est la grande figure islandaise qui a relancé l'engouement pour l'architecture en tourbe à partir du milieu du 20<sup>e</sup> siècle. Sa passion et ses travaux institutionnels ont jeté les bases d'un nouveau regard sur le patrimoine bâti de l'île. Ceux et celles qui ont pensé l'architecture en tourbe à la suite d'Hörður sont assez peu nombreux mais le pan théorique du savoir-construire est riche en nouvelles références. Une dizaine de passionnés et d'experts institutionnels ont apporté son savoir d'architecte ou de conservateur. Aux côtés des travaux de l'architecte pionnier Reynir Vilhjálmsson<sup>449</sup>, les générations suivantes ont apporté leur motte de gazon à l'édifice à commencer par Hjörleifur Stefánsson et Sigríður Sigurðardóttir.

L'architecte Hjörleifur Stefánsson a expérimenté la tourbe de construction très jeune et de façon très ordinaire pour un islandais :

« At the age of fourteen I had my first experience of turf as a building material, when I had a summer labouring job, building a salmon-farm for the Institute of Freshwater Fisheries. That included creating a complex of ponds and channels whose walls were all built of marsh-turf. Retired farmers, who knew how to build with turf, were employed for the task, assisted by some youngsters. I worked there for three summers under the guidance of experts, cutting turf and building it up to make walls. I do not recall being especially interested in turf as a result, but I gained hands-on experience and learned the basic skills. » (Stefánsson 2013 : 8).

Après des études d'architecture en Norvège, il campe pendant deux semaines sur le site de la ferme de Galtastaðir fram où il effectue des observations et réalise des plans. Il se souvient :

« The farm was home at that time to Aðalheiður Pórey Sigurðardóttir and her son Karl Jónsson. They had recently moved into a small timber house which was attached to the turf farmhouse; the two were connected, and part of the old building was still in use. This was my first close acquaintance with an Icelandic turf house. » (Stefánsson 2013 : 8).

Par la suite, il mène plusieurs projets avec *ÞÍ* et l'*Architectural Heritage Board* :

« I advised and assisted the museum on maintenance of the turf buildings in its keeping, and for a time I carried out that work as a member of the museum staff. » (Stefánsson 2013 : 8).

---

<sup>449</sup> Rencontré le 30 mai 2016 pour un entretien non enregistré. Voir partie INTRODUCTION, C., III. 3., page 103.



Au début de sa mission, Hjörleifur a été guidé par ses prédécesseurs : les archéologues Gísli Gestsson, Lilja Árnadóttir et le conservateur Þór Magnússon. En 2013, il publie ses travaux autour du bâti en tourbe intitulé *Af Jörðu*<sup>450</sup>. Cet ouvrage, destiné au grand public, découle d'une longue recherche dans les archives et sur le terrain :

« About twelve years ago I started, in my spare time, to gather information for this book, and I have worked on it intermittently since then. » (Stefánsson 2013 : 9).

La tâche a été complexe pour cette copieuse mise à jour des données :

« The objective of this book is to discuss turf as a building material in more detail than has been done before, in a wide context. Much knowledge has been acquired in recent years. » (Stefánsson 2013 : 9).

Sigríður Sigurðardóttir est, quant à elle, une des femmes à œuvrer dans le champ théorique de la tourbe. Conservatrice à *Byggðasafn Skagfirðinga* (Nord) jusqu'à récemment, elle a donné une dynamique forte au site très populaire de la ferme de Glaumbær. De par sa connaissance précise de l'architecture traditionnelle islandaise et de son réseau, Sigríður a rédigé des manuels introduisant les grandes caractéristiques des structures qui se trouvent sur la région et les méthodes utilisées pour leur construction : *Building with Turf* en 2008 et *Traditional Building Methods* en 2012.

D'autres spécialistes de la tourbe ont rejoint les équipes des institutions culturelles gouvernementales. Pour *Þjóðminjasafn Íslands*, on dénombre cinq spécialistes clés. Il y a tout d'abord la directrice du musée, Margrét Hallgrímsdóttir, formée à l'archéologie et dont l'intérêt assuré pour la maison en tourbe permet de maintenir l'engagement de l'établissement pour ce patrimoine. Ágúst Ó. Georgsson, qui lors de cette recherche occupait un poste de folkloriste au sein du musée, maîtrise lui les archives en lien avec la maison. L'historienne Guðrún Harðarsdóttir, fille d'Hörður Ágústsson, détient une connaissance pointue de l'histoire de l'architecture islandaise. Quant à l'anthropologue Anna Lísá Rúnarsdóttir, si elle n'est pas spécifiquement cantonnée à l'architecture en tourbe, elle est l'auteure d'un texte qui fait foi sur le sujet. Il s'agit d'une étude ethnographique portant sur le

---

<sup>450</sup> Une traduction anglaise a paru en 2019, *From Earth – Icelandic Turf Houses* publié aux éditions Gullinsnið (320 pages).

quotidien, l'espace social et la culture matérielle d'une ferme moderne (fin 19<sup>e</sup> – début 20<sup>e</sup>) publiée en 2007 et intitulée *Á tímum torfbæja, Híbýlahættir og efnismenning í íslenska torfbænum frá 1850*. L'archéologue Kristján Mímisson a analysé cette investigation :

« (...) by linking ethnographic, architectural and historical sources Rúnarsdóttir suggests that changes in architecture and households were induced by the social changes of the Enlightenment that transformed the introverted turf house, somewhat resistant to changes, to a more outward construction, both in architectural and social terms (Rúnarsdóttir 2007a, p. 60). Furthermore, owing to changes in household compositions, architecture became increasingly fragmented. » (Mímisson 2015 : 215-216).

De son côté, l'architecte Guðmundur Lúther Hafsteinsson supervise la collection de bâtiments historiques *Húsaafn Íslands* depuis les années 1990. *Húsaafn Íslands* rend plus perméable les rapports entre ceux qui ont une connaissance savante et universitaire de la maison en tourbe et ceux qui en ont un savoir pragmatique. En effet, la mission de Guðmundur Lúther est de prospecter régulièrement les bâtiments et de les conserver dans leur forme originale en collaborant avec des artisans locaux qui sont généralement des maçons spécialisés dans la construction en tourbe et des charpentiers<sup>451</sup>. La réparation régulière des bâtiments n'a cessé de mobiliser son réseau d'artisans et d'experts depuis la création de la collection en 1930 :

« The National Museum's experience of maintenance of turf buildings, amassed over more than seven decades, serves to underline the fact that a turf building can never be regarded as truly "finished." A turf house is in a continuous building process: no sooner has the rebuilding of one element in the cluster that comprises a turf farmhouse been completed, than maintenance of another must begin – and so on, until the time comes to return to the first. And that process must go on for ever. » (Hjörleifur 2013 : 43).

Par exemple, entre 1955 et 1958, l'archéologue Kristján Eldjárn a supervisé les restaurations de l'ensemble de Grenjaðarstaðir à Aðaldalur. À Sænautasel, en 1992, c'est Auðunn Einarsson et Sveinn Einarsson qui ont conduit les réparations. Plus récemment, les artisans Víglundur Kristjánsson, Helgi Sigurðson et parfois Guðjón Stefán Kristinsson ont œuvré pour la maintenance des bâtiments protégés. Les archives de *ÞÍ* notifient toutes ces restaurations et Guðmundur Lúther a la charge de les conserver et de les mettre à jour. Du côté de *Minjastofnun Íslands*, les spécialistes sont l'historien et architecte Pétur H.

---

<sup>451</sup> En 2017, le musée prévoyait deux projets d'écoles d'apprentissage en charpenterie avec de jeunes.

Ármansson et l'archéologue Þór Hjaltalín. Architecte de formation, enseignant et historien de l'architecture, Pétur dirige le département *Environnement et Aménagement* de MÍ. Þór, quant à lui, est archéologue de formation (il a dirigé dans les années 1990 les fouilles de Keldur pour ÞÍ). Il œuvre aujourd'hui pour *Minjastofnun Íslands* où il a d'abord dirigé le département archéologique de la région nord-ouest pour diriger actuellement celui du siège, à Reykjavík.

### III. LES ARTISANS

Dans le champ de la construction, bâtir en tourbe fait partie du quotidien :

« When cultural inheritance and artistry bloom, people do not need a blueprint but rather know the methods intrinsically. (...) the builders of the southern, western, northern and eastern turf houses all honing their intrinsic artistry while feeling the pulse of local conditions and materials » (Lárusson 2014 : 26).

Les artisans représentent ceux qui ont une connaissance opérationnelle de la maison en tourbe et sont fortement ancrés le monde rural. La maison représente pour lui le nécessaire : protéger l'unité familiale et le bétail. Étant donné les conditions climatiques extrêmes de l'île, il fallait se protéger sous un toit, donc mettre impérativement en place un mode opératoire constructif. L'enveloppe en tourbe s'est avérée idéale pour subvenir à ce besoin humain de protection. Selon l'historien Orri Vésteinsson<sup>452</sup>, il y a deux catégories de garants du savoir-construire en tourbe : ceux à qui on a inculqué le savoir-faire et ceux qui se sont formés eux-mêmes. La plupart des artisans ont un statut similaire. Ne faisant pas partie d'une corporation, ils sont soit fermiers soit artisans (maçon, charpentier etc...). Aujourd'hui, ceux qui détiennent le savoir-construire appartiennent à une génération vieillissante en train de disparaître. Aujourd'hui peu d'Islandais savent construire en tourbe de manière professionnelle dans le but de restaurer des bâtiments ou de réaliser des créations de qualité. Par ailleurs la construction en tourbe ne représente qu'une partie de leur activité professionnelle : ceux qui réalisent des restaurations signent un contrat ponctuel avec l'institution en charge de la protection des bâtiments (*ÞÍ*). Voir plus bas.

Au fil de la recherche et des entretiens, j'ai réussi à collecter les noms de quelques artisans détenant ce savoir-faire particulier mais je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de tous les rencontrer<sup>453</sup>. Souvent mes informateurs.trices ne connaissaient pas les *œuvriers* des bâtiments évoqués ou ne jugent pas nécessaire de spontanément les identifier<sup>454</sup>.

---

<sup>452</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>453</sup> J'ai eu l'occasion de m'initier avec certains d'entre eux : Helgi SIGURÐSSON (stage de restauration de la bergerie de Hjarðarhagi en 2012, stage de restauration de l'ensemble de Tyrfingsstaðir en 2013 puis en 2017), Björn le charpentier (stage de restauration de la bergerie de Hjarðarhagi en 2012), Braggi SKÚLASON (charpentier, stage de restauration de l'ensemble de Tyrfingsstaðir en 2013) et Sigurbjörn INGVARSSON (stage de restauration de l'ensemble de Tyrfingsstaðir en 2013).

<sup>454</sup> Bergsveinn Þórsson, en charge de la pédagogie à *Árbæjarsafn* ignorait le nom de celui qui a réparé les bâtiments en tourbe du site (mardi 24 juin 2014, carnet de terrain n°5). Plus tard, en rencontrant Jón Páll, guide à la Settlement Exhibition mais aussi à *Árbæjarsafn*, j'ai appris que le charpentier du site faisait la maintenance des bâtiments. Mais je ne détenais toujours pas son nom. On me précise par ailleurs que le

Toutefois certains noms sont mentionnés de façon récurrente (comme ceux d'Áskell Jónasson, Helgi Sigurðsson et Guðjón Kristinsson), tandis que d'autres restent encore sans patronyme ou demeurent imprécis (Björn le charpentier de la restauration de la bergerie de Hjarðarhagi en 2012, Oddur Bjarni<sup>455</sup>, Halli ou Hallageir et son fils Bjarni de Mánárþakki).



Figure 110: Björn le charpentier en pleine restauration d'une bergerie à Hjarðarhagi. Cliché : SC, 2012.

Certains ont un statut ou une réputation particulière comme Áskell Jónasson dit *Áskell de Þverá*. Ce fermier, qui vit à côté du site protégé de Þverá, fait figure de doyen et de fin connaisseur de l'architecture en tourbe :

« Farmer Áskell Jónasson of Þverá, great-grandson of Jón Jóakimsson, has been in charge of maintenance and rebuilding of the old farmhouse, and carried out much of the work. » (Stefánsson 2013 : 184)

Parmi les plus jeunes, certains sont considérés comme les nouveaux garants du savoir-

---

site fait appel à des spécialistes et que, pour en savoir plus, on me conseille de contacter Guðbrandur qui semble être le directeur du musée) (carnet n°5, 25 juin 2014).

<sup>455</sup> D'après Síf Jóhannesdóttir, conservatrice au musée d'Húsavík, cet artisan a œuvré à Grenjaðarsstaðir et a travaillé avec *Áskell de Þverá*.

faire : Helgi Sigurðsson et Guðjón Kristinsson sont les spécialistes les plus régulièrement cités en entretien.

Helgi Sigurðsson<sup>456</sup>, originaire de Stóru-Akrar dans la région de Skagafjorður (Nord), est un des plus jeunes artisans sachant construire en tourbe. Il raconte que ce sont des anciens, dont Sveinn Einarsson, qui lui ont transmis ce savoir-faire et qu'il a retranscrit et documenté ce savoir à l'aide de l'écriture et de la photographie. Maçon, il détient sa propre entreprise (*Fornverk ehf*) et la construction et la réparation de bâtiment en tourbe représente une partie de son activité professionnelle. Ainsi il est sous contrat avec *BÍ* pour prendre en charge la maintenance des bâtiments de la collection *Húsasafn Íslands*. Avec *Fornverkaskolinn* (Heritage Craft School), créé en 2006 par sa sœur Sigríður Sigurðardóttir - conservatrice du site de Glaumbær (*Byggðasafns Skagfirðinga*) - il supervise des stages de restauration sur des bâtiments hors du réseau institutionnel.

---

<sup>456</sup> J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui plusieurs fois lors des trois stages d'initiation que j'ai effectuée avec *Fornverkaskolinn* les 11-18 août 2012, les 9-12 juillet 2013 et les 26-28 mai 2017).



Figure 111: Helgi Sigurðson. Cliché : SC, 2017.

Guðjón Stefán Kristinsson<sup>457</sup> a quant à lui appris d'un vieux dans le Sud et d'un vieux dans le Nord, tous deux décédés aujourd'hui. L'un d'entre eux était un philosophe, un spécialiste, un conteur. Dans un article de presse paru dans *Fréttablaðið* en 2018, Guðjón précise avoir appris la construction en tourbe quand il était enfant dans un environnement où les bâtiments étaient présents : «J'ai grandi avec ça sur la côte. (...) Toutes les bergeries, par exemple, étaient construites en tourbe et en pierres, certaines dataient du 16<sup>e</sup> siècle et j'ai vite appris comment les réparer à l'aide de méthodes qui se sont transmises de génération en génération. J'essaie de préserver cette culture. »<sup>458</sup> Comme Helgi, Guðjón travaille parfois sous contrat avec *ÞÍ*. Il a deux fils, Gunnar Óli Guðjónsson et Kristjón Kormákur Guðjónsson, et il me précise lors de notre entretien<sup>459</sup> que l'un veut être avocat et l'autre est architecte paysagiste. Il leur transmet son savoir-faire et me conseil d'ailleurs de rencontrer son fils

---

<sup>457</sup> Initialement, c'est l'artiste Ólöf Nordal (qui a travaillé avec les frères Guðjón Stefán et Benjamin Kristinsson pour son œuvre *Þúfa*) qui me conseille vivement de contacter Guðjón S. en me donnant son numéro de téléphone (voir carnet de terrain n° 5, 25 juin 2014).

<sup>458</sup> Article du 11 mai 2018 rédigé par Brynhildur Björnsdóttir <https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/>. Traduction de l'auteur.

<sup>459</sup> Le 4 juillet 2014.

paysagiste, volubile sur le sujet<sup>460</sup>.



Figure 112: Guðjón Stefán Kristinsson. Source : <https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-unqt-pusluspil/>

Víglundur Kristjánsson m'a été mentionné à plusieurs reprises et celui de l'artiste Tryggvi Hansen avec plus de parcimonie. Ce dernier m'est présenté comme un marginal vivant dans une forêt à proximité de Reykjavík. C'est l'anthropologue Valdimar Hastein qui insiste le plus sur ce personnage dont il avait oublié le nom<sup>461</sup> : « He is about 50... I don't know. It might be an interesting one to talk to. » Il me conseille de le rencontrer car :

« (...) he is an expert turf carver. (...) He has built a lot of turf building and for a while he did courses on it. But now he abandoned human society and lives as a... well he is basically a homeless guy. But he lives in the woods that are outside the suburbs. (...) and he has carved himself a little turf house there.»

---

<sup>460</sup> Au moment de notre entretien, Guðjón avait le projet d'aller au Groenland au mois d'août pour réparer le bâtiment de Brattahlið. Avec AUI, il avait également le projet de construire une maison longue. Il s'est aussi dit prêt à m'accueillir et à me montrer des bâtiments et des documents. Je n'ai pu l'occasion de le rencontrer à nouveau pour connaître la finalité de ses projets.

<sup>461</sup> Entretien du 7 juin 2017.



Et Valdimar de conclure :

« He is actually using a turf house as a way of life ! (...) the only person that even live in a turf house. »

D'autres noms ont pu être glanés lors de mes entretiens avec l'architecte Hjörleifur Stefánsson<sup>462</sup> mais pour lesquels je n'ai pas beaucoup de détails comme Jan Klitgaard, Sigurgeir Hólmgeirsson et Ari Jóhannesson. La plupart de ces artisans a un âge avancé et certains ont récemment disparu comme Gunnar Bjarnason<sup>463</sup>, Sveinn Einarsson of Hrótt in Hjaltastaðapinghá<sup>464</sup> (1909-1994) et Jóhannes Arason<sup>465</sup>.



Figure 113: quelques autres artisans ayant entre autre travaillé à Keldur. En haut à gauche Gunnar Bjarnason. En haut à droite Þórhallur Hólmgeirsson. En bas à gauche Ólafur Ólafsson et Þórhallur. En bas à droite Leifur Ebenezer. Clichés Þ. Hjaltalín in Hjaltalín 1999 : 18 ; 11 ; 22 et 23.

<sup>462</sup> Les 1<sup>er</sup> juillet 2014 et 9 juin 2017.

<sup>463</sup> Gunnar est le charpentier qui a œuvré pour la structure en bois de la *tilgátuhús* d'Eiríksstaðir.

<sup>464</sup> D'après l'architecte Hjörleifur Stefánsson (entretien du 1<sup>er</sup> juillet 2014), Sveinn Einarsson a transmis son savoir-faire à son fils, à son neveu et à Helgi Sigurðson. Sveinn a reconstruit la ferme de Klappargerði avec Tryggvi Hansen (Stefánsson 2013 : 35) mais aussi Galtastaðir fram (Stefánsson 2013 : 210).

<sup>465</sup> Le père d'Ari Jóhannesson.

## IV. DE NOUVELLES INITIATIVES RÉGIONALES

### 1. *Fornverkaskólinn* (Heritage Craft School)

À la charnière de l'institution étatique et de l'initiative indépendante, *Byggðasafn Skagfirðinga* (le musée du patrimoine de Skagafjörður) a souhaité prendre concrètement part à la diffusion et à la transmission des méthodes de construction traditionnelles. Sous l'incitation de la conservatrice Sigríður Sigurðardóttir<sup>466</sup>, un programme s'est mis en place dès 2006 sous le nom de *Fornverkaskólinn* (Heritage Craft School). Ce projet, supervisé par Bryndis Zoëga et l'artisan Helgi Sigurðson, consiste à proposer une initiation à la construction en tourbe à l'aide de stages de restauration. *Fornverkaskólinn* est une initiative qui a pu se faire dans cette région précise du nord-est car les exemples de bâtiments conservés sont plus nombreux et que, historiquement, beaucoup d'habitants de Skagafjörður ont autrefois détenu le savoir-construire en tourbe. Cette initiative organise des stages chaque année au printemps et en été avec des bénévoles islandais et en provenance du monde entier :

« In 2007 Fornverkaskólinn (the Heritage Craft School) was established by Hólar University College, the Northwest Icelandic Comprehensive College at Sauðárkrúkur and the Skagafjörður Heritage Museum, in order to teach a range of craft skills which were in danger of being lost. Each year the Heritage Craft School and the Heritage Museum hold courses in turf and stone construction, during which participants take part in the rebuilding of important historical structures in the region. The guiding principle of the programme is that practical skills and theoretical knowledge go together. » (Stefánsson 2013 : 44).

---

<sup>466</sup> Sigríður est aujourd'hui à la retraite.



Figure 114: Fornverkaskólinn (Heritage Craft School). Cliché : SC, 2017.

## 2. Landbúnaðarháskóli Íslands, (AUI, Université Agricole d'Islande)

Dans le cadre de l'enseignement de *Landbúnaðarháskóli Íslands*, (AUI, Université Agricole d'Islande), l'artisan Guðjón Stefán Kristinsson de *Stokkar og Steinar* propose quant à lui des stages d'initiation à la construction en tourbe et en pierres. Comme pour *Fornverkaskólinn*, les bénévoles participent aux stages d'initiation soit pour reproduire ce qu'ils ont appris dans leur jardin, soit pour approfondir leur curiosité d'une technique de construction ancienne.

## 3. Íslenski Bærinn (The Icelandic Turf-house Project)

Quant à *Íslenski Bærinn (The Icelandic Turf-house Project)*, c'est un projet indépendant créé par l'artiste Hannes Lárusson. Cette initiative prend place dans le sud-ouest de l'Islande (Austur-Meðalholt), sur un site qui présente les vestiges d'une ferme composée

de plusieurs bâtiments en tourbe (habitation, forge, étable...) autrefois occupée par la famille d'Hannes. Il a lui-même commencé la conservation et la restauration de cet ensemble typique il y a plus de vingt ans. À proximité, Hannes a bâti un bâtiment moderne où la tourbe est partiellement intégrée. Il y vit et développe sa réflexion autour de ce matériau. Dans ce bâtiment se trouve également une grande salle d'exposition où sont présentées des productions visuelles (dessins, photographies, maquettes) permettant une compréhension de l'évolution de la tradition des maisons en tourbe à travers les siècles. Le projet *Íslenski Bærinn* se définit par trois actions : la restauration de l'ancienne ferme, la mise en place d'une réflexion sur le patrimoine architectural dans l'espace contemporain ci-dessus mentionné et la mise en œuvre des techniques de restauration. Des workshops d'été sont organisés<sup>467</sup> : intitulés *Archaism, Amnesia and Anarchy in/of Architecture (aaa)*<sup>468</sup>, ils sont destinés aux jeunes chercheurs et étudiants internationaux en architecture qui, pendant plusieurs jours, sont invités à vivre sur le site afin de mener une réflexion sur l'architecture vernaculaire islandaise et sa transposition dans notre monde contemporain. Les organisateurs les incitent à faire des lectures et à échanger leurs idées avec l'hôte Hannes et son équipe qui cherchent à explorer le potentiel constructif, créatif et esthétique des maisons en tourbe. Au-delà de l'exercice de réflexion sur l'architecture durable, le recyclage et sur la muséologie, les stagiaires font des excursions et sont invités à s'approprier des outils et des combinaisons de matériaux en l'extérieur. Ils sont amenés à explorer de façon pratique et tactile les éléments : la tourbe, la pierre, l'argile, le vent et l'eau. Hannes tâche de leur transmettre les compétences pratiques qui sont requises pour la maintenance des bâtiments en tourbe (...) dans le but de préserver le patrimoine culturel car pour lui il est virtuellement impossible de préserver des maisons en tourbe sans préserver les pratiques, la théorie et l'idéologie qui font parties intégrantes de leur construction. Pour animer les workshops, Hannes fait appel à des penseurs (comme l'écrivain et écologiste Andri Snær Magnússon) et à des experts de la construction en tourbe. Sigurjón B. Hafsteinsson, un des rares anthropologues à traiter la question des maisons en tourbe en tant que patrimoine et que nous avons déjà cité, participe à des ateliers dont l'intention est selon lui de créer une institution culturelle ayant l'ambition d'enseigner et d'exposer le patrimoine des maisons en tourbe<sup>469</sup>.

---

<sup>467</sup> J'ai eu l'opportunité d'observer deux journées de ce workshop les 19 et 20 juin 2014.

<sup>468</sup> Voir <http://aaa-workshop.hi.is>

<sup>469</sup> Voir Hafsteinson 2010, page 268.

## V. LE SAVOIR-CONSTRUIRE EN TOURBE

En Islande, une variété de construction combinant la tourbe, la pierre<sup>470</sup> et le bois a été mise en évidence. Si le bois était une marchandise onéreuse, la tourbe et la pierre restaient facilement disponibles. La combinaison des deux est donc naturelle :

« (...) walls built of turf and stone played an important role in the cultural landscape of old Iceland. Walls were built to protect hay-ricks from the elements, and from domestic animals. Walls of rock and/or turf were also built, many kilometres in length, to separate cultivated grass – fields from wild pastureland, or on the boundary between two farms estates. » (Sigurðardóttir 2012 : 28).

Par ailleurs, il y a de nombreux abris de pâturage, enclos ou parcs à mouton (*réttir*) uniquement construit en pierre (roche non taillée et constructions en pierre sèche en général). Pour revenir au bois – essentiellement flotté ou importé – les ouvrages sont là aussi très variés et concernent les poutres de seuil, les panneaux muraux, les charpentes (montants, poteaux, chevrons, fermes, pannes, poutres de faîtage, linteaux etc...), les sols et les bancs.

---

<sup>470</sup> Par pierre, on entend cubes de lave, dalles, pierres polies par la mer, tuf et remplois.



Figure 115: réttir en pierre sèche dans les fjords du Nord-Ouest. Cliché : SC, 2013.

## 1. Techniques de construction

Les techniques de construction en tourbe sont la clé de la recherche sur les *torfhús*<sup>471</sup> :

« It is obvious that the continuation and perseverance of turf buildings depends on cultivating comprehension of their underlying ideology as well as an organic knowledge of appropriate building materials and methods of working them. » (Lárusson 2014 : 23).

Contrairement à ce que l'on pourrait penser de cette architecture spontanée, elle répond depuis longtemps à des standards de construction comme celui de la taille des murs :

« Another factor worth further consideration in the context is old productivity “standards” for building turf walls, stated in *Búalög* – price registers which were used during the middle ages and into the 19th century. A builder is estimated to build a wall 8–10 metres in length in a day. In these and other sources, walls are stated to be 140–150 cm high on average, 1.5 metres thick at the base and

---

<sup>471</sup> Notons que des murs anciens ont pu être construits avec n'importe quel matériau en terre autre que la tourbe et l'archéologie atteste cela. Par ailleurs, la discipline confesse ne pas toujours bien identifier les techniques d'appareillage comme cela a été le cas lors des fouilles urbaines de la rue Aðalstræti à Reykjavík en 2001. Voir Stefánsson 2013 : 31-32.

just under a metre thick at the top. It is hard to say how much a modern turf-builder would complete in “free-style” construction; but it would be interesting to do some experiments for comparison. » (Stefánsson 2013 : 32).

Concernant les mesures et les proportions, les constructeurs prenaient en compte la distance corporelle telle que le corps allongé, debout ou assis. Dans l’aspect général, les murs gouttereaux (où reposent les versants de toiture) sont bas alors que l’espace sous le faîtage est élevé. On sait que la *baðstofa* se mesurait en aunes, pieds, brasses, pouces et travées<sup>472</sup>. La position et l’orientation des bâtiments ne sont également pas hasardeuses. Pour le choix de l’emplacement de l’entrée par exemple, on prenait en compte le vent, l’ensoleillement, le froid etc... En outre, la notion de tertre, de monticule est essentielle pour l’emplacement de la maison :

« The place for a farm was found in a rise in the landscape and in the lee of natural hills and then often partially dug into those hills to protect the farm from cooling and assaults of winter storms. This positioning also saved labour. If a farmstead is dug into a natural hill only the inner layer of a wall needs to be stacked. A mountainside serves the same purpose » (Lárusson 2014 : 23). Dans ses recherches, l’artiste Hannes Lárusson ajoute : « Varying gables might have different orientation to the courtyard. However, doors of Icelandic turf houses rarely faced north, unless the lay of the land, mountains and valleys necessitate such positioning. » (Lárusson 2014 : 13).

Malgré ces standards et le soin accordé à la construction du logement, il est aujourd’hui avéré que, selon la région, la tourbe est variée et les façons de l’appareiller sont tout autant diversifiées. La grande majorité des bâtiments préservés aujourd’hui est rattachée au type des *burstabær* (ferme avec gables comme on peut en voir dans le nord avec Bustafell, Glaumær ou Laufás) et chacune des maisons présente une forme unique. Il existe d’autres types de bâtiments contemporains comme la *fjósbaðstofa* qui est la combinaison d’une étable et de la pièce commune appelée *baðstofa* (exemple : Galtastaðir fram à Hróarstunga dans l’Est). Au début du 20<sup>e</sup> siècle, apparaît un autre type, la *framhús* qui présente un bâtiment façade en bois placé en avant de l’ensemble ancien (exemple : Tyrfingstaðir). La *framhús* est en quelque sorte la version hybride de la maison qui assemble tourbe et bois de construction.

---

<sup>472</sup> Voir Lárusson 2014 : 15-17.



Figure 116: fjósbaðstofa de Galtastaðir fram à Hróarstunga dans l'Est. Cliché : SC, 2014.



Figure 117: la framhús de Tyrfingstaðir ; Cliché : SC, 2017.



Il y a quatre grandes étapes dans la construction en tourbe : l'approvisionnement en tourbe et l'extraction<sup>473</sup> puis le façonnage des blocs et l'appareillage de ceux-ci. À l'instar de la bauge ou du torchis (terre mélangée à des fibres végétales ou animales), la tourbe est utilisée de façon brute. La seule transformation subie est celle du découpage de la matière en blocs.

## 2. Approvisionnement de la matière première

L'approvisionnement du matériau est la première étape de la construction qui exige du bâtisseur la connaissance de cette ressource et sa localisation :

« (...) the building skills were widely mastered and developed in accordance with the availability of building materials. » (Lárusson 2014 : 26).

La tourbe est un matériau de proximité accessible localement et peu cher<sup>474</sup>. Les Islandais ont su en tirer le meilleur parti et, par chance, elle est idéale pour s'adapter à leur milieu insulaire. Quand le fermier possède une zone d'extraction de bonne qualité, on parle de *torfrista* :

« Farms which had plentiful building material – i.e. plenty of quality turf and a good *torfrista* (location for cutting turf) – were highly valued. » (Sirry 2012 : 28).

Avant d'aborder concrètement l'étape de l'extraction, il est important de préciser les trois outils principaux utilisés pour le déracinement mais aussi pour le façonnage des blocs<sup>475</sup>. Pour l'extraction en surface, une faux spéciale appelée *torfljá* est utilisée. Il y a deux sortes de faux : *einskeri* (faux à un tranchant) et *tvískeri* (faux à double tranchant). Ces faux ont un manche en bois (*skammorf*) constitué de deux poignées généralement composées d'une racine noueuse ou naturellement courbée. Ce manche se devait d'être solide. La lame

---

<sup>473</sup> En ce qui concerne l'Islande, une histoire des usages de la tourbe comme ressource reste à écrire. L'histoire des modes d'exploitation peut être complexe, des premiers étrépages à la bêche jusqu'aux récoltes plus intensives. Les modes d'extraction ont des impacts différents selon les techniques employées. Certains n'ont pas laissé de traces, d'autres ont profondément marqué le paysage. Pour cette recherche, je n'ai pas eu le temps et les moyens nécessaires pour interroger les éventuels jeux de pouvoirs formés autour de l'exploitation de la tourbe, les modifications et les considérations sur les zones humides etc... Une étude plus approfondie de cette thématique de l'exploitation de la ressource serait des plus enrichissantes.

<sup>474</sup> Concernant la valeur économique de la tourbe, peu d'informations circulent. Si la tourbière exploitée était sur les propres terres du bâtisseur, l'emploi de celle-ci n'impliquait pas de coût.

<sup>475</sup> Il est fait mention de ces outils dans un texte compilant des documents islandais datant du 16<sup>e</sup> siècle : le *Diplomatarium Islandicum*. Voir Stefánsson 2013 : 21.

de l'*einskeri* peut mesurer jusqu'à deux fois la longueur de la *tvískeri*. Elle sert à couper les bandes de tourbe en une seule fois (la longueur de la lame détermine ainsi la largeur de la bande). Dans certains cas, la faux peut se terminer par une boucle à travers laquelle une corde est passée, de sorte que deux hommes peuvent couper et extraire ensemble une bande (pendant que l'un tient le manche pour diriger la découpe, l'autre tire sur la corde). La faux à double tranchant sert, elle, à couper les bandes de tourbe en deux fois, d'un côté puis de l'autre.



Figure 118: torfljár, outil et usage. Clichés : SC, 2013.

À l'instar de Hjörleifur Stefánsson, Hannes Lárusson donne sa vision de cet outil emblématique :

« *Torfljár*, the turf scythe, is the ultimate Icelandic tool, undisputedly forged by Icelandic men in their smithy, specially designed for a particular task that emerged when the inhabitants wrestled to extract building material from the wet and cold mires of the north. It is possible that this tool was used in the very first centuries of settlement, but it might also be that this tool came into use later. (...) It is peculiar that the oldest material specimens of this tool that are preserved in museums are only from the second half of the 19<sup>th</sup> century. In manuscripts of *Jónsbók* from the 16<sup>th</sup> century (AM 127 4to\_MG\_3307 and AM02-0345\_is\_0052r), men are shown cutting whale using handsome knives with perpendicular handles; they look like turf scythes with short stock handles. » (Lárusson 2014 : 23 note 24).

Les mottes extraites en profondeur (en-dessous de 20-30 centimètres) sont, elles, extirpées avec une pelle appelée *páll*. Elle servait aussi pour les blocs de surface. Cette pelle est composée d'une lame de fer montée sur un manche en bois (poignée en T). Juste au-dessus de la lame se trouve une barre en fer pour l'enfoncer avec le pied. L'*undirristuspaði* est

une bêche qui sert à dégager au niveau de la base, les blocs en profondeur. Son usage est plus récent.



Figure 119: páll et undirristuspaði. Clichés : SC, 2013.

Au moment de l'extraction, le matériau est extirpé en surface jusqu'à une profondeur de 30 centimètres. Plus l'enchevêtrement des racines est dense et plus la teneur en minéraux est faible, meilleure est la tourbe de construction :

« (...) the best building turf is from waterlogged sedge marshes, in which the marsh plants, predominantly common sedge (*Carex nigra*), form a tangled mass of roots with low mineral content, such as clay or volcanic ash. » (Stefánsson 2013 : 20).

Les longues bandes de *strengur* et les cubes de tourbe appelés *hnaus* (voir ci-dessous) sont donc soustraits de cet environnement :

« (...) where thirty types of sedge, grass, moss and herbs grow and weave a tight, tough sward with their roots. » (Lárusson 2014 : 23).

Les blocs une fois extraits sont gorgés d'eau : ils sont spongieux, denses et lourds. Les outils, eux, sont trempés. Leur usage étant répété, il est important de les aiguiser régulièrement :

« (...) in cutting turf, and trimming it into shape in the wall, it was important to keep the tools (scythe, spade, etc.) sharp. » (Sirry 2012 : 30).



*Figure 120: tourbière après l'extraction de blocs. Cliché : SC, 2017.*



Figure 121: aiguisage de la faux à un tranchant. Cliché : SC, 2017.

### 3. Façonnage des blocs

Le façonnage des blocs (ou mottes) s’amorce pendant l’extraction et juste après mais certains blocs peuvent aussi être taillés ou ajustés lors de la mise en œuvre de la construction. Chaque pièce en tourbe mesure en moyenne entre 90 et 120 centimètres de long. La tourbe peut être découpée en toutes sortes de blocs pour la construction des murs, des murs-gables (pignons), des toits et aussi des éventuels murs d’enceinte. D’un point de vue linguistique, le mot « torf » est général mais chaque bloc connu porte un nom spécifique<sup>476</sup>. Chaque bloc a une fonction. Ceux appelés *torfa* et *stengur* sont des blocs faisant « couche » puisqu’ils peuvent couvrir la totalité d’un mur. Les blocs *kviahnaus* et *klömbruhnaus* sont conçus pour être visible en façade (avec remplage nécessaire au centre du mur). Quant au bloc *snidda*, il est lui aussi un bloc de parement mais conçu pour montrer une face herbeuse. Lorsque les blocs sont assemblés en arête de poisson, une esthétique est alors donnée au parement.

---

<sup>476</sup> Le mot *hnaus* signifie bloc mais dans le cas bien précis du *klömbruhnaus* ou du *kviahnaus*.

Le bloc appelé *torfa* est un bloc de surface coupé à l'aide de la faux. Il est plus épais en son centre et lorsqu'il est coupé en deux dans la longueur, on parle de *strengur*, grande bande herbeuse utilisée dans la construction des murs. Le *snidda*, lui, est un bloc en forme de diamant dont la taille est déterminée selon le maniement de la bêche. La façon dont ses pans sont coupés déterminera l'angle du mur à construire. Ce type de bloc très herbeux est très commun dans le Sud de l'île où les bâtiments sont effectivement plus touffus.

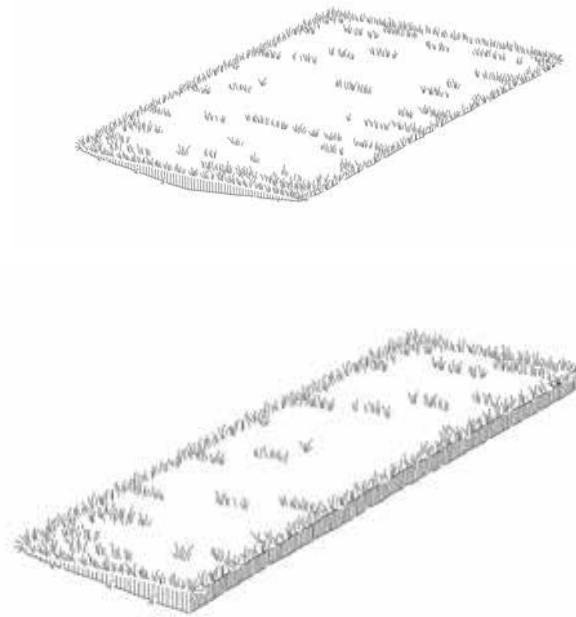


Figure 122: *torfa* et *strengur*. Source : Stefánsson 2013 : 23.

Les mots *hnaus* et *kökkur* désignent les blocs extraits plus profondément et taillés de façon plus épaisse. Il peut par exemple s'agir du *klömbruhnaus* ou du *kvíahnaus*. Le *klömbruhnaus* (bloc *klambra*) est un bloc en forme de coin, placé de façon à ce que la pointe soit à l'intérieur du mur. Sa découpe très technique est décrite efficacement par l'architecte Hjörleifur Stefánsson :

« First two long, vertical, parallel cuts are made, 50–60 cm apart and 20–25 cm deep. Then oblique cuts are made between them at intervals of 25–30 cm. Each rectangular block thus formed is then cut diagonally into two triangular blocks, cutting at the same angle as before. At the same time

the block is pushed forward and cut free with a horizontal stroke of the *undirristuspaði*. » (Stefánsson 2013 : 24).

L'extrémité la plus épaisse du *klömbruhnaus* se nomme *hnakki* et la partie fine qui prend place dans le mur est appelée *sporður*<sup>477</sup>. Le *kvíahnaus* est plus simple à façonner que le *klambra*. Plus fréquent dans le Sud et l'Est de l'île, il présente une forme rectangulaire plus régulière dont les extrémités verticales mesurent entre 20 et 25 centimètres et dont les parties latérales sont légèrement angulaires. Les murs construits en *kvíahnaus* ne diffèrent pas beaucoup en apparence de ceux composés de *strengur* épais (cependant, le *strengur* présente toujours une épaisseur moins constante que le *kvíahnaus*).

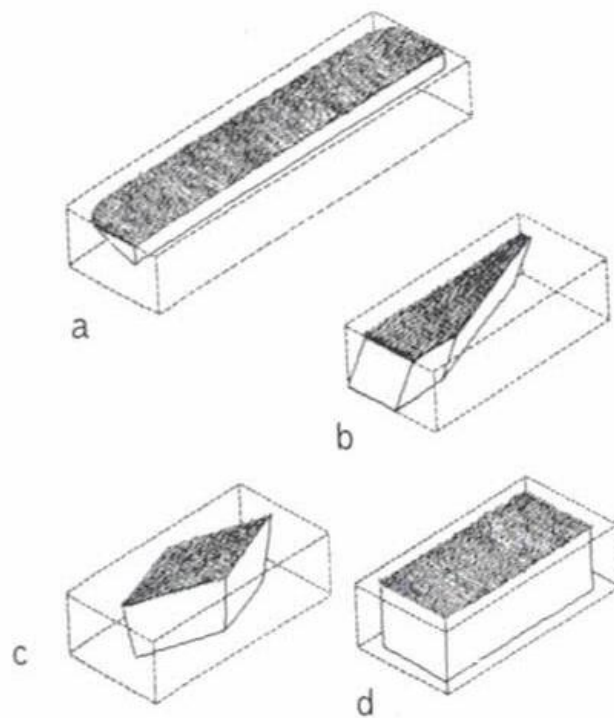


Figure 123: a : *strengur*, b : *klömbruhnaus*, c : *snidda* et d : *kvíahnaus*. Dessins : H. Ágústson. Source : Abrecht 2000 : 12

#### 4. Appareillage

L'appareillage est l'étape qui suit le façonnage même si un temps de stockage des blocs est nécessaire avant la construction. Ce stockage permet le passage d'un état *trempe* du matériau à un état *drainé* :

<sup>477</sup> « (...) the terms liken the triangular shape of the block to that of a fish, gutted and de-headed, ready for cooking. » (Hjörleifur 2013 : 24).

« When it has been lifted from the earth it is rolled up and placed in dry place, where it is stood on end to drain out most of the water content. » (Stefánsson 2013 : 21).

Les blocs sont empilés avant d'être transportés sur le chantier afin de permettre à l'eau de s'écouler. D'un point de vue constructif, il est important de s'assurer que la tourbe soit partiellement sèche pour prévenir tout affaissement des bâtiments. Une fois l'eau partiellement éliminée à l'air libre, les blocs montés en piles peuvent être utilisés et ils continueront leur cycle de vie une fois appareillés<sup>478</sup> : ils reprendront de l'humidité avec la pluie qui ruisselle sur le toit et les murs et par le sol. La tourbe sèche est plus légère et des crochets spécifiques (*torfkrókar*) étaient autrefois utilisés pour les déplacer ou les charger.



Figure 124: stockage de blocs à Glaumbær. Cliché : SC, 2013.

Les fouilles archéologiques les plus récentes suggèrent qu'aucune fondation en tourbe n'est préalable aux constructions en tourbe alors même que des ouvrages du 18<sup>e</sup> siècle les recommandaient. Les maisons étaient vraisemblablement construites à même le sol. Cette constatation n'empêche pas que les bâtisseurs aient eu connaissance de la notion de fondation et aient pensé à cette recommandation architecturale.

---

<sup>478</sup> L'herbe continue de pousser et représente même un met à portée de main pour les animaux herbivores (surtout les moutons).



La construction des murs en tourbe est diverse et il est évident que nous n'en connaissons pas chaque type. Les murs les plus communs sont les murs en *strengur* : mur en *strengur* sans assises de pierres ou avec assises de pierres, les murs alternant *klambra* et *strengur* sur une petite assises de pierres, les murs en briques de *kvíahnaus* sur une petite assise de pierres, les murs combinant pierres et *strengur*, les murs dont le parement extérieur est en *snidda* et le parement intérieur en *hnaus*. Le *strengur* est appareillé de la manière suivante : la tranche la plus épaisse est tournée vers l'extérieur et la tranche la plus étroite est dans le mur. Certains murs sont uniquement faits de *strengur*, certains autres alternent une assise de *strengur* et une de *klömbruhnaus* (voir ci-dessous). Dans ce cas précis, le *strengur* sert à lier les parements intérieurs et extérieurs. Le *torfa* est utilisé dans la construction des murs, seul ou en remplissage d'autres blocs ou de pierres. Il est également employé pour le toit<sup>479</sup>. Le *snidda* est utilisé pour la construction des murs laissant apparaître une surface herbeuse (contrairement aux murs composés de *klömbruhnaus* et de *strengur* qui sont généralement sans herbage). Il est aussi employé pour les toitures : les blocs sont empilés et jointoyés de façon à ce que les eaux de pluie ne ruissellent pas dans le bâtiment. Le *snidda* connaît des variantes : le *kantsnidda* est un bloc dont la forme est particulièrement adaptée aux bordures de construction (reprise végétale rapide). Quant au *Paksnidda*, il était spécifiquement employé pour la confection des toits en tourbe<sup>480</sup> et coupé en section plus large que le *snidda* standard. Quant au *klömbruhnaus*, chaque bloc est tourné à angle droit. La partie épaisse (*hnakki*) est tournée vers l'extérieur et la partie étroite (*sporður*) vers l'intérieur. La surface herbeuse du bloc est sur le côté. Comme les coupes ont été faites angulairement, les côtés des blocs sont inclinés. Dans un mur de *klömbruhnaus*, la cavité entre le parement intérieur et le parement extérieur est remplie de chutes de gazon et de terre. Tous les blocs d'une rangée sont inclinés dans la même direction. Le bord supérieur des parements est nivelé à l'aide d'une faux afin d'avoir une surface plane qui accueillera du *strengur*. Un mur de *klambra* est généralement composé d'assises alternant des blocs de *klambra* et de *strengur*. Une fois la première assise de bloc *klambra* installée selon l'inclinaison choisie, le *strengur*, qui fait office d'assise intermédiaire dans ce cas, peut être posé dans le sens de la longueur ou à angle droit à travers la paroi du mur pour faire la liaison entre les

---

<sup>479</sup> Le *torfa* était aussi posé sur des meules de foin pour les protéger de la pluie et éviter qu'elles ne s'envolent.

<sup>480</sup> Nous parlons ici de blocs de tourbe spécialement adaptés à la partie du toit en association avec une charpente. Cependant, il faut savoir qu'il existe aussi des bâtiments à destination des animaux dont les toitures sont uniquement en tourbe. Ils sont en général de petite taille avec des murs cintrés en partie supérieure pour permettre un toit en forme arrondie. Voir Sigurðardóttir 2012 : 35.

parois intérieures et extérieures. Sa face herbeuse est tournée vers le bas. L'assise est nivelée pour accueillir une rangée de bloc *klambra*. Celle-ci est appareillée en biais dans la direction opposée à la précédente, formant ainsi un mur en arêtes de poisson. Cet assemblage à l'image de l'*opus spicatum* antique offre une qualité esthétique plus poussée, essentiellement connue sur l'ensemble de Glaumbær (Skagafjörður) : on parle d'ailleurs de *Glaumbær hnaus*. Le bloc *klambra* permet un certain nombre d'avantages techniques : quand l'ancrage de ces blocs est bien fait, la solidité du mur est assurée.

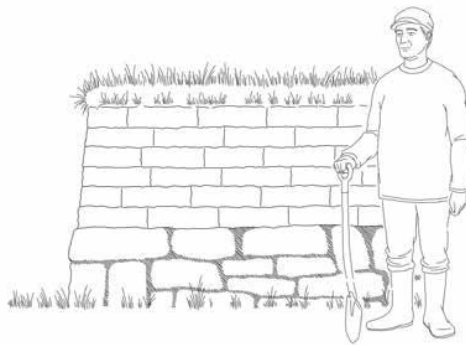
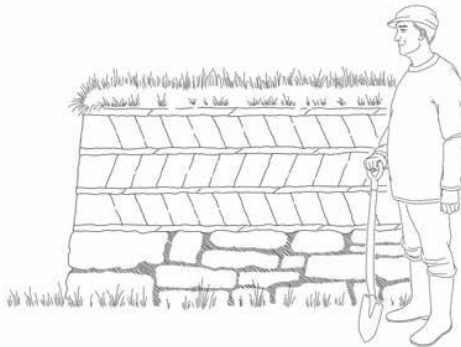
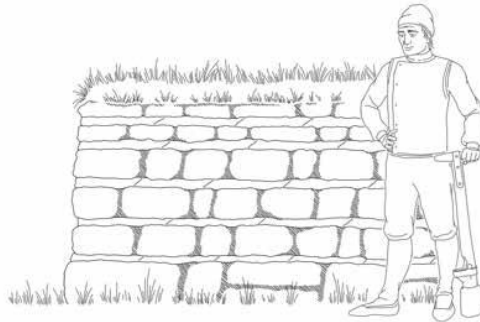
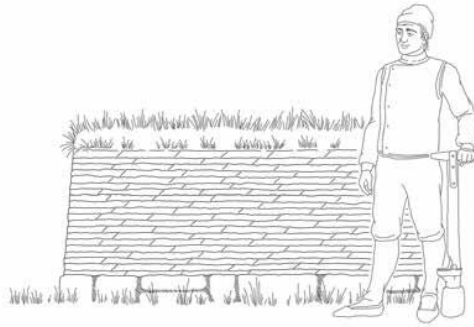


Figure 125: mur de stengur sur fondation basse en pierre, mur appareillé en pierre en alternance avec une assise de tourbe, mur de klambra (en arête de poisson) sur fondation en pierre, murs de kviahnaus sur fondation en pierre.  
Source : Stefánsson 2013 : 31.

Comme pour les constructions en pierre sèche, les blocs sont assemblés et ne font appel à aucun joint de construction. Tous les types de murs que nous venons d'évoquer nécessitent toutefois un remplissage central. En règle générale, un mur en tourbe a une épaisseur de 1,5 à 2 mètres et il est construit avec une légère inclinaison vers l'intérieur. La cavité entre les parois intérieures et extérieures est remplie avec de la terre et des chutes de tourbe<sup>481</sup>. La compression du noyau central du mur est importante pour apporter de la robustesse à l'ensemble. Ainsi lors de des stages, l'artisan Helgi Sigurðson aime à rappeler ce principe constructif de base : « No space for air ! »<sup>482</sup>. Ce tassement central se fait en foulant le mur, en utilisant son poing ou des outils spécifiques :

« (...) turf and sod, bringing along a strong smell of iron infused mire, are nimbly stacked and the dirt tightly stamped with wall-mallets and *stutull*, a wooden rod shaped to access in-between spaces. » (Lárusson 2014 : 23).

Les anciens avaient aussi leurs astuces pour transmettre aux plus jeunes la méthode d'un bon remplissage :

« Variations of the following words of wisdom are the constant refrain of turf-builders when instructing novices in the craft: 'Pee on the wall-core this evening, my boy. If the puddle's still there in the morning, the earth has been tamped down enough'. »<sup>483</sup> (Stefánsson 2013 : 28).

---

<sup>481</sup> Dans les régions où l'approvisionnement en pierre de construction est facilité, les murs sont prioritairement construits en pierre mais le remplissage est, quoi qu'il en soit, fait de terre et de tourbe.

<sup>482</sup> Stage de 2013 à Tyrfingsstaðir.

<sup>483</sup> « Pisse sur le mur mon garçon. Si la flaque est toujours là demain matin, c'est que la terre a été suffisamment tassée ». Traduction de l'auteure.



Figure 126: remplissage d'un mur de bergerie, Tyrfingsstaðir. Cliché : SC : 2013.

Pour le couvrement des bâtiments, il est important de s'assurer que la tourbe utilisée soit de bonne qualité :

« When roofing in turf, it is important to ensure that the plants in the turf have plenty of nourishment and can rapidly continue to grow. » (Sigurðardóttir 2012 : 30).

Le *stengur* est le plus employé pour la toiture avec, en général, des bandes alternant herbe en-dessous et herbe au-dessus pour terminer avec des bandes rendant visible la partie heubeuse.



Figure 127: opération de couverture d'une bergerie, Hjarðarhagi (Est de l'Islande). Cliché : SC : 2012).

## 5. Vie de la maison en tourbe

Une fois le toit terminé, le gable achevé, les fenêtres et les portes posées, le mobilier et les équipements peuvent prendre place à l'intérieur. La maison peut être occupée et continuer son cycle de vie :

« Handiwork performed from generation to generation evolves and is polished, variations become ever more diverse and more daring. » (Lárusson 2014 : 23).

Le vieillissement des bâtiments dépend entre autre des conditions climatiques mais aussi de la qualité de la construction. La compression des murs, la formation de cavités, la décomposition du matériau et l'assèchement des blocs jouent un rôle dans cette détérioration progressive. Il est par conséquent nécessaire que le travail d'appareillage soit stable et bien exécuté dès le départ. Il faut également savoir qu'un bâtiment qui n'est plus habité se dégrade vite. La maison en tourbe est définitivement une architecture en mouvement. Sans cesse

maintenue et transformée, elle ne répond à aucun plan architectural défini et n'est jamais achevée, comme l'écrit Hannes Lárusson :

« A "house" can be finished; it will then take on its finished structure. *Bær* is a process that spins its continuum from inner necessity. Therefore, *bær* cannot be finished. A house can be drawn and then built according to that drawing. *Bær* cannot be drawn beforehand; its outlines continue to develop in an organic process as the needs for changes or improvement arise and in that manner it creates its own ongoing three-dimensional drawing. » (Lárusson 2014 : 14).

Hjörleifur Stefánsson va dans ce sens :

« (...) that it is no exaggeration to say that an Icelandic turf house is never 'finished'. Building is a never-ending process: either new buildings, or rebuilding walls and roofs, field walls and lane walls. » (Stefánsson 2013 : 248).

Chaque réparation et reconstruction apporte des ajustements dans la localisation et l'orientation par exemple et donne de la consistance à l'occupation d'un lieu :

« (...) with each rebuilding of houses or ruins there is an opportunity to move the buildings a bit, adjust them better to the place chosen for them with regards to wind, sun, approach, vistas, and the earth underneath the buildings. Usually the farm turns its gables towards the valley and away from the mountain, but the *baðstofa* turns towards the sun as much as possible. Settlement and regular rebuilding of houses with earth materials call for new supplies ; little by little the farm site rises and takes on the appearance of a hill even where there was none beforehand. » (Lárusson 2014 : 23).

Malgré ce caractère non achevé, d'illustres islandais ont tenté d'apporter des améliorations à la maison en tourbe :

« In the 18th century, at the time of the Enlightenment, government and the intelligentsia embarked on a systematic campaign to improve the living conditions of the Icelanders, and to promote advances in technology, the economy and daily life. In an essay published in 1770 on buildings in Iceland, the Rev. Dean Guðlaugur Sveinsson wrote<sup>484</sup>, among other subjects, on choosing a site for a building, and wall-foundations. » (Stefánsson 2013 : 28).

Guðlaugur a examiné et mis par écrit de nombreux facteurs dont il fallait tenir compte lors de la construction d'une maison. Il a par conséquent contribué à la transmission du savoir-construire aux générations suivantes. Un autre islandais a proposé des améliorations constructives :

« Björn Halldórsson of Sauðlauksdalur, one of the leading lights of the Enlightenment in Iceland, published a number of writings on various progressive issues. Among them is *Atli*, a book of agricultural advice for farmers. The book is written almost entirely in the form of a dialogue, as was

---

<sup>484</sup> Guðlaugur Sveinsson, *Um húsa eða bæjarbyggingar á Íslandi*, Lærdómslistaritín 1791.

common in didactic writing in the past. The eponymous Atli is an ignorant young man in conversation with an anonymous experienced farmer. Atli is starting out as a farmer, and the older man instructs him how to build up and run a good farm. » (Stefánsson 2013 : 30).

Tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, des manuels pour la construction des murs en tourbe ont été rédigés car les fermiers tenaient à ce que les murs de leurs bâtissent durent le plus longtemps possible<sup>485</sup>. Pour l'historien et archéologue Orri Vésteinsson, ce qui est intéressant c'est qu'en l'espace de seulement deux générations il y a eu un changement significatif dans le savoir-faire technique. Pour lui ce changement rapide est, par chance, assez bien documenté.

## 6. Pénibilité constructive

Chacune de ces étapes développées ci-dessus, de l'extraction à l'appareillage en passant par le transport et le portage manuel, offre sa pénibilité constructive :

« Cutting turf is hard work. The turf-cutter has to bend or crouch throughout the process, while applying considerable force to the task. It is of the greatest importance that the scythe be sharp, and it must be honed frequently. » (Stefánsson 2013 : 21).

Pour l'artisan Guðjón Stefán Kristinsson, la construction en tourbe demande beaucoup de pratique et un certain sens de la forme. Il ajoute :

« (...) se sont des fous qui en font leur métier car physiquement c'est très difficile. C'est un peu comme un puzzle énorme et très lourd. (...) Parfois, quand je marche sur un glissement de terrain ou un mur abîmé, j'imagine comment des rochers pourraient y entrer et me dis que se serait amusant de le reconstruire »<sup>486</sup>.

Il remarque que les meilleures personnes à qui il a enseigné son savoir-faire sont les dyslexiques et ceux qui ont un trouble déficitaire de l'attention. Selon lui ils perçoivent mieux les formes<sup>487</sup> et pour Guðjón la perception des formes est fondamentale dans le savoir-construire en tourbe et dans le résultat volumétrique qui en découle. Durant mon entretien

---

<sup>485</sup> Dans ses manuels, les méthodes restent inchangées même si on y insiste plus sur l'importance de bonnes fondations. Voir Stefánsson 2013 : 30.

<sup>486</sup> Article du 11 mai 2018 rédigé par Brynhildur Björnsdóttir <https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/>. Traduction de l'auteur.

<sup>487</sup> Article du 11 mai 2018 rédigé par Brynhildur Björnsdóttir <https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/>. Traduction de l'auteur.



avec Ásta Þórisdóttir<sup>488</sup>, une islandaise qui a participé au stage de restauration *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir en 2017, cette bénévole me dit être très contente de son expérience de stage tout en soulignant le dur labeur lié à l'extraction des blocs de tourbe :

« (...) I was surprised of how difficult it was to cut the turf straight from the *mýri*, from the swamp, because it was so... so tough to do it ! ».

Ce qui a marqué Anna Björg Þórarinsdóttir<sup>489</sup>, une autre bénévole islandaise du même stage, c'est la première fois qu'elle a coupé et extrait des bandes de *strengur* : « How hard work it was ». Mais cet effort est galvanisant : les bénévoles sont satisfaits et fiers du résultat rendus possible par un certain dépassement physique d'eux-mêmes. Cette pénibilité s'est atténuée avec la mécanisation de certaines tâches comme l'extraction de blocs de surface (*strengur*) :

« In recent times machine-cut turves have often been substituted for *strengur*, and turves are sometimes cut as for lawn-turfing, of even thickness. It is not possible to tell from the appearance of the wall whether it is built of such turves or from old-fashioned *strengur*. » (Stefánsson 2013 : 27).

À propos de l'extraction mécanique, l'architecte Hjörleifur Stefánsson ajoute :

« In recent times turf has been cut mechanically, using the same machines as are used to cut lawn turves, adapted by fitting a blade similar to the traditional turf scythe. Where this is practicable, it saves a great deal of hard labour. The turf-cutting machine cuts continuous strips, which are then sliced into suitable lengths with a spade. » (Stefánsson 2013 : 21).

Cette mécanisation rend aussi plus facile le transport. Si autrefois les blocs étaient transportés à dos de cheval jusqu'au lieu de la construction, par la suite

« (...) the turf is lifted by hand and stacked on pallets, which are lifted up and transported by tractor. » (Stefánsson 2013 : 21).

---

<sup>488</sup> Entretien du 27 mai 2017.

<sup>489</sup> Entretien du 27 mai 2017.



Figure 128: extraction mécanique de strengur (cliché : SC, 2012) et transport de bloc klömbra par tracteur (cliché SC : 2017).

## 7. Une architecture participative et créative

L'architecture en tourbe est également le reflet d'un mode de construction simple et participative. À la période de la colonisation, on peut imaginer que la maison en tourbe était une architecture que l'on qualifierait aujourd'hui d'informelle<sup>490</sup>, c'est-à-dire une construction spontanée née d'initiatives personnelles et collectives destinée à abriter au plus vite des familles migrantes. La maison en tourbe est une construction populaire qui positionne les occupants au centre de la maison. C'est en cela qu'elle est humaniste et participative<sup>491</sup>. Certains bénévoles comme Oddur Broddi Þorsteinsson<sup>492</sup> ont exprimé cette simplicité d'élaboration du bâti. Si Oddur avait bien conscience que le côté pratique de la construction prenait du temps, il s'est vite aperçut de la possibilité de pouvoir le reproduire lui-même : « It's a lot simpler than I have imagined ». Son ami Bragi Páll Sigurðarson va aussi dans ce sens :

« It's a very rusted process, cutting and then laying stones and turf on top of each other until it's a house. And like everything, when it's explained to you, it becomes very simple. »<sup>493</sup>

Anna Björg, elle, ne s'était pas préparé mentalement à cela et après quelques heures de pratique elle pensait que ce serait même une mise en œuvre plus précise (« accurate »). L'architecture en tourbe est aussi une architecture modeste dans le sens où les individus qui

<sup>490</sup> Architecturalement, l'habitat informel désigne aujourd'hui le squat, le bidonville. À ce sujet, voir l'article de Syste de Maat : « Architectes sans impératifs » in A'A', numéro 71, pp. 70-72.

<sup>491</sup> J'ai n'ai que peu réussi à glaner des informations historiques sur les personnes qui précisément participaient à la maîtrise d'œuvre des maisons en tourbe. Des questions restent en suspens dans ce domaine comme le rôle des femmes, des enfants et des commis de la ferme ainsi que l'aide éventuellement apportée par les familles des fermes voisines.

<sup>492</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>493</sup> Entretien du 28 mai 2017.

la mettent en œuvre se contentent de peu et qui se met en œuvre spontanément. Ásta ne s'est justement pas posé de questions sur le travail que représenterait la restauration :

« I was just 'I'm going to do it' and so I was just open minded. I didn't know exactly what to expect ». Pour l'artisan Guðjón Kristinsson, l'initiation est aussi l'occasion de construire ensemble. »<sup>494</sup>

L'archéologue Guðný Zoëga pense, quant à elle, que la tourbe n'est pas qu'un savoir-faire. La connaissance de cette technique réside aussi dans le maintien de la pratique de la construction et que les stages<sup>495</sup> permettent cela : « We should focus on that. That's the course goal ».



Figure 129 : les bénévoles en action, bergerie de Hjarðarhagi. Cliché : SC, 2012.

---

<sup>494</sup> Article du 11 mai 2018 rédigé par Brynhildur Björnsdóttir <https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/>. Traduction de l'auteur.

<sup>495</sup> Elle parle ici de *Fornverkaskolinn*.

Enfin, la construction en tourbe mobilise la créativité et met en exergue une certaine forme d'intelligence architecturale. Pour l'architecte Reynir Viljálmsson<sup>496</sup>, la maison en tourbe se caractérise par sa progression dans le temps et par sa flexibilité : ce type de construction a perduré près de douze siècles et il a fait ses preuves dans l'Atlantique Nord (Scandinavie, Irlande, Ecosse, Groenland) jusqu'à son adaptation en Amérique du Nord (Est canadien etc...). Lors de notre entretien, la conservatrice du musée national Margrét Hallgrímsdóttir insiste sur l'intelligence constructive de la maison en tourbe :

« People are trying to survive. They know what kind of material is available. And its' about survival, about shelter, and about also cleverness (...) to use the material from the natuez. To do something that really works as good as shelter, a good place for them to work ans survive as well as possible. (...) very cleverly thought. »<sup>497</sup>

Les fermes construites près des rivières ou des ruisseaux afin d'avoir un approvisionnement en eau sont un exemple de l'ingéniosité des constructeurs. Par ailleurs, la réduction spatiale des bâtiments pour maintenir plus de chaleur et la création de la *baðstofa* prouvent un développement architectural très logique. En discutant avec Vigdís Finnbogadóttir<sup>498</sup>, elle se plait à me faire remarquer que c'est la terre même qui peut – comme en Écosse et en Islande – isoler et que cette méthode est des plus sensée. La mise en œuvre de la maison en tourbe fait émerger un imaginaire fertile : aux yeux des visiteurs, elle n'est pas sans rappeler la maison des *Hobbits* sortie de l'univers de l'auteur britannique J. R. R. Tolkien. Les colons ont peut-être eu un sentiment d'autonomie et de réussite à travers leur habitat en tourbe puisqu'ils en étaient les créateurs autodidactes. Et qu'importent les défauts de leurs constructions puisqu'elles étaient à leur image.

---

<sup>496</sup> Entretien du 30 mai 2016.

<sup>497</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>498</sup> Entretien du 8 juin 2017.



## F. L'INTÉRIEUR

### I. INTRODUCTION

En 1987, Claude Lévi-Strauss offre sa définition de la maison :

« La maison est d'abord une personne morale, détentrice ensuite d'un domaine composé de biens matériels et immatériels. Par immatériel, j'entends ce qui relève des traditions, par matériel, la possession d'un domaine réel » (Lamaison & Lévi-Strauss, 1987).

Si la maison islandaise relève bien de la possession matérielle, elle n'est effectivement pas que cela. Elle est un espace de vie et de travail, le foyer de la transmission du lignage familial et le réceptacle d'histoires généalogiques. Cet habitat est en intime connexion avec la *mémoire domestique* – c'est-à-dire avec :

« (...) l'ensemble des souvenirs, des histoires, des traces qui sont transmises au sein d'une maisonnée et qui inscrivent la maison dans la durée (...) » (Rautenberg, 2003)

Ainsi chaque maison et ses générations d'occupants s'inscrivent dans :

« (...) un espace socialisé et historicisé. Elle participe donc entièrement d'une mémoire collective et d'une mémoire sociale. » (Rautenberg 2003 : 42)<sup>499</sup>.

L'espace bâti articule nature et culture, sensible et intelligible. L'espace intérieur est construit en accord avec l'espace extérieur et ce dernier est autant habité que le premier. Mais c'est surtout le point de vue de l'intérieur qui nous retiendra dans ce chapitre. Comment habite-t-on la maison en tourbe ? Quelles informations détenons-nous ? Quelle habitologie faire de cette architecture qui est passé de la maison-halle à un bâtiment composé d'une multitude de pièces desservie par un couloir ?

Avant que la maison ne soit compartimentée en divers espaces et desservie par des couloirs vers le 14<sup>ième</sup> siècle, le noyau familial vivait ensemble dans une même salle appelée *skáli*. Les usages de la maison sont alors multiples : on y cuisine et on y mange, on y dort, on

---

<sup>499</sup> Voir aussi Rautenberg 1997.

y discute et aussi on y travaille et on y accueille des animaux. L'espace domestique se mêle donc à l'espace de travail. Chaque ferme abrite une vingtaine de personnes environ avec ou sans liens de parenté. La maison en tourbe devait donc présenter une organisation particulière faite de diverses interactions voire d'une certaine promiscuité entre les membres d'une famille, les concubines, les enfants et les serviteurs. Généralement, le chef de maison trône à une extrémité de la salle et les hôtes se placent sur des bancs le long des murs. En dépit de ces informations, invoquant parfois des invariants culturels de l'art d'habiter, nous ne pouvons ici que spéculer des vies au sein de cet habitat aussi « rudimentaire » que « calfeutré et chaleureux » (Cohat 1987 : 99).

Ces dernières années les études archéologiques se sont penchées sur la culture matérielle en lien avec l'espace social de la maison en tourbe (Steinnun Kristjánsdóttir, Karen Milek, Bolender 2007). Cette vision récente offerte par l'archéologie offre une dimension inédite à la connaissance des bâtiments en leur injectant un potentiel vécu. Pour Birna, il est différent d'être capable de marcher dans une maison et juste d'être dedans (= vivre dedans ?). Pour Orri, les gens étudient le côté fonctionnel des maisons, les conditions de vie, le fait que ce soit différent de vivre dans un bâtiment en tourbe et un bâtiment en pierre.

## II. CONDITIONS DE VIE A L'INTÉRIEUR

Lorsque la question du confort des maisons en tourbe est évoquée, les réponses les plus courantes laissent entendre que les conditions de vie à l'intérieur étaient misérables. On dénonce l'humidité permanente et les problèmes d'étanchéité. On imagine les sols boueux, la faible luminosité et un système de chauffage reposant sur le foyer ou la chaleur humaine et animale. Tous ces paramètres devaient avoir une incidence directe sur la santé des habitants. Qu'en est-il en réalité ? Selon l'archéologue Guðný Zoëga, il n'y a actuellement pas d'étude poussée sur les conditions de vie dans la maison en tourbe spécifiquement islandaise et sur l'impact qu'elles auraient eu sur le corps<sup>500</sup>. Si les publications sur ce sujet sont encore peu abondantes, des chercheurs se sont néanmoins récemment penchés sur l'impact des propriétés constructives du bâtiment sur les occupants<sup>501</sup>. Les disciplines de l'anthropologie et de l'ostéologie par exemple s'intéressent de plus en plus à ces questions notamment grâce aux progrès des études génétiques. Quelques travaux ont été réalisés par les anthropologues-biologistes Hildur Gestdóttir et Cecilia Collins<sup>502</sup>. En dehors de ces données, c'est l'expérimentation qui pourrait donner quelques pistes et l'historien et archéologue Orri Vésteinsson souligne l'intérêt de cette pratique dans le but d'en savoir plus sur la vie à l'intérieur des maisons. Cependant, lors de notre entretien, même si il mentionne l'expérimentation d'Eiríksstaðir<sup>503</sup>, il me dit que personne ne fait usage de cette méthode :

« You can then go on and live in the house and experience how it functions, which nobody does of course. »<sup>504</sup>

Guðný insiste sur deux aspects en lien avec le confort de la maison : l'isolation et la ventilation. La résistance et le pouvoir isolant sont les deux grands atouts de la tourbe de construction. Même s'ils gèlent et doivent subir le vent,

---

<sup>500</sup> Propos recueillis lors d'un entretien mené le 30 mai 2017.

<sup>501</sup> Voir aussi VAN HOOFF Joost et VAN DIJKEN Froukje (juin 2008). « The historical turf farms of Iceland: Architecture, building technology and the indoor environment » in *Building and Environment* 43(6):1023-1030. Il s'agit d'une recherche documentaire illustrée par une étude de terrain de la ferme de Glaumbær.

<sup>502</sup> Cecilia Collins porte un intérêt particulier aux paleopathologies. Sa thèse traite des restes humains présents sur cinq sites archéologiques islandais (Hofstaðir, Keldudalur, Skeljastaðir et Skriðuklaustur). Pour cette recherche, elle a notamment décelé des maladies chroniques des voies respiratoires supérieures. Voir Steinunn KRISTJÁNSDÓTTIR, Cecilia COLLINS (2010). « Cases of hydatid disease in medieval Iceland » in *International Journal of Osteoarchaeology* 21(4): 479–486. Voir aussi le rapport de fouilles Collins Cecilia (2011). *An Osteological Analysis of the Human Remains from the 2010 Excavation Season at Skriðuklaustur, East Iceland*, Skýrslur Skriðuklaustursrannsóknna XXX, Útgáfustaður: Reykjavík, 20 pages.

<sup>503</sup> Plus de détail sur l'expérimentation d'Eiríksstaðir dans la troisième partie *SÍDASTI BÆRINN Í DALNUM*, E., VI., page 518.

<sup>504</sup> Entretien du 9 juin 2017.



« Les murs en tourbe, atteignant parfois deux mètres d'épaisseur, assurent une excellente protection contre le froid. » (Cohat 1987 : 99).

Becky Little, bâtisseuse et spécialiste de l'architecture en terre<sup>505</sup> ayant expérimenté la tourbe islandaise, précise:

« Turf has been a successful building material in Iceland for 1100 years for farms, churches, outbuildings and boundary walls, introduced by the settlers and adapted as an easily available and highly insulating material suitable in the cold windy climate. Deforestation occurred very quickly after settlement due to the need for fuel for metal working but it is interesting that even when wood was still available the settlers preferred to use 1-2 metre thick turf walls in combination with stone and driftwood (most turf is used as infill within a timber frame). » (Little 2016 : 3).

Les murs en tourbe protégeaient bien les gens du froid<sup>506</sup> mais on ne sait pas comment les maisons étaient aérées : « This insulation renders all sounds, whether inside or outside, muffled. » (Lárusson 2014 : 17).

Des études ethnographiques ont montré que les foyers ouverts rendaient mauvaise la qualité de l'air intérieur. Cela devait affecter la santé des habitants (infections pulmonaires etc...) mais aucune étude n'a été conduite sur la fumée dans l'espace domestique et également aucune recherche sur l'humidité. La forme des maisons facilite l'écoulement des eaux et la chute des masses de neige accumulées pendant l'hiver. Pourtant, dans certaines descriptions d'intérieur sont mentionnés des trous dans la toiture, la formation de moisissures sur les murs ou le suintement du mildiou. On peut imaginer que le sol, en terre battue, devait se transformer en borbier lorsque de fortes précipitations passaient à travers d'éventuelles fuites.

Concernant la luminosité à l'intérieur du volume de la maison Guðný précise que les lampes à huile étaient utilisées jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle. Avant cette période, il n'y avait pas de fenêtres en verre mais en fine membrane d'origine animale. Il faisait donc sombre dans la maison toute l'année sauf l'été. Ce manque de lumière devait probablement affecter les yeux et amoindrir la qualité de la vue des occupants :

---

<sup>505</sup> Becky Little est membre de l'organisme de bienfaisance enregistré EBUKI (Earth Building UK and Ireland) et chargée de projet ECVET (European Credit system for Vocational Education and Training).

<sup>506</sup> Guðný souligne que les maisons des personnes les plus aisées étaient aussi isolées du froid par l'intérieur, l'aide de tapisseries et de panneaux en bois.

« The size and placement of a window is one of the important elements in the atmosphere and personality of each *baðstofa*. (...) Inside, darkness - of varying degrees - is more prevalent than light and creates the background for the inhabitants moving from one lit setting to another; any particular light source only illuminating a limited area. » (Lárusson 2014 : 17).

Quant au froid, il devait également affecter la santé des personnes. On imagine que la chaleur générée par les corps pouvait suffire. Des études récentes ont été conduites mais il y en a peu :

« The Icelandic turf house is imbued with warmth; it is mild in its quiet beauty and modesty. In the *baðstofa* warmth was evoked as soon as awareness of cold appeared. Warmth is a concept that encompasses a peculiarly three-dimensional sphere, a presence on the border of the supernatural, and a phenomenon easy to understand but hard to explain. Its presence can't be delivered on order. (Lárusson 2014 : 18) ».

### III. LA MAISON EN TOURBE COMME ESPACE DOMESTIQUE : UN ART DE VIVRE A L'ISLANDAISE<sup>507</sup>

La maison en tourbe est un espace social et un espace vécu. Son architecture appelle à la déambulation avec des possibilités infinies d'appréhension :

« Tout en confortant le lien des individus au lieu de résidence, il permet aussi d'afficher ses goûts, ses appartenances, une image de soi. Il se compose d'objets intimes et d'autres exposés dans l'espace domestique. » (Rautenberg 2003 : 46-47)

Il existe une culture domestique propre à la *torfhús* et chaque objet présent dans la maison illustre la biographie des occupants. Nous pourrions ainsi parler d'une « conception privée du patrimoine » (Rautenberg 2003 : 46-47) avec des éléments que l'on se transmet de génération en génération.

Si on imagine que la maison-hall de l'Âge Viking offrait des déplacements réduits dans un unique espace, le cadre toujours exiguë de la *baðstofa* propose une distribution précise des espaces avec des logiques d'aménagement et de rangement :

« (...) in such a closely fitted all purpose room everything has to be in its right place and lifestyle patterns must be set. Carders and spindles would be under the joist, knits in caskets and containers, garments and keepsakes in trunks, chests and under pillows, perhaps a psalm book on a shelf, a potty under a bed (...) » (Lárusson 2014 : 15).

#### 1. Un espace de travail

La maison comme espace de travail concentre diverses activités artisanales et domestiques souvent associées aux femmes (tricot, crochet, broderie, tissage, couture et cuisine). Cette féminisation des activités en lien avec l'intérieur est avérée, surtout pendant la période d'urbanisation<sup>508</sup>. Cependant des recherches ont montré que les hommes comme les femmes s'adonnaient à des pratiques artisanales (comme le travail de la laine, la réparation d'outils etc...) et aux tâches ménagères. Bien souvent les créatrices et créateurs de cet

---

<sup>507</sup> Pour aller plus loin dans le concept de confort à l'intérieur, nous pourrions nous demander s'il a un équivalent islandais du *hygge* danois et qui traduit dans son acception actuelle ce qui apporte atmosphère intime chaleureuse, du bien-être et du bonheur dans la maison. S'il y a un art de vivre spécifiquement scandinave, quelle est l'apport de l'Islande ?

<sup>508</sup> Voir COLLECTIF, « inside » in *Points of view, a journey through the visual world of Iceland*, page 99, 2015.

artisanat restent méconnus<sup>509</sup>. Elles et ils sont pourtant des *oeuvriers* à part entière et cela se confirme lorsque l'on considère les objets fabriqués et exposés dans les maisons modernes encore en élévation (couteaux, ustensiles de cuisine, meubles sculptés, etc...).

Dans les maisons en tourbe les plus anciennes, la vie ouvrière ne devait pas être facilitée. Le *hall* ne semble vraisemblablement pas une structure ouverte sur l'extérieur et l'obscurité y régnait la plupart du temps<sup>510</sup>. La lumière relativement faible devait rendre difficiles les travaux manuels mais pas impossibles.

Lorsque surviennent les longues heures d'obscurité de l'hiver, on peut imaginer les soirées dans l'espace domestique avec tous ses occupants réunis autour de l'âtre :

« Au cours des âges, le soir, même dans les fermes isolées à travers le pays, un membre de la famille lisait à haute voix des sagas, contait ou chantait des *rímur* (...) » (Collectif 2004 : 11).

## 2. Un espace de divertissement

La maison se mue en un lieu de divertissement où des orateurs ordinaires narrent des histoires extraordinaires<sup>511</sup>. On peut supposer que c'est dans les maisons que les scaldes ont façonné et diffusé la figure archétypale du héros Viking qui aime l'aventure et le danger :

« Des héros qui ont toujours les mêmes qualités : naissance illustre, courage, vaillance, caractère ombrageux... ils sont passionnément épris d'aventure, aiment le danger et la guerre. Ils débarquent sur des terres lointaines qu'ils pillent sans vergogne, traitent d'égal à égal avec les rois et épousent des princesses étrangères. Puis regagnent leur patrie, fondent un vrai foyer et règnent en maîtres sur leurs terres, entourés d'une nombreuse descendance. » (Cohat 1987 : 115).

Régis Boyer a insisté sur l'importance de la distraction orale domestique :

« En fait, le grand divertissement d'intérieur devait être la déclamation : de poèmes, eddiques ou scaldiques, de textes en prose qui préfigurent les sagas [...], de jeux d'énigmes [...], ou de joutes de

---

<sup>509</sup> Depuis quelques années, on note aujourd'hui un intérêt marqué pour des créations typiquement islandais. Le tricot ou le travail du cuir de poisson font par exemple partie des hobbies des Islandais. Ils sont aussi pratiqués par les professionnels pour des œuvres d'art, du design et de la décoration d'intérieur.

<sup>510</sup> Les fenêtres apparaissent à la fin de l'*Âge Viking*. Avant l'emploi du verre, on utilisait la peau de vessie animale qui s'avérait suffisamment translucide pour laisser passer la lumière.

<sup>511</sup> La lecture est un moment important chez les Islandais et la présence de la bibliothèque personnelle a son importance dans chaque foyer. Ce n'est peut-être pas un hasard si le niveau d'éducation est élevé en Islande. D'ailleurs, l'île est petite mais compte deux grandes universités (Reykjavík et Akureyri).

savoir, l'équivalent nordique de notre « jeu parti » dont certains poèmes eddiques (*Vafþrúðnissmál*, *Fáfnismál*, *Alvíssmál*) offrent de bons exemples. » (Boyer 2018 : 303).

Au 19<sup>e</sup> siècle, alors que la maison s'est compartimentée et est devenue plus spacieuse, la lecture est toujours aussi importante comme le détaille l'historien Guðmundur Halfdanarson à travers une étude de faits divers :

« During work time, the servant read aloud to the whole household, as was general practice on Icelandic farms in the past. This was the evening *veillée* (or *kvöldvaka* as it was called in Icelandic), during which people performed their evening chores while listening usually either to a religious text or an Icelandic saga read aloud by one fellow member of the household. At the end of the work period, the servant, Jón Magnússon, continued to read out loud, but this performance was specifically addressed to his fiancée, Guðrún Jónsdóttir, and only to her. No one commented on the subject of his reading, although two witnesses remarked that he had read a short story – thus people in the room could clearly hear what was read, but as it was not meant for them, it was not proper to pay much attention to the content of the text. » (Halfdanarson 2008 : 117).



Figure 130 : *Kvöldvaka í íslenskri baðstofu*. *Saga reading in an Icelandic farmer's house* par August G. Schiøtt (1823-1895).  
Source : Þjóðminjasafn Íslands.



Figure 131: lecture à l'intérieur. Photographe inconnu. Source : Ljóðminjasafn Íslands.

Pour revenir à la notion de culture domestique, la décoration intérieure est un élément intéressant à examiner. Avant que l'art religieux n'investissent les églises islandaises et avant la création des musées et des galeries, les habitations les plus riches abritaient quelques représentations pieuses (des copies couleurs des images de la Vierge Marie et de Jésus le plus souvent) mais aussi laïques (de nombreux portraits du poète Hallgrímur Pétursson, du héros de l'indépendance Jón Sigurðsson ou des portraits de famille avec des femmes vêtues du costume national). Mais ses productions bidimensionnelles ou en volume (la sculpture est très populaire) ont une durée de vie courte :

« Most people lived on turf farms where objects of art were as short-lived as the buildings themselves. » (Andrésson 2015 : 21).

En règle générale, les Islandais ne possèdent pas d'œuvres d'art. Ils ont tout au plus des meubles (coffres, buffets). Des pièces artisanales très créatives peuvent aussi décorer les intérieurs : tableaux bordés, napperons crochetés etc... Les murs et les plafonds couverts de lambris peuvent être peints mais sans extravagance :

« Inside, no surfaces are painted except the wooden panel in the stofa (formal living room) that is sometimes painted with linseed-oil paint in a classical colour scale, preferably gray-blue, but ceiling, casing, and baseboards are white. » (Lárusson 2014 : 25).



Figure 132: encadrements de l'intérieur de Litlibær, Nord-Ouest de l'Islande. Cliché : SC, 2013.

### 3. Atmosphère et ambiance de la maison en tourbe

La maison diffuse une atmosphère et une ambiance unique. L'artiste Hannes Lárússon pense que c'est particulièrement le cas de la *baðstofa* :

« *Baðstofa*, the essence and center of the bæ, is a dwelling that took more than twenty lifetimes to shape and polish, entrench with protocols and imbue with quietude. It is all at once, simple and quiet yet a complicated converging lens and a deep wellspring. A classic *baðstofa* only shows off the shades of the wood, marked by veins and knots and the gleaming polish of repeated touching, and then the endless variety of light, ranging from the sharp rays of the summer sun to the interplay between the cotton-grass wicker flame in the oil lamp and the midwinter gloaming. Soft shadows play in the rafters, ledgers and roof. Behind the timber walls, a thin shell of panels, there is a simple frame, an air pocket, and then stacked wall of earth materials, beyond the sloped timber roof is thatch, peat, and turf. » (Lárússon 2014 : 17).

Le moment de la nuit confère à la maison une atmosphère particulière :

« (...) and the light would be extinguished at the designated time between nightfall and midnight » (Lárússon 2014 : 15).

Dans certains types de maisons, les occupants dorment dans une mezzanine afin de profiter de la chaleur dégagée par les animaux qui se trouvent en-dessous. De manière générale, la présence constante des autres est grande malgré les premiers agrandissements des 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> siècles :

« De plus, on y souffre de la promiscuité : la maison-longue n'abrite pas que la famille au sens restreint, mais aussi les concubines, leurs enfants, les serviteurs et les esclaves. Tout le monde passe la nuit dans la pièce commune (...) » (Cohat 1987 : 100).

La maison en tourbe est inévitablement le lieu commun :

« (...) where people dress and undress, are born, eat, work, busy themselves, play, lay infirm, let themselves be heard in; it is also where the inhabitants die in their beds. » (Lárusson 2014 : 18).

#### 4. Violences domestiques

La maison en tourbe comme lieu de violence domestique est très peu évoquée. Les observations de l'archéologue danois Daniel Bruun, qui a parcouru l'Islande au début du 20<sup>e</sup> siècle, auraient pu être une étude des mœurs dans la maison en tourbe mais le résultat publié ne s'avère pas être une étude sociale des conditions de vie qui aurait pu rendre compte des mauvais comportements dans l'espace intime. Il existe donc peu de témoignages de cette violence qui a pourtant dû être une réalité sur ce territoire où les uns et les autres sont isolés et où on croise peu de monde en dehors de la maisonnée :

« The household played, in fact, an unusually important role in Iceland, because the country was sparsely populated and farms were generally organized as individual farmsteads rather than in hamlets or villages, as was the norm in most European agricultural communities in the past. » (Halfdanarson 2008 : 115).

Sveinn Kristjan Bjarnarsson (1887-1960), artiste et conservateur islandais expatrié aux États-Unis et qui a changé son nom en Edgar Holger Cahill est un des rares exemples pouvant illustrer ce propos. Originaire de Skógarströnd (Est de l'Islande), Cahill a eu une enfance marquée par la pauvreté, le manque d'éducation et les conflits domestiques. Son père a abandonné la famille et la mère a confié le jeune Cahill à une famille qui vivait dans une ferme. Il y est maltraité pendant deux ans et s'enfuit dans une ferme voisine où il trouve du travail. Puis il part pour Winnipeg, à la recherche de cousins éloignés (sa famille de Cahill a migré au



Canada vers 1890 puis dans le Dakota du Nord).

## 5. Espace privé et espace public

Dans un article de 2008, Guðmundur Hálfðanarson examine deux faits divers ayant eu lieu à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et qui offrent un éclairage sur la maison comme espace privé et public<sup>512</sup>. Dans un premier temps, Guðmundur confirme que peu de traces sur la vie quotidienne dans la maison rurale subsistent dans les sources écrites. Par ailleurs, les deux cas qu'il a choisi d'analyser ne s'appuient pas sur des documents neutres puisqu'il s'agit de témoignages à la Court. Si la véracité des propos tenus face à la justice islandaise peut être discutée, les détails donnés sur l'espace intérieur sont précieux. L'auteur précise ensuite que la rareté de ces témoignages tient au fait que l'Islande est à l'époque encore très rurale avec une population répartie de manière très éparse donc hors de vue d'une vie publique mouvementée :

« (...) as the "common people" lived for the most part outside of the scrutiny of public authorities, and had not the same access to public discourses as the elite, we have very limited knowledge of how they viewed their surroundings, or how they construed their lives. » (Halfðanarson 2008 : 111).

Il n'en demeure pas que ces témoignages prononcés devant la justice apportent des informations sur la façon dont l'espace de vie est organisé à la campagne. L'intimité, telle qu'elle est expérimentée dans la maison rurale islandaise au 19<sup>e</sup> siècle, laisse peu d'échappatoire vis-à-vis du regard des autres. Ainsi, des stratégies se mettent en place pour créer des endroits où la surveillance est moindre.

Pour le premier fait divers examiné (1886), l'épouse d'un fermier - Guðlaug Ólafsdóttir - doit témoigner concernant une personne qui vit sous son toit et qui aurait commis un délit dans le village. Il lui est demandé de décrire ce qu'elle a pu observer dans la maison la nuit du délit. Elle rapporte entre autre que tout le monde dort dans la *baðstofa* :

---

<sup>512</sup> La vie privée peut être définie comme besoin social requérant une zone de protection, de développement personnel et de confort. Ce lieu est principalement incarné par la maison.

« Jón [Magnússon, the servant] undressed also a little later, at the same time as the woman herself [Ólafsdóttir], but he sat in his bed and read a story for Guðrún [Jónsdóttir, the maid], his fiancée, who sat on his bed until it was almost midnight. Then, Guðrún came through the room, bringing the týra [a small homemade lamp] with her, and went to sleep in the same bed as the guest who stayed overnight [Elín Árnadóttir] ... » (Halfdanarson 2008 : 113).

Deux autres femmes - Elín Árnadóttir and Guðrún Jónsdóttir – témoignent à leur tour et livrent des informations intéressantes sur la lecture du soir et certains travaux manuels :

« Árnadóttir explained in her testimony how the people sat for a while by the light from the oil lamp, the women knitting, while the servant (Magnússon) read aloud for the whole household from the best known Icelandic medieval family saga, *Njal's Saga*. The farmer wove a rag on a loom at one end of the baðstofa, and the work ended when he had finished the cloth he was working on. » (Halfdanarson 2008 : 113).

Ces propos rapportés montrent aussi que les frontières et les limites des zones privées sont imaginaires. Dans le second témoignage sur lequel s'est penché l'historien, on relate une affaire d'infanticide (1857), fait relativement rare en Islande :

« The case illuminates, however, both how individuals living in the same household observed each other – or rather how they failed to do so – and the limits to privacy in Icelandic rural society. Through denial and indifference. » (Halfdanarson 2008 : 119).

À l'inverse du premier cas où les murs sont invisibles, la femme accusée d'infanticide - Ingibjörg Árnadóttir - a réussi à trouver un coin d'intimité sans interaction avec le reste de la maison, malgré la promiscuité et l'épíement.

Pour Guðmundur, la dichotomie entre sphère publique et sphère privée a évolué avec le temps et a ses spécificités islandaises :

« It is clear that the contrast between public and private spaces has varied greatly through time, because it is closely connected with shifting ideas about people's rights – as defined by gender, social class, race, etc. – and the dominant forms of production and reproduction. Concepts like "home", "family", and "community" had, for example, very different meanings (...). Thus, in the Icelandic rural society of the past, "public spaces" – however defined – were of much less importance for most people than they are for modern Europeans, as the overwhelming majority of Icelanders spent almost their entire lives inside the confines of farming households. Until the late 19th century, access to formal education<sup>513</sup> and positions in the state hierarchy in Iceland was limited to a small group of men belonging to the elite, and farming or agricultural labour, which was conducted in farming households

---

<sup>513</sup> L'éducation est une affaire de famille en Islande puisqu'elle est prodiguée à la maison. Les premières écoles élémentaires sont apparues sur l'île dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

similar to the one at Svarfóll, was the only viable economic activity for the rest. Seen from this perspective, most 19th-century Icelanders lived very private lives. » (Halfdanarson 2008 : 115).

Mais nous l'avons vu avec l'étude d'Halfdanarson, le confinement de ces vies islandaises dans un espace privé fort ne garantit pas pour autant de l'intimité et de la sécurité mais demande des ajustements aux occupants dans cette réalité physique<sup>514</sup> :

« This does not mean that privacy was of no importance to them, but rather that it could not be obtained or secured through the partition of the living space into common and private zones. Rather, people created “places of their own” inside the common space of the *baðstofa* through various usages of light and subtle rules of indifference and inattention in their personal relationships. Thus, although everyone saw and heard what went on in the *baðstofa*, the rule was not to meddle in other people's affairs – at least not as long as their behaviour was inside the bounds of accepted decency. » (Halfdanarson 2008 : 116).

---

<sup>514</sup> Aujourd'hui, l'intimité est une caractéristique fondamentale dans toutes les maisons islandaises : « Thus, today's Icelandic homes, both in towns and countryside, have become castles of private lives, where people cultivate their intimate relations – and this is true not only for the privileged few but also for the “common people. » (Halfdanarson 2008 : 121).

## IV. RITUELS ET COHABITATION AVEC LES MORTS

Il a été émis l'hypothèse que peut-être les premiers lieux de culte païens se logeaient dans la sphère privée du *skáli* et que la maison en tourbe renfermerait des pratiques spirituelles et religieuses peut-être depuis la colonisation. Cela ajouterait une fonction de plus à l'habitat :

« The idea that these buildings were multifunctional implies that the meaning of their daily space was « transformed » in some way at certain points in time. » (Gunnell 2001 : 4).

Par ailleurs, si la maison est ancestrale du fait de la longue utilisation de la tourbe comme matériau de construction elle l'est aussi au sens généalogique par la présence continue d'ancêtres dans la maison<sup>515</sup>. Ces ancêtres se manifestent d'abord dans la littérature que l'on lit à voix haute dans l'espace de vie (et les Islandais sont réputés pour avoir toujours été d'excellents conteurs d'histoires). L'ethnologue français Christophe Pons s'est penché sur cette cohabitation symbolique entre les vivants et les morts dans le contexte de notre monde actuel et on peut spéculer qu'elle existait par le passé. La médiumnité a une place importante en Islande<sup>516</sup> et, dans les textes anciens, les ancêtres

« (...) tiennent des rôles essentiels, [c'est] parce qu'ils participent activement aux affaires qui préoccupent les vivants, à savoir des questions d'héritages, de généalogies et de combats pour l'honneur des lignées. » (Pons 2002 : 12).

Les morts semblent surtout occuper l'espace domestique de manière directe et quotidienne. Pons en rend compte dans son enquête ethnographique menée dans les fjords du nord-ouest de l'Islande où il a observé « comment des réseaux de solidarités sont tissés entre les communautés de vivants et de morts » (Pons 2002 : 1) :

« Dans la société islandaise, les morts font pleinement partie de l'espace social des vivants. Représentant l'antériorité des lignages, ils peuplent les foyers domestiques de leurs descendants. » (Pons 2002 : 1).

---

<sup>515</sup> Notons ici que la pratique de la généalogie avec « le décompte des ancêtres » (Pons 2002 : 14) est une passion et une fierté chez les Islandais, dont la conservation des lignages est déroutante (Pons, 2002). Dans son étude, l'anthropologue Christophe Pons rappelle que « (...) la plupart des familles connaissent leurs ancêtres et l'origine de leur fondation bien au-delà du premier recensement officiel de 1703 » (Pons 2002 : 10).

<sup>516</sup> Voir les autres travaux de Christophe Pons à ce sujet.

Il y a donc au cœur de la maison un « partage des lieux » (Pons 2002 : 1) entre les vivants et les morts et il est considéré comme une banalité domestique du quotidien<sup>517</sup>.

Diverses productions artistiques commémorent les morts et prennent parfois place dans la maison : peintures, gravures ou encore sculptures. Les matériaux et les formes employées sont variables : des épitaphes gravées sur du bois, brodées ou imprimées, des mèches de cheveux décoratives, des photographies de funérailles ou encore des masques mortuaires).

---

<sup>517</sup> Lorsque Christophe Pons interroge une de ses informatrices à ce sujet, elle lui répond : « Il y a des morts dans toutes les maisons comme il y a des plateaux avec des fruits... Qu'est-ce qu'on peut bien te dire de plus ? D'ailleurs, tu sais, les gens sont très étonnés ici de voir quelqu'un qui pose ce genre de questions, et ils se disent que t'es vraiment bizarre. » (Pons 2002 : 2).

## G. LA RUINE

### I. INTRODUCTION

Dans son article « A Study of Turf: Historic Rural Settlements in Scotland and Iceland », Brian Wilkinson résume la réalité des vestiges en tourbe ainsi :

« The remains of abandoned farms are commonplace throughout Iceland. Turf buildings comprise a high proportion of these, although very few now remain intact. Many of the best preserved examples have since been conserved as open air museums to record this former way of life. » (Wilkinson 2009 : 20).

Cette citation nous rappelle que la sélection des bâtiments sauvegardés est exclusive et qu'elle prend plus en compte les maisons aisées que les *útihús* (dépendances agricoles pour le bétail comme les étables, les bergeries, les écuries) et des *beitarhús* (abris de pâturage éloignés de la ferme) qui parsèment l'île :

« A hundred years ago there were almost six thousand *bær*, farmsteads, built with turf, spread around the country. Each comprised ten to twenty other houses and outhouses and together eighty to hundred thousand turf buildings would have existed in this era. The heritage was so predominant and rich that there was almost one turf house, varying in age, for each person in the country. » (Lárusson 2014 : 29).

C'est sur cette notion d'abandon et d'état de ruine que se clôt cette partie, avec un dernier chapitre qui aborde le point de vue de la maison en tourbe comme témoin d'un monde rural en perdition et habitat obsolète non conforme au mode de vie capitaliste. Nous verrons ainsi que l'archéologie du récent nous proposent une autre dimension de la définition du patrimoine en tourbe.



*Figure 133: ruines d'útihús à Eyrarbakki. Cliché SC : 2014.*

## II. ARCHÉOLOGIE D'UNE DISPARITION

L'idée de destruction et d'abandon en archéologie est une évidence épistémologique. En fouillant une couche, la discipline se résout à détruire celle qui précède tout en prenant soin de l'enregistrer. L'archéologie c'est aussi, de façon moins médiatique, l'observation et l'étude de lieux et objets abandonnés comme les poubelles. Une maison en tourbe ruinée forme un monticule composé d'une succession de couches anthropiques, de phases d'activités et d'abandon. Ces *farm mounds*, peuvent se trouver sur des constructions anciennes mais attestent souvent des bâtiments de l'époque moderne. Ainsi, des *Burstabær* se sont parfois construites sur des *gangnahús* ou des *baðstofa* démolies. Les *farms mounds* sont aussi constitués de matériau effondré : de tourbe, de bois de construction etc.... Pour la tourbe écroulée, on parle de *torf hrún* et ce dépôt est caractéristique des fouilles d'une maison en tourbe. Selon son profil, les chercheurs vont pouvoir détecter l'intérieur et l'extérieur d'un bâtiment. Les couleurs de cette tourbe éboulée sont autant d'indices spatiaux. Les archéologues utilisent d'ailleurs un nuancier de Munsell pour s'aider à déterminer la teinte exacte du matériau.

Si l'archéologie se penche sur les choses enfouies et disparues, la fouille de la maison en tourbe pourrait être définie comme l'archéologie d'une disparition. Nous l'avons évoqué dans la première partie de ce manuscrit, la construction en tourbe connaît une perte de vitesse dès le 19<sup>e</sup> siècle et les raisons du déclin de cette architecture vernaculaire sont multiples. Si à cette époque les fermes en tourbe parsèment encore l'Islande rurale, elles disparaissent progressivement de la capitale qui croît depuis sa naissance officielle en 1786.



### III. LE RUIN MEMORY PROJECT

Les ruines industrielles provoquent une esthétique de la disparition. L'altération du temps, la décrépitude subie par les bâtiments offrent une certaine poésie vêtue de salissure, de poussière, d'objets cassés et vieilliss. L'altération du temps se manifeste et si les occupants ont quitté les lieux, leur présence est sondable.

Dans nos sociétés capitalistes où les gratte-ciel se construisent promptement et où nos vies sont secouées par l'instantanéité, les archéologues s'orientent de plus en plus sur l'observation de nos ruines contemporaines souvent jugées péjoratives. Ils théorisent le vestige récent et proposent des discours rétrospectifs de notre passé proche. Pour l'Islande, l'exercice de la prospection de vestiges modernes et de l'archéologie du récent consiste à essayer scientifiquement de se remémorer des aspects de l'architecture vernaculaire inscrite dans une ruralité forte. Gavin Lucas, archéologue et chercheur, a ainsi observé de nombreux bâtiments abandonnés en béton qui l'on mené à repenser ce matériau qui a supplanté les blocs de tourbe : « (...) concrete is not just a modern material – it is also anything which is solid, *real*. »<sup>518</sup>. Le mot anglais, *concrete*, traduit bien cette notion de bâtiment en dur. Cette signification s'est perdue comme dans le terme islandais :

« In other languages however, this association is lost – in German and French, the word for concrete is *beton* or *béton* respectively, which has a rather different etymological meaning : glue or binding agent – cement. In Icelandic it is similar – *steypustein* (cement stone). »<sup>519</sup>.

En tout état de cause la nature solide du béton a très tôt été mise à mal et la plupart des bâtiments islandais que Gavin a prospectés étaient déjà en état de ruine : « (...) Already, the connotations of solidity are starting to drip »<sup>520</sup> et ironiquement, cette détérioration du béton renvoie à l'« *absent material* » qu'il était censé remplacer : la tourbe. L'analyse de Gavin Lucas nous permet alors de repenser le passage de la tourbe au béton :

« The concrete farmhouses that dot the landscape of Iceland and replaced the turf buildings may *look* more modern, but their construction relied on many traditional skills, simply put to new uses. Indeed, many of these concrete structures are hybrids, using turf infill in a cavity between concrete faces as a form of insulation – just as they used to do with undressed, stone faced buildings. »<sup>521</sup>.

---

<sup>518</sup> Gavin Lucas, *Concrete Modernity*, <http://ruinmemories.org/2013/06/concrete-modernity/>

<sup>519</sup> Gavin Lucas, *Concrete Modernity*, <http://ruinmemories.org/2013/06/concrete-modernity/>

<sup>520</sup> Gavin Lucas, *Concrete Modernity*, <http://ruinmemories.org/2013/06/concrete-modernity/>

<sup>521</sup> LUCAS Gavin, *Concrete Modernity*, <http://ruinmemories.org/2013/06/concrete-modernity/>

Ces inclusions de tourbe laissent également penser que la transition constructive n'a pas connu un succès immédiat.



Figure 134: béton et tourbe. Cliché Gavin Lucas pour le *Ruin Memory Project*.

Les observations de Gavin ont été réalisées dans le cadre du *Ruin Memory Project*. Ce programme interdisciplinaire de court terme est né dans la décennie 2010 et a été porté par des archéologues, des géographes, des photographes et des artistes issus d'institutions scandinaves mais aussi anglaises, espagnoles et américaines. À travers la production de textes, de photographies et d'explorations, ils cherchent à comprendre l'apparition des ruines des sociétés capitalistes : fermes abandonnées mais aussi ruines industrielles et vestiges des guerres contemporaines. Ils tâchent de savoir comment on leur attribue une « cultural value in contemporary academic and public discourses. »<sup>522</sup>. Le *Ruin Memory Project* prend en compte trois thèmes : l'esthétique du déchet (*waste*), la matérialité de la mémoire et la signification des choses (*things*). Pour le groupe, la mémoire opère comme « une conscience » qui désire un « human process of recalling the past ». Ce processus est incarné dans la matérialité des monuments, des mémoriaux etc... mais aussi dans les ruines :

« Ruination can (...) be seen also as a recovery of memory »<sup>523</sup>. Mais pour que ces ruines modernes puissent avoir légitimement une valeur culturelle et historique il leur faut paradoxalement être ancienne. Notre œil est habitué à associer le vestige aux « ancient and enchanted monumental structures (...) featuring celebrities such as Machu Picchu, Pompeii and Angkor Wat. »<sup>524</sup>.

À partir de ce constat, le statut des ruines de notre passé le plus proche ne peut être

---

<sup>522</sup> Texte introductif du site web du RMP, <http://ruinmemories.org/about/project-description/>

<sup>523</sup> Texte introductif du site web du RMP, <http://ruinmemories.org/about/project-description/>

<sup>524</sup> Texte introductif du site web du RMP, <http://ruinmemories.org/about/project-description/>

qu'ambiguë. Le *Ruin Memory Project* défend la position que ces ruines revendiquent leurs propres résistances et méritent de faire partie du discours critique patrimonial. Les vestiges récents ignorés et parfois méprisés ont constitué le corpus du programme et l'objectif n'a pas été de mettre en avant les fermes en tourbe les plus récentes, celles qui résistaient encore aux structures agricoles modernisées. Pourtant ce regard original du patrimoine récent permet d'apporter un nouveau discours sur le patrimoine bâti rural : les fermes modernes abandonnées du milieu du 20<sup>e</sup> siècle ont finalement subi une obsolescence bien plus radicale que celle des bâtiments en tourbe qu'elles ont supplantée dès les années 1910 et 1920.



Figure 135: Þóra Pétursdóttir en prospection pour le *Ruin Memory Project*. Cliché : Þóra Pétursdóttir.

Au-delà de la possibilité d'un discours nouveau sur la ferme islandaise et sa place comme patrimoine culturel, la prospection de ruines agricoles est une expérience de terrain à mettre en relation avec la prospection archéologique traditionnelle et qui offre une dimension sensible à la recherche sur ce type de bâti en particulier. Þóra Pétursdóttir, archéologue et membre du *Ruin Memory Project* pour l'Islande aux côtés de Gavin Lucas, a réalisé une série d'études de cas basées sur la prospection et l'analyse théorique dans le but d'éclairer le passé d'une autre manière. Þóra a par exemple exploré beaucoup de bâtiments à l'état de ruine (habitations, fermes, étables etc...). Elle insiste sur le fait que son corps a joué un rôle important pendant cette exploration essentiellement rurale :

« Memory is an implicit act of re-remembering embedded in our bodily routines and ways of dealing with things. »

Par conséquent, la mémoire agit involontairement à travers le corps du chercheur, de

l'explorateur et du public curieux. Elle l'a expérimenté lors d'un arrêt imprévu dans le Nord-Est de l'île (Borgarfjörður), un 23 décembre :

« I stopped by an abandoned sheep house and barn, for a short photo exploration and a breath of fresh winter air. »<sup>525</sup>.

Elle poursuit :

« (...) stepping aside from its still embraced, yet foreign, familiarity allowing the spectator, the explorer, me, to play my learned part as the discoverer, the pioneer. »<sup>526</sup>.

Son expédition de l'Islande rurale révèle le lien entre les affects et la perception spatiale du chercheur. En ayant conscience que les bâtiments en tourbe même les plus récents disparaissent du paysage, l'exploration des ruines d'hier sont susceptible de rappeler des actions telles qu'entrer dans une dépendance, regarder le panorama que les habitants ont pu avoir, sentir la présence des animaux etc... Paradoxalement, ce patrimoine-ci semble moins pétrifié que les bâtiments officiellement conservés par l'état. La différence notable est que ce patrimoine ne fait pas l'objet de restauration et n'est pas inclus dans un système de médiation culturelle. Il est vierge de toute muséification et est emprunt d'une certaine poésie<sup>527</sup>. L'essence de la paysannerie islandaise disparue et silencieuse. Þóra insiste d'ailleurs sur la mémoire silencieuse induite par ces ruines. Le *Ruin Memory Project* attache de l'importance aux

« (...) wordless experience of people and the life unfolding outside talkative history and social discourses. »<sup>528</sup>.

Quant à l'apport de l'oralité, il est tout aussi essentiel pour le programme puisque des habitants ont parfois été rencontrés. Ces informateurs.trices locaux.ales, garant.e.s de la mémoire, invoquent le souvenir du temps passé dans une grange ou dans une chambre. Là aussi la pratique est similaire à celle qui est faite pour les fouilles de sites archéologiques

---

<sup>525</sup> PÉTURSDÓTTIR, Þóra, *A Brief Seasonal Ruin-memory*, <http://ruinmemories.org/2011/01/a-brief-seasonal-ruin-memory/>

<sup>526</sup> PÉTURSDÓTTIR, Þóra, *A Brief Seasonal Ruin-memory*, <http://ruinmemories.org/2011/01/a-brief-seasonal-ruin-memory/>

<sup>527</sup> Les sites sont toutefois enregistrés par le *Ruin Memory Project*. Les membres portent d'ailleurs un intérêt particulier à la photographie *in situ* qui représente pour eux un dispositif « between documentation and art » (citation tirée du site web du *RMP*). Méthodologiquement, la photographie « is promising (...) as a possible means of mediating or re-actualizing material *presence effects*, bringing forth the ephemeral simultaneities between presence and meaning. » (Citation tirée du site web du *RMP*).

<sup>528</sup> Texte introductif du site web du *RMP*, <http://ruinmemories.org/about/project-description/>

anciens. Le programme du *Ruin Memory Project* est aujourd'hui achevé mais il subsiste à travers des publications, des photographies et un site internet. Il démontre que les archéologues envisagent une pluralité de la maison en tourbe. Cette recherche éphémère est à mettre en relation avec le projet *Eðibily*, traduit en anglais par « Deserted Homestead and rural Dwelling » (Kvaran 2014 : 229), mis en place en 2011. Il consiste en la prospection et documentation de bâtiments ruraux abandonnés comme des usines de pêche, des bâtiments agricoles et aussi des maisons. *Eðibily* propose également la possibilité de la réhabilitation de certains de ces bâtiments :

« (...) which is done by focusing primarily on the resources of Icelandic rural vernacular in relationship to the cultural heritage, preservation and reuse. » (Kvaran 2014 : 229).

Ce programme d'envergure mené par des architectes s'est décliné sous forme d'ouvrages grand public édités en plusieurs volumes ainsi qu'en programmes télévisuels courts diffusés sur la chaîne publique *RÚV*.



Figure 136: *Eðibily*. Cliché : SC : 2013.

## IV. LA MAISON EN TOURBE À TRAVERS L'ARCHÉOLOGIE DU RÉCENT

En réalité, l'archéologie est une activité constamment contemporaine. Son intérêt grandissant pour le passé contemporain voire le présent mais également en avant l'objet qui a une place importante dans les sciences humaines et sociales depuis les années 1970<sup>529</sup>. Il y a dix ans déjà, l'étude d'Orri Vésteinsson<sup>530</sup> sur les *farm mounds* (fermes modernes réduites à l'état de monticules) apportait un éclairage important sur les bâtiments. En outre, la fouille archéologique de ces sites donne une excellente idée de la désintégration de la tourbe. Par le biais de son exploration des ruines industrielles du site d'Eyri (usine autour du traitement du hareng), Þóra Pétursdóttir constate que :

« (...) the community of things and structures still today faithfully bears witness. » (Pétursdóttir 2012: 584<sup>531</sup>).

Ce nouveau matérialisme prend en compte le quotidien, la mémoire, la mort etc... et complète désormais le cursus du département d'archéologie de l'Université d'Islande à travers un séminaire appelé *The Archaeology of Us: Materialities of the Modern World c. 1500-1950* :

« This course will show how the past is alive in the present – not as a heritage site or archaeology textbook but as something which still shapes our daily routines and the material world around us. »<sup>532</sup>

---

<sup>529</sup> Il suffit de penser au développement de l'archéologie des débris évoquée quelques lignes plus haut, aux études des cultures matérielles etc...).

<sup>530</sup> VÉSTEINSSON Orri (2010). « On farm mounds », in *Archaeologia Islandica* 8, pp. 13-39.

<sup>531</sup> Voir aussi les travaux des archéologues Pálsson (2012) et Milek & Edwald 2013.

<sup>532</sup> <https://ugla.hi.is/kennsluskra/index.php?tab=nam&chapter=namskeid&id=70933720210>. Séminaire donné lors de l'année universitaire 2019-2020.



Figure 137: fouille de l'occupation moderne du site de Vatnsfjörður (en haut de la photographie). Cliché : FSÍ.

## H. SYNTHÈSE

Dans cette partie intitulée *TORFHÚS*, la maison en tourbe est présentée à l'aide de six points de vue différents. Avec les abords, nous avons vu que la *torfhús* est un habitat vivant et indissociable de son paysage insulaire. Dans le chapitre de la trace, nous l'avons examinée à travers la discipline archéologique qui en a fait un objet d'étude emblématique. Puis, nous nous sommes attachés à son enveloppe de tourbe en présentant un corpus de bâtiments presque originaux ou reconstitués. Le chapitre du squelette nous a proposé une description du savoir-construire en tourbe en ayant préalablement présenté les acteurs de ce savoir-faire. Le chapitre de l'intérieur offre un point de vue plus axé sur le cadre de vie domestique de la *torfhús* en abordant des aspects comme le travail, le divertissement, l'intimité etc... Enfin, avec la ruine, nous abordons la maison en tourbe dans son processus de disparition et l'intérêt que cet état peut susciter auprès de certains acteurs.

Dans la dernière partie, *SÍÐASTI BÆRINN Í DALNUM : RACONTER LA MAISON EN TOURBE AUJOURD'HUI*, nous proposons une archéologie des narrations de la maison en tourbe. Cela permettra de définir l'épaisseur que les récits autour de la *torfhús* peuvent donner à l'islandicité à travers les pratiques et les discours des acteurs et informateurs.trices de cette recherche. Après un retour sur les narrations les plus communes et populaires (littérature, arts visuels et médiation culturelle), nous examinerons les nouveaux lieux du patrimoine en tourbe proposant de nouveaux regards sur ce bâti par l'initiation, le virtuel, l'exposition et l'installation. Enfin, nous donnerons corps à cette mutation des narrations en étudiant les échanges formels voire conflictuels entre les divers acteurs du patrimoine en tourbe, les différentes négociations qu'ils mettent en œuvre et le rôle particulier de l'archéologie dans la transformation du récit national. Pour conclure, nous verrons comment la maison en tourbe impacte l'identité islandaise à travers les notions d'intimité culturelle et d'ironie, de perte de culture (constructive) et d'obscurité.



« Un héritier fait brûler la ferme familiale pour construire des préfabriqués à destination des touristes. (...) Devant la Première ministre, qui présente ses vœux à la télé, deux hommes d'une même famille s'écharpent rituellement : « Laisse-là continuer à nous mentir ! » Réponse : « Au moins, elle essaie de récompenser les pionniers, pas les assistés... ». C'est une saisissante série d'instantanés et de brefs aperçus de la société islandaise que livre ici le cinéaste Rúnar Rúnarsson, de la préparation de Noël à la Saint-Sylvestre. (...) 56 scènes s'enchaînent en moins de 1h15 ! Avec des traits qui reviennent dans ce portrait d'une nation : les disputes qui démarrent au quart de tour, le fossé entre les générations, la solitude qui gagne, le téléphone portable qui parasite le présent partagé... Rúnarsson (...) tend son miroir à l'Islande, en faisant de la société son héroïne. Un miroir brisé, mais dont les fragments se font écho, ouvrant, pour les plus réussis, sur des amorces de récit cruelles comme des nouvelles de Maupassant. C'est une jolie ruse de l'histoire, en très raccourci et ironique, que déploie ce renard de Rúnarsson. »<sup>533</sup>

David FONTAINE, chroniqueur cinéma pour *Le Canard Enchaîné*

« Les murs étaient couverts de dessins d'enfants qui attestaient de divers degrés de maturité. On parlait de dessins très sommaires représentant des bonhommes ronds avec deux jambes et deux bras pour arriver à de véritables portraits. Elinborg remarqua la présence de quelques dessins montrant de vieilles fermes islandaises typiques au pied de montagnes, entourées d'un ciel limpide où voguaient quelques nuages à côté d'un soleil étincelant. Elle se souvenait de ce motif classique depuis l'époque où elle avait fréquenté l'école, mais s'étonna qu'il soit encore à la mode. »<sup>534</sup>

Arnaldur INDRIDASSON, auteur

« Find the paradoxes and dig into those ! It always works for me. »<sup>535</sup>

Valdimar Tr. HAFSTEIN, anthropologue



Raymond DEPARDON  
Capture d'écran du film *Profil paysan : La vie moderne* (2008)  
© Palmeraie et Désert

<sup>533</sup> FONTAINE David (2019). « Echo (curieux Noël) », chronique cinéma in *Le Canard Enchaîné* n°5173, mardi 31 décembre 2019, page 6.

<sup>534</sup> INDRIDASSON Arnaldur (2010). *Hiver arctique*, Éditions Points, Collection Points Policiers, 154 pages.

<sup>535</sup> Fin de notre entretien du 7 juin 2017.

## QUATRIÈME PARTIE

# **SÍÐASTI BÆRINN Í DALNUM<sup>536</sup> : RACONTER LA MAISON EN TOURBE AUJOURD'HUI**

### **A. INTRODUCTION**

Aujourd'hui encore, nous pouvons affirmer qu'il y a « deux valeurs du patrimoine » (Rautenberg 2003 : 154) : d'un côté un Patrimoine régalien basé sur la désignation institutionnelle des biens et de l'autre des patrimoines sociaux reposant sur la reconnaissance sociale. Le premier est caractérisé par un carcan administratif. Lorsque ce Patrimoine officiellement décrété est acté, il se suffit à lui-même : nous pourrions parler de patrimoine clos ou fini qui s'alimente d'un « Authorized Heritage Discourse » (AHD)<sup>537</sup>, selon l'expression développée par l'anthropologue australienne Laurajane Smith en 2006 dans son ouvrage clé *Uses of heritage*. Ces discours sont :

« (...) constitutive of both elite and public perceptions of what heritage is, but also polices the boundaries of what it could become. » (Waterton et Smith 2008 : 198).

Les patrimoines sociaux quant à eux suivent « des processus sociaux qui visent à une appropriation collective » (Rautenberg 2003 : 154). La patrimonialisation est par conséquent légitimée par une mise en public.

Cette vision du patrimoine à deux vitesses mais à y regarder de près elle peut toujours être pertinente si nous considérons que le Patrimoine régalien et les patrimoines sociaux sont interdépendants :

---

<sup>536</sup> *La dernière ferme dans la vallée*, titre d'un film de 1950 réalisé par Ævar Kvaran.

<sup>537</sup> Réf. SMITH, Laurajane (2006). *Uses of heritage*. London: Routledge, 368 pages.

« (...) sans appropriation sociale, une protection a peu de chance de s'inscrire dans la durée, l'édifice, le paysage ou le savoir-faire s'annihilant lentement, faute d'intérêt de la société. » (Rautenberg 2003 : 155).

En effet, comme nous venons de le voir en filigrane dans la partie *Torfhús* et comme nous le verrons dans cette ultime partie, il y a de l'institutionnel dans les patrimoines sociaux (par exemple, les *torf masters* sont autonomes sur le terrain mais sont employés par le Musée National d'Islande) et il y a une indubitable appropriation sociale dans les démarches institutionnelles (nous verrons par exemple que les acteurs les plus académiques ont une relation intime à la *torfhús*). En ne rendant pas strictement antinomique le Patrimoine institutionnel et la patrimonialisation sociale, ce cadre théorique nous permet un regard nouveau sur les façons de raconter la maison en tourbe aujourd'hui.

La *torfhús* devient donc aussi un cadre cognitif et narratif ayant jadis inclus chacun de ses occupants « dans un ensemble de valeurs, de modèles de comportement. » (Rautenberg 2003 : 42). Aujourd'hui, cet objet permet à ses spécialistes d'exprimer leur identité à travers leurs activités professionnelles.

Afin d'introduire la maison en tourbe comme patrimoine bâti qui se raconte, nous reviendrons sur les narrations familiales dont elle est l'objet. Nous verrons ensuite comment elle transparaît en tant que collection, c'est-à-dire comme ensemble clos de bâtiments ou de sites archéologiques. Puis nous envisagerons la maison en tourbe comme expérience sociale en commun à travers la description de nouveaux lieux du patrimoine en tourbe et nouveaux modes de transmission du savoir-construire. Enfin, nous verrons que la *torfhús* permet à une discipline comme l'archéologie de faire muter le récit national et nous tâcherons finalement de distinguer ce que révèle de l'Islandicité des acteurs de ce patrimoine.

## B. LES NARRATIONS FAMILIÈRES

### I. INTRODUCTION

Qu'est-ce que les islandais intègrent de leur passé dans le présent ? Lorsque l'on connaît le soin mis dans la diffusion grand public de leur culture, le choix des événements historiques et artefacts racontant et témoignant du passé est décisif. Si pendant longtemps les discours ont été figés, aujourd'hui de nouveaux éléments – à l'instar de la maison en tourbe – et dispositifs annoncent de nouvelles façons de raconter l'Islande.

Il nous faut dans un premier temps revenir sur la notion de dispositif. À l'origine, un dispositif – terme issu du droit et du monde militaire – désigne le mécanisme d'une machine, un discours ou un énoncé pour ensuite signifier de manière plus imagée un agencement. À partir des années 1970, ce mot investi les domaines du journalisme, de l'art et de la politique. Avec le philosophe Michel Foucault, le dispositif prend une place importante dans les sciences sociales et revêt une nouvelle définition : le dispositif devient « un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du *dit* aussi bien que du *non-dit*, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments »<sup>538</sup>. Comme le développe Foucault, les dispositifs sont des outils du pouvoir qui présentent des aspects autoritaires<sup>539</sup> : ils sont le fruit d'une certaine maturation sur les publics et ils servent le pouvoir institutionnel qui les a mis en place (contrôle des informations diffusées, orientation des visites etc...). Plus tard, Gilles Deleuze offre une vision plus alternative au dispositif pour lequel le sujet peut être actif :

« (...) le dispositif est ici envisagé comme une machine à faire voir et à faire parler. » (Boukala 2009 : 44).

Un dispositif est alors capable de créativité, de renouvellement tout comme il peut s'avérer fermé et rigide. Plus tard, le dispositif est envisagé comme pouvant être bienveillant,

---

<sup>538</sup> FOUCAULT Michel (2001). *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard.

<sup>539</sup> FOUCAULT Michel (2003), *Le pouvoir psychiatrique. Cour au Collège de France. 1973-1974*, Paris, Gallimard/Seuil.

une « manière de voir des manières de faire »<sup>540</sup>. Dans le milieu fortement hiérarchique du patrimoine culturel, les multiples dispositifs n'ont pas la même origine et ne revêt pas la même approche constructive : ils sont devenus des outils permettant l'appropriation de la culturelle matérielle ou immatérielle (médiation culturelle avec les réseaux sociaux, aides virtuelles à la visites etc...). Avec le développement des nouvelles technologies et des nouveaux médias, le processus de patrimonialisation par les dispositifs ne se résume plus à une déclaration officielle et à une expertise.

La *torfhús* est – en apparence – un patrimoine facile à définir et ses innombrables représentations<sup>541</sup> illustrent le quotidien des islandais. Ces monticules architecturés font partie du paysage naturel et culturel islandais depuis si longtemps.

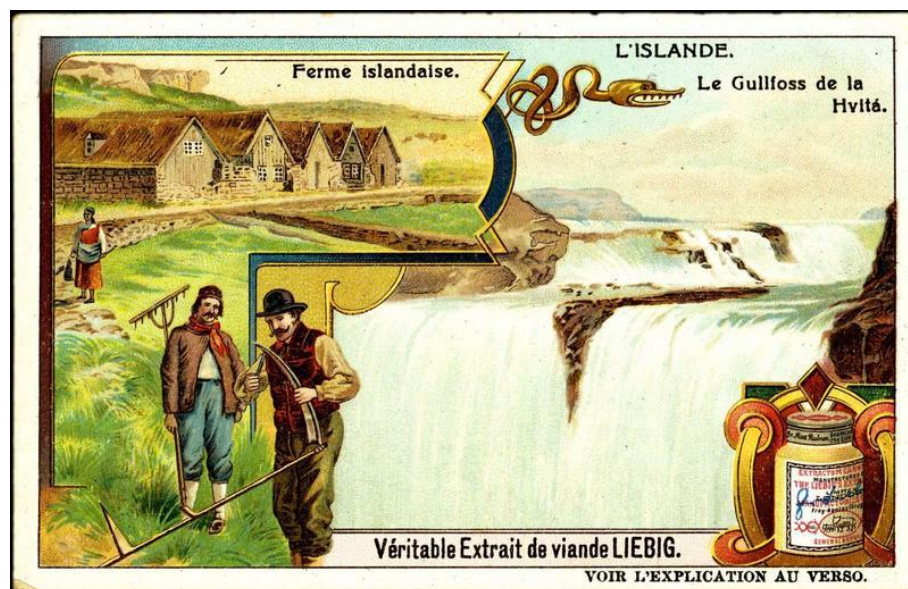


Figure 138: carte promotionnelle illustrée pour Liebig, 1<sup>er</sup> moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Source : Paris, Musée des civilisations européennes et méditerranéennes.

L'oralité, les textes et les images qui nous racontent la maison en tourbe sont chacun adaptés à un temps historique, social et technologique. Ainsi la *torfhús* comme image poétique n'est pas déterminée une fois pour toute : elle est *variationnelle* (Bachelard 2014 : 3) et ses modalités de narration sont évolutives. Depuis la colonisation, la maison en tourbe se raconte en convoquant les dispositifs les plus classiques, populaires, artisanaux, sophistiqués ou expérimentaux. Les regards portés sur la *torfhús* sont multiples et pluri-

<sup>540</sup> Termes employés par Emmanuel Belin dans sa thèse *Sociologie des espaces potentiels* (Boukala 2009 : 49).

<sup>541</sup> L'imagerie populaire de la maison en tourbe est si abondante et variée qu'elle ne pourrait être ici abordée exhaustivement.

support (peintures, cartes postales, broderies, céramiques décoratives, photographies, timbres etc...). L'archéologue Orri Vésteinsson, en se rappelant ses conversations avec l'architecte Hjörleifur Stéfánsson, rapporte que chaque enfant islandais – lors de sa scolarité – a une idée de la fameuse *burstabær*, la version populaire et tardive de la maison en tourbe avec la façade en gable (19<sup>e</sup> siècle). À travers leurs dessins, c'est cette forme qui est la plus récurrente car elle est :

« (...) so simple and yet special (...). So easy to draw and so Icelandic<sup>542</sup>. »

Kristinn Schram a également pu observer cette vision commune de la *burstabær* chez les enfants :

« (...) if you ask a child to draw a picture of the Icelandic traditional house, it would be that. »<sup>543</sup>.

Dans ce chapitre, le décryptage des narrations les plus familières de la maison en tourbe va nous permettre de capturer son apparence qui contient tant de vécus intimes susceptibles d'être partagé avec le reste du monde :

« (...) comment une image parfois très singulière peut-elle apparaître comme une concentration de tout le psychisme ? Comment aussi cet événement singulier et éphémère qu'est l'apparition d'une image poétique singulière, peut-il réagir – sans aucune préparation – sur d'autres âmes, dans d'autres cœurs, et cela, malgré tous les barrages du sens commun, toutes les sages pensées, heureuses de leur immobilité ? » (Bachelard 2014 : 3).

---

<sup>542</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>543</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

## II. ET VOILÀ LA FERME DEBOUT, COMME INTEGRÉE À LA NATURE<sup>544</sup>

Dans le cadre de cette recherche, considérer la littérature et les représentations qu'elle propose comme une source de données ethnographiques apporte une mine d'informations<sup>545</sup>. Avant que l'écriture ne se pratique en Islande, on peut imaginer que les histoires en circulation parlaient de près et de loin de la maison. Lorsqu'au très florissant 12<sup>e</sup> siècle la production de nombreux manuscrits marque le passage de l'oral à l'écrit, les premières représentations et descriptions de l'habitat en tourbe apparaissent. Les historiens de l'art et conservateurs islandais le constatent :

« (...) only a few illustrations of Icelandic buildings exist but descriptions of the state of buildings are quite common. » (Collectif 2015 : 153)<sup>546</sup>.

Effectivement, peu de dessins de maisons figurent dans les textes anciens (sagas ou autres ouvrages) mais l'occurrence des mots *maison*, *ferme* ou encore *propriété* est régulière. Les quelques lignes descriptives très pragmatiques sur la maison en tourbe (dimension etc...) permettent alors d'ancrer des histoires familiales dont les péripéties priment sur le décor.



Figure 139: figuration d'une maison dans le manuscrit Heynesbok AM-1. Cliché de fac simile SC, 2014.  
Crédits : Institut Árni Magnússon.

<sup>544</sup> LAXNESS Halldór (2004). *Gens indépendants*, Fayard, page 21. Traduction de Régis Boyer.

<sup>545</sup> Voir FABRE Daniel et JAMIN Jean (2012). « Pleine page : quelques considérations sur les rapports entre anthropologie et littérature » in *L'Homme*, Revue française d'anthropologie, 203-204, pages 579-612.

<sup>546</sup> Les descriptions et images de la littérature ancienne fournissent aussi des données sur des éléments de la vie quotidienne : « (a) few medieval manuscripts contain illustrations that reflect ancient social settings. They depict mundane activities and from them scholars can detect working methods, clothing styles and other interesting facts that images can describe in a different way than words. » (Collectif 2015 : 119).

Maints ouvrages modernes livrent des descriptions variées de la maison en tourbe. Du côté des livres documentaires, nous avons déjà vu qu'il existe une bibliographie consacrée à l'architecture faite de textes et d'images permettant de découvrir la spécificité de l'architecture en tourbe. Si le livre d'architecture n'est pas un genre abondant et très diffusé<sup>547</sup>, certains opus sont devenus des *best sellers* comme les deux volumes d'Hörður Ágústsson (Ágústsson 1998). Les textes de presse nous parlent aussi de la maison. À partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, des articles font ressortir la répulsion à l'égard des *torfbærinn*. Celui rédigé par Guðmundur Hannesson en 1899 dans le journal *Bjarki* est souvent exhumé pour illustrer cette image négative de la maison. Hannesson dépeint un habitat sombre, impraticable, insalubre, bas de plafond avec une mauvaise qualité de l'air et des ordures jonchées à l'entrée (Hafsteinsson 2008 : 266). Parmi la littérature romanesque, les écrits de Laxness présentent les dépicions les plus familières et diffusées de la vie rurale et de l'habitat. Dans son roman fleuve *Gens indépendants* initialement paru en 1934-1935, il y raconte l'Islande à travers la vie du fermier Bjartur de Súmarhús :

« (...) et voici que le tout dernier propriétaire de la terre, un pionnier islandais de la trentième génération, le foule, intrépide, avec sa chienne. » (Laxness 2004 : 17).

L'auteur, à travers des personnages du début du 20<sup>e</sup> siècle, rend compte du statut des fermiers et de leur ténacité :

« (...) ces hommes n'étaient pas d'un tempérament servile, ils vivaient à leur propre compte et n'étaient pas de nature grégaire. Ils étaient conscients de leurs responsabilités, l'indépendance était leur capital, c'étaient des hommes de l'entreprise privée et d'ailleurs, avec un peu d'eau-de-vie, ils citaient les anciennes sagas et les rímur. » (Laxness 2004 : 23).

Laxness livre de nombreuses indications sur la maison en tourbe et nous offre en quelques phrases le déroulement de sa construction, comme une routine collective :

« (...) on est en train de construire une nouvelle ferme. C'est celle de Bjartur de Sumarhus. On a transporté les pierres, les poutres ont été taillées, la tourbe coupée, les murs dressés, le cadre cloué, la grille achevée, les planches fixées au rebord du toit, celui-ci couvert, la cheminée mise en place – et voilà la ferme debout, comme intégrée à la nature. » (Laxness 2004 : 21).

Il décrit plus tard :

---

<sup>547</sup> La majorité du corpus est loin d'être traduite.



« (...) il n’y avait qu’à creuser quatre hauteurs de fer de pelle pour trouver de la tourbe dans les marécages à l’est de la ferme. » (Laxness 2004 : 38).

Laxness saisit aussi les nuances de son enveloppe :

« (...) la ferme avait encore une couleur noirâtre en raison de la tourbe qui venait d’être coupée et qui ne s’était pas encore recouverte d’herbe. (...) Il ne faut pas s’attendre, dit-il, à ce que la ferme soit déjà reverdie. Mais l’été prochain, on ne verra pas de grande différence entre le toit et le pré clos. » (Laxness 2004 : 35-36).

Sagace sur les conditions de vie de l’époque, il se montre parfois railleur sur des aspects plus sombres de la *torfhús* :

« Pour le café, on refusa poliment, mais beaucoup voulaient jeter un coup d’œil dans la chaumine, car la plupart de ces gens venaient des meilleures fermes et trouvaient divertissant de franchir la porte de Sumarhus en se courbant à demi et de sentir en entrant la puanteur de terre exhalée par l’obscurité. Certains gravirent l’échelle qui craquait, d’autres restèrent à cheval et se contentèrent de regarder par la lucarne qui n’était qu’à une hauteur d’homme du sol. » (Laxness 2004 : 57).

Dans les écrits plus récents, les références à la vie rurale et aux vestiges de l’architecture vernaculaire demeurent nombreuses. Dans *La lettre à Helga*, le personnage touchant de Birgisson Bergsveinn fait le parallèle entre sa condition de paysan de l’après Seconde Guerre Mondiale et celle des premiers Islandais :

« (...) j’ai éprouvé l’étonnement du premier colon et mesuré l’envergure des premiers habitants de ce pays. » (Birgisson 2013 : 103).

Dans ce roman, soit la maison en tourbe fait partie du décorum littéraire :

« (...) on prête à son père, Gudmundur, une phrase célèbre, du temps où deux ménages cohabitaient à Hóll, avec peu de cloisons dans la ferme, ce qui fait que tout le monde dormait en vrac dans la salle commune. » (Birgisson 2013 : 23).

Ou encore :

« La dernière fois que je suis passée par Hólmanes, il ne restait plus rien sauf la butte toute verte où se dressait jadis la maison. » (Birgisson 2013 : 58).

Soit on tente de la réhabiliter :

« (...) on dénigre les fermes les plus ingrates à exploiter en les déclarant loin de la civilisation ; se pourrait-il qu'on y trouvât, comme par hasard, plus de civilité qu'ailleurs ? » (Bergsveinn 2013 : 50).

Plus loin, Bjarni Gíslason – le héros ordinaire de *La lettre à Helga* – dit :

« Nous avons vu les bulldozers déblayer les fermes à toit de tourbe du canton de Hörgá pour faire place au ciment. Croire au progrès et se l'approprier est une chose, mais c'en est une autre que de mépriser le passé. Les vieilles fermes ont toutes disparu à présent, parce qu'elles rappelaient aux gens le froid, l'humidité et ce qu'on appelle cruellement le mode de vie des culs-terreux. Mais quelle est la culture de ceux qui parlent ainsi ? C'est quand les gens tournent le dos à leur histoire qu'ils deviennent tout petits. » (Bergsveinn 2013 : 85).

En vain, dans cet extrait de *La hache et la terre* d'Olafur Gunnarsson (2010), la *torfhús* est définitivement considérée comme obsolète :

« (...) il fallait libérer la population du joug de l'Église catholique qui s'était appropriée une grande partie des terres du pays. Le rêve d'une nouvelle et libre Islande était la seule chose qui lui tenait à cœur. Un port superbe à Eyrarbakki. Une ville comme Hambourg. Des maisons de pierre, où vivaient des Islandais éduqués. L'Église au service du roi et tout le pouvoir pour l'État ! Un jour s'élèveraient en Islande une université et de hautes églises ! Et alors disparaîtraient peu à peu des campagnes les vieilles fermes du temps de la colonisation, ces buttes herbues sans fenêtres, avec garde-manger et latrines attenants à l'arrière, forge et étable un peu plus loin. Alors s'élèveraient de grandes fermes ! »<sup>548</sup>.

La dimension littéraire de la *torfhús* émane souvent de la bouche de fermiers<sup>549</sup> qui sont des hommes cultivés composant eux-même des quatrains et citent les sagas et les textes religieux comme des tables de multiplications apprises par cœur :

« (...) les lectures édifiantes à la maisonnée, tirées des *Psaumes de la Passion* ou du recueil de paraboles de Vidalín, restent gravées dans la mémoire, de même que l'expression du lecteur, le timbre de sa voix, les soupirs qui l'accompagnent et les commentaires qui suivent. » (Bergsveinn 2013 : 86).

---

<sup>548</sup> Extrait du chapitre IV, *la grande confession*, avril 1547, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson et tiré de la publication Babel Collectif 2004 : 233.

<sup>549</sup> Ces personnages se retrouvent dans la réalité de façon assez troublante. Le 11 juillet 2014, je termine ma prospection de bâtiments autour de l'île en passant une dernière nuitée à Geirakot dans la ferme d'Oli et María (en Islande, beaucoup de ferme proposent de l'hébergement de type auberge). Le lendemain matin lors de la traite des vaches, je discute avec Óli qui est sensible à mes recherches. Très spontanément et naturellement, il me parle de Laxness et de sa façon de décrire les fermes d'autrefois. Voir carnet de terrain n°6.

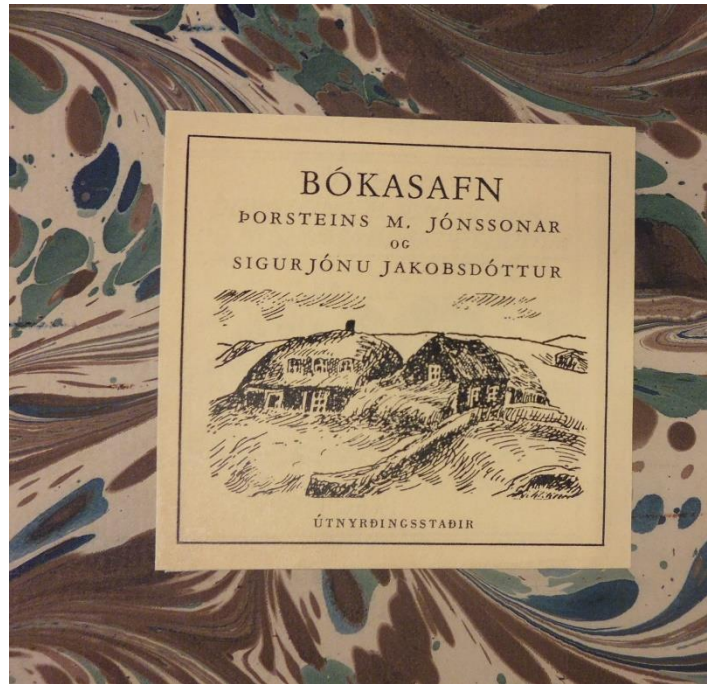


Figure 140: ex-libris avec maison en tourbe. Cliché : SC, 2017.

### III. LES NARRATIONS VISUELLES

#### 1. Introduction

Face à l'hégémonie du patrimoine écrit, l'art visuel islandais a dû batailler pour se faire une place comme l'analyse le conservateur Markús Þór Andrússon :

« (...) it is often said that history and culture in Iceland has best been preserved in books and that language is considered more important than imagery. This is certainly true, from a certain point of view, but that does not change the fact that visual art has been created in Iceland since settlement and that Iceland's art history is complex and no less continuous than the nation's literary history. » (Collectif 2015 : 13-14).

L'art visuel islandais a finalement réussi à fleurir dans l'imagerie nordique et la maison en tourbe est progressivement devenue un motif important, donnant naissance à une iconographie à part entière. À partir de la période moderne, un foisonnement d'images apparaît, prenant la forme de peintures, de dessins, de photographies ou encore de sculptures, de pièces brodées etc.... Ces narrations visuelles et plastiques véhiculent des messages artistiques, mais aussi politiques, identitaires et touristiques et sont des vecteurs évidents de connaissances.



Figure 141: l'œuvre Mountain de Sigurður Guðmundsson, né en 1942, montre une sorte de sculpture vivante, une performance photographiée. Cette image en noir et blanc fait partie d'une série de photographie appelée Situations prise entre 1971 et 1982. Source : <http://www.culturehouse.is/vefleidsogn/nidur/iv-gjofult-land/mountain-en>



Figure 142: l'artiste Ragna Róbertsdóttir, née en 1945, représente le paysage à travers des interprétations traditionnelles. Depuis la fin des années 1990, elle emploie des matériaux naturels comme la tourbe mais aussi la lave et le verre comme moyens d'expression. Source : <https://listasafnreykjavikur.is/syningar/ragna-robertsdottir-kynnigkraftur>

Vers 1760, Hans Liunge peint une ferme de taille moyenne où abondent des détails caractéristiques de la vie agricole d'alors et de l'environnement. On y distingue clairement la *baðstofa*, un séchoir à poisson, la maîtresse de maison coiffée de son traditionnel *krókfaldur*, des ouvriers qui font les foin, un hangar à bateaux et des bateaux, des dépendances, des sources d'eau chaude, des montagnes et des glaciers, des cascades et de la lave. Présenté dans la récente exposition permanente *Points of views* (2015), ce dessin est aujourd'hui considéré comme un document précieux, un témoignage visuel offrant la synthèse d'une époque :

« Such a clear painting is therefore a very important documentation of what these farms looked like. This might be the oldest existing image of a gabled turf farmhouse but the farm facades were different in the Middle Ages. » (Collectif 2015 : 153).

Ultérieurement, d'autres représentations vont émaner d'habitants amateurs de dessins d'architecture. C'est le cas du professeur Guðmundur Júlíus Frímannsson (1910-1986) qui pendant son temps libre a dessiné les bâtiments visibles dans la zone d'Eyjafjörður entre 1874 et 1946.



Figure 143: Hans Liunge, *ferme avec dépendances*, vers 1760, collection Þjóðminjasafn Íslands, exposition *Points of view*.  
Cliché : SC, 2015.

## 2. Peinture paysagère

Après les trouvailles mathématiques injectées dans les œuvres tout en perspective du *Quattrocento* et suite aux représentations académiques composées en atelier, les artistes impressionnistes sortent peindre dans la nature. Puis, les paysagistes choisissent de figurer le monde détérioré par la révolution industrielle naissante, prédatrice d'une nature qui s'efface peu à peu. Plus tard, les peintres abstraits - à l'instar des cubistes - se libèrent de ce qui fait sens et les surréalistes créés des paysages plus réels que le réel. En Islande, il y a une forte tradition de la peinture paysagère et l'avènement des temps modernes a apporté son lot de bouleversements esthétiques. Toutefois le paysage qui se déploie sous le regard des artistes est (encore) brut, sublime, sauvage et habité par des forces qui devaient les dépasser. Ces productions picturales attestent d'une véritable symbiose de l'homme avec le paysage et la maison en tourbe y trouve fréquemment sa place :

« (...) although landscape art has a long tradition in Iceland, people have tried to grapple with this land in many more ways than by painting a copy from afar. Another image was created from having close encounters with the land, where one's survival was dependent on living off it and yet in harmony with its whimsical ways. One of the most peculiar examples of man's relationship to the land can be found in the history of the turf farm where soil was used for building material and the houses would merge with the land. It is an intricate heritage and part of it is certainly visual, both in nostalgic references and visual characteristics in architecture. » (Collectif 2015 : 139).

Des dizaines d'artistes islandais ont représenté la maison en tourbe<sup>550</sup> dans sa spécificité comme on peut le voir dans les collections du *Reykjavík Art Museum* de *Kjarvalsstaðir*<sup>551</sup> et celles de *Listasafn Íslands* (Galerie Nationale d'Islande). Parmi les artistes pionniers se trouvent Ásgrímur Jónsson (1876-1958) un des premiers peintres professionnels de l'île, son élève Jóhannes S. Kjarval (1885-1972) ou encore Jón Engilberts (1908-1972) et plus récemment Ragnar Kjartansson.



Figure 144: aquarelle de W. G. Collingwood, ferme de Kónsbakki í Helgafellssveit. Date et collection inconnues. Source : HANNESSON, Haraldur (1969). W. G. Collingwood, *Á söguslóðum, Nokkrar myndir úr Íslandsför sumarið 1897*, Bókaútgáfa Menningarsjóðs, Reykjavík.

<sup>550</sup> Plus d'une centaine d'œuvres visibles recensées en 2011 lors de visites, carnet n°1.

<sup>551</sup> Musée consacré à l'artiste Jóhannes S. Kjarval.



Figure 145: Ragnar Kjartansson and Friends, *World Light – The Life and Death of an Artist*, 2015. Crédits : Ragnar Kjartansson.

### 3. Imagerie archéologique

L'imagerie archéologique propose une vision de l'habitat tout aussi copieuse avec divers dispositifs qui ont évolué depuis la constitution de la discipline au 19<sup>e</sup> siècle<sup>552</sup> : le croquis, le dessin, le relevé, la photographie, l'image digitale... Des premiers antiquaires aux archéologues adeptes de la dématérialisation, la maison en tourbe déploie une multitude de facettes. Dès le 17<sup>e</sup> siècle, face aux traces les plus anciennes quasiment inexistantes et à cause de techniques de fouilles encore inexistantes, les premiers érudits islandais et danois ont développé deux dispositifs leur permettant de construire une image formelle de la maison : l'analogie littéraire<sup>553</sup> (méthode de comparaison) et la typologie (méthode de classification). Il existe déjà à cette époque beaucoup de dessins et croquis mais ces ressources visuelles montrent surtout des traces bâties dans un contexte paysager bucolique et folklorique discréditant les efforts scientifiques. C'est toutefois pour tous ces défauts que ces images sont intéressantes puisqu'elles illustrent le roman national entrain de se constituer et témoignent du traitement de l'histoire à cette période particulière.

---

<sup>552</sup> Voir Lucas (2004).

<sup>553</sup> Voir deuxième partie *ÞJOD VERÐUR TIL*, A., IV., 3., page 237.



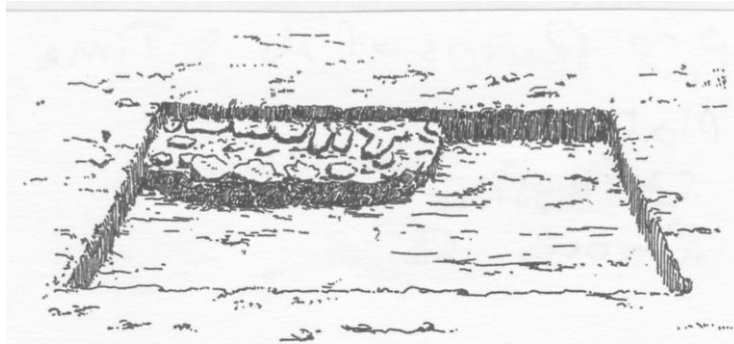


Figure 146: Dessin de vestiges d'Eiríksstaðir par Þorsteinn Erlingsson. Source : Ruins of the Saga Times (1899).

Puis, les expéditions du 18<sup>e</sup> siècle comme celles d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson génèrent des illustrations répandues de la ferme en tourbe avec son gable en bois et ses dépendances. Certaines sont devenues des images d'Épinal et peuplent cartes postales et brochures.



Figure 147: cartes postales, auteurs anonymes. Collection : SC.

À l'aube du 20<sup>e</sup> siècle, si les aspirations en termes de logement changent (surtout à Reykjavík où se concentre la majorité de la population), nous savons que la plupart des Islandais vivent encore dans des maisons en tourbe où ont été installées l'eau courante et l'électricité. La susnommée pratique de l'analogie littéraire est mise à mal et un nouvel outil révolutionnaire fait son apparition : la photographie. Elle gagne l'île dans les années 1890, précisément en 1899 avec la publication d'un article de la revue archéologique *Árbók* rédigé par le danois Daniel Bruun qui illustre ses propos par des clichés de terrain. Peu de temps avant lui, Þorsteinn Erlingsson est le premier à avoir employé la photographie sur le terrain en dépit de sa production de dessins romantiques. Ce nouveau dispositif apporte une nouvelle dimension dans la description et la mesure du monde islandais :

« The daily life and people's way of life can be seen in images that were made during the research expeditions of foreign scientists and scholars around Iceland in the 18th and 19th centuries. Photographs eventually became a great tool to document social settings in all its diversity and from 1860, when photographic technology reached Icelandic shores we gain a new perspective of people's lives. » (Collectif 2015 : 119).

Pour l'artiste Hannes Lárusson :

« (...) the technology of photography spans the entire prime time of the turf houses. » (Lárusson 2014 : 29).

Au-delà de la maison, beaucoup de photographies rendent compte du milieu rural et de l'exploitation de la terre (la collecte d'œufs d'oiseaux dans la montagne, le séchage du poisson, la chasse au filet des macareux, la pêche en rivière, l'extraction de charbon ou encore la collecte de bois à dos de cheval)<sup>554</sup>. Plus tard, l'archéologue Kristján Eldjárn - qui a contribué à la popularisation de l'archéologie aussi à travers des programmes télévisés - utilisera beaucoup la photographie. Ce médium sera extrêmement usité jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup>

---

<sup>554</sup> Les photographies recensées montrant la maison en tourbe sont loin d'avoir été toutes analysées et Hannes Lárusson soulève les difficultés de représentation que ces documents apportent mais aussi les promesses qu'ils laissent entrevoir : « (...) in archives, district museums, The Icelandic National Museum and the Reykjavík Photography Museum there is a large collection of photographs, under spell, waiting to be worked on and given new life. It is an important and necessary documentary task to make copies of these pictures, enlarged, to use as a resource. The most important, however, is that they be interpreted with sensitivity, knowledge and insight, to show with them the variety, scope, depth and beauty of the blossoming building activity. It is difficult to photograph turf houses and do them justice. The line of the farm can be very long, often 40-60 meters long, which will create a strange three-dimensional effect if the pictures are taken from the side and from the front perspective the size dimensions get distorted as well. It is difficult to give a credible image of the entire compound unless with systematic series of pictures, also difficult to convey the feel for details and idiosyncratic use of materials. Light conditions and light sources made indoor photography difficult in the years when these houses were in their prime. Then, colour photography was introduced. When looking at a black and white photograph of a turf house it is necessary to mentally colour it in the appropriate earth colours. Yet, a photograph is still our best tool for interpreting the Icelandic *bær*, a bounty for its reconstruction, if done right. » (Lárusson 2014 : 29-30).

siècle<sup>555</sup>, permettant une mémoire des chantiers de fouilles (avant la destruction des strates), renseignant les découvertes en les contextualisant et illustrant rapports, articles et autres publications archéologiques. La photographie a sans conteste alloué de la précision aux données archéologiques tout en faisant gagner un temps précieux aux chercheurs.



Figure 148: photographie des fouilleurs à Þjórðadalur. Auteur Daniel Bruun, 1918. Source : Daniel Bruun.

Aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, l'illustration dessinée a encore la compétence de diffuser de la connaissance archéologique (plans de sites, dessins de coupes et de sections, dessins du bâti dans son contexte spatial à savoir sa connexion avec d'autres bâtiments, l'environnement et les frontières etc...). Elle remplit toujours sa fonction première : fournir une interprétation spontanée d'un site, proposer une première narration des découvertes. Entre 1880 et 1980, Sigurður Vigfússon, Brynjúlfur Jónsson, Þorsteinn Erlingsson, Daniel Bruun, Finnur Jónsson, Matthías Þórðarson, Kristján Eldjárn, Gísli Gestsson, Þór Magnússon et Sveinbjörn Rafsson sont les principaux artisans de cette imagerie archéologique dessinée. Au fil du temps, cette dernière gagne en épaisseur scientifique avec des légendes plus détaillées et des mises à l'échelle plus fines<sup>556</sup>. Chacun apporte son propre style : le danois Daniel Bruun et les islandais

<sup>555</sup> Aujourd'hui, la question de la sauvegarde du patrimoine photographique est au cœur des problématiques de conservation. Ce médium est précieux car, au-delà de son esthétique, il est devenu un mode de connaissance anthropologique.

<sup>556</sup> Il y a un changement clair dans les années 1930 où soudainement les éléments des structures sont dessinés avec plus de réalisme; ce n'est pas simplement une amélioration dans la précision, mais plutôt le reflet d'un désir d'une plus grande résolution des images. Cela va de pair avec l'émergence d'un nouveau concept, le *fait*, qui réveilla un nouveau souci du détail. Finalement, il faut mentionner quelques autres types d'illustrations plus rares, à savoir les plans interprétatifs qui incluent les plans de phase, la distribution spatiale des lots de terrain etc... Ce sont ces illustrations, spécialement les plans de phases et la distribution spatiale des lots, qui en disent peut-être le plus sur la nature de l'interprétation archéologique en Islande. Le concept d'images interprétatives est central sans la publication des fouilles du site de Granastaðir (1992), rédigée par Bjarni Einarsson et qui découle de ses travaux de thèse doctorale. Cette publication représente

Gisli Gestsson et Kristján Eldjárn contribuent particulièrement au renouveau de l'illustration archéologique en couplant le dessin avec la cartographie et la photographie.



Figure 149: foyer d'une maison à la ferme de Melstaður, Miðfjörður (Nord-Ouest de l'Islande). Photographie prise par Daniel Bruun. Archives Daniel Bruun.

Au tournant des années 1990 – marquées par des changements techniques et méthodologiques, la rupture avec l'analogie littéraire, une nouvelle législation, la sauvegarde de sites majeurs, des collaborations internationales et la spécialisation des métiers de l'archéologie – un important corpus de sites et une nouvelle somme de données viennent compléter et complexifier l'image de la maison en tourbe. Sa dématérialisation s'opère progressivement. Sur le terrain, l'appareil photographique numérique, le drone et la tablette ont partiellement remplacé le carnet de fouilles. Ces vingt dernières années, les archéologues ont réussi à pallier l'absence d'élévation en s'essayant au périlleux exercice de l'expérimentation et de la restitution par l'image numérique à l'aide de films animés ou de tables tactiles répondant à un public de plus en plus connecté. L'informatique a révolutionné l'archéologie et le corpus d'images qui va avec. Dans le cas de la maison en tourbe, les images numériques permettent par exemple de superposer différentes périodes et différentes étapes de construction. Le traitement de ces données d'un nouveau type opère ainsi comme filtre et

---

indiscutablement un changement majeur dans la littérature archéologique islandaise, tout d'abord par son adoption explicite d'une approche plus théorique. L'autre seule publication majeure islandaise où figurent des plans interprétatifs est la recherche de Margrét Hermanns-Auðardóttir à Herjólfdalur (dans les îles Westman), également basée sur sa thèse doctorale.

comme outil d'analyse. Mais ces images produites en masse engendrent aujourd'hui un problème de tri, de classement, de stockage et de sauvegarde.

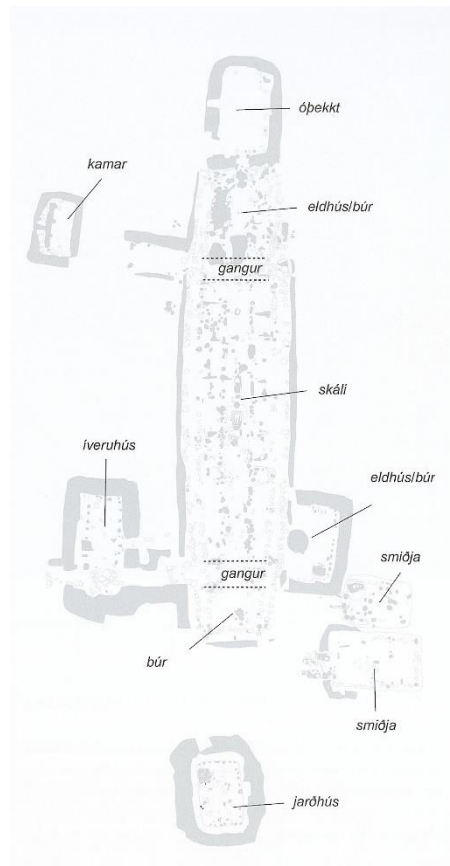


Figure 150: interprétation des fonctions des salles de la maison-longue d'Hofstaðir. Source : Vésteinsson et Friðríksson 2011 : 33.

## IV. LES NARRATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Le film de fiction, tout comme le film documentaire mais dans un autre registre<sup>557</sup>, est un moment de création qui révèle aussi les fantasmes d'une société, ses tensions et ses secrets comme le soutient la sociologue Élise Devieille :

« La photographie, la littérature sont des fenêtres vers l'Islande, tout comme le cinéma, qui permet d'entrevoir une représentation des mœurs islandaises contemporaines. » (Devieille 2013 : 59).

Même si cela n'est pas spécifique au cinéma islandais, on trouve dans ses films :

« (...) du sexisme, des stéréotypes de genre, des clichés : la quinquagénaire islandaise docile femme au foyer, soumise au reste de sa famille, ou l'homme islandais qui serait un pêcheur alcoolique ou violent ou incestueux ou tout cela à la fois... (...) » (Devieille 2013 : 60).

Ainsi, les Islandais seraient fous, sanguins et imprévisibles. Pourtant le cinéma islandais a aussi son côté subversif avec une galerie de personnage qui navigue à contre-courant dans stéréotypes et des traditions (exemples : *Nói Albinói* de Dagur Kári sorti en 2003 et *Back Soon* de Sólveig Anspach sorti en 2008) :

« Les Islandais-e-s s'amuse des représentations qu'ils et elles font naître chez les étrangers. » (Devieille 2003 : 60).

Le dispositif cinématographique peut ainsi nous apporter de la connaissance sur - par exemple - la façon de vivre un espace architectural traditionnel<sup>558</sup>. En son temps, le préhistorien et ethnologue André Leroi-Gourhan considérait déjà que le cinéma donnait la possibilité de créer de la pensée scientifique. Plus récemment, l'anthropologue Mouloud Boukala s'estime convaincu que le cinéma combiné à l'anthropologie peut autant nous suggérer une « acuité du réel » (Boukala 2009 : 18) que des « expériences déconcertantes » (Boukala 2009 : 18) pouvant alimenter un discours théorique. Né à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle lors de

---

<sup>557</sup> Pour cette thèse, les films (fictions et documentaires) les plus anciens ont été visionnés à *Kvikmyndasafn Íslands*, les archives nationales du cinéma islandais. Les films de fictions ont surtout retenu mon attention, même si je suis malheureusement loin de les avoir tous visualisés. Trop dense et pas toujours en lien avec le sujet traité ici, le corpus des films documentaires n'est pas détaillé ici. Le manque de temps est l'autre raison de ce manque.

<sup>558</sup> À ce propos, voir les catalogues des expositions *Peplum, l'Antiquité spectacle* (Collectif 2012) du Musée Gallo-Romain de Lyon et *Mythique préhistoire, idées fausses et vrais clichés* (Collectif 2010) du Musée départemental de Préhistoire de Solutré. Ces deux références montrent entre autre le désir assez récent d'analyser les clichés véhiculés par les films de fictions, les séries et les bandes dessinées. Il s'agit de clichés liés à des faits historiques ou bien aux préjugés liés au métier d'archéologue.

l'industrialisation, c'est en toute logique que le dispositif cinématographique filme la ville en expansion, la machine, le travail et les nouvelles technologies (*La Sortie des usines Lumière* de Louis Lumière en 1895, *Metropolis* de Fritz Lang en 1927 ou *Les Temps Modernes* de Charlie Chaplin en 1936 sont les exemples les plus connus). Le cinéma islandais a pris son essor dans les années 1980, avec une trentaine de films égrainés sur toute la décennie<sup>559</sup>. Il est hétérogène et dynamique et permet l'émancipation des lieux communs véhiculé sur la construction de l'identité islandaise<sup>560</sup>. La ville de Reykjavík y tient très tôt un rôle principal, invariablement contrastée avec la ruralité insulaire. Le montage d'oppositions telles que modernité/tradition, effervescence/ankylose, surface/subterranéité ou encore éruption urbaine/vacuité campagnarde a fourni un *topos* au cinéma islandais : celui de mettre en scène une capitale branchée en expansion face à un monde rural en déclin habité de paysans vêtus de cottes. Nous pouvons dire que le cinéma islandais a dès le départ adopté une posture politique car, en employant ce cliché de l'opposition ville/campagne, il témoigne d'un certain mal être, de problèmes sociaux (violence, isolement, chômage, désœuvrement de la jeunesse dans des villes-fantôme), révèle la problématique des politiques décentralisées (déindustrialisation), expose les enjeux environnementaux et fait résister des fragments du passé habités des éléments les plus traditionnels. Du côté des longs métrages de fiction, on retrouve naturellement la maison en tourbe dans des films de genres différents. Mais elle se manifeste surtout dans les épopées historiques<sup>561</sup> (voir la série des « films vikings » de Hrafn Gunnlaugsson tournée dans les années 1980 et 1990<sup>562</sup>, voir aussi *Outlaw: The Saga of Gisli* d'Ágúst Guðmundsson réalisé en 1981 ou encore *Saga Borgarættarinnar*<sup>563</sup>), les chroniques

---

<sup>559</sup> Dans les années 1990, presque 40 films ont été produits. La production a ensuite doublé dans les années 2000 et la décennie suivante a vu se projeter près d'une centaine de films islandais. Les années 1980 ont amorcé la naissance de réalisateurs phares avec des films bien exportés sur les écrans extra-islandais tels que *101 Reykjavík* (2000) de Baltasar Kormákur, *Angels of the Universe* (2000) de Friðrik Þór Friðriksson, *Nói Albínói* (2003) de Dagur Kari, *Hrútar* (2015) de Grímur Hákonarson ou encore les films de Solveig Anspach. Le cinéma islandais a une tendance relativement dramatique. Les thèmes de la nature (*Children of nature* (1991) de Friðrik Þór Friðriksson et du road-movie (*Reverse* (2015) de Gunnar Hansson et Davíð Óskar Ólafsson) sont récurrents. Tout comme les films d'horreur et fantastiques souvent peuplés d'histoires de fantômes (*I remember you* (2017) de Óskar Þór Axelsson ; *Spooks and spirits* (2013) d'Ágúst Guðmundsson ; *The house* (1983) de Egill Eðvarðsson). Les thèmes de la drogue, de l'alcool et de la violence à travers le genre du thriller et du polar sont également constants (*Let me fall* (2018) de Baldvin Z ; *Vultures* (2018) de Börkur Sigbórsson ; *The Oath* (2016) de Baltasar Kormákur, 2016). Plus récemment, on a vu les thèmes de l'argent, de la corruption et de l'immigration prendre de l'ampleur sur la toile islandaise.

<sup>560</sup> Voir Devieille 2013.

<sup>561</sup> L'Islande médiévale fait son apparition dans quelques grandes fresques hollywoodiennes comme dans le fameux *The Vikings* (1958) de Richard Fleischer avec Kirk Douglas, Tony Curtis et Janet Leigh. Ces dernières années, elle a inspirée de nombreuses productions internationales comme *Valhalla* (2019) de Fenar Ahmad, *Pathfinder* (2007) de Marcus Nispel et *Beowulf and Grendel* (2005) de Sturla Gunnarsson mais aussi les séries *Game of thrones* (2011-2019) créée par David Benioff et D. B. Weiss et *Vikings* (2013-2020) créée par Michael Hirst.

<sup>562</sup> *When the Ravens Flies* (1984), *Middle Ages now* (1986, pour la télévision), *In the Shadow of the Raven* (1988), *The White Viking* (1991) et sur le 17<sup>e</sup> siècle voir *Witchcraft* (1999).

<sup>563</sup> Film danois en deux parties et dirigé en 1921 par Gunnar Sommerfeldt. Il est inspiré du *best seller* de l'Islandais Gunnar Gunnarsson sur la Saga de la Famille Bjorg et publiée entre 1912 et 1914.

sociales (voir *Milli fjalls og fjöru*<sup>564</sup> et *Niðursetningurinn*<sup>565</sup>) et les films d'aventures que l'ont pourraient qualifier de « sagas filmées » comme le populaire *Síðasti bærinn í dalnum*<sup>566</sup>).



Figure 151: capture d'écran du film *Milli fjalls og fjöru* (*Between a mountain and a shore*) de Loftur Guðmundsson, 1949. Source : The Icelandic Film Archives.

On imagine que la spatialité de la *torfhús* peut difficilement être capturée par la caméra à cause de son étroitesse et son obscurité et - dans les films d'époques anciens comme récents – on sait que certaines maisons sont reconstituées en studios<sup>567</sup>. Ce fut par exemple le cas pour *Salka Valka* d'Arne Mattsson (1954) et adapté d'un roman d'Halldór Laxness. Si dans les productions historiques la maison en tourbe est surtout un décor qui ajoute un contexte et une chronologie à l'intrigue, le 7<sup>e</sup> art a conféré au motif de la ferme moderne un message encore plus social et politique. Dans les nombreux films mettant en scène la vie rurale, l'exploitation agricole demeure un marqueur dans le champ de la caméra. Si le béton a supplanté la tourbe, le mode de vie du temps jadis s'invite parfois dans des prises de vue ou des dialogues (comme en 2018 dans *Woman at war* de Benedikt Erlingsson qui dénonce le saccage de la nature islandaise et où un politicien évoque l'habitat insalubre du passé). La ferme reste le lieu idéal où se trament différents rites initiatiques. La ferme est l'endroit où le citadin vient régler ses comptes ou se ressourcer comme dans *The Swan*<sup>568</sup> d'Ása H.

<sup>564</sup> *Milli fjalls og fjöru* ou *Between a mountain and a Shore* a été réalisé en 1949 par Loftur Guðmundsson.

<sup>565</sup> Chronique rurale de 1951 réalisée par Brynjólfur Jóhannesson.

<sup>566</sup> *Síðasti bærinn í dalnum*, ou *The Last Farm in the Valley* est un film de 1950 dirigé par Ævar Kvaran. Cette histoire de trolls, d'elfes et de fermiers est un classique du cinéma islandais. La scène introductive montre un père de famille aiguisant sa *torfljár*.

<sup>567</sup> Ces reconstitutions architecturales ont été pour la plupart réalisées en Scandinavie continentale.

<sup>568</sup> Encore aujourd'hui, les Islandais vont à la campagne chez des proches pour opérer une sorte de rupture avec leur quotidien citadin ou



Hjörleifsdóttir (2017). La ferme est aussi l'endroit où le monde paysan d'aujourd'hui entame sa révolution dans un contexte où l'activité agricole est en perte de vitesse et fait face à l'injustice et la corruption (voir *Hrútar* (2015) de Grimur Hakonarson en 2015, plus récemment *Mjólk* du même réalisateur en 2019 et *Echo* de Rúnar Rúnarsson en 2019). Ses fictions nous rappellent que le territoire rural reste un espace rude. Les images nous montrent qu'il y règne la solitude, le délaissement, la vieillesse, la maladie, la masculinité, le gouffre intergénérationnel et le spleen des personnages qui existe aussi dans la réalité<sup>569</sup>. Tous ces instants fictifs de vie à la ferme peuvent nous permettre de décrypter un mode de vie traditionnel, une identité rurale encore fortement ancrée.

---

pour endurer des situations de transition telles que la mort, la séparation ; la maladie etc. C'est le cas dans *Swan* où, Sol, une fille de 9 ans est envoyée dans la ferme de son oncle et de sa tante pour passer l'été et mûrir. Parmi les autres films sur la vie enracinée ou provisoire à la campagne, on retrouve *Take 5* (2019) de Magnús Jónsson, *Summer children* (2017) de Guðrún Ragnarsdóttir, *Rift* (2017) d'Erlingur Óttar Thoroddsen, *Heartstone* (2016) de Guðmundur Arnar Guðmundsson, *Paris of the North* (2014) de Hafsteinn Gunnar Sigurðsson, *Of horses and men* (2013) de Benedikt Erlingsson, *The quiet storm* (2007) de Guðný Halldórsdóttir, *The sacred Mound* (1993) de Hrafn Gunnlaugsson et le caustique et pionnier *Pastoral life* (1984) de Práinn Bertelsson.

<sup>569</sup> Samedi 12 juillet 2014, j'achève une prospection de bâtiments tout autour de l'île et termine ma boucle en logeant dans une ferme auberge. Le fermier s'appelle Óli. Ce jour-là il sort ses vaches pour la première fois de l'année. Óli m'analyse l'événement. Il sait que les vaches sentent que quelque chose se passe. Elles beudent. C'est incroyable car elles savent ce qu'il va faire. Óli appelle du renfort pour contenir les bêtes : sa nièce, son petit-fils etc.... Tout est prêt : barricade en bois, corde accrochée au tracteur pour faire une barrière. Les vaches sont folles et finissent par entrer dans le pré. Une fois dans leur enclos, Óli me dit avec une mélancolie non feinte que lorsque l'on a passé autant de temps avec les vaches, on finit par être comme elles. On ne sait pas si elles sont contentes ou non. Pour lui, un paysan c'est pareil : ni content, ni triste. Il ajoute que l'état des vaches quand on les sort le premier jour c'est comme un islandais bourré ! Tout le monde rit ! (carnet de terrain n°5).

# C. L'ARCHITECTURE VERNACULAIRE INSTITUTIONNELLEMENT DESIGNÉE

## I. INTRODUCTION

La notion de politique culturelle est récente en Islande et s'est véritablement développée il y a près de dix ans avec le *Cultural Heritage Act* promulgué en 2012<sup>570</sup>. Pour l'anthropologue Sigurjón Baldur Hafsteinsson :

« (...) le néolibéralisme, de par la politique menée sur la scène culturelle, a également intensifié l'importance de la valeur divertissement. Dans le cadre de leur mission éducative, de nombreux musées ont fait de le l' 'edutainment', c'est-à-dire des animations à la fois pédagogiques et divertissantes, une activité centrale. En outre, la politique néolibérale préconisa les aspects 'performatifs' de la production culturelle, ce qui permettait notamment à différents médias d'intégrer davantage leurs activités liées à la culture ou des reconstitutions de récits historiques, ce qui est visuellement 'exploitable'. » (Hafsteinsson 2013 : 52).

À l'origine de la patrimonialisation des maisons en tourbe se trouve son obsolescence et inévitable aux vues des changements économiques, politiques et sociétaux de l'île. Les bâtiments les plus typiques (quand ils sont toujours en élévation) ont donc commencé à être sélectionnés dès les années 1930 selon des critères définissant leur valeur patrimoniale puis ont intégré un inventaire pour être reconnus dans leur nouveau statut<sup>571</sup>. Du fait de son étroite parenté avec l'histoire populaire de l'île, la maison en tourbe avait toute sa légitimité malgré tout ce qu'elle renvoie de négatif. Nous avons affaire à un patrimoine à la fois ingénieux et rustique, dont la qualité culturelle repose – nous le découvrirons plus loin – sur des critères de rareté et d'authenticité architecturale. Pour ce patrimoine bâti spécifique, se sont majoritairement les musées de plein air, les sites fouillés ainsi que les reconstitutions qui sont au cœur des dispositifs de valorisation patrimoniale institutionnelle. Nous pourrions ainsi dire que la maison en tourbe est devenue un « stock » patrimonial qui bénéficie d'un :

« (...) régime de protection et constitue[r] un stock, inaliénable, transmis de génération en génération, conformément à un idéal de conservation. » (Gravari-Barbas et al. 2014 : 37).

---

<sup>570</sup> Voir première partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*, A., IV., 6., page 244.

<sup>571</sup> Sur la problématique des valeurs et sur le processus de mise à l'inventaire, voir les travaux de la sociologue Nathalie Heinich notamment *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Ethnologie de la France », 2009, 286 pages.

## II. LA MAISON EN TOURBE COMME COLLECTION

### 1. La *maison-musée* : l'écomusée islandais

En 1974, l'ICOM (Conseil International des Musées<sup>572</sup>) établie une définition du musée :  
établie en 1974 :

« Le musée est une institution permanente, sans but lucratif, au service de la société et de son développement, ouverte au public, et qui fait des recherches concernant les témoins matériels de l'homme et de son environnement, acquiert ceux-là, les conserve, les communique, et notamment les expose à des fins d'étude, d'éducation et de délectation. » (Poulot 2009 : 8-9).

L'écomusée, comme forme territorialisée du musée, s'est développé dès les années 1960. Il trouve son incarnation dans le musée de plein air où se manifeste le désir de conserver *in situ* l'expression d'une activité ou d'une architecture vernaculaire. Marc Maure, qui a officié au Musée National d'agriculture de Norvège, est l'auteur de nombreux textes traitant de cette forme de musée en Scandinavie :

« (...) les écomusées scandinaves se construisent sur des valeurs et des structures déjà existantes. La décentralisation culturelle, le pouvoir des communautés locales, le travail associatif et l'éducation permanente font partie intégrante de la tradition démocratique scandinave. La culture populaire, le patrimoine naturel et la participation des communautés locales au travail du musée sont depuis longtemps une composante importante des musées scandinaves. Ce qui en France peut apparaître comme un aspect audacieux et novateur s'inscrit en Scandinavie dans la tradition. D'une certaine façon, on peut dire que l'influence française s'est limitée à fournir un nom à une réalité purement Scandinave. » (Maure 2000 : 194).

Dans les pays nordiques, les institutions s'apparentant aux écomusées se multiplient dans les années 1990 surtout en Suède et au Danemark. Il ne s'agit pas ici de l'écomusée communautaire mais de l'écomusée de parc, constitué d'une identité paysagère spécifique et aménagée pour la visite libre comme on peut le voir en Islande. Sur l'île, ses lieux sont gérés par le Musée National (*Húsaafn Íslands*) qui a longtemps été « le centre des activités de conservation des monuments historiques pour l'ensemble du pays » (Magnússon 1988 : 177-178), *Skógasafn* et *Árbæjarsafn*.

---

<sup>572</sup> Cette organisation mondiale a été créée en 1946.

## 2. *Húsasafn Íslands*

La mise en exposition des maisons en tourbe encore en élévation sur le territoire est homogène dans le fond et la forme, même si chaque maison est « vendue » avec ses caractéristiques propres. Pour revenir à l'inventaire d'*Húsasafn Íslands*, il est important de préciser que l'échantillon des bâtiments témoignant de l'unicité de la traditionnelle maison en tourbe représente surtout des bâtiments bourgeois, c'est-à-dire les fermes de riches propriétaires. Ces bâtiments protégés sont devenus des espaces où le quotidien d'autrefois est formellement expliqué par une muséographie classique :

« (...) si variées que soient leurs dimensions et la qualité de leurs collections, ces musées ont en commun de présenter surtout des objets des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles parce qu'il est devenu presque possible d'en acquérir de plus anciens. » (Magnússon 1988 : 178).

La maison traditionnelle traduit la continuité du temps et devient un édifice à dimension symbolique voire sacrée car un certains nombres d'interdits l'entoure : il faut la toucher le moins possible, ne pas grimper sur ses toits, de pas toucher les objets exposés et ne pas modifier l'architecture de l'ensemble. Une certaine distance est instaurée entre les visiteurs et cette maison rendue immuable alors que le monde autour s'est transformé. Elle

« (...) symbolise un genre de lignage qui serait commun à toute la nation. »<sup>573</sup>  
(Rautenberg 2003 : 155).

Les maisons demeurent présentées telles qu'elles ont été, comme figées, comme si les derniers occupants venaient de quitter les lieux. Le présent rencontre le passé :

« (...) l'objet patrimonial "maison" tel que l'élaborent les spécialistes n'est pas l'expression de la culture d'un lieu, mais le stigmate d'une représentation du passé que notre regard projette sur un territoire déterminé. » (Rautenberg 2003).

La sensation de voyage dans le temps est d'autant plus forte quand le personnel qui accueille, surveille et fait la médiation culturelle est costumé comme à *Árbær* ou *Glaumbær* ou qu'une reconstitution des foires est organisée comme à *Burstafell*. Les visiteurs sont

---

<sup>573</sup> Cette citation de Michel Rautenberg est d'autant plus parlante que la notion de généalogie est essentielle pour les Islandais.

entourés d'objets du quotidien et d'effets personnels des anciens propriétaires comme les portraits qui sont accrochés aux murs<sup>574</sup>. Dans les dépendances, les outils agricoles sont fort présents et tiennent une part importante dans la muséographie des lieux :

« Il n'en demeure pas moins que ces musées, dont la plupart ne sont ouverts qu'en été et dont les visiteurs sont surtout des touristes, ont fini par éveiller l'intérêt de la population locale pour sa culture et modifié son attitude à l'égard de l'histoire culturelle du pays en général. » (Magnússon 1988 : 179).

Aujourd'hui, pourtant, le projet socio-culturel initial des *maisons-musées* a changé face à une politique islandaise de médiation qui a intégré une logique plus économique. L'idéologie patrimoniale a muté avec les changements de la société islandaise. En 1988, Þór Magnússon – ancien conservateur au Musée National d'Islande – avait anticipé ce tournant mondial de l'ère touristique et soulignait l'importance de la médiation culturelle des établissements culturels de l'île dont les *maisons-musées* sont partie intégrante :

« (...) en Islande comme dans bien d'autres pays, on peut parler depuis quelques années d'une véritable résurrection des musées. Les autorités culturelles les considèrent non seulement comme des pôles d'attraction pour les touristes, mais encore comme des institutions éducatives qui devraient aider la nation à préserver son identité dans un monde où l'intégration économique et l'internationalisation progressent chaque jour davantage. » (Magnússon 1988 : 179).

Cette orientation de la politique islandaise de médiation s'applique au trio du plein air (Musée National avec *Húsasafn Íslands*, *Árbæjarsafn* et *Skógasafn*) de façon sensiblement identique de même que pour les bâtiments reconstitués dans les musées. Ces institutions patrimoniales visent la transmission et la connaissance de l'héritage culturel islandais (de la première colonisation de l'île aux temps modernes). L'image renvoyée des maisons et le discours patrimonial qui enveloppe les bâtiments restent académiques. Au milieu du décorum institutionnel, les questions de l'authenticité sont centrales. Malgré les rénovations régulières, les maisons sont présentées comme authentiques par *Húsasafn Íslands*.

---

<sup>574</sup> Nous avons vu au début de cette partie qu'il y a d'abondantes collections publiques (et privées) qui traitent des maisons en tourbe. Le Musée National d'Islande conserve et expose du mobilier archéologique, des peintures, des représentations graphiques, des photographies et des objets ethnographiques apportant une compréhension de la maison en tourbe. Outre les objets, *BÍ* – en tant qu'institution-mère – recueille et conserve entre autres des coutumes folkloriques islandaises concernant d'abord des informations sur différents aspects de l'ancienne société agraire, telles les méthodes de travail et l'utilisation d'outils et d'ustensiles variés et traditionnels puis (à partir des années 1980) des informations sur la vie urbaine par conséquent sur les coutumes modernes. Le musée national d'Islande possède également des archives ethnologiques contenant plus de 15000 récits en addition à un certain nombre de collections spécialisées. Les ressources contiennent des informations rapportées par des milliers de personnes sur des sujets tels la vie quotidienne, les méthodes de travail, les animaux domestiques, la musique, les vêtements, le régime alimentaire, la vie à la maison, les loisirs, les transports, les pratiques religieuses et bien plus encore. Environ 80% de ces récits sont disponibles sur la base de donnée *Sarpur*.

Plus concrètement, les *maisons-musées* sont en grande partie visitables librement (comme les maisons du réseau *HÍ* présentes sur le territoire où il n’y a majoritairement pas de médiateur faisant le lien entre le visiteur et l’habitat traditionnel) et soumises à des horaires d’ouverture comme tout musée. En termes de visibilité et de signalétique, tous les sites ne sont pas signalés de manière égale. L’accès aux maisons les plus isolées est possible grâce à des personnes locales autorisées à ouvrir les portes (comme à Þverá). Pour les sites les plus visités et qui bénéficient d’une structure administrative *in situ* comme à Glaumbær, Árbær ou Skógar, la possibilité de visite commentée est facilitée. Les informations concernant les bâtiments et leur environnement transitent par des aides à la visite tels que des cartels, des panneaux, des brochures et parfois via des visites commentées ou des audio-guides. Les brochures du réseau *Húsaafn Íslands* sont, par exemple, des outils de connaissances classiques mais efficaces qui circulent depuis de nombreuses années maintenant. Élaborées par une équipe du Musée national dont l’historienne Guðrún Harðarsdóttir, elles sont mises à jour. Par ailleurs, le site internet de *ÞÍ* héberge une page consacrée au réseau *Húsaafn Íslands* : il présente chaque bâtiment protégé à l’aide de textes, de photographies et d’une carte interactive.



Figure 152: brochure *Húsaafn Íslands* pour la ferme de Bustarfell.

Þjóðminjasafn Íslands/ National Museum of Iceland a ajouté 2  
lifier Sandro Sandro  
Hier, à 13:10 · 🌐

Á Bustarfelli er stór og glæsilegur torfbær sem hefur verið í vörslu Þjóðminjasafnsins frá 1943. Minjasafnið Á Bustarfelli er til húsa í bænum en þar má meðal annars sjá muni sem tilheyrðu bænum og úr eigu Bustarfellsættarinnar, s.s. húsgögn og aðra hluti. Safnið er opið frá 1. júní–10. september, kl. 10–18.// Bustarfell is an old farmhouse which has been a part of the National Museum of Iceland Historic Buildings Collection since 1943. A heritage Museum is housed in the turf farmhouse and furniture and other objects in the house belonged to the farm originally, or came from others in the vicinity. The Museum is open daily from June 1 until September 10 from 10am to 6pm.



Figure 153: publication Facebook de Þjóðminjasafn Íslands pour Bustarfell.

Pour certains de ces sites sont proposés des actions pédagogiques et récréatives. Les exemples les plus efficaces et affichés se déroulent à *Árbæjarsafn* reçoivent des scolaires, de la maternelle au lycée. À *Árbær*, les plus petits visitent les maisons, jouent et déjeunent sur le site<sup>575</sup>.

<sup>575</sup> Voir observations du carnet de terrain n°5, 24 juin 2014.



Figure 154: visites scolaires à Árbæjarsafn. Clichés : SC, 2014.



Figure 155: salle pédagogique du Musée National d'Islande. Cliché : SC, 2014.

La présence des locaux sur les sites les plus ruraux est intéressante. Un certain nombre de *maisons-musées* montre un lien fort avec les habitants, jouant un rôle indirect mais essentiel dans la médiation. Les locaux qui vivent à proximité des sites, comme c'est le cas à Bustarfell Stóru-Akrar ou à Þverá, font souvent le lien entre l'institution patrimoniale, les bâtiments et les visiteurs. Ils prennent soin des abords, animent les lieux et aiment conter



l'histoire de ceux qui y ont vécu. C'est le volet social et citoyen de la médiation culturelle de ces sites en plein air.

Il y a près de trente ans, Marc Maure jugeait le concept scandinave de musée en plein air dépassé :

« (...) on leur reproche beaucoup de choses. Ils apparaissent comme des coulisses vidées de leur signification originelle et dont la fonction n'est plus que de susciter des sentiments nostalgiques envers un passé révolu. Leurs collections ne donnent qu'une image partielle de la réalité historique. Le paysan traditionnel est partout présent, mais où sont l'industrialisation, la culture maritime, les minorités ethniques, les grandes transformations de la société moderne ? » (Maure 1993 : 157).

Pourtant, ces maisons centenaires suscitent toujours la fascination et le respect des visiteurs. Leur muséographie opère encore et nous ramène à toute la créativité de ceux qui ont entrepris leur maintenance et leur valorisation.

### III. LA MISE EN VALEUR DES SITES ARCHÉOLOGIQUES

#### 1. Introduction

La discipline archéologique, en suivant plus tardivement les pas du modèle musée, a transformé la culture matérielle issue des fouilles en objet médiatique à teneur culturelle et sociale. Pour proposer des interprétations culturelles et sociales de ses découvertes, elle utilise le dispositif de la mise en exposition.

*Minjastofnun Íslands*<sup>576</sup>, en tant que principal acteur institutionnel de l'archéologie islandaise, gère le mobilier et tout le corpus de traces et de sites *in situ*. Sa stratégie de médiation repose sur une meilleure prise de conscience du potentiel du patrimoine culturel national. Pour ce faire, *MÍ* cherche à promouvoir chaque ressource précieuse auprès du public. En plus de sa mission d'explication, l'Agence souhaite encourager les Islandais à participer activement à la conservation de leur héritage culturel.

Tout patrimoine archéologique se doit d'être notifié et inventorié (tout ce qui a plus de cent ans est automatiquement protégé sinon listé). Quant aux sites, le petit nombre qui est aménagé pour la visite libre a été sélectionné par *MÍ* pour leur grande valeur archéologique. Globalement, la vision des sites est fragmentée car les vestiges sont peu existants en élévation et fragiles. Les outils mobilisés pour la mise en valeur des sites archéologiques sont semblables à celui des *maisons-musées* à la différence que les sites aménagés sont en majorité exclusivement à l'air libre. En dehors du Musée National d'Islande et de quelques autres musées archéologiques urbains (*Settlement Exhibition* de Reykjavík, *Settlement Center* de Borgarnes et *Vikingaheimar* à Reykjanesbær pour citer les plus importants), les sites extérieurs ne peuvent proposer des visites commentées en raison de leur isolation et par manque de médiation de proximité. Ils vivent donc essentiellement par eux-mêmes avec plus de paramètres abstraits étant donné le manque de vestiges visibles. Pour ces sites, la signalétique a son importance. L'archéologue Guðný Zoëga<sup>577</sup> souligne la nécessité des panneaux – dispositif le plus usité et efficace - pour le repérage des vestiges et

---

<sup>576</sup> Créée en 2001, l'Agence a pris le relais du Musée national.

<sup>577</sup> Entretien du 30 mai 2017.

leur compréhension globale. En 1960 par exemple, les vestiges emblématiques de la ferme de Stöng étaient protégés sous une structure en bois et en tôles ondulées. Aujourd'hui géré par *Minjastofnun Íslands*, le site présente tout simplement quelques panneaux et affiches avec des explications en islandais et en anglais, placés à l'entrée du site et à l'intérieur de la structure.



Figure 156: le site archéologique de Stöng avec sa couverture en dur. Cliché : SC, 2014.

## 1. Le site archéologique de Skálholt

À Skálholt, les dernières campagnes archéologiques de grande ampleur permirent la mise en valeur de ce lieu important et symbolique de l'histoire islandaise. La tourbe qui recouvre et protège ce qui reste en élévation est maintenant bien enracinée et fait se confondre la maison avec le paysage. Des informations furent proposées aux curieux qui voulaient en savoir plus dès 2003. Situé en milieu rural, le site se repère facilement dans le paysage grâce à la présence de l'imposante cathédrale. Il est desservi par une route importante et bénéficie de l'attraction d'une école construite dans son giron. Il existe des ouvrages et des brochures accessibles consacrés au site et réalisés par les archéologues. Aujourd'hui, une exposition de panneaux et d'objets est installée sous l'église. Le sens de visite conduit le visiteur dans le passage semi-enterré qui chemine jusqu'à la maison de l'évêque devenue ce grand site historique et archéologique à l'air libre qu'est Skálholt. Une fois au cœur des ruines, des petits panneaux indiquent le nom des différentes pièces de la maison (réfectoire, dortoir etc..).



Figure 157: site archéologique de Skálholt. Cliché : SC, 2013.

## 2. L'exemple d'Hofstaðir í Garðarbær

La maison longue d'Hofstaðir í Garðarbær, autre site aménagé, est délimitée par un muret de pierres recouvert de tourbe pour faire écho aux vestiges qui sont signalés par un panneau discret fixé sous le nom de la rue. Ce site suburbain gît dans la banlieue arborée de Reykjavík et semble anecdotique dans le circuit touristique. Le visiteur peut déambuler tout

autour de la maison, sur un chemin en dalles. Des panneaux offrent des explications en islandais, anglais, danois, allemand et français et des bancs sont aménagés dans la structure du muret d'enceinte.

### 3. Vatnsfjörður

Enfin, à Vatnsfjörður, la fouille de la maison-longue de l'Âge Viking a également été recouverte de bandes de gazon. Le site est accessible et indiqué, mais - comme la majorité des sites archéologiques en extérieur - il reste difficile de savoir s'il est beaucoup visité. La muséographie de plein air a été étudiée par les chercheurs du site. Même si la lecture peut paraître abstraite, de nombreux efforts ont été fournis pour que le visiteur soit sensibilisé à l'architecture découverte ici et à son environnement proche, comme l'explique dans un rapport de fouille l'archéologue Karen Milek :

« (...) importantly, this project also aims to transfer knowledge about the cultural heritage of the Westfjords to residents of the local community and to visitors, and to actively stimulate heritage tourism in the region. The project team has therefore developed a public archaeology programme that includes an annual Open Day, multi-lingual signs at the site, and a pamphlet about the site that is distributed at tourist information centres around the country as well as hotels in the Westfjord region. » (Collectif 2009 : 10).



Figure 158: panneaux et plateforme en bois du site de Vatnsfjörður. Clichés : SC, juillet 2013.

## IV. LES RECONSTITUTIONS

Il existe quelques cas de maisons déplacées et reconstituées à l'intérieur de musées citadins. Les deux exemples principaux se trouvent à Þrí et à Egillsstaðir<sup>578</sup>. La présentation reste identique à celle des *maisons-musées* (panneaux, présence de mobilier, d'outils) à la différence notable que les bâtiments ont perdu leur enveloppe en tourbe. Ils bénéficient d'une surveillance plus accrue que les bâtiments en plein air. Quant aux restitutions extérieures de maisons, les Islandais s'y sont essayés en 1974-1977 avec celle de Stöng (1974-77) qui fait office d'exercice pionnier dans ce domaine. Nous avons vu qu'aujourd'hui, ce site véhicule un discours patrimonial dépassé et montre des intentions théoriques et muséographiques différentes de réalisations plus récentes comme la maison hypothétique d'Eiríksstaðir (1999). Comme développé dans la deuxième partie, ce projet a généré la notion de *tilgátuhús* (maison hypothétique)<sup>579</sup> laissant entendre que la réalisation est basée sur des hypothèses fondées sur les vestiges et les données archéologiques. En cela Eiríksstaðir est plus explicite que Stöng. La réplique d'Eiríksstaðir est novatrice, cherchant à éviter les erreurs commises à Stöng. Mais on ressent une grande frustration auprès des acteurs de ce projet car il n'existe encore aucune publication à son sujet. De plus, le grand public ignore généralement les efforts qui furent menés pour considérer cette reconstruction comme une *tilgátuhús* et non une interprétation fantaisiste qui tromperait les visiteurs. Ce projet reflète donc la prudence des scientifiques envers les discours véhiculés sur l'architecture ancienne. À Eiríksstaðir, les visiteurs peuvent cheminer jusqu'à la réplique en suivant un chemin en dur bordé de panneaux d'informations<sup>580</sup> ou prendre part à des festivités Vikings. En effet, celle que l'on nomme *Sögualdarbær à Eiríksstöðum* a succombé aux sirènes de la reconstitution historique (*reenactment*) avec une mise en spectacle du site : festivités sont organisées sur le site par la municipalité, reconstitution de la vie au temps de l'Âge Viking avec agents costumés<sup>581</sup>. Le site est présenté ainsi par *Icelandic Saga and Heritage* :

« Step into the Viking Era at Eiríksstaðir, which has a unique place in Icelandic history. Immerse yourself in the sights, sounds and scents of a recreation of the farmstead of Erik the Red, discoverer and settler of Greenland. Eiríksstaðir is the birthplace of his son Leif Eriksson (Leif the Lucky), who

---

<sup>578</sup> Il existe d'autres exemples non remontés et conservés en réserve.

<sup>579</sup> Voir deuxième partie *TORFHÚS*, pp. 333-334.

<sup>580</sup> Le site est bien distinct de la fouille qui se trouve à une centaine de mètres.

<sup>581</sup> Le site fait aussi partie d'un itinéraire touristique géré par *Icelandic Saga and Heritage Association* (création 2006). Voir <http://www.sagatrail.is/en/>

discovered North America. Experience the sagas for yourself, as modern-day Vikings demonstrate the lifestyle of 1000 years ago and share their crafts and special knowledge. »<sup>582</sup>



Figure 159: festivités sur le site d'Eiríksstaðir. Source : <http://www.sagatrail.is/en/museums/eiriksstadir/>

Les sites de reconstitutions physiques basés sur des données scientifiques sont peu nombreux et ne bénéficient pas des mêmes moyens et dispositifs de protection et de valorisation, ni de la même visibilité. Les *maisons-musées* et les sites archéologiques les plus isolés ne sont pas entrés dans le tourisme à l'ère du numérique sauf pour leur promotion qui se fait sur les réseaux sociaux et les sites web dédiés, à distance depuis la capitale.

Chacun montre qu'une vue totale de l'habitat en tourbe est impossible. De ces maisons, nous n'avons qu'une vision fragmentée qui n'entrave pour autant pas l'imaginaire du spécialiste ou du visiteur. Au fil des visites, nous pouvons envisager les aspects particuliers de ces constructions : leur orientation, leurs fondations, leur circulation, leur décomposition... leur condition éphémère semblable à celle de notre espèce humaine. Avec le tourisme de masse, des projets novateurs comme celui de *Sögualdarbær* à *Eiríksstöðum* et des changements dans les politiques culturelles, de nouveaux lieux du patrimoine bâti en tourbe ont pris forme pour nous proposer de nouveaux points de vue, comme des expériences plus intimes, plus sensorielles et moins consensuelles.

<sup>582</sup> Source : <http://www.sagatrail.is/en/museums/eiriksstadir/>

## V. ENTRE NARRATION FIGÉE ET FÉCONDE

La *torfhús* envisagée comme *maison-musée* ou reconstitution par les institutions patrimoniales propose un objet conçu pour l'éternité et ainsi se dupliquer à l'infini. Quant aux sites archéologiques, sans contenu didactique explicite, ils restent souvent vides de sens dans leur gangue herbeuse. Pourtant la muséographie et la médiation culturelle<sup>583</sup>, comme dispositifs majeurs de la « chaîne patrimoniale », anime quelqueuns des sites que nous venons d'aborder. Si la plupart des moyens fournis et agencés pour diffuser les connaissances sur la maison en tourbe reposent sur des agencements et des discours figés (pour les sites les plus isolés surtout) d'autres sont aujourd'hui plus interactifs, pour les sites qui bénéficient de la présence de médiateurs culturels, d'expositions temporaires ou encore d'animations folkloriques. Ainsi le patrimoine « stock » que nous évoquions en introduction de ce chapitre devient aussi un patrimoine « relation »<sup>584</sup>. Les visiteurs s'enquierenent des débats des spécialistes. Les façons dont ils peuvent aujourd'hui être divertis et instruits sur l'architecture vernaculaire mettent alors à mal la traditionnelle visite silencieuse et solitaire.

Aujourd'hui, les bâtiments encore visibles ne sont plus seulement restaurés. Ils sont aussi restitués (Stöng, Eiríksstaðir). Pendant que certains s'évanouissent naturellement dans le paysage, d'autres bâtiments peuvent aussi être réhabilités, réappropriés et même réinterprétés. Pendant que les autres s'évanouissent naturellement dans le paysage. La maison en tourbe comme expérience patrimoniale nouvelle est proposée :

« Cette expérience est celle d'un corps qui, plongé dans un environnement particulier, va produire un espace temps spécifique. Les parcours créent l'œuvre : les gestes, qu'il s'agisse des pas, des flexions du corps, des saccades perceptives, organisent l'expérience et contribuent à produire une œuvre parmi celles probables. » (Cercllet 2009 : 32).

---

<sup>583</sup> La médiation culturelle apparaît dans les années 1990 et se développe dans un premier temps dans la sphère des musées. Elle vise de nouvelles formes d'échanges entre les œuvres, les sites ou le patrimoine et les publics. Une muséographie efficace dépend des objectifs et des moyens mis à disposition pour faciliter l'accès à la culture et – mieux encore – son appropriation. Pour tisser des liens avec les publics, le médiateur doit susciter la curiosité, l'émotion, le sens critique et l'engagement citoyen.

<sup>584</sup> Voir Gravari-Barbas et al. 2014.





## D. LA MAISON EN TOURBE COMME UNE EXPÉRIENCE SOCIALE EN COMMUN

### I. NOUVEAUX LIEUX ET MODES DE TRANSMISSION

Depuis les années 1990 et l'introduction du néo-libéralisme au sein du gouvernement islandais et dans les pratiques culturelles, les anthropologues Sigurjón Baldur Hafsteinsson et Heiða Björk Árnadóttir ont observé la création de nombreux musées privés en région. Ils constatent que ces nouveaux lieux ont ébranlé l'autorité des établissements traditionnels en présentant de façon alternative la culture du pays : leur gestion se recentre sur le patrimoine intangible, les données ethnographiques et les narrations réprimées (Hafsteinsson et Árnadóttir 2012 : 112). Pour Hafsteinsson :

« (...) it is within this policy framework and change that we have to situate and discuss Icelandic architectural heritage. » (Hafsteinsson 2010 : 269).

Le chercheur défend l'idée que la politique culturelle au niveau de l'État cherche stratégiquement à se décentraliser en s'associant à des structures locales :

« (...) the new cultural policy aimed to reduce state initiatives and seek strategic alliances with private enterprise and municipalities to take the initiative in the forming official cultural policy and the implementation of state-supported cultural projects. » (Hafsteinsson 2010 : 269).

Dans le chapitre précédent, nous avons pu constater que l'activité autour des maisons-musées et des sites protégés peut être statique, généraliste voire folklorique. L'objet maison est en quelque sorte « rejeté en dehors de l'opération de patrimonialisation. » (Davallon 2014 : 10). Sans pour autant nier le rôle partiel des institutions patrimoniales dans leur constitution, les nouveaux lieux du patrimoine en tourbe présentés ci-dessous semblent plus recourir à des réalités diverses telles que la ruralité, le paysage (pour ne pas dire *terroir*) et le savoir-faire. Ils rendent le patrimoine relationnel<sup>585</sup> en organisant des réflexions et des actions locales ancrées dans leur temps :

---

<sup>585</sup> Sur la notion de patrimoine relationnel voir GRAVARI-BARBAS, Maria et al. (2014).

« (...) le patrimoine est l'expression d'un groupe social, il est surtout local, attaché à une spécificité culturelle et possède une forte dimension pragmatique. Ayant un lien ténu avec la réglementation, il procède de la reconnaissance par les acteurs sociaux d'objets du passé auxquels ils réaffectent un rôle concret dans le présent. Il s'agit ici, de produire des objets patrimoniaux qu'on pourrait qualifier de « consommables. » (Rautenberg 2003 : 155).

Rautenberg parle aussi de patrimoine « opportuniste », qui maîtrise « la relation à l'autre en construisant la différence ». (Rautenberg 2003 : 155). Cette patrimonialisation sociale<sup>586</sup> de la maison en tourbe, que l'on pourrait aussi qualifier de relationnelle, fait appel à des acteurs assez peu nombreux et aux profils différents. Malgré les dispositifs de protection et de valorisation de l'État islandais et des autorités culturelles, le discours des acteurs à l'initiative de ces nouveaux lieux du patrimoine reflète l'idée d'un héritage bâti négligé.

Les projets les plus dynamiques sont en partie pilotés depuis la capitale mais prennent corps en région ce qui crée une certaine rupture : il semblerait que l'État soit garant de la version bureaucratisée et labellisée de la maison en tourbe tandis que les relais locaux en ont la charge de la maintenance et de son caractère. Hafsteinsson tend à le démontrer à travers le projet *Íslenski Bærinn* (the Icelandic Turf-house Project) auquel il participe :

« (...) on one hand the Icelandic Turf-house Project stresses the importance of the connection between theory and practice, at least in terms of building and reconstructing turf-houses. In fact, it argues that previous attempts to articulate the heritage at the National Museum, has separated the two; that it has, in effect, turned practice into technique and theory into style. According to this view, the overall effect is that the ontological status of the turf-house is reduced; the ontology of the turf-house as a living, breathing, constantly-changing and even counter-ontological object disappears from discussion. » (Hafsteinsson 2010 : 272).

À côté des acteurs conventionnels d'où émanent les lignes de conduites, *Íslenski Bærinn* et d'autres récentes organisations mettent en avant les pensées et les actions d'acteurs-habitants (administrateurs détachés, artisans, bénévoles, artistes) qui se réapproprient leur patrimoine bâti. Pour cela ces acteurs domestiques privilégient l'initiation, l'exposition et l'installation et créent ainsi de nouveaux lieux du patrimoine en tourbe.

---

<sup>586</sup> Sur le « patrimoine social » voir *La Rupture patrimoniale* (Rautenberg 2003).

## II. LA MAISON EN TOURBE PAR L'INITIATION

### 1. Introduction

Voilà une vingtaine d'années que se sont développés des programmes d'initiation à la construction en tourbe offrant ce que David Berliner appelle des « modalités concrètes du transmettre » (Berliner 2010: 7). Ces initiatives envisagent le patrimoine en tourbe comme des lieux d'expérience qui génèrent des relations cognitives<sup>587</sup> et une appréhension commune du monde. À travers la praxis des stages d'initiation, la patrimonialisation de la maison en tourbe se pense comme un *modus operandi* ou une performance. Les acteurs se donnent alors la possibilité de sortir de leur relation parfois fétichiste à la maison-patrimoine et de connaître une expérience constructive en réciprocité avec d'autres personnes :

« Le fonctionnement du cerveau repose sur la synchronisation des rythmes de la pensée et de l'action, du langage comme des gestes. Ainsi, nous pouvons appréhender l'expérience patrimoniale comme une expérience à la fois sensible, physique et cognitive : comme une véritable expérience du corps. » (Cercllet 2009 : 33).

Tel un exercice d'anastylose (ériger de nouveau un monument ruiné à partir de matériau nouveau trouvé sur place), ces programmes proposent une pratique de la construction par la restauration ou la création de bâtiments à l'instar des stages proposés par l'Université Agricole d'Islande (AUI). En mai 2018, un nouveau week-end d'initiation à la construction en tourbe et en pierres a été organisé par *Landbúnaðarháskóli Íslands* (branche d'AUI)<sup>588</sup>. L'artisan Guðjón Stefán Kristinsson encadre cette expérience dont l'objectif est la création d'un abri en utilisant des méthodes ancestrales de construction. Guðjón commence ses initiations par la pratique pour que les initiés touchent et sentent le matériau. Par la suite il utilise des documents (photographies et dessins) dans le but de montrer les différents types de bâtiments et de murs existants<sup>589</sup>. À côté de *Landbúnaðarháskóli Íslands*, on dénombre deux initiatives majeures: *Fornverkaskólinn (the Heritage Craft School)* et *Íslenski Bærinn*<sup>590</sup>.

---

<sup>587</sup> Voir Cercllet 2009 : 24.

<sup>588</sup> Þórasveig, employée au Parc National de Vatnajökull et qui a fait ses études à AUI, en a entendu parler (discussion non enregistrée du mercredi 18 janvier 2017, voir carnet de terrain n°12).

<sup>589</sup> Propos recueillis d'un article du quotidien *Fréttablaðið* consacré à ce cours <https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/>

<sup>590</sup> Je n'ai eu l'occasion de faire de l'observation participante que sur les stages conduits par *Fornverkaskólinn*.

## 2. Fornverkaskólinn, the Heritage Craft School

*Fornverkaskólinn, the Heritage Craft School* - basée dans la région de Skagafjörður - a été créé en 2006 par *Sigríður Sigurðardóttir*, alors conservatrice du site de Glaumbær et de *Byggðasafns Skagfirðinga* (Skagafjörður Heritage Museum). Les stages (payants) de restauration de bâtiment en tourbe sont alors inédits et proposent d'aller plus loin que ce qu'offre le Musée National en termes de préservation. *Sirry*<sup>591</sup> m'explique pendant notre entretien<sup>592</sup> qu'ils sont en partie financés par *Minjastofnun Íslands*. Ce programme qui a débuté il y a 15 ans se tient sur le site de Tyrfingsstaðir, dans le Nord-Est de l'Islande. Il s'agit de restaurer le complexe fermier privé situé dans ce paysage surprenant, à l'aplomb de la rivière Jökulsá. Mentionné dans un document du 15<sup>e</sup> siècle, l'ensemble est typique du début du 20<sup>e</sup> siècle avec un gable rectangulaire construit en 1904. Les différents bâtiments desservis par des passages étaient dédiés aux habitants et aux animaux. Cette ferme a été occupée jusqu'en 1969. Kristína F. Jóhannsdóttir est la propriétaire de Tyrfingsstaðir. C'est elle qui a autorisé le *Skagafjordur Heritage Museum* à prendre en main les restaurations de l'ensemble, d'en faire un témoin de l'architecture vernaculaire et de l'utiliser pour les stages de restauration. L'objectif des stages est d'enseigner sur le terrain les méthodes traditionnelles utilisées pour la préservation des bâtiments en bois et en tourbe et de les appliquer. Ce projet ne mobilise pas ses organisateurs et initiateurs à plein temps et les stages sont intensifs (3 à 4 jours). Les principaux acteurs du stage sont la logisticienne Bryndís Zoëga (*Skagafjordur Heritage Museum*), le maçon Helgi Sigurðsson, le charpentier Braggi Skúlason.

---

<sup>591</sup> Contraction de *Sigríður*.

<sup>592</sup> Entretien du 30 mai 2017.



Figure 160: le charpentier Bragi Skúlason (stage Fornverkaskólinn à Tyrfingsstaðir). Cliché : SC, 2013.

Le travail de restauration repose sur eux. Il prodigue la transmission des informations et des gestes (Bragi Skúlason en 2013) et Helgi Sigurðsson (maçon) qui travaillent aussi pour le Musée National d'Islande. *Fornverkaskólinn* est avant tout une histoire de famille. Aidé d'artisans locaux (charpentiers), Helgi Sigurðsson assure l'enseignement et la supervision des restaurations lors des stages. Il n'est autre que le jeune frère de *Sigríður*. Maçon de profession, il s'est spécialisé dans la construction en tourbe en apprenant auprès d'anciens. Helgi est régulièrement employé par *PÍ* pour effectuer des restaurations sur les bâtiments du réseau *Húsaafn Íslands*. Bryndis Zoëga, qui travaille pour le *Skagafjorður Heritage Museum* est l'autre personnage essentiel des stages puisqu'elle en assure la logistique et l'organisation. Elle travaille en collaboration avec sa sœur Guðný, archéologue au *Skagafjorður Heritage Museum*. Les bénévoles qui s'engagent dans ses stages sont soit des Islandais soit des étrangers professionnellement intéressés par la construction en terre<sup>593</sup>. Pour mes deux

<sup>593</sup> Après une première observation participante sur un stage de restauration de trois jours sur une *fjárhús* privée à Hjarðarhagi en août 2012, j'ai participé à deux stages sur le site de Tyrfingsstaðir, celui de 2013 et celui de 2017. En mai 2013, quatorze personnes ont participé à trois jours de restauration intensive. Onze personnes ont participé au stage de 2017 (faute d'inscriptions, le stage de l'été 2016 a été annulé). Les bénévoles inscrits, moyennant des frais d'inscription, sont de milieux et d'âges différents. Toutes les générations sont représentées avec

expériences d'observation participante à Tyrfingsstaðir, les participants étaient majoritairement des islandais : des habitants de la région qui n'avaient aucun savoir préalable de la construction en tourbe. Pour toutes et tous, c'était une première expérience de restauration. Les informations relatives à l'existence et l'organisation des stages sont en général relayées par les universités, les réseaux sociaux et surtout par le bouche à oreille en ce qui concerne les bénévoles locaux<sup>594</sup>. Lors des stages des printemps 2013 et 2017, les bâtiments à réparer étaient à l'état de ruines et avaient commencé à être maintenus: une *fjós* (étables pour 6 vaches) rattachée bâtiment principal partagé par la famille et les animaux et une *fjárhús* (bergerie en contre bas de la ferme).



Figure 161: Tyrfingsstaðir, les bâtiments en restauration. Cliché : SC, 2013.

---

toutefois une majorité d'adultes actifs. J'ai ainsi œuvré avec un informaticien, un chef d'entreprise, des étudiants, des architectes, des archéologues, des étudiants en folklore, des enseignants... Certains participants ont un lien de parenté (pères et fils, beaux-frères). En 2013, un couple était inscrit.

<sup>594</sup> En 2017 par exemple, les participants interviewés qui ont eu connaissance de stages de restauration par un ami (Bragi, Oddur et Ásta), par les réseaux sociaux (Anna B. *via* Facebook) ou en prospectant sur internet (Lukas). Les archéologues Alicia Hart Sawyer et Kathryn Catlin ont entendu parler des stages en discutant avec des personnes de leur réseau universitaire y ayant déjà participé ou bien en échangeant avec leurs contacts islandais.

À chaque fois, le groupe de bénévoles est divisé en plus petits groupes ou en binôme. Une rotation des groupes s'effectue pour que chacun puisse expérimenter les différentes étapes d'une restauration: charpenterie, extraction de la tourbe, appareillage de celle-ci etc... Lorsque plus de main d'oeuvre est nécessaire, le groupe se reforme (pour l'extraction de la tourbe et son chargement sur le char par exemple). La sensibilisation du patrimoine en tourbe se fait alors par le toucher concret du matériau. Les outils traditionnels sont utilisés (faux et bèches spécifiques pour l'extraction) mais les actions sont également aidées par la mécanisation (meuleuse électrique pour aiguiser les faux, tracteur et char pour transport des blocs de tourbe etc...).

Tout le monde se conforme aux directives des artisans tout en posant des questions. Des photographies (appartenant aux propriétaires ou prises par les artisans et les logisticiens du site) sont néanmoins utilisées de restituer au mieux les portions qui se sont effondrées. Les propriétaires occupant les lieux (ferme moderne à quelques centaines de mètres) sont aussi une importante source d'informations pour la restauration. Chacun prend toutefois conscience – sans états d'âme – que les bâtiments qu'ils réparent ne seront plus exactement comme ils étaient. Le groupe entier est également rassemblé lors de la pause déjeuner et des deux *kaffi tími* (pauses café de 10h et de 16h). Ces pauses sont riches en collations islandaises et en informations.





Figure 162: kaffi tími, stage Fornverkaskólin à Tyrfingsstaðir. Cliché : SC, mai 2017.

L'archéologue et partenaire du projet Guðný Zoëga, considère que ce qui se passe à Tyrfingsstaðir est important et concret: « we are maintaining »<sup>595</sup>. Les stages enseignent le savoir-construire en tourbe d'une façon peu académique. Pour Bragi Páll, écrivain bénévole à Tyrfingsstaðir en mai 2017 : « (t)his is a great start ». Pour Anna Björg, bénévole au même stage, *Fornverkaskólinn* ne dispense pas un cours académique et verbalisé :

« We are just working, not sitting down and learning vocabulary you know. This comes with the work. »<sup>596</sup>.

À l'issue des stages, il ressort que les participants ont en majorité satisfait leur besoin de connaissance des techniques de construction.

---

<sup>595</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>596</sup> Entretien du 27 mai 2017.

Tyrfingsstaðir a la particularité de ne pas faire partie du réseau *Húsasafn Íslands* mais avec le dispositif de *Fornverkaskólinn* le site bénéficie de subventions publiques pour les restaurations. Sa nomination, parmi les 14 sites sélectionnés, pour la *Turf House Tradition* au patrimoine mondial de l'UNESCO lui a également donné de la visibilité. Ce lieu met surtout en exergue la problématique de la transmission de la construction en tourbe qui, dans l'espace rural, se réduit à peau de chagrin. La *Heritage Craft School* menée à Tyrfingsstaðir touche bientôt à sa fin. La reconstruction et les réparations à Tyrfingsstaðir en sont au stade final. L'équipe se tourne vers l'avenir et travaille actuellement à l'élaboration d'un autre projet de restauration. Évaluation de ce qui a été fait depuis 2006 avec un questionnaire en ligne fait de 23 questions, envoyé en janvier 2021 par e-mail à tous les bénévoles participants. Les questions portent sur l'expérience du stage et sur l'éventuelle utilisation des connaissances acquises après le stage. Le but du questionnaire est aussi d'améliorer les stages à l'avenir.

### 3. Les workshops *Archaism, amnesia and anarchy in/of architecture* d'*Íslenski Bærinn*

*Íslenski Bærinn* est une initiative née de l'expérience de la maison en tourbe (familiale) de l'artiste Hannes Lárusson. Elle prend corps sur le site d'un ensemble en tourbe hérité de sa famille et situé à Austur-Meðalholt (Flóahreppur au Sud de l'Islande), à soixante kilomètres de Reykjavík et à sept kilomètres au sud de Selfoss. La plupart des huit bâtiments de l'ensemble ont été construits sur les fondations de structures datant du 19<sup>ième</sup> siècle. Austur-Meðalholt est une structure typique du sud de l'Islande. Certaines parties de l'ensemble ont été rénovés 1895 (un an avant le tremblement de terre du sud de l'Islande).



Figure 163: Íslenski Bærinn. Cliché : SC, 2014.

Au cœur de la maison principale se trouve la *baðstofa*, salle où les Islandais travaillaient, mangeaient, dormaient, naissaient et mourraient et qu'Hannes affectionne particulièrement. La ferme a été en activité jusqu'en 1965. En 1986 l'ensemble connaît un nouveau souffle avec le projet *Íslenski Bærinn*. Le lieu, qui allie tradition et création, héberge la Guilde des constructeurs en tourbe islandais (*Hleðsluskóli*) qui organise des stages et des cours à la demande au printemps ou à l'automne et dispense des séances de *workshops* estivaux<sup>597</sup> payants et appelés *aaaa*<sup>598</sup> (*Archaism, amnesia and anarchy in/of architecture*). Comme *Fornverkaskólinn*, ces workshops sont internationaux et sont en partenariat avec l'Université d'Islande et l'Icelandic Art Academy. On peut dire qu'*Íslenski Bærinn* est un centre culturel ou d'un village résidentiel doté d'une salle d'exposition employant le matériau tourbe de façon moderne.

---

<sup>597</sup> J'ai eu l'opportunité d'observer un de ces *workshops* l'été 2014. Cette année-là les participantes étaient toutes de filles, étudiantes en architecture. Le projet d'*aaaa* était alors la confection de sanitaires écologiques sur le site. Quand j'arrive, tout le monde se connaît déjà depuis deux semaines. Les derniers workshops et cours se sont tenus en été et septembre 2020.

<sup>598</sup> [aaaa-workshop.hi.is](http://aaaa-workshop.hi.is)



Figure 164: Íslenski Bærinn, salle d'exposition. Cliché : SC, 2014.

C'est un lieu de rencontre où ont lieu des visites ludiques et instructives autour de l'architecture islandaise en particulière et de l'architecture verte en général. *Íslenski Bærinn* est considérée par ses initiateurs comme une institution culturelle « honoring this heritage » avec un programme d'enseignement qu'elle estime ambitieux. Les stages ont pour objectif la transmission du savoir-construire tout en assurant la maintenance des bâtiments en tourbe et de nouveaux bâtiments durables. La démarche théorique et philosophique associée à la pratique du matériau émanant du projet *Íslenski Bærinn* repose surtout sur la figure de son fondateur, Hannes Lárusson, que sur le groupe ou la guilde qui l'entoure. Hannes est un artiste, un critique et un curateur qui a une connaissance à la fois théorique et pragmatique de la *torfhús*. En discutant avec Gísli Helgason<sup>599</sup> de *Ljósmyndasafn Íslands* (musée de la photographie basé à Reykjavík), j'apprends qu'Hannes a fait des recherches sur les photographies anciennes de maisons en tourbe. Hannes imagine la vie dans la *baðstofa* –

<sup>599</sup> Discussion du 23 juin 2014. Voir carnet de terrain n°5.

pièce qui a engendré selon lui le concept de *bær* - comme une expérience de vie riche et sensible :

« (...) this quiet, multidimensional dwelling is the axis, the heart, the womb of the housing cluster and also Iceland's most important contribution to three-dimensional art. Without the *baðstofa* the Icelandic *bær* would not exist. » (Lárusson 2014 : 18).

Il considère tous les aspects de la maison en tourbe comme des éléments positifs : l'obscurité, la promiscuité au même usage de matériaux modernes et composites comme la tôle ou le béton. Pour lui, ils ont amélioré les maisons sans pour autant affecté leur ambiance ou leur allure générale :

« (...) this use of material enhanced the variety but seldom affected the general impression or ambience of the farm, nor did it significantly lead to a visual or stylistic breach. » (Lárusson 2014 : 14).

Hannes parle d'un tissage, d'une trame entre tous les éléments autour de la maison en tourbe : à la fois monticule, ferme et maison de campagne avec des dépendances, un ouvrage tridimensionnel en harmonie avec la nature et les conditions climatiques, la compréhension du matériau etc... Il conclue :

« (...) among the most sophisticated contribution of the Arctic North to shaping the land and adjusting to nature. » (Lárusson 2014 : 26).

Si le projet met en exergue la figure d'Hannes, ce dernier met en avant ses collaborateurs comme l'anthropologue Sigurjón Baldur Hafsteinsson, enseignant à l'Université d'Islande. Travaillant sur l'exclusion des maisons en tourbe, Sigurjón s'est engagé aux côtés d'Hannes pour la réhabilitation du patrimoine bâti. Le projet *Íslenski Bærinn* se révèle plus hermétique et activiste que ceux décryptés auparavant. Hannes Lárusson et son réseau ont en quelque sorte intellectualisée le matériau en tourbe pour conférer une noblesse à la construction. Les expériences et les débats qu'ils proposent orientent la réflexion autour de la *torfhús* dans de nouvelles directions qui sont sémantiques, philosophiques, artistiques, écologique, pragmatiques et expérimentales. En cela l'œuvre de Hannes sur la maison en tourbe est un manifeste.

### III. EXPOSITIONS ET INSTALLATIONS

#### 1. Quelques expositions de musées publics.

Des expositions et installations tournant spécifiquement autour de la maison en tourbe ont agrémenté les manifestations culturelles islandaises dans les années 2010. En 2011, l'architecte Hjörleifur Stefánsson a en quelque sorte inauguré ce mouvement en occupant l'espace d'accueil de l'exposition archéologique *Landnámssýningin*. Avec l'équipe du musée municipal, il y présentait des boîtes témoins montrant les différentes étapes de vieillissement du matériau tourbe. Des panneaux explicatifs ainsi qu'un diaporama de photographies de fouilles venaient compléter le propos.

En 2015, l'exposition permanente *Points of View – a journey through the visual world of Iceland* installée à Safnahúsið (la *Maison de la Culture* ou *Culture House*, lieu culturel sous la tutelle de *Þjóðminjasafn Íslands*) propose une réflexion autour de l'identité visuelle islandaise à partir de sept *points de vue* :

« (...) culture is one of the foundations of our identity, both as individuals and as a society. In this way, an exhibition like this is a form of reflection. » (Collectif 2015 : 107).

Les points de vue développés sont : *up* (le regard ascendant du pouvoir terrestre au pouvoir céleste), *again & again* (ce qui se répète), *outside* (le regard vers l'extérieur pour mesurer et classer l'environnement), *inside* (l'introspection), *mirror* (la quête du sens de l'existence), *from the cradle to the grave* (l'évolution des vies humaines) et *down* (la relation avec la terre). Plusieurs musées se sont associés pour que l'exposition regroupe des artistes (anonymes ou non) et des artefacts reflétant ce monde visuel islandais :

« (...) the method and medium may change over time but the points of view are usually quite similar. » (Andrésson 2015 : 16).

La maison en tourbe trouve dans cette exposition et dans chaque *point de vue* une résonance toute particulière avec la mise en exposition de nombreuses représentations.



Figure 165: exposition *Points of View – a journey through the visual world of Iceland* installée à Safnahúsið. Cliché : SC, 2017.

## 2. *Þúfa* d'Ólöf Nordal

Quelques années plus tôt, c'est l'artiste plasticienne Ólöf Nordal qui a commencé à se pencher sur le matériau tourbe. Pour ses productions, Ólöf axe ses recherches sur l'histoire islandaise et la mémoire collective en adoptant un point de vue critique. Son travail artistique est précisément focalisé sur l'identité propre de la nation pour la période post-coloniale, l'origine et la perception des symboles nationaux dans le présent et le fragment comme miroir du passé. Ses sculptures et ses photographies abordent aussi la problématique de la représentation animale et la fascination pour le monstrueux. Elle s'intéresse aux pratiques scientifiques qui – selon elle – préservent et exposent la nature avec une part de fiction. Ólöf explore les traditions folkloriques en lien avec la nature islandaise et c'est sur la tourbe qu'elle a jeté son dévolu en 2013 pour son installation *Þúfa*<sup>600</sup>. Cette œuvre *in situ* a été réalisée sur un nouveau terrain situé dans la zone portuaire en plein développement de la capitale et dont le propriétaire est la florissante compagnie HB Grandi<sup>601</sup> (entreprise de stockage et de transformation du poisson). Cette dernière a lancé un concours pour qu'une installation artistique s'implante à côté de son bâtiment dévoué au stockage de poisson. C'est Ólöf Nordal, artiste islandaise, qui a remporté le concours organisé par ce commanditaire particulier. En

<sup>600</sup> L'œuvre est intitulée *Þúfa*, ce qui signifie *butte* ou terre, forme que l'on trouve dans tout le paysage islandais.

<sup>601</sup> HB Grandi entreprend le stockage de poisson dans le port de Reykjavík dans un bâtiment construit sur une portion de terre nouvellement créée et dont la réalisation fut controversée. Par ailleurs, *Þúfa* ne bénéficie d'aucune protection. Cependant, l'installation se trouve à proximité d'un mur historiquement ancien et protégé (celui sur lequel se trouve une signalisation maritime jaune).

partenariat avec la ville de Reykjavík, du musée des Beaux-Arts et de l'Université d'art, l'artiste a commencé son projet en octobre 2013 et il s'est achevé en décembre de la même année.



Figure 166: þúfa d'Ólöf Nordal ; Cliché : SC, 2014.

Pour le réaliser, l'artiste a travaillé avec les frères artisans Guðjón Stefán et Benjamin Kristinsson, familier de la construction en tourbe<sup>602</sup>. Lors de notre rencontre sur le site<sup>603</sup>, l'artiste me raconte que la réalisation du tertre demi-sphérique recouvert de *strengur* n'a pas été une opération aisée. Le chemin dallé qui fait le tour de la structure et permet de grimper au sommet où se trouve une cabine en bois où est déposé du poisson séché<sup>604</sup> (autre emblème islandais). Cette petite structure sommitale a été réalisée par le troisième frère Kristinsson. La ville de Reykjavík, du personnel du Musée d'Art, l'artisan Sigurbjörn Ingvarsson<sup>605</sup>, une maçonne suédoise et des proches d'Ólöf ont également participé. C'est ainsi qu'une dizaine de personnes a contribué à l'érection de *þúfa*. Ólöf me confie les avoir considéré comme une

<sup>602</sup> Sur Guðjón Stefán, voir partie *TORFHÚS*, E., III., p. 349.

<sup>603</sup> Rencontre du 25 juin 2014 (interview non enregistrée, consignée dans le carnet de terrain n° 5).

<sup>604</sup> Le poisson séché est fourni par HB Grandi.

<sup>605</sup> Rencontré lors d'un stage de restauration en 2013.



famille, principalement constituée d'Islandais. Elle ajoute qu'au départ le terre n'était pas supposé être en tourbe et qu'il fallait le considérer comme une tour de Babel : quand on fait l'ascension de cette montagne (*þúfa*), on fait un voyage intérieur<sup>606</sup>.



Figure 167: *þúfa* d'Ólöf Nordal. Cliché : SC, 2014.

Pour elle, *þúfa* évoque les différents langages et les différentes religions. Ólöf me précise d'elle-même qu'il n'y a rien de nationaliste dans sa démarche malgré l'emploi du poisson séché qui est un emblème islandais fort et celui de la tourbe qui est le symbole de l'architecture ancestrale du pays.

---

<sup>606</sup> Ólöf emploie les termes *journey* et *core* lors de notre discussion, voir carnet de terrain n°5.



Figure 168: púfa d'Ólöf Nordal, cabine en bois. Cliché : SC, 2014.

Cette commande artistique urbaine (à deux pas du centre de la capitale) est vite devenue un lieu populaire que les Islandais et les touristes se sont appropriés. Son emplacement lui donne une belle visibilité (on le voit depuis le récent Harpa Concert Hall). Il permet aussi aux visiteurs de découvrir le port de Reykjavík<sup>607</sup>.

### 3. *Earth Homing : reinventing Turf Houses*

En 2018 c'est une curatrice américaine, Annabelle Von Girssewald, qui se lance dans l'organisation et le commissariat d'un projet intitulé *Earth Homing : reinventing Turf Houses*. Cette exposition a regroupé des artistes pluridisciplinaires et des chercheurs essentiellement islandais et a eu lieu sur le site de Gróttta (Seltjarnarnes, banlieue de Reykjavík) du 8 août au 8 septembre 2018. Ce projet abordait l'histoire de la maison en tourbe et ouvrait la discussion sur le rôle potentiel de cet habitat dans la création d'un avenir durable.

---

<sup>607</sup> La ville a d'ailleurs largement investi dans l'aménagement de cette zone ces dernières années (hôtel, restaurants, musées) venant compléter les sociétés de *whale watching* installés depuis longtemps.

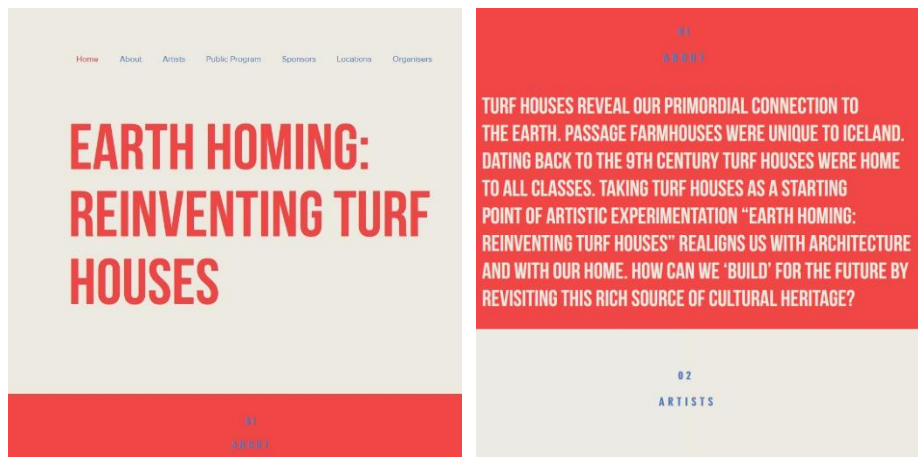


Figure 169: *Earth Homing : reinventing Turf Houses*, capture d'écran du site web. Source : <https://www.earthhoming.com/>

En choisissant la maison en tourbe comme point de départ de son exposition collective, Annabelle a exploré des thèmes complexes comme le réchauffement climatique, l'esclavage et les catastrophes naturelles. Elle a demandé à chaque intervenant sélectionné de proposer une installation spécifiquement en lien avec la maison en tourbe. (<https://www.earthhoming.com/>). Ólöf Nordal a participé à *Earth Homing* en proposant le projet *An Experiment on Turf (Tilraun um turf)*. Elle présente cette installation ainsi :

« [it] is an ongoing art research project in which the old building material “myrartorf” is examined from the perspective of visual art. The material as such has diverse connotations to different fields of study like geology, ecology and cultural studies. The project examines how contemporaries understand the material turf differently from past generations. It is an attempt to give turf a new meaning and form within contemporary visual art. A sculpture installation was made in the basement of the house named Raðagerði in Seltjarnarnes. The sculptures are all abstract forms, freed from any association with functionality or history and true to the turf’s nature as a material for art making. The work was made with the assistance of students in the Art and Design Department of the Iceland University of the Arts. They assisted in cutting and collecting the turf from the swamp and were involved in the transport, drying and finally then cutting the material into shape. »<sup>608</sup>

<sup>608</sup> Source de la citation : <https://olofnordal.com/experiment-on-turf/>



Figure 170: capture d'écran du site web d'Olöf Nordal. Source : <https://olofnordal.com/experiment-on-turf/>

#### 4. *Turfiction*

Enfin, *Turfiction* (terme faisant la combinaison du mot *turf* et de celui de *fiction*) est un projet co-fondé et co-écrit par les anthropologues Tinna Grétarsdóttir (chercheuse à la recherche de nouvelles façons de combiner recherche et art) et l'anthropologue et universitaire Sigurjón Baldur Hafsteinsson<sup>609</sup>. Pluridisciplinaire, il a été réalisé en collaboration avec l'artiste Hannes Lárusson et l'architecte Hildigunnur Sverrisdóttir, l'étudiante en littérature Bjarndís Helga Tómasdóttir, le botaniste et horticulteur Hjörtur Þorbjörnsson, les spécialistes en microbiologie Pauline Bergsten et Stephen Knobloch. *Turfiction* se dévoile à travers des conférences, des webinaires et des installations<sup>610</sup> en se demandant comment la maison en tourbe peut nous aider à penser la possibilité de vivre au sein de ruines capitalistes.

<sup>609</sup> Anthropologue enseignant à l'Université d'Islande. Spécialisé dans la muséologie, il a aussi engagé des recherches sur les politiques néolibérales et sur le patrimoine islandais. Particulièrement intéressé par la maison en tourbe, il a écrit l'article *Museum Politics and Turf-house Heritage* en 2010. Une de ses plus récentes publications s'intitule *Death and Governmentality in Iceland: Neo-liberalism, Grief and the Nation-form* (2018). Voir page 31 de la Partie Introductive.

<sup>610</sup> Elle a entre autre été présentée dans un pavillon de la 16<sup>e</sup> Biennale d'Architecture de Venise (2018).

Les auteurs et acteurs du projet ont conscience que le choix de la maison en tourbe peut paraître curieux pour penser le monde contemporain puisqu'il n'en reste que des traces dans le paysage islandais :

« (...) the varieties of the turf house have gone extinct. The turf house was considered an obstacle to modern progress and affiliated with shame, foulness, diseases, and consequently, brutally eradicated. »<sup>611</sup>

Pourtant, alors que les zones humides sont aujourd'hui valorisées et protégées, le groupe déplore que « the turf house has been left to the imagination, gut, and (de)composting. »<sup>612</sup> *Turfiction* vise donc la réhabilitation non pas d'un édifice culturel éteint mais d'un organisme vivant :

« (...) the mucous membrane, tissue, and the bowel of the turf house—this intestine architecture—originates from the swamp, which gives it an amorphous form. »<sup>613</sup>.

Le collectif souligne que la maison en tourbe n'as pas de limites spatiales ou temporelles. Elle est inachevée et demande des soins constants, de l'engagement et du travail :

« In building new narratives and making room for nonhuman others, relationality, and creative involvement, it is fitting to turn to the ontology of the turf house to imagine alternative and more swamp-bound temporalities, rejecting today's "bottomless instantaneity" (Gielen, 2014:27). »<sup>614</sup>.

À travers l'objet de la maison en tourbe, vu comme un « super-organism »<sup>615</sup> aux temporalités multiples, *Turfiction* propose un manifeste sur notre manière d'être au monde en cherchant à combiner architecture, art et philosophie<sup>616</sup> :

« *Turfiction* absorbs, carries, and transmits histories and narratives of growing coexistence where interspecies relations are intensified, constructions of bounded individual rejected, and human exceptionalism dismissed. Constructing a view of the "common liveable world" (Haraway, 2016:45) is

---

<sup>611</sup> Source de la citation : <http://turfiction.org/>

<sup>612</sup> Source de la citation : <http://turfiction.org/>

<sup>613</sup> Source de la citation : <http://turfiction.org/>

<sup>614</sup> Source de la citation : <http://turfiction.org/>

<sup>615</sup> Tinna Grétarsdóttir and Sigurjón Baldur Hafsteinsson (2020). « Pulses for future architecture » in [TERA#1](#), page 90. Source numérique : <https://tera.institute/pulses-for-future-architecture/>

<sup>616</sup> Le projet se réfère par exemple aux mille plateaux de Deleuze, G. and Guattari, F. (Deleuze, G. and Guattari, F. 1988. A Thousand Plateaus: Capitalism and Schizophrenia. London: Continuum.

central in developing an imagery that reacts to the urgency of the present and the need to disrupt the linearity of the story and who belongs in it. »<sup>617</sup>.

Au-delà du manifeste et de leur engagement philosophique, ses concepteurs proposent des images et des expériences faisant l'analogie entre *torfhús* et organisme vivant (intestin/couloir, poche amniotique/maison membrane), dénonçant le mépris qu'ont connu les maisons ou développant le lieu de provenance du matériau tourbe : le marais. Le projet a trouvé un prolongement extension avec trois publications<sup>618</sup>.

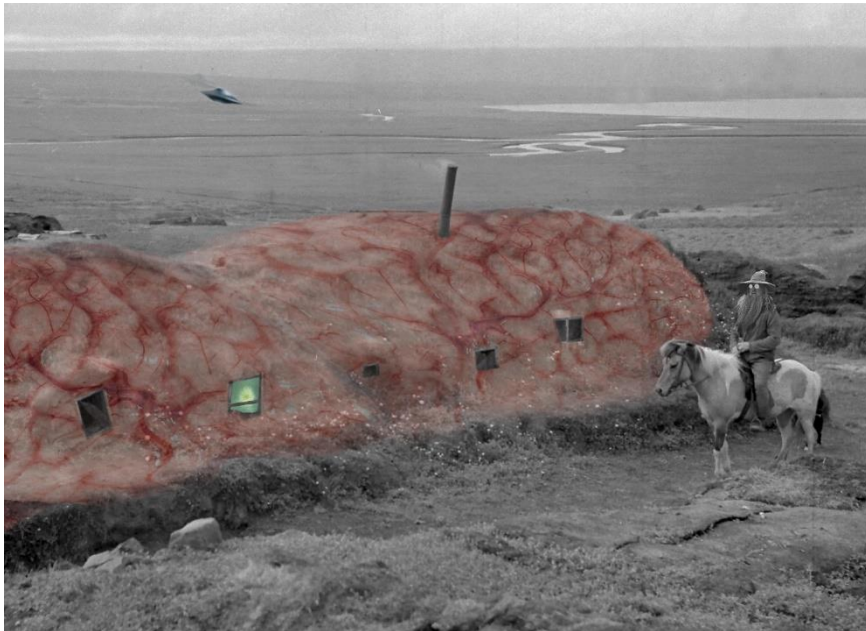


Figure 171: Montage photographique pour le projet *Turfiction*, *Untitled* par Hannes Lárusson, Hildigunnur Sverrisdóttir, Sigurjón B. Hafsteinnsson and Tinna Grétarsdóttir, 2018. Source : <http://turfiction.org/>

<sup>617</sup> Source de la citation : <http://turfiction.org/>

<sup>618</sup> Tinna GRÉTARSDÓTTIR et Sigurjón Baldur HAFSTEINSSON (à paraître). « Turfiction » in *Swamps and the New Imagination On the Future of Cohabitation in Art, Architecture, and Philosophy*, N. Urbonas, G. Urbonas and K. Sabolius (ed.), Berlin: Sternberg Press / Tinna GRÉTARSDÓTTIR et Sigurjón Baldur HAFSTEINSSON (2020). « Pulses for future architecture », TERA#1 éditions / Tinna GRÉTARSDÓTTIR et Sigurjón Baldur HAFSTEINSSON (2020). « At Tanka med Torv. » in *Arktiska spar. Natur och Kultur I Rörelse*, Lotten Gustafsson Reinius (ed.), Nordiska Museets Förlag.



Figure 172: montage photographique pour *Turfiction*, *Untitled* par Ásmundur Ásmundsson, Hannes Lárusson and Tinna Grétarsdóttir, 2016. Source : <http://turfiction.org/>.

Après avoir convaincu leur propre groupe social, ces initiatives en marge ont réussi à obtenir la reconnaissance et des financements des instances officielles pour leurs actions mises en place. Aujourd'hui, la *torfhús* a « un versant social et un versant savant. » (Davallon 2014 : 12) : les institutions en marge ont intégré l'espace public pour apporter de l'intérêt social et produire des connaissances sur l'habitat traditionnel. Il leur reste à assurer de la pérennité des dispositifs qu'elles proposent et d'élargir leurs publics pour bousculer les narrations de la création de la nation.

## IV. LA MAISON EN TOURBE COMME PATRIMOINE RELATIONNEL

### 1. Introduction

À la fin des années 2010, peu de temps après la crise économique, la maison en tourbe est à nouveau perçue négativement. C'est en tout cas le postulat de l'anthropologue Hafsteinsson :

« The image of the turf-house as an underground hovel appeared in the media as the symbol of the setback the country had suffered. » (Hafsteinsson 2010 : 267).

Pour l'archéologue Orri Vésteinsson, la maison n'a également qu'une faible résonance dans le quotidien des Islandais :

« (...) there is very few individuals (...) This has a very little resonance in the society. »<sup>619</sup>

Ses propos font écho à la remarque du socio-anthropologue Jean-Pierre Castelain :

« (...) ce qui fait venir dans l'île n'est pas nécessairement ce qui y retient les insulaires ; ce qui est perçu souvent comme négatif par les insulaires se trouve mis en valeur pour promouvoir leur île. » (Castelain 2006 : 401).

Lors de notre entretien enregistré<sup>620</sup>, l'archéologue Birna Lárussdóttir me relate une anecdote sur cette apparente attention limitée que porte les habitants sur la *torfhús*. En 2017, un site Viking est fortuitement trouvé aux environs de Grímsnes (Sud-Ouest de l'Islande). Birna me livre que les propriétaires de la *summerhouse* sur laquelle il se trouvait ne se réjouissaient pas de cette découverte et des potentiels travaux d'excavation. Elle conclut cette histoire en me disant que « (...) not everybody is that enthusiastic about these things ». L'instabilité du statut de la maison en tourbe refait alors surface. Pourtant, d'après Hjálmar Sveinsson<sup>621</sup>, 90% de la population islandaise considère aujourd'hui que le patrimoine bâti ancien en général et les maisons en tourbe en particulier sont un patrimoine culturel de valeur. Il considère même que, paradoxalement, les jeunes y sont plus sensibles que les anciens qui voient encore la

---

<sup>619</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>620</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>621</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.



torfhús comme un élément rétrograde de l'histoire du pays. Par ailleurs, nous avons vu que la maison en tourbe et ce qu'elle renvoie a engendré une iconographie populaire spécifique largement exploitée par le secteur touristique. Au-delà des considérations, nous venons surtout de voir que de nouveaux lieux du patrimoine apportent des dynamiques inédites autour de la transmission du savoir-construire en tourbe. Tous les protagonistes et leurs dispositifs de mise en valeur de la maison en tourbe, aussi anecdotiques soient-ils, semblent avoir un impact évident sur le récit national islandais. Il apparaît que les échanges soient parfois dissonants mais participent à un renouveau des narrations. Nous verrons que la maison en tourbe est un patrimoine en négociation qui questionne la nature authentique et immatérielle de ses vestiges. Il s'avère que l'archéologie et ses représentants tiennent un rôle important dans la mutation de l'historiographie de la *torfhús* en particulier et du récit national en général. Ainsi, la pratique et l'idéologie de la discipline, la préservation des sites et la médiation qui en est faite, les travaux de restitutions et les expérimentations contribuent aux transformations des narrations.

## 2. Qui sont les experts de la tourbe en islande ?

Au regard des acteurs et informateurs.trices de cette enquête, la maison en tourbe comme objet patrimonial ne concerne en profondeur qu'une poignée de spécialistes. Katla Kjartansdóttir argumente que le désir de progrès chez les Islandais explique que « just few individuals [are] interested in this »<sup>622</sup> : les Islandais étaient « kind of crazy about modernism », ils ont ainsi voulu se débarrasser des vieilles choses (« old stuff »). L'archéologue Orri Vésteinsson va plus loin en qualifiant la maison en tourbe de *niche* :

« (...) I don't think archaeologists have a very sharp opinion about this [*les débats autour de la maison en tourbe*], whatever it is . (...) This is such a *niche* to be interested in this»<sup>623</sup>.

Ainsi il observe que « there're no pressure from outside to work together cause there is nobody interested in this. ». Par ailleurs, il est intéressant de signaler qu'un grand nombre d'enquêtés s'est présenté comme non spécialistes de la tourbe alors que leurs connaissances du sujet sont incontestablement solides. Exemple : *Eiríkur Thorlaksson* :

---

<sup>622</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>623</sup> Entretien du 9 juin 2017.

« Now my approach to this topic doesn't exist. I'm not a specialist in the area and I just follow it slightly from outside shall we say. (...) But I have been working in the ministry for ten, eleven years »<sup>624</sup>

, période durant laquelle il a été très impliqué dans la rédaction de la loi Musée (*Law on the National Museum of Iceland*, 2011). « I may have some influence on how you approach this. »

Il y a toutefois un réseau autour de la maison en tourbe. Il inclut d'abord des institutions officielles qui émanent de l'État et plus précisément de *Mennta og menningarmálaráðuneytið*, le Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture. Dans son giron on trouve *Þjóðminjasafn Íslands*, acteur historique du patrimoine bâti et *Minjastofnun Íslands*, protagoniste national et régional plus jeune mais garant de la législation. Quant à la nomination de la *Turf Building Tradition* au patrimoine mondial de l'UNESCO, une consultante rattachée au département des Affaires Culturelles du Ministère de l'Éducation et de la Culture (*Ragnheiður Þórarinsdóttir*) suit spécifiquement le projet. Les individus qui œuvrent pour le patrimoine en tourbe sont des conservateurs.trices, d'administrateurs.trices et des chef.fes de projet. Ils viennent des sciences humaines et sociales (anthropologie, archéologie, lettres, histoires), de l'histoire de l'art, de l'architecture et aussi de l'enseignement. Ils sont investis par des responsabilités éthiques, législatives voire politiques. Le corps institutionnel dédié à la culture nationale garde une grande visibilité et chaperonne les principaux projets en lien avec la *torfhús*. Il est en relation avec des municipalités et des institutions culturelles régionales (musées etc...). Puis le réseau intègre des acteurs plus autonomes qui sont en relation – de près ou de loin – avec les instances patrimoniales. Ce réseau est petit mais constitue une communauté de pratique disparate mais (re)connue. Cette petite communauté de pratique est juste composée – selon les termes de l'anthropologue Valdimar Hafstein – du corps institutionnels de *ÞÍ* et *MÍ* et d'« entrepreneurs like Hannes Lárusson. » Il s'agit d'artisans parfois sollicités ou employés par *ÞÍ*, d'artistes, d'universitaires et de citoyens.nes. Certaines de leurs initiatives sont anecdotiques, d'autres sont plus ambitieuses.

---

<sup>624</sup> Entretien du 8 juin 2017.

### 3. Des échanges conflictuels

Au jeu du *qui connaît qui ?*, les archéologues, qui sont des acteurs clés au demeurant, s'avèrent bien connaître le réseau. *Les acteurs principaux apparaissent dans presque tous les entretiens menés. La connaissance du réseau et/ou les échanges* qui en découlent entre tous ces différents acteurs ne sont pas nouveaux mais, avec les régimes de patrimonialisation actuels, ils se sont étendus au monde entier et ils ont gagné en visibilité car ils circulent plus vite et sont plus facilement commentés. C'est sans conteste parce que ces échanges ont désormais investi les espaces publics que les narrations autour de la maison en tourbe et du récit national changent.

Entre institutions, les relations sont cordiales et le réseau n'échappe à personne. Si les personnes garantes de la protection des bâtiments sont plus dans le commentaire de ce qui se fait en dehors de leurs institutions, elles n'oublient pas de rappeler ceux et celles qui ont œuvré au processus de patrimonialisation. Ainsi Margrét Mallgrímsdóttir souligne l'« amazing job » de Sigríður Sigurðardóttir :

« (s)he is a great co-worker. (...) She is a pionnier. We are lucky to have a person like her within the cultural heritage. »<sup>625</sup>

C'est entre les institutions et les artisans que les échanges sont plus fertiles et techniques. L'architecte et responsable du réseau *Húsaafn Íslands* Guðmundur Lúther Hafsteinsson<sup>626</sup> inspecte lui-même les bâtiments mais - pour leur maintenance - l'institution qu'il représente recrute des artisans. L'archéologue Orri Vésteinsson<sup>627</sup> - qui a connaissance des débats sur le savoir-faire - estime qu'il est intéressant que les musées s'investissent dans cette maintenance et le savoir ethnologique de la construction. L'artisan Guðjón Stefán Kristinsson a remarqué de son côté que ses stages de construction en tourbe intéressaient les curieux mais aussi les institutions avec la participation d'archéologues ou d'employés de Parcs Nationaux. D'autre part, la proximité des artisans sur les lieux est un atout pour *Þjóðminjasafn Íslands*. Par exemple, la particularité voire l'avantage du complexe fermier de Þverá (*Húsaafn Íslands*) est la présence d'Áskell Jónasson, le fermier artisan qui vit à côté des bâtiments. Il est

---

<sup>625</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>626</sup> Conversation non enregistrée du vendredi 4 juillet 2014, carnet de terrain n°6.

<sup>627</sup> Entretien du 9 juin 2017.

le contact privilégié de Þí, celui qui a un œil constant et bienveillant sur le bâti. Jusqu'à aujourd'hui c'est lui qui en a supervisé et réalisé les réparations. La présence éclairée d'Áskell montre que malgré la gestion nationale officielle du site, la présence locale est une plus-value. Cependant, le musée constate aujourd'hui que cet homme, qui est la mémoire vivante du site, est âgé et qu'il n'est plus en mesure d'assumer des réparations. L'historienne Guðrún Harðarsdóttir<sup>628</sup>, qui a la charge de *Húsasafn Íslands* avec Guðmundur Lúther, me parle de l'importance du savoir-construire de Víglundur Kristjánsson et de Guðjón Stefán Kristinsson mais elle me précise que la transmission de leurs connaissances est problématique car rien n'est renseigné. La connaissance de la maison en tourbe par l'oralité est un chaînon manquant. Ses données volantes ont peu été saisies par les institutions patrimoniales et quand elles le sont (questionnaires du *Musée National*), elles ne sont accessibles qu'en islandais. Pour l'historienne Guðrún Harðarsdóttir<sup>629</sup>, il n'y a rien à tirer de ces questionnaires car quand ils ont été réalisés auprès des fermiers, ils n'avaient pas conscience de la valeur patrimoniale de leurs maisons. Guðrún souhaiterait cependant que des entretiens soient fait sur la transmission du savoir-construire. Par exemple elle me dit que personne ne sait comment un artisan comment Helgi Sigurðson, qui a la charge des principaux bâtiments protégés du Nord comme Burstafell, a acquis son savoir-faire. Sa sœur, la conservatrice (retraîtée) Sigríður Sigurðardóttir, est probablement la personne institutionnelle la plus proche des fermiers et des artisans qui détiennent le savoir-faire. Elle a conscience que cette génération de professionnels et d'autodidactes est en train de mourir. Elle les a observés et sait que sur certains bâtiments, on peut même en reconnaître les auteurs. Les liens qu'elle a tissés avec eux lui permettent de pouvoir émettre légitimement un avis. Sigríður est par exemple capable de juger si, sur certains bâtiments, la tourbe est bien coupée ou non. Par ailleurs, elle considère qu'une bonne construction n'est pas systématiquement une belle construction<sup>630</sup>.

Les relations peuvent aussi être conflictuelles entre les artisans et les institutions. Lorsqu'il aborde les reconstitutions d'Eiríksstaðir, Stöng et Aðalstræti, Orri Vésteinsson note que la communication entre les artisans et les autres praticiens institutionnels n'était pas assurée :

---

<sup>628</sup> Conversation non enregistrée du vendredi 27 juin 2014, carnet de terrain n°6.

<sup>629</sup> Entretien non enregistré du vendredi 27 juin 2014, carnet de terrain n°6.

<sup>630</sup> Entretien du 30 mai 2017.

« (...) in the end, like in Eiríksstaðir – which is a lot more realistic compared to Stöng – The architect and a craftman decided. So there were not to much interaction with the archaeologists. »<sup>631</sup>

A contrario, le projet d'Aðalstræti – dans lequel Orri était impliqué – laissait la place à plus d'échanges avec les artistes qui ont travaillé à la scénographie et surtout avec les artisans qui n'avaient pas d'idées préconçues sur ce projet<sup>632</sup>.

L'archéologue me parle spontanément du clivage entre les institutions et les artisans. Pour lui, ces-derniers n'ont pas vraiment une mentalité d'universitaires puisqu'ils croient détenir le savoir-construire en tourbe et ne sont pas intéressés par la remise en cause des possibles variations de cette culture constructive. Orri pense que leur vision est canonique. Or l'archéologie démontre que le savoir traditionnel du bâti en tourbe a changé au fil du temps :

« It's not unbroken, unchanged tradition. »<sup>633</sup>

Il n'est pas le seul archéologue à insister sur la muabilité de la construction en tourbe. Orri me cite son collègue Bjarni Einarsson : « Bjarni Einarsson, he is interrested in this issue. » Effectivement, lors de ma rencontre avec Bjarni quelques années plus tôt, en avril 2013<sup>634</sup>, nous avons eu l'occasion de parler de reconstructions. Pendant notre conversation, Bjarni m'indique que parfois les *torf master* (artisans spécialisés dans la construction en tourbe) ne savent reconstruire les bâtiments qu'à l'aide de méthodes modernes des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles et pas médiévales. Orri pense que ce sujet est épineux : la tradition artisanale reste trop dans une pratique ininterrompue ou réinventée en partie. Selon lui, les gens qui pensent avoir le savoir-faire ont du mal à accepter l'idée de réinvention du savoir construire « because they feel that the way they do it is sort of allowed by centuries of tradition »<sup>635</sup>. La tradition serait si perpétuelle que certains de ses garants peuvent être agressif « aggy » (agressifs). Mais l'historien et archéologue précise que cela représente peu de personnes : « (...) less than ten people who probably think they know how to do this ». Quand certains désaccords s'estompent avec des compromis, d'autres conduisent à l'éviction de la personne employée. C'est ainsi que mes informateurs.trices de ÞÍ m'expliquent – sans plus de détails – que l'artisan

---

<sup>631</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>632</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>633</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>634</sup> Entretien non enregistré du 19 avril 2013, voir carnet de terrain n°3.

<sup>635</sup> Entretien du 9 juin 2017.

Víglundur Kristjánsson est devenu *persona non grata* aux yeux de l'institution. Cette secousse qui touche le domaine de la restauration fait écho au personnage reclus de Tryggvi Hansen<sup>636</sup> dont Valdimar Hafstein pense qu'il n'a pas pu être rattaché aux institutions : « (n)o. I doubt that Tryggvi would work for the National Museum. He is too much of an anarchist. »<sup>637</sup> Enfin la nomination de la *Turf Bulding Tradition* comme patrimoine mondial de l'UNESCO n'est pas forcément bien perçue par les artisans qui n'adhèrent pas toujours aux techniques requises pour le maintien du patrimoine bâti en tourbe. Sans que cela ne soit prononcé, on sent que l'Unesco représente un certain impérialisme universaliste à la pensée occidentale voire néocoloniale. *Helgi Sigurðson*, par exemple, y réagit plutôt avec sarcasmes à l'aide de sourires et de regards explicites qui contestent le sujet. Aucun artisan ne semble s'être approprié la réelle teneur de ce projet qui est avant tout écrit. J'é mets ainsi l'hypothèse qu'ils considèrent que les points de vue de l'organisation sur le patrimoine en tourbe sont trop abstraits, trop axés sur une nostalgie d'institution figeant des bâtiments, trop en décalage avec ce qui est mené sur le terrain. Ou bien peut-être craignent-ils que cette nomination, si elle aboutit un jour, n'entrave leurs façons de faire et empêche la perpétuation de leurs techniques. Par ailleurs le projet semble loin de se concrétiser donc l'éventuelle main-mise sur les sites retenus (dont Tyrfingsstaðir) ne sont pas un sujet majeur : l'Unescoïsation n'est pas à l'ordre du jour pour les acteurs du terrain. Entre artisans, les échanges sont plutôt anecdotiques. En discutant avec Guðjón Kristinsson, j'apprends qu'il connaît Helgi mais qu'il ne l'a jamais rencontré<sup>638</sup>. Il l'a toutefois appelé car il avait des questions techniques pour un projet de reconstruction en Norvège. Par ailleurs, sur la page Facebook de *Fornverkáskolinn* (initiative auquel participe Helgi) des publications renvoie aux stages que Guðjón dispense avec *AUI*. Sur le terrain des stages de restauration, les artisans aiment se taquiner. Lors des stages *Fornverkáskolin*, il était fréquent de voir le maçon être en désaccord avec le charpentier.

Pour poursuivre sur les échanges, l'intervention des acteurs auprès des habitants est essentielle. En archéologie, la parole des locaux est une précieuse source de données. Lors des prospections, les archéologues ont pris l'habitude d'interroger la population afin de récolter des informations sur les sites qui ne sont par exemple pas mentionnés dans les

---

<sup>636</sup> Voir deuxième partie *TORFHÚS*, E., III., page 350.

<sup>637</sup> Entretien du 7 juin 2017.

<sup>638</sup> Entretien du 4 juillet 2014, non enregistré (voir carnet n°6).

documents sources. Cette recherche des traces humaines dans le paysage islandais est donc plus poussée car elle s'appuie sur les enquêtes menées auprès de personnes intimement connectées à l'environnement. Les habitants deviennent des « sujet[s] de savoir » (Laplantine et Saillant 2005 : 12) et mémoires vivantes des lieux, des sites, des bâtiments. L'archéologue Birna Lárusdóttir<sup>639</sup> me confirme que lors de ses prospections elle rencontre souvent des habitants et a souvent recours à leurs connaissances<sup>640</sup>. Elle me dit même que c'est une règle conventionnelle de la pratique de la prospection. Birna a remarqué qu'au départ les habitants n'ont rien à dire « 'Oh ! There's nothing really. No archaeology here !' ». Puis lorsqu'elle mentionne précisément tel ou tel endroit, les informations arrivent. A contrario, les habitants ignorent parfois l'histoire du paysage dans lequel ils sont implantés. Pour Birna, l'archéologie a modifié le paysage mais aussi les idées que s'en font ses occupants. Cependant Birna reconnaît que malheureusement le recueil d'informations auprès des locaux est limité car le temps manque et que les zones à explorer sont trop nombreuses. Ainsi la plupart du temps, les habitants sont consultés pour la localisation des sites recherchés. Les sources écrites sont le point de départ de la localisation, puis les habitants donnent des indications pour s'y rendre. En règle générale, les locaux apportent une plus-value aux données issues des sources écrites, comme le précise Birna : « of course people tell us all sorts of things ». S'approprier le patrimoine archéologique, c'est aussi repenser le lien avec la notion de territoire et d'identité. Pour Birna, les Islandais réfléchissent de plus en plus à des sujets spécifiquement en lien avec l'archéologie (elle cite une émission de radio - entendue en se rendant à notre rendez-vous d'entretien - durant laquelle un organisateur de festival artistique s'est mis à parler d'archéologie !). Birna a observé pendant son travail de prospection que ses conversations avec les locaux réactivaient la mémoire des sites :

« (...) when we are doing the survey, I think we are also creating something in people's minds when we meet them. »<sup>641</sup>

Lorsqu'elle se rend dans des fermes, les gens se rappellent le passage d'archéologues :

« 'Oh ! Kristján Eldjárn, he came here in 1956 and he was so interested in this ruin here' so that makes things more special that Kristján Eldjárn was there. »

---

<sup>639</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>640</sup> Sur le recours aux « social informers » par les archéologues, voir les importants travaux de Laurajane SMITH comme « Discourses of heritage : implications for archaeological community practice » (SMITH 2012). Pour l'Islande, voir aussi MILEK & EDWALD (2013).

<sup>641</sup> Entretien du 2 juin 2017.

La conservatrice Margrét Hallgrímsdóttir accorde également beaucoup d'important au statut d'informateurs.trices des habitants :

« What I have learnt is to listen to local people, the people who lived in these houses (...). That's what we've learnt when talking to the farmers, the elderly people in connection with these buildings. (...) they are kind of critical when we are using so fine material to put it to bind a roof or something (...). That's important information. »<sup>642</sup>

Les cas rapportés de communication difficile font surtout mention de conflits entre les institutions et certains propriétaires des lieux (souvent issus du monde agricole) où se trouvent des *maisons-musées* :

« (...) le paysan apparaît véritablement comme un interlocuteur (...), [un] informateur mais aussi [un] concurrent : s'il possède la connaissance de ses terres et sait trouver les vestiges que cherche le scientifique, il n'est cependant pas prêt à s'en dessaisir. » (Fabre et Hottin 2008 : 10).

Guðmundur Lúther Hafsteinsson me parle par exemple de Núpstaður (*Húsasafn Íslands*). Après avoir appartenu à deux frères aujourd'hui décédés, il revient actuellement à un cousin qui – selon l'architecte – n'est pas très ouvert au dialogue<sup>643</sup>. Le propriétaire a même fermé le site avec un panneau marqué « propriété privée » mais le site (dont l'église en tourbe est l'attraction de l'ensemble) reste visitable. Lors de notre entretien<sup>644</sup>, le politicien Hjálmar Sveinsson pointe du doigt les difficultés de communication avec le propriétaire du site de Keldur (*Húsasafn Íslands*). Pour Hjálmar, le site est important mais le fermier – qui stocke du foin sur les bâtiments me dit-il - n'y est pas autant attaché que ceux qui désirent le préserver.

Enfin, les échanges entre les spécialistes islandais et les experts venus de l'extérieur montrent que l'île s'est largement ouverte aux expériences venues d'ailleurs. Si des artisans acceptent parfois de se déplacer pour rencontrer des institutions étrangères<sup>645</sup>, c'est surtout les stages de restauration qui attirent des professionnels de l'architecture vernaculaire en terre qui se sont donnés la mission de la maintenir dans le monde entier. L'archéologue Guðný Zoëga, qui a accueilli certains de ces spécialistes en a conscience :

---

<sup>642</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>643</sup> Conversation non enregistrée du vendredi 4 juillet 2014, carnet de terrain n°6.

<sup>644</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>645</sup> Le 27 janvier 2017, lors d'une conversation avec la préparatrice des stages Bryndís Zoëga, j'apprends qu'Helgi Sigurðsson – l'artisan avec qui elle travaille – a accepté de se rendre en Écosse pour participer à une démonstration. Voir carnet de terrain n°12.



« (...) for the turf walls you really really need a specialized knowledge... If you loose it... It's a loss for Iceland but also for other places in the world. »<sup>646</sup>

Pour Guðný, l'Islande est chanceuse car ce mode de construction a perduré tardivement (jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle). Le savoir-faire a donc été actif jusqu'alors, ce qui n'est pas forcément le cas ailleurs note-t-elle : « (...) it's still there. (...) that's why we have people from everywhere ». Si l'impact des stages peut être local (en termes de lieux et de participants), il peut donc aussi être global et international car ils drainent des spécialistes de l'architecture en terre venus d'Amérique du Sud, du Nord, d'Écosse et d'Irlande. Ainsi, le réseau créé par les stages a permis à certains, comme les organisations EBUKI<sup>647</sup> ou CHIST<sup>648</sup>, de retrouver leur patrimoine.

---

<sup>646</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>647</sup> Earth Building UK Ireland est un organisme de bienfaisance reconnu, créé en 2007 qui œuvre pour la construction en terre dans toute sa diversité. EBUKI se donne plusieurs missions : sensibiliser sur la construction en terre, travailler avec des partenaires nationaux et internationaux afin d'écrire, de publier et définir de nouvelles normes pour les techniques de construction en terre. Elle développe aussi une cartographie des bâtiments en terre britannique et irlandais. EBUKI missionne des constructeurs, des formateurs et des évaluateurs pour effectuer des formations accréditées. C'est ainsi qu'en juin 2016, des membres de l'organisation comme Becky Little, ont participé à un stage *Fornverkaskólinn* Heritage Craft School (voir Little 2016). EBUKI est devenue une organisation partenaire de la Chaire UNESCO de l'architecture en terre, ce qui lui a permis d'élargir son réseau à travers le monde. Chaque année, EBUKI anime un festival de la construction en terre appelé Clayfest. Lors de ma recherche doctorale, j'ai eu l'occasion de rencontrer certains membres d'EBUKI lors des 1<sup>e</sup> Assises Européennes de la Construction en Terre Crue (AsTerre) à Lyon en 2016.

<sup>648</sup> Cultural Heritage Interpretation and Sustainable Tourism (CHIST) est une organisation qui vise à donner aux acteurs de l'interprétation et du tourisme du patrimoine écossais une idée de ce qui est entrepris dans leur domaine en dehors du Royaume-Uni. L'objectif est donc de s'inspirer de ce qui se fait ailleurs pour éventuellement l'appliquer et des inspirations pour appliquer chez eux. CHIST est financé par le programme Leonardo da Vinci émanant de la direction générale de l'éducation et de la culture de la Commission Européenne et vise surtout la réalisation de formations professionnelles et l'échange d'expériences et de pratiques. Une délégation s'est rendue en Islande lors de son programme de 2014 avec un stage *Fornverkaskólinn* Heritage Craft School promu par ARCH.

DEPUIS LES NOTIFICATIONS

 **Tom Morton** a partagé un lien. 21 min

**TRAINING OPPORTUNITY IN ICELAND**

Would you like to go to Iceland this summer to learn traditional turf building? It's a great course run by real experts, 19 - 25 August, paid for under the EU Erasmus programme.

Check our our film <https://www.youtube.com/watch?v=zaaqMj5HwuU> and website <http://archnetwork.org/is/> ... [Afficher la suite](#)

 **Arc Architects Turf Building In Iceland 2013 EBUK presentation**  
Arc Architects Turf Building In Iceland 2013 shown at EBUK...  
YOUTUBE.COM

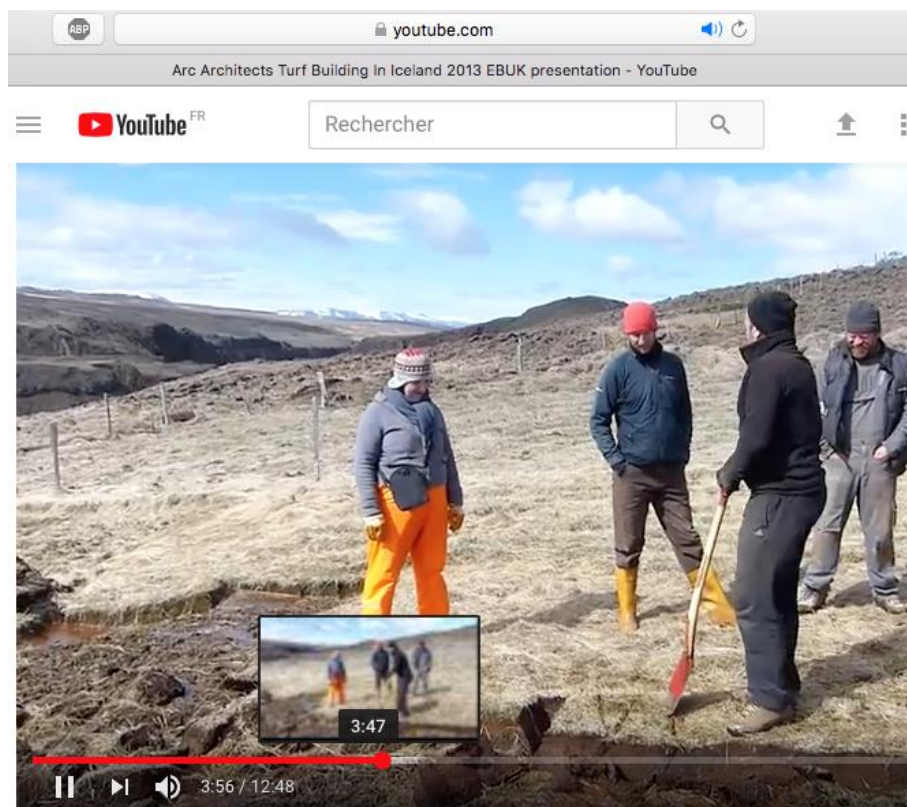
 **J'aime**     **Commenter**     **Partager**

 1     Vu par 10 personnes

1 partage

 Commentez ceci...    

Figure 173: capture d'écran d'une publication Facebook d'EBUKI pour un stage de construction en tourbe en 2013.



Arc Architects Turf Building In Iceland 2013 EBUK presentation

38 946 vues

👍 291 🗨️ 10

Figure 174: capture d'écran d'une vidéo d'un stage d'initiation d'Ebuki en 2013 (diffusion YouTube).

Pour Sigríður Sigurðardóttir<sup>649</sup>, à l'initiative de *Forverkaskolinn*, les apports extérieurs sont un paramètre très positif. Du côté de la pratique de l'archéologie en Islande, l'archéologue Kathryn A. Catlin trouve que la manière dont on pratique l'archéologie en Islande « is history »<sup>650</sup>. Il peut, selon elle, y avoir des beaucoup de chose incompréhensibles. Elle a observé qu'en général, l'archéologie est devenue plus institutionnalisée et scientifique il y a 20 ans avec entre autres des structure comme *MÍ* et le Musée de Skagafjörður. Pour l'archéologue américaine Alicia Hart Sawyer, l'archéologie islandaise a gagné en scientificité depuis que plus d'étrangers sont venus étudier ici<sup>651</sup>. Kathryn approuve cela : certes l'Islande est isolée et de meilleures connexions pourraient être établies mais les Islandais tirent aujourd'hui bénéfice des connaissances venues d'ailleurs. En tant que praticienne islandaise, Guðný le concède : « (...) we have a different way of interpreting archaeology and cultural heritage management. » Depuis les années 1980, les archéologues américains Jesse Byock

<sup>649</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>650</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>651</sup> Entretien du 28 mai 2017.

(UCLA, *Mosfell Archaeological Project*), Tom McGovern (CUNY, projets en Islande et au Groenland), John Steinberg (UCLA, Fiske Center, *Skagafjörður Archaeological Settlement Survey* (SASS)) et E. Paul Durrenberger<sup>652</sup> (College of the Liberal Arts, Université d'État de Pennsylvanie), la canadienne Karen Milek (University of Aberdeen, *Vatnsfjörður Excavation Project*) ou encore les anglais Gavin Lucas (*HÍ*) et Ian Simpson (University of Stirling) ont pu l'expérimenter.

Si les résistances autour de la conception patrimoniale de la maison en tourbe paraissent ordinaires, les débats qui peuvent avoir lieu entre la politique culturelle gouvernementale et les initiatives plus libres font ressortir des ruptures dans nos façons de concevoir le patrimoine. On observe plusieurs types de désaccords : Des frottements mais aussi des arrangements existent entre tous les acteurs et correspondent la plupart du temps à des conflits de personnes (pour ne pas dire de personnalités) et de méthodologies. Par ailleurs, les enjeux culturels sont plus forts et plus politisés, cherchant à répondre à des problématiques identitaires fortes<sup>653</sup>.

## 4. Un patrimoine bâti en négociation

### 4.1. La problématique de la maintenance des *maisons-musées*

La mission première de *ÞÍ* est la maintenance des *maisons-musées*. « Our role is to protect and to preserve » dans un contexte global et local précise la directrice du Musée National d'Islande Margrét Hallgrímsdóttir<sup>654</sup>. Les bâtiments prospectés présentent des états de conservation différents mais globalement bons<sup>655</sup>. *ÞÍ* supervise les travaux de maintenance qui vont de la surveillance par hygromètre de la structure bois des bâtiments conservés à l'intérieur de musées au remplacement de matériaux. La maintenance soulève le paradoxe de la muabilité des bâtiments en tourbe : le déclin des maisons est inévitable mais l'obsession de

---

<sup>652</sup> Durrenberger n'est pas archéologue mais anthropologue. Il a néanmoins réalisé des excursions dans le monde de l'archéologie islandaise (fouilles menées en 2002, 2005 et 2007) en se penchant sur les sagas et la période médiévale. Voir DURRENBERGER E. P. (1992). *The Dynamics of Medieval Iceland: Political Economy & Literature*, Hardcover University of Iowa Press, 125 pages.

<sup>653</sup> Voir les travaux de Laurajane Smith (SMITH, Laurajane (2020). *Emotional Heritage: Visitor Engagement at Museums and Heritage Sites*, Routledge, 352 pages / SMITH, Laurajane et WATERTON, Emma (2013). *Heritage, Communities and Archaeology (Duckworth Debates in Archaeology)*, Bloomsbury Academic, 176 pages) et de Rodney Harrison (HARRISON, Rodney (2014). *Shared Histories. Rethinking Colonial Pasts through Archaeology*, Oxford University Press, pp. 37-56. Doi:10.1093/acprof:osobl/9780199696697.003.0002).

<sup>654</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>655</sup> Au milieu des années 2010, lors de cette recherche, deux ensembles étaient dans un état médiocre : *Grænavatn* et *Galtastaðir fram*. Ces deux ensembles n'étaient alors pas accessibles au public mais avaient pu être prospectés.

leur maintien est plus forte. Birna Lárusdóttir me l'évoque sans me préciser si son point de vue d'archéologue implique des acteurs institutionnels ou individuels :

« (...) I think it's a conflict you come accross quite often. People out there, they want to rebuilt. That's their idea of maintaining archaeology or heritage. 'Oh ! It looks a little bit messy, may be we should tidy it up, take the loose stones and rebuild it, build it'. »<sup>656</sup>

Birna me dit comprendre les deux positions, l'abandon ou la reconstruction :

« It [les bâtiments] should just be allowed to fall appart but I can understand the other thought (...) can be very meaningfull for people to be able to leave their mark on it somehow ».

## 4.2. Un patrimoine authentique ou recréé ?

Les désaccords entre les institutions et les artisans font ressortir l'objet de négociation le plus vif de la maison en tourbe : parle-t-on d'un patrimoine authentique ou recréé ? Pour *MÍ*, la question de l'authenticité est la clé de voûte de la restauration des maisons en tourbe et l'argument plaidé auprès des visiteurs. La nomination UNESCO, dont il est l'un des rédacteurs, déclare ainsi l'authenticité et l'intégrité<sup>657</sup> de quatorze bâtiments. Pour l'ensemble de Glaumbær, par exemple, le texte déclare que

« (...) the integrity of the main complex is intact, it is located within an agricultural landscape and the Skagafjörður Heritage Museum has initiated an open air museum on the site. »

L'authenticité est une visée complexe puisque le matériau est soit réemployé (pour la pierre ou le bois) soit remplacé (pour la tourbe et de façon systématique) comme le souligne l'architecte et historien Pétur H. Ármannsson qui officie à *MÍ* :

« (...) the transitory nature of the materials meant that each building had to be rebuilt regularly, even every twenty-five to fifty years, depending on the location. Rocks and intact timber supports could be reused, but more often than not new material needed to be added.» (Ármannsson 2011).

Guðmundur Lúther Hafsteinsson, qui gère *Húsaafn Íslands*, m'explique lors d'un entretien<sup>658</sup> que son objectif est de réparer les bâtiments comme ils étaient initialement. Le

---

<sup>656</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>657</sup> Par définition, intégrité signifie l'état d'une chose qui demeure intacte. Intact s'applique à ce qui n'a pas subi de dommage.

<sup>658</sup> Entretien non enregistré du vendredi 4 juillet 2014, carnet de terrain n°6.

cas particulier de la restauration du site de Núpsstaður – premier ensemble à avoir fait partie du réseau *HÍ* en 1930 – est révélateur de cette démarche. La petite église en tourbe est restaurée avec une attention particulière : lors d’une des dernières réfections, le parti pris du musée avait été de numéroter chaque pierre démontée pour pouvoir les appareiller à nouveau dans leur strict ordre initial, s’assurant ainsi l’authenticité du petit édifice. Cette anecdote du mur numéroté de Núpsstaður m’a été mentionnée – sans être déformée – par plusieurs de mes informateurs.trices . L’artisan en charge de la restauration a exécuté cette méthode avec quelques réticence car – comme le souligne Birna Lárusdóttir<sup>659</sup> – remonter un mur de cette façon, « that’s not how the tradition was ». Certains spécialistes vont plus loin, comme s’ils étaient à la recherche d’une formule magique « for the turf to last longer »<sup>660</sup>. Lors de mon premier stage de restauration en 2012<sup>661</sup>, l’artisan Helgi Sigurðson me dit avec amusement que l’architecte Hjörleifur Stefánsson est particulièrement en quête de cette formule<sup>662</sup>. Pourtant, les institutions sont conscientes que la maintenance signifie un remplacement de matériau et implique un appareillage modifié. La rédaction de la nomination Unesco prend d’ailleurs cela en compte comme le notifie le paragraphe concernant Núpsstaður :

« (...) repairs have been carried out, with renewal of turf when necessary, as is part of the tradition. »<sup>663</sup>.

Guðmundur Lúther sait que retrouver l’originalité du bâtiment est parfois impossible. Lorsque nous parlons ensemble des toitures, il m’indique que celles qui comportent des pierres sont plus lourdes et que cela est problématique. Elles sont donc couramment remplacées par des tôles ondulées. En me signalant cela, Guðmundur Lúther me démontre qu’il peut s’incliner face aux continuités et discontinuités des choix techniques. Birna s’interroge sur la problématique de l’authenticité et du remplacement des matériaux :

« (...) is it the same house if (...) we have to replace 90% of the wood ? (...) It’s the same debate more or less [pour les maisons en tourbe]. »<sup>664</sup>.

---

<sup>659</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>660</sup> Mots employés par Helgi Sigurðson, notes du lundi 13 août 2012, carnet de terrain n°2.

<sup>661</sup> À Hjarðarhagi (Jökuldalur).

<sup>662</sup> Conversation non enregistrée du lundi 13 août 2012, voir carnet de terrain n°2.

<sup>663</sup> Les quatorze bâtiments jugés représentatifs et choisis pour figurer la liste ont inévitablement tous été restaurés : <https://whc.unesco.org/en/tentativelists/5589/>

<sup>664</sup> Entretien du 2 juin 2017.

La quête obsessionnelle de l'authenticité et le choix des techniques de restauration sont la source principale des conflits entre l'institution garante du patrimoine (*PÍ*) et les artisans menant parfois à des rapports conflictuels. Víglundur Kristjánsson a été pris dans cette arène de négociation et en a pâti de en voulant s'opposer à des méthodes qu'il jugeait inappropriés. L'artisan a finalement été exclu du réseau officiel de la restauration<sup>665</sup>. Helgi Sigurðson, semble avoir trouvé le bon dosage dans ses négociations et ses compromis. Sur le terrain, il semble accepter que le patrimoine qu'il restaure soit impermanent<sup>666</sup>. Il considère qu'il n'y a pas de règles spécifiques pour la construction en tourbe : il y a des particularités régionales et aussi des choses étranges mais «it's like that! ». Helgi estime que l'idée principale de son travail est de garder l'esprit de la maison ce qui signifie qu'il en reconstruit les murs tels qu'il les a trouvés même s'ils ont un profil peu commun. Rien ne doit être inventé. Pourtant, dans certains cas, il assume que la place des blocs dans les fondations où dans les chaînages d'angle n'est pas si importante. Helgi pense que seuls ceux qui construisent les maisons sont capables de voir ces détails. Il me dit faire comme il peut. Il observe ses erreurs sur le terrain, il me confie parfois avoir des doutes mais il agit. Pour lui, l'intention principale des stages est de garder l'esprit du bâtiment puisqu'une fois réparé, il ne sera plus comme avant.

La question de la maintenance et de l'authenticité des bâtiments reste ouverte. Lukas Stampfer m'avoue être déçu par le stage de restauration qu'il a effectué en mai 2017 à Tyrfingsstaðir<sup>667</sup>. Il s'attendait au fait que ce soit laborieux et fatiguant. Il n'était également pas surpris sur la mise en œuvre du matériau mais pour lui il n'y a pas véritable concept derrière ces constructions en tourbe. Pour lui le stage consiste seulement à reproduire le bâtiment en se fiant à une photographie. Pour lui, l'étudiant en architecture, c'est un processus d'imitation et non de création pour lequel il faut juste assembler les blocs ensemble et de façon hasardeuse. D'un point de vue de la conservation des bâtiments, il n'est pas convaincu que ce soit la meilleure façon d'imiter ce qu'il y avait avant :

« (...) there's no point to imitate what was before. It is just random, I don't agree with that. »

---

<sup>665</sup> Lors de mes entretiens, je note que Víglundur est considéré comme un bon artisan malgré l'évocation du désaccord qui a eu lieu entre lui et *PÍ*.

<sup>666</sup> Informations recueillies lors de conversation non enregistrées, lors du stage de restauration de mai 2017 à Tyrfingsstaðir (carnet de terrain n°13).

<sup>667</sup> Entretien du 28 mai 2017.

On devrait pouvoir lire la partie nouvelle du bâtiment et la partie ancienne. Il s'interroge : « Are we preserving the building here or are we continuing the tradition ? » Lukas observe que l'on fait des choses avec la tourbe que l'on ne ferait pas en maçonnerie. Pour lui, cela n'est pas exploité : « (...) it seems to me that we kind of missed out some basics principle of masonry ». L'élève architecte me confie avoir essayé de suggérer au maçon (Helgi Sigurðson) une autre manière de faire mais ça n'a pas marché. L'artisan lui aurait répondu : « non, on va faire comme ça. » Pour Lukas, qui avoue aimer que les choses soient incluses dans des concepts, il faudrait que les stages aient une approche plus conceptuelle de la construction en tourbe.

### 4.3. Le tangible et l'immatériel

Le patrimoine bâti en tourbe comme vestige à la fois tangible et immatériel est l'autre sujet de négociation car tout ce qui compose la maison en tourbe en dehors de sa matérialité ne semble pas retenir autant l'attention que les bâtiments eux-mêmes. Nous avons pourtant démontré que la valeur patrimoniale de la *torfhús* se trouve aussi dans un savoir-construire fait de gestes et d'oralité, une documentation et une iconographie foisonnantes, un environnement singulier et une composante mémorielle forte. Pourtant, l'Islande n'a pas fait le choix de protéger son patrimoine bâti traditionnel par la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel<sup>668</sup> mais par le dispositif de la nomination au Patrimoine Mondial de l'Unesco. Bien sûr, le texte de la nomination UNESCO de la *Turf Building Tradition* souligne par exemple la situation du savoir-construire :

« (...) this building tradition is still practiced in Iceland, although only by a few craftsmen that have been trained in the know-how from previous generations. (...)Although these individuals had greater experience and were likely to deliver better quality work, the know-how was still very common. In the 20 th century this changed dramatically, as fewer and fewer turf- houses were being built. (...) Now at the start of the 21st century, only a few craftsmen practice the trade, and the knowledge is being passed on mainly through the heritage sector<sup>669</sup>. »

Par ailleurs, mes informateurs les plus institutionnels, comme la conservatrice Margrét Hallgrímsdóttir, sont convaincus de l'importance de l'immatérialité des maisons en tourbe :

---

<sup>668</sup> Convention mise en place en 2003 et effective en 2006. Même si les éléments immatériels ont mis du temps à se formaliser, l'apparition de ce texte a bouleversé les régimes patrimoniaux en place. Le patrimoine immatériel offre un nouveau rapport dont les fondements sont l'affect et la sociabilité entre les membres d'un groupe et ce qui fait patrimoine pour eux (voir Davallon 2014 : 19).

<sup>669</sup> <https://whc.unesco.org/en/tentativelists/5589/>



« We try to preserve authenticity (...) but it's also about the intangible heritage, the handycarft, the knowledge. It's always about people. I think cultural heritage is about (...) the marks we leave behind... each generation. It's not only about the monuments but also the people in the past. »<sup>670</sup>

D'autres informateurs.trices soutiennent cette nomination comme l'historien et archéologue Orri Vésteinsson :

« I think that's fair enough cause it's pretty unique because no one else does it like we do and we have a few examples (...) »<sup>671</sup>

Si ce projet se concrétisait :

« (...) it would make sense and would get general support among the society. »

Mais ce projet de nomination UNESCO perpétue la confusion sur la nature du patrimoine bâti en tourbe et on voit clairement deux postures se profiler : ceux qui pensent que la maison est une reconstruction à l'identique et ceux qui pense que c'est avant tout un savoir-faire traditionnel. Outre le caractère unique, régional, traditionnel, authentique et fragile des maisons, l'écriture du projet parle bien de tradition et de savoir-faire sans pour autant défendre la qualité intangible des bâtiments faite de gestes, d'oralité, de mémoires, de spontanéité et de créativité. Lors de mon entretien avec Valdimar Hafstein, il me demande ce que je pense de la nomination de la *Turf House Tradition*. Je lui fais part de mon interrogation sur le fait que le projet s'achemine sur une nomination au patrimoine mondial de l'Unesco mais non sur la valorisation d'un patrimoine immatériel doté d'un savoir-faire spécifiquement islandais :

« Good question, ha ? » me répondit-il en riant. Pour lui, tout est à la fois tangible et intangible mais « (...) the only thing that remains through time is the craftsmanship, right ? Everything elses changes. » Il considère que cette nomination a choisi de mettre en avant les bâtiments et non le savoir-faire : « it' not about the people, but the stuff. »<sup>672</sup>

---

<sup>670</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>671</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>672</sup> Entretien du 7 juin 2017. Valdimar maîtrise particulièrement le sujet du patrimoine immatériel. Suite à un symposium organisé à Þí il y a plus de dix ans (2010), l'anthropologue se rappelle qu'il était question de parler de prévention culturelle et de l'Unesco : « (...) nobody knew about intangible heritage, so they called me. »<sup>672</sup> Valdimar avait alors annoncé qu'il présenterait cette problématique à la fin de la rencontre et à sa façon : « I will do it my way. » Valdimar Hafstein fait partie des quelques anthropologues – avec Linn Meskell ou encore Chiara Bortolotto – à avoir réalisé des ethnographies sur l'organisation bureaucratique de l'Unesco et sur les textes et conventions qui en émanent. À l'issue du symposium, son regard critique d'observateur a laissé place à un « polite silence. » Quelques jours plus tard, Valdimar est contacté par Kristín Jakobsdóttir (alors Ministre de la culture) pour piloter la Commission islandaise de l'UNESCO. Il occupera ce poste pendant deux ans.

Il poursuit :

« (...) the nomination doesn't fit at all. (...) I'm sure Margrét [Hallgrímsdóttir, conservatrice en cheffe de ÞÍ] knows it will never be on the list. »

Le lundi 12 mai 2014, je rencontre l'architecte Karl Kvaran<sup>673</sup> qui a remporté un an plus tôt un concours pour la conception d'un nouveau bâtiment qui protégera le site archéologique de Stöng. Il pense que la qualité des *torfhús* n'est peut-être pas matérielle. Ça peut être la lumière. Il prend ça en compte dans son projet de Stöng. Le rapport des gens au patrimoine, c'est peut-être plus global pour eux. Ce n'est pas que les formes, aussi la spatialité, le paysage, le chemin pour arriver jusqu'au site etc... Ce qui fait la force du bâtiment, c'est l'immatériel, ce qui s'est passé à l'intérieur. Il n'y a plus l'odeur du yaourt acide, des animaux qui sont au final des notions très fines. Avec ce projet, il veut traiter l'invisible et évoquer la manière dont les gens vivaient le site.

#### 4.4. Désaccords idéologiques

Au-delà des problématiques liées à la maintenance et à la timide insertion de la valeur immatérielle de la *torfhús*, il existe de manière générale des désaccords idéologiques autour du patrimoine bâti islandais. Ce qui ressort principalement est l'opposition d'une vision puriste à une vision créative et artistique. *Hjálmar Sveinsson*<sup>674</sup> n'aurait pu mieux résumer ces deux écoles. Il m'explique que la première est celle de l'architecte Hjörleifur Stefánsson et l'autre est celle d'Hannes Lárusson, un des derniers islandais à avoir été élevé dans une maison en tourbe. La posture conservatrice se cale sur les travaux d'Hörður Ágútsón, la grande figure du patrimoine en tourbe. D'après *Hjálmar* et ce qu'il a entendu autour de lui, Hjörleifur et Hannes ne seraient pas en mesure de dialoguer. La mention quasiment systématique d'Hannes Lárusson lors de mes entretiens m'a permis de me prendre conscience du débat qui gravite autour de cet artiste pour qui la maison en tourbe est un manifeste de la manière d'habiter l'île. Sigríður Sigurðardóttir<sup>675</sup> me parle de lui en me disant qu'ils n'ont pas la même démarche. Hannes est sensible à l'esthétique des maisons en tourbe tandis que de son côté, Sírý voit

---

<sup>673</sup> Conversation non enregistrée, notes d'entretien consignées dans le carnet de terrain # 5.

<sup>674</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>675</sup> Entretien du 30 mai 2017.

l'esthétique mais se sent plus focalisée sur la technique, comment on construit en tourbe et pourquoi on construit de telle ou telle façon. Pour l'archéologue Birna Lárusdóttir, Hannes – précédé par sa réputation d'homme froid – est un homme difficile d'accès et elle me laisse entendre qu'il cherche ses opposants pour ensuite être fâché. Elle trouve cependant son point de vue intéressant<sup>676</sup>. Le conservateur Skúli Björn Gunnarsson<sup>677</sup> me confie qu'Hannes a toujours été offensif avec ses interlocuteurs. L'historienne Guðrún Harðarsdóttir me confie, elle, les désaccords entre Hjörleifur Stefánsson et Sigúrjón B. Hafsteinsson<sup>678</sup>. Ce dernier, nous l'avons vu, est un proche collaborateur d'Hannes et la conservatrice Margrét Hallgrímsdóttir m'exprime lors de notre entretien le refus d'échange entre Sigúrjón B. et le Musée National<sup>679</sup>. Margrét déplore ce manque de dialogue et l'explique ainsi :

« (...) he thinks we are afraid of critical discussions about the turfhouses but we need that... to preserve the turfhouses. »

Pourtant Margrét est sensible aux perspectives que propose l'universitaire engagé et le considère même comme un contact clé pour ma recherche :

« (...) he has different points of view, a different approach. He is a little ... you know ... but refreshing ».

De son côté, l'archéologue Birna Lárusdóttir juge les rapports conflictuels entre Hannes et Hjörleifur « dramatic » : « all of them are very dramatic »<sup>680</sup>. Hannes est un acteur controversé. Si tous mes informateurs.trices ne l'ont pas rencontré en personne, tous m'en parlent en me disant qu'il faut le rencontrer. De l'agriculteur Óli de Geirakót qui dit le connaître mais ne jamais l'avoir rencontré<sup>681</sup> à l'anthropologue Valdimar Hafstein – proche confrère de Sigurjón Baldur – qui m'incite à rencontrer à nouveau Hannes car il est un protagoniste intarissable sur la *torfhús* : « (...) he can talk for hours »<sup>682</sup>. Le fonctionnaire Eiríkur Thorlaksson (Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture) me conseille également de rencontrer Hannes :

---

<sup>676</sup> Lors de notre entretien, Birna me raconte un échange téléphonique qu'elle a eu avec une personne qui désirait des conseils afin de construire une maison en tourbe sur un petit bout de terre : « (...) I could not really help ! But I told him about Hannes (...) ».

<sup>677</sup> Conversation non enregistrée du mardi 17 janvier 2017, voir carnet de terrain # 12.

<sup>678</sup> Entretien non enregistré du Vendredi 27 juin 2014, carnet de terrain # 6.

<sup>679</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>680</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>681</sup> Voir carnet de terrain n°5.

<sup>682</sup> Entretien du 7 juin 2017.

« I mention him because he comes from this. (...) and he partly grew up in a house that has been rebuilt. »<sup>683</sup>

Eiríkur, qui est initialement historien de l'art, m'explique qu'Hannes est un artiste ayant été à la tête d'un mouvement d'art conceptuel. Par conséquent, son point de vue n'est ni archéologique ni anthropologique mais il propose un point de vue différent sur l'usage de la tourbe :

« I think to one extent he has written about this and at one point or another it would be beneficial for you to speak to him about this idea, this cultural heritage and its value and how to maintain it to the future. »

L'historien et archéologue Orri Vésteinsson s'avère être l'informateur qui a le plus mûri la question des désaccords idéologiques autour de la maison en tourbe. En revenant sur Sigurjón B. et Hjörleifur, il analyse :

« It's really just a few individual who are – you know – all a bit weird – you know – like academics and artists »<sup>684</sup>.

Pour Orri :

« (...) there is no reason for them to be all in agreement. It wouldn't make any sense for them. They obviously choose to be in disagreements (...). A lot of these people [les acteurs individuels] have a mission. Hannes has a mission, Hjörleifur has a mission. They have ideas and they want to convinced other people of their point of view (...). They're all united in their interest in this ».

Pour lui, il n'y a pas de consensus possible « because there is no point ! ». S'il y avait un quelconque compromis fait entre ces individus (Orri parle de « niche community »), cela déroberait ses gens de leur tâche selon lui. L'historien me confit ne pas être sûr de comprendre les désaccords. Et s'il y a désaccords, il n'est pas même sûr qu'ils soient intéressants. Cela pourrait concerner n'importe quoi d'autre [autre que les maisons en tourbe] : « (...) their habitus is only the sensible one. They don't make any sense. »

---

<sup>683</sup> Entretien du 8 juin 2017.

<sup>684</sup> Entretien du 9 juin 2017.

## 4.5. Quelques initiatives controversées

La revendication du patrimoine en tourbe se fait également par le biais d'initiatives privées et citoyennes. À travers ces négociations personnelles, c'est la réappropriation d'un patrimoine bâti qui s'opère et qui permet aux personnes qui en sont à l'origine d'exprimer un discours d'appartenance à une culture autochtone et insulaire. L'archéologue Birna Lárusdóttir me fait par exemple part de l'histoire d'un groupe d'habitants islandais intéressés par les maisons en tourbe<sup>685</sup>. Il y a quelques années, Birna prospectait dans l'Ouest. Il y a là-bas une vieille maison (probablement une cabine de pêcheur) et une structure plus récente transformée en bergerie. D'après son témoignage, c'est dans les années 1980 ou 1990 que le groupe de locaux a pris en charge la maintenance des bâtiments quand cela était nécessaire. Mais leur démarche a été freinée par les ordonnances culturelles : lorsque le bâtiment a été « friðlýst » (protégé) par l'Agence du Patrimoine (Birna ne se rappelle plus de la date), la situation a changé pour les locaux :

« (...) the people were not allowed to touch it anymore cause it was institutionalised all of a sudden ».

Les gens étaient « pissed of » par cette décision. Face au manque d'argent qu'il leur aurait fallu pour engager des professionnels afin de réaliser la maintenance, le groupe n'a plus touché au bâtiment. C'est à ce moment conflictuel que Birna a rencontré ces habitants :

« (...) when I spoke to one of these guys<sup>686</sup> who told me the story, he was quite upset about that cause it was kind of their heritage and they used to maintained it. (...) The value for them was in doing it themselves ».

Pour Birna, la tournure de cette initiative était quelque peu saugrenue : « I think this is a bitcrazy ». À Mánarbakki<sup>687</sup>, dans la zone nord-est la plus isolée d'Islande, un musée a pris place en 1995 dans une maison appelée *Þórshamar* et importée d'Húsavík<sup>688</sup>. Le site s'est récemment élargi en accueillant un bâtiment en tourbe, nommé *Lækjarbakki* et :

---

<sup>685</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>686</sup> Cet interlocuteur interviewé par Birna avait travaillé au maintien du bâtiment en question, comme l'avait fait son père et son grand-père.

<sup>687</sup> J'ai prospecté Mánarbakki en été 2014.

<sup>688</sup> Voir <https://www.northiceland.is/en/what-to-see-do/service/museum-at-manarbakki>

« (...) built in a traditional Icelandic style, for all kinds of items that could not be fitted in at *Þórshamar*. »<sup>689</sup>



Figure 175: reconstruction de *Mánarbakki* et installation du *Viking Village* d'*Hafnafjörður* ; Clichés : SC, 2014.

Les constructeurs de cette maison sont le père et le fils qui vivent sur les lieux<sup>690</sup>. D'autres constructions peuvent être embarrassantes voire controversées et leur vertu est d'alimenter le débat comme le complexe hôtelier *Viking Village* visible à *Hafnafjörður* et que l'archéologue Guðný Zoëga qualifie de « sad Viking thing »<sup>691</sup>. Le cas le plus controversé de revendication patrimoniale émane d'une personnalité publique (un politicien en l'occurrence) qui s'est lancé dans la reconstitution privée de bâtiment dont la maîtrise d'œuvre ne rencontre pas d'obstacles. Ainsi, leur nature controversée ne tient pas tant à leur scientificité douteuse qu'au fait que leur réalisation se concrétise. Lors de notre entretien du 2 juin 2017, Birna me parle spontanément d'un bâtiment construit en 2010-2011 au sud de la cathédrale de *Skálholt* et appelé *Þorlákshúð*<sup>692</sup> (la cabine de *Þorlak*<sup>693</sup>). Il s'agit de la reconstitution d'une maison en tourbe à l'initiative d'un politicien controversé, *Árni Johnsen*<sup>694</sup>. *Þorlákshúð* a fait couler beaucoup d'encre dans la presse islandaise et pour l'archéologue :

<sup>689</sup> Source de la citation <https://www.northiceland.is/en/what-to-see-do/service/museum-at-manarbakki>

<sup>690</sup> Voir notes du jeudi 19 juin 2014, carnet de terrain n°5.

<sup>691</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>692</sup> Prospectée en avril 2013. J'avais entendu parler de cette reconstruction sans toutefois que l'on me nomme ni son auteur, ni son nom.

<sup>693</sup> Nom d'un évêque de *Skálholt* en activité entre 1178-1193.

<sup>694</sup> Originaire des îles *Vestman*, *Árni Johnsen* est membre du parlement (Parti de l'Indépendance). En 2001, il a été condamné pour usage privé de fonds publics. Cette personnalité politique controversée fait écho à *Sigmundur Davíð Gunnlaugsson*, ancien Premier Ministre pris dans le scandale des *Panamas Papers* (voir Partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*, page 196). L'anthropologue *Valdimar Hafstein* connaît bien ce « funny guy ». Lorsqu'il était Premier Ministre, il avait alors la responsabilité du patrimoine islandais : « (...) he is very interested in heritage and national culture... and architecture. (...) He appeared on TV shows telling why we should preserve architecture, houses, before he moves into politics. » Entretien du 7 juin 2017.

« (...) that's a really interesting thing (...) everything that is happening in Skálhólt is about this freaking house. »

Cette maison est là depuis plusieurs années maintenant. Depuis les discussions vont bon train autour de son déplacement. En 2017 elle y était toujours :

« Now they are planning for the future in Skálhólt and now it seems that everybody has agreed that it has to go. »



Figure 176: la Þorlákshúsið de Skálhólt. Cliché : SC, 2013.

Birna qui relevait le problème d'identité culturelle sur site de Skálhólt déplore que toute l'attention soit mise sur cette construction alors que les importantes ruines archéologiques à proximité pâtissent d'un vrai projet de valorisation. Comme beaucoup d'autres dans cette affaire, ce sont les acteurs porteurs de ce projet sur qui Birna apporte une critique :

« When you analyse the case, it's a lot about the people behind it. People hate the politicians (...). A lot of people hate this house because of how it happened and what kind of guys are behind it (...). »<sup>695</sup>

---

<sup>695</sup> Entretien du 2 juin 2017.

Le problème de cette maison réside également dans le choix du charpentier qui l'a réalisée, Gunnar Bjarnasson<sup>696</sup>, récemment décédé. Pour Birna :

« [Gunnar Bjarnasson] was apparently a very good smith and a lot of people loved him but that's the biggest conflict : 'We can't remove this building by Gunnar, it's his last project. We can't just through it away'. But on the other hand, we hate the guys who wanted to put it there. »

Actuellement, *Þorlákshúsið* fait toujours pendant à la cathédrale. Lors d'une exposition consacrée aux manuscrits islandais de la Bible, un guide costumé en ecclésiastique proposait des visites commentées. Pour la version numérique de la revue *The Reykjavík Grapevine*, le guide en question - Hilmar Bjarni - présente le bâtiment comme une « pretty accurate replica of actual turf houses »<sup>697</sup> construite sur les ruines d'une ancienne chapelle du 16<sup>e</sup> siècle :

« 'They used ancient Norwegian wood-working techniques they would've actually been using back in those days.' Hilmar Bjarni admits, however, that the measurements are slightly adapted so that modern people can walk comfortably around in an upright position. Also, there are no sheep to be found inside, which they used to keep in order to stay warm – too bad, some livestock would've made the experience even more authentic, as bible hero Oddur Gottskálksson himself used to appreciate their warmth. »<sup>698</sup>

Quant à l'avis de l'archéologue Guðný Zoëga à propos de la *Þorlákshúsið*, la question de l'authenticité est aussi au cœur de la polémique, au-delà de la question de l'initiateur du projet. Pour le touriste qui n'y connaît rien, cette *tilgátuhús* peut véhiculer de fausses idées sur l'habitat vernaculaire<sup>699</sup>. Le conservateur Skúli Björn Gunnarsson, lui, ne comprend pas comment Kristinn Huld ait autorisé ça<sup>700</sup>.

Au cœur du « désajustement classique entre le regard expert et celui des habitants » (Berliner 2018 : 56), il semble pourtant ne pas y avoir de dominants, ni de dominés mais plutôt des individus contestataires et d'autres plus consensuels qui choisissent la plupart du temps la voie de l'échange indirect. Pour l'anthropologue *Kristinn Schram*, les divisions existantes sur la maison en tourbe sont intéressantes. Elle révèle des choses sur la question de l'esthétique

---

<sup>696</sup> Le reste du bâtiment (appareillage en tourbe) a été exécuté par Guðjón de Strandir.

<sup>697</sup> Article du 12 juillet 2018 rédigé par Noemi Ehrat. Voir <https://grapevine.is/icelandic-culture/2018/07/12/lamentations-and-fish-oil-skalhols-bible-exhibition-unveils-icelands-struggle-with-translating-gods-word/>

<sup>698</sup> Source de la référence : <https://grapevine.is/icelandic-culture/2018/07/12/lamentations-and-fish-oil-skalhols-bible-exhibition-unveils-icelands-struggle-with-translating-gods-word/>

<sup>699</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>700</sup> Conversation non enregistrée, notes carnet de terrain # 12.



et sur « what the nation is »<sup>701</sup>. L'évolution de la pratique archéologique (fouilles, travaux post-fouilles, imagerie, médiation culturelle) a apporté beaucoup de nouveaux éléments dans la connaissance des maisons en tourbe ces vingt dernières années. Et inversement, le motif de la maison en tourbe a permis à la discipline archéologique islandaise d'avoir un regard critique sur sa création d'un passé<sup>702</sup> et de revoir ses fondements. On l'aura deviné, l'association de l'archéologie et de la maison est particulièrement encline à faire bouger les narrations.

---

<sup>701</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>702</sup> Référence à l'article de FRIDRIKSSON, Adolf et VÉSTEINSSON, Orri (2003). « Creating a Past. A Historiography of the Settlement of Iceland », In *Contact, Continuity and Collapse: The Norse Colonization of the North Atlantic*. Édité par James H. Barrett, Brepols Publishers, pages 139-161.

## E. LE RÔLE DE LA MAISON EN TOURBE ET DE L'ARCHÉOLOGIE DANS LA MUTATION DU RÉCIT NATIONAL :

### I. INTRODUCTION

L'archéologue et sa discipline sont les victimes collatérales des nombreux clichés véhiculés sur des populations et des époques spécifiques telles que les invasions barbares, la période mérovingienne et ses rois fainéants sans oublier la violente épopée Viking. Quant aux représentations sociales du métier, les figures telles qu'Indiana Jones, Lara Croft, Benjamin Gates et autres explorateurs surdiplômés et aventureux - rendus populaires par le cinéma hollywoodien et les séries - sont bien éloignées de la réalité. L'archéologue est rarement poursuivi.e par d'incontrôlables boules de pierre et il.elle encore moins muni.e d'un fouet ou d'une arme à feu pour défendre son précieux mobilier archéologique. La discipline apporte certes son lot de surprises et de découvertes fascinantes mais avec une certaine parcimonie. En Islande, des femmes comme Else Nordahl et Mjöll Snæsdóttir<sup>703</sup> ont été des pionnières dans les années 1970 et au sein de la génération actuelle des professionnel.le.s, on compte un nombre important de femme pour une activité que l'on qualifierait volontiers de masculine. La perception de l'archéologie est encore un champ peu exploré : la discipline fascine mais ses données brutes sont parfois trop scientifiques et les nombreux métiers qu'elle implique restent encore peu connus du grand public. Pour Birna, si la discipline n'a pas particulièrement changée ces deux dernières décennies, elle a opéré des changements dans sa méthode et, surtout, elle attire de plus en plus de personnes. En remettant en cause l'usage des sources écrites anciennes, en protégeant ses vestiges, en pratiquant la restitution et l'expérimentation, l'archéologie a façonné une nouvelle identité culturelle de la maison en tourbe.

L'archéologue Kristján Mímisson rappelle efficacement que les « Excavations on farm sites from various periods have dominated Icelandic archaeology (Vésteinnsson 2004, 2010). »

---

<sup>703</sup> L'archéologue Mjöll Snæsdóttir a eu 70 ans le 12 février 2020. À cette occasion, l'Institut d'Archéologie *Fornleifastofnun Íslands* a édité et publié un ouvrage intitulé *Minjaping helgað Mjöll Snæsdóttur* (357 pages), retraçant sa carrière à travers une compilation d'articles en son honneur.

(Mímisson 2015 : 207-208) et que l'histoire du développement de l'architecture vernaculaire islandaise :

« (...) has been one of the most important and continuously ongoing themes of Icelandic archaeology. » (Mímisson 2015 : 208).

L'absence de vestiges probants implique que la maison en tourbe soit devenue un motif archéologique à la forte puissance imaginative, composant avec l'absence et la présence, la ruine et le récit ou encore la mort et la vie. Elle est un environnement culturel symbolisant le rassemblement de la famille, d'une communauté qui navigue entre le dehors et le dedans qui vit avec le cours des saisons et des variations de lumières. Elle est le réceptacle d'histoires encore très populaires : des légendes, de la poésie, des histoires de fantômes racontées dans l'obscurité pour faire peur aux femmes, le cabotinage de *Gluggagægir*, un des treize *Yulelads* (ou *Jólasveinar*<sup>704</sup>) venu épier à la fenêtre le 21 décembre pour captiver les enfants ou des berceuses pour calmer. Pour Vigdís Finnbogadóttir, la maison en tourbe est un concentré de la culture islandaise à cause de « toutes les histoires qui y ont été créées. »<sup>705</sup>. Elle ajoute :

« (...) il faisait tellement noir à l'intérieur, il fallait élever l'esprit, il fallait raconter quelque chose qui était mystérieux... dans toute cette obscurité, pendant l'hiver. Et aussi c'était pour que les enfants ne montent pas [dehors] car attention, il y a des elfes là-dedans. (...) C'était des universités à l'intérieur. »

C'est :

« (...) très facile de s'imaginer les gens assemblés comme ça, assis dans le noir. Ils tricotaient ou tissaient et il y en avait un qui racontait des histoires et comme ça les Islandais ont survécu. (...) celui qui écoute, il met ça en scène. ».

Vigdís poursuit :

« La *torfhús*, c'est une clé pour l'imagination, en évoquant la réalité avec laquelle les gens vivaient avant nous. Quand on entre dans [une] *baðstofa*, on voit comment les gens vivaient. (...) C'est une clé de l'imagination pour savoir comment on vivait. (...) Tout le côté de la vie humaine se passait dans cette *baðstofa*. (...) Les enfants sont nés dans les *baðstofa*. La mort. Les maladies. La folie même.

---

<sup>704</sup> Lutins de Noël.

<sup>705</sup> Entretien du 8 juin 2017.

Quelqu'un qui a prié dans la nuit. Tout ce qui se qui se passe dans une vie humaine pouvait se passer dans une baðstofa. Le noyau de tout le côté de la vie. »

## II. DE L'USAGE ACTUEL DES SOURCES ÉCRITES

L'usage des sources écrites anciennes est aux fondements de l'archéologie islandaise mais c'est aussi par lui que s'opère le premier bouleversement sur les narrations. Nous avons vu dans la partie précédente que la recherche et la pratique archéologique à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle commençaient à mettre à mal l'emploi systématique des sagas et leur fiabilité. La conclusion d'une enquête archéologique est dépendante des avis actuels de l'historicité des sources qu'elle utilise. Dans l'archéologie islandaise, les références aux sagas étaient communes voire abusives car elles étaient acceptées comme des documents historiques précis et fiables. Malgré que l'on puisse y trouver beaucoup d'indices sur la localisation de fermes, de tumuli, de lieux de rassemblement et de temples, de noms de vallées et de rivières, de ruines ou de tombes, ces indices restent trop limités en détails. De plus, certains sites peuvent devenir indétectables à cause d'une occupation continue mais aussi du changement permanent du paysage islandais avec l'action de la mer et des rivières qui enterrent, érodent ou déplacent beaucoup d'anciens monuments.

Une fois la crédibilité des récits ancestraux remise en question, l'« analogie littéraire » est devenue une pratique moins sûre donc moins fréquente<sup>706</sup>. Cette remise en question est indéniable avec l'archéologie post 1939. Dans son essai renommé et intitulé *Hrafnkatla* (1940), Sigurður Nordal (1886-1974) argumente à travers la littérature et les observations historiques que la *Saga Hrafnkels* est une fiction qui n'est pas basée sur des faits historiques conservés par la tradition orale ou quelque autre véhicule. Les écrits de Nordal ont grandement influencé les historiens islandais tout comme les archéologues.

En 1956, Jón Jóhannesson publie son premier volume de *Íslendinga Saga* retraçant les premiers temps de l'histoire islandaise. Dans son ouvrage, Jóhannesson se fixait sur les premiers travaux d'historiens sans retracer d'événements particuliers dictés par les sagas. Dans les travaux tardifs sur l'histoire islandaise, le ton lancé par Nordal ainsi que l'approche et le style de Jóhannesson furent suivis.

---

<sup>706</sup> En 1915 le chercheur islandais Jón Aðils publie son ouvrage *Íslandssaga*, écrit dans la veine des travaux précédents mais à la lumière d'un scepticisme grandissant par rapport à l'historicité des sagas. Au même moment, les érudits divisaient la littérature classique en différentes catégories de fiabilité, avec leurs effets évidents sur le travail des archéologues qui avaient jusqu'ici travaillé raisonnablement en paix à l'intérieur d'un cadre de travail créé par la littérature. La discussion sur une *Saga* en particulier, la *Saga Hrafnkels* représente un tournant: l'attitude critique est en train de gagner du terrain. Voir Friðriksson 1994.

Matthías Þórðarson, qui occupe le poste d'Antiquaire d'État et de Directeur du Musée National jusqu'en 1947, est une figure académique marquante de l'archéologie qui a œuvré à son renouvellement naissant. Son successeur est Kristján Eldjárn (1916-1982), officier jusqu'en 1968, date à laquelle il est élu président de l'Islande. L'année où Sigurður Nordal publie son essai, Eldjárn s'attache à retracer les caractéristiques archéologiques de sa vallée natale de Svarfaðardalur au Nord de l'Islande. Son objectif est de confirmer les récits des événements décrits dans la *Saga Svarfdæla* et de fouiller la ferme d'un des personnages de la *Saga*. Mais plus tard, il change ses objectifs et ses méthodes de recherche. Dans sa thèse de doctorat<sup>707</sup>, qui traite des pratiques d'inhumations païennes, Eldjárn ignore la relation des vestiges avec la littérature des sagas.

En 2004, l'archéologue Uggi Ævarsson<sup>708</sup> publie dans la revue *Archaeologia Islandica*<sup>709</sup> une discussion autour des fouilles d'une ancienne étable Gröf dans la région de Örfæfveit (Sud de l'Islande). Kristján Eldjárn, alors directeur du Musée National, met en place des campagnes de fouilles à partir de 1954, jusqu'en 1957 (confiées à Gísli Gestsson). Ævarsson, dans son étude de cas, confie que l'archéologie contemporaine islandaise ressemble encore parfois à l'archéologie d'il y a deux ou trois décennies, avançant même que la pratique dixneuviémiste connaît encore des adeptes. Gröf est à cheval sur les grands changements dans la pensée méthodologique de l'archéologie islandaise. La question de l'interprétation des vestiges est centrale. Si les méthodes et les objectifs ont considérablement changé ces cinquante dernières années, l'idéologie est-elle si différente ? Au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, il y a seulement cinquante ans, on combattait la vision *Romantique* explicitement nationaliste. La fouille de Gröf se situe au milieu de cette tempête. La stratégie de fouille était basée sur une méthodologie assez commune à l'époque : Gísli Gestsson, archéologue professionnel avec une expérience de fouille conséquente, replace la ruine dans un contexte historique et architectural. Il utilisa la *Saga des Islandais* et d'autres sources écrites pour interpréter le site, sa fonction, sa structure et sa signification. Le rapport conclut que la ferme de Gröf représentait les seuls vestiges jamais fouillés d'une ferme du 14<sup>e</sup> siècle<sup>710</sup>. Ainsi un des

---

<sup>707</sup> Intitulée *Kuml og haugfé* (1956, rééditée en 2016), cette thèse représente la première étude la plus aboutie d'un groupe de vestiges islandais.

<sup>708</sup> Uggi Ævarsson travaille aujourd'hui pour *Mí*.

<sup>709</sup> ÆVARSSON Uggi (2004).

<sup>710</sup> Gestsson et son équipe se sont plutôt arrêtés à la surface des sols. Soit ils ne réalisaient pas qu'il y avait beaucoup d'informations cachées dans les sols ou les décharges, soit ils n'étaient pas intéressés par les questions de la vie quotidienne qu'auraient pu révéler de telles couches culturelles. L'autre différence principale est que Gestsson et son équipe étaient tentés de penser le site comme une ruine à phase unique de construction alors qu'aujourd'hui on aurait tendance à penser que le site possède plusieurs phases d'occupations.

chaînon manquant dans la typologie de l'architecture islandaise avait été trouvé, créant un pont entre la maison-longue de la période Viking (*skáli*) et la maison post-médiévale munie d'un passage (*gangabær*) qui prédomina jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Gröf n'est plus une simple fouille de sauvegarde. Bien sûr, si le site de Gröf était fouillé aujourd'hui les données seraient bien plus détaillées et la datation ne dépendrait pas seulement de la téphrochronologie<sup>711</sup>. Les interprétations seraient par conséquent différentes. Uggi Ævarsson explique qu'aujourd'hui les archéologues ont pour la plupart rejeté ces liens avec les sources écrites et la mythologie nationale et ont développé une méthodologie interprétative plus basée sur les données physiques :

« However, we are so aware of how delicate the data are and how closely inter-twined method and interpretation are, that most archaeologists do not dare to sneak out of the dataframe. They are afraid of interpreting the data they acquire because they are too conscious about the thin ice that separates method and interpretation. It is not even ice, it is water. » (Ævarsson 2004 : 120),

observait Ævarsson il y a près de 20 ans.

« (...) the old timers could improvise because they had absolutely no reason not to. But we cannot do that because we have the know-how not to. One wonders » (Ævarsson 2004 : 120),

conclue-t-il. À travers son article rétrospectif, Ævarsson revient sur les dangers de l'analogie littéraire et la méthodologie des débuts de l'archéologie tout en défendant qu'une nouvelle pratique connaît toujours des balbutiements. En choisissant le site de Gröf, il propose un exercice intéressant de recul et de critique sur l'archéologie des années 1950 et sur une discipline en plein ébranlement. Lors des prémices de la discipline, la maison en tourbe était systématiquement rendue intelligible par les sources écrites (surtout les sagas). La maison subit-elle aujourd'hui nouveau *sagacentrisme* ? Presque vingt ans après l'article d'Uggi, l'interprétation des données archéologiques semble toujours influencée par les sources écrites.

---

<sup>711</sup> La téphrochronologie est une technique de datation des téphras contenus dans les sédiments utilisée par les sciences paléo-environnementales et l'archéologie. Les téphras sont des dépôts pyroclastiques expulsés lors d'éruptions volcaniques ou qui retombent après avoir été transportés depuis leur lieu d'émission vers des courants atmosphériques. Ces dépôts de cendres ont la qualité d'être isochrones, c'est-à-dire contemporain à leur expulsion. L'usage de la téphrochronologie dans l'archéologie islandaise a été introduit par S. Thorarinnsson dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Voir RIEDE Felix and THASTRUP Mads Bakken (2013). « Tephra, tephrochronology and archaeology – a (re-)view from Northern Europe », in *Heritage Science* 1:15, 17 pages.

Dans un article de 2006, Jenny Jochens parle des travaux de l'historien Orri Vésteinsson sur la conversion de l'Islande au christianisme<sup>712</sup> en mentionnant qu'il s'appuie sur les découvertes archéologiques et aussi sur les sources écrites. Selon elle, Vésteinsson :

« (...) plaide pour l'exploitation des chartes et d'autres documents afin d'augmenter et de corriger l'information des sources narratives. » (Jochens 2006 : 6).

Dans un article de 2011, l'archéologue Gavin Lucas analyse l'usage actuel des sources écrites et leurs interactions avec les vestiges exhumés :

« (...) what a document reveals about the past will be different to what local memory asserts and again both will be different to what the actual remains in the ground testify. Sometimes the different sources agree, sometimes they conflict, but just as often, they do not even share the same information. » (Lucas 2011 : 151).

L'archéologue américaine Alicia Hart Sawyer<sup>713</sup>, qui travaille sur l'Islande, sait que l'archéologie menée sur l'île est guidée par ces sources écrites. Pour elle, la pratique actuelle est proche de ce qui se faisait aux débuts de la discipline et en même temps ça n'est pas strictement le cas non plus. Selon Birna, les sagas ne sont pas utilisées aujourd'hui comme une source directe. Cependant elles sont toujours très précieuses car elles donnent des indications sur des sites, des noms de lieux (toponymie) et sur le paysage. Il n'y a pas d'obsessions autour des sagas. Donc on utilise toujours les sagas mais différemment : on sait qu'elles ne peuvent compenser réellement les interrogations laissées par les vestiges archéologiques. Comme au temps du *sagacentrisme*, le recours à la topographie est toujours important et il est toujours déterminant dans la mise en valeur de sites. L'archéologue Birna Lárusdóttir considère que les registres de noms de lieux, outil très précieux pour la prospection,

« (...) are really affecting what we do and then we make something that might affect the next person »<sup>714</sup>.

Si un nouveau nom de lieu est recherché par l'archéologue et si ce dernier n'est pas mentionné dans les registres, il peut être parfois difficile pour le chercheur de faire accepter aux habitants l'idée d'un nouveau lieu-dit. Les autres sources anciennes utilisées comme les registres de noms de lieux (topographie) sont toujours très utilisés dans la prospection. Ils

---

<sup>712</sup> Voir VÉSTEINSSON, Orri (2000). *The Christianization of Iceland : Priests, Power, and Social Change 1000-1300*, OUP Oxford, 334 pages.

<sup>713</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>714</sup> Entretien du 2 juin 2017.



constituent encore une sorte de *Bible* que chaque chercheur emmène avec lui sur le terrain. Une catégorie de sites peut être minutieusement documentée à travers les siècles. Il n'y a par exemple pas de raison de douter que les ruines fouillées à Skálholt soient bien les vestiges de l'ancien siège épiscopal car le site a une histoire continue de 900 ans tracée dans les archives.

### III. LA PERSISTANCE D'UNE VISION MONOLITHIQUE DE LA MAISON

L'archéologue Kristján Mímisson fait la remarque objective que la *torfhús* correspond parfaitement à l'image typique que l'on se fait d'une architecture vernaculaire :

« (...) on first glance, (...) it is not a structure that calls for special attention. Quite the contrary, it fits by and large all the requirements of the grand narrative and stands as a prime example of the quintessential house type of its age. » (Mímisson 2015 : 208).

Qu'en est-il réellement ? Lorsque j'interroge Guðný Zoëga<sup>715</sup> sur sa définition de la maison en tourbe, elle m'expose une « difficulty to define a turf building ». En tant qu'archéologue, elle s'interroge sur la signification d'une telle structure composite : comment considérer ce matériau ? « What's a turf house ? » Même s'il existe des exemples d'églises uniquement faites en tourbe, il s'agit surtout d'une structure en bois sur laquelle on a ajouté des blocs de tourbe, mais « when turf and stone, is it a turf house ? ». Les archéologues ont besoin de savoir à quoi pouvaient ressembler les bâtiments. Pour Guðný, ils n'ont pas les connaissances suffisantes pour définir architecturalement les bâtiments<sup>716</sup>. C'est pour cela qu'elle considère qu'il peut y avoir des mauvaises interprétations du sol : « (...) so we definitively have problems ». Lors de mes entretiens, le fait qu'il y ait plusieurs types de maisons en tourbe revient souvent. Guðný insiste par exemple sur l'emploi varié de la tourbe – comme l'emploi de *snida* - pour différents types de maisons. Pour l'historienne de l'architecture Guðrún Harðarsdóttir<sup>717</sup> me soutient que maintenant la manière dont on voit ce patrimoine bâti est différente. Il est aussi plus documenté. Pourtant, Orri Vésteinsson<sup>718</sup> m'explique que le grand public n'a pas nécessairement conscience des différences entre les bâtiments<sup>719</sup>. De plus « there is still a lot of prejudices against the turfhouses ».

Ce préjugé de formes est au cœur du travail de Kristján Mímisson. Il s'est penché sur la genèse et la perpétuation de la typologie évolutionniste de l'architecture vernaculaire islandaise en tourbe :

---

<sup>715</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>716</sup> En revanche, Guðný considère que la *skáli* est « architecturally easy to define » car il est intégralement en tourbe : « (as far as I know, no *skáli* found only made of wood ».

<sup>717</sup> Entretien non enregistré du 27 juin 2014, voir notes du carnet de terrain n°6.

<sup>718</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>719</sup> Au sein de la sphère des spécialistes, il a par exemple été reproché à l'architecte Hjörleifur Stefánsson de ne pas assez mentionner la variété des maisons dans son ouvrage grand public *Af jörðu* (Stefánsson 2013). Cette critique m'a par exemple été exposée lors de mon entretien avec Skúli Björn Gunnarsson (1<sup>er</sup> février 2017) et avec Kristján Mímisson (6 juin 2017).

« from the Viking Age halls of the earliest settlement period in the ninth century to the more elaborate passageway farms (Icel. gangabær) and gabled-farms (Icel. burstabær) of later periods » (Mímisson 2015 : 207-208).

Dans son article *Building Identities : The Architecture of the Persona*<sup>720</sup>, il explique que ce « simple evolutionary scheme from plain to more elaborate house forms. » (Mímisson 2015 : 208) est devenu

« an almost undisputed grand narrative emphasizing layout and design at the expense of a multi-dimensional notion of architecture as lived space, constantly being relived and reshaped, a prime mover of domestic activities. » (Mímisson 2015 : 208).

L'hégémonie de cette typologie sur l'idéologie archéologique Islandaise – de ses prémices à nos jours – a principalement été instaurée par l'historien islandais Valtýr Guðmundsson et l'officier danois et antiquaire Daniel Bruun. En enfermant l'architecture en tourbe dans un schéma fermé et restreint, qui ne prend pas en compte les variations chronologiques et régionales des bâtiments, sa définition est devenue une « metanarrative » constamment revisitée et reproduite depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>721</sup>.

À travers sa recherche, Mímisson fait le choix de « turn the focus away from the standard debate on form and function of architectural design » (Mímisson 2015 : 207). Il offre ainsi une analyse critique inédite de cette vision monolithique des maisons en tourbe encore parfois en vigueur. Il s'attache au lien entre la pratique de l'architecture et les identités sociales de ceux et celles qui font et vivent cette architecture :

« (...) the built environment possesses often unexplored possibilities to prospect personal identities and biographies. » (Mímisson 2015 : 207).

Il cherche à montrer « the diversity of personalized practices » qui se sont immiscées dans les structures archéologiques fouillées, dans le matériau de construction et dans l'assemblage constructif (Mímisson 2015 : 207) en employant le dispositif de *Singularized Archaeology* (Mímisson 2015 : 207). En singularisant son regard sur une maison en

---

<sup>720</sup> Cet article publié en 2015 représente la publication anticipée de sa recherche doctorale soutenue en mars 2020.

<sup>721</sup> Il renvoie ici aux travaux d'H. Ágústsson, de l'archéologue G. Ólafsson et de l'architecte H. Stefánsson.

particulier<sup>722</sup>, et en l'extrayant de la typologie obsolète, Mímisson soutient que l'on pourrait voir les bâtiments différemment. Ils ont des usages multiples, ils cristallisent des mouvements, impliquent des actions, subissent des altérations et nécessitent de la maintenance. Les bâtiments en tourbe expriment aussi « the ambiguity often contained in architecture » (Mímisson 2015 : 213) comme les éléments bâtis illogiques et/ou construits spontanément lors du processus de construction. Tous ces détails pourraient mettre en valeur de façon inédite la relation entre les matériaux et les humains. Pour Mímisson, la vision monolithique de la *torfhús* dans la pensée architecturale et archéologique n'est pas encore abolie. Il note que les études et réflexions susceptibles d'apporter des changements sont encore sporadiques dans la littérature. Ils citent quelques travaux touchant à l'analyse spatiale des maisons (Einarsson, Price et Milek, Kristjánsdóttir et Rúnarsdóttir).

---

<sup>722</sup> *Kristján* base sa réflexion sur l'étude archéologique des vestiges du 17<sup>e</sup> siècle d'un site appelé Búðarárbakki. « (...) located in the uplands of the district of Hrunamannahreppur in southern Iceland. » (Mímisson 2015 : 208), Mímisson y a mené des fouilles de 2005 à 2009. Il focalise son analyse sur l'importance de Þorkell, le paysan qui a construit la maison vers 1660 et y a vécu près d'une décennie. À ce sujet, Mímisson écrit : « (...) the house is central to the biography of its builder and inhabitant, known by the name of Þorkell, as a personal biography can never be separated from the locale of its occurrence. Thus, houses and their architecture can display features revealing personal biographies. » (Mímisson 2015 : 208).

## IV. SAUVEGARDER L'ÉPHÉMÈRE

Les archéologues sont confrontés aux modes et aux problématiques que traversent les sociétés modernes. Ainsi, la sauvegarde des sites archéologiques est devenue une priorité. Dans le monde entier, les vestiges d'architecture en terre suscitent l'intérêt et les questionnements des archéologues et des spécialistes de la conservation et de la mise en valeur du patrimoine<sup>723</sup> :

« (l)'observation des effets du changement climatique actuel nous conduit bien sûr à travailler sur les capacités d'adaptation des sociétés. Mais elle nous oblige aussi à réfléchir à une politique de sauvegarde du patrimoine archéologique » (Alix, Averbouh et Karlin 2015 : 3).

Les vestiges en terre sont précieux pour le développement culturel et touristique territorial (surtout en Asie, en Afrique et aussi en Amérique Latine) mais sont complexes à traiter du fait de leur fragilité. Le caractère éphémère et la fragilité des vestiges pourraient entraîner la disparition des sites et avoir un impact sur les narrations. C'est sans compter la disparition des sites non répertoriés ou qui ne le sont pas encore. Lorsque les sites archéologiques de plein air sont aménagés, les vestiges poursuivent leur existence en cohabitant avec les intempéries (vent, pluie, neige etc...) et les changements climatiques comme la fonte du pergélisol, la chaleur<sup>724</sup> et l'érosion. L'érosion des traces archéologiques est toujours plus forte au sens propre comme au sens figuré face à la modernisation :

« Les menaces environnementales qui pèsent sur nos sociétés affectent le sous-sol et donc des vestiges que l'enfouissement avait préservés durant des millénaires. » (Schnapp 2012 : 4).

---

<sup>723</sup> Voir la thèse de David Gandreau soutenue en 2017 et dirigée par Hubert Guillaud (CRAterre) : « Patrimoines archéologiques en terre et développement local : enjeux interdisciplinaires et perspectives de formation. »

<sup>724</sup> « Dans l'Arctique, en effet, les changements climatiques enregistrés sont spectaculaires et sont directement et empiriquement ressentis par les populations locales depuis plusieurs décennies (Krupnik & Jolly 2002, Collignon 2011) » (Alix, Averbouh et Karlin 2015 : 1).



Figure 177: le monastère de Skriðuklaustur sous la neige. Cliché : SC, 2017.

Ces dernières années le problème de l'érosion qui met en péril la conservation des sites surtout côtiers est soulevé par les archéologues islandais comme Guðmundur Stefán Sigurðarson<sup>725</sup>.

En Islande, la conservation et la valorisation du patrimoine archéologique en terre n'est pas systématique mais des projets récents prouvent que l'attention envers certains sites est manifeste. Dans un premier temps, le moyen de protection le plus simple et le moins onéreux pour les sites en plein air est le recouvrement des vestiges par de la tourbe (bandes de *strengur* avec les racines tournées vers le haut). Les grands sites archéologiques qui bénéficient d'aménagements *in situ* plus importants ne sont pas épargnés par les altérations. Les exemples sont peu nombreux et retiennent donc particulièrement l'attention comme le très populaire site archéologique de Stöng. Dès les premières fouilles engagées à l'automne 1939, des mesures avaient été prises pour conserver les vestiges la maison *Viking* de Stöng dans la vallée

---

<sup>725</sup> Cf. entretien du 30 mai 2017.

de Þjórsárdalur et les rendre accessibles au public. Les vestiges sont lisibles même si la tourbe qui les recouvre est altérée. Les visiteurs peuvent librement marcher sur les ruines de la maison-longue ce qui est un facteur de détérioration de la dernière couche fouillée par les archéologues. Plus de soixante-dix ans plus tard, en 2012, un concours est lancé pour l'aménagement et la protection des vestiges du site original. Une nouvelle structure élaborée comme une coque de bois en suspension au-dessus des vestiges<sup>726</sup>. C'est le projet de l'Islandais Karl Kvaran<sup>727</sup> et de l'Iranienne Sahar Ghadéri qui a été retenu. Ces deux jeunes architectes prévoient alors de remplacer l'ancienne structure qui protège la maison *Viking* située dans le sud de l'île. Le bâtiment protecteur n'a pas pour but de prendre le statut de musée mais plutôt de centre d'interprétation. L'évocation de l'élévation du site ne se fera probablement pas à travers des installations concrètes mais par le biais d'une ambiance intérieure et extérieure (lumière filtrée et relation avec le paysage<sup>728</sup>). À Stöng, avant le projet de Karl et Sahar, les vestiges étaient couverts d'une « corrugated iron shed<sup>729</sup> ». Dans une interview Karl constatait que :

« The building is in poor condition so I think something must be done to save the remains. It is leaky and the wind blows through cracks. »<sup>730</sup>

Le cas du site archéologique de la rue Aðalstræti aménagé au cœur de la capitale (*The Settlement Exhibition*) est également intéressant. Aujourd'hui, le défi le plus complexe à relever est celui de la conservation des vestiges de la maison. Quand le projet d'aménagement s'est concrétisé après les fouilles de 2003, aucun mur en tourbe n'avait jusqu'alors été conservé et exposé en intérieur. Les archéologues se doutaient que l'air et la lumière altéreraient l'intégrité des murs en tourbe. Aussi, des recherches et expérimentations ont rapidement été lancées afin de trouver la meilleure méthode de préservation : pour ralentir la détérioration et renforcer la tourbe, des échantillons de murs ont été prélevés pour les soumettre à toute une gamme de stabilisateurs. Au final, il a été décidé de vaporiser la structure avec du *tetraethyl silicate* (mélange d'acide silicique et d'éthanol). Une fois introduit

---

<sup>726</sup> Pour Karl Kvaran, le choix d'un bâtiment en bois – offrant la possibilité de différents modules au-dessus des vestiges de la maison de Stöng – doit aussi permettre aux futurs chercheurs de reprendre d'éventuelles investigations. Informations recueillies lors d'un entretien réalisé à Paris le 12 mai 2014 avec l'architecte Karl Kvaran.

<sup>727</sup> J'ai rencontré Karl Kvaran le 12 mai 2014 pour un entretien non enregistré (notes consignées dans le carnet de terrain n°5).

<sup>728</sup> Il était prévu que le traitement des abords concerne l'aménagement d'un parking, d'accès pour les voitures, de chemins pédestres déjà existants et d'espaces de détente (bancs etc.) tout en tâchant de garder un parcours spontané jusqu'au site.

<sup>729</sup> Entretien du 12 mai 2014.

<sup>730</sup> Article paru dans la revue *Iceland Review* du 13 novembre 2012 (version web). <https://www.icelandreview.com/news/new-design-frame-viking-longhouse-remains/>

dans les vides des murs, ceux-ci était à nouveau joints.

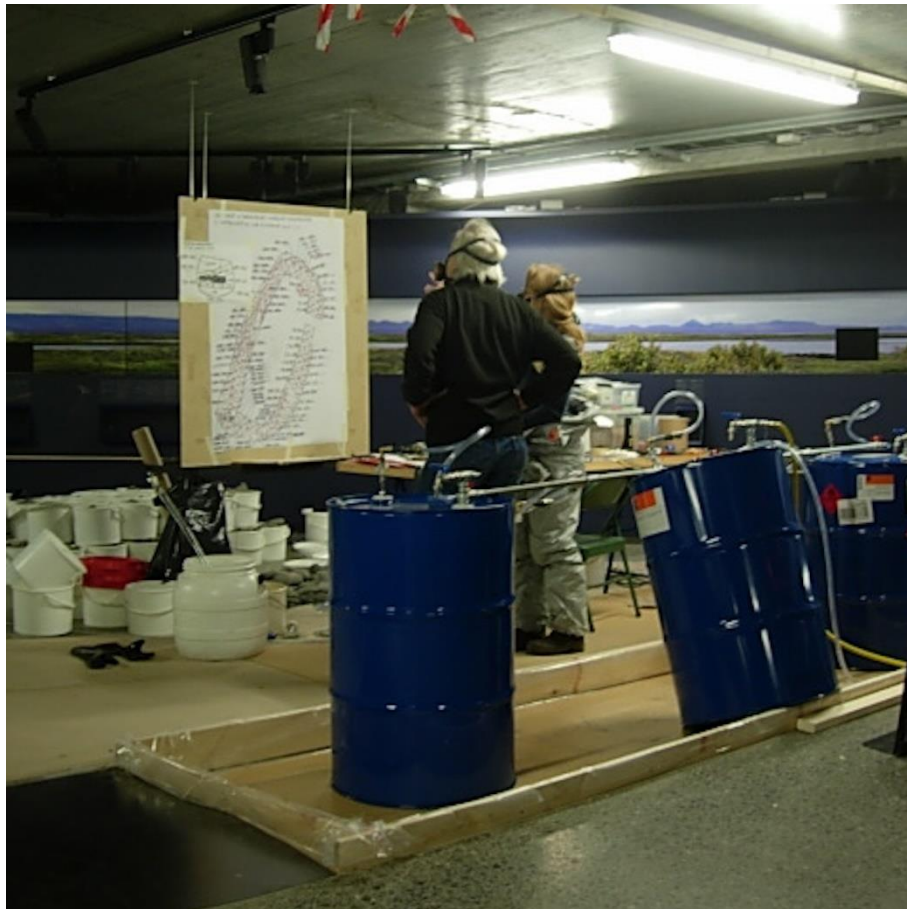


Figure 178: Archéologues se préparant à projeter du tetraethyl silicate sur les vestiges de la Settlement Exhibition.  
Cliché : SC, février 2007.

La question de l'implication des archéologues dans la maintenance des sites a été posée durant cette recherche. Birna Lárusdóttir dit ne pas avoir été ou être actuellement impliquée dans des actions de préservation et de maintenance de sites archéologiques. Mais elle sent qu'en tant qu'archéologue, elle est de plus en plus intégrée dans le processus de planification (« process of planning ») pour ce qui est de l'organisation de la recherche archéologique autour des sites. C'est dans cette perspective qu'elle a récemment travaillé sur le site de l'évêché de Skálhólt et la préservation de l'important site archéologique qui s'y trouve<sup>731</sup>. Son homologue Guðný Zoëga pense ne pas être assez souvent impliquée dans l'entretien de site. Elle me parle d'Eiríksstaðir et de Garðabær où ce sont des bénévoles qui gèrent ces sites<sup>732</sup>.

---

<sup>731</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>732</sup> Entretien du 30 mai 2017.



Si archéologie signifie destruction, la question de la préservation et de l'entretien des sites est désormais une aspiration des archéologues. Comme le souligne l'anthropologue Kristinn Schram, la destruction et la construction de la maison en tourbe sont indissociables : « It goes together »<sup>733</sup>.

En parallèle de la protection des vestiges de maisons en tourbe, les archéologues sont mus par le désir de communiquer leurs découvertes même si elles demeurent somme toute ordinaires, abstraites ou fragmentées : une perle intacte, un morceau de charnière, un tronçon de mur, des restes de scories etc... La compréhension d'un site nécessite au mieux la présence des archéologues pour que les habitants, les scolaires et les touristes puissent trouver du plaisir et de l'émotion dans les traces du passé<sup>734</sup>. Des efforts notables ont été réalisés en termes de médiation pour la popularisation des données archéologiques auprès du grand public. Depuis les années 2000, avec la création de l'exposition permanente de la *Settlement Exhibition Reykjavík 871*, plusieurs dispositifs ont tâché de mettre à mal la difficile rencontre entre archéologie et médiation<sup>735</sup>. Elle est l'exemple type du renouvellement de l'imagerie et des narrations de la colonisation en mobilisant presque tous les sens. Le guide Jón Páll<sup>736</sup> me montre aussi des activités pour les enfants que l'architecte Hjörleifur Stéfánsson a conçus. Puis il me montre sur un des ordinateurs à disposition des visiteurs que l'on peut construire sa propre maison en tourbe avec des icônes-étapes (branches, poteaux etc...). La dernière manifestation en lien avec l'archéologie et l'habitat est l'exposition temporaire consacrée au grand site d'Hofstaðir qui a pris place au Musée National en mars 2020<sup>737</sup>. En interrogeant l'archéologue Birna Lárusdóttir sur la médiation des sites archéologiques, elle ne veut pas parler de tournant mais constate que les choses ont changé :

« I wouldn't call it a turn may be, but I think... well I allow myself to believe that (...) there are like a few projects that are coming up now [2017] that at least make me think recently 'Ok we are getting somewhere'. Those people are realizing more and more also in terms of tourism that archaeology can be really important. »<sup>738</sup>

---

<sup>733</sup> Entretien du 17 juin 2017.

<sup>734</sup> Les visites de fouilles, en zone urbaine principalement, connaissent souvent du succès. En 2011 par exemple, l'archéologue Vala Garðarsdóttir organisait des visites des fouilles qu'elle conduisait à Reykjavík (voir notes carnet de terrain n°1).

<sup>735</sup> Les représentations sociales de l'archéologie et les pratiques de médiation ont jusqu'à aujourd'hui livré des données éparses et lacunaires sur les publics. Le Royaume-Unis, où la médiation est développée depuis longtemps, fait toutefois exception avec les travaux de John H. Jameson (JAMESON, J.H. 1997. *Presenting archaeology to the public: digging for truths*. Walnut Creek (CA): AltaMira, 288 pages) ou d'Hedley Swain.

<sup>736</sup> Voir notes du carnet de terrain n°5, 25 juin 2014.

<sup>737</sup> Cette exposition fait écho à la grande monographie consacrée au site : LUCAS, Gavin (2009). *Hofstaðir : excavations of a Viking age feasting hall in North-Eastern Iceland*, Institute of archaeology Monograph series n°1, Reykjavík : Fornleifastofnun Íslands, 440 pages.

<sup>738</sup> Entretien du 2 juin 2017.

À propos de la littérature, certaines publications tendent aussi à décroiser les informations pour atteindre un large public : le catalogue d'exposition *Reykjavík 871+/- 2*<sup>739</sup>, l'ouvrage *Upp á yfirborðið* célébrant les 16 ans de FSÍ<sup>740</sup> ou encore *Mannvist: sýnisbók íslenskra fornleifa*<sup>741</sup> de l'archéologue Birna Lárusdóttir. Selon Birna, la contribution des archéologues réside aussi dans la rédaction des rapports archéologiques. Ces derniers sont mis à disposition en bibliothèque et sont donc facilement consultables mais leur contenu reste technique. Par ailleurs, si le déploiement des réseaux sociaux permet aux archéologues de communiquer plus facilement la majorité des publications grand public que nous venons d'évoquer est rédigée en islandais. Avec le déploiement des réseaux sociaux, les archéologues ont la possibilité de communiquer facilement depuis leurs terrains.



Figure 179: panneaux in situ rédigés en islandais et en anglais présentant les vestiges de l'Âge Viking dans le centre de Reykjavik. Cliché : SC, 2011.

<sup>739</sup> Voir VÉSTEINSSON Orri, ÞORLÁKSSON Helgi et EINARSSON Árni (2006).

<sup>740</sup> Voir COLLECTIF (2011). *Upp á yfirborðið* célèbre les 16 années écoulées depuis la création officielle de l'Institut archéologique islandais. L'ouvrage est un recueil d'articles de 21 auteurs qui ont contribué à faire de FSÍ un acteur majeur de la recherche archéologique en Islande. De nombreux textes traitent des grands projets de fouilles menés par l'Institut.

<sup>741</sup> Voir LÁRUSDÓTTIR (2011). L'ouvrage de Birna ne présente pas les vestiges archéologiques les plus importants historiquement ou concentrant le plus le pouvoir mais les monuments de la vie quotidienne qui sont présents sur tout le territoire islandais. On estime qu'il existe environ 130 000 sites archéologiques en Islande et un grand nombre reste à explorer malgré les avancées de la recherche.

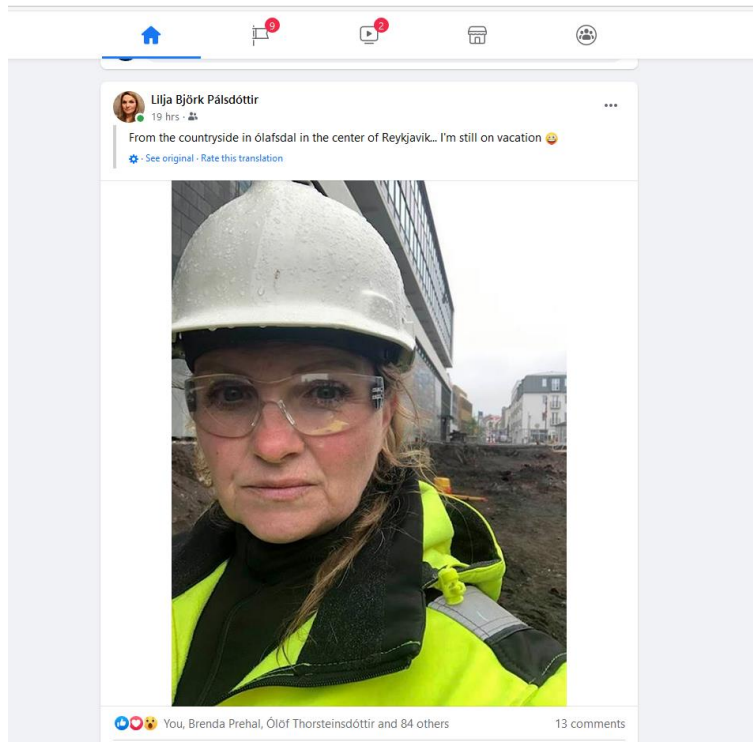


Figure 180: capture d'écran d'une publication Facebook de l'archéologue Lilja Björk Pálsdóttir la montrant sur un chantier de fouilles dans le centre de Reykjavík..

## V. RESTITUTIONS SCIENTIFIQUES OU *REENACTMENT BUSINESS* ?

La pratique de l'archéologie :

« (...) a quelque chose à voir avec la mort, la perte et l'oubli, mais aussi avec leur dépassement, avec l'espoir de reconstituer la vie, de redonner corps au passé. » (Fabre et Hottin 2008 : 26).

À présent, les scientifiques cohabitent bien avec les images fausses, la fiction, la Science-Fiction. Ne pas les exclure pour autant. Mais jusqu'où le faux peut-il se substituer au vrai afin de susciter l'émotion chez le visiteur ? Une bonne restitution devrait stimuler notre mémoire et notre sens critique. Néanmoins, si les spécialistes savent que toute reproduction est fautive par essence, le public peut parfois se tromper dans un monde où les images de simplification et de falsification sont devenues légion.



Figure 181: restitution d'une maison en tourbe dans le parc d'attractions Europapark. Crédits Europapark.

Le cas particulier des restitutions de maisons joue un rôle primordial dans la formation des narrations. L'archéologue Orri Vésteinsson m'évoque plutôt le « reenactment business »<sup>742</sup> qui soulève la question de l'authenticité et des stéréotypes que sont susceptibles de véhiculer les bâtiments reconstitués. Même si la reconstitution est une transgression que les archéologues islandais ne font souvent pas, l'historienne Guðrún Harðardóttir rappelle que la reconstruction est toutefois une pratique qui démarre en Islande au 18<sup>e</sup> siècle (Harðardóttir 2014 : 144). La plupart des propositions qui ont abouti sont basées sur des sources écrites, des fouilles archéologiques et des dessins de restitution. Dans un article rétrospectif<sup>743</sup> dont elle est l'auteure, elle cherche à savoir si et comment ses projets traitent des incertitudes d'interprétation du bâti et comment. Elle s'attarde ainsi sur les projets pionniers (comme celui de Stöng réalisé par son père Hörður Àgústsson<sup>744</sup>) et sur les propositions les plus récentes (la restitution numérique de *Skriðuklaustur*) en passant par la *Þorlákubúð* de Skálhólt. Son propos est critique et propose des alternatives – moins onéreuses – comme celles des maquettes numériques :

« (...) this is recommended rather than erecting actual buildings since their maintenance is very costly. » (Harðarsdóttir 2014 : 144).

Elle conclut son article en faisant une proposition :

« (...) instead of filling gaps in the architectural history of Iceland with reconstruction, it is better to maintain, research and present the actual remaining authentic heritage ; to discover what makes those building remains unique and find ways to present them to locals and tourists. » (Harðarsdóttir 2014 : 144).

---

<sup>742</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>743</sup> Harðardóttir Guðrun (2014). « Skálðað í Byggingararfinn », in *Árbók Hins íslenska fornleifafélags* 13, pp.119-144.

<sup>744</sup> Durant notre entretien, j'essaye sans succès d'évoquer avec elle les travaux de son père.

## VI. L'EXPÉRIMENTATION

Les travaux d'expérimentation et les projets ethnoarchéologiques représentent une prise de risque dans le domaine de l'archéologie. Les scientifiques et en particulier les archéologues, peuvent se montrer frileux face à l'exercice de l'expérimentation car il est une prise de risque scientifique voire une transgression. L'expérimentation est par conséquent une pratique tout aussi discrète qu'un projet de restitution architecturale. Réputation, entrave la rigueur scientifique de la discipline. Problème de temporalité, de décalage dans le temps. Pour Guðný, les données issues des études ethnographiques donnent des indications à l'archéologie mais le problème c'est que ça n'est pas le 11<sup>e</sup> siècle. Les exemples islandais, dans le cadre de la connaissance du bâti en tourbe, ne sont pas nombreux :

« (...) there has been a great lack of experimental archaeology in Iceland" until recent times. » (Trbojevič et al. 2012 : 31).

L'archéologue Orri Vésteinsson indique que la vie dans la maison en tourbe pourrait être expérimentée :

« (...) it would be possible in Eiríksstaðir. If people would do it, they would find solutions. »<sup>745</sup>

Nous pouvons néanmoins retenir l'expérimentation menée à la *tilgátuhús* (hypothetical house) d'Eiríksstaðir. Cette expérience ethno-archéologique a été conduite par trois archéologues non islandais : Dawn Elise Mooney, Aiden Bell and Nikola Trbojevič. Elle s'est déroulée du 7 au 9 juin 2010 dans la réplique à l'échelle 1 de la maison d'Eiríksstaðir (période Âge Viking) dans la vallée de Haukadalur (Islande de l'Ouest).

---

<sup>745</sup> Entretien du 9 juin 2017.



Figure 182: l'expérimentation d'Eiríksstaðir avec Dawn Elise Mooney, Aiden Bell et Nikola Trbojevič. Crédits : Mooney, 2010.

Les deux objectifs de ce projet étaient de vivre comme à l'Âge Viking ou plutôt d'expérimenter « the reality of living inside a structure » (Trbojevič et al. 2012 : 32) proche de celle d'une maison de l'Âge Viking et en particulier de quantifier l'usage du bois de combustion pour les besoins domestiques (chauffage et cuisine) d'une maisonnée islandaise de la période de l'Âge Viking. Avec ce programme, l'équipe voulaient contribuer au débat sur la gestion des terres boisées, précisément sur le déclin des ressources en bois et l'évolution de l'environnement dans l'Islande de la fin du 9<sup>e</sup> siècle et du début du 10<sup>e</sup>. L'écart est grand entre l'exagération des sagas (*Íslendingabók*) qui content que l'île était couverte de forêts et le constat de « present state of relative treelessness » (Trbojevič et al. 2012 : 30). Un dicton dit que si on se perd dans la forêt islandaise, il n'y a qu'à se mettre debout pour se retrouver. La période de la colonisation coïncide avec le déclin des terres boisées due aux activités humaines telles que la construction et l'agriculture. Mais jusqu'à quel point ? Ce déclin pourrait aussi être dû à des causes naturelles. Le projet s'est déroulé dans la réplique d'Eiríksstaðir, basée sur des méthodes de construction et l'emploi de matériaux traditionnels

et construite à une centaine de mètres du bâtiment original fouillé en 1895, 1938 puis entre 1997 et 1999. Cette réplique de 45 m<sup>2</sup>, ouverte au public en 2000 à la suite des dernières campagnes de fouilles, est déjà elle-même une expérimentation archéologique. Il y avait alors beaucoup de discussions sur la façon dont on voulait nommer cette reconstruction. Le mot de *tilgátuhús* (maison *hypothétique*) a finalement été retenu dans un souci de transparence auprès des visiteurs : la réplique n'est pas l'original mais une interprétation. Pour leur expérience, Mooney, Bell et Trbojevic ont utilisé du bouleau indigène<sup>746</sup>, le principal combustible dans l'Islande de l'Âge Viking<sup>747</sup>. Un thermomètre mesurait les températures à l'extérieur, quatre autres mesuraient celles de l'intérieur. Les résultats de cette expérimentation permettent de nous donner concrètement une estimation de la vie dans une maison en tourbe de l'Âge Viking. 54,72 kilogrammes de boulot ont été requis pour 24 heures pour des températures s'échelonnant entre 8°C à 27°C degrés (chauffage et cuisson). Les archéologues ont ainsi pu estimer le besoin en bois nécessaire au chauffage de la maison à savoir 11 m<sup>2</sup> pour un jour.

---

<sup>746</sup> Ce bois a été fourni déjà coupé, fendu et séché par l'*Icelandic Forest Service*.

<sup>747</sup> La tourbe et les déjections animales étaient d'autres combustibles possibles.





Figure 183: l'expérimentation d'Eiríksstaðir. Préparation du foyer central par Nikola Trbojevič et Aiden Bell. Crédits : Mooney, 2010.

À partir de cette observation, ils ont calculé l'impact humain sur l'environnement en termes de déforestation. Le taux de cendres s'est avéré insignifiant. Quant à la qualité de l'air, la fumée était un « inevitable 'companion' » (Trbojevič et al. 2012 : 36) en raison d'un insuffisant système de ventilation. L'expérimentation menée à Eiríksstaðir a également montré que

« (...) storing wood for an entire season must have been a matter of careful spatial organisation. » (Trbojevič et al. 2012 : 34).

Enfin, les chercheurs ont pu démontrer que la maison avait de bonnes propriétés isolantes confirmant que les murs en tourbe « easily absorb heat radiation and retain it » (Trbojevič et al. 2012 : 36). Au moment de l'expérimentation, ils étaient conscients que leur étude livrerait un « worst case scenario » (Trbojevič et al. 2012 : 32) du fait des paramètres retenus : durée très limitée en période estivale, taille de la maison, combustible unique, trois occupants. Néanmoins, « while this may or may not present an accurate picture of wood use

at the time » (Trbojevič et al. 2012 : 32), l'équipe a réussi à envisager des aspects pratiques d'une maison en tourbe. Outre l'expérimentation, il est à noter que certains archéologues s'essayent à la construction en tourbe. Orri Vésteinsson me confie n'avoir jamais essayé le *turf cutting* mais il sait que d'autres ont essayé<sup>748</sup>. Il me cite l'exemple d'Uggi Ævarsson qui est particulièrement intéressé par ça. Orri, qui se considère lui-même comme un « multitasker » pense que la participation d'archéologues à des stages de restaurations peut aider à mieux comprendre ce type d'architecture :

« (...) I think archaeologists should of course have an idea of the house they have excavated. And there's no better method of presenting that view and build a new one. That forces you to make up your mind about all kind of issues ».

Guðný Zoëga soutient que les archéologues ne sont pas très familiers avec le matériau tourbe : « (...) they should make the course and cut turf ». Cela leur permettrait de comprendre « how turf wall collapse. »<sup>749</sup>.

Dans cette perspective, le stage de restauration *Fornverkaskólinn (the Heritage Craft School)* qui a eu lieu en mai 2017 a permis aux deux archéologues américaines Alicia Hart Sawyer et Kathryn Catlin de se faire une autre idée de l'architecture en tourbe. Pour Kathryn, alors doctorante à l'Université Northwestern d'Evanston (Illinois), il est intéressant de voir se dérouler le processus de construction<sup>750</sup>. Assister à la restauration d'un bâtiment lui rappelle que les ruines modernes se présentant habituellement aux archéologues sous la forme d'un monticule (*farm mound*), qui est par définition une accumulation de siècles d'occupations. Le stage lui permet de comprendre que les « surface features » qu'elle fouille habituellement sont en réalité formées de bâtiments identiques à ceux qu'elle restaure à Tyrfindingsstaðir. Kathryn pensait par ailleurs que l'on construisait avec de la tourbe sèche. Cela a été une surprise pour elle. Quant à Alicia, elle prend conscience que le matériau utilisé est naturel et qu'il donne naissance à un pattern humain dans le paysage : les deux sont « hard to dissociate. »<sup>751</sup> Lors du stage, elle a été étonnée de l'humidité liée à l'extraction de la tourbe. Alicia me dit avoir beaucoup appris sur la forme des blocs et sur l'intégrité de la structure.

---

<sup>748</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>749</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>750</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>751</sup> Entretien du 28 mai 2017.

## VII. LA VIRTUALISATION DE LA MAISON EN TOURBE

Dans ce paysage narratif naviguant entre le tangible et l'intangible, on ne saurait ignorer que la maison en tourbe s'est virtualisée. Nous connaissons la nature ténue des vestiges en tourbe. Cette spécificité a obligé la muséographie des musées de sites les plus importants à être plus technologique et interactive<sup>752</sup>. Les données archéologiques accumulées ces quinze dernières années ont permis ces nouvelles modalités de la patrimonialisation de la maison en tourbe. L'usage de la restitution virtuelle modifie la manière dont le public perçoit aujourd'hui un site archéologique : on conserve l'existant sur le terrain et - au lieu de faire des reconstructions hypothétiques - sont proposées des alternatives numérisées. La reconstitution virtuelle permet de vérifier des hypothèses, de restaurer sans détruire, d'informer le public et de préserver la mémoire. Certains spécialistes sont donc passés de la *tilgátuhús* physique à la *tilgátuhús* 3D, permettant des façons inédites de présenter le matériau tourbe.

### 1. *Landnámssýningin (Reykjavík 871±2 -The Settlement Exhibition)*

L'exposition *Landnámssýningin (Reykjavík 871±2, aussi appelée The Settlement Exhibition)* fait office de précurseur dans la mise en abstraction de la maison en tourbe<sup>753</sup>. Il s'agit d'une exposition archéologique inédite et à la muséographie partiellement digitale, née d'investigations archéologiques menées au cœur de la capitale dès le début du 20<sup>e</sup> siècle. Considéré comme le lieu du premier établissement humain de Reykjavík, les fouilles de la maison-longue découverte sur le n° 14 et 18 de la rue Aðalstræti au début des années 2000 étaient aussi populaires que les précédentes puisque les médias ont encore plus entretenu les débats. La fouille de la rue Aðalstræti attise la curiosité et le déroulement des travaux est suivi par les habitants de la ville. L'opération est néanmoins pressée par la construction planifiée d'un hôtel sur le site. La compagnie Minjavernd Ltd., propriétaire d'un îlot fouillé prévoyait en effet une rénovation visant à redynamiser l'extrémité sud de la rue devenue un désert urbain. Mais le projet est remis en question lorsqu'en 2001 un comité constitué d'experts propose au

---

<sup>752</sup> La sophistication des dispositifs de médiation est plus flagrante pour les sites archéologiques que pour les *maisons-musées*, restées « dans leur jus ».

<sup>753</sup> Pour une présentation du site, voir partie *TORFHÚS, C.*, 4, page 302.

Conseil Municipal que les vestiges - trop importants pour être détruits - soient préservés<sup>754</sup>. L'étude est supervisée par une équipe pluridisciplinaire constituée d'archéologues (Orri vésteinsson, Howell M. Roberts), d'architectes (Hjörleifur Stefánsson), d'historiens (Helgi Þorláksson), de biologistes (Árni Einarsson), de photographes (Guðmundur Ingólfsson et Sigurður Valur Sigurðsson), de designers et muséographes (Þórunn Sigríður Þorgrímsdóttir) et de spécialistes des multimédias (Art+Com Gbm et Gagarín ehf.). Le projet n'a pas fait le choix d'une muséographie de plein air mais d'une construction protectrice placée au-dessus des vestiges situés en sous-sol. L'idée était de créer autour de la ruine une exposition présentant le site mais aussi l'histoire de la colonisation de Reykjavík jusqu'à son développement urbain.



Figure 184: capture d'écran d'une vidéo présentant une restitution de maison de l'Âge Viking avec des figures-fantômes. Settlement Exhibition. Cliché: SC, 2014.

Le site prend le nom de *Settlement Exhibition Reykjavík 871±2* (littéralement *l'exposition du peuplement, Landnámssýningin* en islandais). Géré par la ville de Reykjavík, il utilise des dispositifs muséographiques variés, à la fois classiques et innovants, ajustés sur le bâtiment ou

<sup>754</sup> La fouille de 2001 était pressée par la construction planifiée d'un hôtel sur le site. Le commanditaire de cette commande urbaine était la compagnie Minjavernd Ltd. dont la mission est de reconstruire d'anciens bâtiments dans le centre de Reykjavík. Minjavernd possédait déjà le numéro 16 de la rue Aðaltræti qui était originellement une des usines *Innréttingar* construite au XVIII<sup>ème</sup> siècle bien qu'elle eut été drastiquement altérée le long des siècles. La compagnie planifiait donc une rénovation minutieuse du vieux bâtiment et de chaque côté une nouvelle construction dans le vieux style sur les lots vacants. L'objectif final était de revitaliser l'extrémité Sud de la rue Aðaltræti qui était devenu un désert urbain pendant plusieurs décennies.

autour. L'accueil du musée est un espace qui introduit la virtualité avec la présence d'ordinateur mis à disposition des visiteurs. Puis on pénètre dans la salle du *hall*, entouré d'un mur d'enceinte et présenté tel qu'il était quand les archéologues eurent finis sa fouille. Les visiteurs sont supposés déambuler autour : sur leur chemin ils peuvent glaner des informations sur la structure et son environnement (commandes de faisceaux lumineux éclairant des parties spécifiques du bâtiment, photographie panoramique insérée dans le mur d'enceinte, films d'animation réalistes et ambiance sonore). En plus des véritables vestiges présentés à nu et des dispositifs muséographiques traditionnels (maquette en bois, vitrines encastrées dans le mur d'enceinte présentant du mobilier archéologique autour de la ruine...), des outils multimédias élaborés sont à disposition des visiteurs. Ces outils permettent d'imaginer des reconstructions hypothétiques du bâtiment et de ses abords comme les deux *tables* tactiles interactives : projection du plan du *hall* sur une table tactile offrant diverses fenêtres d'informations prenant la forme de textes, d'images figées ou animées permettant de (re)construire une mémoire domestique de la vie passée de gens ordinaires.



Figure 185: les deux tables tactiles de la Settlement Exhibition. Cliché : SC, 2014.

Dans une petite salle obscure, aménagée au fond du *hall*, une fenêtre de reconstruction permet aussi de restituer l'élévation des lieux. Le projet de *Landnámssýningin* est allé au-delà de tout ce qui a pu se faire jusqu'alors en termes de présentation et de conservation de bâtiments en tourbe. Ce projet a permis aux chercheurs de questionner l'ambiguïté de la notion de reconstruction et de maintenance et de partager ces questionnements avec le grand

public<sup>755</sup>. Le musée, situé au cœur de la capitale, bénéficie d'une grande visibilité et est devenu une attraction touristique obligée. L'archéologue Guðný Zoëga considère que la présentation du *skáli* d'Aðalstræti est une manière enthousiasmante de montrer les choses<sup>756</sup>. Mais elle est aussi problématique et coûteuse d'où la nécessité d'avoir des projets variés. Elle me cite alors la présentation d'Hofstaðir à Garðabær qui peut représenter une autre interprétation de la maison pour les gens à travers un simple mais efficace travail de « gardening » (jardinage). *Landnámssýningin* est aujourd'hui un projet rodé qui fêtera bientôt vingt ans.

## 2. Skriðuklaustur

Actuellement, le pari du numérique et du virtuel à destination du grand public est relevé par le site archéologique de *Skriðuklaustur*<sup>757</sup> dont les ruines in situ sont aménagées en plein air. Skriðuklaustur est un monastère qui suivait la règle de Saint-Augustin. Implanté dans l'Est de l'Islande, dans la vallée de Fljótsdalur, on pense qu'il était en activité de 1493 à 1554. Skriðuklaustur est le dernier monastère à avoir été fondé pendant la période catholique, qui a pris fin vers 1550 en Islande avec la Réforme. Le site est tombé en ruine une fois que les objets usuels et le bois ont été enlevés. Cependant l'église était encore en érection jusqu'à sa dilapidation. Une plus petite fut érigée sur la ruine vers 1670 pour être désacralisée en 1792. Le cimetière, quant à lui, n'était plus utilisé depuis longtemps. Entre 2000 et 2012, l'archéologue Steinunn Kristjánsdóttir a supervisé les fouilles des vestiges du monastère. Ce sont au total 131 personnes de douze pays différents qui ont travaillé avec elle sur la préparation, la fouille et les analyses spécifiques :

---

<sup>755</sup> Le mercredi 25 juin 2014 à 11h, j'observe Sólrún Inga (alors étudiante en licence d'archéologie et *cultural studies*) lors de sa visite commentée du site qui dure 40 minutes et se fait en anglais. Il s'agit d'une visite type durant laquelle Sólrún est transparente sur la réalité archéologique et la présentation actuelle du bâtiment. Elle commence par s'introduire puis elle parle de la fouille de 2001 pour ensuite expliquer l'exposition. Le début de la visite se fait dans l'entrée et dure deux minutes puis on entre dans l'exposition où se trouvent les vestiges du hall. Les dix auditeurs sont attentifs. Sólrún présente la ruine. Elle donne une idée de l'aspect de la tourbe pendant la fouille en précisant que le matériau n'était pas comme il se présente actuellement. Elle explique qu'un produit spécial a été appliqué sur la tourbe pour la préserver. Le sol autour de la ruine est couvert de galets mais Sólrún indique qu'à l'origine il s'agissait de terre battue, de boue. L'image du paysage qui est présenté tout autour de la maison n'est qu'une interprétation. La ligne marquée par un néon bleu correspond au niveau de sol de la période de la colonisation. En réalité elle était plus basse. À l'issue de sa visite, Sólrún invite les visiteurs à utiliser les tables numériques « don't be afraid to play with the interactive tables » (notes d'observation consignées dans le carnet de terrain n°5). Son collègue Jón Páll est également guide à *Landnámssýningin*. Il me dit que généralement les visiteurs se posent des questions sur l'architecture en tourbe et s'interrogent surtout sur la problématique de l'étanchéité et de la protection au vent. Il a remarqué que les Anglais et les Américains utilisent plutôt le mot « sod » pour parler de la tourbe de construction tout en me précisant qu'il y a des constructions en tourbe en Irlande et en Amérique du Nord. Ces visiteurs saisissent la construction et observent que c'est juste le matériau qui change. Pour Jón Páll, ils savent globalement qu'il s'agit de blocs de tourbe coupés même si en réalité c'est plus compliqué que ça.

<sup>756</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>757</sup> Voir Partie *ÞJÓÐ VERÐUR TIL*, page 142.

« (...) research focused on excavating the remains of the church and other buildings, and finding out about the monks' daily lives. Special efforts were made to find evidence of their literary work, in keeping with accepted ideas on Icelandic cloisters. However, the focus of the study soon switched to the cloister cemetery, which turned out to be an important source of information on daily medieval life, the health of commoners and the facilities for charity and nursing. »<sup>758</sup>.

L'excavation couvrait environ 1500 m<sup>2</sup> et les vestiges n'étaient pas très profonds (un mètre au maximum) :

« (...) during the ten years that the excavation took place, the archaeologists moved about 200 truckloads of soil and rocks. »<sup>759</sup>



Figure 186: Skriðuklaustur : plateforme à gauche, site archéologique en contrebas, à droite. Cliché : SC, 2017.

Le monastère augustinien était un refuge pour les personnes pauvres et malades. Les sources écrites attestent également d'un enseignement à destination des enfants. Sur

---

<sup>758</sup> Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>

<sup>759</sup> Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>

l'activité de l'hôpital, les principales informations proviennent de la fouille du cimetière. Environ trois cent individus ont été comptabilisés soit 1% de la population islandaise de l'époque (première moitié du 16<sup>e</sup> siècle). Sur les 242 tombes fouillées, la moitié était celles de patients. Plus de 13000 artefacts et ossements ont été enregistrés pendant les campagnes de fouilles. Concernant la construction de l'ensemble et les matériaux employés, les investigations ont livré de précieux éléments puisqu'il n'existe aucune trace de descriptions écrites des bâtiments. Le monastère s'étendait sur une surface d'environ 700 m<sup>2</sup> avec des parties de bâtiments construites sur deux niveaux :

« Most of the Skriðuklaustur buildings appear to have been erected during a continuous construction phase in the 1490s, although the church was built later and consecrated in 1512<sup>760</sup>. »

L'église était le bâtiment le plus vaste, connectée au cloître par un couloir. Les tailles et fonctions des différentes salles du cloître étaient variées : un dortoir, une cuisine, un réfectoire, des salles de travail et entrepôts. Le monastère était principalement érigé en pierres sèches :

« Strips of turf were sometimes laid between the two rock rows in the wall in order to tie them together. When such a wall had been piled high enough, a support structure could be placed on it for the roof, which in the end was covered with turf. None of the support structure was found during excavation, since all of the wood was used for construction elsewhere when the cloister fell into ruin. »<sup>761</sup>

L'archéologue Kristján Mímisson a étudié les recherches menées au monastère. Il analyse que Steinunn Kristjánsdóttir, qui a supervisé les fouilles :

« (...) demonstrated how the buildings followed the conventional monastic forms and thus contrasted very much the vernacular architecture in Iceland, despite making use of turf, soil and unworked stones as the main building material. Her work not only breaks from the prevailing opinion that has seen the medieval monasteries in Iceland embedded into vernacular house forms. » (Mímisson 2015 : 215).

La mise en patrimoine du site est à la fois traditionnelle (c'est-à-dire physique à l'instar d'Hofstaðir í Garðarbær) et dans l'air du temps (avec le dispositif de la réalité virtuelle). Après l'achèvement de la fouille en 2012, le mobilier archéologique a été étudié, catalogué et diffusé

---

<sup>760</sup> Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>

<sup>761</sup> Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>



au public. Sur le site, les arases de murs ont été reconstruites avec des pierres, de la terre et de la tourbe afin que les visiteurs perçoivent la structure des bâtiments et l'étendu de l'ensemble. Les tombes et les surfaces inégales ont été recouvertes de terre. Des copeaux de mélèze ont été posés dans les espaces considérés comme intérieurs. Ainsi,

«the ruins were made accessible to the public and information signs were placed in each room. A viewing platform was also built on a cliff above the ruins.»<sup>762</sup>



Figure 187: Skriðuklaustur vue du site et entretien (tonte). Cliché : SC, 2017.

À la même période, une première maquette tridimensionnelle des bâtiments a été produite et a constitué la fondation d'une modélisation plus détaillée créé par l'Université de Saint Andrews avec le projet CINE. Cette maquette a depuis été mise à jour avec *Unreal Engine* et il est maintenant possible de se promener dans les bâtiments du cloître à l'aide d'un casque dédié au dispositif de la réalité augmentée (*Oculus VR*) :

<sup>762</sup> Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>

« The CINE project, Connected Culture and Natural Heritage in a Northern Environment, aims to transform people’s experiences of outdoor heritage sites through technology, building on the idea of “museums without walls.” New digital interfaces such as augmented reality, virtual world technology, and easy-to-use apps will bring the past alive, it will allow us to visualise the effects of the changing environment on heritage sites and help us to imagine possible futures. »<sup>763</sup>



Figure 188: capture d’écran de la vidéo en réalité virtuelle du site de Skriðuklaustur. Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>

En février 2017 Skúli Björn Gunnarsson me parlait de ce projet de modélisation numérique lors de notre entretien<sup>764</sup> puisque l’Institut Gunnar Gunnarsson dont il est le directeur y a étroitement collaboré. Skúli est fier du réseau qu’il a développé autour du site et il pense que la façon dont il est présenté au public est probablement une des meilleures. Il pensait à un dispositif permettant une patrimonialisation virtuelle de Skriðuklaustur depuis longtemps et avec les subventions rassemblées, cela a pu se concrétiser. La municipalité locale (Fljótsdalshreppur), *MÍ* ainsi que l’Union Européenne ont été les partenaires financiers de ce projet dont l’objectif tend clairement à la diffusion et à la collecte des données concernant le site<sup>765</sup>. Des technologies variées ont été testées afin de développer une boîte à outils permettant aux musées, aux universitaires, aux individus et aux diverses organisations intéressées par une approche innovante du patrimoine naturel et culturel *in situ* ou dans son salon :

<sup>763</sup> Source : <https://skriduklaustur.is/minjar/en/>

<sup>764</sup> Le 1<sup>er</sup> février 2017 et notes de conversations non enregistrées consignées dans le carnet de terrain n°12.

<sup>765</sup> Le projet a également été étendu pour un circuit autour du glacier Vatnajökul et pour des offres de gamification (anglicisme de ludification) comme des chasses au trésor etc....

« (...) with the help of technology and 360° images, images from the area and from the virtual world of the CINE project have been placed on the *Roundme* portal, making it possible to visit the site online. »

## VIII. 'WHAT INGÓLFUR?': LE BOULEVERSEMENT DES ORIGINES ISLANDAISES

« Depuis une vingtaine d'années maintenant, les archéologues ont entrepris d'écrire l'histoire de leur discipline. (...) Dès les années 1980, ces auteurs avaient montré que, loin d'être un fait, la nation était une construction idéologique à laquelle les sciences du passé avaient été invitées à contribuer. » (Fabre et Hottin 2008 : 24).

La mutation du roman national islandais par les données archéologiques est certaine mais elle prend son temps :

« À y regarder de plus près, il existe après tout une certaine tension entre les concepts d' « Islande historique » et d' « Islande moderne ». (...) La nature et l'histoire islandaises continuent d'exister – elles sont à présent en vente. Aux yeux du touriste, même dans la littérature la plus récente, ces deux images existent simultanément, sans se contredire l'une l'autre. » (Oslund 2013 : 47).

Depuis les années 1990, les nouvelles excavations et les données archéologiques qui en découlent - et qui concernent en grand partie les vestiges d'habitats - bousculent régulièrement le récit national islandais :

« On ne dira jamais assez qu'elle [l'archéologie] devrait être la première, sinon l'unique science susceptible d'éclairer le problème. À condition qu'elle soit nuancée dans ses conclusions et, surtout, que les apports d'autres domaines (philologie, par exemple et certaines sources écrites exploitées précisément à la lumière des acquis archéologiques) viennent l'étayer, elle peut nous offrir des bases sûres à partir desquelles reconstituer la réalité. » (Boyer 2018 : 21).

Dans une certaine mesure une nouvelle narration post-nationaliste et parfois non-indigène émerge dans l'archéologie islandaise. Ces dix dernières années, l'enseignement, la recherche et la pratique de l'archéologie avec l'aide de des nouvelles technologies pointues<sup>766</sup> sont en mutation :

« (...) archaeological excavations have revealed technical construction features that were previously unknown. Some aspects of traditional interpretation of buildings from early Iceland have been called into doubt, and alternative hypotheses may be more accurate. » (Stefánsson 2013 : 9).

---

<sup>766</sup> Drones, scanner, appareils numériques etc...) qui font gagner du temps mais qui restent onéreuses. Certains domaines de la recherche archéologique font intervenir des disciplines comme la chimie, la physique, la biologie, la géologie et l'informatique.

Les images nouvellement produites – malgré leur complexité – jouent un rôle majeur dans la constitution du changement qui s’opère encore aujourd’hui. Mes informateurs.trices ont conscience de cette mutation. Pour étayer ce postulat, l’archéologue Birna Lárusdóttir me donne l’exemple de sa prospection menée autour de Grímsness, où elle recherchait un site qui intéressait l’archéologue pionnier Brynjólfur Jónsson vers 1895 et qu’il avait connecté avec le *Landnámabók*<sup>767</sup>. Quand en 2017, un site de l’*Age Viking* est soudainement découvert à proximité, Birna a noté que cet événement a changé les récits du lieu. Birna, comme son homologue Orri Vésteinsson, pensent contribuer au renouvellement des narrations de la discipline archéologique mais peut-être pas de manière importante : « (...) we are constantly changing the narratives a little bit. » La conservatrice Sigríður Sigurðardóttir<sup>768</sup> est convaincue que les archéologues changent les narrations. Dans le cadre de ses fonctions, elle a travaillé avec des archéologues (Guðmundur Stefán Sigurðarson puis Guðný Zoëga) et elle a toujours pensé qu’il était important d’ouvrir le sol et de voir. L’archéologue américaine Alicia Hart Sawyer pense également contribuer au changement de posture de l’archéologie islandaise<sup>769</sup>. Pour elle, c’est un challenge de dire quand quelque chose ne va pas dans le sens de la pensée islandaise. Elle considère que ce n’est pas facile de composer avec des narrations qui sont déjà établies. Mais aujourd’hui, la donne change car on a de nouvelles données scientifiques. Pour Kathryn A. Catlin<sup>770</sup>, une autre archéologue américaine qui se penche sur l’Islande, les choses bougent, elles fleurissent (« flourish »).

« (...) [E]n dépit de toutes ses résistances de principe, l’archéologie tient le rôle de science des origines, ce qui l’associe, fatalement, à toutes sortes de spéculations sur les commencements (...) » (Fabre et Hottin 2008 :2).

Le récit fondateur du *Landnám* joue un rôle important dans le fondement de l’histoire et de l’archéologie islandaise. Mais il est aussi celui par qui s’opère le bouleversement des narrations. La réactualisation de cette période historique est appuyée par l’historien Gunnar Karlsson dans son histoire grand public de l’Islande traduite en anglais :

« Doubt has been cast upon the idea that a large island such as Iceland could have remained uninhabited for so long, and hypotheses have been put forward that people lived in Iceland long before the Norse settlement. Such theories have, however, recently encountered a setback. Archaeological

---

<sup>767</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>768</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>769</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>770</sup> Entretien du 28 mai 2017.

research had revealed that many of the oldest sites in Iceland are close to a layer of volcanic ash that covers much of the island, known as the Settlement Layer. » (Karlsson 2010 : 4).

Régis Boyer rapportait déjà ces changements dans son célèbre ouvrage consacré aux Vikings :

« Notons simplement pour le moment que l'île, dont les toutes dernières recherches archéologiques tendent à remettre en question les affirmations, jusqu'ici incontestées, du *Livre des Islandais* d'Ari Þorgilsson le Savant et des *Livres de colonisation* islandais, a pu être connue et habitée bien avant 874 (...) » (Boyer 2018 :169).

Pour Skúli Björn Gunnarsson<sup>771</sup>, la colonisation a pu se produire à plusieurs endroits en Islande et peut-être avant même 870 comme cela est communément admis. Face aux sites et aux mobiliers archéologiques exhumés ces dernières années, l'histoire de l'Islande pourrait prendre une autre tournure. Bjarni Einarsson est l'archéologue qui incarne le plus ce désir de changement des narrations. Ainsi, presque chaque été lorsqu'ont lieu une grande majorité de fouilles archéologiques, les grands faits historiques comme la colonisation sont remis en cause par la poursuite de fouilles ou la découverte de nouveaux sites<sup>772</sup>.

À la fin des années 1980, E. Paul Durrenberger et Gisli Palsson éditent une *Anthropology of Iceland*. Ils exprimaient déjà le regret qu'historiens et spécialistes de la littérature négligeaient trop souvent les dimensions comparatives et ethnographiques en abusant de l'analogie. Si son hégémonie est aujourd'hui défiée par les découvertes et les discours archéologiques, le récit national islandais se perpétue encore. La fouille et le traitement des données sont un temps long et la restitution en différé des informations retardent cette mutation des narrations. Modifier les narrations est compliqué surtout pour les archéologues qui semblent se heurter au refus du changement. Pour Birna Lárusdóttir : « (...) I think people are quite critical about it. A lot of people are I think. »<sup>773</sup> Mais, le postulat de l'historien Orri Vésteinsson est que les choses peuvent également changer et que la seule façon d'y parvenir :

« (...) is sort of attacking the narrative, the accepted narrative. »<sup>774</sup>

---

<sup>771</sup> Discussion non enregistrée du mardi 17 janvier 2017, carnet de terrain n°12.

<sup>772</sup> Voir <https://www.geo.fr/histoire/des-maisons-vikings-vieilles-de-1200-ans-bousculent-les-connaissances-sur-l-histoire-de-l-islande-201050>

<sup>773</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>774</sup> Entretien du 9 juin 2017.

Il cite évidemment son confrère Bjarni Einarsson, connu pour être le champion du changement de récit : « Bjarni, he likes to do it. » Orri rapporte que lorsqu'un journaliste pose à Bjarni la question classique « have you found Ingólfur ? », Il assène sa désormais fameuse réponse : « What Ingólfur ?! » Pour Orri :

« He is right of course but it doesn't change the fact that this is just a very powerful symbol. It doesn't go away even if it's irrational. »

En 2008, l'archéologue Mjöll Snæsdóttir<sup>775</sup> - interrogée par Birna Lárusdóttir – montrait un positionnement semblable quant à la présence imposante d'Ingólfur :

« When we were digging here in Reykjavík it was common for reporters to ask whether we had found Ingólfur [Arnason, the first recorded settler of Iceland]. It just isn't that way in archaeology, that you can connect what you find to certain people – it's rare that finds are actually labelled to certain people. (...) Archaeology is about the daily life of people, no matter if their names ever got written on paper or not. » (Lárusdóttir 2010 : 11-12).

Orri Vésteinsson s'intéresse à l'image que véhicule les vestiges de la rue Aðalstræti, aujourd'hui devenue la *Settlement Exhibition* :

« (...) what you can do is you can work with the narratives and you can use this kind of exhibition to provide people knowledge. »<sup>776</sup>

Le site d'Aðalstræti étant associé à la première implantation sédentaire islandaise, il est donc en lien direct avec la figure d'Ingólfur Árnasson. Pour Orri, le message que veut véhiculer l'archéologie et ce que veut le public sont parfois deux choses distinctes. Dans l'environnement reconstitué de la *Settlement Exhibition*, l'archéologue considère qu'il est possible de déambuler et d'imaginer qu'Ingólfur Árnasson a vécu ici. Mais le visiteur peut également aller plus loin et se dire que les choses étaient plus complexes. Il conclut :

« (...) to most foreigners, this name of Ingólfur, who cares ? To most Icelanders, that's all they want to know ! »

Pour l'anthropologue Guðrún Whitehead, le site reflète les points de vue contradictoires sur le patrimoine islandais :

---

<sup>775</sup> Interview retranscrit dans LÁRUSDÓTTIR (2010).

<sup>776</sup> Entretien du 9 juin 2017.

« The debate on the outcome of the longhouse archaeological site demonstrates the rapid changes of heritage, influenced partly by the economic crash in 2008. In the wake of the disastrous economic depression that followed and the social and political unease during that time, the value of Icelandic heritage was reaffirmed and strengthened. » (Whitehead 2019<sup>777</sup>).

---

<sup>777</sup> Version numérique non paginée.





## F. QUE RÉVÈLE LA TOURBE EN TERMES D'ISLANDICITÉ ?

### I. INTRODUCTION

Au cours de notre entretien, Bragi Páll - restaurateur bénévole en quête de données pour son roman – souligne la simultanéité de l'affirmation de la Nation islandaise avec la disparition de la maison en tourbe. Il me rappelle qu'à l'époque charnière du 19<sup>e</sup> siècle, tout ce qui était vieux était refoulé :

« (...) people started to move in concrete houses and it became like a lower class standard to live in a turf farm. »<sup>778</sup>

Bragi Páll ajoute que les Islandais partis étudier au Danemark revenaient au pays et avaient honte de ces maisons. Il n'empêche, me fait-il encore remarquer, ces personnes qui avaient survécu des centaines d'années dans ces maisons y ont construit « (...) their sense of nationality. » Ces propos tenus par ce jeune et truculent islandais confortent cette recherche dans l'idée que la *torfhús* est devenue – même dans l'adversité – un lieu commun indéracinable de l'identité islandaise. Nous avons vu que la littérature la plus contemporaine et les arts visuels comme le cinéma – médias populaires ayant largement diffusés l'image de l'Islande depuis les décennies 1990 et 2000 – retranscrivent cela : la *torfhús* est le décor type du quotidien des Islandais. C'est l'habitat ancestral d'individus réputés téméraires, bourrus, loyaux et épris de littérature et de poésie et le secteur touristique, « qui consiste souvent en une obligation humiliante de se rabaisser » (Hertzfeld 2008 : 8), se délecte de ces lieux communs identitaires incarnant « la quintessence de la nation » (Herzfeld 2008 : 8). Au cours de notre entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017, l'anthropologue Katla Kjartansdóttir me dit avoir observé pour la maison en tourbe depuis ces cinq à dix dernières années « some sort of a revival ». Ce nouvel engouement est, selon elle, en lien avec le tourisme, l'identité nationale et l'image de soi-même. Les touristes assimilent volontiers la maison en tourbe comme une ambassadrice et les Islandais semblent jouer le jeu : régulièrement des personnalités influentes se mettent en scène devant cette enveloppe de verdure ou dans son intérieur tapissé de lambris.

---

<sup>778</sup> Entretien du 28 mai 2017.



Figure 189: l'acteur Olafur Darri Ólafsson photographié devant un mur en tourbe. Source : <https://www.icelandreview.com/tag/olafur-darri-olafsson/>

Derrière l'emploi superficiel de l'habitat traditionnel comme cliché identitaire, se dévoile en filigrane l'*intimité culturelle* de chacun.e et aussi une certaine pratique de l'ironie. Cette observation est particulièrement révélatrice chez les informateurs.trices et les acteurs de cette recherche.

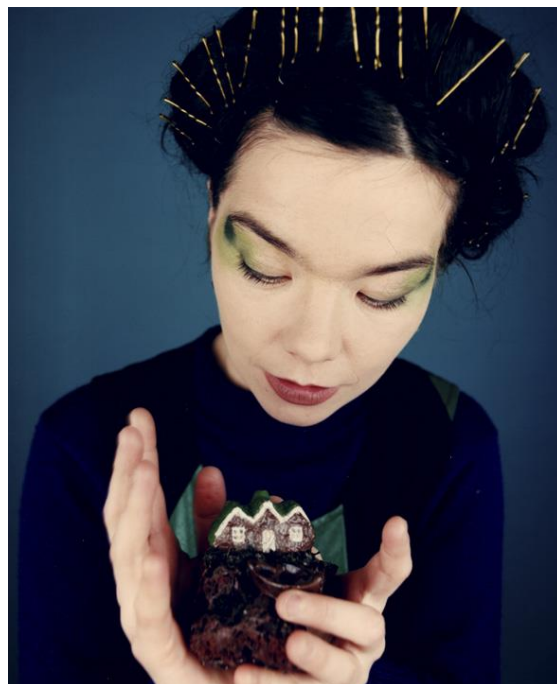


Figure 190: la chanteuse Björk Guðmundsdóttir avec une réplique miniature de torfhús. Cliché : Snorri Brothers, 1997.

## II. LA MAISON EN TOURBE RÉVÉLATRICE D'INTIMITÉ CULTURELLE ET D'IRONIE

Pendant longtemps, l'absence de classes sociales marquées et le manque de modes de construction alternatifs ont fait de la maison en tourbe l'habitat de toutes et tous. Cette spécificité induit que la connaissance de cette architecture vernaculaire n'est pas l'adage des spécialistes. Chaque Islandais.e est en mesure d'émettre des commentaires éclairés sur cette architecture car

« (...) si l'expérience émotionnelle induite par le vestige reste surtout individuelle, elle n'en est pas moins largement partagée et (...) est l'affaire de tous. » (Fabre et Hottin 2008 : 26).

De cette façon, la *torfhús* comme patrimoine populaire échappe à la conception bipolaire et courante du patrimoine qui voudrait qu'il y ait une vision d'en haut (celle des expert.e.s) et une vision d'en bas (celle du peuple). La maison en tourbe affiche un concept patrimonial modeste avec des acteurs aux postures et aux engagements variés :

« Les usages du patrimoine servent à mettre en avant des attachements, territorialisés ou non, des linéaments généalogiques et toujours une certaine idée du collectif, une place au sein d'un collectif ». (Cercllet 2009 : 23).

Malgré les conflits et les problématiques soulevés plus haut, les observations et les entretiens menés nous amènent à ne privilégier aucun point de vue car tous sont éloquentes et vertueusement subjectifs, même chez les acteurs les plus conventionnels et académiques. Comme le défend l'anthropologue anglais Michael Herzfeld :

« (...) il est certain que les citoyens s'engagent dans l'incessante mise en forme du sens de l'identité nationale, en allant souvent à l'encontre de l'idéologie officielle : les politiciens, les fonctionnaires, les professionnels et les intellectuels sont des « gens ordinaires » eux aussi, et les anthropologues ont témoigné d'un désir croissant de les traiter comme des sujets d'intérêt ethnographique. » (Herzfeld 2008 : 11).

David Berliner parle lui de « mécanismes d'appropriation biographique » (Berliner 2018 : 55) et ils font que même l'expertise institutionnelle n'est pas si désincarnée et sans émotion :

« (...) derrière mots et conventions se jouent aussi des scènes très personnelles, des histoires individuelles, des biographies. » (Berliner 2018 : 55).

Ainsi nous pourrions faire état du projet efficace de tel fonctionnaire, de la reconnaissance de tel site due à tel expert ou de la contribution sans précédent de telle conservatrice<sup>779</sup>. Le concept d'*intimité culturelle*<sup>780</sup>, élaboré par Herzfeld dans son ouvrage *L'intimité culturelle. Poétique sociale dans l'Etat nation*, énonce que la vie quotidienne et l'expérience personnelle permet la reconnaissance de la spécificité culturelle de chaque nationalisme (Herzfeld 2008 : 7). Conséquemment, elle est à même de nous proposer une anthropologie de cette abstraction formelle qu'est la nation. Tous.tes les informateurs.trices et autres personnes interrogées et rencontrées lors de cette recherche ont de près ou de loin exprimé un point de vue ou une anecdote pertinente, expriment son rapport intime avec le passé. Tous.tes connaissent un membre de sa famille, une connaissance née ou ayant vécu dans une maison en tourbe ou ayant passée ses vacances d'été à la ferme à proximité d'une telle construction. Les données anecdotiques qui parsèment cette recherche sont autant d'informations ethnographiques qu'il ne faut donc pas négliger<sup>781</sup> puisqu'elles sont susceptibles de nous éclairer sur le rôle identitaire de notre objet maison en tourbe. Tout d'abord, la collecte d'expériences intimes auprès d'habitants est éclairante. En juillet 2014<sup>782</sup>, à l'issue d'une prospection de terrain tout autour de l'île, je fais la connaissance d'Óli, un fermier qui m'héberge dans son auberge familiale de Geirakót. Depuis sa stabulation moderne, il me montre les bâtiments en tourbe qu'il a sur son domaine : un bâtiment en tourbe pour sécher la viande ou la fumer, un autre pour le stockage des pommes de terre et la ruine d'une *fjós* (étable) également en tourbe. Cette dernière a été construite par son père et Óli l'a réparé avec son frère mais l'opération n'a pas tenu et ils ont dû démonter le toit à cause des tôles ondulées. Cet agriculteur d'une soixantaine d'années me dit qu'il y a plusieurs type de *torfhús* : il m'explique qu'au nord il y en a plus car il pleut moins qu'au sud et qu'il y a aussi des bâtiments avec pierres et d'autres sans. Óli, qui aime les livres, me demande enfin si j'ai lu Laxness et plus particulièrement *Independant People*. Il me dit que l'auteur y explique que le passage des maisons en tourbe aux maisons modernes, où il faisait plus froid, n'a pas

---

<sup>779</sup> Je fais ici allusion à la supervision de Guðmundur Lúther Hafsteinsson pour *Húsasafn Íslands*, à la reconnaissance des maisons par Hörður Ágústsson ou à la contribution fortement régionale de Sigríður Sigurðardóttir.

<sup>780</sup> Ce concept fait écho à un autre qui est celui des « émotions patrimoniales » développée par l'anthropologue Daniel Fabre (voir collectif 2013) et qui « serait l'expression contemporaine d'une nouvelle sensibilité populaire au passé » (Tornatore 2010 : 6).

<sup>781</sup> Comme se le demande légitimement Michael Herzfeld « (...) qui délimite la frontière entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas ? » (Herzfeld 2008 : 14).

<sup>782</sup> Vendredi 11 et samedi 12 juillet 2014, carnet de terrain n°5.

été facile. Le vendredi 30 décembre 2016<sup>783</sup>, alors que j’attends d’embarquer à bord d’un avion domestique pour Egilsstaðir, je fais la rencontre fortuite d’Halla. Nous discutons et elle m’apprend que son père, Auðun H. Einarsson, était *smiður* (charpentier) et qu’il a travaillé sur la maison de Sænautasel à Jókuldalsheiði<sup>784</sup>. Aussi, Auðun et son épouse connaissaient le fermier qui vivait avec sa mère dans la ferme de Galtastaðir fram<sup>785</sup>. Halla, quant à elle, connaît les charpentiers Björn et Braggi Skúlason avec qui j’ai fait des stages de restauration. En 2017, lors de mon dernier séjour d’enquête de terrain, María – qui m’héberge dans sa famille à Reykjavík – me raconte au moment du dessert<sup>786</sup> que l’été son beau-frère Helgi allait dans la ferme en tourbe de ses grands-parents. Le 18 juin 2014<sup>787</sup>, en plein vol pour l’Islande, une hôtesse de l’air de la compagnie WOW air m’interroge sur mes recherches et me mentionne une *torfhús* à Keflavík (commune de l’aéroport international). Quelques jours plus tard<sup>788</sup>, Steini – jeune islandais qui m’héberge – me conduit sur le site d’Árbæjarsafn. Sur la route, il me conte que sa tante et sa grand-tante ont vécu dans une maison en tourbe près de Glaumbær jusqu’à récemment. Mais cette maison – également occupée par des animaux – était en mauvais état. Le lendemain<sup>789</sup>, je me rends dans une fameuse librairie de livres d’occasion sur Hverfisgata. Je discute avec le vendeur d’une cinquantaine d’années. Il me dit que ses parents étaient fermiers et qu’il est lui-même né dans une *torfbær* dans le nord du pays. Toutes ses anecdotes, dans leur ramification, montrent à quel point l’idée de la *torfhús* est présente.

Chez les informateurs.trices spécialistes de la maison en tourbe, *l’intimité culturelle* est aussi systématiquement convoquée. Dans sa pratique de la prospection, l’archéologue Birna Lárusdóttir exprime son attachement au paysage<sup>790</sup> duquel la maison en tourbe ne peut être soustraite. La prospection, sorte d’antichambre de la fouille archéologique, permet entre autre le repérage de vestiges tels que d’anciennes fermes. Elle alimente ainsi la carte archéologique d’un territoire<sup>791</sup>. Elle n’a plus rien à voir avec la chasse au trésor d’autrefois

---

<sup>783</sup> Voir carnet de terrain n° 12.

<sup>784</sup> Sur Sænautasel, voir partie *TORFHÚS*, page 325-326.

<sup>785</sup> Ce site est dans le réseau *Húsasafn Íslands*.

<sup>786</sup> Repas de famille organisé le 23 mai 2017. Voir carnet de terrain n° 13.

<sup>787</sup> Voir carnet de terrain n°5.

<sup>788</sup> Le 24 juin 2014, voir carnet de terrain n°5.

<sup>789</sup> Le 25 juin 2014, voir carnet de terrain n°5.

<sup>790</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>791</sup> Le paysage représente une part importante dans le développement de l’archéologie en Islande. Au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, le capitaine danois Daniel Bruun (1856-1931) effectue un travail de terrain en Islande de 1896 à 1910 avec des enregistrements visuels (plans métrés et photographies) sur lesquels il a capturé les relations et les dynamiques spatiales entre les différents éléments des sites (contextualisation). Son approche est en rupture avec la tradition de la recherche paysagère du 19<sup>e</sup> siècle même si son travail était largement basé sur l’analyse

qui se soldait souvent par le pillage. Au-delà du « crapahutage », la prospection implique aujourd'hui la rencontre d'espaces sauvages où l'homme s'est implanté et le contact avec une population locale gardienne d'informations précieuses. Pour certains archéologues islandais, la prospection est devenue une spécialité et l'implication peut être forte. Comme développé dans la partie historique de cette recherche, le paysage est indissociable d'un voyage, d'un déplacement, d'un parcours spatial. On y pénètre pour provoquer une rencontre entre nature et culture. La présence du corps dans ce paysage a son importance : il opère un va et vient entre l'extériorité et l'intériorité du/de la prospecteur. trice jusqu'à ce que le paysage devienne un indice géologique où le temps et l'espace se confondent en rapprochant les millénaires. Dans une interview de 2008, Birna interroge sa consœur Mjöll Snæsdóttir<sup>792</sup> sur son expérience de fouille menée à Stóraborg. La réponse de Mjöll relate la façon dont elle a senti l'implantation humaine de ce lieu :

« The view over the sea in the south with Vestmannaeyar on one hand and Dyrhólaey on the other, the Eyjafjallajökull glacier to the north. It astonished me everyday. It can certainly not have been a dull place to live, being able to perceive such beauty from one's doorstep. » (Lárusdóttir 2010 : 11).

---

de sites uniques donc dépourvu de perspectives régionales. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, une commission danoise commence à cartographier l'Islande de manière systématique. Sur les cartes produites à cette époque sont inclus les champs, les chemins, les routes, les caractéristiques topographiques, les toponymes et la localisation approximative de fermes abandonnées. Elles deviennent une source importante d'informations servant aussi à légitimer l'autorité du Danemark sur l'Islande. Pour les Islandais, déjà intuitivement connectés à leurs paysages par les traditions locales et historiques, nul n'avait alors besoin de décrire le paysage sur des cartes. Ces tentatives de cartographie sont par conséquent plus destinées aux étrangers qu'aux Islandais. Avec les projets archéologiques amorcés en 1939, l'étude du paysage devient plus interdisciplinaire reposant moins sur les sources historiques et plus sur les sciences de la terre (voir la publication de la mission de 1939, *Fortida gardar i Island*, conduite par une équipe nordique dans la vallée de Þjórsárdalur). Sigurður Þorarinsson s'est alors donné la tâche de déterminer la date d'abandon de la vallée. À la fin des années 1980, la place du paysage connaît un nouveau tournant. L'étude de Guðrún Sveinbjarnardóttir sur l'abandon des fermes à Eyjafjallasveit, Austurdalur, Vesturdalur, dans des parties de Berufjörður et à Fossárdalur montre des objectifs de recherche clairement axés sur le paysage à travers des problématiques comme le rôle de la détérioration climatique, de l'érosion, des facteurs des épidémies et des facteurs économiques façonnant le paysage islandais. Son travail pionnier est une étude archéologique de paysages régionaux tentant d'expliquer leurs changements. En faisant ainsi, Guðrún Sveinbjarnardóttir identifie plusieurs facteurs probables qui influencèrent l'abandon de fermes (l'impact humain sur la terre qui augmenta l'érosion, détériora les conditions climatiques et les fluctuations économiques). Elle a établi les questions clés qui ont dominé l'archéologie islandaise de ces dernières années: le changement environnemental, les responsabilités humaines et leur impact dans le paysage. Une autre étude paysagère, faite dans la tradition de l'étude de Þjórsárdalur par Brynjúlfur Jónsson et Stenberger, est le projet pluridisciplinaire *Landscape of settlements* sur les occupations médiévales dans les environs de Myvatn (Nord de l'Islande). Les fouilles d'Hofstaðir, Sveigakot, Hriseimar et Höfdagerdi en représentent les pivots. Le travail de fouille est intégré à d'autres recherches menées dans la région (études zooarchéologiques, environnementales etc...). Les informations ont été collectées sur une longue période avec des techniques modernes (datation scientifique, analyse téphrochronologique, palynologie). À la même époque, l'étude (et aussi le sujet de thèse) de Bjarni Einarsson sur la colonisation de l'Islande se base sur la compréhension du paysage à travers l'approche d'un héritage écologique qui appuie la dichotomie la plus commune entre la nature et la culture. Einarsson utilise la perception du paysage comme un moyen de comprendre le processus de décision de la colonisation, l'identité culturelle des colons entraînant l'élaboration d'une typologie architecturale avec les ressources économiques contenues dans le paysage et les technologies utilisées pour les exploiter. Bien que l'idée de paysage soit présente dans son travail, elle devient essentiellement l'étude d'une culture matérielle d'un site, celui de Granastaðir. En 1989 est lancée une prospection systématique sur toute l'Islande. Elle se poursuit aujourd'hui. Bien qu'il soit commissionné par les autorités locales avec un planning stratégique, ce projet vise une prospection totale du paysage archéologique basé sur l'accumulation de données historiques. Ce programme a beaucoup stimulé l'archéologie et ses acteurs dont l'optique est de renouveler les résultats archéologiques. Due à la nature gigantesque de ce projet, il n'existe pas encore de synthèse globale des données paysagères collectées depuis ces quinze dernières années. Les archéologues se sont focalisés sur les géosciences, particulièrement sur la téphrochronologie et d'autres sciences de la terre. Leurs thèmes majeurs ont été centrés sur la colonisation et l'abandonnement des paysages et leurs résultats suggèrent que les dynamiques du changement sont souvent basées sur des facteurs externes, souvent naturels plutôt que des facteurs locaux et sociaux.

<sup>792</sup> Interview retranscrit dans LÁRUSDÓTTIR (2010).

Lors de notre propre entretien, Birna m'exprime sa vision de la prospection :

« Surveys are a big part of what I do. (...). I really like sort of looking at the wider-landscape and to move around. I think it's quite different to be stuck in the same place, in the same trance ( ?) with five people [...]. I cant' really do that. »<sup>793</sup>

Birna apprécie de travailler dans ce vaste paysage islandais auquel elle appartient :

« (...) coming to an area that you don't know anything about and then you start reading the placename records and you start meeting the people and (...) it just opens up landscape really (...). And after that, it kind of stays with you (...). All these areas that I surveyed... I just have belonged there in a way. »

Sur le réseau social *Facebook*, Birna partage régulièrement sur sa page personnelle des images de paysages en lien avec ses prospections.

Le lien personnel entre la maison en tourbe et Sigríður Sigurðardóttir, conservatrice à la retraite, résonne très particulièrement. En 1976, Sírý réalise sa formation d'enseignante. En parallèle à cette vocation, l'Université d'Islande l'envoie – avec d'autres volontaires – dans tout le pays pour recueillir des informations pour le département folklorique. Elle contribue ainsi aux débuts des études ethnologiques dans les années 1980. Elle me cite les noms des professeurs pionniers de l'époque et me confie avoir autant appris de cette mission que celle de l'enseignement. Cette expérience de terrain la conduit à devenir la conservatrice du site de Glaumbær il y a près de 30 ans. C'est à ce moment-là que, au début des années 1990, Sírý s'intéresse à la tourbe. Lors de notre entretien<sup>794</sup>, elle m'affirme que cette orientation est une démarche complètement personnelle. Elle l'est d'autant plus qu'un de ses frères – le maçon Helgi Sigurðsson – travaille avec elle. Elle se rappelle que sa passion pour la construction en tourbe remonte précisément à 1991 lorsqu'elle observe l'extraction de matériau par Jóhannes Arason, un des deux fermiers qui a initié son frère au savoir-faire. *Sírý* se souvient : pour elle, c'était excitant de chercher à savoir comment et pourquoi il mettait en œuvre son savoir-faire<sup>795</sup>. La vision de Margrét Hallgrímsdóttir<sup>796</sup>, conservatrice en cheffe de *ÞÍ* avec qui Sírý

---

<sup>793</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>794</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>795</sup> *Sírý fait ici référence à la restauration du toit de la maison de Stóru-Akrar (bâtiment du milieu du 18<sup>e</sup> siècle situé dans la région de Skagafjörður et faisant partie d'Húsasafn Íslands depuis 1954. Elle se rappelle que la tourbe utilisée était particulièrement sombre car Jóhannes avait extrait de la tourbe plus profondément. Elle me fait remarquer que le toit actuel est toujours le même et qu'il est toujours verdoyant.*

<sup>796</sup> Entretien du 2 juin 2017.



m'a mis en relation, sur la maison en tourbe et son ancrage dans l'environnement est moins pragmatique et plus imag(in)é mais tout autant inspiré :

« (...) how to preserve the integrity, how to learn, how to be inspired by it [*the turfhouses*] ? How you can see the life of people at those times ? Now it's a part of our lives. We lived in them. (...) If you live in the area, you love your environment, you think the mountains are beautiful and so on. That's part of being human. Even though they are not thinking about it, it affects the way the buildings are supposed to be shaped. At least, I think that I see some pattern when I drive along the country. »

En discutant avec l'archéologue Orri Vésteinsson<sup>797</sup>, j'apprends que ses grands-parents sont nés dans une maison en tourbe. L'anthropologue Kristinn Schram<sup>798</sup> me dit n'avoir aucun lien intime avec la maison en tourbe si ce n'est que son père lui a conté avoir été envoyé à la campagne où se trouvaient des *torfhús*. L'anthropologue Katla Kjartansdóttir<sup>799</sup> a, plus jeune, travaillé à Árbær où – me dit-elle avec amusement - elle portait un costume traditionnel. Enfant, elle a aussi visité d'anciennes fermes avec ses parents. Il en va ainsi de plusieurs autres informateurs.trices.

L'ancienne présidente de la République, Vigdís Finnbogadóttir, connaît bien l'histoire de son pays. Pour elle, l'Islande ce n'est pas que l'histoire écrite dans les manuscrits, ce n'est « pas que le tangible »<sup>800</sup>. Lorsque je la rencontre – par l'intermédiaire de Margrét Hallgrímsdóttir – pour qu'elle me parle de sa vision de la culture islandaise et du patrimoine architectural, Vigdís tient à me donner son anecdote métaphorique des maisons en tourbe. Il y a longtemps son père l'incite à faire des recherches en France sur les goélettes qui venaient jusqu'en Islande. Dans un document d'archive écrit par les autorités françaises à destination d'un capitaine, elle se rappelle qu'il était écrit :

« (...) même si les Islandais habitent des collines et sortent du paysage comme ça, ils savent lire et lire les noms des goélettes ».

Vigdís a trouvé cette mention « extraordinaire » car :

« (...) les autorités françaises étaient au courant de la capacité de lecture en Islande, que les Islandais étaient littéraires et que les collines en question c'était les toits ! ».

---

<sup>797</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>798</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>799</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>800</sup> Entretien du 8 juin 2017.

Née en 1930, Vigdís a aussi expérimenté la vie agricole à la campagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle juge que cette période lui a été très utile : « je pouvais parler à n'importe quel fermier car j'étais à l'aise avec le travail ». Quant à l'artiste Hannes Lárusson, le site de la *torfhús* qu'il habite et entretient actuellement est celui de ses aïeux. L'expérience personnelle que les experts conservateurs ou administrateurs ont de la tourbe passe parfois par la participation à des restaurations. Cette démarche n'est pas forcée et relève d'une démarche professionnelle. Ainsi Guðrún Harðarsdóttir, historienne de l'architecture islandaise et l'anthropologue Anna Lía Rúnarsdóttir ont ensemble montré leur implication lors de stages avec *Fornverkaskolinn*<sup>801</sup>. À l'instar de Gúðmundur Lúther Hafsteinsson, architecte et superviseur de *Húsasafn Íslands* qui a la charge de vérifier les bâtiments sur place, ces deux expertes se sont mobilisées activement. D'autre part, même si l'ethnoarchéologie et l'expérience de la construction en tourbe n'est pas courante chez les archéologues, on note toutefois que certains expérimentent l'habitat en tourbe. Ainsi Bjarni Einarsson me fait part de son désir de construire sa propre *torfhús*<sup>802</sup>. Plus tard, lors de notre rencontre, les anthropologues Katla Kjartansdóttir et Kristinn Schram<sup>803</sup> me confient que l'archéologue Uggi Ævarsson et son père (Ævar) reconstruisent ensemble depuis près de dix ans une maison en tourbe à la campagne. Orri Vésteinsson m'évoque également ce projet familial lors de notre entretien : « They build a small cabin in the North East. »<sup>804</sup> Le conservateur Skúli Björn Gunnarsson, quant à lui, me confie sa démarche de restauration d'une église en tourbe dont il serait le propriétaire<sup>805</sup> tandis que l'architecte Hjörleifur Stefánsson m'évoque l'emploi de la tourbe dans la construction de sa *summerhouse* (résidence secondaire à la campagne)<sup>806</sup>.

Durant l'été 2014, je discute avec deux jeunes saisonnières vêtues chacune d'un costume traditionnel. Snæfriður (18 ans) et Helga (23 ans) sont employées depuis le mois de mai au musée de plein air d'*Árbæjarsafn*<sup>807</sup>. Elles seront mobilisées sur le site jusqu'à la fin du mois d'août pour renseigner et guider les visiteurs. Snæfriður me confie qu'elle a toujours voulu travailler à *Árbæjarsafn* au moins depuis ses 7 ans. Elle porte de l'intérêt pour l'histoire

---

<sup>801</sup> Voir carnet de terrain n° 6, vendredi 27 juin 2014.

<sup>802</sup> Entretien du 19 avril 2013, carnet de terrain n° 3.

<sup>803</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>804</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>805</sup> Discussion non enregistrée du mardi 17 janvier 2017, voir carnet de terrain n°12.

<sup>806</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>807</sup> Voir carnet de terrain n°5, 24 juin 2014.

tout comme Helga aussi. Elles me disent préférer travailler ici pour l'été plutôt que dans un restaurant.



Figure 191: Snæfriður et d'Helga, deux bénévoles costumées à Árbæjarsafn. Cliché : SC, été 2014.

L'attachement aux traditions et la réappropriation personnelle d'un patrimoine bâti se retrouvent chez les bénévoles islandais ayant fait un stage de restauration. Tout d'abord, les raisons pour lesquelles les bénévoles ont fait le stage réside dans une curiosité voire une passion pour le bâti ancien et dans le désir de construire en tourbe. Puis, presque toutes et tous ont gardé en mémoire le témoignage de proches comme Oddur<sup>808</sup> qui me raconte que ses grands-parents ont grandi dans des bâtiments en tourbe et que son père jouait enfant dans un de ces vieux bâtiments du côté de Skagafjörður. Les souvenirs que Bragi Páll<sup>809</sup> associés à la maison en tourbe n'émanent pas d'ancêtres mais de son enfance durant laquelle il a visité *Árbæjarsafn* et *Laufásbær*. Il imagine toutefois que les Islandais ont du avoir des

---

<sup>808</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>809</sup> Entretien du 28 mai 2017.

conditions de vie particulières : « (t)hey had wet socks most of their lives ! ». Anna Björg<sup>810</sup> me confie son lien intime avec les maisons en tourbe :

« I also love turfhouses. I've worked two summers in a turf house in the East. (...) in the Highlands (...) named Sænautsel. »

Anna Björg a aimé cette expérience qui consistait à accompagner des touristes sur le site et de cuisiner pour eux. Elle établit également un lien entre la construction en tourbe et son grand-père, Sveinn Einarsson<sup>811</sup> :

« (...) my grand-father, he was also doing this... and travelling around Iceland teaching people and renovating houses. And we had some turf houses in the home too that he made so I thought it was cool to learn his profession. »

Son stage effectué à Tyrfingsstaðir conduit donc Anna Björg est sur les traces de son grand-père : « I wanted to learn it because he had it. » Son grand-père a vécu dans des maisons en tourbe et son père, né en 1945, y a passé les premières années de sa vie. À ce propos, elle me rapporte l'anecdote suivante :

« (...) also I think I remember he said that he learnt quite late to walk cause the floor was not so even ! »

Chez elle, Anna a des dépendances en tourbe dont une pour les canards et une pour le stockage des pommes de terre. Quant à Ásta<sup>812</sup>, elle considère la maison en tourbe comme un patrimoine d'un point de vue général mais aussi personnel :

« (...) I'm really keen of all this old stuff, you know. People did this and that in the old days so... I think it's part of me. I should bring it, pass it to the next generation. »

Le père d'Ásta a habité une maison en tourbe au début de sa vie. Il est né en 1929 et ce dont il se rappelait le plus c'était le foyer ouvert. Ces bénévoles ont participé aux stages par curiosité et pour se donner un challenge individuel. Nombreux sont ceux qui sont en quête d'un savoir-construire dans le but de bâtir chez eux une petite maison en tourbe. Par exemple,

---

<sup>810</sup> Entretien du 27 mai 2017.

<sup>811</sup> Voir partie *TORFHÚS*, page 348.

<sup>812</sup> Entretien du 27 mai 2017.

Bragi Páll m'a dans un premier temps dit qu'il voulait détenir ce savoir pour avoir la possibilité de construire sa propre maison et aussi d'en restaurer. Il me dit même penser à fabriquer une « sweat hut of turf » (cabane de sudation). Bragi Páll attendait tellement de son stage à Tyrfingsstaðir qu'il s'avoue déçu de ne pas avoir eu le temps de s'attaquer à la construction du toit et à l'élaboration des fenêtres. Il envisageait alors à l'époque de faire un autre stage pour cela. Ásta était impatiente de faire le stage *Fornverkaskolinn* à Tyrfingsstaðir :

« (...) I've been waiting for this course because it wasn't [scheduled] last year because they didn't have enough people for it. So I'm just waiting for it ! »

Sa curiosité autour des maisons en tourbe date de son enfance : « I've always been very fond of this old turf houses ». La technique de construction intéresse aussi beaucoup Ásta qui a un projet :

« (...) I want to do something with it, make some turf house may be for my chicken or something. But now I have actually a quite big idea of using it to make an underground greenhouse made of turf. So that's exactly why I'm here now. »<sup>813</sup>

Anna Björg, de son côté, s'est inscrite au même stage pour expérimenter un mode de construction :

« (...) I thought it was interesting and I wanted to try it because it's a challenge I think. I wanted to do it. (...) And I also like to learn like they use to learn this work. »

À Tyrfingsstaðir, Bragi Páll est venu chercher des informations spécifiques en participant à la restauration de bâtiments. Tout d'abord il m'a montré qu'en tant qu'Islandais, il avait conscience de son patrimoine vernaculaire : « Then of course we realised that we, in Iceland, we have this turfhouse tradition. »<sup>814</sup> Il fait le lien avec la colonisation et il sait que les maisons ont changé au cours des siècles, qu'elles ont évolué. Son analyse est éclairée : il sait que très peu d'exemples restent et il me parle de techniques « that nobody knows anymore ». Je sentais que sa présence à Tyrfingsstaðir allait plus loin que la curiosité et le challenge. Et pour cause, Bragi était ici en immersion. Je l'interroge alors sur la raison exacte de sa présence.

---

<sup>813</sup> J'ai recontacté Ásta le 9 mars 2020 afin de lui demander des informations biographiques. Elle n'a à ce jour pas réalisé de construction chez elle car elle n'a pas de tourbe à proximité.

<sup>814</sup> Entretien du 28 mai 2017.

Comme il est écrivain, je lui demande s'il compte écrire un texte en lien avec la construction en tourbe. Bragi Páll me confesse alors avoir le projet d'un roman sur la fin d'un monde avec un personnage central qui aurait à survivre avec pour seul compagnon le livre *Íslenzkir þjóðhættir* du révérend Jónas Jónasson frá Hrafnagil<sup>815</sup>. Pour Bragi Páll, écrire une telle fiction requiert une vision claire de l'environnement et une expérimentation de la construction. Sans cela son histoire aura moins de valeur. Au fil de la description de son projet d'écriture, je me rends compte qu'il a tout particulièrement observé les personnes à l'initiative du stage de restauration. Il a été marqué par Siggí, le fermier qui occupe les lieux :

« He is a great character and the way he speaks, and the way he speaks with Helgi. This rythme of interaction between an old Icelandic man as a special rythme. (...) It adds a flavour. »

Le livre de Bragi Páll a été publié avant Noël 2019. Intitulé *Austur, skáldsaga í 33 köflum (Sögur)*, ce premier roman a eu un certain retentissement critique. Le dernier tiers de son histoire s'inspire de ce que Bragi Páll a appris du stage de restauration :

« (...) the last 1/3 of it takes place with the main caracter living in an old turf house, in sort of a Robinson Crusoe situation. It has not been translated yet, but if you want some critiques on it, I could find them for you. »<sup>816</sup>

---

<sup>815</sup> Ouvrage initialement publié en 1934, *Íslenzkir þjóðhættir* tient une place à part dans la littérature islandaise et se trouve dans les bibliothèques de nombreux foyers. Lors de mon entretien avec l'anthropologue *Kristinn Schram (1<sup>er</sup> juin 2017)*, nous parlons de cet ouvrage qui pourrait être traduit par « Les coutumes nationales islandaises ». *Kristinn m'explique que s'est un classique probablement non traduit. La ferme en tourbe et son développement y sot traitées plus comme une architecture vernaculaire qu'un patrimoine culturel.*

<sup>816</sup> Informations et citation récupérées auprès de Bragi Páll via des échanges Facebook datant du 10 avril 2020 : « I did release the novel, it got great reviews, but did not sell all that well, but that is to be expected from a first novel. »



Figure 192: Bragi Páll et Oddur se prenant en photographie devant leur mur restauré ; Ásta et Anna Björg faisant de même ; Erikur posant avec sa faux .

Lukas Stampfer, n'est pas islandais mais un jeune autrichien étudiant en architecture qui est venu en Islande pour embrasser le Nord (« embracing the North »)<sup>817</sup>. Il trouve que la maison en tourbe fonctionne bien dans ce paysage, elle émerge du sol. Son objectif est de réfléchir à une amélioration de la construction en tourbe. Il aimerait faire des suggestions de

<sup>817</sup> Entretien du 28 mai 2017.

techniques modernes pour améliorer ce qui se fait traditionnellement. Par exemple, il aimerait repenser la connexion entre le bois et la tourbe.

Afin d'approfondir la pertinence d'une connaissance de l'identité islandaise par la maison en tourbe et les expériences personnelles qui y sont liées, il nous faut préciser la définition de *l'intimité culturelle* d'Herzfeld qui est :

« (...) la reconnaissance de ces aspects de l'identité culturelle qui gênent ou embarrassent quelque peu vis-à-vis de l'extérieur, mais qui n'en confèrent pas moins, à ceux de l'intérieur, l'assurance d'une sociabilité commune, et cette familiarité avec les bases du pouvoir qui peut, du même mouvement, assurer aux sans-voix un certain degré d'irrévérence créative tout en renforçant l'efficacité de l'intimidation. L'intimité culturelle peut faire irruption dans la vie publique, en prenant la forme, par exemple, de déploiements ostentatoires de ces caractères nationaux présumés – la décontraction des Américains, la « débrouillardise » des Anglais, l'inventivité mercantile et la prédation sexuelle des Grecs, ou le franc-parler des Israéliens, pour n'en nommer que quelques-uns – qui font que les citoyens éprouvent un sentiment de fierté insolent en face d'une morale plus formelle ou officielle, ainsi que, parfois, une désapprobation tout aussi officielle. » (Herzfeld 2008 : 3-4).

Herzfeld explique que ces « auto-stéréotypes » s'expriment à nos propres dépens collectifs :

« (...) leur usage s'appuie sur la découverte d'un terreau commun avec la société environnante. » (Herzfeld 2008 : 3-4).

Cette performance de l'identité nationale par le stéréotype exige – ajoute Herzfeld - une « ironique connaissance de soi (...) », une intimité culturelle assumée « qui échappe à toutes les analyses « de haut en bas » de l'État nation » (Herzfeld 2008 : 7). Concernant la sphère nordique, Régis Boyer s'amusait à dénoncer les usages abusifs de certains lieux communs identitaires :

« Pensons aux Vikings, aux sagas [...], aux énormités qui se débitent sur le compte de la prétendue religion antique ou sur le prétendu héros du Nord ancien, ou sur la risible thèse qui voudrait que la démocratie ait été le fait de la Scandinavie médiévale, sans parler de la manie suicidaire des Suédois ou de l'incurable mélancolie de quiconque habite au-delà du 55<sup>e</sup> parallèle. Il faut en finir avec toutes ces fadaïses. Elles ne font pas honneur à notre discernement et nuisent à notre besoin d'information. » (Boyer 2011 : 55-56).

N'en déplaise à l'historien scandinaviste, ces poncifs révèlent bien des choses comme la tension entre la façon dont se présente officiellement un peuple et « ce qui passe dans le



secret de l'introspection collective » (Herzfeld 2008 : 17). En Islande les stéréotypes – comme la nourriture rustique, l'expression d'un tempérament froid, la fierté d'une langue ancestrale et la maison en tourbe – peuvent occasionner de la gêne voire de l'ironie. Comment paraître moderne et connecté quand on est attaché à ses traditions ? Comment exprimer son désir d'indépendance (nationale) sans passer pour un Viking réfractaire ? Herzfeld souligne « la relation ambiguë que certains pays entretiennent avec « les images idéales d'une culture puissante dans laquelle tant le formalisme que l'ironie fournissent d'importantes ressources à la négociation politique. » (Herzfeld 2008 : 20). Et en effet, les Islandais.es sont écartelé.es par ces disjonctions, ces dilemmes identitaires que l'ethnologue Kristinn Schram a analysé dans son article « Banking on Borealism: Eating, Smelling, and Performing the North » paru en 2011. En interrogeant de nombreux informateurs.trices islandais.e.s sur leurs performances transculturelles (à savoir la façon dont il présente leur identité à l'étranger), Kristinn remarque une forme d' « ironic exposition of Icelanders as primitive and exotic nature-folk » (Schram 2011 : 315) totalement acceptée du côté islandais et du côté du public étranger ciblé :

« (...) in contemporary times marked by international market forces, tourism, and global media, Icelanders are not simply reluctant receivers of exotic representations but have actually become their active performers. » (Schram 2011 : 323).

Cette exposition ironique de l'identité islandaise se retrouve surtout lorsque la tradition culinaire de l'île est abordée. Cette dernière devient particulièrement exotique.

Ce positionnement ironique de l'identité islandaise, qui semble traduire l'inconfort de l'individu qui cherche sa place, s'est également invité dans cette recherche : la perspective de vivre dans une maison en tourbe aujourd'hui est une situation ironisée par maints informateurs. Pour l'anthropologue Kristinn Schram<sup>818</sup>, la maison en tourbe représente un des stéréotypes d'une société proche de la nature et les islandais voulaient s'en débarrasser car elles étaient la source de leur embarras. Son homologue Katla Kjartansdóttir partage sa pensée : la maison en tourbe était le « symbol of a backward society but part of the national identity. »<sup>819</sup>. Le 31 décembre 2016, je suis invitée à célébrer le passage de la nouvelle année

---

<sup>818</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>819</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

dans la famille d'un de mes informateurs, le conservateur Skúli Björn Gunnarsson<sup>820</sup>. Après le repas, chacun s'assoit devant l'écran de la télévision pour regarder *Áramótaskaupið*, un programme traditionnel islandais qui dresse un bilan satirique de l'année écoulée. Avec l'affaire des *Panama Papers*, les politiciens islandais en prennent pour leur grade : le comédien qui endosse le rôle du nouveau président Guðný semble convainquant et les mouvements sociaux inédits qui ont eu lieu dans la capitale au cours de l'année sont évoqués de façon grinçante. Ce qui retient mon attention ici est la séquence qui ouvre le programme et qui tombe à pic : nous sommes en 1966 à Reykjavík. On nous fait comprendre que l'histoire se déroule à l'intérieur d'une des dernières maisons en tourbe de la capitale où sont tranquillement assis quatre personnages vêtus de *lopapeysa*<sup>821</sup>, de moufles et de bonnets. Ils sont accompagnés d'un mouton dans un décor rustique fait d'anciens outils, d'illustrations désuètes et de canettes de bière. Un personnage s'introduit avec un énorme poste de télévision, machine apportant de la modernité dans le foyer. On comprend alors que le diable est entré dans la maison, déstabilisant nos personnages installés devant les images qui défilent.



Figure 193: capture d'écran du programme *Áramótaskaupið* du 31 décembre 2016.

<sup>820</sup> Voir Carnet de terrain n° 12 (résidence Skriðuklaustur et enquête de terrain).

<sup>821</sup> Le traditionnel pull en laine islandais.

Skúli Björn est hilare, lui que j'ai interrogé maintes fois sur l'identité de son pays lors de nos trajets en voiture. Ce sketch introductif en islandais montre que l'ironie est aussi pratiquée entre Islandais dans le but de se moquer d'eux-mêmes et porter un regard moqueur mais assumé sur un passé proche considéré comme arriéré. Lors de notre entretien, lorsque l'archéologue Orri Vésteinsson évoque la reconstruction d'Eiríksstaðir et la possibilité d'y expérimenter la vie à l'intérieur il précise que vivre concrètement dedans relèverait de la plaisanterie: « You just joke if you wanted to live in there »<sup>822</sup>. Du côté des bénévoles du stage qui s'est déroulé à Tyrfingsstaðir en mai 2017, le constat est le même. Ásta s'est fait une raison :

« (...) just since I was a kid, I've just been dreaming about... I would like to live in a turf house or something. Then later on, I realised that may be I don't want to live in a turf house ! ».

Pour Bragi Páll, les islandais étaient fier d'avoir survécu à ce genre d'habitat mais il est catégorique : « we wouldn't do it again »<sup>823</sup>. Pour Anna Björg, la maison en tourbe est un patrimoine important mais on ne le reconstruit pas pour vivre à nouveau dedans. Elle considère qu'aujourd'hui l'usage du matériau est différent, pour construire un mur de jardin par exemple.

En adoptant un point de vue ironique sur leur propre culture, les islandais ne cherchent pas seulement à s'en dissocier mais à s'en servir aussi comme moyen d'intégration :

« (...)what I wish to bring into focus here through the ethnography is that against a backdrop of media exoticism of the North, many Icelanders living abroad actually embody projected images of eccentricity and perform and exaggerate differentiating folklore in their everyday lives, not as a tool of separation, but of interaction, entry, and access. » (Schram 2011 : 315).

Vis-à-vis de la maison en tourbe, l'usage de l'ironie semble d'abord traduire un embarras. Mais de façon plus profonde, ce positionnement des spécialistes est surtout le moyen de contextualiser leurs existences dans un système social fait d'inclusion et d'exclusion. Kristinn Schram l'a observé dans lors de son étude ethnographique :

---

<sup>822</sup> Entretien du 9 juin 2017.

<sup>823</sup> Entretien du 28 mai 2017.

« James W. Fernandez and Mary Taylor Huber<sup>824</sup> have stressed that in any given situation irony has the power to resist, blur, or redefine preconceived categories. I would suggest that within transcultural identity negotiations irony plays an important part in questioning and corroding categories of inclusion and exclusion.» (Schram 2011 : 322).

Il semble toutefois curieux c'est que ce positionnement ne soit pas discuté ou analysé par les informateurs.trices à l'exception de l'archéologue Kristján Mímisson qui – dans son article *Building Identities : The Architecture of the Persona*<sup>825</sup> – utilise une citation de Matthew H. Johnson<sup>826</sup> pour justifier l'emploi (scientifique) de l'ironie :

« (...) the ultimate goal of research is the distortion of any kind of metanarrative (...) or as Johnson (1999, p. 34) phrased it so eloquently: 'Finally, we should recognize that by definition our work serves to *ironicize master narratives*'. » (Mímisson 2015 : 208).

L'ironie pour petit à petit déconstruire les préjugés archéologiques de la maison en tourbe. Mais en dehors de cette pensée rédigée, l'ironie s'immisce sans protestation, quitte à fausser l'authenticité de l'identité islandaise en prenant le risque d'en pérenniser les aspects les plus négatifs (pauvreté d'autrefois, dérives financières et corruption politique des trois dernières décénies) :

« (...) despite the potentially deprecating effect on the nation's image, depicting it rather as eccentric and peripheral, little protest against these representations was voiced in Iceland. On the contrary, high political figures had openly embraced these eccentricities as a national asset. » (Schram 2011 : 10).

---

<sup>824</sup> Kristinn Schram se réfère ici à l'ouvrage J. W. FERNANDEZ, J. W. et HUBER, M. T. (2001). *Irony in Action. Anthropology, Practice and the Moral Imagination*, London: University of Chicago Press, 284 pages.

<sup>825</sup> Mímisson 2015.

<sup>826</sup> Johnson est un archéologue et universitaire anglo-américain (Northwestern University, IL, États-Unis). Mímisson utilise ici une citation de son article « Rethinking historical archaeology » (1999) dans lequel il développe l'idée d'une archéologie mondiale réunissant toutes les zones géographiques.



Figure 194: dessin du quotidien sportif français l'Équipe faisant allusion au clapping islandais qui a insufflé à l'équipe de football islandaise tout son aura lors de l'Euro 2016. Dessin de Lasserpe, juin 2016.

### III. LA PERTE D'UNE CULTURE (CONSTRUCTIVE)

L'expression de la nostalgie, écrivait Jankélévich, est une « réaction contre l'irréversible » (Jankélévich 1983 : 299), une « rétromania » (Angé et Berliner 2015 : 2) devenue un symptôme répandu en Occident. Particulièrement présente aujourd'hui, la nostalgie s'est – entre autre – immiscée dans les politiques patrimoniales et le secteur touristique. Son expression se manifeste sur les sites (écomusées, musées etc...) et lors de manifestations (reconstitutions historiques, visites costumées etc...) via des médias de l'instantané comme les réseaux sociaux. Les spécialistes du patrimoine comme David Berliner ont ainsi parlé d'« arène nostalgique » ou encore de « nostalgie patrimonialiste » (Berliner 2018 : 50) qui débouche parfois sur la taxidermisation du passé. Mais la nostalgie peut aussi avoir « une portée rétroactive ou prospective » » (Angé et Berliner 2015 : 5). Elle bat son plein lors de ruptures identitaires et de la manifestation d'angoisses engendrée par la fuite du temps, la mondialisation, le confinement due à une pandémie. La nostalgie peut être vécue (émotionnelle et mémorielle, l'anthropologue David Berliner parle d'*endonostalgie*<sup>827</sup>), de substitution (Berliner emploie le terme d'*exonostalgie*<sup>828</sup> pour désigner la nostalgie perpétrée par les touristes et consommateurs occidentaux et les experts bureaucrates) ou discursive (pour servir un intérêt une stratégie nationale et politique) :

« (...) à l'instar de la célèbre madeleine de Proust, les objets peuvent déclencher de fortes réponses mnémoniques, et interviennent à ce titre comme des médiateurs privilégiés dans la relation que les individus établissent avec leur passé. » (Angé et Berliner 2015 : 4).

Si l'emploi de l'ironie pour parler de la maison en tourbe est une pratique avérée, la nostalgie est peu exprimée par les informateurs.trices et les acteurs de cette recherche. Selon l'historien et archéologue Orri Vésteinsson, il y a peut-être une nostalgie de l'image de la *torfhús* mais pas du bâtiment :

« (...) of course, there are a lot of sources about that. (...) And nobody misses these buildings basicaly. (...) There is hardly any nostalgsia for... there's a nostalgia about the image but not about... Nobody who has actually lived in a turf house is nostalgic about mooving in a stobe hall or timber building. I've never come accross any testimony towards this fact. »<sup>829</sup>

---

<sup>827</sup> Voir Berliner 2018 : 74.

<sup>828</sup> Voir Berliner 2018 : 74-75.

<sup>829</sup> Entretien du 9 juin 2017.

Il me fait aussi remarquer que les gens n'appliquent pas de discours nationaliste à son égard :

« People haven't been harnessed in the sort of the nationalistic discourse or anything. »

Même si l'architecte conservateur Hjörleifur Stefánsson et l'anthropologue engagé Sigurjón Baldur sont habituellement en désaccord – Orri suspecte que les deux pensent qu'il y a un élément de nostalgie ou une raison d'être nostalgique à propos des maisons en tourbe. Même l'historien soutient que la rhétorique de la nostalgie n'adhère pas à la maison en tourbe. Cette dernière suscite plutôt une connaissance citoyenne et émotionnelle d'un passé commun à tous.tes les Islandais.es et faisant intrinsèquement partie de leur paysage identitaire.

Si les spécialistes ne manifestent pas de nostalgie à propos de la *torfhús*, l'expression de la perte d'une culture est toutefois manifeste. Pour l'Islande, la notion de perte est émise de manière générale dans les guides touristiques et les reportages lorsqu'il est question de la culture rurale et de la pêche, activités considérées en perte de vitesse :

« (...) cette perte de savoir-faire traditionnel représente une véritable menace pour les industries locales, menace dont peu mesurent pleinement les conséquences. » (Guide Gallimard 2010 : 66).

Dans le cadre de cette recherche, c'est la perte d'une culture constructive qui est constatée par les divers protagonistes de la maison en tourbe. Dans l'introduction du livret *Building with Turf*, édité par *Byggðasafn Skagfirðinga*, l'auteure Sigríður Sigurðardóttir prévient :

« (...) cutting turf, preparing turf, and building with turf are disappearing techniques or art. It is urgent that we preserve them, or else the knowledge will be lost – and taking care of these historic turf houses will become impossible. » (Sigurðardóttir 2008 : 2).

L'architecte Hjörleifur Stefánsson témoigne lui aussi de cette disparition dans son ouvrage grand public *Af jörðu* :

« (...) long experience of Iceland's turf building culture taught me how crucial a part it played in the life of the Icelandic nation in the past; and also that specialist craft skills for building with turf are rapidly disappearing. (...) In that context, turf is unique: it is no longer used for building houses from scratch. But existing turf buildings cannot be maintained unless the required skills are conserved. And, as turf is no longer recognised on the general construction market, the expertise will soon be lost unless special measures are taken. » (Stefánsson 2013 : 9).

Le constat de perte du savoir-construire en tourbe est le même pour Hannes Lárusson :

« (...) if this comprehension and know-how get lost, the inheritance and ontological connection get lost as well and what remains is but a pathetic stage scenery with an alien purpose » (Lárusson 2014 : 23).

Le savoir-construire en tourbe devient alors la métaphore islandaise de la notion de perte. La solution serait *sa transmission* :

« (...) under these circumstances it is obvious that expert workmanship, knowledge of the construction method, the tradition, is crucial. For a turf building cannot be conserved and preserved like a conventional building, using durable materials. Thus the crucial element to be safeguarded and conserved is the traditional knowledge and craftsmanship itself. » (Stefánsson 2013 : 43).

Si cette transmission est encore à l'état de désir, les initiatives de terrain que nous avons développé montrent une amorce dynamique portée par les participants. Pour Oddur, bénévole à Tyrfingsstaðir en 2017, le patrimoine bâti en tourbe « (...) is a big part of our identity »<sup>830</sup>. Pour Ásta, bénévole au même stage la même année, la maison en tourbe est aussi une part du patrimoine en général :

« (...) It's important for me. And I think it's important for us, not to forget all this crafts and methods. How we did things and it's part of it. How to build houses with no material almost ! »<sup>831</sup>.

Anna Björg parle quant à elle du savoir-construire en tourbe que détenait son grand-père. Elle pense que son père n'a pas eu l'opportunité de l'avoir : « (...) I think it's important to learn this, to keep it going »<sup>832</sup>. Mais ces identités narratives peuvent être complexes et derrière le désir de reconnaissance d'une différence et d'une richesse culturelle peuvent se dissimuler des mécanismes d'exclusion et d'isolement :

---

<sup>830</sup> Entretien du 28 mai 2017.

<sup>831</sup> Entretien du 27 mai 2017.

<sup>832</sup> Entretien du 27 mai 2017.



« (...) la rhétorique de la culture, par-delà l'ouverture et la diversité que connote ce mot, a aussi un côté sombre. » (Berliner 2018 : 117).

## IV. MAISON EN TROUBLE : QUAND LA *TORFHUS* REFLÈTE LA PART SOMBRE ET SOUTERRAINE DE L'ISLANDE

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'Islande – comme partie intégrante de l'entité nordique appelée Norden - va connaître une période de forte croissance économique et des changements sociaux importants (1946-1975) :

« (...) définitivement établis dans leur identité et leur souveraineté, les cinq États nordiques vont élaborer, au fil des Trente Glorieuses, une forme originale de démocratie politique et sociale. De ce « laboratoire du Nord » va émerger un véritable modèle, cohérent dans sa globalité et spécifique dans ses variantes nationales (...) » (Mougel 2006 : 92).

La recette du bonheur scandinave, qui serait faite d'avancées économiques, technologiques ou sociopolitiques, suscite l'admiration de nombreux journalistes<sup>833</sup> et truste le baromètre mondial du bonheur. L'idée de peuple heureux est associée de manière constante aux sociétés nordiques. Mais ce bien-être nordique – devenu un véritable business – est fragile puisque des représentations plus pessimistes viennent le contredire (taux de suicide ou violences conjugales en augmentation, la manifestation d'une forme de désespoir dans les arts comme en littérature ou dans le cinéma).

L'idée que l'Islande est un pays heureux coïncide à une irruption de bonheur survenue à la concrétisation de son Indépendance. Dans ses rapports les plus récents, l'OCDE<sup>834</sup> observe l'île et conclut que c'est un des pays où on est le plus heureux avec une criminalité quasi inexistante, un taux de chômage très faible etc... En somme, l'Islande serait le pays où toutes les générations baignent ensemble dans le *hot tub* et dans un mode de vie positif et sain. La société est si petite, tout le monde se connaît. Il est aisé de demander un entretien avec la présidente Vigdís Finnbogadóttir, sans intermédiaire et via un simple e-mail. Ou encore, il n'est pas incongru de passer à côté de Guðny, l'actuel président, à la sortie d'un vernissage d'exposition. Cette proximité est absolument commune (même si les personnes que l'on pense les plus accessibles sont en fait celles qui nous échappent le plus). Le secteur du tourisme véhicule cette image de l'île en vendant une offre de promiscuité, de magie

---

<sup>833</sup> En 1936, le journaliste et écrivain Emile Servan Schreiber publiait chez Denoël « *Heureux Scandinaves ! Danemark, en Suède, Norvège et Finlande* », ouvrage de voyage et d'enquête sociale.

<sup>834</sup> L'Organisation de Coopération et de Développement Économiques est un organisme international créé il y a 60 ans (1961). L'OCDE se présente comme un observatoire des politiques publiques favorisant le bien-être de tous les citoyens.

ancestrale et de nature sensationnelle. Les guides proposent les meilleurs endroits pour se ressourcer dans un style très nordique (zone d'air pur et sources d'eau chaude), listent les paysages à ne rater sous aucun prétexte et orientent vers les meilleures maisons en tourbe à visiter pour expérimenter les temps jadis. Mais le modèle islandais révèle des failles. Avec les périodes troublées des guerres de la morue puis les crises économiques, politiques et les fractures sociales des années 2000 et 2010, l'Islande manifeste des signes de fragilité. Déjà en 1989 l'anthropologue Gísli Pálsson<sup>835</sup> combattait le postulat avéré d'une faible inégalité sociale en observant par exemple des différences sociologiques dans la pratique de la langue, système connu pour être un facteur d'unicité de la nation. Quand bien même la hiérarchie est peu marquée, les positions sociales assez dissimulées et les postes les plus importants partagés entre les sexes, le modèle culturel reste largement celui de l'homme.

L'anthropologue Katla Kjartansdóttir<sup>836</sup> travaille depuis quelques années déjà sur les notions d'espaces culturels, d'identité et de Nordicité, thématique qui a pris de l'ampleur ces dernières années dans les sciences humaines et sociales. Elle se penche sur le genre du *Nordic Noir* et observe dans ce cadre que la mélancolie et l'obscurité (« darkness ») semblent aussi caractériser l'identité islandaise. Malgré plusieurs années d'observation sur le terrain (même en pointillées), je n'ai pas immédiatement saisi ce clair-obscur. À partir de 2016, en multipliant les entretiens et en gagnant la confiance de mes informateurs.trices, j'ai capturé quelque chose de sombre sur l'île de glace et de feu. La métaphore de l'obscurité se perpétue et retenti dans la littérature comme chez l'auteure au succès international Auður Ava Ólafsdóttir :

« (...) pas un signe de leur du jour dans ces ténèbres hivernales. Elle se réveille dans le noir, clopine jusqu'à l'école dans le noir, enfille la rue, penchée en avant entre les congères grises et brunes, avec partout la menace des glaçons qui pendent du rebord des toits. Pas de couleurs dans la nature, pas d'odeurs, aucune proximité ni distance. En fin de matinée, le jour commence tout juste à bleuir à la fenêtre ; vers midi, il s'ouvre brièvement dans le noir comme un drap bleu ciel. Après, c'est de nouveau la nuit continue. » (Ólafsdóttir 2016 : 107<sup>837</sup>).

L'arrivée du printemps, l'allongement des journées et le retour de la lumière sont accueillis avec joie par les Islandais.es à chaque nouveau solstice. Pourtant des touches de mélancolie, des situations ténébreuses et des ombres planent. Par ailleurs, depuis

---

<sup>835</sup> Voir E. Paul Durrenberger & Gísli Pálsson (1989). *The Anthropology of Iceland*, Iowa City, University of Iowa Press, xxviii, 258 pages.

<sup>836</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> juin 2017.

<sup>837</sup> *Le rouge vif de la rhubarbe (Upphækuð jörð)* édité en France chez Zulma.

l'augmentation de la présence des touristes venus du monde entier, les accidents de la route sont plus nombreux et la nature prend plus de vies (noyades, disparitions lors de randonnées etc...). Des actes criminels<sup>838</sup>, si rares, viennent parfois perturber une vie insulaire perçue comme saine et calme. Le conservateur Skúli Björn Gunnarsson me confirme qu'il y a effectivement quelque chose de sombre en Islande<sup>839</sup>. Il me rapporte que des vieux disent encore qu'il ne faut pas aller vivre à Reykjavík, car il y a à la capitale un monde souterrain sombre dévoré par la drogue, les problèmes d'alcoolisme et la décadence. Reykjavík apparaît de façon récurrente comme l'épicentre de cette noirceur. Elle est la capitale serait diabolique. Les personnes en charge du site de Sænautasel m'emmènent voir des ruines de maisons abandonnées dans les années 1940. Lors de cette prospection, une adolescente – très attachée à cet endroit – nous accompagne. Elle habite à Egilsstaðir et me dit qu'à Reykjavík les jeunes fument et boivent et qu'elle préfère la campagne à tout ça<sup>840</sup>. Le personnage rural du livre *La lettre à Helga*, Bjarni Gíslason, fait écho à cette vision ténébreuse de la capitale :

« J'aurais trouvé tout mon travail dénué de signification, senti l'ennui s'abattre sur moi et je me serais mis à boire pour me changer les idées. C'est comme ça qu'on devient à Reykjavík. Je l'ai vu dans les films qu'on tourne sur les gens de la campagne. L'image de la société qui en ressort est celle de grosses brutes à l'esprit tordu qui n'ont rien d'autre à foutre que de tabasser leurs proches en s'exprimant par monosyllabes. » (Birgisson 2013 : 96).

Petit à petit, des liens se tisse entre cette recherche et des aspects moins éclatants de la société islandaise lorsque les mémoires intimes de la maison en tourbe se font l'écho de vies déplorables. Skúli Björn est ainsi le premier informateur auprès de qui je tente de voir si la connexion entre cette noirceur et le patrimoine bâti en tourbe est probant. Nous sommes en pleine période hivernale, au moment du *Porrablót* et je demande à Skúli si le fait d'ironiser la *torfhús* ne cacherait pas quelque chose de l'ordre de la noirceur. Il me répond que certains faits le montrent effectivement. Il me renvoie au sketch du programme *Áramótaskaupið*. Skúli m'informe aussi que l'une des raisons pour laquelle on voulait faire disparaître les maisons en tourbe est qu'à l'intérieur les conditions étaient misérables et qu'il s'y passait aussi des histoires révélant de comportements mauvais et condamnables. En pensant aux violences

---

<sup>838</sup> Je voudrais ici faire allusion au meurtre de la jeune Birna survenu en janvier 2017. J'étais alors sur mon terrain islandais et à ma connaissance jamais un fait divers n'avait autant bousculé la société islandaise. L'île était ironiquement plongée dans l'ambiance morbide des polars dont elle a le secret.

<sup>839</sup> Entretien du 1<sup>er</sup> février 2017. Je tente d'évoquer avec Skúli l'histoire du fermier qui s'est fait tuer à Egilsstaðir et qui habitait dans la maison de Galtastaðir fram qui fait maintenant partie du réseau *Húsaöfn Íslands*. Je lui dis que je n'ai jamais osé demander ce qui lui était arrivé alors que l'on trouve sur internet des articles relatant ce fait divers terrible (voir carnet de terrain # 12, jeudi 19 janvier 2017).

<sup>840</sup> Conversation du 15 août 2012 non enregistrée, prises de notes consignée dans carnet de terrain #2 (2012).

décrites dans l'histoire de *Salka Valka* de Laxness, il s'avère évident que peu de références bibliographiques traitent spécifiquement de ces problématiques<sup>841</sup> et Skúli Björn reste le seul informateur à me les avoir spécifiés. La maison en tourbe révèle définitivement des facettes identitaires multiples. Les recoins les plus sombres sont rarement évoqués, comme « une « barrière discursive » (Chartier 2016 : 46) pour maintenir la vie insulaire à l'abri des nombreux regards extérieurs. Au regard de cette recherche consacrée au patrimoine bâti en résonance avec l'identité islandaise, l'évocation de cette obscurité méconnue étaye la vision de Daniel Chartier selon laquelle :

« (...) le discours sur l'Islande, à la fois millénaire et contemporain, se scinderait entre discours « de l'intérieur » (islandais) et « de l'extérieur » (sur l'Islande). La tension entre les deux se manifesterait par des écarts et des incompréhensions – parfois aussi (comme un prolongement) par une fascination. » (Chartier 2016 : 46).



Figure 195: jeune habitante de la vallée de Fljótsdalur décorant la salle communale pour le Þorrablot dont le thème était la torfhús. Cliché : SC, 2017.

---

<sup>841</sup> Concernant les trois volumes issus des prospections islandaises du danois Daniel Bruun, Skúli me précise que le texte s'attache juste à la forme des éléments prospectés et qu'il ne s'agit aucunement à une étude sociale de la vie des Islandais de la fin du 19<sup>e</sup> – début du 20<sup>e</sup> siècle comme je le pensais. D'après Skúli, Bruun s'asseyait et mangeait avec les gens et c'est tout.

## G. SYNTHÈSE

À elle seule, la *torfhús* génère un grand nombre de représentations, reflétant une conception individuelle, institutionnelle ou collective de cet habitat. Les images de la maison en tourbe sont multiformes : conventionnelles ou plus subversives. Cette architecture occupe la toile, le papier photographique, la pellicule etc... et déploie une multitude de narrations.

D'un point de vue institutionnel, l'architecture vernaculaire est principalement visible par le dispositif des maisons-musées du réseau *Húsaafn Íslands* qui est presque centenaire mais aussi par celui des sites archéologiques aménagés à la visite, des reconstitutions considérées comme scientifiques, des expérimentations et des restitutions virtuelles.

Mais de nouveaux lieux du patrimoine en tourbe ont fait leur apparition et ils cristallisent un processus de patrimonialisation de la *torfhús* plus social et collectif. Il peut s'agir de stage d'initiation au savoir-construire (*Fornverkaskólinn* ou le workshop *aaa d'Íslenski Bærinn*). Des expositions et installations récentes renouvellent les discours et les images de la maison traditionnelle.

Dans ce nouveau contexte, les experts et les spécialistes ont changé mais les conflits sont presque les mêmes. Ils tournent autour de la maintenance des bâtiments, de leur authenticité, de leur intégrité matérielle et immatérielle. Les désaccords idéologiques sont bien présents et se mêlent à eux des initiatives controversées comme la construction de la *Þórlaksbúð*.

Chacun des acteurs s'approprie les bâtiments à sa manière : si autrefois le fermier en était le maître d'œuvre et le maître d'ouvrage d'un habitat traduisant la simplicité, aujourd'hui les vestiges de la maison existent par les experts mais aussi de nombreux autres acteurs. La maison en tourbe est au cœur d'enjeux historiques voire idéologiques forts : elle participe du renouveau des narrations de l'histoire de l'Islande, elle est le vecteur de vécus personnels, elle alimente la question de la perte d'une culture constructive. C'est pour tout cela que la maison en tourbe est un objet sécularisé et politisé, trouvant sa place dans la définition et l'expression de l'islandicité.

« Je quittai les bois pour un aussi bon motif que j’y étais allé. Peut-être me sembla-t-il que j’avais plusieurs vies à vivre, et ne pouvais plus donner de temps à celle-là. »<sup>842</sup>.

Henry David THOREAU, philosophe

« Depuis que je me suis lancé dans des études sur le sujet, l’anthropologie a été pour moi une manière de retrouver le chemin du retour à la maison. »<sup>843</sup>

Tim INGOLD, anthropologue

---

<sup>842</sup> THOREAU Henry David (1854). *Walden ou la vie dans les bois*, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits », page 339.

<sup>843</sup> INGOLD 2018 : 7.

## CONCLUSION : L'EXPÉRIENCE DE LA TOURBE

Cette recherche doctorale est en filigrane une étude d'interactions minuscules dans un contexte européen transculturel et un contexte mondial globalisé : se pencher sur un objet local comme la maison en tourbe est petit à petit devenu le prétexte idéal pour comprendre le monde qui nous entoure et les différentes manières de l'habiter.

Pour conclure cette thèse, en essayant d'éviter l'écueil de la généralisation hâtive ou de s'enfermer dans une histoire régionale, nous proposons un regard ultime sur ce qui fait la maison en tourbe aujourd'hui. Puis quelques enjeux impliqués par la patrimonialisation de la *torfhús* seront mesurés et quelques pistes sur son image actuelle seront données. Enfin nous reviendrons sur la combinaison maison et islandicité avec la promesse d'une perspective à donner à cette recherche.





# A. QU'EST-CE QU'UNE MAISON EN TOURBE ?

## I. DES ACTEURS CLÉS

### 1. Un regard neuf non isolé

« Le patrimoine est fiction. Ce n'est pas une simple restauration, voire une rénovation ; c'est une construction qui consiste en la mise en scène d'un collectif et qui s'avère capable de provoquer la relation à autrui, de faciliter la relation à un nous seulement évoqué, raconté. Ce nous n'est pas là et il est impossible de faire l'expérience de chacun des individus qui le composent. Mais peut-être est-ce seulement de cette manière qu'un nous est possible, lorsque l'individualité s'efface au profit de la totalité, lorsque la perception prend du recul pour résister au débordement ? » (Cerclet 2009 : 30).

Même si les spécialistes et les acteurs qui gravitent autour de la maison en tourbe sont peu nombreux et que les artisans disparaissent, il n'a pas été possible de tous les rencontrer. Nous ne pouvons pas véritablement parler de communauté autour de la maison en tourbe car toutes et tous ne partagent pas la même vision de leur patrimoine bâti. Cependant, nous avons vu que des liens se sont tissés entre chacun.unes d'entre eux.elles.

Les archéologues, en suivant leurs méthodes et raisonnements scientifiques, tâchent de (re)construire les traces d'habitats ordinaires et du quotidien de leurs occupants. Ils ont appris à se détacher de l'héritage pesant de la littérature médiévale qui a longtemps aiguillé leurs discours. Ils démontrent par conséquent que l'archéologie est en réalité plus proche de la mémoire que de l'histoire<sup>844</sup>.

La nouvelle génération des artisans est sans complexe quant à la problématique de l'authenticité. Les expérimentateurs (artistes, architectes, bénévoles etc...) et les experts « extérieurs » le sont tout autant. Ils apportent un regard neuf aux bâtiments en tourbe en revitalisant un savoir-construire particulier. Le lien que certaines initiatives ont créé avec des organisations internationales (comme *Ebuki* et tout un réseau d'universités) leur donne une crédibilité grandissante et une reconnaissance dans le monde, dans un contexte où l'intérêt pour l'architecture respectueuse de l'environnement est une évidence. Du côté des archéologues, nous pouvons par exemple citer les contacts avec la NABO (*North Atlantic*

---

<sup>844</sup> Voir Pétursdóttir, 2012.

*Biocultural Organisation*), créé au début des années 1990 pour le partage des recherches de la région Nord Atlantique. Du côté de la restauration des bâtiments et de la transmission du savoir-construire en tourbe, des financements permettent des échanges entre des chercheurs écossais et *Fornverkaskolinn*. Une rencontre et un stage avait encore lieu en juin 2017 avec des spécialistes intéressés par l'architecture en terre et qui cherchent des solutions constructives. Ces échanges sont pérennes car, déjà en 2013, l'architecte Hjörleifur Stefánsson en signalait l'existence :

« Research, both in Iceland and in neighbouring countries, has cast new light on turf building traditions. We now know that turf construction was more common, and more widespread, in northern countries than has previously been believed. » (Stefánsson 2013 : 9).

L'Islande apprend du monde extérieur et permet à celui-ci de réapprendre des gestes constructifs d'autrefois. Comme Vigdís Finnbogadóttir le dit : l'Islande « est un pays qui initie. »<sup>845</sup>

---

<sup>845</sup> Entretien du 8 juin 2017.



Figure 196: l'architecte et gérant du réseau Húsaafn Íslands faisant une présentation du patrimoine bâti islandais à des stagiaires étrangers avant leur initiation à Tyrfingsstaðir. Cliché : SC, juin 2017.

## 2. Les femmes en action

La notion de genre est un pan important des sciences sociales. Le dictionnaire de sociologie la présente comme une :

« (...) catégorie d'analyse qui permet de décrire le masculin et le féminin comme constructions sociales. Employé au singulier, il désigne l'organisation sociale des rapports entre hommes et femmes, rapport social lui-même considéré comme une institution. »<sup>846</sup>

Ces dernières années, les œuvres de nombreux anthropologues, philosophes et historiens sont relues de manière critique sous l'angle de la différence des sexes en traitant des domaines variés tels que les normes familiales, le monde du travail, les inégalités ou encore de l'identité. Si la question du genre est évoquée ici, ce n'est pas pour répondre à une tendance mais parce que la maison en tourbe la soulève implicitement. D'un point de vue

<sup>846</sup> ZAIDMAN, Claude (1999). « Genre », in *Dictionnaire de sociologie*, A. Akoun et P. Ansart (éd.), Paris, Le Robert – Seuil, page 240.

constructif, la maison en tourbe semble être - sans que cela ne soit d'ailleurs spécialement discuté - une construction très masculine qui fait appel à un engagement physique fort surtout pour ce qui est de la manipulation de la matière première. Historiquement, les femmes sont peu associées à la construction elle-même et sont plutôt les garantes de la bonne gestion de la maison. Si le savoir-construire était jadis exclusivement une affaire d'hommes, les stages d'initiation à la construction en tourbe montrent que la participation des femmes est notable.

Par ailleurs, dans le processus de patrimonialisation de la *torfhús*, la voix de certaines islandaises s'est imposée, faisant relativement écho au désir de société égalitaire que défend l'Islande<sup>847</sup>. On retrouve de nombreuses femmes influentes dans les professions de l'archéologie comme Mjöll Snæsdóttir, de la conservation comme Margrét Hallgrímsdóttir et dans les métiers du patrimoine (des diplomates aux logisticiennes et guides<sup>848</sup>) comme Sirry Sigurðardóttir. Elles ont, depuis les années 1980, un impact fort sur l'identité culturelle du pays.

---

<sup>847</sup> Six pays d'Europe du Nord sur huit dont dirigés par des femmes dont la moyenne d'âge est de 45 ans : la social-démocrate Mette Frederiksen au Danemark, la conservatrice Erna Solberg au pouvoir en Norvège depuis 8 ans, l'économiste Ingrida Šimonytė en Lituanie, et une autre social-démocrate, la jeune Sana Marin, 35 ans, en Finlande. En Estonie, Kaja Kallas est première ministre et Kersti Kaljulaid est présidente. Et L'écologiste Katrin Jakobsdóttir en Islande. Cette présence féminine ne s'est pas faite sans mal. Leur accession au pouvoir est souvent entravée par des coalitions qui font barrière. Ces exemples sont des exceptions dans le paysage de la parité politique. Source : « Six femmes au pouvoir en Europe du Nord, un tournant ou un trompe l'oeil ? » in *Le monde d'après* du jeudi 28 janvier 2021 par Jean-Marc Four. (<https://www.franceinter.fr/emissions/le-monde-d-apres/le-monde-d-apres-28-janvier-2021>).

<sup>848</sup> Lors de cette recherche, dix-sept femmes ont été enquêtées pour vingt-deux hommes.

## II. L'EXPRESSION DE L'ISLANDICITÉ

### 1. Architecture vernaculaire et identité islandaise

Au fil de cette recherche l'architecture vernaculaire en tourbe s'est révélée être l'expression de l'identité islandaise, un de ses lieux de résidence. L'archéologue Kristján Mímisson a très bien argumenté cette interrelation entre identité et construction :

« Identities are something that people, individually or in groups, consciously or not, construct around themselves. People present themselves through their constructed identities and are perceived through the identities that others – people and things – create. Identities are therefore literally built which means that they are inherently material. In order to understand how building participates in materializing identity we must emphasize the temporality of building, thinking of building in a processual sense, something that takes place, maintains, continues and lasts. » (Mímisson 2015 : 221-222).

La maison en tourbe, si on se rappelle le parcours à la fois conventionnel mais tortueux de sa patrimonialisation, s'avère être l'essentiel et le dérisoire de l'islandicité. Elle nourrit incontestablement les narrations actuelles. Vigdís Finnbogadóttir le résume très bien : les maisons en tourbe sont « des endroits qui ont créé l'histoire de l'Islande. »<sup>849</sup>. Le rôle de l'archéologie est ici très important : elle permet un regard rétrospectif sur les façons de raconter l'histoire de l'île et de comment elle est habitée. La discipline permet aussi de réexaminer les représentations antérieures. En renouvelant le regard et les discours sur la *torfhús*, les archéologues –aidés d'autres acteurs - décolonisent notre imaginaire piégés par des idées reçues et remettent en cause le mythe fondateur de l'île :

« L'expérience archéologique, le plus souvent fondée sur le contact avec le vestige réel ou supposé, est donc productrice de multiples récits et fonde maintes façons d'être au monde. (...) Comme l'écrit Jean-Marie Schaeffer, « la question primordiale n'est pas celle des relations que la fiction entretient avec la réalité ; il s'agit plutôt de voir comment elle opère dans la réalité, c'est-à-dire dans nos vies » (Schaeffer 1999 : 212) (Fabre et Hottin 2008 : 28).

La maison en tourbe montre également une certaine réalité sociale parfois invisible comme la noirceur qui peut imprégner l'île. Elle pourrait être un moyen de mettre le doigt sur des situations limites et sur une culture de la précarité que l'Islande pense derrière elle. La

---

<sup>849</sup> Entretien du 8 juin 2017.

*torfhús* a aussi une forte composante imaginaire et offre une multitude de lectures possibles des façons dont l'île est habitée et qui est au fondement de quelque chose de commun.

Pour les historiens Guðmundur Hálfðanarson et Ólafur Rastrick, l'Indépendance de la nation étant acquise, la dissociation entre l'Islande et le reste du monde est moindre. L'Islande tient toujours à défendre son exception culturelle et les manières dont elle veut la narrer sont revisitées :

« It is not yet clear how this paradigm shift in the history of Icelandic culture will change the historiography of Icelandic culture, but it opens the field for reinterpretations and reappraisals. » (Hálfðanarson et Rastrick 2006 : 87).

## 2. L'usage des narrations personnelles

Si l'Islande comme nation est un concept moderne, son mythe de fondation est considéré comme ancien, même si la colonisation de l'île ne remonte qu'au 9<sup>e</sup> siècle de notre ère :

« La construction discursive de l'«Islande» amalgame les dramatisations narratives, des synthèses successives, des nœuds discursifs, des vecteurs dominants, un maillage entre des événements contextuels (...) et un fond discursif pérenne, résistant et mélioratif, fruit d'une accumulation ancienne de discours. » (Chartier 2016 : 46).

Dans la constitution des imaginaires nationaux, l'historien Benedict Anderson explique qu'il y a une distinction à faire entre les récits d'une nation – dont la naissance n'est pas clairement connue – et les récits de vie :

« Dans l'histoire séculière de la « personne », il y a un commencement et une fin. Elle émerge de gènes parentaux et de circonstances sociales sur une brève scène historique, où elle va jouer son rôle jusqu'à sa mort. Après quoi, il n'est plus rien que la pénombre de la renommée ou d'une influence persistante. » (Anderson 2002 : 205-206).

Cette thèse s'est penchée sur les narrations personnelles, l'intimité culturelle des spécialistes de la maison en tourbe. La place de leurs témoignages voire les traces de la publicisation de leur vécu (dans des ouvrages ou sur les réseaux sociaux) sont une

documentation importante. Leurs études, initiatives, engagements et discours laissent suggérer :

« (...) toute la possibilité de subtiles résignations des discours officiels, que nous pourrions appeler des « contre-inventions » de la tradition, dans lesquelles des groupes locaux et minoritaires proposent des manières variées (et parfois discordantes), une multitude de passés alternatifs. » (Hertzfeld 2008 : 15).

Chacun raconte alors « un nouvel ensemble d'histoire » (Hertzfeld 2008 : 15) dans des « espaces intimes de la culture » (Hertzfeld 2008 : 15). Ainsi *l'Islande des autres* – faites de représentations conventionnelles établies – est chamboulée. Les acteurs institutionnels comme les expérimentateurs apportent une nouvelle profondeur historique à l'architecture traditionnelle.





## B. LES ENJEUX DE LA CONSERVATION DE LA *TORFHÚS*

### I. ENTRE PERTE DU SAVOIR-CONSTRUIRE ET PÉRENNISATION

Un certain nombre d'informateurs cherche à faire l'expérience du passé à travers la *torfhús* provoquant ainsi des situations patrimoniales personnelles et inédites. Ils ne veulent pas seulement voir les bâtiments mais les toucher, les sentir pendant qu'ils sont encore en élévation.

Le concept occidental de monument est pensé de façon à ce que l'objet traverse le temps et reste immuable. Il faut conserver la matière et faire en sorte qu'elle demeure reconnaissable. C'est là tout l'objet de la notion de conservation préventive qui doit sauver les vestiges d'une disparition imminente en déployant des techniques d'enregistrement spécifiques. L'archéologie sert de modèle dans cette réflexion de la perte du patrimoine bâti, soulevant parfois des questions morales et politiques.

En Islande, la pérennisation du bâti passe par la (re)production des maisons en tourbe en précisant qu'elles sont toujours authentiques et originales. Et si la véritable raison de (sur)vivre de ces maisons ne tenait pas à la valorisation de leur présence physique mais à la valorisation de ce qu'elles représentent ? Ce qui devient alors essentiel n'est pas le résultat mais le processus de construction. Ce point de vue rejoint l'idée de *l'esprit de patrimoine* développé par l'ethnologue Jean-Louis Tornatore pour laquelle la valeur immatériel de l'objet importe plus que l'objet lui-même :

« L'esprit de patrimoine, c'est ce qui ne peut se transmettre et doit être découvert et saisi par chaque génération, d'un bout à l'autre de la planète. Quitte à laisser le patrimoine et à garder l'esprit. » (Tornatore 2010 : 16).

Pour Denis Cercllet, lui aussi ethnologue :

« La patrimonialisation semble être une fiction qui n'a pas de lieu car elle est à la fois intérieure et extérieure. » (Cercllet 2009 : 33).

Le héros de *Gens Indépendants* imaginé par Laxness faisait déjà appel à son esprit pour se remémorer l'acte de bâtir en tourbe :

« Et Bjartur de Sumarhus fait le tour de son propre pré clos, inspectant les ruines couvertes d'herbe, examinant les pierres des murs du parc à agneaux, démolissant et rebâtissant en esprit la même sorte de ferme que celle où il est né et a été élevé à l'est de la lande » (Laxness 2004 : 18).

Mais aujourd'hui encore, les bâtiments ont plus de visibilité que les individus garants du savoir-faire. Les aspects immatériels comme la transmission du savoir-construire en tourbe sont, par conséquent, des défis actuels qui dissimulent de manière subtile :

« (...) les prémisses d'une réflexion sur la durabilité des groupes humains face aux ruptures de l'histoire. » (Berliner 2018 : 26).

Pour l'anthropologue David Berliner, on ne peut pas perdre sa culture et l'enthousiasme des communautés de pratique le montre en créant les espaces d'un savoir futur.

Pour l'artiste Hannes Lárusson :

« (...) the turf house inheritance could be revitalized and reinstated into our consciousness and into its deserved context of the world heritage. That way this building legacy of the north could be rescued from misinterpretations and looming disappearance and, at the same time, it could be made contemporary, secured a smooth landing on the basis of new solutions. » (Lárusson 2014 : 30-31).

Pour une transmission efficace, il faudrait que le processus de patrimonialisation n'anesthésie pas le savoir-construire en tourbe. Il faudrait alors pouvoir « (...) résister à l'homogénéisation culturelle et préserver la diversité ethnique » (Berliner 2018 : 76) sans tomber dans « l'absolutisme ethnique et culturel » (Berliner 2018 : 115).

La proposition de l'expérimentation est un exemple décisif pour les acteurs de l'archéologie car initialement ils détruisent leur objet d'études dont les traces sont déjà minces. En Islande, les restitutions physiques puis virtuelles ont un impact très particulier sur les spécialistes comme sur le public. Depuis la reconstitution de Stöng dans les années 1970, elles ont introduit une tension entre l'expérience et le récit de l'histoire islandaise. L'image de

la *torfhús* était alors en train de changer. Une certaine narration sociale s'est développée à travers les histoires des habitants, leurs archives personnelles etc...

## II. LE RASSEMBLEMENT DES ACTEURS

Les institutions et la poignée d'experts officiels, au cœur du projet patrimonial du 20<sup>e</sup> siècle, ont perdu de leur poids face à la vitalité de nouveaux acteurs qui sont des amateurs, des profanes, des engagés. Ceux-ci bousculent les connaissances, les discours, les pratiques et les savoir-faire et font que les positions d'expertise ont évolué. Ils ont ouvert le débat du « je » (le professionnel isolé) pour déployer un « nous » (le collectif revitalisant). Comme le revendiquait encore l'ethnologue Daniel Fabre en 2014 lors du colloque *L'archéologie à la rencontre des publics, transmission et médiation des résultats de recherche : Le patrimoine c'est nous*<sup>850</sup>.

Nous avons montré que la communication entre ceux.celles qui préservent (voire sanctuarisent) officiellement les maisons et ceux.celles qui développent la transmission du savoir-construire en tourbe est encore difficile. Les personnes concernées ne formulent pas un projet homogène de valorisation du bâti. Pour l'archéologue Kritsján Mímisson, il y a un manque de communication entre les archéologues<sup>851</sup> et l'anthropologue Valdimar Hafstein a également constaté ce déficit :

« Archaeologists are a special case. (...) They have some communication issues like everyone but that's specially accurate there. »<sup>852</sup>

L'architecte Hjörleifur Stefánsson confesse ses peines lors de ses recherches pour sa publication *Af Jörðu* : « The task proved difficult, not least due to the lack of a forum for debate. » (Stefánsson 2013 : 9). Malgré sa posture plus traditionnelle qui le fait souvent s'opposer à l'artiste provocateur Hannes Lárusson, les deux protagonistes connaissent et respectent leurs travaux respectifs. Ainsi Hjörleifur cite le projet *Íslenski bærinn* en page 43 de son ouvrage. Quant à Hannes, il cite l'ouvrage de Hjörleifur dans un de ces articles :

« The book titled *Af jörðu* (From the Earth, Crymogea, 2013) by Hjörleifur Stefánsson, presents a comprehensive illustrated description of circa twenty turf houses, houses and ruins, mostly under the guardianship of *Þjóðminjasafn Íslands* (Icelandic National Museum). This book is an important

---

<sup>850</sup> Voir aussi BATTEGAY, Alain (2007/2008). « Les redéploiements des «nous» du patrimoine et de la mémoire en France », in *Culture et recherche* n° 114-115, pp. 28-31 et LIÉVAUX, Pascal (2004). « Pour une connaissance partagée du patrimoine rural », in *In Situ* [En ligne], 5 | 2004. URL : <http://insitu.revues.org/2295>

<sup>851</sup> Entretien du 6 juin 2017.

<sup>852</sup> Entretien du 7 juin 2017.

milestone in a journey to further understanding and interpreting the heritage that remains seriously neglected and forsaken. » (Lárusson 2014 : 29, note 26).

Pour Hannes, un projet inédit autour de la maison en tourbe et prenant en compte les narrations alternatives voire subversives est possible :

« One fine day it could happen that a number of talented and determined individuals got their act together and constructed a full-sized *baðstofa* - a model in the scale of 1:1. It could be displayed as a sculpture, an installation, a happening where people might start spinning wool, eat out of askur (wooden container), roll around in the beds and pee in the chamber pots. » (Lárusson 2014 : 30).

Aussi, en 2017 le congrès de la SIEF (*Société Internationale d'Ethnologie et de Folklore*) était particulièrement axé sur le thème « dwelling » et de nombreux chercheurs islandais, dont l'anthropologue Sigurjón Baldur Hafsteinsson, y ont participé.

En tout état de cause, des valeurs institutionnelles sont injectées dans les initiatives les plus en marges et les institutions ont bien conscience de l'importance des artisans et du savoir-faire. La conservatrice du Musée national d'Islande est sensible à toutes ses propositions :

« We want always discussions about the turfhouses because in such a project you need to listen to all the points of view. You always learn. When you preserve heritage... turfhouses. It's a learnign process. »<sup>853</sup>

---

<sup>853</sup> Entretien du 2 juin 2017.

### III. ENJEUX TOURISTIQUES ET FINANCIERS

Depuis le début du 21<sup>e</sup> siècle, le musée se réinvente « en agent de changement social » (Poulot 2009 : 86) en contribuant aujourd’hui :

« (...) à l’aménagement du territoire, à l’essor du tourisme, à la réduction des inégalités culturelles et à l’intégration sociale. » (Poulot 2009 : 86).

La *maison-musée* islandaise ne fait pas exception car elle participe à la consommation touristique et de l’économie du divertissement de l’île. Elle est l’ambassadrice du patrimoine bâti islandais, inscrite dans un territoire essentiellement rural. Elle participe à sa politique culturelle, à son histoire et à son économie locale. Mais la *torfhús* reste un patrimoine ordinaire qui renvoie le visiteur au quotidien. Elle n’est donc pas un trésor (mot accrocheur que l’on le trouve souvent dans les titres d’exposition pour attirer les visiteurs) mais le témoin d’un monde révolu.

#### 1. Les dégradations liées au tourisme

Le succès touristique que rencontre l’Islande depuis les années 2000 a un impact que les bâtiments et les sites archéologiques qui sont très visités. L’ancienne conservatrice Sigríður Sigurðardóttir<sup>854</sup> me fait observer que la maison très fréquentée de Glaumbær n’est pas toujours surveillée. La notification régulière de dégradations est quelque chose de nouveau et de plus en plus courant. Les informateurs institutionnels observent des actes gratuits de vandalisme (les visiteurs touchent les bâtiments ou grimpent sur les toits, les véhiculent détériorent des murs<sup>855</sup> etc...) ou des installations qui dénaturent les sites (présence d’un *food truck* sur le site de Glaumbær etc...). Guðmundur Lúther Hafsteinsson<sup>856</sup>, qui supervise la collection *Húsaafn Íslands*, me rapporte qu’il effectue des déplacements pour rendre compte de ses problèmes d’altération des sites. Ces dernières années la presse a également relayé de nombreux faits de non-respect de l’environnement (visites en dehors des sentiers balisés, présence de déchets etc...).

---

<sup>854</sup> Entretien du 30 mai 2017.

<sup>855</sup> Voir <https://www.icelandreview.com/news/turf-wall-damaged-tour-bus/>

<sup>856</sup> Vendredi 4 juillet 2014, carnet n°6.



Figure 197: parking aménagé du site de Glaumbaer, food truck et groupe de visiteurs en marche pour visiter l'ensemble architectural. Cliché : SC, 2017.



## 2. L'impact du changement climatique

Lors de notre entretien, la conservatrice Margrét Hallgrímsdóttir<sup>857</sup> insiste sur les problématiques de l'environnement, du changement climatique et du développement durable en lien avec la maison en tourbe. Sur le terrain, l'artisan Helgi Sigurðson<sup>858</sup> m'explique que lorsque les murs sont gelés, l'eau ne pénètre pas dans les murs. Or avec le réchauffement, il n'y a pas de gel par conséquent l'eau rentre et fait pourrir les murs. À terme, il pense que cela conduira à plus de travail de maintenance sur les bâtiments.



Figure 198: dégradations d'un des murs de la reconstruction de Stöng. Cliché : SC, 2013.

---

<sup>857</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>858</sup> Mai 2017, Tyrfingsstaðir. Entretien non enregistré, voir carnet de terrain # 13.



Figure 199: vieillissement du faîtage de la maison de Litlibær. Cliché : SC, 2013.

### 3. Patrimoine en tourbe et finances

Si l'altération des maisons et des sites archéologiques est principalement due à leur fragilité naturelle et aux aléas climatiques, elle est également due à la difficulté de financer la maintenance. Lors de cette thèse, le problème du financement des restaurations de sites comme Grænavatn et Galtastaðir fram était soulevé par le Musée national qui est le gérant de ces deux bâtiments protégés.

De son côté, Sigríður Sigurðardóttir<sup>859</sup> précise que sans le financement de *Minjastofnun Íslands* les stages de restauration de Tyrfingsstaðir ne seraient pas possibles. Cette constatation montre que les initiatives en marge des institutions officielles restent dépendantes des subventions publiques qui leur sont allouées.

---

<sup>859</sup> Entretien du 30 mai 2017.

Pour l'archéologie, qui génère des sites susceptibles d'être aménagés, il existe des dotations publiques et privées. Les fouilles sont en grande partie subventionnées par l'État. En 2001, créé la *Fondation Millenium* a par exemple été créé dans le but d'offrir un soutien aux projets de fouilles en plus de l'*Icelandic Archaeological Fund (Fornminjasjóður)*. Certains instituts d'archéologie sont également soutenus par des subventions issues de l'étranger notamment dans le cadre des chantier-école internationaux. Cependant, la crise économique de 2008 a touché de plein fouet la discipline et le ralentissement de l'activité archéologique a pu être observé sur le terrain. Les archéologues ont dû s'adapter mais ils ressentent encore aujourd'hui le manque de soutien financier notamment pour les projets de grande envergure, la publication des données et la maintenance des sites. L'archéologue Birna Lárusdóttir m'évoque par exemple les difficultés du site archéologique de Skálhólt qui appartient à l'évêché :

« I think they [mainly the Church] are having problems with sort of how to identify themselves and how to present the archaeology. I think it's quite difficult there. »<sup>860</sup>

Elle me rappelle que Skálhólt est un site historique majeur, visité par beaucoup de touristes et que l'Église n'arrive pas vraiment à contrôler cela. En plus du manque d'argent : « it's hard for them to plan the future »<sup>861</sup>.

Au fil d'un autre entretien, le conservateur Skúli Björn Gunnarsson me parle également de Skálholt. Pour lui, le site est en mauvais état. Des aménagements sont prévus mais il n'y a pas de financements<sup>862</sup>.

Pour Birna :

« We definitely need more money. (...) I think we are doing quite well. Right now we have a lot of projects but we don't really have big money for big research projects ».

À contrario, Birna constate que les répliques de maisons sont plus financièrement soutenues que les fouilles. De son point de vue, l'archéologue Guðný Zoëga sait qu'il y a

---

<sup>860</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>861</sup> Entretien du 2 juin 2017.

<sup>862</sup> Conversation non enregistrée du jeudi 19 janvier 2017, voir carnet de terrain # 12.

effectivement un marché pour les projets comme la reconstitution du *Viking Village* d'Hafnafjörður<sup>863</sup>. Elle considère que ces financements servent des sites peu représentatifs et à destination des touristes. Pour elle, il serait plus judicieux de mettre de l'argent sur un projet comme Tyrfingsstaðir.

---

<sup>863</sup> Entretien du 30 mai 2017.



## C. LE DÉNOUEMENT DE L'ENQUÊTE

### I. DE QUOI NOS MAISONS SONT-ELLES FAITES ?

#### 1. Introduction

La maison est construite de matériaux mais aussi de rêves. La maison est la rencontre entre un lieu et une sensation. On y projette nos désirs de vie en commun et cela n'est pas toujours évident. Il nous faudrait parfois apprendre à habiter, avoir les outils pour appréhender la proximité essentielle entre être et habiter<sup>864</sup>.

Ces dernières années, on observe la réinvention voire le repositionnement du rôle de l'architecte qui a encore beaucoup à (ré)apprendre des pratiques vernaculaires souvent ingénieuses<sup>865</sup> :

« Au-delà du raisonnement intellectuel, l'observation de la nature et l'expérimentation ont été essentielles à la conception des formes architectoniques. Des constructions traditionnelles aux œuvres d'architectes reconnus, l'architecture a toujours réinterprété les formes naturelles » (Bahamón et al. 2007 : 4).

Aujourd'hui, nous faisons face au logement de masse standardisé destinés à des habitants considérés à tort comme standards aussi. Le concept de cette construction de masse est incompatible avec la prise en compte de la diversité des habitants et a mis de côté l'idée et l'usage du projet architectural. Face au manque cruel d'interaction entre les usagers et les maîtres constructeurs, des projets participatifs ont vu le jour. Reste à savoir quelle camp choisi véritablement l'architecte : le camp de l'utilisateur ou celui de l'industrie du bâtiment très énergivore ? L'architecte devrait idéalement observer et aider les occupants à formuler leurs aspirations<sup>866</sup>.

---

<sup>864</sup> Voir la fameuse analyse de Martin Heidegger (1889-1976) lors de sa conférence « Bâtir habiter penser » (1951). Par ailleurs, les confinements à l'échelle mondiale que nous avons vécus depuis le début de l'année 2020 suite à la pandémie de COVID-19 nous indiquera certainement des nouvelles façons de vivre son habitat.

<sup>865</sup> Voir FREY, Pierre, A. (2010). *Learning from Vernacular : pour une nouvelle architecture vernaculaire*, Arles : Actes Sud, 170 pages.

<sup>866</sup> Voir Chombart de Lauwe (1971).

Le mariage de l'architecture et de la notion d'écologie et de développement durable est un défi. Ce dernier fait maintenant partie des agendas politiques européens et semble solliciter de plus en plus les initiatives pluridisciplinaires comme celles des sciences sociales.

Dans cette perspective très actuelle, pouvons-nous apprendre de l'architecture traditionnelle afin d'envisager un avenir bâti respectueux de l'environnement? L'architecture en tourbe, peut-elle être un modèle pour l'architecture de demain en Islande (comme ailleurs)? Si on se tient aux travaux du collectif *Turfiction*, la tourbe comme ressource renouvelable et locale tiendrait ses promesses :

« An ecosystem of humans and nonhumans, the turf house adjusts our attention to more than human growth, life histories, scales, times, and agencies. Such insights and alternative entanglements may enhance our human sensorial apparatus and enrich sensory perception with sensibilities characteristic to the nonhuman sphere and have “implications for how we live together and how we belong in communities” (Puig de la Bellacasa, 2017: 176). »

## 2. La maison en tourbe : un modèle d'architecture écologique ?

La maison en tourbe a pendant de nombreux siècles été l'habitat commun ancré dans le territoire islandais. Elle est devenue il y a peu une demeure singulière en passant par une phase de marginalisation puis de patrimonialisation, tant bien que mal. Architecturalement, elle est aujourd'hui observée comme une utopie architecturale, une anarchitecture.



Figure 200: couverture du magazine artension de juillet-août 2019. Église de Grafarkirkja á Höfðaströnd du réseau Húsaafn Íslands.

Il y a une connexion singulière entre la terre et les islandais. Avec ses paysages grandioses, l'union de l'écologie et de l'architecture en tourbe semble une évidence en Islande. Car la *torfhús* crée un lien avec la terre : elle émerge du sol, son toit rencontre le sol :

« Although landscape art has a long tradition in Iceland, people have tried to grapple with this land in many more ways than by painting a copy from afar. Another image was created from having close encounters with the land, where one's survival was dependent on living off it and yet in harmony with its whimsical ways. One of the most peculiar examples of man's relationship to the land can be found in the history of the turf farm where soil was used for building material and the houses would merge. » (Collectif 2015 : 139).

Mais qu'en est-il réellement ? Le sol est l'espace où les plantes obtiennent l'eau et les sels minéraux dont elles ont besoin. Dans le cas de l'architecture en tourbe, le continuum mur-sol n'est pas totalement assuré : la maison est ancrée dans le paysage mais l'enracinement ne se refait pas complètement. Par ailleurs, l'activité géologique et volcanique de l'île n'est pas sans poser de problème à l'habitat :



« The land is bountiful and beautiful and can be utilized and enjoyed. Nevertheless, this is also a land of terrible seismic and volcanic activity. » (Collectif 2015 : 139).

Depuis les années 1950, l'architecture, l'urbanisme, le design et la mode scandinaves véhiculent des fantasmes de minimalisme, d'avant-garde, de confort, de mélancolie, de combativité et de communion avec la nature. Les singularités et les lieux communs concernant les pays scandinaves inspirent malgré le caractère parfois hostile ou vierge des paysages et des ambiances sombres ou fantastiques (les nuits sans fin, les jours interminables, les températures douces ou froides, les aurores boréales etc...). En Islande, les réalisations architecturales ont répliqué ingénieusement les courants du continent tout en faisant très tôt preuve d'inventivité et de création. Si au début du 20<sup>e</sup> siècle l'habitat moderne en dur a fait son apparition, nous avons vu qu'il n'a pas pour autant été fait table rase de l'architecture employant le matériau tourbe. La maison de Bakkaföt (rue Bakkaföt 1 à Garðabær dans la banlieue de Reykjavík) construite entre 1965 et 1968 par l'architecte Högn Sigurðardóttir renvoie à l'architecture en tourbe et à la nature de l'île. Elle est un des exemples d'architecture moderne les plus cités. Située à un angle de rue, la maison présente un toit terrasse et des murs en béton habillés par des pans de murs végétalisés. Le choix de cet aspect extérieur rappelle le pouvoir isolant de la tourbe.

La tourbe est aujourd'hui encore une ressource renouvelable intéressante pour l'architecture. L'architecte Einar Bjarki Malmquist constate un intérêt renouvelé pour les matériaux, les savoir-faire et le vernaculaire dans la pratique de l'architecture contemporaine :

« L'Islande a été construite par des pêcheurs et des fermiers. Traditionnellement, les maisons étaient petites, avec des pièces plurifonctionnelles. Se protéger du rude climat, spécialement au bord de la mer et en hiver, était un défi. Ces dernières années, tout est devenu, sans raison, plus grand. Dans ces grands bâtiments, intérieur et architecture n'étaient pas pensés en relation. Aujourd'hui, encore un effet de la crise, on revient à une pensée vernaculaire, où les projets sont conçus dans leur globalité, jusqu'aux détails. » (Malmquist 2014 : 45).

Bien sûr on ne construit plus intégralement en tourbe cependant des projets tendent à montrer qu'il y a des inspirations explicites. Des petites maisons de campagne aux spacieuses résidences secondaires de banlieue, le végétal s'invite<sup>867</sup> :

« (...) la tendance est en général à l'intégration des bâtiments dans la nature, à la manière des fermes traditionnelles couvertes de tourbe. » (Malmquist 2014 : 45).

Ce retour à l'architecture vernaculaire a une résonance particulière chez les bénévoles ayant réalisé un stage de restauration. Anna Björg, par exemple, note avec enthousiasme que la tourbe permet une construction « zero waste » :

« It surprises me that you can use everything just like cut a little material from the corner or just like slice here a little bit. I really love that ! I like that we can use everything. »<sup>868</sup>

Pour l'archéologue Guðný Zoëga, ce type d'architecture est respectueux de l'environnement, économique et connecté à la terre<sup>869</sup>.

---

<sup>867</sup> Face au logement industrialisé et formaté, la possibilité d'habitats alternatifs retiennent l'attention et la maison en tourbe assure sa continuité en inspirant des architectes, des archéologues et des artistes (Hjörleifur Stefánsson, Uggi Ævarsson, Hannes Lárusson ou encore Ólóf Nordal). Nous pouvons par exemple citer la maison de campagne de l'architecte Hjörleifur Stefánsson et la maison-laboratoire de l'artiste Hannes Lárusson.

<sup>868</sup> Entretien du 27 mai 2017.

<sup>869</sup> Entretien du 30 mai 2017.



*Figure 201: maison à toiture végétalisée à Reykjavík. Cliché : SC, 2017.*



*Figure 202: maison particulière de la rue Bakkaflof 1 à Garðabær par l'architecte Högná Sigurðardóttir. Cliché : SC, 2014.*

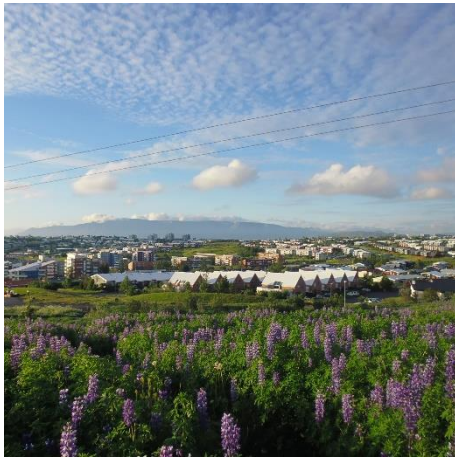


Figure 203: quelques autres exemples de citations contemporaines dans la banlieue de Reykjavik. Clichés : SC, 2014.

## II. UNE PORTE OUVERTE

Ce travail de thèse ne saurait se substituer à la parole des Islandais enquêtés. Aujourd'hui la recherche s'expose, se décline sous la forme d'œuvres plastiques ou d'ouvrages graphiques etc... Elle peut prendre différents formats de restitution. Il serait intéressant que l'enquête de terrain soit restituée auprès des informateurs et d'un public plus large afin que la culture scientifique circule et engage une discussion commune et démocratique. Nous avons démontré que la tourbe était un objet plastique, poétique, technique, virtuel, social, politique et mercantile. Tout reste possible pour rendre compte de sa pluralité. Cela pourrait être un documentaire, une exposition, des rencontres... un montage où tous les points de vue pourraient se télescoper et rendre compte de la diversité des manières d'habiter :

« L'habitation digne de ce nom est celle qui fait vivre toutes les dimensions de l'existence, celles apparemment matérielles comme les activités pratiques et productives, mais aussi celles plus mentales comme « l'attente des divins » ou la pensée de la mort. Bref, on résoudra peut-être un jour la crise du logement, mais on n'est pas prêt d'épuiser la question de l'habitation. Et c'est tant mieux » (Lamalattie 2019 : 69).

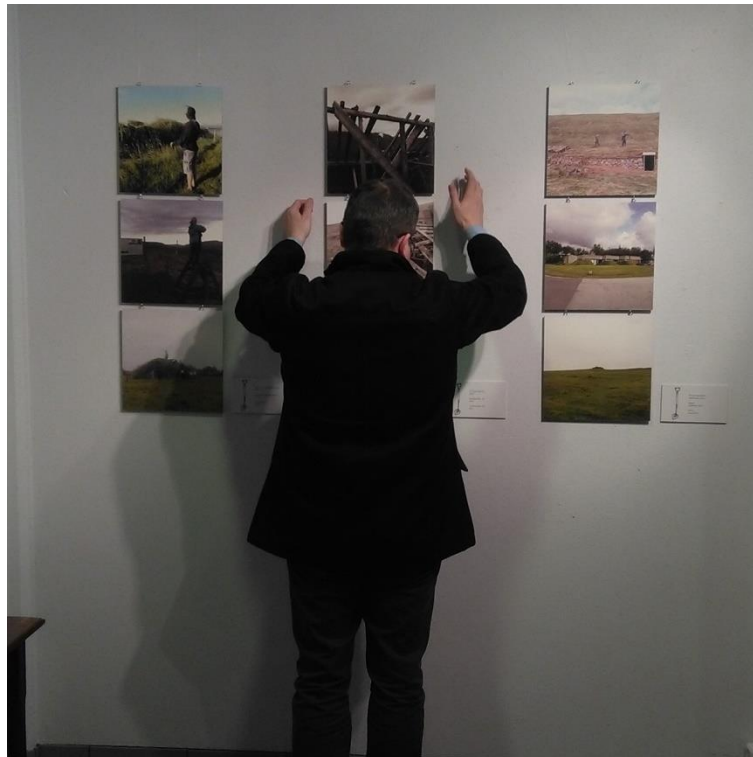


Figure 204: exposition de quelques photographies de cette thèse aux archives d'Egillsstaðir en janvier 2017. Cliché: SC.

## BIBLIOGRAPHIE

ABRECHT, Birgit (2000). *Arkitektúr á Íslandi – leiðarvísir*, Mál og menning, 324 pages.

ADELL Nicolas, BENDIX Regina F., BORTOLOTTA Chiara et TAUSCHEK Markus (2015). « Introduction » in *Between Imagined Communities and Communities of Practice: Participation, Territory and the Making of Heritage*, Göttingen University Press , pp. 7-21.

ÁGÚSTSSON, Hörður (2012). *Laufas við Eyjafjörð : kirkjur og búnaður þeirra*, Éditions Mörður Árnason, Reykjavík, Hið íslenska bókmenntafélag, 252 pages.

ÁGÚSTSSON, Hörður (1998). *Íslensk byggingararfleifð I, Ágrip af húsagerðarsögu 1750-1940*, Húsafriðunarnefnd ríkisins, 440 pages.

ÁGÚSTSSON, Hörður (1998). *Íslensk byggingararfleifð II, Vartðveisluannáll 1863-1990*, Húsafriðunarnefnd ríkisins, 415 pages.

ÁGÚSTSSON, Hörður (1982). « Inner construction of the Icelandic Turf House », in *West Nordic Building Customs from the Roman Period to the 19th Century*, Stavanger, pp. 173-185.

ÁGÚSTSSON, Hörður (1982). « Development of the Icelandic Farm from the “landnám” until the 20th Century », in *West Nordic Building Customs from the Roman Period to the 19th Century*, pp. 255-268.

ÁGÚSTSSON, Hörður (1978). *Húsakönnun Stykkishólmi, Unnin með styrk fra Húsafriðunarnefnd*, Skipulagsstjóra ríkisins og Stykkishólmsheppi, Reykjavík, 55 pages.

ALDRED Oscar Rolen (2014). *An Archaeology of Movement, A Methodological Study*, thèse doctorale, département de philosophie, University d’Islande, School of Humanities, Faculty of History and Philosophy, 219 pages.

ALDRED, Oscar (2006). « The idea of landscape in Icelandic archaeology », in *Archaeologia*

*Islandica* 5, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp.9-26.

ALIX Claire, AVERBOUH Aline et KARLIN Claudine (2015). « Archéologie boréale », in *Les nouvelles de l'archéologie* 141 [En ligne]. URL : <http://nda.revues.org/3049>; DOI : 10.4000/nda.3049.

ANDERSON, Benedict (2002). *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 160 pages.

ANDRÉSSON, Markús Þór, dirigé par (2015). *Points of view, a journey through the visual world of Iceland*, Reykjavík : Þjóðminjasafn Íslands, 160 pages.

ANGÉ Olivia et BERLINER David (2015). « Pourquoi la nostalgie ? », in *Terrain* 65, pp. 4-11.

ANONYME (1987). *Sagas islandaises*, édité et traduit par Régis BOYER, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 2064 pages.

ÁRMANNSSON, Pétur H. (2012). « The mountains are their castles. Contemporary architecture and local traditions in Iceland », in *ICELAND AND ARCHITECTURE?*, édité par Peter Cachola Schmal, pp. 11-45.

ÁRMANNSSON, Pétur H. (2007). « Högna Sigurðardóttir arkitekt FAÍ : handhafi heiðursorðu Sjónlistar in AT », in *Tímarit Arkitektafélags Íslands og Félags íslenskra landslagsarkitekta*, pp.50-54.

ÁRMANNSSON, Pétur H., édité par (2005).Hörður Ágústsson ; Endurreisnarmaður íslenskra sjónmennta, Listasafn Reykjavíkur, 102 pages.

ÁRNASON Arnar, HAFSTEINSSON Sigurjón Baldur, GRÉTARSDÓTTIR Tinna, SCHRAM Kristinn et KJARTANSDÓTTIR Katla (2014). « Speeding Towards the Future through the Past: Landscape, Movement and National Identity », in *Landscape Research*, Routledge, pp. 1-17. DOI: - 10.1080/01426397.2013.875987.

ÁRNARDÓTTIR, Halldóra, ÁRMANNSSON, Pétur H., YATES, Anna et INGÓLFSSON Aðalsteinn (2009). *Manfreð Vilhjalmsson arkitekt*, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 2009, 182 pages.

AUCANTE Yohann, CLERC Louis, JARL IREMAN Annelie (2016). « Éditorial », in *Revue Nordiques* n° 32, Dossier Islande : sortie de crise ? Bibliothèque de Caen, Association Norden, p. 5-8.

AUDUC, Arlette (2006). « Paysage, architecture rurale, territoire : de la prise de conscience patrimoniale à la protection », in *In Situ* 7. URL : <http://insitu.revues.org/2737> ; DOI : 10.4000/insitu.2737

AUDUC, Arlette (2006). « Paysage, architecture rurale, territoire : de la prise de conscience patrimoniale à la protection », in *In Situ* 7, [En ligne]. URL : <http://insitu.revues.org/2737> ; DOI : 10.4000/insitu.2737

ÆVARSSON, Uggi (2004). « Gröf, methods and interpretations », in *Archaeologia Islandica* 3, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 112-120.

BACHELARD, Gaston (2009). *La Poétique de l'espace*, P.U.F., 224 pages.

BAHAMÓN, Alejandro, PÉREZ, Patricia et CAMPELLO, Alex (2007). *Architecture végétale. Analogies entre le monde végétal et l'architecture contemporaine*, Collection Analogies, Editions L'Inédite, 191 pages.

BAILES Alyson, CELA Margrét, KJARTANSDÓTTIR Katla et SCHRAM Kristinn (2014). « Iceland : small but central » in *Perceptions and strategies of arcticness in sub-arctic Europe*, édité par A. Sprüds et T. Rostok, pp. 75-97.

BAUDUIN, Pierre (2004). *Les Vikings, Que sais-je?*, PUF, 126 pages.

BEAUVOIS, Eugène (1892). « La découverte du Groenland par les scandinaves au X<sup>e</sup> siècle », in *Muséon*, Tome XI, 4<sup>e</sup> livraison, J.-B. Istas Éditions, Louvain, pp. 273-288.



BELLEMARE-PAGE Stéphanie, WALECKA-GARBALINSKA Maria, PICK DUHAN Alice et CHARTIER Daniel (2015). *Le lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord*, Québec, Presses de l'Université du Québec, collection «Droit au Pôle» 258 pages.

BENJAMIN, Walter (1998). « Excavations and souvenir » in *Images de pensée (Denkbilder)*, Christian Bourgeois Éditeur, Collection Détroits, pp. 181-182.

BENSA, Alban (2000). « L'ethnologue et l'architecte », in *Ethnologie et architecture. Le Centre Culturel Tjibaou, une réalisation de Renzo Piano*, Société nouvelle, Adam Biro, pp. 171-188.

BERLINER David (2010). « Anthropologie et transmission », in *Terrain* 55, pp. 4-19.

BERSON, Bruno (2002). « A Contribution to the Study of the Medieval Icelandic Farm: The Byres », in *Archaeological Islandica 2*, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 34-60.

BIRGISSON, Bergsveinn (2013). *La lettre à Helga*, éditions Zulma, 131 pages.

BJÖRNSDÓTTIR, Sigríður Hagalin (2018). *L'île*, Gaïa, 256 pages.

BJÖRNSSON, Björn G. (2013). *Iceland's Cultural Heritage : 18th century stone buildings*, Reykjavík : Salka, 69 pages.

BJÖRNSSON, Björn G. (2013). *Large turf houses*, Salka, Reykjavík, 75 pages.

BOLENDER, Douglas ; STEINBERG, John et DAMIATA, Brian (2011). « Farmstead reorganization at the end of the Viking Age. Results of the Skagafjörður Archaeological Settlement Survey », in *Archaeologia Islandica 9*, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp.77-101.

BONNIN, Philippe (2007). « Présentation », in *Architecture, espace pensé, espace vécu*, Éditions Recherches, pp. 9-11.

BORTOLOTTA, Chiara, éditrice (2011). « Le patrimoine culturel immatériel. Enjeux d'une nouvelle catégorie », Cahier n° 26, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 252 pages.

BOUKALA, Mouloud (2009). *Le dispositif cinématographique, un processus pour [re]penser l'anthropologie*, Collection L'anthropologie au coin de la rue, Téraèdre, 138 pages.

BOYER, Régis (2015). *Les Vikings, histoire et civilisation*, Editions Perrin, Collection temps, 442 pages.

BOYER Régis (2011). « Briser les glaces des clichés », in *Le Magazine Littéraire, Les littératures nordiques*, Sophia Publications Editions, Centre National du Livre, pages 54-58.

BOYER, Régis (2010). « Être viking », in *Histoire et images médiévales : Mémoire Viking, une autre façon de voir les vikings*, pp. 4-9.

BOYER, Régis (2008). *Les Vikings : histoire, mythes, dictionnaire*, Collection Bouquins, Paris, Éditions Robert Laffont, 912 pages.

BOYER, Régis (1996). *Histoire des littératures scandinaves*, Fayard, 561 pages.

BÖHME, Kai (2002). « Iceland – An Archetype of Nordic Planning », in *Nordic Echoes of European Spatial Planning: Discursive Integration in Practice*, Stockholm: Nordregio 2002, pp. 132-151.

BRÄNNSTRÖM, Ylva (2007). « Architecture – Culture – Nation. A Contextual and Comparative Analysis of Dómkirkjan and Hallgrímskirkja in Reykjavík », Bachelor's Thesis, Department of Art History and Musicology, Lund University, Supervisor: Helen Fuchs, 48 pages.

BRIENS, Sylvain (2018). « Boréalisme. Pour un atlas sensible du Nord » in *Études germaniques* n°2/2018: Le Boréalisme 2 : 0, pp. 151-176.

BRIENS, Sylvain. « Villes invisibles et espace sensible », in *Les inscriptions littéraires des villes invisibles*, A. Chone Éditions Presses universitaires de Strasbourg, 2012.

BUCAILLE, Richard (1980). *L'architecture rurale française. Corpus des genres, des types et des variantes*. Bourgogne, Collection dirigée par Jean Cuisenier, Berger-Levrault Éditions, Musée National des Arts et Traditions Populaires, 328 pages.

BYOCK, Jesse et ZORI, Davide (2013). « Viking Archaeology, Sagas, and Interdisciplinary Research in Iceland's Mosfell Valley », in *Backdirt, Annual Review of the Cotsen Institute of Archaeology at UCLA, Celebrating 40 Years of Discovery*, pp. 124-141.

BYOCK, Jesse (2007), *L'Islande des Vikings*, Éditions Aubier, Collection Historique, 492 pages.

BYOCK, Jesse (1994). « Modern nationalism and the medieval sagas », in *Northern Antiquity: The Post-Medieval Reception of Edda and Saga*, ed. A. Wawn Éditions, London: Hisarlik Press, pp. 163-187.

CALAME, François (1998). « L'entretien du patrimoine bâti : pour un diagnostic des savoir-faire », in *Terrain 11*. URL : <http://terrain.revues.org/3322> ; DOI : 10.4000/terrain.3322

CALAME, François (octobre 1991). « L'architecture rurale des deux côtés de la Manche », in *Terrain 17* [en ligne]. URL : <http://terrain.revues.org/3024> ; DOI : 10.4000/terrain.3024

CALAME, François (1987). « Peau de bois, peau de pierre. Permanence et fragilité de l'habitat », in *Terrain 9*, pp. 82-91.

CANOBBIO, Eric (2011). « Mondes arctiques. Mirroirs de la mondialisation », in *Documentation photographique* No. 8080, La Documentation française, 64 pages.

CASTELAIN, Jean-Pierre (2006/3). « Approches de l'îles », introduction, in *Ethnologie française, Îles réelles, îles rêvées*, Volume 36, pp. 401-406.

CERCLET, Denis (2009). « L'expérience patrimoniale » in *Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain*, Martor, n°XIV, Patrimoine et identité locale, Edimpress, pp.23-34.

CHARTIER Daniel (2018). « Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques, Arctic Arts Summit, Imaginaire | Nord, collection *Isberg*, 162 pages.

CHARTIER Daniel (2011). *The End of Iceland's Innocence. The Image of Iceland in the Foreign Media during the Financial Crisis*, Ottawa, University of Ottawa Press, 240 pages.

CHARTIER Daniel (2010). *La spectaculaire déroute de l'Islande. L'image de l'Islande à l'étranger durant la crise économique de 2008*, Presses de l'Université du Québec, 248 pages.

CHARTIER Daniel et SIGFÚSDÓTTIR Ólöf Gerður (2009). *Norður. Des enfants islandais imaginent le Nord. Íslensk börn ímynda sér Norðrið. Icelandic Children Imagine the North*, Presses de l'Université du Québec et Reykjavik, Académie de Reykjavik, collection *Imagoborealis*, 46 pages.

CHARTIER, Daniel (2008). *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Québec, PUQ, collection Droit au Pôle, 335 pages.

CHARTIER, Daniel (2007). « Towards a Grammar of the Idea of North. Nordicity, Winterity », in *Nordlit*, No. 22, pp. 35-47.

CHARTIER, Daniel (Automne 2006). « La "CÔTE-NORD" comme discours culturel », in *Littoral*, No. 1, pp. 13-17.

CHARTIER, Daniel (2004). « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », in *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, édité J. Bouchard, D. Chartier et A. Nadeau, Université du Québec À Montréal, Département d'études littéraires, collection *Figura*, pp. 9-25.

CHEVALLIER, Denis et al. (1995). *Savoir-faire et pouvoir transmettre : Transmission et apprentissage des savoir-faire et des techniques*, Cahier n°6, Maison des Sciences de l'Homme, Collection Ethnologie de la France, 265 pages.

CHIVA, Isac (1987). « La maison : le noyau du fruit, l'arbre, l'avenir », in *Terrain* 9, [En ligne].  
URL : <http://terrain.revues.org/3182> ; DOI : 10.4000/terrain.3182

CHIVA, Isac et DUBOST, Françoise (1990). « L'architecture sans architectes : une esthétique involontaire ? », in *Études rurales* n°117, Architecture rurale : questions d'esthétique, pp. 9-38.

CHOAY Françoise (1992). *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, La couleurs des idées, 272 pages.

CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry (1971). *Pour une sociologie des aspirations*, 316 p., Paris, Éditions Denoël-Gonthier, 212 pages.

CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry (1975). *Famille et Habitation*, Paris, Éditions du CNRS, 2 volumes, 280 pages et 364 pages.

COHAT, Yves (1987), *Les Vikings, rois des mers*, Éditions Gallimard, Collection Découvertes Gallimard n°13), Série Histoire, 176 pages.

COLLECTIF (2014). *Ruin Memories, Materialities, aesthetics and the archaeology of the recent past*, Edited by Bjørnar Olsen and Þóra Pétursdóttir, Routledge, 492 pages.

COLLECTIF (2012). *Eyðibýli a Íslandi III, Rannsókn a eyðibýlum og yfirgefnum húsum í Dalasýslu, Snæfells - og Hnappadalssýslu, Mýrasýslu og Borgarfjarðarsýslu sumarið 2012*, Eyðibýli - áhugamannafélag, 160 pages.

COLLECTIF (2012). *Eyðibýli a Íslandi II, Rannsókn a eyðibýlum og yfirgefnum húsum í Norður-Þingeyjarsýslu, Suður-Þingeyjarðarsýslu og Eyjafjarðarsýslu sumarið 2012*, Eyðibýli - áhugamannafélag, 152 pages.

COLLECTIF (2011). *Eyðibýli a Íslandi, Rannsókn a eyðibýlum og yfirgefnum húsum í Austur-Skaftafellssýslu, Vestur-Skaftafellssýslu og Rangarvallasýslu sumarið 2011*, Eyðibýli - áhugamannafélag 2011, 136 pages.

COLLECTIF (2010), *Islande*, Guide Gallimard, Bibliothèque du voyageur, Galimard Loisirs, 352 pages.

COLLECTIF (2009). « Images of the North : histories - identities – ideas », in *Studia Imagologica*, Volume: 14, S. Jalobsson Éditions, Amsterdam : New York : Rodopi, pp.131-138 pages.

COLLECTIF (2005). *Horður Ágústsson*, Listasafn Reyjavíkur, 102 pages.

COLLECTIF (2004). *Internationale de l'imaginaire, Le patrimoine culturel immatériel, les enjeux, les problématiques, les pratiques*, Éditions Babel, Collection Nouvelle Série, numéro 17, Maisons des cultures du monde, 255 pages

COLLECTIF (2004). *Hlutavelta Tímans, Menningararfur Á Þjóðminjasafni, Þjóðminjasafn Íslands*, Reykjavík, 424 pages.

COLLECTIF CRAterre (1979). *Construire en terre*, Édition Alternative et Parallèles, collection AnArchitecture, 270 pages.

COLLECTIF (1943). *Forntida Gårdar I Island, Nordiska arkeologiska undersökningen i Island 1939*. Ejnar Munksgaard, København, 333 pages.

COYE Noël, SEMONSUT Pascal, STOCKZKOWSKI Wiktor, VALLIN Luc (2010). *Mythique préhistoire, idées fausses et vrais clichés*. Musée départemental de Préhistoire de Solutré, 168 pages.

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine (2012). « Archéologie coloniale et amateurisme », in *Les nouvelles de l'archéologie* 128 [En ligne], URL : <http://nda.revues.org/1629>; DOI : 10.4000/nda.1629.

COULLENOT Sandra (2016). « La maison en tourbe islandaise : vers une nouvelle valorisation patrimoniale ? », in *Revue Internationale d'Ethnographie 6 : Ethnographie et patrimoine ancestral: une question de valorisation ?* [en ligne], 13 pages.

COULLENOT Sandra (2016). « Le rôle de l'archéologie dans la patrimonialisation de l'architecture islandaise en tourbe », in *Actes du Colloque Terra, XIIe Congrès mondial sur l'architecture de terre, 11-14 juillet 2016*, Lyon, pp. 118-122.

CROIX, Sarah (2012). *Work and space in rural settlements in Viking-Age Scandinavia*, thèse doctorale sous la direction d'Else Rosedahl, département Gender perspectives.

CUBIZOLLE, Hervé (2009). *Paléo-environnements*, Paris : A. Colin, 271 pages.

CUBIZOLLE, Hervé et al. (2007). *Origine, fonctionnement et conservation des tourbières*, Actes du colloque du château de Goutelas 5-7 octobre 2005, Presses Universitaires de l'Université de Saint-Étienne, 381 pages.

DAVALLON, Jean (2014). « À propos des régimes de patrimonialisation : enjeux et questions », in *Conférence d'ouverture du Colloque Patrimonialização e sustentabilidade do património: reflexão e prospectiva*. Lisbonne, Université nouvelle de Lisbonne, 27-29 novembre 2014, 29 pages, références numériques : <halshs-01123906>

DE MAAT, Syste (2012). « Architectes sans impératifs » in *A'A' 71*, pp. 70-72.

DEMOULE Jean-Paul, (2005). *L'Archéologie : Entre science et passion*, Collection Découvertes Gallimard, 160 pages.

DEMOULE Jean-Paul et STIEGLER Bernard, dirigé par (2008). *L'avenir du passé : Modernité de l'archéologie*, éditions La Découverte, Collection Hors collection Sciences Humaines, 252 pages.

DESCOLA, Philippe et INGOLD, Tim (2014). *Être au monde: Quelle expérience commune ?*, Presses Universitaires de Lyon, 75 pages.

DESVALLÉES, André (1985). « L'écomusée, degré zéro ou musée hors les murs ? », in *Terrain* 5, pp. 84-85.

DEVIEILHE, Élise (2013). « Représentation du genre dans le cinéma islandais du XXI<sup>e</sup> siècle », in *L'Islande dans l'imaginaire*, Presses universitaires de Caen, Symposia, pp. 59-72.

DILLMANN, François-Xavier (2000). « Snorri Sturluson et l'Histoire des rois de Norvège », in *Proxima Thulé 4*, Éditions De Boccard.

DUVIGNAUD, Jean et al. (2004). *Internationale de l'imaginaire, Le patrimoine culturel immatériel, les enjeux, les problématiques, les pratiques*, Éditions Babel, Collection Nouvelle Série, numéro 17, Maisons des cultures du monde, 255 pages.

DOUTRELEAU, Vanessa (2006). « Surtsey, naissances d'une île », in *Ethnologie française* 36 : 3, pp. 421-433.

DOUTRELEAU, Vanessa (2003). « Elfes et rapports à la nature en Islande », in *Ethnologie française* 33 : 4, pp. 655-663.

DUMÉZIL, Georges (2000). *Mythes et dieux de la Scandinavie ancienne*. édité par Dillmann, François-Xavier Dillmann, Gallimard, Floch, 376 pages.

EDWALD, Agusta et MILEK, Karen (2013). « Building and keeping house in 19th century Iceland. Domestic improvements at Hornbrekka, Skagafjörður », in *Archaeologia Islandica* 10, pp.9-27.

EINARSSON, Bjarni (1994). *The Settlement of Iceland: A Critical Approach : Granastaðir and the Ecological Heritage*, Thèse doctorale, Gothenburg University, Department of Archaeology, 202 pages.



ELDJÁRN, Kristján (1971). *Stöng í Þjórsardalur*, Leiðarvísir, Þjóðminjasafn Íslands, Reykjavík, 26 pages.

ÉMION, François et THORLEIFSDÓTTIR, Hanna Steinunn (2013). « L'Islande dans l'imaginaire ? », in *L'Islande dans l'imaginaire*, Presses universitaires de Caen, Symposia, pp. 11-14.

ERLINGSSON, Þorstein (1899). *Ruins of the Saga Times: Being an Account of Travels and Explorations in Iceland in the summer of 1895*, London: David Nutt, 112 pages.

ERRERA, Eglal (2013). *Tous les discours de réception des prix Nobel de littérature*, Éditions Flammarion – France Culture, page 766.

EYDOUX, Éric (2011). « Des États-providences pour les écrivains », in *Le Magazine Littéraire, Les littératures nordiques*, Sophia Publications Editions, Centre National du Livre, pp. 14-16.

FABRE Daniel, dirigé par (2013). *Émotions patrimoniales*, in *Ethnologie de la France cahier 27*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Collection « Ethnologie de la France », cahier n° 27, 409 pages.

FABRE et HOTTIN (2008). « Préface », in *Imaginaires archéologiques*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme éditions, « Cahiers d'ethnologie de la France », n°22, pp. 1-3.

FENTON, Alexander et WALKER Bruce (1981). *The Rural Architecture of Scotland*, John Donald Publishers LTD, Edinburgh, 242 pages.

FORBES, Véronique, BAIN, Allison, GÍSLADÓTTIR, Guðrún Alda et MILEK Karen B. (2010). « Reconstructing aspects of the daily life in later 19th and early 20th century Iceland : Archaeoentomological analysis of the Vantsfjörður farm, NW Iceland », in *Archaeologia Islandica 8*, pp.77-110.

FREY, Pierre (2010). *Learning from Vernacular : Pour une nouvelle architecture vernaculaire*, Actes Sud, 170 pages.

FREY, Pierre et BOUCHAIN, Patrick (2010). *Learning from vernacular*, Actes sud Beaux-Arts, Hors collection, Édité par l'École polytechnique fédérale de la Lausanne, 176 pages.

FRIÐRIKSSON, Adolf (2013). *La place du mort. Les tombes vikings dans le paysage culturel islandais*. Thèse doctorale en études germaniques dirigée par Jean-Marie Maillefer, Université de la Sorbonne- Paris IV, 604 pages.

FRIÐRIKSSON, Adolf (1998). « Ómenningararfur Íslendinga, „Endurbygging“ á bæ Eiríks rauða í Haukadal », in *Skírnir*, Tímarit Hins Íslenska Bókmenntafélags 172, ÁR, édité par J. K. Helgason et R. H. Haraldsson, Reykjavík, Haust, pp. 451-455.

FRIÐRIKSSON, Adolf (1994). *Sagas and Popular Antiquarianism in Icelandic Archaeology*, Worldwide Archaeology Series 10, Avebury, 222 pages.

FRIÐRIKSSON, Adolf, TULINIUS, Torfi H. et GUÐMUNDSSON, Garðar (2005). *Vatnsfjörður 2005*, Fornleifarannsóknir / Fieldwork at Vatnsfjörður, NW-Iceland 2005, FS301-03095, Reykjavík, 82 pages.

FRIÐRIKSSON, Adolf et VÉSTEINSSON, Orri (2003). « Creating a Past. A Historiography of the Settlement of Iceland », in *Contact, Continuity and Collapse: The Norse Colonization of the North Atlantic*, Édité par James H. Barrett, Brepols Publishers, pages 139-161.

FRIÐRIKSSON, Adolf et VÉSTEINSSON, Orri. (1997). « Hofstaðir revisited », in *Norwegian Archaeological Review*, Volume 30, N° 2, pp. 103-112.

GARRIC, Jean-Philippe (2013). « De l'art de bâtir aux champs à la ferme moderne », in *In Situ*, 21, [En ligne], URL : <http://insitu.revues.org/10467>

GARRIC, Jean-Philippe (2013). François Cointeraux (1740-1830). « L'avant-garde de l'art de bâtir aux champs », in *In Situ* 21 [En ligne], URL : <http://insitu.revues.org/10345> ; DOI : 10.4000/insitu.10345

GAUDIN, Pierre et REVERCHON, Claire (1986). « Autour de la pierre... », in *Terrain 6* [en ligne]. URL : <http://terrain.revues.org/2896> ; DOI : 10.4000/terrain.2896

GESTSSON Gísli (1982). « The Use of Stone and Turf in the Icelandic Houses within Historical Times », in *West Nordic Building Customs from the Roman Period to the 19th Century*, Stavanger, pp. 162-172.

GESTSSON, Gísli (1959). « Gröf í Öræfum », in *Árbók Hins Íslenska Fornleifafélags*, Reykjavík, Ísafoldarprentsmidja H.F., pp.5-87.

GLOT, Claudine et LE BRIS, Michel, dirigé par (2004). *L'Europe des Viking*, catalogue d'exposition de l'Abbaye Daoulas. Hoëbeke, 192 pages.

GRAVARI-BARBAS, Maria et al. (2014). *Nouveaux défis pour le patrimoine culturel. Atelier de réflexion prospective*, rapport final, synthèse des travaux du consortium PA.TER.MONDI., Agence Nationale de la Recherche, 146 pages.

GRODWHOL, Marc (1987). « L'écomusée de Haute-Alsace », in *Terrain 9*, pp. 100-109.

GUIBAL, Jean (1987). « Habiter la maison paysanne », in *Terrain 9*, [en ligne]. URL : <http://terrain.revues.org/3187> ; DOI : 10.4000/terrain.3187

GUNNARSSON, Gunnar (1993). *Le Berger de l'Avent*, Arléa, Collection L'Étrangère, 96 pages.

GUÐMUNDSSON, Ari Trausti et ÓLAFSSON, Flosi (2003). « *STEINUÐ HÚS. Varðveisla, viðgerðir, endurbætur og nýsteining* », Éditions Húsafriðunarnefnd ríkisins, 45 pages.

GUIBAUD Caroline (2005) « L'architecture en pisé dans le canton de Boën (Loire) », in *In Situ 6* [En ligne], mis en ligne le 01 septembre 2005, URL : <http://insitu.revues.org/8307>; DOI : 10.4000/insitu.8307

GUNNARSSON, Ólafur (2010). *La Hache et la Terre*, Gaïa Éditions, 512 pages.

GUNNELL, Terry (2008). « Introduction », in *Legends and landscapes. Plenary Papers from the 5th Celtic-Nordic-Baltic Folklore Symposium*, édité par Terry Gunnell, University of Iceland Press, .

GUNNELL, Terry (2001). « Hof, Halls, Goðar and Dwarves : An Examination of the Ritual Space in the Pagan Icelandic Hall », in *Cosmos, The Journal of the Traditional Cosmology Society*, volume 17, numéro 1, Edité par E. Lyle, pp. 3-36.

HAFSTEIN, Valdimar Tr. (2012). « Cultural Heritage », in *A Companion to Folklore*, Bendix & Hasan-Rokem Éditeurs, Wiley-Blackwell, pp. 500-519.

HAFSTEIN, Valdimar Tr. (2003). « Bodies of knowledge. Ole Worm & Collecting in Later Renaissance Scandinavia », in *Ethnologia Europaea* 33 :1, pp. 5-20.

HAFSTEINSSON, Guðmund Lúther (année non renseignée), *Ágrip íslenskrar húsagerðarsögu fram til 1970*, pp. 187-131.

HAFSTEINSSON, Guðmundur Lúther (2008). *Drög að varðveislumati Húsasafns, Þjóðminjasafns Íslands*, 133 pages.

HAFSTEINSSON, Sigurjón Baldur (2013). « Les représentations de l'Islande au travers la constitution d'un musée du phallus », in *L'Islande dans l'imaginaire*, Presses universitaires de Caen, Symposia, pp.51-57.

HAFSTEINSSON, Sigurjón Baldur et ÁRNADÓTTIR, Heiða Björk (2012). *Etnógrafísk endurnýjun íslenskra safna* », in *Árbók Fornleifafélagsins*, pp. 91-112.

HAFSTEINSSON, Sigurjón Baldur et JÓHANNESDÓTTIR, Guðrún Marta (date non renseignée). *Underground, Hovels and Cultural Heritage: The Extermination and Legacy of Icelandic Turf houses*.

HAFSTEINSSON, Sigurjón Baldur (2010). *Museum Politics and turf-house heritage*, Rannsóknir í félagsvísindum XI. Erindi flutt á ráðstefnu í október 2010, Ritrynd grein, Reykjavík :

Félagsvísindastofnun Háskóla Íslands, pp.266-274.

HAMELIN, Louis-Edmond (1995). *Nordicité canadienne*, Collection Cahiers du Québec, Hurtubise HMH, 444 pages.

RASTRICK, Ólafur et HAFSTEIN, Valdimar Tr., dirigé par(2015). *Menningararfur á Íslandi : gagnrýni og greining*, Reykjavík : Háskólaútgáfan, 371 pages.

HÁLFDANARSON, Guðmundur (2014). « Iceland Percieved : Nordic, European or a Colonial Other ? » in *The Postcolonial North Atlantic, Iceland, Greenland and the Faroe Island*, Édité par L.-A. Körber and E. Volquardsen, Nordeuropa-Institut der Humboldt-Universität, Berlin, pp. 39-66.

HÁLFDANARSON, Guðmundur (2008). « Private Spaces and Private Lives: Privacy, Intimacy, and Culture in Icelandic 19th-Century Rural Homes », in *Power and culture : new perspectives on spatiality in european history*, édité par P. François, T. Syrjämaa, H. Terho. - Pisa : Plus-Pisa university press, pp. 109-124.

HÁLFDANARSON, Guðmundur (2000). « Þingvellir: An Icelandic "Lieu de Memoire" », in *History & Memory* 12(1), pages 5-29.

HÁLFDANARSON, Guðmundur et RASTRICK, Ólafur (2006), « Culture and the Constitution of the Icelandic in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Centuries », in *Culture, Empire and Nation*, Éditions Edizioni Plus – Pisa University Press, pages 87-104.

HANNESSON, Guðmundur (1899). « *Maður horfðu þjer nær – liggur í götunni steinn* », in *Bjarki* 4 (22).

HARRISON, Rodney (2013). *Heritage : critical approaches*. Abingdon ; New York : Routledge, 268 pages.

HARRISON, Rodney (éditeur) (2010). *Understanding the politics of heritage*. Manchester University Press in association with the Open University, Manchester and Milton Keynes.

HARÐARDÓTTIR, Gúðrun (2014). « Skáldað í Byggingararfinn », in *Árbók Hins íslenska fornleifafélags 13*, pp.119-144.

HASTRUP, Kirsten (1990). « Nature and Policy in Iceland 1400-1800 », Clarendon Press, Oxford, 380 pages.

HAYS A., HOUBENS H., MATUK S., DOAT P. et VITOUX F. (CRAterre) (1979). *Construire en terre, Éditions Alternative et parallèles*, Collection AnArchitecture, 263 pages.

HERZFELD, Michael (2008). *L'intimité culturelle. Poétique sociale dans l'Etat nation*, Presses de l'université Laval, 285 pages.

HJALTALÍN, Þór (1999). *Keldur á Rangárvöllum, Viðgerðir á Keldum sumarið 1997*, Vesturtraðir, smiðja, hjallur og Nýjahús, Rannsóknaskýrslur, Þjóðminjasafn Íslands, 26 pages.

HOBSBAWM, Eric et RANGER, Terence, dirigé par (2006). *L'Invention de la tradition*, Éditions Amsterdam, Paris, 381 pages.

HOBSBAWM, Eric (1992). *Nations et nationalismes depuis 1780 : programmes, mythe et réalité*, Gallimard, 264 pages.

HOTTIN, Christian (2011). *À la recherche du patrimoine immatériel. Tâtonnements, tactiques et stratégies pour la mise en œuvre par la France de la Convention de 2003*, Actes du colloque international sur les mesures de soutien au patrimoine culturel immatériel : gouvernements, institutions, municipalités, organisé par le Conseil Québécois du patrimoine vivant, Québec, 14-18 avril 2011, 21 pages.

HREIDARSDÓTTIR, Elín Ósk (2004). « Excavation in Kauflanes, Northern Iceland », in *Archaeologia Islandica 3*, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 101-111.

HUGO, Victor (1833). *Han d'Islande*, Nelson Éditeurs, 576 pages.

INGOLD, Tim (2018). *Marcher avec les dragons*, Éditions Points, Collection Essais, Préface, 528 pages.

INGOLD, Tim (2007). *Faire - Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*, Éditions Dehors, 320 pages.

ÍSLEIFSSON, Sumarliði R. (2018). *Deux îles aux confins du monde. Islande et Groenland*, Québec, Presses de l'Université du Québec, Collection «Droit au Pôle», 252 pages.

ÍSLEIFSSON, Sumarliði R. (2011). « Islands on the Edge: Medieval and Early Modern National Images of Iceland and Greenland », in *Iceland and Images of the North*, édité par D. Chartier et S. R. Ísleifsson, Presses de l'Université du Québec, Collection « Droit au Pôle », Reykjavík Akademían, pp.41-66.

JACOBSSON, Sverrir et HÁLFDANARSSON, Guðmundur (2016). *Historical Dictionary of Iceland*, Rowman & Littlefield, 342 pages.

JANKÉLÉVITCH, Valdimir (1983), *L'irréversible et la nostalgie*, 400 pages.

JOCHENS, Jenny (2006). « Le millénaire de la conversion en Islande » in *Médiévales* 50, 169-178 pages.

JONES, Siân et YARROW, Thomas (2013). « Crafting authenticity : An ethnography of conservation practice », in *Journal of Material Culture*, 18 (1), pp. 3-26.

JÓHANNESSON, Guðni Th. (2016), *Inaugural Address By Guðni Th. Jóhannesson Into The Office Of President Of Iceland*, 1 August 2016, 6 pages. <https://www.forseti.is/en/speeches/>

JÚLÍUSDÓTTIR, Magnfríður (2010). « *People, place and culture in regional policy* », Rannsóknir í félagsvísindum XI, Reykjavík: Félagsvísindastofnun Háskóla Íslands, pp.67-77.

KARLSSON, Gunnar (2010). *A Brief History of Iceland*, Mál og Menning, 79 pages.

KESSLER, Nicolas (2009). *Scandinavie*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Cultures Guides, 416 pages.

KRISTJÁNSDÓTTIR, Steinunn (2010). « The Tip of the Iceberg: The Material of Skriðuklaustur Monastery and Hospital », in *Norwegian Archaeological Review*, Vol. 43, No. 1, Éditions Routledge, pp.44-62.

KRISTJÁNSSON, Jónas (2007). *Eddas and Sagas*, 443 pages.

KVARAN, Bergþóra Góa (2014). « Eðibily ó Íslandi », in *Árbók Hins Íslenska Fornleifafélags* 2013, Reykjavík, pp. 217-229.

LAFONT-COUTURIER Hélène, dirigé par (2012). *Peplum, l'Antiquité spectacle*. Catalogue de l'exposition PEPLUM du 9 octobre 2012 au 7 avril 2013 au Musée Gallo-romain du Département du Rhône, Fage Éditions, 152 pages.

LAMALATTIE, Pierre (2019). « titre », in *Artension*, numéro 156, page 69.

LAMAISSON, Pierre et LÉVI-STRAUSS, Claude (1987). « La notion de maison », in *Terrain 9* [en ligne]. URL : <http://terrain.revues.org/3184> ; DOI : 10.4000/terrain.3184

LAPLANTINE, François (1996), « Penser ensemble l'architecture et la nature : le patrimoine », in *Architecture et Nature*, CREA, PUL, pp. 9-66.

LAPLANTINE, François et SAILLANT, Francine (2005). « Globalisation, terrain et théorie : l'anthropologie retraversée », in *Parcours anthropologique 5*, CREA, PUL, pp. 10-17.

LÁRUSDÓTTIR, Birna (2011). *Mannvist: sýnisbók íslenskra fornleifa*, Bókaútgáfan Opna, 470 pages.



LÁRUSDÓTTIR, Birna (2010). « Archaeologists Steal Time! An Interview with Mjöll Snæsdóttir », in *Archaeologia Islandica* 8, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 9-12.

LÁRUSSON, Hannes (2014). « The Icelandic Farmstead » in *Warsaw Almanac*, Pages 523-543.

LÁRUSSON, Hannes (2014). *Íslenski bærinn*, in *Tímarit* 75 (1), Mals og menningar, pp. 17-35.

LAXNESS, Halldór (2009). *Les annales de Brekkukot (Brekukotsannall)*, Collection Littérature étrangère. Paris, Fayard. 357 pages.

LAXNESS, Halldór (2004). *Gens indépendants*, Collection Littérature étrangère Fayard. Paris, Fayard, 494 pages.

LAXNESS, Halldór (1991). *La Cloche d'Islande*, Flammarion, 510 pages.

LAXNESS, Halldór (1955). *Salka Valka, petite fille d'Islande*, Gallimard, Collection Blanche, 270 pages.

LE BRETON, David (2002). *La sociologie du corps*, Que sais-je?, PUF, 127 pages.

LEFEBVRE Henri (1991). *The Production of Space*, Oxford: Basil Blackwell, 464 pages.

LE GOFF, Jacques (1991). *L'Imaginaire médiéval*, Collection Bibliothèque des Histoires, Gallimard, 392 pages

LEMARQUIS, Gérard (2013). *Reykjavik*, Signal Books Ltd, 224 pages.

LEMARQUIS, Gérard (2014). *Les Islandais*, Ateliers Henry Dougier, collection Lignes de vie d'un peuple, 144 pages.

LENCLUD, Gérard (1987). « La tradition n'est plus ce qu'elle était... », in *Terrain* 9 [en ligne].  
URL : [http:// terrain.revues.org/3195](http://terrain.revues.org/3195) ; DOI : 10.4000/terrain.3195

LEROI-GOURHAN, André (1950). *Milieu et Techniques*, Éditions Albin Michel, Collection Sciences d'Aujourd'hui dirigée par André George, 512 pages.

LIÉVAUX, Pascal (2004). « Pour une connaissance partagée du patrimoine rural », in *In Situ* n° 5 [en ligne]. <http://insitu.revues.org/2295>

LITTLE, Becky (2016). *Erasmus+ Training Course in Turf Building: A NET project funded and organised by ARCH* », Byggðasafn Skagfirðinga, Iceland 5-12 June 2016, rapport de stage, 11 pages.

LOFTSDÓTTIR, Kristín (2012). « Whiteness and Postcolonialism in the Nordic Region », édité par K. Loftsdóttir et L. Jensen, Routledge, 200 pages.

LONGUET, Isabelle (1993). « Le musée du paysan roumain. Présentation d'une culture ou proposition de société ? », in *Terrain* 21, pp. 143-149.

LOTI, Pierre (1988). *Pêcheur d'Islande*, Collection Folio classique, 352 pages.

LUCAS, Gavin (2015). « An interview with Gordon Childe : Iceland, 1956 », in *Archaeologia Islandica* 11, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 73-84.

LUCAS, Gavin (2012). « Later historical archaeology in Iceland : A review », in *International Journal of Archaeology*, Volum 16 (3), Springer, pp. 437-454.

LUCAS, Gavin (2011). « Að grafa upp nútímann. Fornleifar síðari tíma á Íslandi », in *Upp á yfirborðið : nýjar rannsóknir í íslenskri fornleifafræði*, Fornleifastofnun Íslands, pp. 141-151.

LUCAS, Gavin (2010). « The Tensions of Modernity: Skálholt during the 17th and 18th Centuries, Archaeologies of the Early Modern North Atlantic », in *Journal of the North Atlantic* 1, 75-88.

LUCAS Gavin, Concrete Modernity, <http://ruinmemories.org/2013/06/concrete-modernity/>

LUCAS, Gavin (2009). « *Hofstaðir : excavations of a Viking age feasting hall in North-Eastern Iceland* », Institute of archaeology Monograph series n°1, Reykjavík : Fornleifastofnun Íslands, 440 pages.

LUCAS, Gavin (2004). « The visual archive in Icelandic archaeology », in *Archaeologia Islandica* 3, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 121-140.

LUCAS, Gavin (2004). *Archaeological investigations at Skalholt 2003*, Institute of Archaeology, Iceland, Reykjavík, 22 pages.

LUCAS, Gavin (2002). *Archaeological investigations at Skalholt 2002*, Institute of Archaeology, Iceland, Reykjavík, 22 pages.

LUCAS, Gavin (2002). *Critical approaches to fieldwork : Contemporary and Historical Archaeological Practice*. Taylor & Francis, 256 pages.

MADÉLINE, Philippe (2013). « Les constructions agricoles contemporaines : des objets discrets de la modernisation agricole » in *In Situ* 21, mis en ligne le 12 juillet 2013, consulté le 10 avril 2014. URL : <http://insitu.revues.org/10360> ; DOI : 10.4000/insitu.10360

MAGNÚSSON, Sigurður Gylfi (2010). *Wasteland with Words. A social History of Iceland*, London : Reaktion Book, 288 pages.

MAGNÚSSON, Þór (1998). « Le paysage muséal islandais », in *Museum, Le monde des musées nordiques*, Organisation des Nations Unies, n° 160, Vol. XL, n°4, pp. 177-179.

MALMQUIST, Einar Bjarki (2014). « Proximités scandinaves, conversation », in *A'A' 402*, pp. 38-45.

MAURE, Marc (2000). « À la recherche de l'écomusée: la connexion scandinave », in *Publics et Musées*, N°17-18, pp. 184-196.

MAURE, Marc (1993). « Nation, paysan et musée. La naissance des musées d'ethnographie dans les pays scandinaves (1870-1904) », in *Terrain* 20, pp. 147-157.

MAUSS, Marcel (2012). *Techniques, technologie et civilisation*, Édition et présentation de Nathan Schlanger, Quadrige, PUF, 481 pages.

MEISTERSHEIM, Anne(2019). *Figures de l'île*, éditions AEDIS, 240 pages.

MEUDAL, Gérard (2011). « Les charmes de l'humour à froid » in *Le Magazine Littéraire, Les littératures nordiques*, Sophia Publications Editions, Centre National du Livre, page 16.

MEUNIER, Jacques (1999). *On dirait des îles*, Flammarion, collection étonnants voyageurs, 227 pages.

MEYLAN, Nicolas (2013). « La (re)conversion des « esprits de la terre » dans l'Islande médiévale » in *Revue de l'histoire des religions*, volume 3, pp. 333-354.

MILCENT, David (2006). « La bourrine : architecture rurale en bauge et couverture végétale dans le Nord-Ouest de la Vendée », in *In Situ* [En ligne], 7 | 2006, mis en ligne le 18 avril 2012, URL : <http://journals.openedition.org/insitu/2977>; DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.2977>

MILEK, Karen et EDWALD, Ágústa (2013). « Building and keeping house in 19th-century Iceland. Domestic improvements at Hornbrekka, Skagafjörður » in *Archaeologia Islandica 10*, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 9-27.

MILEK, Karen (2009). *Vatnfjörður 2008, Framvinduskýrslur/Interim Report*, édité par Karen Milek, FS426-03098 Reykjavík, 160 pages.

MÍMISSON, Kristján (2016). « Building Identities : The architecture of the Persona » in *l'International Journal of Historical Archaeology*, Vol. 20, No. 1, Springer, pp. 207-227.

MINISTRY OF EDUCATION, SCIENCE AND CULTURE (2009). *Culture. The Arts, The National Cultural Heritage, Broadcasting, Language Policy, Sports, Youth Activities*, Iceland, 29 pages.

MOHNIKE, Thomas (2016). « L'Europe du Nord ? Réflexions autour d'un concept », in *Deshima* 10, Presses universitaires de Strasbourg, pages 9-26.

MONGIN, Olivier (2011). « Les paysages de Claude Lévi-Strauss. Une pensée du sensible », in *Esprit* 8-9, pp. 49-64.

MOUGEL, François-Charles (2006). *L'Europe du Nord contemporaine, de 1900 à nos jours*, Éditions Ellipses, Collection le monde : une histoire, série : mondes contemporains, 160 pages.

MOULINIÉ, Véronique Moulinié (1999). « Des « ouvriers » ordinaires », in *Terrain* 32 [en ligne]. URL : <http://terrain.revues.org/2825> ; DOI : 10.4000/terrain.2825

NORA, Pierre. *Les Lieux de mémoire*, Gallimard (Bibliothèque illustrée des histoires), Paris, 3 tomes : t. 1 *La République* (1 vol., 1984), t. 2 *La Nation* (3 vol., 1986), t. 3 *Les France* (3 vol., 1992).

NORDAL, Johannes et KRISTINSSON, Valdimar (1967). *Iceland 1966, Handbook published by the Central Bank of Iceland*, Reykjavík, 390 pages.

NORDSTEIEN, Jon et SKULASON, Magnús (2007). *Gömul timburhús. Útveggir, grind og klæðning*, Éditions Húsafriðunarnefnd ríkisins, 114 pages.

ÓLAFSDÓTTIR, Auður Ava (2016). *Le rouge vif de la rhubarbe (Upphækuð jörð)*, Éditions Zulma, 160 pages.

ÓLAFSSON, Gudmundur et ÁGÚSTSSON, Höður (2004). *The Reconstructed Medieval Farm in Thjórsárdalur and the development of the Icelandic turf house*, Édité par Sigrún Kristjánsdóttir, 35 pages.

ÓLAFSSON, Guðmundur (1982). *Torfbærinn, Fra Eldaskala Til Burstabæjar*, Syning Frá Thjóðminjasafni Íslands, Farandsyningar Útnordursafnsins, 32 pages.

ÓLAFSSON, Guðmundur (2001). *Eiríksstaðir: The Farm of Eiríkr the Red. In Approaches to Vínland, A conference on the written and archaeological sources for the Norse settlements in the North-Atlantic region and exploration of America*, The Nordic House, Reykjavík, 9-11 August 1999, Édité par Andrew Wawn et Þórunn Sigurðardóttir, Sigurður Nordal Institute, Reykjavík, pp.147-153, 238 pages.

ONFRAY, Michel (2002). *Esthétique du Pôle Nord*, Éditions Grasset, 186 pages.

OSLUND, Karen (2013). « Le Nord commence en soi : Le passé comme prologue dans la littérature de voyage en Islande », in *L'Islande dans l'imaginaire*, Presses universitaires de Caen, Symposia, pp.35-47.

OSLUND Karen (2011). *Iceland Imagined. Nature, Culture, and Storytelling in the North Atlantic*, Seattle – Londres, University of Washington Press, 280 pages.

PAGE, Raymond Ian (1993). *Mythes nordiques*, Éditions Points, Collection Points Sagesses, 188 pages.

PÁLSSON, Gísli (2012). « These Are Not Old Ruins: A Heritage of the Hrun », in *International Journal of Historical Archaeology*, Volum 16 (3), pp. 559–576 (2012).

PARKIN, Simon J. et ADDERLEY, W. Paul (2017). « The Past Ubiquity and Environment of the Lost Earth Buildings of Scotland », in *Human Ecology* 45, Springer, 2017, page 569-583.

PÉTURSDÓTTIR, Þóra (2012). « Small Things Forgotten Now Included, or What Else Do Things Deserve? », in *International Journal of Historical Archaeology*, Volum 16 (3), pp. 577-603.

PÉTURSDÓTTIR Þóra, *A Brief Seasonal Ruin-memory*, <http://ruinmemories.org/2011/01/a-brief-seasonal-ruin-memory/>

PONS, Christophe (2014). *Les îles enthousiastes. Ethnographie des Évangélistes aux Îles Féroé et en Islande (XXe siècle)*, CNRS Alpha, 210 pages.

PONS, Christophe (2009). « The Problems With Islands : Comparing Mysticism In Iceland An Faroe Islands » in *Nordic Journal of Religion and Society* 33 (2), pp. 145-163.

PONS, Christophe (2004). *Identity through DNA and spiritualism in Iceland*, MSHS, 8 pages.

PONS, Christophe (2002). *Le Spectre et le Voyant. Les échanges entre morts et vivants en Islande*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 277 pages.

PONS, Christophe (2002). « Réseaux de vivants, solidarités de morts », in *Terrain* 38, pp. 127-140.

POULOT, Dominique (2009). *Musée et muséologie*, Éditions La Découverte, Collection Repères, 125 pages.

PUIG DE LA BELLACASA, Maria (2017). *Matters of Care. Speculative Ethics in More Than Human Worlds*, Londres, University of Minnesota Press, 265 pages.

RAPOPORT, Amos, (1977). *Pour une Anthropologie de la Maison*, Éditions Dunod, Collection Aspects de l'Urbanisme, 207 pages.

RASTRICK, Ólafur (2012). *Íslensk menning og samfélagslegt vald 1910-1930*, Reykjavík: Hugvísindastofnun, pp. 251–254.

RAULIN, Henri (2009). *Maisons Paysannes d'Europe*. Collection *Nature, technique et patrimoine*, Ibis Press, 243 pages.

RAUTENBERG, Michel (2007). « La maison rurale rénovée, métaphore de la maison vernaculaire ? », in *Architecture, espace pensé, espace vécu*, Éditions Recherches, pages 115-126.

RAUTENBERG, Michel (2003). *La Rupture Patrimoniale, À la croisée*, 173 pages.

RAUTENBERG, Michel (1997). *La mémoire domestique, la maison rurale des Monts du Lyonnais, analyse typologique et anthropologique*, Collection Transversales, PUL, 283 pages.

RENETEAUD, Gaëlle (2015). Du merveilleux au scientifique. Évolution de la représentation de l'Islande en France entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, thèse doctorale dirigée par Sylvain Briens et soutenue en 2015, Université de la Sorbonne (Paris 4).

RIEDE, Felix et THASTRUP Mads Bakken (2013). « Tephra, tephrochronology and archaeology – a (re-)view from Northern Europe », in *Heritage Science* 1:15, 17 pages.

RUDOFISKY, Bernard (1977). *Architecture sans architectes, brève introduction à l'architecture spontanée*, Éditions du Chêne, 157 pages.

RÚNARSDÓTTIR, Anna Lía (2007). *Á tímum torfbæja, Híbýlahættir og efnismenning í íslenska torfbænum frá 1850*, édité par Steinunn Kristjánsdóttir, Skýrslur Þjóðminjasafns Íslands 2007/1, 65 pages.

SCHLANGER, Nathan (2012). « Situations archéologiques, expériences coloniales », in *Les nouvelles de l'archéologie* 128, 41-46.

SCHNAPP, Alain (2012). « Aux sources de l'antiquarisme, l'Europe ancienne et l'Amérique du Nord », in *Les nouvelles de l'archéologie* 127 [En ligne]. URL : <http://nda.revues.org/1350> ; DOI : 10.4000/nda.1350

SCHNAPP, Alain (2012). « La crise de l'archéologie, de ses lointaines origines à aujourd'hui », in *Les nouvelles de l'archéologie* 128, pp. 3-6.

SAGNA, Bruno (2011). « Le don des langues » in *Le Magazine Littéraire, Les littératures nordiques*, Sophia Publications Editions, Centre National du Livre, pp. 5-6.



SAÏD, Edward W. (2005). *L'Orientalisme*, Éditions du Seuil, collection « Points histoire », 580 pages.

SALLÉ, Michel et SIGURJÓNSDÓTTIR, Æsa (2018). *Histoire de l'Islande des origines à nos jours*, Tallandier, 272 pages.

SCHRAM Kristinn (2011). « Folkloristic Perspective On Transnational Performances And The Exoticism Of The North », thèse doctorale, Université d'Edimbourg, 250 pages.

SCHRAM Kristinn (2011). « Banking on Borealism: Eating, Smelling, and Performing the North » in *Iceland and Images of the North*, édité par D. Chartier et S. R. Ísleifsson, Presses de l'Université du Québec, Collection « Droit au Pôle », Reykjavíkur Akademían, pp. 305-327.

SENNETT, Richard (2010). *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, traduit de l'américain par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 403 pages.

SIGURJÓNSSON, Njörður (2013). « Íslensk menningarstefna », in *Icelandic Review of Politics and Administration* Vol. 9, Issue 2, pp. 455-472.

SIGURÐARDÓTTIR, Sigríður (2013). *Stories from Glaumbær*, Skagafjörður Heritage Museum Booklet no. XVII, Smárit Byggðasafns Skagfirðinga, 38 pages.

SIGURÐARDÓTTIR, Sigríður (2012). *Traditional Building Methods*, Smárit Byggðasafns Skagfirðinga XVI, 39 pages.

SIGURÐARDÓTTIR, Sigríður (2008). *Building with turf*, Smárit Byggðasafns Skagfirðinga X, 26 pages.

SKALSKI, Jérôme (2012). *La révolution des casseroles. Chronique d'une nouvelle constitution pour l'Islande*, Éditions La Contre Allée, 108 pages.

SKÚLASON, Páll (2003-2004). « La philosophie islandaise au partage de deux mondes », in *Nordiques N°3*, pp. 15-26.

SMITH, Laurajane (2012). « Discourses of heritage : implications for archaeological community practice », *Nuevo Mundo Mundos nuevos* [Online], current issues, 10 pages. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/64148> ;DOI <https://doi.org/10.4000/nuevomundo.64148>

SMITH, Laurajane (2008). *Intangible Heritage (Key Issues in Cultural Heritage)*, London, Routledge, 336 pages.

SMITH, Laurajane (2006). *Uses of heritage*, London: Routledge, 368 pages.

SNORRADÓTTIR, Anna S. (1989). *Mark Watson og Glaumbær*, Byggðasafn Skagfirðinga, 34 pages.

SOLLI, Brit (2011). « Some reflections on Heritage and Archaeology in the Anthropocene », in *Norwegian Archaeological Review*, Vol. 44, No. 1, non paginé.

STEFÁNSSON, Hjörleifur (2013). *Af jörðu, Íslensk torfhús*, Crymogea Reykjavík í samstarfi við Þjóðminjasafn Íslands, 320 pages.

STEFÁNSSON, Hjörleifur (2008). *Andi Reykjavíkur*, Genius Reykjavicensis. JPV Útgáfa, 175 pages.

STEINBERG, John M. (2004). « Note on organic content of turf walls in Skagafjörður, Iceland », in *Archaeologia Islandica 3*, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 61-70.

SVEINBJARNARDÓTTIR, Guðrún (2012). « Reykholt : archaeological investigations at a high status farm in Western Iceland, Reykjavík : Þjóðminjasafn Íslands : Snorrastofa.

SVEINBJARNARDÓTTIR, Guðrún (1992). *Farm abandonment in Medieval and Post-Medieval*

*Iceland : an interdisciplinary study*, Oxbow Monograph 17, 192 pages.

THOREAU, Henry David (1922). *Walden ou la Vie dans les bois*, Louis Fabulet éditeur, Nouvelle Revue Française, 371 pages.

THÓRLINDSSON, Þórólfur (1982). « Icelandic Sociology : National Conditions and the Emergence of a New Discipline », in *Acta Sociologica* (25), pp. 79-89.

THIESSE, Anne-Marie (1999). *La Création des identités nationales. Europe, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Editions du Seuil, Collection L'Univers Historique, 291 pages.

TÓMASSON, Guðni et ÓLAFSSON, Þorgeir, édité par (2013). *National Cultural Policy*, Ministry of Education, Science and Culture, Iceland, 20 pages.

TOUDOIRE-SURLAPIERRE, Frédérique (2005). *L'imaginaire nordique. Représentations de l'âme scandinave (1870-1920)*, Paris, Éditions L'improviste, «Les Aéronautes de l'Esprit», 340 pages.

TORNATORE, Jean-Louis (2010). « L'esprit de patrimoine », in *Terrain* 55, pp. 106-127.

TRAPENARD, Augustin (2011). « Les étoiles du Nord », in *Le Magazine Littéraire, Les littératures nordiques*, Sophia Publications Editions, Centre National du Livre, pp. 52-53.

TRBOJEVIČ, Nikola, MOONEY Dawn Elise et BELL Aidan (2012). « A Firewood Experiment at Eiríksstaðir : A Step Toward Quantifying the Use of Firewood for Daily Household Needs in Viking Age Iceland », in *Archaeologia Islandica* 9, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 29-40.

VALSSON, Trausti (2003). *Planning in Iceland. From the settlement to present times*, University of Iceland Press (Háskolaútgafan), 480 pages.

VAN HOOFF, Joost et VAN DIJKEN, Froukje (juin 2008). « The historical turf farms of Iceland: Architecture, building technology and the indoor environment » in *Building and Environment* 43(6), pp. 1023-1030.

VERNE, Jules (1972). *Voyage au Centre de la Terre*, Le Livre de Poche, 384 pages.

VÉSTEINSSON, Orri (2014). « Þjóðminjar sem innviðir », in *Árbók Hins Íslenska Fornleifafélags* 2013, Reykjavík, pp. 146-165.

VÉSTEINSSON, Orri et FRIÐRIKSSON, Adolf et al. (2011). *Upp á yfirborðið : nýjar rannsóknir í íslenskri fornleifafræði*, Fornleifastofnun Íslands, Reykjavík, 160 pages.

VÉSTEINSSON, Orri (2010). « On farm mounds », in *Archaeologia Islandica* 8, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 13-39.

VÉSTEINSSON, Orri (2004). « Icelandic farmhouse excavations: field methods and sites choices », in *Archaeologia Islandica* 3, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 71-100.

VÉSTEINSSON, Orri, ÞORLÁKSSON, Helgi et EINARSSON, Árni (2006). *Reykjavík 871+/- 2 – Landnámssýningin - The Settlement Exhibition*, édité par B. Sverrisdóttir, *Minjasafn Reykjavíkur* (Reykjavík City Muséum), 144 pages.

VILHJÁMSSON, Vilhjálmur Örn (1989). « Stöng og Þjórsárdalur-bosættelsens ophör », in *Hikuin* 15, Nordatlantisk arkæologi –vikingetid og middelalder, Forlaget Hikuin, pp. 75-102, 237 pages.

VOISENAT, Claudie, dirigé par (2008). *Imaginaires archéologiques*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme éditions, « Cahiers d'ethnologie de la France », n°22, 277 pages.

VON OSTEN, Marion (2005). « Architecture without Architects – Another Anarchist Approach », in *e-flux journal* # 6, 25 pages.

WALECKA-GARBALINSKA, Maria, sous la direction de (2015). *Le lieu du Nord : Vers une cartographie des lieux du Nord*, Presses de l'Université du Québec. Collection : Droit au Pôle. 258 pages.

WALECKA-GARBALINSKA, Maria et CHARTIER, Daniel, dirigé par (2006). *Couleurs, lumières, vacuité et autres éléments discursifs. La couleur blanche, signe du Nord*, (Suède), Acta Universitatis Stockholmiensis, pp. 22-30.

WALTER Benjamin, "Excavations and souvenir", pp. 181-182, in *Images de pensée* (Denkbilder), Christian Bourgeois Éditeur, Collection Détroits, 1998.

WATERTON, Emma et SMITH, Laurajane (2008). « Heritage protection for the 21st century », in *Cultural Trends*, 17:3, pp. 197-203.

WHITEHEAD, D. Guðrún (2019). « We come from the land of ice and snow. Icelandic heritage and its usage in present-day society » in *Museum Studies Approach to Heritage*, Routledge, S. Watson, A. J. Barnes et K. Bunning Éditions, pp. 146-168.

WILKINSON, Brian (2009). « A Study of Turf : Historic Rural Settlements in Scotland and Iceland », in *Architectural Heritage*, Volume 20, Issue 1, Architectural Heritage Society of Scotland (AHSS), pp. 15-31.

ÞÓRDASON, Matthías (1964). « Eiríksstaðir í Haukadal », In *Árbók, Hins Íslenska Fornleifafélags*, Rannsóknarskýrsla 13.-15. IX. 1938, Reykjavík, Ísafoldarprentsmiðja H.F., pp. 59-64.

ÞORLÁKSSON, Helgi (2000). *The Icelandic commonwealth period, building a new society. Vikings : the North Atlantic saga*, William W. Fitzhugh, Elisabeth I. Ward, Washington, DC : Smithsonian Institution, pp.175-185.

ÆVARSSON, Uggi (2004). « Gröf – Methods and interpretations », in *Archaeologia Islandica 3*, Rit Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, pp. 112-120.

## ANNEXE DES INFORMATEURS.TRICES

**Pétur H. ÁRMANNSSON** est un architecte et enseignant islandais. Il est actuellement chef du département *Environnement et Aménagement* de l'Agence Islandaise du Patrimoine (MÍ). Il a rédigé des articles et des ouvrages sur l'architecture islandaise.

**Sigríður Hagalin BJÖRNSDÓTTIR** est une auteure islandaise. En 2018, elle publie un premier roman intitulé *L'île* (édité en français chez Gaïa).

**Kathryn A. CATLIN** est une archéologue américaine qui a collaboré avec le département d'archéologie de *Byggðasafn Skagfirðinga* (Musée du Patrimoine de Skagafjörður).

**Bjarni F. EINARSSON** est un archéologue islandais. Ayant travaillé à *Þjóðminjasafn Íslands* (Musée National d'Islande) et à *Árbæjarsafn* (Musée Plein Air d'Árbær), Bjarni est aujourd'hui le manager du Bureau Archéologique privé *Fornleifafræðistofan*. Ses recherches portent entre autre sur l'Âge Viking et les premières occupations et adaptations humaines.

**Fríða Björg EÐVARÐSDÓTTIR** est architecte.

**Vigdís FINNBOGADÓTTIR** est une femme politique islandaise et ambassadrice de bonne volonté pour l'UNESCO pour la promotion des langues du monde. De 1980 à 1994, Vigdís est présidente de la République d'Islande et devient la première femme à la tête d'un pays européen.

**Skúli Björn GUNNARSSON** est un conservateur islandais. Il dirige *Gunnarsstofnun*, la maison de l'écrivain populaire Gunnar Gunnarsson

**Valdimar Trausti HAFSTEIN** est un anthropologue islandais spécialisé - entre autre - dans le patrimoine culturel, le concept de droit d'auteur et l'UNESCO.

**Guðmundur Lúther HAFSTEINSSON** est un architecte islandais. Il travaille pour *ÞÍ* où il est en charge de la collection des bâtiments historiques (*Húsasafn Íslands*) depuis 1999.

**Guðmundur HÁLFDANARSON** est un historien islandais. Il enseigne l'histoire à *HÍ* depuis 2000 et il est doyen de la faculté des Sciences Humaines depuis 2016.

**Margrét HALLGRÍMSDÓTTIR** est une conservatrice islandaise. Elle est la directrice du Musée National d'Islande (*ÞÍ*) et réalise une thèse en archéologie.

**Práinn HAUSSON** est un architecte paysagiste islandais associé à l'agence *Landslag* dont il a été le directeur général de 1999 à 2007.

**Guðrún HARÐARSDÓTTIR** est islandaise. Historienne de l'architecture, elle intègre *ÞÍ*, le Musée National d'Islande. Guðrún est la fille d'Horður Harðarsson, un des premiers spécialistes de la *torfhús*. Avec son collègue architecte Guðmundur Lúther Hafsteinsson, elle a la charge de la *Collection des Bâtiments Historiques*.

**Alicia HART SAWYER** est une archéologue américaine rattaché à l'Université de Newcastle et qui travaille sur les ressources combustibles utilisées pendant la période de l'Âge Viking.

**Þór HJALTALÍN** est un archéologue islandais qui travaille comme chef de département au siège de *Minjastofnun Íslands* (Agence du Patrimoine).

**Elín HREIÐARSDÓTTIR** est une archéologue islandaise qui travaille au sein de *Fornleifastofnun Íslands (FSÍ)*.

**Sumarliði R. ÍSLEIFSSON**, est un historien et enseignant islandais. Il est l'auteur de livres, d'articles et de films documentaires ayant pour thèmes l'histoire politique et les représentations nationales de l'Islande. En 2011, il coordonne avec Daniel Chartier le projet *Iceland and Images of the North* publié la même année aux Presses Universitaires du Québec.

**Katla KJARTANSDÓTTIR** est une anthropologue islandaise affiliée aux départements *Ethnologie et Folklore* et *Muséologie* de *HÍ*. Ses recherches portent sur les musées, la mobilité et les politiques culturelles contemporaines en Islande.

**Guðjón Stefán KRISTINSSON** est un artisan islandais. Depuis 2003, il propose son expérience en maçonnerie en tourbe, taille de pierre et jardin ornemental (entreprise *Stokkar og Steinar*). Il participe au projet *þúfa* de l'artiste Ólöf Nordal. Guðjón anime des initiations à la construction en tourbe en partenariat avec *Landbúnaðarháskóli Íslands* (Université Agricole d'Islande, AUI).

**Karl KVARAN** est un architecte islandais. Il est entre autre le co-fondateur de SP(R)INT STUDIO, une agence d'architecture, d'urbanisme et d'aménagement du territoire ayant reçu de nombreux prix. En 2012, il remporte avec l'architecte d'origine iranienne Sahar Ghaderi un concours pour repenser la protection du site archéologique de Stöng.

**Birna LÁRUSDÓTTIR** est une archéologue islandaise qui travaille au sein de *Fornleifastofnun Íslands (FSÍ)*.

**Hannes LÁRUSSON** est un artiste islandais. Il est le co-fondateur de *Íslenski bærinn* (the *Icelandic Turf House Museum*) qui se situe à Austur-Meðalholt (Sud de l'Islande). Dans ses travaux il examine et dissèque les connections entre l'art contemporain et le patrimoine culturel.

**Swanhild Ylfa K. R. LEIFSDÓTTIR** est islandaise et travaille comme agente du patrimoine (guide) à Glaumbær.

**Kristján MÍMISSON** est un archéologue islandais et universitaire qui a fouillé pour *Fornleifafræðistofan* (Bureau Archéologique). . Il est l'auteur d'un article titré « Building Identities : The architecture of the Persona » publié en 2016 dans *l'International Journal of Historical Archaeology*.

**Ólöf NORDAL** est une artiste islandaise. Un certain nombre de ses réalisations a intégré des collections publiques islandaises et elle est l'auteur de *púfa*, une commande qui emploie le matériau tourbe.

**Hlynur ÓSKARSSON** est islandais. Professeur agrégé de géologie, il occupe un poste à *Landbúnaðarháskólinn*, l'Université Agricole d'Islande (AUI). . Il est l'auteur de l'article « Icelandic Inland Wetlands: Characteristics and Extent of Draining » paru dans la revue *Wetlands* 36(4) en 2016.

**Þóra PÉTURSDÓTTIR** est une archéologue islandaise. Depuis l'été 2019, elle enseigne l'archéologie au *Department of Archaeology, Conservation and History* de l'Université d'Oslo (UiO). Ses recherches concernent les théories et les pratiques archéologiques, l'archéologie contemporaine et funéraire, le patrimoine culturel et les traces de l'humain dans l'environnement.



**Ólafur RASTRICK** est un anthropologue islandais. Ses recherches portent sur l'histoire culturelle moderne et son enseignement s'oriente sur la culture du corps, le patrimoine culturel, la menace culturelle et le quotidien dans l'Islande du 19<sup>e</sup> siècle.

**Anna Lía RÚNARSDÓTTIR** est une anthropologue islandaise et qui travaille au Musée national d'Islande. Est l'auteure d'un rapport sur la maison en tourbe : *Á tímum torfbæja. Híbýlahættir og efnismenning í íslenska torfbænum frá 1950 (ÞÍ 2007/1)*.

**Kristinn SCHRAM** est un anthropologue islandais. Ses thèmes de recherche sont la mobilité humaine, les constructions contestées des identités nationales et culturelles au sein de l'interaction transnationale. Il a également mené des recherches dans les champs des narrations orales, la nourriture, la pratique de l'ironie, des représentations des médias.

**Sigríður SIGURÐARDÓTTIR** est islandaise. Aujourd'hui à la retraite, elle a été conservatrice du site de Glaumbær. Sírý est l'auteure de fascicules sur le savoir-construire en tourbe et une des spécialistes du bâti vernaculaire islandais. Elle est également à l'origine des stages de restauration *Fornverkaskólinn*.

**Guðmundur Stefán SIGURÐARSON** est islandais et archéologue de formation. Il est chef de projet à l'agence locale de *Minjastofnun Íslands* pour la région Nord-Ouest.

**Bragi Páll SIGURÐARSON** est un est écrivain et journaliste islandais.

**Helgi SIGURÐSON** est un artisan islandais. Sa spécialité est la maçonnerie (entreprise *Fornverk ehf*) et il réalise depuis plusieurs années des restaurations de bâtiments en tourbe. Il est le plus souvent sous contrat avec *ÞÍ* pour la maintenance des bâtiments protégés (*Húsaafn Íslands*). Depuis 2006, il supervise les stages de restauration *Fornverkaskólinn* créés par *Byggðasafns Skagfirðinga*.

**Lukas STAMPFER** est un étudiant en architecture autrichien.

**Hjörleifur STEFÁNSSON** est un architecte islandais. Il est l'auteur de l'ouvrage *Af jörðu – íslensk torfhús* publié en 2013 chez Crymogae et qui compile ses connaissances et ses informations collectées sur la maison en tourbe islandaise.

**Hjálmar SVEINSSON** est un politicien islandais, titulaire d'une licence en philosophie et études littéraires (*HÍ*). Il est conseiller municipal de la ville de Reykjavík.

**Eiríkur THORLAKSSON** est islandais. Employé au Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture, il a été très impliqué dans la rédaction de la loi Musée (*Law on the National Museum of Iceland*, 2011)

**Eiríkur VALDIMARSSON** est un ethnologue islandais qui est gestionnaire de projet dans un centre de recherche de l'Institut National d'éthique à proximité d'Hólmarvík.

**Orri VÉSTEINSSON** est un historien et archéologue islandais. Il enseigne l'archéologie au sein du département d'archéologie de la faculté d'histoire et de philosophie de HÍ. Il est également archéologue au sein de FSÍ dont il est un des membres fondateurs (1995).

**Reynir VILHJÁLMSOON** est islandais et un des pionniers de l'architecture paysagère en Islande. En 1978, Reynir est un des cinq fondateurs de la Fédération des architectes paysagistes islandais. Après des années de travail en commun avec des ingénieurs, des architectes et des urbanistes, Reynir créé *Landslag ehf.*

**Annabelle VON GIRSEWALD** est une artiste américaine à l'origine de l'exposition *Earth Homing : reinventing Turf Houses* (2018) regroupant des artistes pluridisciplinaires et des chercheurs.

**Ragnheiður ÞÓRARINSDÓTTIR** est islandaise. Consultante au département des Affaires Culturelles du Ministère de l'Éducation et de la Culture, elle s'occupe depuis 2013 de la nomination de la *Turf Building Tradition* au patrimoine mondial de l'UNESCO.

**Anna Björg ÞÓRARINSDÓTTIR** est islandaise. Mère au foyer, elle enseigne parfois dans sa ville de Drangsnæs (fjords du Nord-Ouest). Elle a obtenu un *bachelor degree* dans le domaine du tourisme à l'Université d'Islande.

**Ásta ÞÓRISDÓTTIR** est islandaise et professeur d'art dans un petit village des fjords du Nord-Ouest.

**Bergsveinn ÞÓRSSON** est islandais. Depuis 2011 il a la charge de la pédagogie sur le site d'*Árbæjarsafn*.

**Oddur Broddi ÞORSTEINSSON** est un islandais à la recherche d'un emploi intéressé par l'histoire et le patrimoine.

**Guðrún Drofn WHITEHEAD** est une anthropologue islandaise chargée de cours en muséologie à HÍ. Elle est l'auteure de l'article « We Come from the Land of the Ice and Snow: Icelandic heritage and its usage in present day society » in *A Museum Studies Approach to Heritage* (Routledge, 2018).

**Guðný ZOËGA** est une archéologue islandaise qui travaille entre autre pour le département d'archéologie de *Byggðasafn Skagfirðinga* (Musée du Patrimoine de Skagafjörður).

**Bryndís ZOËGA** est une logisticienne et agente du patrimoine islandaise. Depuis 2008 elle gère le dispositif *Fornverkaskolinn* (*Heritage Craft School* soit école d'artisanat du patrimoine), un dispositif créé par le Musée du Patrimoine de Skagafjörður.

# INDEX

## Index des noms communs et des noms propres

- 1944.....**39, 180, 182, 183, 186, 188, 189, 199, 211, 223, 253, 267, 308**
- Aðalstræti.....94, 165, 308, 363, 481, 482, 516, 528, 540
- Adolf Friðriksson..... 94
- Adolf FRÍÐRIKSSON..... 112
- Áge Viking..... 127
- Alfred Jensen Råvad ..... 59, 276
- Alicia HART SAWYER..... 92, 99, 636
- Alþing..... 38, 239, 308
- Alþingi.. 132, 141, 142, 143, 147, 149, 156, 157, 163, 171, 172, 183, 213, 216, 221, 222, 223, 224, 231, 307
- analogie littéraire .....**241, 246, 297, 429, 431, 433, 506, 508**
- Anna Björg ÞÓRARINSDÓTTIR ..... 99, 639
- Anna Lía Rúnarsdóttir .....63, 69, 160, 345, 350, 551, 629
- Anna Lía RÚNARSDÓTTIR..... 96, 638
- Annabelle VON GIRSEWALD..... 105, 639
- Árbæjarsafn..... 64, 74, 104, 106, 113, 315, 353, 440, 442, 444, 547, 551, 552, 635, 639
- Ásta ÞÓRISDÓTTIR..... 99, 639
- baðstofa ..... 160, 161, 168, 179, 316, 323, 326, 364, 380, 385, 391, 392, 396, 398, 399, 400, 405, 426, 464, 465, 466, 504, 587
- Bergsveinn ÞÓRSSON..... 104, 639
- béton .....**56, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 184, 187, 193, 406, 437, 466, 598**
- Birna LÁRUSDÓTTIR..... 93, 637
- Bjarni F. EINARSSON ..... 106, 635
- bóndi..... 140, 141
- Bragi Páll SIGURÐARSON..... 99, 638
- Bryndís ZOËGA..... 95, 105, 640
- Building Protection Act..... 48
- burstabær ..... 168, 178, 319, 419, 512
- Byggðasafn Skagfirðinga.....91, 95, 105, 323, 350, 359, 564, 623, 631, 635, 640
- cabane Nissen..... **188**
- Collection de Bâtiments Historiques..... Voir Húsasafn Íslands
- colonisation7, 61, 123, 125, 127, 130, 132, 134, 138, 141, 157, 172, 186, 211, 213, 214, 219, 220, 222, 224, 225, 227, 238, 262, 263, 271, 304, 308, 322, 335, 383, 401, 418, 423, 442, 518, 524, 529, 531, 539, 548, 554
- crise**62, 173, 191, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 204, 205, 210, 254, 268, 477, 592, 598, 602, 605, 609, 629**
- Cultural Heritage Act .....38, 41, 48, 251, 439
- Cultural Heritage Act n° 80/2012 ..... 38, 41
- Danemark .. 44, 46, 65, 108, 110, 126, 128, 147, 159, 163, 164, 165, 168, 170, 171, 172, 173, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 192, 197, 214, 219, 221, 228, 229, 230, 232, 241, 248, 253, 256, 261, 282, 440, 543, 548, 567, 578

Daniel Chartier.....	67, 103, 200, 212, 252, 254, 268, 570, 609, 620, 630, 636
E. Paul Durrenberger .....	67, 489, 539, 568
<i>Edda</i> .....	53, 152
<i>Eðibily</i> .....	<b>410, 621</b>
Eiríksstaðir .....	41, 339, 340, 343, 344, 358, 389, 451, 453, 481, 482, 523, 524, 526, 560, 632
<i>Eiríkur THORLAKSSON</i> .....	104, 639
Elín HREIÐARSDÓTTIR.....	92, 636
<i>Érik le Rouge</i> .....	145, 339, 340, 341
<i>Eríkur VALDIMARSSON</i> .....	97, 639
<i>Fornleifafræðistofan</i> .....	93, 106, 301, 635, 637
<i>Fornverkaskolinn</i> .....	75, 91, 98, 99, 100, 105, 115, 382, 384, 551, 554, 576, 640
<i>Fornverkaskólinn</i> .....	<b>359, 360, 457, 458, 459, 462, 463, 464, 527</b>
Fríða Björg EÐVARÐSDÓTTIR.....	98, 635
<i>FSÍ</i> .....	<i>Voir</i> Fornleifastofnun Islands, <i>Voir</i> Fornleifastofnun Íslands
Gavin Lucas.....	123, 406, 408, 489, 509
Gavin LUCAS .....	93
Gisli Pálsson .....	67
Glaumbær..	64, 74, 98, 102, 162, 288, 320, 322, 323, 324, 350, 355, 375, 389, 441, 443, 458, 490, 547, 549, 631, 637, 638
<i>goðar</i> .....	<i>Voir</i> <i>goði</i>
<i>goði</i> .....	131, 133, 143, 150, 157
Groenland.....	94, 129, 145, 146, 159, 183, 210, 252, 297, 338, 339, 357, 385, 489, 620
Guðjón Stefán KRISTINSSON .....	107, 636
Guðmundur Hálfðanarson.....	67, 223, 224, 231, 234, 255, 268, 398
Guðmundur HÁLFDANARSON .....	102, 635
Guðmundur Lúther Hafsteinsson .....	63, 109, 351, 485, 490, 546, 636
Guðmundur Lúther HAFSTEINSSON .....	100, 635
<i>Guðmundur Stefán SIGURÐARSON</i> .....	94, 638
Guðný ZOËGA .....	95, 105, 640
Guðrún Drofn WHITEHEAD .....	98, 640
<i>Guðrún</i> Dröfn Whitethhead .....	67, 255
Guðrún HARÐARSDÓTTIR.....	109, 636
Guerres de la morue.....	<b>192</b>
Gunnar Gunnarsson .....	15, 16, 60, 101, 436, 535, 635
Hannes Lárusson ...	72, 187, 286, 360, 364, 367, 380, 396, 431, 463, 465, 466, 473, 479, 495, 551, 565, 599
Hannes LÁRUSSON .....	110, 637
<i>Háskoli Íslands</i> .....	37, 93
<i>Háskóli Íslands</i> .....	5, 13, 231
Helgi SIGURÐSON .....	107, 638
HÍ93, 94, 95, 96, 97, 98, 101, 102, 103, 104, 106, 110, 247, 301, 443, 489, 491, 635, 636, 638, 639,	640
<i>Hið íslenska fornleifafélag</i> .....	107
<i>Hjálmar Sveinsson</i> .....	48, 49, 50, 477, 485, 495
<i>Hjálmar SVEINSSON</i> .....	104, 638
Hjörleifur Stefánsson...	56, 57, 62, 69, 289, 334, 339, 340, 349, 358, 367, 371, 380, 382, 467, 491, 495, 511, 529, 551, 564, 586, 599
<i>Hjörleifur STEFÁNSSON</i> .....	100, 638
Hofsstaðir í Garðabær .....	41
Hofstaðir í Garðarbær .....	74, 449, 533
Högn Sigurðardóttir .....	60, 192, 598
Hörður Ágústsson.....	59, 69, 148, 168, 276, 338, 350, 546

<i>Húsaöafn Íslands</i> .....	47, 57, 59, 63, 64, 74, 100, 107, 115, 313, 319, 320, 322, 324, 326, 328, 332, 351, 355, 440, 441, 442, 443, 459, 480, 485, 490, 546, 547, 549, 551, 569, 635, 638
indépendance....	46, 57, 65, 121, 140, 158, 170, 171, 172, 180, 182, 183, 186, 214, 217, 221, 222, 223, 226, 229, 231, 234, 247, 253, 395, 421, 558
Ingólfur .....	<i>Voir</i> Ingólfur Arnason
Ingólfur Arnason.....	124, 217, 219, 222, 271
Institut Árni Magnússon.....	67, 93, 113, 124, 125, 151, 158
Institut d'Archéologie.....	<i>Voir</i> Fornleifastofnun Íslands, <i>Voir</i>
<i>intimité culturelle</i> .....	7, 8, 413, 544, 546, 547, 557, 580, 619
<i>islandicité</i> .....	7, 32, 215, 216, 253, 255, 413, 571, 573
<i>Íslendingabók</i> .....	125, 135, 151, 524
<i>Íslenski Bærinn</i> .....	64, 74, 332, 360, 456, 457, 463, 464, 465, 466
Jón Sigurðsson.....	<b>170, 171, 172, 183, 214, 217, 219, 221, 222, 395</b>
<i>kaffi tími</i> .....	76, 461
Karen Oslund .....	67, 255, 259
Karl KVARAN .....	108
Kathryn A. CATLIN .....	91, 635
Katla Kjartansdóttir .....	67, 255, 478, 543, 550, 551, 558, 568, 604
Katla KJARTANSDÓTTIR .....	96, 97, 636
Keldur .....	41, 64, 74, 92, 320, 321, 352, 485
<i>klömbruhnaus</i> .....	138
Kristin Huld Sigurðardóttir .....	41
Kristinn Schram .....	67, 255, 268, 419, 501, 518, 550, 551, 555, 558, 560, 561, 604
<i>Kristinn SCHRAM</i> .....	97, 638
Kristján Eldjárn .....	<b>123, 195, 305, 351, 431, 432, 484, 507</b>
<i>Kristján Mímisson</i> .....	69, 351, 503, 511, 533, 561
<i>Kristján MÍMISSON</i> .....	93, 637
l'Agence du Patrimoine Culturel d'Islande.....	<i>Voir</i> Minjastofnun Íslands
<i>l'Architectural Heritage Board</i> .....	<b>349</b>
<i>Landbúnaðarháskóli Íslands</i> .....	107, 360, 457, 636
<i>Landnám</i> .....	94, 106, 125, 128, 308, 538
<i>LANDNÁM</i> .....	<i>Voir</i> Landnám
<i>Landnámabók</i> .....	124, 125, 129, 151, 219, 220, 227, 242, 308, 538
<i>Landnámssýningin Reykjavík 871±2</i> .....	74, 308
Lukas STAMPFER .....	92, 99, 638
Mánárbakki.....	74, 354
manuscrits .....	44, 54, 151, 153, 227, 228, 229, 234, 239, 245, 248, 271, 420, 501, 550
Margrét Hallgrímsdóttir .....	41, 350, 385, 485, 489, 496, 549, 550
Margrét HALLGRÍMSDÓTTIR .....	101, 636
<i>meningararfur</i> .....	46
<i>Mí</i> .....	<i>Voir</i> Minjastofnun Íslands
Michel Rautenberg.....	13, 63, 86, 456
<i>Minjastofnun Íslands</i> .....	41, 42, 43, 49, 50, 92, 94, 251, 351, 447, 458, 479, 591, 636, 638
Mjöll SNÆSDÓTTIR .....	112
Musée National d'Islande.....	<i>Voir</i> Þjóðminjasafn Íslands
<i>National Architectural Heritage Board</i> .....	48
Nikola TRBOJEVIC .....	112
Norvège .	95, 105, 126, 128, 129, 138, 142, 147, 152, 153, 156, 158, 168, 182, 183, 187, 192, 197, 219, 228, 253, 293, 313, 349, 440, 483, 567, 578
Oddur Broddi ÞORSTEINSSON .....	99
Ólafur Rastrick .....	67, 68, 231, 234, 255
<i>Ólafur RASTRICK</i> .....	96, 638

Ólöf Nordal .....	<b>107, 110, 356, 468, 469, 470, 471, 472, 599, 636</b>
Ólöf NORDAL .....	110, 637
Orrí VÉSTEINSSON .....	94, 639
Pétur Ármannsson .....	<b>185, 206</b>
Pétur H. Ármannsson .....	52, 54, 59, 64, 352, 490
Pétur H. ÁRMANNSSON .....	102, 635
Ragnheiður ÞÓRARINSDÓTTIR .....	109, 639
Réforme luthérienne .....	163, 164
Régis Boyer .....	14, 53, 126, 150, 232, 258, 276, 291, 338, 393, 420, 539, 557
Reykholt.....	41, 74, 153
Reynir VILHJÁLMSOON.....	108, 639
<i>Ruin Memory Project</i> .....	107, <b>179, 407</b> , 408, 409, 410
sagas ....	14, 46, 53, 65, 130, 131, 135, 138, 141, 143, 148, 150, 151, 152, 153, 213, 220, 221, 227, 231, 232, 234, 238, 239, 241, 245, 249, 253, 257, 264, 323, 326, 338, 339, 393, 420, 421, 423, 437, 452, 489, 506, 508, 509, 524, 557
<i>Settlement Exhibition</i> .....	<b>308, 311, 353, 447, 516, 517, 518, 528, 529, 530, 540, 633</b>
Sigríður Hagalin BJÖRNSDÓTTIR.....	110, 635
Sigríður Sigurðardóttir....	69, 323, 349, 350, 359, 458, 480, 481, 488, 495, 538, 546, 549, 564, 588, 591
Sigríður SIGURÐARDÓTTIR .....	102
Sigurjón Baldur Hafsteinsson .....	37, 57, 68, 69, 104, 439, 455, 466, 473, 474, 604
Skagafjörður .....	41, 72, 74, 91, 92, 94, 95, 102, 105, 108, 301, 315, 317, 322, 323, 338, 359, 375, 458, 488, 490, 549, 552, 625, 635, 640
Skálholt.....	41, 74, 94, 158, 160, 166, 168, 300, 305, 448, 499, 510, 592
skáli.....	129, 136, 139, 321, 387, 401, 508, 511, 531
Skáli .....	<b>139, 155</b>
Skriðuklaustur.....	15, 16, 41, 60, 72, 74, 101, 148, 389, 522, 531, 533, 535, 559, 621
Skúli Björn GUNNARSSON .....	101, 635
snidda .....	138, 371, 374
<i>Sögualdarbær à Eiríksstöðum</i> .....	74, 304, 334, 339, 451, 452
Steinunn KRISTJANSDÓTTIR .....	112
stofa.....	<b>139, 161, 162, 169, 310, 338, 395</b>
Stöng.....	108, 154, 276, 297, 310, 335, 338, 339, 344, 448, 451, 453, 481, 482, 495, 515, 522, 637
strengur .....	138, 293, 368, 371, 372, 374, 382, 469, 515
Sumarliði Ísleifsson.....	67
Sumarliði R. ÍSLEIFSSON .....	103, 636
Swanhild Ylfa K. R. LEIFSDÓTTIR.....	98, 637
<i>The Turf House Tradition</i> .....	44, 64
Þí 15, 39, 40, 47, 63, 96, 97, 100, 102, 107, 109, 112, 113, 276, 300, 314, 318, 319, 321, 323, 345, 349, 351, 353, 355, 356, 442, 443, 451, 459, 479, 481, 482, 489, 490, 492, 494, 495, 549, 635, 636, 638, <i>Voir Þjóðminjasafn Íslands</i>	
Þingvellir .....	41, 44, 60, 141, 171, 183, 213, 222, 223, 224, 225, 231, 245, 263, 618
Þjóðminjasafn Íslands.....	39, 40, 41, 42, 46, 74, 106, 213, 223, 250, 306, 319, 345, 350, 467, 479, 480, 586, 635
<i>Þjóðveldisbær à Stöng</i> .....	74, 304, 334, 335
Þór HJALTALÍN .....	92, 94, 636
Þóra Pétursdóttir.....	<b>408, 411</b>
Þóra PÉTURSDÓTTIR.....	106, 637
Þorláksbúð.....	74, 499, 501
Þorrlót.....	15, 72, 569
Þráinn HAUSSON .....	100, 108, 636
Þúfa .....	<b>107, 110, 468, 469, 470, 471, 636, 637</b>
Þúfa .....	74, 261, 356, 468

<i>tilgátuhús</i> .....	74, 304, 334, 335, 339, 340, 343, 358, 451, 501, 523, 528
<i>Turfiction</i> .....	<b>473, 474, 475, 476, 596</b>
Tyrfingsstaðir ...	64, 71, 72, 74, 75, 91, 92, 97, 98, 99, 100, 332, 353, 382, 458, 459, 460, 462, 463, 483, 492, 527, 553, 554, 560, 565, 591
UNESCO44,	63, 74, 95, 103, 109, 115, 222, 230, 235, 248, 332, 463, 479, 483, 486, 490, 493, 494, 635, 639
Université Agricole d'Islande.....	<i>Voir</i> Landbúnaðarháskóli Íslands
<i>útihús</i> .....	73, 155, 403
Valdimar Hafstein.....	46, 288, 479, 483, 494, 496, 499
Valdimar Trausti HAFSTEIN .....	95, 635
Vatnsfjörður .....	14, 74, 169, 300, 307, 450, 489
<i>Vigdís Finnbogadóttir</i> .....	<b>79, 195, 210, 223, 385, 504, 550, 567, 576, 579</b>
<i>Vigdís FINNBOGADÓTTIR</i> .....	103, 635
Viking31,	54, 91, 92, 94, 98, 106, 123, 127, 132, 134, 135, 142, 143, 146, 152, 153, 201, 217, 236, 246, 258, 292, 301, 303, 307, 308, 309, 339, 392, 393, 436, 450, 451, 477, 499, 503, 508, 512, 515, 518, 523, 524, 538, 558, 593, 624, 632, 635, 636





## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1: reconstitution privée d'un ensemble miniature en tourbe, près de Vopnafjörður. Cliché : SC, juillet 2014.....	13
Figure 2: résidence d'écriture à Skriðuklaustur, dans la maison de l'écrivain Gunnar Gunnarsson. Cliché SC, janvier 2017 .....	18
Figure 3: collections permanentes de Þjóðminjasafn Íslands. Cliché : SC, juillet 2013.....	42
Figure 4: capture d'écran du site web de Minjastofnun Íslands Source : <a href="https://en.minjastofnun.is/44">https://en.minjastofnun.is/44</a>	
Figure 5: agence régionale de Minjastofnun Íslands à Sauðárkrúkur (Nord). Cliché : SC, mai 2017. ...	45
Figure 6: Reykjavík UNESCO City of Literature, marquage au sol. Cliché : SC, avril 2013. ....	47
Figure 7: la maison du poète naturaliste Benedikt Grondal déplacée à Fishersund, Reykjavík. Cliché : SC, juin 2017. ....	52
Figure 8: emplacement de l'Exceter House. Cliché : SC, février 2017.....	53
Figure 9: Projet d'Alfred Jensen Råvad. Source : Abrecht 2000 : 24.....	62
Figure 10: le presbytère de Þingvellir. Cliché SC, 2013. ....	63
Figure 11: maison d'un pêcheur proche du centre ancien de Reykjavík (Sölvhóll). Construite en 1834 et détruite en 1930. Source Stefánsson 2013 : 37. ....	65
Figure 12: première de couverture de l'ouvrage Menningararfur á Íslandi. ....	70
Figure 13: Af jörðu de Hjörleifur Stefánsson. Cliché : SC, 2017. ....	71
Figure 14: prospection de la ferme de Galtastaðir fram le 9 juillet 2014. Cliché : SC.....	75
Figure 15: les bénévoles sur le site de Tyrfingsstaðir (stage du 9 au 12 juillet 2013). Cliché : B. Zoëga. ....	78
Figure 16: kaffi tími sur le site de Tyrfingsstaðir, le 12 juillet 2013. Cliché : SC. ....	79
Figure 17: notes et croquis issus de carnets de terrain (2013). Clichés : SC. ....	80
Figure 18: entretien avec Friða sur le site de Tyrfingsstaðir le 29 mai 2017. Cliché : B. Zoëga. ....	82
Figure 19: bibliothèque de l'Institut d'Archéologie (FSÍ). Cliché : SC, juillet 2013. ....	84
Figure 20: Skriðuklaustur le 18 janvier 2017. Cliché : SC. ....	86
Figure 21: schéma axonométrique de la maison en tourbe. Croquis : SC. ....	90
Figure 22: carte de la région Nord Atlantique. Source : archives Larousse, <a href="https://www.larousse.fr/encyclopedie/cartes/Arctique/1306014">https://www.larousse.fr/encyclopedie/cartes/Arctique/1306014</a> .....	121
Figure 23: carte de l'Islande. Source : <a href="http://www.islandenpoche.net/islande.html">http://www.islandenpoche.net/islande.html</a> .....	122
Figure 24: carte géologique de l'Islande avec les principaux volcans et les plaques tectoniques.....	123
Figure 25: embarcation de moines figurant dans le manuscrit Heynesbok AM-1. Cliché de fac simile SC, 2014.....	125
Figure 26: carte de l'expansion Viking. Source : <a href="https://www.lhistoire.fr/portfolio/carte-le-monde-des-vikings">https://www.lhistoire.fr/portfolio/carte-le-monde-des-vikings</a> .....	126
Figure 27: inauguration de la statue d'Ingólfur à Reykjavík en septembre 1961. Photographie de Mats Wibe Lund. ....	127
Figure 28: proposition de reconstruction du hall d'Aðalstræti. Dessin de Grétar Markússon. ....	133
Figure 29: figurine de Þór, le dieu au marteau appelé Mjólnir (Âge Viking, autour de 1000). Trouvée au 19e siècle dans le Nord de l'Islande (Eyrarland, Eyjafjörður), elle représente l'artefact le plus précieux et emblématique conservé et présenté dans l'exposition permanente de Þjóðminjasafn Íslands. Crédits : Þjóðminjasafn Íslands. ....	135
Figure 30: élévation, plan et coupe de l'ensemble d'Holar à Eyjafirð par H. Ágústsson. Source : Ármannsson 2005 : 43.....	139
Figure 31: la couverture de la bergerie de Hjarðarhagi se confondant avec la montagne. Cliché SC, avril 2012.....	141

Figure 32: fouille de la maison longue d’Hofsstaðir. Cliché FSÍ, 2003.....	142
Figure 33: la faille tectonique de Þingvellir. Cliché SC, avril 2013.....	144
Figure 34: Statue de Leifur Eiríksson, située en face de la cathédrale protestante Hallgrímskirkja (Reykjavík). .....	148
Figure 35: Víðimýri Kirkja à Varmahlið dans le Nord-Est de l’Islande. Cliché : Þjóðminjasafn Íslands..	150
Figure 36: salle des manuscrits de la Maison de la Culture, exposition Points of view. Cliché SC, juin 2017.....	151
Figure 37: manuscrit Is 2014 Arni Mag.Cliché de fac simile : SC. Crédits : Institut Árni Magnússon..	153
Figure 38: plan de la maison de Stallakot. A : Skáli. Source : Abrecht 2000 : 10. ....	156
Figure 39: plan de 1104 de la maison de Stöng. A : Skáli, B : Stofa. Source : Abrecht 2000 : 10. ....	157
Figure 40: plan de 1362 de la maison de Gröf.A : skáli, B : stofa, C : cuisine, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 10. ....	163
Figure 41: plan de la maison de Forna Lá. A : skáli, B : stofa, C : cuisine, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 10. ....	164
Figure 42: plan de la maison de Glaumbær. A : skáli, B : stofa, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 12.....	164
Figure 43: emplacement de la première occupation sédentaire connue de Reykjavík, dessin d’Helgi Hjörvar, 1962.....	168
Figure 44: la nouvelle cathédrale de Reykjavík. Cliché : SC, juin 2014.....	169
Figure 45: plan de 1900 de la maison de Stóri Nýibær. C : cuisine, D : baðstofa. Source : Abrecht 2000 : 12.....	171
Figure 46: quelques dépendances du site de Skógar dans le Sud de l’Islande. Cliché : SC, juillet 2014. ....	172
Figure 47: portrait de Jón Sigurðsson.Crédits : Ljóðminjasafn Íslands.....	174
Figure 48: Alþingishúsið. Cliché : SC, juin 2014. ....	177
Figure 49: une des dernières maisons en bois de Reykjavík, située rue Garðarstræti. Cliché : SC, 2014. ....	179
Figure 50: le Théâtre de Reykjavík, œuvre en béton de Guðjón Samúelsson. Cliché : SC : 2014. ....	180
Figure 51: architecture composite. Cliché : Gavin Lucas pour le Ruin Memory Project. ....	181
Figure 52: Hallgrímskirkja. Cliché : SC, avril 2013.....	187
Figure 53: cabane Nissen à Skiðuklaustur, Est de l’Islande. Cliché : SC, janvier 2017.....	190
Figure 54: habitation moderne à Reykjavík. Cliché : SC, 2013. ....	195
Figure 55: la Nordic House d’Alvar Aalto. Cliché : SC, 2013. ....	196
Figure 56: Vigdís Finnbogadóttir. Cliché : GettyImages. ....	197
Figure 57: inscription « Þjóðin á fiskinn » (littéralement « la nation possède le poisson »). Cliché : SC, 2013.....	198
Figure 58: photographie de Vigdís avec Ronald Reagan à la résidence de Bessastaðir juste avant le sommet de Reykjavík. Ce cliché est devenu symbolique de cet événement. Cliché de Ragnar Axelsson dit Rax pour le quotidien Morgunblaðið).....	200
Figure 59: Harpa concert hall. Cliché : SC, 2015.....	207
Figure 60: l’hôtel de ville (Ráðhús Reykjavíkur), par les architectes de Studio Granda, a trouvé sa place entre 1987 et 1992 sur les rives du lac Tjörninn. Cliché : SC, 2014.....	208
Figure 61: le grand ensemble de Skogi à Reykjavík. Cliché : SC, 2014. ....	209
Figure 62: la maison du parc de Vathnajökull dans l’Est de l’Islande. Cliché : SC, 2017. ....	209
Figure 63: destruction du skate park de Reykjavík pour la construction de logements.Clichés : SC, 2013 et 2015.....	211
Figure 64: Statue d’Ingolfur sur Arnarhóll (Reykjavík). Cliché : SC, 2014.....	222

Figure 65: The Icelandic Thing, dessin de William Gershom Collingwood, vers 1897. Cliché : British Museum, Londres.....	225
Figure 66: visite incontournable de Þingvellir lors du XIII <sup>e</sup> Nordic Tag (Congrès d'archéologie). Cliché : SC : avril 2013. ....	227
Figure 67: portrait d'Árni Magnússon. Source : <a href="https://haandskrift.ku.dk/haandskrifterne_udstilles/Arna_Magn_us._stor.jpg">https://haandskrift.ku.dk/haandskrifterne_udstilles/Arna_Magn_us._stor.jpg</a> .....	230
Figure 68: article du quotidien Morgunbláðið relatant le retour en 1997 d'un des derniers manuscrits restitué par le Danemark. Source : <a href="https://www.mbl.is/frettir/">https://www.mbl.is/frettir/</a> .....	232
Figure 69: Laxness de retour en Islande après avoir reçu son Prix Nobel.....	235
Figure 70: portrait de Jónas Hallgrímsson par Désington en 1845.....	245
Figure 71: Dari, un jeune islandais, s'arrête sur la route pour prendre sa vallée en photographie (Fljótsdallur, Est de l'Islande). Cliché : SC, janvier 2017).i.....	266
Figure 72: Portrait d'Hörður Ágústsson par H. R. Bárðarson. Source : Ármansson 2005 : 8. ....	279
Figure 73: schéma axonométrique de la maison en tourbe. Dessin : SC. ....	280
Figure 74: tourbière à Tyrfingsstaðir. Cliché : SC, 2013. ....	285
Figure 75: stalactites de glace sur la reconstruction de Stöng. Cliché : SC, avril 2013. ....	287
Figure 76: mimétisme avec les montagnes, ensemble de Glaumbær dans le Nord Est de l'Islande. Cliché : SC, 2013. ....	290
Figure 77: travaux paysagers avec de la tourbe, banlieue de Reykjavík. Cliché : SC, 2013. ....	292
Figure 78: quelques exemples type de maisons-longues islandaises de l'Âge Viking, Orri Vésteinsson. ....	294
Figure 79: traces de deux bâtiments liés à l'activité artisanale du site de l'Âge Viking de Vatnsfjörður. Cliché : FSÍ, 2007.....	295
Figure 80: Mjöll Snæsdóttir (au premier plan).....	300
Figure 81: Else Nordahl accompagnée de ses homologues Bengt Schönbeck (à gauche)) et Kristján Eldjárn (alors président de l'Islande, à droite). Photographe inconnu. Source : Vésteinsson et al. 2006 : 79).....	300
Figure 82: plan de quatre maisons-longues de l'Âge Viking fouillées par Fornleifastofnun Íslands...	306
Figure 83: Minjagarður á Hofsstöðum. Cliché : SC, juillet 2014. ....	307
Figure 84: le site de Skálholt. Cliché : SC, avril 2013. ....	308
Figure 85: fouilles à Vatnsfjörður í Ísafjarðardjúp. Cliché : SC, 2013. ....	309
Figure 86: fouilles de la maison-longue d'Aðalstræti à Reykjavík, campagne de 2001. ....	312
Figure 87: mur de la maison-longue d'Aðalstræti, Settlement Exhibition. Cliché : SC, 2014. ....	313
Figure 88: Árbæjarsafn. Clichés : SC, 2014. ....	318
Figure 89: vues de Skógasafn. Clichés : SC, 2014. ....	319
Figure 90: carte du réseau Húsasafn Íslands.....	322
Figure 91: Keldur á Rangárvöllum. ....	324
Figure 92: Glaumbær. Cliché : SC, 2014. ....	326
Figure 93: usage du plastique entre l'ossature bois et la toiture en tourbe d'un bâtiment. Cliché : SC, 2013.....	327
Figure 94: Þverá.Clichés : SC, 2014.....	328
Figure 95: Laufás. Clichés : SC, 2014. ....	329
Figure 96: Grenjaðarstaðir. Clichés : SC, 2014. ....	329
Figure 97: Burstafell.Clichés : SC, 2014. ....	329
Figure 98: Litlibær.Cliché : SC, 2013. ....	330
Figure 99: Galtastaðir frám.Cliché : SC, 2014. ....	331
Figure 100: quelques aménagements à Árbæjarsafn. Clichés : SC, 2014. ....	332

Figure 101: thermohygromètre sur la restitution intérieure du musée d'Egilsstadir. Cliché : SC, janvier 2017.....	333
Figure 102: Sænautasel. Cliché : Stefánsson. Source : Stefánsson 2013 : 205..	335
Figure 103: Þjóðveldisbær à Stöng. Cliché : SC, 2013.	336
Figure 104: élévation, plan et coupe de la maison hypothétique de Stöng par Hörður Ágústsson. ..	339
Figure 105: Sögualdarbær à Eiríksstöðum. Cliché : SC, 2007.	342
Figure 106: plan, coupe et élévation du projet Sögualdarbær à Eiríksstöðum par l'Agence Argos....	344
Figure 107: images de la réalisation de Sögualdarbær à Eiríksstöðum. Source : Stefán Örn Stefánsson et Grétar Magnusson. ....	345
Figure 108: restitution intérieure d'une maison à Þjóðminjasafn Íslands (à gauche) et celle du musée Minjasafn Austurlands (à droite). Clichés : SC, 2014 et 2017. ....	347
Figure 109: détails de la restitution intérieure de Minjasafn Austurlands. Clichés : SC, 2017. ....	348
Figure 110: Björn le charpentier en pleine restauration d'une bergerie à Hjarðarhagi. Cliché : SC, 2012.....	356
Figure 111: Helgi Sigurðson. Cliché : SC, 2017. ....	358
Figure 112: Guðjón Stefán Kristinsson.Source : <a href="https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/">https://www.frettabladid.is/lifid/eins-og-risastort-og-mjoeg-ungt-pusluspil/</a> .....	359
Figure 113: quelques autres artisans ayant entre autre travaillés à Keldur. En haut à gauche Gunnar Bjarnason. En haut à droite Þórhallur Hólmgeirsson. En bas à gauche Ólafur Ólafsson et Þórhallur. En bas à droite Leifur Ebenezerson. Clichés Þ. Hjaltalín in Hjaltalín 1999 : 18 ; 11 ; 22 et 23. ....	360
Figure 114: Fornverkaskólinn (Heritage Craft School). Cliché : SC, 2017.....	362
Figure 115: réttir en pierre sèche dans les fjords du Nord-Ouest. Cliché : SC, 2013. ....	365
Figure 116: fjósbaðstofa de Galtastaðir fram à Hróarstunga dans l'Est. Cliché : SC, 2014. ....	367
Figure 117: la framhús de Tyrfinggsstaðir ; Cliché : SC, 2017. ....	367
Figure 118: torfljá, outil et usage. Clichés : SC, 2013. ....	369
Figure 119: páll et undirristuspaði. Clichés : SC, 2013. ....	370
Figure 120: tourbière après l'extraction de blocs. Cliché : SC, 2017. ....	371
Figure 121: aiguisage de la faux à un tranchant. Cliché : SC, 2017. ....	372
Figure 122: torfa et strengur. Source : Stefánsson 2013 : 23.....	373
Figure 123: a : strengur, b : klömbruhnaus, c : snidda et d : kvíahnaus. Dessins : H. Ágústson. Source : Abrecht 2000 : 12 .....	374
Figure 124: stockage de blocs à Glaumbær. Cliché : SC, 2013. ....	375
Figure 125: mur de strengur sur fondation basse en pierre, mur appareillé en pierre en alternance avec une assise de tourbe, mur de klambra (en arête de poisson) sur fondation en pierre, murs de kvíahnaus sur fondation en pierre. ....	378
Figure 126: remplissage d'un mur de bergerie, Tyrfingsstaðir. Cliché : SC : 2013.....	380
Figure 127: opération de couvrement d'une bergerie, Hjarðarhagi (Est de l'Islande). Cliché : SC : 2012).....	381
Figure 128:extraction mécanique de strengur (cliché : SC, 2012) et transport de bloc klömbra par tracteur (cliché SC : 2017). ....	385
Figure 129 : les bénévoles en action, bergerie de Hjarðarhagi. Cliché : SC, 2012. ....	386
Figure 130 : Kvöldvaka í íslenskri baðstofu. Saga reading in an Icelandic farmer's house par August G. Schjøtt (1823-1895). Source : Þjóðminjasafn Íslands.....	396
Figure 131: lecture à l'intérieur. Photographe inconnu. Source : Ljóðminjasafn Íslands. ....	397
Figure 132: encadrements de l'intérieur de Litlibær, Nord-Ouest de l'Islande. Cliché : SC, 2013.....	398
Figure 133: ruines d'útihús à Eyrarbakki. Cliché SC : 2014.....	406
Figure 134: béton et tourbe. Cliché Gavin Lucas pour le Ruin Memory Project.....	409

Figure 135: Þóra Pétursdóttir en prospection pour le Ruin Memory Project. Cliché : Þóra Pétursdóttir. .....	410
Figure 136: Eðibily. Cliché : SC : 2013.....	412
Figure 137: fouille de l'occupation moderne du site de Vatnsfjörður (en haut de la photographie). Cliché : FSÍ.....	414
Figure 138: carte promotionnelle illustrée pour Liebig, 1 <sup>e</sup> moitié du 20 <sup>e</sup> siècle. Source : Paris, Musée des civilisations européennes et méditerranéennes. ....	420
Figure 139: figuration d'une maison dans le manuscrit Heynesbok AM-1. Cliché de fac simile SC, 2014. .....	422
Figure 140: ex-libris avec maison en tourbe. Cliché : SC, 2017.....	426
Figure 141: l'œuvre Mountain de Sigurður Guðmundsson, né en 1942, montre une sorte de sculpture vivante, une performance photographiée. Cette image en noir et blanc fait partie d'une série de photographie appelée Situations prise entre 1971 et 1982. Source : <a href="http://www.culturehouse.is/vefleidsogn/nidur/iv-gjofult-land/mountain-en">http://www.culturehouse.is/vefleidsogn/nidur/iv-gjofult-land/mountain-en</a> .....	427
Figure 142: l'artiste Ragna Róbertsdóttir, née en 1945, représente le paysage à travers des interprétations traditionnelles. Depuis la fin des années 1990, elle emploie des matériaux naturels comme la tourbe mais aussi la lave et le verre comme moyens d'expression. Source : <a href="https://listasafnreykjavikur.is/syningar/ragna-robardsdottir-kynngikraftur">https://listasafnreykjavikur.is/syningar/ragna-robardsdottir-kynngikraftur</a> .....	428
Figure 143: Hans Liunge, ferme avec dépendances, vers 1760, collection Þjóðminjasafn Íslands, exposition Points of view. Cliché : SC, 2015. ....	429
Figure 144: aquarelle de W. G. Collingwood, ferme de Kónsbakki í Helgafellssveit. Date et collection inconnues. Source : HANNESSON, Haraldur (1969). W. G. Collingwood, Á söguslóðum, Nokkrar myndir úr Íslandsför sumarið 1897, Bókaútgáfa Menningarsjóðs, Reykjavík. ....	430
Figure 145: Ragnar Kjartansson and Friends, World Light – The Life and Death of an Artist, 2015. Crédits : Ragnar Kjartansson. ....	431
Figure 146: Dessin de vestiges d'Eiríksstaðir par Þorsteinn Erlingsson. Source : Ruins of the Saga Times (1899). ....	432
Figure 147: cartes postales, auteurs anonymes. Collection : SC.....	432
Figure 148: photographie des fouilleurs à Þjóðadalur. Auteur Daniel Bruun, 1918. Source : Daniel Bruun. ....	434
Figure 149: foyer d'une maison à la ferme de Melstaður, Miðfjörður (Nord-Ouest de l'Islande). Photographie prise par Daniel Bruun. Archives Daniel Bruun. ....	435
Figure 150: interprétation des fonctions des salles de la maison-longue d'Hofstaðir. Source : Vésteinsson et Friðriksson 2011 : 33.....	436
Figure 151: capture d'écran du film Milli fjalls og fjöru (Between a mountain and a shore) de Loftur Guðmundsson, 1949. Source : The Icelandic Film Archives. ....	439
Figure 152: brochure Húsasafn Íslands pour la ferme de Bustarfell. ....	445
Figure 153: publication Facebook de Þjóðminjasafn Íslands pour Bustarfell. ....	446
Figure 154: visites scolaires à Árbæjarsafn. Clichés : SC, 2014. ....	447
Figure 155: salle pédagogique du Musée National d'Islande. Cliché : SC, 2014.....	447
Figure 156: le site archéologique de Stöng avec sa couverture en dur. Cliché : SC, 2014.....	450
Figure 157: site archéologique de Skálholt. Cliché : SC, 2013.....	451
Figure 158: panneaux et plateforme en bois du site de Vatnsfjörður. Clichés : SC, juillet 2013. ....	452
Figure 159: festivités sur le site d'Eiríksstaðir. Source : <a href="http://www.sagatrail.is/en/museums/eiriksstadir/">http://www.sagatrail.is/en/museums/eiriksstadir/</a> .....	454
Figure 160: le charpentier Bragi Skúlason (stage Fornverkaskólinn à Tyrfingsstaðir). Cliché : SC, 2013. .....	461
Figure 161: Tyrfingsstaðir, les bâtiments en restauration. Cliché : SC, 2013.....	462

Figure 162: kaffi tími, stage Fornverkaskólin à Tyrfingsstaðir. Cliché : SC, mai 2017. ....	464
Figure 163: Íslenski Bærinn. Cliché : SC, 2014. ....	466
Figure 164: Íslenski Bærinn, salle d'exposition. Cliché : SC, 2014. ....	467
Figure 165: exposition Points of View – a journey through the visual world of Iceland installée à Safnahúsið. Cliché : SC, 2017. ....	470
Figure 166: þúfa d'Ólöf Nordal ; Cliché : SC, 2014. ....	471
Figure 167: þúfa d'Ólöf Nordal. Cliché : SC, 2014. ....	472
Figure 168: þúfa d'Ólöf Nordal, cabine en bois. Cliché : SC, 2014. ....	473
Figure 169: Earth Homing : reinventing Turf Houses, capture d'écran du site web. Source : <a href="https://www.earthhoming.com/">https://www.earthhoming.com/</a> .....	474
Figure 170: capture d'écran du site web d'Ólöf Nordal. Source : <a href="https://olofnordal.com/experiment-on-turf/">https://olofnordal.com/experiment-on-turf/</a> .....	475
Figure 171: Montage photographique pour le projet Turfiction, Untitled par Hannes Lárússon, Hildigunnur Sverrisdóttir, Sigurjón B. Hafsteinsson and Tinna Grétarsdóttir, 2018. Source : <a href="http://turfiction.org/">http://turfiction.org/</a> .....	477
Figure 172: montage photographique pour Turfiction, Untitled par Ásmundur Ásmundsson, Hannes Lárússon and Tinna Grétarsdóttir, 2016. Source : <a href="http://turfiction.org/">http://turfiction.org/</a> .....	478
Figure 173: capture d'écran d'une publication Facebook d'EBUKI pour un stage de construction en tourbe en 2013. ....	489
Figure 174: capture d'écran d'une vidéo d'un stage d'initiation d'Ebuki en 2013 (diffusion YouTube). ....	490
Figure 175: reconstruction de Mánarbakki et installation du Viking Village d'Hafnafjörður ; Clichés : SC, 2014. ....	501
Figure 176: la Þorlákshúsið de Skálhólt. Cliché : SC, 2013. ....	502
Figure 177: le monastère de Skriðuklaustur sous la neige. Cliché : SC, 2017. ....	517
Figure 178: Archéologues se préparant à projeter du tetraethyl silicate sur les vestiges de la Settlement Exhibition. Cliché : SC, février 2007. ....	519
Figure 179: panneaux in situ rédigés en islandais et en anglais présentant les vestiges de l'Âge Viking dans le centre de Reykjavik. Cliché : SC, 2011. ....	521
Figure 180: capture d'écran d'une publication Facebook de l'archéologue Lilja Björk Pálsdóttir la montrant sur un chantier de fouilles dans le centre de Reykjavík. ....	522
Figure 181: restitution d'une maison en tourbe dans le parc d'attractions Europapark. Crédits Europapark. ....	523
Figure 182: l'expérimentation d'Eiríksstaðir avec Dawn Elise Mooney, Aiden Bell et Nikola Trbojevič. Crédits : Mooney, 2010. ....	526
Figure 183: l'expérimentation d'Eiríksstaðir. Préparation du foyer central par Nikola Trbojevič et Aiden Bell. Crédits : Mooney, 2010. ....	528
Figure 184: capture d'écran d'une vidéo présentant une restitution de maison de l'Âge Viking avec des figures-fantômes. Settlement Exhibition. Cliché : SC , 2014. ....	531
Figure 185: les deux tables tactiles de la Settlement Exhibition. Cliché : SC, 2014. ....	532
Figure 186: Skriðuklaustur : plateforme à gauche, site archéologique en contrebas, à droite. Cliché : SC, 2017. ....	534
Figure 187: Skriðuklaustur vue du site et entretien (tonte). Cliché : SC, 2017. ....	536
Figure 188: capture d'écran de la vidéo en réalité virtuelle du site de Skriðuklaustur. Source : <a href="https://skriduklaustur.is/minjar/en/">https://skriduklaustur.is/minjar/en/</a> .....	537
Figure 189: l'acteur Olafur Darri Ólafsson photographié devant un mur en tourbe. Source : <a href="https://www.icelandreview.com/tag/olafur-darri-olafsson/">https://www.icelandreview.com/tag/olafur-darri-olafsson/</a> .....	546

Figure 190: la chanteuse Björk Guðmundsdóttir avec une réplique miniature de torfhús. Cliché : Snorri Brothers, 1997. ....	546
Figure 191: Snæfriður et d’Helga, deux bénévoles costumées à Árbæjarsafn. Cliché : SC, été 2014. ....	554
Figure 192: Bragi Páll et Oddur se prenant en photographie devant leur mur restauré ; Ásta et Anna Björg faisant de même ; Eriður posant avec sa faux . ....	558
Figure 193: capture d’écran du programme Áramótaskaupið du 31 décembre 2016. ....	561
Figure 194: dessin du quotidien sportif français l’Équipe faisant allusion au clapping islandais qui a insufflé à l’équipe de football islandaise tout son aura lors de l’Euro 2016. Dessin de Lasserpe, juin 2016.....	564
Figure 195: jeune habitante de la vallée de Fljótsdalur décorant la salle communale pour le Þorablót dont le thème était la torfhús. Cliché : SC, 2017.....	572
Figure 196: l’architecte et gérant du réseau Húsaafn Íslands faisant une présentation du patrimoine bâti islandais à des stagiaires étrangers avant leur initiation à Tyrfingsstaðir. Cliché : SC, juin 2017.....	579
Figure 197: parking aménagé du site de Glaumbaer, food truck et groupe de visiteurs en marche pour visiter l’ensemble architectural. Cliché : SC, 2017. ....	591
Figure 198: dégradations d’un des murs de la reconstruction de Stöng. Cliché : SC, 2013.....	592
Figure 199: vieillissement du faîtage de la maison de Litlibær. Cliché : SC, 2013. ....	593
Figure 200: couverture du magazine artension de juillet-août 2019. Église de Grafarkirkja á Höfðaströnd du réseau Húsaafn Íslands.....	599
Figure 201: maison à toiture végétalisée à Reykjavík. Cliché : SC, 2017.....	602
Figure 202: maison particulière de la rue Bakkaflof 1 à Garðarbær par l’architecte Högná Sigurðardóttir. Cliché : SC, 2014.....	602
Figure 203: quelques autres exemples de citations contemporaines dans la banlieue de Reykjavík. Clichés : SC, 2014.....	603
Figure 204: exposition de quelques photographies de cette thèse aux archives d’Egillsstaðir en janvier 2017. Cliché: SC. ....	604